ALBERT BLANQUET

LE

ROI D'ITALIE

ROMAN HISTORIQUE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET Ce, ÉDITEURS

La traduction et la reproduction sont réservées.

1860

ALBERT BLANQUET

LE
ROI D' ITALIE

ROMAN HISTORIQUE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A. BOURDILLIAT ET C^{e}, ÉDITEURS

La traduction et la reproduction sont réservées.
1860

PROLOGUE

LE JUIF ET LE CHRETIEN
CONTE DE BOCCACE

Il y avait autrefois, à Paris, un riche marchand d' étoffes de soie, nommé Jehan de Chevigny. Sa franchise, sa loyauté et surtout sa probité en affaires, lui avaient attiré l' estime de tous.

Il avait pour ami et compère un marchand, non moins honnête homme que lui-même, mais qui appartenait au culte d' Israël.

— Quel dommage, se disait-il souvent, qu' avec de si belles qualités et une si belle âme, ce brave homme soit damné!

Et il l' exhortait charitablement, chaque jour, d' ouvrir les yeux à la lumière, de reconnaître la fausseté de son culte, d' admettre la vérité de la religion du Christ, et lui citait tous les nouveaux convertis qu' elle faisait.

Le juif Abraham l' écoutait patiemment.

— Je ne connais, répondait-il ensuite, de loi si sainte ni meilleure que la loi judaïque. Je suis né dans la religion d' Israël, je veux y vivre et mourir, et rien ne sera capable de me faire changer de résolution.

Le zèle de messire Jehan ne se refroidit nullement ; mais Abraham se montrait toujours intraitable sur l' article de sa foi.

Cependant, à bout de résistance, fatigué de sollicitations, le juif, vaincu, finit par céder, ou à peu près.

— Soit, dit-il, j' embrasserai ta religion, mais à une condition.

— Laquelle ? demanda avidement Jehan.

— C' est que j' irai à Rome. Là, je verrai celui que tu appelles le vicaire de Dieu sur la terre ; j' étudierai sa manière d' être vis-à-vis de son troupeau, ses mœurs et celles de ses cardinaux. Si, par ce que je verrai, il m' est démontré que ta religion est meilleure que la mienne, je ne balancerai plus.

— Tu te feras chrétien?

— Je te le jure. Mais, je t' en préviens, si je remarque le contraire de ce que j' attends, je persiste dans la religion judaïque, et m' y attache davantage.

— Eh ! mon ami, reprit Jehan, pourquoi prendre la peine d' aller à Rome ? Songe à la dépense d' un si long voyage!

— La peine ni l' argent ne sont rien en comparaison de l' enfer dont tu m' as toujours menacé.

— Songe que tu vas voyager par terre, où tu as à craindre les bandits, toi qui es riche, — et par mer, où les tempêtes ne t' épargneront pas. D' ailleurs, crois-tu donc qu' il manque ici de prêtres pour te baptiser ? — Te resterait-il des doutes sur la religion chrétienne ? Eh ! tu ne trouveras nulle part des docteurs et des casuistes plus savants et plus éclairés qu' à Paris. Ce voyage me paraît donc au moins inutile.

— Je ne crois pas.

— Sans doute, les prélats de Rome, cardinaux, évêques ou prêtres, sont absolument semblables à ceux que tu vois ici : ils sont meilleurs, peut-être, car ils sont sous les yeux du saint-père.

— Le pape Innocent VIII vient de mourir, j' arriverai à temps pour assister aux fêtes de l' exaltation de son successeur.

— Abraham, si tu veux suivre mon conseil, tu remettras ce voyage à plus tard ; c' est bientôt l' an 1500, il y aura jubilé, et alors je pourrai t' accompagner à Rome.

— Mon cher Jehan, répliqua le juif, je veux croire que les choses sont telles que tu le dis ; mais je t' ai déclaré nettement ma pensée, et je ne veux pas t' abuser. Ma décision est irrévocable, je ne changerai pas de religion tant que je n' aurai pas été à Rome.

Jehan ne s' obstina plus à combattre ce projet, et Abraham partit pour la ville éternelle.

Seulement, Jehan hocha la tête en levant les yeux au ciel ; et quand il eut vu disparaître son ami, les bras lui tombèrent de désespoir.

— Quand il aura vu Rome, murmura-t-il en rentrant chez lui, il reviendra plus juif que jamais!

CHAPITRE PREMIER

LE SECRET DE LA COURTISANE

A peu de distance de l’ église de Saint-Pierre-aux-Liens, non loin du Colisée, sur l’ Esquilin, l’ une des sept collines de la ville éternelle, s’ élevait une villa de simple apparence au dehors, dont les jardins étaient justement célèbres, grâce aux prodigalités répandues pour satisfaire le goût, ou plutôt la passion effrénée qu’ avait poulies fleurs la maîtresse dé ces lieux enchantés.

Les colonnes de marbre soutenant les portiques, les marches des escaliers, les consoles d’ appui des croisées, les hautes corniches, les vasques d’ eau, les piédestaux des statues, — de partout s’ élançaient, grimpaient, s’ attachaient, ruisselaient des fleurs, teintées de ces riches couleurs dont nos régions tempérées n’ ont jamais connu l’ éclat et mariées aux ceps de vigne les plus vigoureux et les plus rares.

Par l’ une des plus chaudes journées d’ avril de l’ an 1497, une heure environ avant le coucher du soleil, une litière, richement ornée de rideaux de Iampas à crépines d’ or, s’ avançait vers cette villa, traînée par deux juments blanches comme neige, et entourée de six domestiques armés jusqu’ aux dents.

A cette époque, c’ était un luxe inouï que d’ oser traverser les rues de Rome en semblable équipage, quand on n’ était pas cardinal, évêque ou prince souverain de l’ une de ces innombrables petites ou grandes seigneuries, qui entouraient ou divisaient le patrimoine de Saint-Pierre en plus de parties qu’ un échiquier. Aussi, le passage de celte litière, marchant lentement, vu le peu de légèreté de sa construction, avait-il excité quelques murmures de la part des bourgeois et des gens du peuple.

C’ est qu’ aussi il y avait quelque raison de crier au scandale ; car la femme qui se tenait couchée sur les moelleux coussins de ce véhicule étincelant, n’ était autre que la signora Cressida, une comédienne, moins que cela encore, à cette époque où le métier d’ acteur était réputé infâme, — une courtisane.

La villa vers laquelle elle marchait appartenait à une dame romaine qui alors jouissait d' un crédit extraordinaire, et dont on pouvait dire que le pouvoir et la richesse étaient sans bornes. Cette dame s' appelait donna Rosa Vanoza.

Avant de mettre en présence ces deux femmes, nous allons commencer par dire ce qu' était donna Rosa, — qu' on a si souvent confondue avec Julie Farnèse, la sœur du pape Paul III, — et de quelle façon elle était parvenue à cette fortune inouïe. Cependant, afin de ne point nous écarter de la vérité, nous traduirons aussi exactement que possible l' Anglais Gordon, un historien protestant, auquel, chose rare, on ne peut refuser certainement une grande valeur d' impartialité.

Vers 1449, vivait à Valence le fils de Godefroid Lenzolio de Borgia, un gentilhomme de la cour d' Aragon, nommé successivement gouverneur de forteresses importantes de ce royaume, emplois dont il s' acquitta avec honneur et profit. Ce fils, nommé Roderic, neveu de l' archevêque Alphonse de Borgia, avait donné dès son enfance des marques d' une aptitude peu commune pour les sciences et les lettres ; si bien qu' à l' âge de dix-huit ans, il y avait peu d' avocats plus habiles à discuter les points de droit et à se tirer des causes les plus épineuses.

Cette profession lui procura des biens considérables ; mais elle ne suffisait pas à satisfaire son âme avide d' émotions et de jouissances vives, c' est pourquoi il embrassa le métier de son père.

Roderic se fit soldat. Ce changement subit arrêta non-seulement les progrès rapides qu' il faisait dans le barreau, mais encore le jeta dans l' inaction et la sensualité. L' amour est l' occupation dominante de l' homme d' épée, et il faudrait assurément montrer de la mauvaise foi que de le lui imputer à crime.

Roderic, beau cavalier, spirituel, brave, magnifique, n' eut pas de peine à faire agréer ses hommages par l' une des filles d' une dame romaine, fixée à Valence et morte depuis peu. On disait même qu' il avait été son amant.

Cependant l' illustration de son oncle, nouvellement promu cardinal, lui donnant l' ambition légitime de prétendre à une alliance avec l' une des plus nobles héritières de l' Aragon, il tint ses amours secrètes. Il loua une maison contiguë à celle où habitait donna Rosa Vanoza, et fit creuser dans le mur mitoyen une porte de communication. Jamais il ne parlait d' elle, et encore moins de ses liaisons avec ses nombreux amis ou compagnons de plaisir ; si

bien que, par cette adresse et celte prudence, il ne perdit rien de la bonne réputation qu' il s' était acquise.

Roderic était adoré par cette femme à l' égal de la représentation de Dieu sur la terre ; et bien qu' elle eût eu le bonheur de développer chez lui le sentiment de la paternité, en lui donnant cinq enfants beaux comme le jour, — donna Rosa n' osa jamais presser son amant de légitimer leur naissance par un mariage. Roderic se trouvait si heureux d' être père, qu' il y eût sans doute consenti.

Mais le sort lui réservait l' une des plus étonnantes destinées de l' histoire, et la plus haute fortune de son temps. En effet, au milieu de ses plaisirs et de son bonheur, une nouvelle vint le frapper comme un coup de foudre : son oncle était élu pape, sous le nom de Calixte III. C' était en 1455.

Calixte ne fut pas plutôt parvenu à cette dignité suprême, qu' il ne s' occupa que de l' avancement de sa famille, et surtout de celui de son neveu Roderic. Il crut que c' était travailler à sa propre gloire que de le combler de toutes les grâces dont les neveux des papes ont toujours joui, tant il s' était persuadé que Roderic était un homme d' un mérite extraordinaire et indispensable à son gouvernement.

Roderic fut loin de s' abandonner à la joie excessive que l' exaltation de son oncle avait dû lui causer : — une femme belle, ardente, désintéressée ; des enfants charmants, la richesse, — pourquoi quitter tout cela ? pourquoi renoncer aux douceurs d' une vie tranquille et opulente ? Les biens et les honneurs dont le pape son oncle voulait le combler lui donneraient-ils jamais cette précieuse quiétude de l' âme, après laquelle on soupire — tant qu' on ne l' a pas touchée?

Calixte III lui força la main ; il le mit en état de faire une figure de prince, et le convia d' une manière si positive à venir prendre sa part des affaires de l' État, que Roderic songea à partir pour Rome. L' ambition l' avait mordu.

Mais son amour excessif pour Vanoza, sa tendresse pour ses enfants et l' idée de les quitter causaient dans son cœur des agitations si violentes, qu' il ne savait à quoi se résoudre : c' était le voyageur égaré qui ne sait dans quelle route s' engager. L' amour et l' ambition, deux passions terribles, ne combattent jamais longuement : l' une parvient toujours à vaincre l' autre, car c' est le feu dévorant que rien n' assouvit.

Cependant Roderic obéit à un demi-scrupule de conscience, il consulta sa maîtresse. Le résultat de leur entretien fut qu' ils partiraient tous pour l' Italie, mais par des chemins différents. Roderic s' embarqua pour Rome ; — donna Rosa se mit en roule pour Venise. L' ambition triomphait. Roderic avait alors vingt-cinq ans.

Ils ne se revirent que longtemps après, au bout de vingt-huit ans. C' étaient presque deux vieillards ; mais alors les choses étaient bien changées. L' avocat de Valence, le beau capitaine, l' opulent gentilhomme était devenu le plus puissant souverain de la terre. — Roderic Lenzolio de Borgia s' appelait désormais Sa Sainteté Alexandre VI.

A l' époque où commence ce récit, donna Rosa avait cinquante deux ans : sa beauté s' était conservée pure et majestueuse, — celle des matrones romaines que la statuaire antique nous a laissées, — comme on la retrouve encore aujourd' hui dans le quartier du Transtevère, à Rome, où vivent des familles d' artisans descendues en ligne directe des anciens Romains, et qui ne se sont jamais mésalliées,— fières qu' elles sont, à si juste titre, d' avoir fait partie du peuple-roi.

Elle était couchée sur des coussins de velours, semés sur un gazon vert, à l' ombre d' une treille épaisse soutenue par des colonnes de marbre rouge, et entre les feuilles de laquelle se montraient déjà les grappes que le soleil devait si promptement développer et mûrir. Un chapelet entre les doigts, elle écoutait d' une oreille distraite la lecture que lui faisait une de ses femmes, tandis que d' autres, armées de longs éventails de plumes d' autruche, chassaient les insectes du crépuscule, la plaie bourdonnante de ces contrées baignées de soleil.

Donna Rosa était une personne de grande bonté, et dont l' esprit de charité n' avait jamais été sollicité en vain : aussi laissait-elle facilement arriver jusqu' à elle les pauvres et les souffreteux ; cependant, quand on lui annonça qu' une dame vêtue richement, quoique avec simplicité, demandait la faveur d' un entretien, hésita-t-elle à l' accorder. Le majordome ajouta que l' inconnue sollicitait une grâce : or, par ces temps de proscriptions et de déchirements politiques, il y avait tant de familles dans la peine ou le désespoir, qu' elle ne douta point que ce ne fût la mère, la fille ou la veuve de l' une des victimes de l' ambition des siens qui l' implorait.

La signora Cressida fut introduite.

En la voyant s' approcher, le visage couvert d' un masque, et jetant des regards inquiets sur toutes ces femmes, donna Rosa fit un signe. Elles

restèrent seules. La comédienne se démasqua aussitôt.

— La Cressida ! fit donna Rosa avec le plus grand étonnement.

Cressida était une femme de trente ans environ, elle était d' une beauté splendide, alors dans tout son épanouissement. C' était une créature magnifique, la réalisation de l' un de ces rêves d' artiste que Michel-Ange a éternisés dans son superbe tombeau des Médicis. Son visage chaud de ton, au tissu mat et serré, ses yeux rêveurs allumés d' un feu sombre, ses cheveux noirs tordus sur sa nuque en spirale sans fin, son cou rond et poli comme l' ivoire, sa poitrine ample et
pure, tout annonçait bien hautement, et comme dans une fanfare, cette beauté sans mélange des femmes du peuple en Italie, plébéiens phénomènes de perfection, que l' observateur ne trouve plus que chez les nations ruinées.

Seulement si la Vanoza était Romaine, nul ne savait quelle ville d' Italie avait donné le jour à cette comédienne, qui voyait Rome entière à ses pieds, et dont le luxe écrasant insultait aux plus riches fortunes.

Or, depuis deux jours, la Cressida s' était murée dans son palais, et nul n' avait pu faire lever la sévère consigne donnée à ses gens. Donna Rosa avait sa première visite.

— Pardonnez-moi, madame, dit-elle, de ne point m' être fait annoncer sous mon nom, mais j' avais peur de n' être point reçue.

— Vous avez eu tort, signora, ma maison est ouverte à tous, vous ne pouvez l' ignorer.

— Madame, je suis venue à vous pour implorer une grâce, mais cette grâce n' est pas de celles que vous ayez encore eu l' occasion d' accorder, et je crains que vous me repoussiez... Je vais tout vous dire.

— Parlez sans crainte.

— Il y a dix-sept ans, madame, reprit Cressida, j' étais bien jeune alors, je fus aimée d' un capitaine. Il était brave, il était beau, et pourtant, je l' avoue à ma honte, je ne sais pourquoi je n' éprouvai pas longtemps pour lui toute la passion que j' avais cependant été heureuse et fière d' inspirer. Dieu m' en punit, car mon bonheur me fut ravi. Ce bonheur, madame, c' était mon enfant, ma fille ; sur sa tête adorée je reportais tout l' amour que je ne pouvais reporter sur son père, et je me serais certainement fait ouvrir les quatre veines pour lui épargner un chagrin. Elle grandissait, le père m' avait quittée, lorsqu' un jour un moine entra dans ma maison. Ce moine, je crois le voir encore, était de haute taille ; son visage avait la majesté d' un dieu, son geste l' autorité d' un roi, sa parole l' entraînement d' un séraphin. Il fit

descendre en mon âme le désir du repentir et de l’ expiation, la grâce me toucha. Je ne hantai plus que les églises... et c’ est ici qu’ éclate la duplicité et l’ infamie de cet homme, qui m’ était apparu comme un saint sauveur. Avant sa venue, et malgré tous les désordres de ma vie, ma fille était toujours à portée de mon œil ou de ma voix ; j’ étais sans défiance assurément, mais c’ était un instinct sans doute qui me dictait une telle conduite... Un jour que je revenais de l’ église, purifiée et légère, décidée à rompre avec les enivrements du monde, la fille qui me servait me reçut avec effroi. Un
horrible pressentiment me saisit aussitôt, et je m’ élançai vers le berceau de mon enfant. Le berceau était vide. Cette fille venait de se réveiller d’ un sommeil causé sans nul doute par un breuvage subtil, et pendant ce temps on avait enlevé mon enfant.

— Son père, sans doute ? dit Vanoza, qui prenait intérêt à ce récit.

— Je ne sais, mais le moine avait tout fait. Je courus à l’ église, où j’ avais été déjà surprise de ne point le voir, je le demandai, je le cherchai partout, il avait disparu, lui aussi. Plus de doute, c’ était lui qui m’ avait enlevé mon enfant.

— Avez-vous su le nom de ce moine?

— Il s’ appelait fra Geronimo.

— Qu’ avez-vous fait alors?

— J’ ai pleuré, madame... oh ! toutes les larmes de mon corps, et j’ ai pensé mourir.

— Et depuis ce temps?

— Depuis... l’ oubli est venu... dit Cressida en baissant la tête et en se frappant la poitrine, j’ ai eu la lâcheté d’ oublier... et il y a de cela douze années!

— Et aujourd’ hui, après douze ans, la mémoire vous revient ? fit donna Rosa sévèrement.

— Oui, madame... Oh ! accablez-moi de votre mépris, vous qui êtes réputée la meilleure des mères!

— Que désirez-vous de moi?

— Madame, il y a deux jours, — vous allez rire peut-être de mes superstitieuses folies, mais quand vous saurez... — il y a deux jours, je me suis réveillée sur un rêve extraordinaire... c’ était plus qu’ un rêve, c’ était une vision !... Je vis ce moine ; on le traitait comme un roi, et cependant il n’ avait pas quitté son costume ; il tenait ma fille dans ses bras et marchait

vers un bûcher allumé. Dans ce bûcher il jeta l' enfant, et puis lui-même disparut... Ce rêve, dont aucun détail ne m' échappa, le visage de ma fille, celui de ce moine, oubliés tous deux depuis douze ans, m' avaient trop frappée pour ne pas éveiller mon esprit... Je me rendis au Ghetto ; là, je trouvai un juif qui s' occupe d' astrologie, et je lui payai un horoscope.

— Eh bien ? demanda Vanoza, qui, comme tout le monde à cette époque, croyait à cette science qui a fait tant de victimes.

— Le juif est venu tout à l' heure chez moi, madame ; il m' a dit que non-seulement ma fille et le moine existaient, mais que par vous je pourrais les retrouver.

— Par moi ? fit donna Rosa au comble de l' étonnement.

— Il a dit — par la plus puissante dame de Rome, — les astres l' ont dit.

— Il y a ma fille Lucrèce.

— Madame Lucrèce est dans sa principauté de Spolète depuis huit jours, et les astres ont parlé la nuit dernière.

— Comment puis-je vous être utile en tout ceci, ma pauvre enfant ? reprit donna Rosa s' apitoyant sur le malheur de Cressida, qu' elle crut égarée par la douleur et le remords.

— Madame, ce sera peut-être plus facile à vous qu' à tout autre.

— Que voulez-vous dire?

— Vous pouvez faire fouiller tous les couvents d' Italie.

— Eh ! je le voudrais ; mais il n' y a pas de couvent qui n' ait certainement deux ou trois moines, sinon davantage, portant le nom de Geronimo.

— Celui qui m' a volé mon enfant est reconnaissable ; il est majestueux et éloquent.

— Peut-être alors est-il aujourd' hui évêque ou cardinal.

— Je connais tous les cardinaux et presque tous les évoques d' Italie ; mais fra Geronimo, je ne l' ai pas oublié, avait la main droite trouée, comme s' il avait été crucifié. C' était un commencement de supplice qu' avait voulu lui infliger un baron allemand, un de ces brigands du Rhin dont il avait tenté de réformer les mœurs.

— S' il a eu le courage de supporter le martyre, il n' a pu se rendre coupable de l' action que vous lui reprochez, dit Vanoza.

— Mon rêve m' a confirmé mes soupçons d' il y a douze ans, et l' horoscope du juif n' a pu se tromper.

— C' est vrai, répondit donna Rosa avec la conviction d' une croyante.

La Cressida se jeta aux genoux de la grande dame et baisa ses belles mains.

— Madame, je vous adjure, ne m’ abandonnez pas ; dites-moi que vous ferez ce que je vous demande.

— Que ne priez-vous, vous-même, le cardinal de Valence, avec qui vous êtes au mieux, de faire fouiller les couvents ? Il en a le pouvoir.

— Ah ! c’ est que je n’ ai pas encore tout dit, madame.

— Qu’ y a-t-il encore?

— C’ est que ce secret que je viens de vous confier, nul autre au monde n’ en a connaissance ; c’ est qu’ à une femme, à une mère seule, j’ ai osé le confier, et qu’ en vous demandant cette grâce, je vous prie, je vous supplie de ne dire à qui que ce soit qu’ il s’ agit de la comédienne Cressida.

1.

— Pourquoi ?... Ah ! prenez garde, Cressida ; si vous me cachiez quelque chose, je pourrais vous mal servir sans le vouloir.

— Madame, ne m’ en demandez pas plus, au nom du Sauveur !... Sachez seulement que si mon secret transpire, que si ce que je vous demandé n’ est pas entouré des plus minutieuses précautions, ma vie... ma vie n’ est rien, je la sacrifie... mais la vie de mon enfant peut-être est menacée !... Madame, je tremble, je frémis, j’ ai peur, parce que mon amant...

— Eh bien?

— C’ est l’ un des plus puissants princes du monde... Ah ! ne me parlez plus... promettez-moi, et laissez-moi partir ; laissez-moi me retirer dans ma demeure et attendre là l’ arrêt que vous aurez dicté.

— J’ y consens... fit lentement donna Rosa, devenue toute songeuse... Mais votre amant, ce capitaine, ce prince... si vous le connaissez... pourquoi ne pas vous adresser à lui?

— Il me ferait tuer sans pitié s’ il savait que j’ ai retrouvé ma fille... Tant qu’ il la sait loin de moi il me laisse vivre... Ah ! madame, dites-moi dans quel lieu du monde se cache ce moine à la main trouée, l’ instrument maudit de ce rapt, et ma vie entière ne sera jamais assez longue pour vous remercier et vous bénir !...

— Je vous le promets, répondit Vanoza, je vous le promets.

La Cressida se releva, l’ œil brillant d’ espérance, et se retira en marchant à reculons, adressant à cette mère si heureuse toutes les prières de son cœur brisé.

Quand elle remonta dans sa litière, elle avait remis son masque sur son pâle visage ; mais, à la vue de deux cavaliers qui entraient au palais, elle

tressaillit.

L’ un des deux cavaliers lui adressa un gracieux salut de la main, comme si ce masque n’ avait pour lui aucun privilège d’ incognito.

— Quelle est cette femme ? lui demanda l’ autre cavalier.

— Je ne suis pas bien certain de la reconnaître, répondit l’ autre ; mais si elle a jugé à propos de mettre un masque, ce n’ est certainement pas moi qui la trahirai, mon cher frère.

CHAPITRE II

OU LE DUC DE GANDIA FAIT PREUVE D' UN FAIBLE ESPRIT DE TOLÉRANCE

Ces deux cavaliers étaient deux des fils de donna Rosa Vanoza : don Francesco Borgia, duc de Gandia, et dom César Borgia, cardinal de Valence. Ils venaient, comme d' habitude, faire leur visite quotidienne à leur mère, et ils la trouvèrent toute préoccupée encore de l' étrange entrevue qu' elle venait d' avoir avec cette belle comédienne, dont elle eût été bien loin de croire le cœur si tendre ; car on citait Cressida pour son insouciance de toute chose sérieuse, pour sa légèreté en amour et son âpreté au gain.

Donna Rosa comprit, mieux que personne, l' étonnante révolution qui se faisait tout à coup chez cette femme ; elle comprit qu' après une existence de quinze années passées dans le scandale et le désordre de vains plaisirs, son âme devait enfin avoir soif d' émotions plus douces, d' affections plus sincères, de bonheurs plus calmes. Elle se mit de moitié dans les espérances de cette admirable créature, Madeleine déjà repentante, et se passionna subitement pour l' intéressante recherche qu' elle voulait entreprendre.

Cependant ses dernières paroles restaient gravées dans son esprit. Il fallait de la circonspection dans cette affaire ; et si, comme elle le supposa, car Cressida avait été fort voyageuse, le roi de Naples, le duc de Ferrare, le doge de Venise ou le roi de France peut-être, si quelqu' un de ces princes était le père de cet enfant volé, il fallait sauver la mère de sa colère. Les princes n' aiment pas, en effet, être contrariés dans leurs fantaisies.

Elle se promit donc d' user de ruse et de diplomatie pour arriver à la découverte de ce fra Geronimo inconnu, — bien persuadée, à l' exemple de Cressida, que lui seul pouvait donner la clef de ce mystère.

Ses deux fils prirent place à ses côtés, sur des coussins que les suivantes empilèrent, et l' on servit des sorbets que dom César surtout consomma avec une avidité extrême, car la force de son tempérament lui échauffait le sang d' une façon extraordinaire à certaines époques de l' année.

Don Francesco était un beau cavalier, âgé alors de trente-six ans, aux cheveux blonds, au regard ferme et droit, et l' habitude du commandement

donnait à toute sa personne une apparence de domination et de hauteur dont l' expression était singulièrement tempérée par la douceur de ses yeux. Il avait la réputation d' un prince bon et généreux. Son père l' avait fait général des armées de l' Église, Ferdinand le Catholique, duc de Gandia, et le roi de Naples, prince de Tricarico, comte de Chiaramonte, de Lauria et de Carinola.

Quant à dom César, le cardinal Valentin, comme on l' appelait, le divin Raphaël s' est chargé de nous transmettre ses traits : son visage était également beau, mais ses cheveux noirs, sa barbe fauve, ses yeux sombres, au regard puissant, terrible et d' une étrange fixité, lui donnaient quelque chose d' infernal et de surhumain.

Son père ne l' avait encore fait que cardinal. Mais il avait adopté pour devise quatre mots indiquant de reste qu' il comptait beaucoup sur lui-même pour s' élever.

Ces mots étaient : — *Aut Cœsar, aut nihil,* — être César ou rien.

Ce jour-là, il était vêtu en gentilhomme ; car il quittait le plus souvent possible la robe rouge.

— Je suis heureuse de vous voir, messieurs, dit Vanoza aussitôt qu' elle se trouva seule avec ses enfants, car j' ai à vous demander l' explication d' un fait assez singulier. C' est dans quelques jours Pâques, c' est-à-dire la plus grande fête de Rome, et votre sœur Lucrèce est partie pour Spolète. Serait-elle en disgrâce?

— Spolète est à deux journées de Rome, ma mère, et il y en a six d' ici au jour de Pâques, répondit Francesco.

— Et toi, César, tu ne dis rien, tu te contentes de sourire ?

— Ma mère, repartit le cardinal, vous avez été mal informée, ou plutôt vous ne savez que ce qu' on a jugé convenable de publier. Lucrèce n' est pas à Spolète, elle est entrée en retraite au monastère de Saint-Sixte, et demain matin il y aura cérémonie publique à la chapelle pour la célébrer.

— Et pour quel motif cette retraite ? demanda la Vanoza avec surprise, car si elle était dévote et superstitieuse, elle admettait difficilement une renonciation entière aux pompes et aux œuvres du monde.

— Ah ! fit César en riant, c' est que le sort de la pauvre Lucrèce est vraiment à plaindre. Après avoir été la plus malheureuse des femmes avec son premier mari, qui est mort fort à propos au moment où il
devenait nécessaire au saint-siége de s' allier avec Jean Sforza, seigneur de Pesaro, voici que ce second époux devient gênant, mais gênant, mais gê-

nant d’ une façon nouvelle ; c’ est-à-dire qu’ il apporte dans ses relations avec sa femme, la plus belle créature que le ciel et vous aient créée, ma mère, une nonchalance, une abnégation sans pareilles. Il n’ y a pas moyen de se fâcher avec une telle pâte d’ homme, aussi allons-nous lui demander sa signature pour divorcer. Il la donnera.

— Mais la retraite à Saint-Sixte ? demanda sa mère.

— Elle servira à convaincre Jean Sforza du désespoir de Lucrèce ; il croira donc faire une bonne action en la sauvant des ennuis du couvent, pour lesquels elle a toujours accusé fort peu de vocation.

— Achève, César, car je ne sais rien, moi, de toutes vos politiques.

— Eh bien, ma mère, Lucrèce épousera un fils de roi ; don Alphonse d’ Aragon lui apportera, entre autres titres, ceux de princesse de Salerne et de duchesse de Bicelli.

— Pour prononcer un divorce, il faut des motifs puissants et légitimes.

— Ma mère, nous avons reçu du ciel le droit de lier et de délier.

— Tu parles comme si tu avais déjà ceint la tiare, mon fils.

— Demandez à Francesco si ce mariage projeté ne va pas nous faire avancer largement vers le but que nous nous proposons tous.

— Lequel ?... demanda Vanoza.

— La gloire et l’ élévation de notre famille, répondit Francesco avec embarras.

— Vous n’ avez pas à vous plaindre, il me semble, dit la mère.

— C’ est vrai, pour mon frère, dit César, mais pour moi...

— Patience !... dit Vanoza, qui, au milieu de ces intéressantes communications, ne perdait pas de vue sa promesse à la comédienne, et ne savait comment la tenir.

— Ah ! il y a des jours, répliqua le cardinal, où je regrette du fond du cœur de n’ être point un simple moine, où la robe rouge me pèse et où je la troquerais volontiers contre une robe de bure. Heureux les pauvres d’ esprit!

— La robe de bure d’ un simple moine, dit Francesco, cache souvent plus d’ ambition et d’ orgueil que les vêtements somptueux. N’ en avons-nous pas un exemple frappant dans ce misérable Savonarola, qui s’ est emparé du pouvoir et s’ est fait chef de la république proclamée à Florence!

— Savonarola est un homme fort, répliqua César, il pouvait réussir.

— Heureusement, dit Francesco, nous l’ avons emporté, et bientôt un bon bûcher nous fera justice de ses déclamations et de ses violences.

— O mon fils ! dit Vanoza, vous, d’ ordinaire si indulgent, vous, si ennemi des rigueurs, pouvez-vous parler ainsi?

— Savonarola a juré la ruine de la famille Borgia, madame!

— C’ est un saint homme, dit-on.

— Oui, il fait des miracles préparés à loisir, dit César ; nous verrons s’ il saura rendre inefficaces, d’ abord, les amabilités de la torture.

— Ah !... fit Vanoza qui crut avoir trouvé l’ occasion, c’ est une chose horrible que d’ infliger un supplice à son semblable... quelque fort que soit ce Savonarola, il ne résistera pas, la matière vaincra l’ esprit.

— On voit bien, ma mère, que vous ne connaissez pas ce moine. Il y a vingt ans il a déjà subi le martyre.

— Lui ! s’ écria donna Rosa avec stupéfaction, car il lui sembla qu’ elle venait peut-être d’ arriver, dès les premiers mots, au résultat cherché.

— Demandez à Francesco, ma mère.

— En effet, répondit le duc de Gandia avec un certain embarras, j’ ai entendu parler vaguement de celte histoire, je ne sais quel baron allemand ou moscovite qui le fit clouer par les mains à un chêne.

— Par les mains ! fit donna Rosa.

— C’ est-à-dire qu’ il n’ eut pas le temps d’ aller jusqu’ au bout du supplice, et qu’ une seule des mains...

— De Geronimo... ajouta Vanoza, qui vit son fils s’ arrêter.

— Il en a conservé l’ horrible cicatrice, continua César. Cela pourra peut-être lui épargner bientôt une douleur, et abréger la besogne des bourreaux.

— Mon Dieu ! vous en parlez comme s’ il était déjà condamné, dit Vanoza.

— Le parti des nobles de Florence est parvenu à le renverser, ma mère, et je vous jure que son procès ne sera pas long, dit Francesco avec énergie. Périssent jusqu’ au dernier ceux qui ne sont pas avec nous!

— A la bonne heure, duc, s’ écria César, je te retrouve ! Seulement, Savonarola est encore libre, il prêche sur les places publiques de Florence, c’ est trop.

Donna Rosa les laissa s’ étendre, de ce point de départ, sur les conséquences politiques qu’ avaient pour eux et le saint-siége la chute de Geronimo Savonarola et le rétablissement à Florence du gouvernement de la noblesse et d’ un duc souverain. Elle songeait que ce Geronimo devait être évidemment le moine dont avait parlé Cressida;

car il ne pouvait pas s' en trouver beaucoup de ce nom, réunissant autant de conditions d' identité, et elle se hâta de rentrer dans ses appartements afin d' aviser à l' en prévenir.

— L' influence de Savonarola ne peut tarder à s' effacer, reprit le duc de Gandia, il a été déclaré hérétique et excommunié comme tel.

— C' est déjà quelque chose, aux yeux de la partie non éclairée des populations.

— C' est énorme, en effet, et nous avons la force pour dernier argument.

— C' est le plus mauvais, répondit César.

— Le plus mauvais ! c' est toi qui dis cela, mon frère ? toi qui ne t' es jamais signalé que par la sévérité de tes mesures.

— Écoute, frère, reprit le cardinal avec le sourire le plus doux qu' il put trouver dans l' arsenal de son hypocrisie, je suis homme d' Église, moi, bien qu' on m' ait fait cardinal sans m' avoir, au préalable, ordonné prêtre ; je dois donc désirer m' en tenir aux armes de l' Église, c' est-à-dire aux foudres de l' excommunication répondant aux orages de la parole, attendre tout du temps, qui vient à bout des plus vives résistances. Écoute donc, si j' étais homme d' épée, peut-être parlerais-je comme toi, car il est vraiment déplorable qu' au milieu des préoccupations politiques du saint-siége, des questions d' aussi mince importance que celles de Florence viennent se faire jour.

— Tu es chargé de poursuivre cette affaire, César, et tu me sembles faiblir.

— Je ne faiblis pas, j' attends, te dis-je, et tout en attendant, j' admire.

— Tu admires!

— Oui, et sincèrement, en artiste ! N' est-ce pas une chose surprenante de voir, au milieu de l' Italie, dans un petit duché que dix mille hommes de bonnes troupes peuvent conquérir, un homme que rien de ce qui fait les princes grands et respectés n' environne, qui n' a pas de puissance reconnue, pas de couronne consacrée, pas d' épée au côté, pas d' armée sous lui ; et qui, sans autre arme que sa parole, sans autre couronne que sa vie pure, sans autre puissance que celle du génie, fait veiller au fond du Vatican celui devant qui toutes les couronnes s' abaissent, et lui porte des coups plus terribles que ne le serait le choc des armées des princes, des ducs et des rois de la terre!

— Tu es un enthousiaste, César ! Je reconnais là l' ami du poète Bembo ! dit le duc avec ironie, car il connaissait la haine de son frère pour Bembo.

— Et toi, Francesco, un brutal soldat... Prends-y garde ; tu connais la parole du Christ : « Qui se sert de l’ épée, périra par l’ épée ! »

— et si les vignes de notre mère n’ étaient pas d’ une si belle venue, nous pourrions peut-être voir, d’ ici, le lieu sacré où fut décapité celui qu’ on confond si souvent avec l’ apôtre qui s’ attira ces paroles.

— César, je frapperais de l’ épée, soit, et toi, comment frapperais-tu?

— Il y a cent manières de tuer un homme.

— Eh bien, je préfère la mienne, et, je te le jure, je préfère mille fois recevoir la mort d’ un bon coup de dague dans la poitrine, que de me sentir dévorer les entrailles par quelqu’ un de ces exécrables poisons que tu te plais à confectionner, en compagnie du juif Corozaïm et de ton sbire Michelotto.

— Et moi aussi, assurément, répondit dom César avec un méchant sourire ; cependant, avant d’ en venir au poignard, à l’ épée ou au poison, il y a une arme bien autrement sûre, car ce n’ est pas à la vie qu’ elle s’ attaque, mais à quelque chose de plus précieux mille fois pour un cœur haut placé.

— L’ honneur ?... lit le duc avec dégoût.

— Mieux que cela encore, car l’ honneur est le résultat d’ un préjugé,— la réputation.

— Tu veux perdre ainsi Savonarola?

— J’ y songe.

— Toi qui l’ admires!

— C’ est l’ ennemi du saint-siége, et un habile général doit toujours commencer par déblayer son terrain, afin d’ avoir la place nette.

— Allons, je vois, mon frère, dit Francesco avec une satisfaction visible, que je n’ ai pas besoin de te recommander particulièrement ce Savonarola.

— As-tu donc, par hasard, quelque grief particulier contre lui?

— Non, répondit le duc sans pouvoir cacher un léger embarras ; mais les Médicis ne me paraissent pas très-près d’ une restauration.

— Je te comprends, répliqua César avec expansion, tu te lasses d’ être duc de Gandia, c’ est-à-dire d’ une ville fort insignifiante, — tandis que le duché de Toscane...

— N’ es-tu pas de mon avis, César?

— Frère, tu seras souverain de Toscane, répondit le cardinal en lui tendant la main, c’ est moi qui te le garantis.

— Et ce jour-là, frère, répliqua le duc, je te jure que le cardinal Valentin pourra songer au nom qu' il devra adopter à l' heure de son élection.

En ce moment, donna Rosa rejoignit ses enfants ; elle était parée, bien qu' en de simples atours, et tenait un masque à la main ; car à cette époque les grandes dames se montraient rarement le visage découvert :

— Vous allez sortir, ma mère ? demanda César en se levant, ainsi que Francesco.

— Oui, et je vous demanderai de m' accompagner, s' il vous plaît.

— Où voulez-vous aller, si modestement vêtue, ma mère?

— Au monastère de Saint-Sixte ; n' est-ce point mon devoir de courir dans les bras de ma bonne affligée Lucrèce, et de lui porter les consolations de mon amour?

— C' est parfait, ma mère ; mais Lucrèce, en partant pour sa retraite, a songé à tout, car ce matin elle m' a écrit de lui envoyer ses musiciens et ses femmes. II parait que huit jours d' abstinence et de mortification sont suffisants, pour mériter la grâce d' être déliée du serment prononcé en épousant le seigneur de Pesaro.

— Et a-t-elle demandé son poète favori ? demanda donna Rosa en interrogeant ses fils d' un fin regard.

— Bembo est parti pour Venise la veille de son entrée au couvent, ma mère, dit Francesco en rougissant, tandis que César pâlissait.

— Et pourquoi le seigneur Bembo est-il parti?

— Parce qu' on lui a refusé un chapeau de cardinal, dit César.

— Déjà ! il n' a pas trente ans, et l' ambition lui mord le cœur, répondit la Vanoza ; mais au fait, il a assez de talent et de mérite pour y prétendre.

— Ma mère, dit César avec une froide ironie, ne prenez pas la défense de cet homme. D' abord, tant que j' existerai, il ne sera pas cardinal ; il est de notre honneur de ne point faire si bon accueil à un homme qui ose afficher pour notre sœur un amour coupable. N' est ce pas ton avis, Francesco?

— Oui, répondit le duc en rougissant encore une fois.

— Mes enfants ! s' écria Vanoza, prenez-y bien garde, vous vous ferezhaïr!

— Haïr, ma mère ? les petits tyrans qui se partagent l' Italie peuvent seuls élever la voix contre nous, à ceux-là seulement nous avons déclaré la guerre, et nous la leur ferons sans trêve ni merci !

— Bien parlé, Francesco, dit César. — Quant à celui qui n' est pas haut baron ou prince, ma mère, de quelque côté que l' on se tourne, ce ne sont

que bénédictions. Jamais les greniers publics n' ont été si largement approvisionnés ; de mémoire d' homme, jamais le peuple de Rome n' a joui d' une aussi constante abondance ; les aumônes sont fréquentes et distribuées à propos ; la ville est tranquille, plus de ces
crimes de nuit dont la multiplicité empêchait jadis d' en poursuivre aucun ; les arts sont florissants, Bramante vient d' élever une fontaine magnifique dans le Transtevère, — en ce moment même, Léonard peint à Milan, sur les murs du réfectoire du couvent de Sainte-Marie des Grâces, une fresque admirable, — Bartolomeo Baccio, l' ami de Savonarola, peint à Florence des tableaux que l' on s' arrache déjà ; que vous dirai-je, ma mère, tout nous sourit, Rome est un parterre de fleurs sur lequel nous n' avons qu' à nous baisser, — et mon frère Francesco s' est chargé d' étendre ce parterre de telle façon que toute l' Italie en fera partie bientôt !

— Allons, vous êtes des fous ! fit Vanoza, de croire que les princes italiens se laisseront ainsi déposséder.

— Ma mère, — dit César avec le plus doux sourire, et quand cet homme étrange le voulait, il était irrésistible, — contentez-vous d' être la plus belle et la meilleure des mères, et laissez les hommes faire leur besogne politique.

— Vous m' accompagnerez à Saint-Sixte?

— Certainement, ma mère.

— Et vous, Francesco?

— Non, ma mère, je ne puis, je suis attendu au Vatican pour m' occuper des troubles de Florence et de ce Savonarola dont nous parlions précisément tout à l' heure.

— Nous ferons route ensemble, du moins.

La Vanoza monta dans sa litière, et de chaque côté se placèrent ses deux fils. Ceux qui virent passer ce cortège, et qui ne connaissaient point la famille du pape, purent se demander lequel de ces deux cavaliers était le cardinal et lequel était le général ; car dom César, sous ses habits laïques, avait à cheval une grâce, une vigueur sans pareilles, et montrait une habileté peu commune. Il est vrai de dire qu' il avait passé presque tout son temps d' études, à l' université de Pise, à se faire un jeu de dompter les chevaux les plus fougueux.

Pendant qu' ils s' avançaient vers le pont Sixte, non loin duquel se trouvait le monastère et que devait traverser le duc pour gagner le Vatican, — un envoyé de donna Rosa Vanoza se présentait chez la comédienne

Cressida et lui remettait un billet sur lequel trois mots seulement étaient écrits à la hâte. Ces mots étaient ceux-ci:

Florence. — Geronimo Savonarola.

— Ce serait cet homme !... s' écria la comédienne, — lui qu' on révère comme un saint ou qu' on maudit comme un hérétique !... lui, l' ennemi des Borgia, qu' il attaque chaque jour, dit-on, en pleine chaire !... Je m' y perds... J' irai à Florence.

Au moment où dom César passait le porche du couvent de Saint-Sixte, à la suite de sa mère, car son rang de cardinal lui en permettait l' entrée, il se faisait en lui-même cette question:

— Francesco a été autrefois l' ami de Savonarola, — pourquoi aujourd' hui paraît-il aussi acharné à sa perte ?... Il faut savoir cela.

CHAPITRE III

C. D. X.

A l’ extrémité de la partie latérale, exclusivement réservée aux femmes, du *grembo* ou nef de l’ église de Saint-Marc, à Venise, était agenouillée une jeune fille, priant avec ferveur. Au bout de quelques minutes, sa prière devint moins attentive, et elle se mit à porter ses regards de côté et d’ autre, comme si elle eût attendu la venue de quelqu’ un.

Non loin de là, caché en partie par un pilier de marbre, un homme, enveloppé dans un grand manteau de couleur sombre, et les traits en partie cachés par le capuchon, dirigeait sur cette jeune fille le feu de ses regards. Chaque fois qu’ elle interrompait sa prière pour tourner la tête, il fronçait les sourcils, et l’ on ne se fût guère exposé à se tromper en affirmant que tous les symptômes de la jalousie se faisaient jour sur son visage.

A quelque distance, près d’ un superbe bénitier de porphyre, dont la base est un autel antique, un autre homme se tenait également en observation et suivait d’ un œil assidu chacun des mouvements du premier. Cependant il ne témoignait aucune intention malveillante ou nulle impatience jalouse, et il semblait presque évident que c’ était un serviteur attendant un signe de son maître.

— Comment se fait-il, pensait l’ homme au manteau, qu’ elle soit venue aujourd’ hui faire ses dévotions à Saint-Marc, tandis qu’ elle a l’ habitude d’ aller prier tous les jours à Saint-Thomas, près de sa demeure sans doute ?... Elle attend quelqu’ un, c’ est certain... son amant peut-être...

Celte dernière pensée n’ était assurément pas du goût de cet inconnu, car il s’ agita violemment dès qu’ elle prit corps dans son esprit. Il fut cependant bientôt rendu à son calme précédent par ce qui suivit.

Un sacristain s’ approcha de la jeune fille, lui dit quelques mots à voix basse, et celle-ci se leva aussitôt et marcha à sa suite vers une partie obscure de l’ église. Elle semblait même se hâter et forcer ainsi son conducteur à plus de vitesse.

L’ inconnu avait fait quelques pas en avant, d’ abord inquiet, puis il avait rétrogradé en la voyant avec satisfaction s’ agenouiller sur les marches de

chêne poli d’ un confessionnal. Il respira.

— Je croyais qu’ elle attendait un amant, se dit-il encore, étais-je fou!... Cependant elle en a un peut-être... Oh ! malheur, alors, malheur !... A cette idée, je sens toute ma chair tressaillir, et il me prend une tentation furieuse de... Rage, rage et misère ! moi amoureux ! moi ! moi ! !... Non, ce n’ est pas de l’ amour, car je le sens, une fois qu’ elle sera en mon pouvoir, il faudra bien qu’ il en soit d’ elle... comme des autres... Et pourtant, pourtant, je donnerais ma main... ma main gauche pour... Misérable nature que la nôtre ! Qui sait, cette sotte passion aura peut-être son influence sur le sort de l’ Italie, sur le sort du monde...

Quel pouvait donc être ce personnage?

Depuis que nous avons quitté Rome pour sauter à Venise, un mois s’ était passé, et l’ homme que le lecteur a en ce moment sous les yeux n’ était autre que dom César Borgia. Arrivé à Venise depuis dix jours pour des intérêts politiques de la plus haute gravité ; caché, et ayant réussi à garder l’ incognito dans cette ville peuplée d’ espions, il n’ avait pas trouvé d’ autre moyen d’ occuper ses loisirs, d’ autant plus qu’ il ne voulait pas attirer l’ attention dès familiers du terrible conseil des Dix, que de hanter les églises.

Deux jours après son arrivée, se trouvant à Saint-Thomas, l’ une des plus anciennes églises de Venise, rebâtie depuis, il allait la quitter, car elle n’ offrait rien de remarquable à sa curiosité d’ artiste, lorsque ses yeux furent attirés tout à coup vers la grille du chœur. Agenouillée près de cette grille, était une jeune fille dont le pur profil lui apparut tout à coup comme la plus suave incarnation de la beauté céleste. Il eut beau chercher dans son souvenir, évoquer devant le miroir de sa pensée les plus beaux visages de Rome ou des villes d’ Italie visitées par lui, depuis sa sœur Lucrèce, réputée la plus belle de son temps, jusqu’ aux Transtévérines les plus célèbres, aucun ne put surpasser l’ exquise perfection que le hasard lui offrait. Il fallut même que son extase lût bien vive et bien complète, car la belle enfant avait disparu avant qu’ il eût eu le temps de songer à la suivre.

Seulement, le lendemain, il revint à la même place, et la même vision lui apparut. Le surlendemain également, tous les jours ensuite ; et son âme, émue hors de toute proportion et surtout hors de ses habitudes assez matérielles, laissa un instant envoler toutes les idées d’ ambition qui l’ obsédaient et faisaient ombre noire à ce nouveau et charmant tableau.

La jeune fille ne fut pas longtemps à s’ apercevoir de ces hommages encore muets, et elle s’ occupa immédiatement de les repousser. D’ abord

elle s’ attacha à ne pas laisser découvrir sa demeure, située dans la rue del Cristo, et pour cela elle s’ attacha à ne jamais rentrer par le même chemin. Il est assez facile, à Venise, de dérouter quelqu’ un qui n’ est pas de Venise : or, tantôt elle allait par la rue Centani ou par la rue Galipoli, tantôt elle prenait le pont de donna Onesta ; enfin elle était parvenue à dépister complétement ce persistant adorateur. Ce jour-là, elle était allée à Saint-Marc et se croyait délivrée pour cette fois ; mais la bonne étoile de dom César l’ avait précisément conduit chez le primicier de Saint-Marc, qui, pour plus de sûreté, l’ avait reçu à la sacristie. C’ était en sortant de la sacristie que dom César avait aperçu la jeune fille priant auprès du chœur.

Sur un signe, son serviteur accourut.

— Qu’ y a-t-il, monseigneur ? demanda cet homme à voix basse.

— Je vais quitter l’ église. Elle passera certainement sous les arcades des Procuraties. Je lui parlerai. Quant à toi, Michelotto, tu la suivras dès que je l’ aurai quittée. Je suis fatigué de la suivre sans parvenir à découvrir sa demeure ; on se perd dans ce dédale de ruelles et de canaux de Venise. Et puis, elle me connaît trop, bien que ma figure reste cachée ; elle ne se défiera pas de toi. Quand tu sauras où elle demeure, tu iras à ton poste, à l’ auberge des *Esclavons,* où nos trois hommes doivent avoir leur entrevue. Je sais à peu près ce qui s’ y dira, car je connais les belles théories de mon frère ; mais il y a un personnage dont je ne puis percer l’ incognito ; il est Vénitien, très-certainement : nos espions ne le connaissent pas, cela te regarde. Quand tout sera terminé, tu viendras me rejoindre et m’ apprendre en même temps ce qui importe à ma politique et ce qui intéresse mon cœur.

Ici, le serviteur de César sourit.

— Ah ! ce mot te fait sourire, compère !... Dis-moi, tu as pris tes mesures pour pénétrer dans la place et te poster de manière à ne rien perdre de l’ entretien?

— A peu près, monseigneur. Il y a cent à parier contre un que l’ hôtelier possède une salle avec système d’ observation. Il ne serait
pas Vénitien sans cela. En tout cas, j’ ai mon talisman sur moi.

— Ton poignard?

— Mieux que cela.

— De l’ or?

— Non, monseigneur, les lettres du...

— Ah ! très-bien ! fit dom César en s’ avançant entre les piliers de marbre pour regarder au loin. — Elle n’ en finit pas.

— A cet âge, monseigneur, on a toujours tant de jolies choses à dire à un confesseur!

— Tu souriais tout à l' heure, quand j' ai parlé des intérêts de mon cœur... Michelotto, tu ne saurais croire à quel point celte fille m' a ensorcelé ; je ne me reconnais pas, j' en suis tout honteux, vraiment!

— Eh ! monseigneur, elle en vaut la peine, par Bacchus!

— Ah ! si c' était une femme ordinaire !... mais ces petites filles de rien sont étonnantes, elles vous ont des airs de pudeur offensée et de vertu effarouchée !... N' est-ce pas stupide, en vérité!

— Monseigneur l' a dit, fit le sbire.

— Eh bien, vois, Michelotto, reprit César, vois à quels excès nous entraîne l' esprit de contradiction... J' ai tant eu de femmes faciles que je m' en suis lassé, et précisément parce que celle-ci me résiste, je m' obstine ; c' est toujours ainsi... Si elle n' avait pas fui devant moi, au point de me paralyser, si elle m' eût écouté lorsque je voulais l' aborder, je ne sais pas si j' aurais persisté, car d' autres intérêts, de puissants motifs m' appellent à Rome... Elle est si belle !... Ah ! misère et faiblesse !... Si elle résiste encore aujourd' hui, il faudra arriver à l' enlever demain, fût-ce en plein soleil.

— Mes hommes sont prêts, monseigneur, disposés à cela aussi bien qu' à toute autre chose.

Dom César quitta l' église Saint-Marc et s' avança sous les Procuraties, où son visage inconnu n' excita aucune méfiance dans cette ville, où les espions s' occupaient beaucoup plus des citoyens vénitiens que des étrangers ; car on a toujours singulièrement exagéré les résultats d' un système d' espionnage dont les haines personnelles faisaient souvent la moitié des frais.

— Il y a, dans toutes les circonstances de la vie, pensait-il en suivant le vol des corbeaux autour des clochetons de Saint-Marc, une destinée invincible, et que tout homme, même le plus fort, doit fatalement subir... L' amour, le stérile amour, perdit Troie... et tant d' autres. L' amour qui m' a mordu au cœur, car c' est en vain que je me révolte, il m' a mordu cette fois, peut-être causera-t-il ma perte...

Je veux et je ne veux plus... ces irrésolutions me donnent la fièvre !... Stupidité et mépris!

En ce moment, dom César vit apparaître Michelotto. C' était lui annoncer la jeune fille. En effet, celle-ci sortit presque aussitôt de l' église ; mais, contrairement aux prévisions de ses espions, au lieu de s' avancer sous les

Procuraties, elle gagna rapidement le port du Cavaletto, qui conduit au Campo, c' est-à-dire à la place Ruzzolo.
Dom César passa rapidement auprès de Michelotto et lui dit:

— Je connais ce quartier, elle ne m' a pas vu, elle est à moi. Toi, cours à l' auberge des *Esclavons.*
Et il s' élança dans la direction suivie par la jeune fille.

Don Miguel Correglia, dit Michelotto, était un Espagnol dont la vie avait été jusque-là fort orageuse, et qui n' était venu un jour trouver le cardinal Valentin qu' à bout de ressources et au moment où il sentait qu' il ne pouvait plus compter sur l' impunité par lui-même, ayant usé tout son crédit ; car à ces époques étranges les bandits pactisaient avec la justice. Pour le moment, don Miguel, qui plus tard acquit par toute l' Italie une célébrité sanglante et largement méritée, n' était que le chef, le capitaine, si l' on veut, des bravi et des sbires que dom César entretenait à sa solde.

C' était un être éminemment organisé pour le mal, et qui pourtant était susceptible d' un peu de bien, car il avait pour son maître un dévouement qu' on ne peut guère expliquer que par une admiration enthousiaste pour un mortel plus méchant que lui. Du reste, il y avait entre eux réciprocité : dévouement absolu d' un côté, confiance sans bornes de l' autre. Michelotto réalisait, dans les conditions les plus heureuses, les absurdes confidents de nos tragédies, qui ne sont que des oreilles ouvertes : c' était de plus un bras toujours prêt.

Il eut bientôt gagné l' auberge des *Esclavons,* à laquelle une taverne était annexée. Sur sa demande, l' hôte le fit entrer dans une salle où il pouvait l' entretenir sans témoins. Cette salle était peu spacieuse, et les murs étaient revêtus, presque jusqu' à hauteur d' homme, de panneaux de chêne bronzés par le temps. Au-dessus régnait une muraille lisse et blanchie à la chaux. Cependant, sur celle qui faisait face à la fenêtre, était cloué un tableau représentant l' adoration des bergers et paraissant de quelque valeur. La fenêtre donnait sur le canal.

— Que demande Votre Excellence ? fit l' hôte avec l' empressement soucieux de tous les aubergistes ou taverniers de Venise.

Écoutez-moi bien, maître, et surtout ne cherchez pas à mentir.

— Que voulez-vous, grands dieux ! fit l' hôte déjà effrayé de ce début.

— Vous attendez ici trois hommes qui se sont donné rendez-vous à la huitième heure, c' est-à-dire dans vingt-cinq minutes.

— J' ignore absolument...

— C’ est en vain que vous prétendez me le cacher, je le sais.

— Je vous jure...

— Tenez, voici un sequin, et vous allez me fourrer quelque part d’ où je pourrai entendre ce que ces trois hommes ont à se dire.

— Je vous rends grâces de votre sequin, monsieur, je ne pourrais le gagner.

— Mais... Vous en faut-il deux ?... Je vous dis que je sais qu’ ils doivent se réunir chez vous. Vous ignorez leurs noms, et moi je les connais. Je ne puis pas vous les dire afin de vous le prouver, puisqu’ ils ont jugé à propos de ne se point découvrir à vous.

— Je vous affirmerai, monsieur...

— Soyez assuré d’ une chose, maître, et maintenant, écoutez-moi mieux que jamais, c’ est que si vous ne me mettez pas à même d’ entendre leur conversation, vous êtes un homme mort, — ou à peu près.

— Cependant, monsieur, il me semble... dit l’ hôtelier, commençant à trembler.

— Un homme mort ! répéta don Miguel.

— Pourtant, je suis le maître chez moi, et malgré l’ offre de votre sequin, j’ ai, je pense, le droit de refuser.

— En effet. Mais pourquoi refusez-vous ce sequin d’ or ? Parce que vous commencez à flairer un secret important, un secret d’ État peut-être, et que vous avez déjà la tentation d’ écouter pour votre propre compte, afin, selon le cas, de vous réserver la faculté de dénoncer vous-même, sûr que la dénonciation vous sera bien payée.

Le tavernier parut réfléchir, puis il releva la tête avec fierté.

— Il pourrait y avoir quelque chose de raisonnable dans tout ceci, monsieur, dit-il, si je n’ étais pas avantageusement connu...

— Trêve ! fit Michelotto d’ un ton bref. Je suis sûr de ce que j’ avance. Je sais, en outre, que vous avez souvent dénoncé...

— C’ est une calomnie, monsieur!

— Une calomnie ! Bah ! à Venise, on n’ y regarde pas de si près.

— Et la preuve, c’ est que j’ ai voulu vous faire voir la seule pièce de ma maison où l’ on puisse réellement causer avec chance de n’ être point écouté. Sondez les murs.

— Vous avouez donc attendre quelqu’ un?

— Non, cent fois non!

— Assez. Je vous répète pour la dernière fois que je suis bien in-

forme. Trois personnes se réuniront ici. Je veux entendre ce qu’ elles diront.

— Mais... fit le malheureux tavernier à bout de dénégations.

— Je veux, vous dis-je ! Voyez.

Don Michelotto ouvrit son pourpoint et montra au tavernier, qui les contempla avec la plus vive terreur, trois lettres brodées en argent sur velours noir.

Ces trois lettres étaient celles-ci:

C. D. X.

Les initiales redoutées du conseil des Dix.

— Comprenez-vous, à présent ? demanda Michelotto, que l’ hôte prit sérieusement pour un sbire ou un espion du sérénissime conseil.

— Oui, monseigneur, oui, répondit-il avec humilité et empressement.

— Où se réuniront les trois hommes?

— Ici, dans cette pièce.

— Vous m’ avez dit, je crois, qu’ on ne peut entendre du dehors les paroles qui y sont prononcées ?...

— Je me trompais, monseigneur.

— Vous me disiez de sonder les murs.

— Il y a... il y a ce tableau.

— Ah ! oui... fit Michelotto en marchant vers le tableau, et frappant dessus avec son doigt ; mais c’ est un panneau de bois!

— Oui, monseigneur, mais seulement jusqu’ à la moitié, où l’ on peut atteindre ; tandis que le haut est en toile. Derrière est pratiquée une baie dans la muraille. De sorte qu’ en se rendant dans la pièce voisine, et en grimpant sur un bahut...

— Allons, je vois, maître, que vous savez admirablement votre métier. Conduisez-moi donc dans cette chambre. Tenez, voici toujours votre ducat.

— Grand merci, monseigneur.

— Convenez, à présent, qu’ il eût été beaucoup plus court de l’ accepter d’ abord.

— Oui, monseigneur, mais quand on ne sait pas à qui on a affaire... on ne peut deviner... Si j’ avais su !...

Peu de temps après, don Michelotto, aidé de l’ hôte, qui y mettait une complaisance vraiment exemplaire, appliquait une échelle contre un bahut fort élevé, et s’ asseyait carrément sur ce bahut, au-dessus

duquel s’ ouvrait une petite baie où il pouvait aisément passer la tête et écouter ce qui allait se dire dans la chambre à côté.

Un quart d’ heure après, un certain bruit se produisit dans cette pièce, et bientôt il eut la conviction que les trois mystérieux personnages étaient réunis.

Cependant il ne se contentait pas d’ entendre, il aurait voulu voir ; car entre les voix de ces trois hommes, une seule lui était vraiment familière ; une autre, il lui semblait la connaître ; — quant à la troisième, elle lui était totalement inconnue. Cette dernière circonstance lui donna donc un furieux désir de ne pas se contenter du service de ses oreilles ; c’ est pourquoi, au moyen de la pointe de son poignard il perça tout doucement la toile du tableau.

— Oh !... fit-il aussitôt qu’ il eut appliqué un œil à ce trou, — étrange assemblage !... le plus mortel ennemi du saint-père... avec son... Mais cet autre... cet autre... quel est-il ?...

Michelotto se le demanda longtemps, car le troisième personnage, celui qui lui était inconnu, avait la tête tournée de telle façon que, de son observatoire, il ne put jamais apercevoir que sa nuque.

— J’ ai regardé trop tard, se dit-il, attendons au départ.

CHAPITRE IV

LA MAISON DU GONDOLIER

On sait que la plupart des maisons de Venise ont leur pied baigné par ces innombrables canaux tracés dans les lagunes, et enserrant les soixante îles dont l' agglomération a réussi à former une ville que tout semble désigner comme devant un jour être engloutie par la mer. Le long des maisons règnent souvent d' étroits trottoirs qui permettent d' aller de l' une à l' autre, serpentant autour des îlots, reliés entre eux par plus de trois cents ponts.

Il faut avoir réellement le pied vénitien pour se tirer de ces inextricables dédales, et l' on comprend combien dom César dut avoir de peine à suivre une jeune fille dont la vertu se trouva effarouchée dès son premier regard. Elle avait réussi très-probablement encore à lui échapper, car elle entra sans encombre dans sa maison, située, en effet, non loin de Saint-Thomas. Cette maison était celle de son frère adoptif, le gondolier Giorgio Schiavone. La salle du rez-de-
chaussée, ouvrant sur le canal, était la principale de cette maison simple, au sein de laquelle régnaient cependant cette aisance et cette recherche qu' on trouve chez les bourgeois dont la fortune a comblé les modestes désirs.

C' était, ainsi que l' avait remarqué César, une belle jeune fille de seize ans, blonde comme les blés, au teint mat et pur comme l' ivoire, si remarquable chez les Vénitiennes, qui n' ont de soleil, pour la plupart, qu' au sommet de leurs demeures ou sur les places de la ville. Mais sa jeunesse et sa force l' emportaient sur ces influences délétères de la cité, influences qu' on ne combat point, parce qu' on ne songe pas à les constater.

En entrant dans la maison, elle s' avança, radieuse et légère, vers une vieille femme qui dormait dans un grand fauteuil, auprès de la porte conduisant à la cuisine, où achevait de cuire un modeste dîner. Elle éveilla la vieille en l' embrassant avec transport.

— Marta, ma bonne Marta ! s' écria-t-elle, réveille-toi ! Tiens ! tiens!

Et elle agitait une lettre devant les yeux à demi fermés de sa compagne.

— Qu' est-ce que cela?

— Tu ne devines pas, tu ne comprends pas mon bonheur, ma joie!

— Qu’ y a-t-il donc, chère enfant ?... Voyons, apprenez-moi bien vite ce qui vous ravit à ce point, afin que je partage votre bonheur.

— Tiens, Marta, vois cette lettre...

— Eh bien ! cette lettre, Leona ?...

— Elle est de mon père. Il m’ annonce son arrivée pour aujourd’ hui. Voici un an, sais-tu, qu’ il n’ était pas venu. Une année que je n’ ai pas vu mon père !...

— Une année, c’ est vrai... fit la vieille Marta en comptant mentalement.

— Comme c’ est rare, n’ est-ce pas ?... Sais-tu, Marta, ce qui peut le forcer à rester si longtemps éloigné de son enfant ? Sais-tu ce qui l’ empêche de venir m’ embrasser plus souvent ?...

— Je l’ ignore entièrement, ma pauvre Leona ; mais mes conjectures...

— Tes conjectures... quelles sont-elles?

— Chut !... fit la vieille, en regardant de tous côtés avec méfiance,

— j’ ai toujours pensé que votre père était un très-grand personnage.

— Eh bien ! un très-grand personnage ne peut-il pas avoir une fille comme un simple artisan ? Un très-grand personnage est-il tenu de n’ embrasser sa fille qu’ une fois tous les ans?

— Vous ne me laissez pas achever... Je m’ imagine donc que votre père est forcé de se cacher ; car vous avez remarqué qu’ il vient toujours avec mystère...

— C’ est vrai.

— Il n’ y a que six ans que cela dure ; auparavant, je crois, il habitait Venise, ou bien il y venait fort souvent, car nous n’ étions jamais plus d’ un mois sans le voir ; — vous étiez petite alors, et vous n’ y faisiez point tant attention. — Enfin, les lettres que vous recevez de lui régulièrement vous sont remises par le révérend dom Dioneo, un prêtre espagnol desservant à Saint-Marc ; — celle-ci, je le suppose, vous vient également de dom Dioneo?

— En effet, je viens de le voir.

— Eh bien, dom Dioneo, depuis six ans, a fait dans l’ Église un chemin très-rapide ; il était, malgré son âge avancé, resté dans les petits emplois à Saint-Thomas ; aujourd’ hui le voilà à Saint-Marc, et je le crois en passe d’ être nommé évêque... Je ne serais donc point étonnée qu’ il dût cette fortune à l’ influence de votre père, — de votre père qui habite loin d’ ici, proscrit peut-être par le conseil des Dix,— mais qui a su conserver ses richesses, et brille peut-être dans une cour d’ Italie...

— Mais, bonne Marta, en admettant ces choses, — qui est-ce qui empêcherait mon père de m' avoir auprès de lui ? demanda Leona avec toute la candeur de son âme.

— Voici précisément, mon enfant, ce qui m' embarrasse et fait souvent tomber à néant toutes mes conjectures, répondit la vieille, qui ne voulut pas pousser plus loin cette conversation dangereuse et délicate.

— Enfin, s' écria Leona avec un délicieux mouvement, que mon père soit ce qu' il veut, il m' aime, je l' aime, et il va venir bientôt!

Elle se mit à lire sa lettre avec attention, et pendant ce temps la vieille s' avança vers la porte et se pencha vers le canal, comme si elle s' étonnait de ne point voir arriver quelqu' un.

— Hélas !... murmura la bonne femme, je tremble toujours à l' approche de son père... S' il allait l' emmener, que deviendrait mon pauvre fils ?... Il l' aime tant !... Oh ! il n' osera jamais le lui avouer, je le devine, car, lui aussi, il sent d' instinct qu' elle est plus que la fille d' un homme riche... Oui, c' est la fille d' un patricien... bien sûr !...

Leona la rappela d' un air soucieux.

— Marta, dit-elle, où donc est ton fils ? Je ne l' ai pas vu d' aujourd' hui!

— Giorgio est allé sans doute rêver à l' ombre du lion de Saint-Marc, ou errer avec sa barque dans les profondeurs de la ville ou sur les lagunes de l' Adriatique, selon son habitude.

— Il est tout sombre, en effet, depuis quelque temps, ce bon Giorgio!

— Giorgio Schiavone est un garçon grave et réfléchi, mon enfant ; mais, au demeurant, il à beaucoup d' affection pour sa vieille mère... et pour vous aussi, Leona !... ajouta Marta avec un empressement presque soupçonneux.

— Oui, je le sais ; mais faut-il que je te le dise, Marta ? aujourd' hui, son absence m' a beaucoup déplu.

— Pourquoi cela, grands dieux!

— Aujourd' hui comme hier, comme depuis huit jours, Marta!

— Voici en effet bientôt huit jours qu' on ne le voit qu' à de rares intervalles.

— Eh bien, ma bonne Marta, il faudra lui dire qu' il ait à m' accompagner chaque jour à l' église, comme il faisait jadis, j' y tiens beaucoup.

— Je n' y manquerai pas, et, assurément, il s' y prêtera de bonne grâce.

— Tu ne sais pas pourquoi je te dis cela ?... Écoute, Marta, je vais te l' apprendre, fit la jeune fille en regardant autour d' elle avec effroi. Depuis huit jours, tous les matins, lorsque je prie à genoux sur le marbre de Saint-

Thomas, je me sens toute troublée et sans force aucune... car je suis sous le regard d' un homme.

— Grands dieux!

— Cet homme, je n' ose pas le regarder, mais il me fait peur... Malgré ma volonté et ma résistance, je subis son influence, une influence mauvaise, comme celle d' un jettatore. Il est toujours enveloppé d' un grand manteau à capuchon, qui lui cache le visage. Une fois dans la rue, il met un masque et s' approche. Je marche très vite alors, et j' ai toujours réussi à lui échapper en prenant des ruelles et des maisons à double porte que je connais... Aujourd' hui, il a voulu me parler... j' ai pris la fuite... Ah ! Marta, si tu savais comme cet homme masqué me fait peur!

En ce moment, Leona et Marta tournaient le dos à la porte d' entrée, restée ouverte. Cependant, l' animation avec laquelle elles parlaient les empêcha d' entendre un léger bruit de pas qui se fit de ce côté.

Un homme, masqué et enveloppé d' un manteau, venait de s' arrêter devant la porte et plongeait dans la salle deux regards de feu.

— Quand je suis seule, continua la jeune fille, je n' ose pas me retourner... je crains toujours de le voir là, derrière moi, ce spectre qui me glace d' effroi.

En disant ces mots, Leona se retourna instinctivement, et Maria l' imita. Mais l' homme masqué avait disparu.

— Peut-être te trompes-tu, ma pauvre enfant ! dit Marta, fort peu rassurée.

— C' est de la faiblesse, n' est-ce pas ? mais je n' en suis pas maîtresse... C' est pourquoi, Marta, je désire que Schiavone m' accompagne désormais chaque fois que j' irai prier à Saint-Thomas. Appuyée à son bras, au bras de ce frère dévoué, je n' aurai plus peur de ce vilain masque de velours dont les yeux semblent des charbons ardents.

— Si c' était, dit Marta avec épouvante, un espion ou même un membre du conseil !...

— Heureusement, j' ai toujours pu le dépister et gagner notre demeure sans être suivie jusqu' ici.

— Si c' est un espion du conseil, il la découvrira bientôt.

— Ne dis pas cela, tu me décourages... Ah ! s' il la connaissait, je ne dormirais plus tranquille.

— Qu' avez-vous à craindre ?... Giorgio ne couche-t-il pas là-haut, au-dessus de votre chambre ?... La nuit, à la première alerte, il serait là!

— Mais quand il s’ absente pour son maudit commerce?

— Nous en parlerons à votre père.

— Non, n’ allons pas l’ effrayer.

— Eh bien, nous nous arrangerons pour que Giorgio s’ absente le moins souvent possible ; il en sera heureux, et vous défendra. Vous savez s’ il a du cœur !...

— Oui, dit Leona en se levant et poussant une porte qui menait à sa chambre, de plain-pied avec cette salle.

Elle en referma la porté en se disant avec mélancolie:

— Giorgio a du cœur et du courage... et moi j’ ai mon amour pour Giovanni.

Pendant ce temps une barque glissait, conduite par un seul rameur, sur les eaux du grand canal ; elle semblait venir de la pleine mer. Bientôt, cette barque s’ engagea dans un des petits canaux qui
bordent la grande artère liquide de la ville. Le rameur semblait murmurer, en cadençant le mouvement de ses avirons.

— Le ciel se plombe, se disait-il, c’ est un orage pour la nuit prochaine... D’ où vient que vingt fois aujourd’ hui la tentation m’ est venue de m’ abandonner, seul, sans avirons, sur les flots irrités de la mer, et que vingt fois j’ ai rejeté cette idée... et que je suis revenu vers Venise, comme ressaisissant la vie qui m’ échappait ?... Et ces sombres pensées m’ assiègent sans cesse...

Malgré ses préoccupations et sa rêverie, il se dirigeait, sans se tromper, dans le labyrinthe des canaux et au milieu des gondoles et des barques qu’ il croisait.

— Pourquoi aime-t-elle cet homme ?... se disait-il, et pourquoi cet homme m’ a-t-il sauvé la vie, un jour de sédition ?... Ah ! la reconnaissance... chaîne d’ acier plus lourde que celle de la tyrannie... Amour insensé, quand donc parviendrai-je à t’ étouffer dans mon sein !...

C’ est sous l’ empire de ces pensées que le batelier aborda à la maison de la rue del Cristo, et entra dans la maison de sa mère. C’ était Giorgio Schiavone, un beau garçon de vingt-cinq ans, aux cheveux noirs, au regard doux, et en même temps énergique, le type pur de ces plébéiens de Venise qui ont su se soustraire aux alliances des nombreux étrangers affluant sans cesse dans celte ville de commerce.

Il fut reçu par sa mère avec joie ; la pauvre femme épia son regard, et lui dit avec un ton de reproche, qui était plutôt un bonjour:

— Pourquoi rentres-tu si tard, Giorgio ? Leona t’ a attendu en vain pour aller à Saint-Marc... Son père arrive aujourd’ hui.

— Son père !... Je ne le verrai peut-être pas, car dans une heure j’ aurai quitté Venise.

— Tu pars, mon ami ! Et où vas-tu?

— Eh ! pour le commerce !...

— Tu parais triste, est-ce que les affaires ne vont pas, mon fils?

— Je ne m’ en plains pas.

— Alors...

— Écoute, mère, tu sais que je parle peu et que j’ agis beaucoup. Leona et toi, vous vous êtes étonnées de mes fréquents voyages depuis un an...

— En effet.

— J’ ai besoin de beaucoup d’ agitation, de voir beaucoup de nouvelles choses... Cela tient à des raisons que tu n’ as pas besoin de connaître ; mais en voyageant, on apprend beaucoup... Leona voit son père, elle le connaît... ou à peu près, mais elle ne connaît pas
sa mère... et elle la désire... Je me suis juré de la lui trouver. Je suis sur sa trace.

— Ah !...il faut l’ appeler, et...

— Non, pas encore, elle ne doit point savoir ce que je sais... Dans mes voyages, je m’ occupais toujours beaucoup d’ elle, dit Giorgio avec un soupir, et je crois être parvenu à découvrir quelques détails sur sa naissance ; mais c’ est tout, jusqu’ à présent du moins. Nous savions déjà qu’ elle était née à Ferrare, et que sa mère se nommait Paula Severino.

— Oui, le père n’ a pu nous cacher cela.

— Ce nom a été pour moi le premier jalon de mes recherches. Mais sa mère a quitté Ferrare depuis longtemps, pour aller à Florence. J’ ai été à Florence. Là, j’ ai fouillé la ville, demandant à tout le monde des nouvelles de cette signora Severino. Personne ne la connaissait. Chaque fois que le hasard me faisait rencontrer une femme dont l’ extérieur ou la position apparente se rapportait à mes renseignements, je me présentais à elle, et lui disais : — Êtes-vous la signora Paula Severino?

— Tu pouvais compromettre Leona, peut-être ; y as-tu songé, mon fils?

— Que de fois elle m’ a dit : « Ah ! que je voudrais embrasser ma mère ! » C’ était un ordre. Donc, le plus souvent on me riait au nez. Un jour, je prononçai ce nom sur une place publique, à haute voix, et tout à coup un homme s’ élança vers moi. Cet homme était fou. Il me raconta, au milieu de

choses sans suite, qu' il avait aimé autrefois cette Paula Severino, qu' il s' était ruiné pour elle, et que sa trahison l' avait rendu fou. Il disait cependant qu' elle avait changé de nom, et il s' efforçait de se rappeler ce nom. Je m' attachai à lui, et pendant huit jours je concentrai son attention sur ce passé si triste, espérant arriver enfin à connaître ce nom... Impossible, c' était à en devenir fou moi-même. Enfin j' abandonnai ce malheureux ; mais je ne renonce pas à la trouver, cette mère qui a eu le courage d' abandonner une aussi adorable enfant ; j' y parviendrai.

— Elle est morte, peut-être, dit Marta.

— Morte !... Au fait, ce serait peut-être mieux ainsi... Si, comme on l' a dit, sa vie s' est passée dans le désordre, il vaut mieux que Leona ne l' ait point connue... Elle, si pure, elle se serait ternie... Cependant cet homme, ce pauvre fou, n' a jamais parlé de sa mort.

Pendant que son fils avait dit ces derniers mots, Marta avait été dans sa cuisine, et après avoir placé sur sa table le plat fumant de son modeste repas, elle appela Leona. Au moment où la jeune fille
entra dans cette pièce, légère et riante, elle demeura clouée auprès de la porte ; l' effroi et le saisissement la rendaient muette.

Giorgio et sa mère, qui l' accueillaient, comme toujours, le sourire sur les lèvres, frappés de l' expression de son visage, se retournèrent. Comme Leona, ils furent tous deux glacés d' épouvante.

Une grande gondole drapée de noir, aux armes de Venise, était arrêtée devant la porte, et deux hommes, vêtus de longues robes et masqués, entraient dans la salle, laissant sut la gondole une douzaine au moins de sbires ou d' archers.

C' était la gondole bien connue du conseil des Dix.

L' un des hommes masqués fit un signe impératif aux deux femmes.

— Laissez-nous seuls avec Giorgio Schiavone, dit-il.

Leona voulut s' élancer vers son frère ; mais Marta lui saisit la main et l' entraîna, en montrant les signes de la plus extrême terreur.

Malgré son courage, Giorgio était paralysé. Ce n' était pas la première fois qu' il se trouvait aux prises avec le redoutable tribunal, et il tremblait au fond de son cœur, comme on tremble à l' approche d' un danger pressenti et inconnu.

Cependant il se rassura un peu en pensant que si on en voulait à sa vie on l' arrêterait purement et simplement. Il s' agissait donc d' un interrogatoire ;

mais avec le conseil des Dix il était toujours fort difficile d' en préjuger l' issue.

— Schiavone, dit l' inquisiteur d' une voix grave, je viens te faire connaître les ordres du sérénissime conseil, et je pense que tu ne tenteras pas d' y résister.

Giorgio regarda ces deux visages masqués avec étonnement.

— Tu as le droit d' être surpris de cette démarche, mais tu en comprendras tout à l' heure le motif. Ce n' est pas au citoyen de Venise que nous nous adressons en ce moment, c' est à l' homme. Écoute : — Il y a longtemps que ta sœur reçoit ici, sous l' œil de ta mère et avec ton autorisation tacite, un jeune homme qu' elle aime.

— C' est vrai, répondit Giorgio.

— Ce jeune homme lui a promis de l' épouser, et tu es convaincu toi-même que tel est réellement son désir. Eh bien, le sérénissime conseil verrait avec déplaisir qu' un semblable mariage eût lieu, et il a voulu que tu en fusses informé par ma voix.

— Mais... répliqua Giorgio, qui, placé sur ce terrain, crut pouvoir discuter.

— Tu n' as rien à répondre, tu n' as qu' à obéir.

— Cependant, monseigneur...

— Obéiras-tu ? demanda l' inquisiteur d' une voix brève et froide.

— Un mot seulement... hasarda encore Giorgio en joignant les mains.

L' inquisiteur se rapprocha de l' autre homme masqué, lequel était sans doute un vieillard, car une barbe blanche apparaissait au-dessous de son masque ; ils échangèrent quelques paroles à voix basse, puis le premier se tourna vers Giorgio.

— Parle, dit-il.

— Monseigneur, je vous prie d' être bien persuadés, vous et le sérénissime conseil, que mon plus grand désir est d' obéir ; cependant, ce jeune homme et ma sœur s' aiment, et ce serait briser leur cœur à tous deux.

— Schiavone, si nous n' étions point décidés à user d' indulgence avec toi et ta famille, en cette circonstance, ta sœur eût été arrêtée, emprisonnée ou exilée, sans que personne, toi ou son amant, eussiez pu jamais savoir ce qu' elle fût devenue ; ainsi vous devez tous vous estimer heureux de la tournure que prend cette affaire.

— Et quelle raison donnerai-je à ma sœur ? quel sera le motif du refus que je ferai connaître à Giovanni?

— Ton autorité de frère et de tuteur naturel d’ une enfant de seize ans.

— Mais j’ ai serré la main de Giovanni, et je l’ ai appelé mon frère.

— Tu trouveras bien moyen de lui interdire ta maison,

— Monseigneur, ayez pitié de moi et d’ eux, ou du moins faites que nos consciences soient tranquilles, en me disant pour quelles raisons je dois repousser les vœux d’ un homme brave et loyal !...

Le vieillard masqué s’ avança.

— Et si ce Giovanni, dit-il, n’ était pas un homme brave et loyal?

— Que voulez-vous dire ?... s’ écria Giorgio, mordu au cœur par un horrible soupçon.

— Sais-tu quel est ce Giovanni, son nom, sa famille?

— Il nous a dit qu’ il était sans parents et officier dans les gardes du doge.

— Et tu le crois, Giorgio Schiavone?

— Je le croyais il y a une heure, répondit le jeune homme en rougissant.

— Eh bien, ce Giovanni a trompé ta sœur, comme il t’ a trompé. Il ne l’ aime pas et n’ en fera point sa femme.

— C’ est impossible, monseigneur, son visage et ses yeux sont francs et bons !...

— Cela ne sera point, te dis-je.

— Et pourquoi ne l’ épouserait-il point, comme il en a pris l’ engagement?

— Parce que son rang, sa famille et son nom lui défendent d’ épouser la sœur d’ un simple gondolier.

— Ah ! fit Giorgio avec rage, c’ est un grand seigneur !...

— Obéiras-tu aux ordres du conseil, Schiavone ? demanda l’ inquisiteur.

— Oui, mais... à une condition.

— Laquelle?

— C’ est que vous me direz son nom.

— Qu’ en veux-tu faire?

— Le lui cracher au visage quand je le chasserai de cette maison.

— Et tu n’ attenteras pas à ses jours ? Giorgio ne répondit pas.

— Jure-le, dit l’ inquisiteur avec autorité.

— Je le jure !... fit Giorgio avec force ; mais son nom, monseigneur, son nom!

— C’ est le comte Caraccioli, général des armées de la république.

— Merci, monseigneur, répondit le jeune homme en tombant sur un escabeau et se rongeant les poings de rage et de fureur.

Quand il releva la tête, les hommes masqués, la gondole sinistre, tout avait disparu dans le silence des lagunes.

— Et elle l’ aime !... se dit-il.

CHAPITRE V

LA TAVERNE DES ESCLAVONS

Nous avons laissé don Michelotto à son observatoire de la taverne des Esclavons, notant dans sa mémoire les paroles échangées entre les trois personnages mystérieux réunis dans la salle, prétendue secrète, de la maison.

Avant qu' il eût songé à crever la toile du tableau, afin de voir, le tavernier avait successivement introduit, — d' abord un moine franciscain, un homme qui, quoique âgé de plus de cinquante-cinq ans, paraissait dans toute la force de l' âge, et dont le regard avait toute la résolution d' un guerrier plutôt que l' humilité d' un prêtre ; puis un homme de trente-six ans environ, vêtu avec simplicité, et un troisième, âgé d' environ vingt-cinq ans et enveloppé dans un manteau cachant complétement son costume.

Le moine était le cardinal Juliano de la Rovera ; le second, le duc de Gandia ; le troisième, le plus jeune, était ser Giovanni Caraccioli, général des armées de la république de Venise.

Michelotto ne s' était donc pas trompé en s' écriant que le cardinal pactisait avec le fils de celui dont il était l' ennemi déclaré. Ils prirent place autour d' une table après s' être salués amicalement ; cependant, presque aussitôt le comte Caraccioli se leva et tira son épée.

— Pardon, messeigneurs, dit-il, j' oubliais une chose essentielle à Venise.

— Laquelle ? demandèrent en même temps les deux autres.

— Quoique je sois bien sûr de la fidélité de notre hôte, qui m' a certaines obligations, je ne suis pas fâché d' explorer un peu le degré de sonorité de la salle.

Le comte se mit à frapper du pommeau de son épée sur toutes les murailles et sur tous les panneaux, qui, tous, rendirent un son mat et de nature probablement à le rassurer, car il reprit sa place à la table.

— Avant tout, monsieur le duc, dit la Rovera, je désirerais savoir si Sa Sainteté est instruite de notre entrevue?

— Elle ne l' est pas.

— Et dom César, votre frère?

— Non plus, répondit le duc.

— Ah ! fit le cardinal avec amertume, il est peu de princes qui se lassent un scrupule de tromper ceux qui se reposent sur leur loyauté.

— Vous parlez sévèrement, monseigneur.

— Pardonnez-moi, fit le cardinal en lui tendant la main ; je suis proscrit. L' exil aigrit les caractères les mieux trempés.

— Nous espérons faire cesser bientôt cet exil, croyez-le, monseigneur. Du reste, vos talents sont nécessaires au sacré collège.

— Nécessaires, non ; aucun homme n' est nécessaire, et puis vous avez dom César, qui répond à toutes les grandes idées qui peuvent éclore dans la tête d' un souverain.

— Un souverain, dit le comte, ne doit pas répugner à s' éclairer, même des lumières de ses ennemis.

— Je ne suis pas l' ennemi d' Alexandre.

— Mon frère, je ne vous le cache pas, reprit le duc, vous jalouse et vous craint.

— Il a tort.

— Pourquoi craindre don Juliano, dit le comte, dom César n' est-il point en passe d' être élu un jour chef suprême de l' Église?

Don Juliano sourit et releva sa large tête, dont il agita la chevelure argentée, comme une crinière de lion.

— Il a tort, dis-je, car mon jour n' est pas venu, à moi ; et puis, j' ai toujours pensé que dom César était disposé à jeter, à la première occasion, sa robe de cardinal aux orties.

— Vous pensez cela, monseigneur ? demanda Francesco d' un air soucieux.

— Ne le croyez-vous pas comme moi?

— Faut-il vous l' avouer ?... fit le duc en prenant de ses deux mains les mains de ses interlocuteurs, eh bien, oui... mais je vois, moi, plus loin que vous peut-être. Ma position de généralissime des armées de l' Etat pontifical porte ombrage à mon frère. Il rêve... Oh ! ses rêves sont effrayants!

— Il rêve la domination entière de l' Italie, dit le comte Caraccioli ; je ne le connais pas, mais ses actes, même les plus insignifiants, le révèlent.

— Il y aurait bien à faire pour arriver à un semblable résultat ! répondit le duc.

— Dom César est une âme double, reprit Juliano avec profondeur. Avant l' élection de votre père, je l' ai vu à Pise, où il étudiait, et j' ai la conviction d' avoir lu juste dans sa pensée. C' est un homme grand ; mais rien ne lui coûtera, ni trahisons, ni... crimes, pour arriver à réaliser les projets qu' il formera. Je connais les hommes. Le jour où il ne voudra plus être pape, il voudra être roi d' Italie.

— Il doit vous redouter, en effet.

— Parce que je pense comme lui ?... Eh ! je vous le répète, mon jour n' est pas venu. Avant d' être ambitieux, je suis Italien, et je souffre de voir l' Italie presque à moitié conquise par l' étranger.

— Ceci, dit Caraccioli, nous ramène directement à l' objet qui nous rassemble.

— Oui, reprit Francesco, la grande question est de chasser les étrangers de l' Italie.

— Prenez garde, dit Caraccioli ; vous voulez chasser les Français, et vous ne voyez pas derrière eux les Allemands. La maison d' Autriche s' élève et tend à envahir. Le roi de France a ses droits sur le Milanais, qu' il tient de Valentine Visconti et qui sont légitimes, l' empereur d' Allemagne n' a pas de droits ; gare à la force!

— Songeons au présent, reprit Francesco. Nous avons pour nous le duc de Milan et Maximilien, mais nous avons besoin de Venise. Déjà des pourparlers officiels ont été entamés avec le gouvernement de la république ; or, fidèle à ses habitudes, il hésite.

— Il hésite, le croyez-vous?

— Vous jouissez d' un grand crédit auprès du conseil des Dix, monseigneur, j' ai donc pensé vous trouver disposé à vous entremettre.

— Quand vous m' avez assigné ce rendez-vous, je vous ai dit de vous faire accompagner du comte Caraccioli ; savez-vous dans quel but ? C' est simple : le comte est votre ami.

— C' est même plus que cela, n' est-ce pas, comte ? fit le duc en tendant la main à Giovanni, qui échangea avec lui un regard de bienveillant intérêt.

— Eh bien, reprit la Rovera, le comte Caraccioli est le chef d' un parti puissant dans le sénat, qui contre-balance même l' influence du conseil des Dix. Le conseil caresse l' alliance des Espagnols qui occupent le royaume de Naples.

— Je n' ignore rien. La situation est extrêmement tendue et des plus compliquées. Je veux chasser complétement les étrangers de l' Italie,

Français, Espagnols ou Allemands, avec le temps. Une fois ce résultat obtenu, les bases d' une fédération sont naturellement jetées.

— Prenez garde, duc ! l' Italie est-elle mûre pour un tel projet ?... Vous avez dix capitales jalouses : Ferrare et Bologne sont ennemies, Gênes et Florence se haïssent, Venise et Milan ont un serpent et un lion qui se montrent les dents, Rome et Naples s' exècrent.

— Un jour viendra où la cause sera commune.

— Ce jour est loin.

— Il luira quand le dernier étranger aura quitté son sol. Croyez-moi, une fédération est possible. Loin d' attenter à la liberté et à l' indépendance des peuples, nous respectons tous les droits, nous reconnaissons toutes les suprématies, nous acceptons toutes les franchises, tous les privilèges.

— Ma tête blanchit, jeunes gens, dit la Rovera, il y a de sérieux obstacles à ces gigantesques projets, ou plutôt il y en a un, un seul...

— Lequel ? dirent le comte et le duc avec la crainte de voir la terrible vérité sortir de la bouche du cardinal.

Mais celui-ci ne répondit pas et baissa la tête.

— Messeigneurs, reprit vivement Caraccioli afin de détourner l' attention, le conseil des Dix est opposé, par principes, à toute constitution unitaire de l' Italie. Il compte sur la faiblesse de chaque État pour perpétuer sa force, c' est donc une œuvre immense à accomplir que de le faire dévier de sa politique fondamentale. J' y joue gros
jeu, vous ne l' ignorez pas ; vous savez même que j' ai à combattre mon propre père, qui tait partie du conseil. Mais je ne désespère de rien : le parti de l' avenir, auquel j' appartiens, ne peut tarder à arriver très-prochainement au pouvoir, et alors Venise entrera franchement dans la voie politique ouverte par M. le duc de Gandia.

— C' est la seule digne, la seule en harmonie avec la glorieuse destinée que tout bon Italien doit désirer pour son pays, dit le cardinal.

— Qu' avez-vous, comte ?... demanda le duc, qui vit tout à coup Caraccioli pâlir, et dont la poitrine laissa échapper une sourde exclamation d' effroi.

Depuis un instant, et pendant même qu' il parlait, Giovanni subissait une sorte de malaise dont il ne se rendait pas compte ; il éprouvait ce que tout le monde a eu l' occasion d' observer souvent, c' est-à-dire l' espèce d' attraction, l' obéissance au courant de fluide établi entre deux organisations dont l' une au moins est agissante.

En un mot, le comte se *sentait* regardé.

En effet, il était le point de mire, le centre persistant du regard de Michelotto ; aussi ne douta-t-il point qu' il n' y eût dans la salle un endroit de la muraille ou du plafond resté inexploré précédemment par lui, soit qu' il l' eût négligé, soit qu' il lût hors de sa portée.

En conséquence, et cédant à cette force de pressentiment impossible à nier, il tira de nouveau son épée et frappa plus particulièrement sur la partie de la muraille à laquelle, jusque-là, il avait tourné le dos. Arrivé au tableau de l' Adoration des bergers, il eut une inspiration, et posa la pointe de son épée sur le panneau. Il s' aperçut tout de suite qu' il n' était de bois que jusqu' à la moitié, et, sans se soucier d' endommager l' œuvre de quelque génie incompris, il poussa vivement la pointe, qui s' enfonça dans le mur.

— On nous écoutait ! s' écria-t-il.

Au même instant, un vacarme effroyable se produisit de l' autre côté du mur : c' était comme le bruit d' un meuble qui se renverse, accompagné du charivari de faïences ou de pièces de vaisselle qui se heurtent ou se brisent.

— Séparons-nous, messeigneurs ! dit le comte en allant ouvrir rapidement la porte et se précipitant dans le corridor, du côté où devait ouvrir la pièce contiguë à celle qu' il quittait.

— Ce soir, à onze heures, une gondole, près de Murano, échangèrent à voix basse le duc et le cardinal en se séparant vivement.

Le comte ouvrit brusquement une porte parallèle, et entra résolument dans la salie. Il n' y avait pas à douter ; il vit une échelle et un
bahut renversés, des ustensiles de toutes sortes éparpillés sur le sol, et surtout la baie, percée dans la muraille, que le bahut renversé laissait béante et accusatrice de l' espionnage dont il venait d' être l' objet.

Mais il n' y avait personne dans la salle. Seulement la fenêtre était ouverte, et cette fenêtre donnait sur un canal.

— L' espion a fui par là ! s' écria-t-il. Nous a-t-il entendus ? sait-il qui nous sommes ?... Misérable hôtelier ! il m' a vendu, moi, son bienfaiteur!... Oh ! les hommes !... oh ! Venise!...

Le comte allait se précipiter hors de la maison et chercher le misérable qui, peut-être, venait de le perdre, lorsque son pied s' embarrassa dans un objet gisant à terre.

Il se baissa : c' était un cordon de soie auquel pendait une pièce d' étoffe de velours noir, une sorte de scapulaire comme en portent au cou les marins

; seulement, ce scapulaire était large comme la main. Le comte y jeta les yeux et frissonna.

Sur le fond de velours apparaissaient, brodées en argent, les trois lettres mystérieuses, initiales du terrible tribunal : C. D. X.

— Je suis perdu ! se dit-il en jetant cette étoffe avec dégoût et mépris et la foulant aux pieds ! il faut prendre les devants.

Tout Vénitien connaissait l’ épouvantable et presque simultanéité de ces trois mots : dénoncé, arrêté, mort.

Le comte sortit par la fenêtre, tomba sur le trottoir, et se dirigea immédiatement vers la place Saint-Marc.

CHAPITRE VI

L’ INCONNU

Leona s’ était retirée dans sa chambre, et rassurée sur le sort de Giorgio, qui, après le départ de la gondole du conseil, était sorti tranquillement, elle relisait la lettre de son père. Elle était auprès de la fenêtre donnant sur le canal, et de temps en temps elle portait ses yeux du côté où elle espérait voir apparaître celui qu’ elle attendait. Bientôt sa rêverie dégénéra en une demi-somnolence, et elle se réveilla en sursaut en entendant entrer. C’ était Marta, dont le visage exprimait la joie.

— Leona ! Leona ! s’ écria-t-elle, sortez de votre rêverie et écoutez...

— Eh bien ? fit la jeune fille sans bouger.

— Je vous annonce...

Et la bonne femme s’ effaça. Un homme était derrière elle, caché encore en partie par la pénombre de la porte. Leona l’ aperçut, poussa un petit cri et se jeta dans ses bras.

— Mon père ! fit-elle en l’ embrassant avec transport. Ah ! quel bonheur!

— Bonjour, mon enfant, fit le nouveau venu d’ une voix grave en se débarrassant de son manteau et de sa toque entre les mains de Marta, qui les posa sur le lit à colonnes placé dans un angle de la chambre.

— O mon père, mon bon père, combien je suis heureuse ! reprit Leona.

— Et moi !... Voici un instant de ma vie qui efface bien des jours de douleur!

Et l’ inconnu se laissa conduire par la jeune fille, qui le fit asseoir sur le fauteuil qu’ elle venait de quitter et se plaça ensuite avec grâce sur ses genoux.

— Chère enfant ! dit-il, que je t’ aime !...

Il la repoussa doucement, la fit lever, et la contempla un instant avec ivresse.

— Mais, que je te regarde !... continua-t-il, que je t’ admire !... Comme tu es belle, Leona ! oh ! très-belle ! En un an ces jeunes filles changent !... Tu es belle, et je t’ aime !...

Il la fit asseoir sur lui et l’ embrassa tendrement ; puis il ajouta avec un soupir:

— Trop belle!

— Oh ! mon père, est-ce qu’ on l’ est jamais assez ! fit la jeune fille avec un adorable mouvement de coquetterie.

— Dites-moi, Marta, fit l’ inconnu en se tournant vers la vieille qui contemplait ce tableau avec ravissement, elle est bien sage, n’ est-ce pas ?

— Mais ne dirait-on pas, mon père, que je suis encore une petite fille ! dit-elle en faisant la moue.

— Oh ! monseigneur, répondit Marta, un ange du bon Dieu ! une douceur, une modestie... et d’ une piété!... elle ne manque pas d’ aller chaque matin prier à Saint-Thomas.

— Pour vous, mon père, dit Leona en l’ embrassant sur le front avec une respectueuse tendresse.

— Veuillez nous laisser, Maria, dit l’ inconnu d’ une voix douce.

Il suivit des yeux sa fille, qui, en reconduisant Marta au dehors, échangea avec elle quelques paroles, et murmura:

— Allons, elle ne tient pas de sa mère!... Pauvre enfant !... la voici déjà arrivée à l’ âge où les soucis et les peines fondent sur nous... il est temps que je ne la quitte plus.

Leona revint prendre sa place sur les genoux de son père.

— Voyons, mon enfant, conte-moi tes impressions, dis-moi l’ emploi de tes journées.

— Oh ! c’ est bien facile. D’ abord, comme Marta vous l’ a dit, je vais passer une heure à Saint-Thomas, où je prie Dieu avec ferveur pour qu’ il me conserve longtemps un aussi bon père, et aussi pour... une autre personne.

— Quelle autre personne ? demanda l’ inconnu avec inquiétude.

— Ma mère, répondit simplement Leona.

— Ah ! fit l’ inconnu avec amertume.

— Pour ma mère qui est morte, m’ avez-vous dit, après m’ avoir abandonnée... Ah ! tenez, mon père, je ne puis songer à cela sans verser d’ abondantes larmes... Abandonnée... une mère... Oh ! si vous ne me l’ aviez pas dit, je ne le croirais pas.

— Et en sortant de Saint-Thomas ?... demanda l’ inconnu en détournant le cours de ses pensées.

— Je reviens à la maison, dit Leona, où j’ aide Marta, qui se fait vieille. Bien souvent son fils, mon bon frère Schiavone, me prend dans sa gondole et me promène de canaux en canaux ; il me mène parfois à l’ île de Murano, où il a des amis, et où se fabriquent ces délicates verreries que toute l’ Europe admire. Parfois aussi nous nous aventurons en pleine mer, quand elle est bien calme. Je chante sur ma mandoline une canzonetta, et doucement balancée, par la vague, notre barque marche seule à la dérive jusqu’ au soir ; mais cela n’ arrive pas aussi souvent que le désire Schiavone, car j’ ai de la raison pour lui ; c’ est un jeune homme laborieux, et nous faisons ensemble de petites affaires.

— Ah ! tu fais des affaires ? Schiavone vend du bois ; est-ce que toi aussi...

— Sans doute ; les sommes d’ argent que vous me donnez pour notre entretien, bien qu’ elles soient considérables, sont encore insuffisantes... fit Leona avec importance.

— Que ne disais-tu cela, mon enfant, j’ aurais doublé, triplé... dit l’ inconnu vivement.

— Oh ! c’ est bien assez pour nous et pour ma toilette, mais... et elle s’ arrêta d’ un petit air attristé.

— Mais ?... insista le père.

— Tenez, mon bon père, je veux bien tout vous dire ; d’ abord,
pour que vous n’ ayez pas de mauvaises pensées, ensuite... mais vous me promettez de n’ en parler à personne?

— Je te le promets, répondit le père en souriant.

— Eh bien, je me suis associée avec Schiavone afin de gagner beaucoup d’ argent... C’ est que, mon père, il y a tant de malheureux à Venise !... s’ écria-t-elle après une hésitation charmante.

— Chère enfant... tu es bonne... je t’ aime encore davantage pour celte vertu, si c’ est possible, fit le père avec enthousiasme.

— Maintenant que je vous ai dit mon secret...

— Et tu n’ en as pas d’ autre ?... d’ autre secret ?... demanda l’ inconnu en souriant encore et essayant de plonger dans son clair regard.

— Oh ! non, mon père. Donc, à présent que vous savez mon secret, vous allez me dire le vôtre.

— Le mien ! fit-il en pâlissant.

— Le vôtre. Je me crois assez grande à présent pour mériter votre confiance. Dites-moi qui vous êtes, mon père, dites-moi pourquoi vous vous

entourez de mystère?

— Eh ! mon enfant, à quoi bon ? m’ en aimeras-tu davantage ?...

— Non, mon pore, bien sûr ; mais je ne sais qui me dit que vous êtes un des grands de ce monde, et il me semble que si j’ en avais l’ assurance de votre bouche, je serais fière.

— Et en serais-tu plus heureuse?

— Plus heureuse, non ; mais si, comme je le suppose, votre nom a du retentissement, je m’ associerai de cœur à l’ admiration de tous, lorsqu’ il frappera mon oreille.

L’ inconnu la regarda fixement ; son œil sembla lancer un éclair, puis se mouiller bientôt d’ une larme aussitôt réprimée. Il paraissait se livrer au dedans de lui-même un violent combat ; puis une lueur de résolution prit dans son œil la place de toute hésitation. Il attira sa fille sur son soin, l’ y tint un instant embrassée, et puisa du courage dans cette paternelle étreinte.

— Puisque tu le veux, dit-il, je vais te satisfaire.

— Merci, mon père, répondit Leona avec effusion ; d’ aujourd’ hui je serai vraiment votre fille. Vous ne m’ avez jusqu’ à présent laissé voir que votre cœur, vous allez me montrer votre âme.

— D’ abord, mon enfant, je continuerai à te cacher mon nom, pour peu de temps encore, je l’ espère, du reste. Écoute : il y a dix-sept ans, j’ étais un mince officier de fortune.

— Déjà officier, il y a dix-sept ans, mon père?

— Je n’ avais que dix-neuf ans. J’ habitais Ferrare. J’ aimai une jeune fille du peuple, charmante et belle comme **toi. Elle** se laissa
éblouir par mes broderies militaires, et moi par sa beauté. Elle ne m’ aima pas longtemps, hélas ! elle était capricieuse et coquette !... Nous faisions rudement la guerre alors ; je... la perdis de vue.

L’ inconnu se faisait violence en continuant ce récit pénible ; il voulait ménager la susceptibilité filiale de Leona à l’ égard de sa mère, et respecter en même temps sa fierté ; de sorte que ce n’ était que par lambeaux que Leona put lui arracher le reste de sa confidence.

— Un grand changement s’ opéra dans ma fortune, répéta-t-il, et le hasard me conduisant plus tard à Ferrare, je pensai à cette jeune fille que j’ avais aimée.

— Le hasard, mon père ?... dit Leona d’ un ton de reproche, dont l’ inconnu souffrit cruellement.

Il reprit:

— J’ eus beaucoup de peine à la trouver, parce que je la cherchais dans le faubourg où je l’ avais connue ; mais j’ appris que depuis mon départ elle avait mis au monde un enfant et quelle avait quitté Ferrare pour Milan. Cette révélation ranima mon amour éteint, et je partis en toute hâte pour cette ville, persuadé que cet enfant était à moi. Arrivé à Milan, je fus d’ abord assez embarrassé, mais la Providence me servit à souhait : mon cheval se rencontra avec ceux d’ une riche litière entourée de seigneurs, et dans cette litière je reconnus... la pauvre fille de Ferrare, magnifiquement vêtue, et commandant à toute cette foule dorée... Je doutai d’ abord, mais cette femme me reconnut elle-même et m’ appela... C’ était bien elle !... Devant tout ce monde, elle ne put s’ abandonner à sa joie, et me donna rendez-vous pour le lendemain dans son palais, — elle habitait alors un palais.— Le lendemain, elle me présenta une petite fille, jolie comme les anges, en me disant : « Monseigneur, embrassez votre enfant. » Cet enfant, c’ était toi, Leona.

— En effet, je me rappelle confusément avoir passé mes premières années au milieu d’ un grand luxe... fit Leona toute songeuse.

— Ma pauvre enfant, je dus aussitôt songer à te délivrer de ce luxe, car il t’ aurait perdue ! Ta mère était devenue... elle, était devenue comédienne!... Elle avait à ses pieds toute la jeunesse de Milan, et... pardonne-moi, ma fille, ma chère Leona, de t’ enlever tes illusions et de te montrer ta mère telle qu’ elle fut, mais c’ est l’ explication de ma conduite à ton égard. L’ amour était désormais impossible entre cette femme et moi, et je ne songeai plus qu’ à te soustraire aux mauvais exemples dont ton jeune âge t’ affranchissait alors, mais qui me faisaient trembler pour l’ avenir!

— Vous êtes pardonné, mon père, dit Leona en fondant en larmes, mais ma mère, ma mère...

— Un moine... de mes amis... se chargea de t’ enlever. Je t’ emportai à Venise, et c’ est alors que je te confiai à la bonne Marta Schiavone.

Tout à coup Leona eut une explosion de joie et de ravissement:

— Je n’ ai pas été abandonnée !... s’ écria-t-elle.

— L’ abandon n’ eût-il pas été préférable à l’ avenir qui t’ était réservé?

— N’ importe, mon père, reprit-elle avec exaltation, voici une parole qui me fait du bien : ma mère ne m’ a pas abandonnée !...

— Elle est morte, comme je te l’ ai dit, un an après, à Florence... Eh bien ! à quoi penses-tu ?... demanda l’ inconnu en voyant Leona les mains jointes et comme murmurant mentalement une prière.

— Je pense... que ma pauvre mère, malgré tous les torts que vous pouvez lui reprocher, avait au cœur des sentiments de piété sincère et de foi vive ; témoin ce reliquaire qu' elle a mis à mon cou, et cette prière qu' elle m' a apprise... vous savez, je vous l' ai récitée bien souvent, cette prière se terminant par ces mots qui, disait ma mère, ne sont jamais prononcés en vain : « Sainte Vierge, Notre-Dame des Sept-Douleurs, protégez-moi ! »

— Mon enfant, ta mère avait le cœur bon, voilà pourquoi je l' ai aimée ; mais elle s' était laissée aller aux tentations du luxe, et t' aurait perdue.

— Alors, mon père, pourquoi ne m' avez-vous pas prise avec vous?

— Tiens, mon enfant, tu ne saurais croire combien il m' en coûte de revenir sur ce passé... dit l' inconnu.

— Oh ! alors, n' achevez pas !... fit Leona en portant sa petite main sur la bouche de son père.

— Si, puisque j' ai commencé, tu dois tout savoir. Plus tard, je m' étais marié ; j' avais épousé une des premières héritières de l' Italie ; mais ma femme est jalouse, jalouse même de mon passé, de sorte que je dus te cacher, surtout à ses yeux. Ma femme est douce et bonne, et je ne désespère pas maintenant... Ah ! mon enfant, j' ai bien souffert... et je souffre encore.

— Encore !... Oh ! mais maintenant je serai toujours là pour vous consoler, toujours, n' est-ce pas, mon père?

— Oui, toujours, car mon intention est en effet de t' emmener avec moi... Tu quitteras Venise... dans huit jours.

— Quitter Venise !... fit Leona avec un effroi indicible.

— Eh bien ! qu' a cette idée pour te troubler ainsi ?... Ne seras-tu pas heureuse de venir avec ton père?

— Oh ! que dites-vous là !... s' écria-t-elle en l' embrassant.

Et elle pensait, dans le plus secret de son cœur, qu' elle avait donné son amour à un officier sans fortune, et que son père ne consentirait jamais à un tel mariage, puisqu' il était un grand seigneur.

— Mon amie, reprit l' inconnu, je dois quitter Venise demain matin ; mais dans huit jours une escorte composée de serviteurs dévoués te conduira à Urbino. La duchesse te gardera près d' elle pendant quelque temps comme demoiselle d' honneur, et après cela, mes bras te seront ouverts pour toujours ; tu viendras habiter avec moi.

— Demoiselle d' honneur de la duchesse d' Urbino !... fit Leona, secrètement désespérée des honneurs qui l' attendaient, — et après cela, mon père, où vous rejoindrai-je?

— A Rome.

— A Rome !... fit-elle en frissonnant de tout son corps.

— Qu' as-tu donc ?... demanda l' inconnu en la serrant contre son cœur.

— A Rome !... oh ! j' ai peur de cette ville... bien peur.

— Et pourquoi donc?

— N' est-ce point à Rome que règne cette famille des Borgia, l' épouvante de l' Italie entière!

Ce fut au tour de l' inconnu de tressaillir, ses sourcils se froncèrent et son front parut soudainement accablé sous le poids d' une malédiction ; mais tout cela fut l' éclair d' un instant, et il reprit en rejetant ses cheveux en arrière:

— Qu' importe, lu seras avec moi ! Et puis, tu t' exagères l' importance des bruits qui courent, de faux bruits.

— O mon père, la malédiction des peuples ne se trompe pas.

— Faux bruits, te dis-je ; les Borgia sont maudits parce qu' ils sont grands ; les princes d' Italie les haïssent parce qu' ils devinent que leur règne est passé, et qu' ils ne sont plus rien.

— Mon père, ne les défendez pas, leur éloge fait mal dans votre bouche.

L' inconnu se leva, un feu sombre courait dans ses yeux, une rougeur de honte couvrait son visage.

— Appelle Marta, dit-il.

— Mon père, vous n' êtes pas fâché contre moi, n' est-ce pas?

L' inconnu l' embrassa de nouveau ; et pendant qu' elle appela madame Schiavone, il ne put retenir un soupir, l' expression désespérée de quelque grand malheur, la résignation aux décrets d' une fatalité impossible à combattre.

Quand elle rentra, accompagnée de Marta, il avait endossé son manteau et remis ses gants.

— Vous partez, mon père?

— Oui, mon enfant, mais je reviendrai t' embrasser encore une fois avant de quitter Venise.

Et en disant ces mots, il plaça dans les mains de Marta une bourse très-lourde, qui, en passant, rendit le son bien connu des sequins d' or. La bonne Marta releva la tête avec une surprise extrême.

— Mais, monseigneur, dit-elle, Leona vient de me dire que **c' est** dans huit jours que vous l' emmenez?

— Eh bien ? fit l' inconnu, en souriant.

— C’ est que dans cette bourse il y a... beaucoup, beaucoup trop!

— Marta, bonne Marta, ma fille m’ a appris qu’ elle faisait avec votre fils Giorgio un très-grand commerce. — Quoique éloignée, elle prétend le continuer : c’ est sa première mise de fonds. — Eh bien, Leona, comme te voilà rêveuse, mon enfant!...

— Moi, mon père, fit Leona comme se réveillant en sursaut.

— Oui, toi, dit-il en l’ examinant profondément, puis il se tourna vers Marta : —Dites-moi, Marta, continua-t-il, comment se fait-il que votre fils ne se trouve jamais ici quand je viens ? Voici quatre ans que je ne l’ ai vu, — il a dû bien changer depuis ce temps?

— Il a vingt-cinq ans, monseigneur ! fit Marta avec orgueil.

— Je serais heureux de lui serrer la main, dit l’ inconnu avec un regret plein de cordialité.

— Ah ! monseigneur, Giorgio est un garçon singulier. N’ était son commerce, il passerait sa vie étendu au fond d’ une barque, se laissant bercer par la vague, et oubliant même de venir manger.

— Eh bien, Marta, mettez-vous à sa recherche, je vous en prie, et faites en sorte que ce soir, à mon retour, je le trouve ici. Je tiens beaucoup à voir le frère de ma Leona. — Ah ! Leona, je t’ y reprends encore !... A quoi penses-tu ?...

— Dam ! mon père, dit Leona d’ un air enfantin, je suis bien heureuse de vous suivre et de ne plus vous quitter, mais je tiens cependant un peu... à Venise.

— A Venise ? — C’ est Venise seule que tu regrettes?

— Venise seule, affirma la jeune fille.

— Allons, tant mieux ! — Adieu, mon enfant. — A ce soir !

L’ inconnu fut reconduit jusqu’ à la porte par les deux femmes. Là, il fit un signe, et une gondole vint s’ embosser contre le trottoir, au fond de laquelle il sauta légèrement. Quand il fut sous les rideaux
de la tente, il les écarta pour adresser à sa fille un dernier adieu de la main, et la gondole glissa sur le canal.

— Vous a-t-il enfin appris son nom ? demanda Marta avec la curiosité des vieillards.

— Non, répondit Leona restée triste.

— Lui avez-vous parlé de ce jeune officier?

— Pas encore, fit Leona sans pouvoir retenir un mouvement d’ effroi.

— Vous avez eu tort, mon enfant, il faut le faire ; vous me l’ aviez promis... dit Marta avec l’ accent de reproche d’ une mère qui n’ a pas la force de gronder.

— Ce soir, Marta, je te le jure, j’ avouerai tout à mon père.

CHAPITRE VII

LA GONDOLE DU CONSEIL DES DIX

Giorgio était assis depuis environ trois heures sur la marche la plus élevée de l' église de Saint-Pantaléon, non loin de sa maison, lorsqu' il vit déboucher de la rue Speziale, sur la place, un homme enveloppé d' un manteau. C' était sans doute l' homme qu' il guettait, car il se précipita à sa rencontre.

— C' est toi, Giorgio ! fit cet homme avec surprise ; bonjour !

— Où allez-vous à cette heure, ser Giovanni ? demanda le gondolier.

— Parbleu ! lu le sais bien, surtout si tu t' attendais à me voir passer.

— Vous allez dans ma maison, n' est-ce pas ? reprit le jeune homme sévèrement.

— Oui, comme hier, comme tous les jours.

— Et s' il ne me plaisait plus que vous entrassiez dans cette maison, seigneur?

— Ah çà ! Giorgio, dit l' officier d' une voix franche et rieuse, qu' as-tu donc aujourd' hui, mon ami ? D' ordinaire, tu me dis : « Bonjour, frère ! »

— J' ai, monseigneur, que vous avez eu tort de me sauver la vie, lorsque de misérables sbires avaient déjà le poignard levé sur ma
poitrine sans défense, car le poignard que vous avez écarté, je ne puis pas le retourner contre vous.

— Giorgio, tu deviens fou!

— Non, je ne suis pas fou, seigneur comte de Caraccioli ! fit Giorgio d' une voix stridente et en se croisant les bras.

Le jeune homme recula de deux pas, puis, par un mouvement charmant de franchise et de cordialité, il sauta au cou de Schiavone.

— Vous nous avez tous trompés, monseigneur ! fit Giorgio avec surprise.

— Tais-toi!

— Voyons, monseigneur, expliquez-vous : êtes-vous sincère et loyal, ou menteur et traître?

Le jeune général prit la main du gondolier, et lui dit en la serrant fortement:

— Schiavone, j’ ai juré d’ épouser Leona ; je tiendrai ma promesse malgré tout le monde, malgré le conseil des Dix, malgré mon père qui en fait partie ; mais rappelle-toi ceci : Leona ne saura qui je suis que le jour de notre mariage... Ce mariage est arrêté aujourd’ hui, il aura lieu bientôt.

— Bien, je vous crois, répondit Giorgio en serrant à son tour la main du patricien.

— Étrange garçon, va ! fit Caraccioli en marchant vers la rue del Cristo, dans les profondeurs de laquelle il disparut.

— Il est loyal, se dit Giorgio en le regardant s’ éloigner ; que le conseil des Dix me tue ou m’ exile, peu m’ importe, Leona sera heureuse!...

Dix minutes après, le comte Caraccioli frappait à la porte de Marta, et la jeune fille se jetait dans ses bras avec un empressement peu habituel, et qui pourtant ne surprit pas son amant.

— Bonjour, Leona, ange de ma vie ! dit-il en l’ embrassant sur le front.

— Mon Giovanni !... fit Leona avec un serrement de cœur inexprimable.

— Qu’ as-tu donc, Leona?

— Te voilà donc, mon Giovanni ; je n’ espérais plus te voir aujourd’ hui, et cependant je te désirais avec toute mon âme, mon bienaimé, mon doux maître, mon seigneur...

— Dis ton esclave, Leona.

— Non. J’ ai l’ âme fière ; mais je me trouve heureuse de devoir la vie à un de tes regards. N’ est-il pas mille fois préférable, dis, d’ obéir
à celui qu’ on aime, de n’ avoir d’ autre volonté que la sienne ? Ah ! crois-moi, nous autres femmes, nous ne savons qu’ aimer.

— Leona, tout mon bonheur me vient de toi...

— Tu m’ aimes, n’ est-ce pas ?... demanda Leona en joignant les mains.

— Si je t’ aime!

— Tu es venu hier, Giovanni, mais il y avait quatre jours que je ne t’ avais vu : pourquoi cela?

— Je te l’ ai dit : les devoirs de ma charge ; simple officier, je ne puis m’ absenter comme je le voudrais.

— Ah ! les devoirs de votre charge, toujours !... Si vous me trompiez!...

— Écoute, Leona, dit le comte sérieusement et la main de Leona sur son cœur, doute de tout, de ton existence, du jour qui t’ éclaire, doute de Dieu, mais ne doute pas de moi ! Le jour où tu seras certaine que je ne t’ aime plus, ce jour-là il faudra me tuer, vois-tu ! Jamais femme ne fut aimée comme je t’ aime. Moi, ne pas t’ aimer ! mais à ta vue mon sang brûle, mon

cœur bondit à me briser la poitrine... Moi, ne pas t' aimer !... Oh ! les femmes sont cruelles, et rien ne leur plaît comme de jouer avec le cœur d' un homme, et de le faire saigner à plaisir !... Oh ! Leona, je t' aime, crois-moi!

— Je le crois, mon Giovanni, je le crois ; mais que veux-tu, l' amour est ingénieux à se créer mille chimères. L' absence de l' objet aimé cause mille appréhensions cruelles. On est jaloux...

— Jalouse, toi, pauvre Leona!

— Oui, jalouse. J' ai peur souvent que d' autres femmes te retiennent loin de moi ! Ah ! si tu étais un grand seigneur, comme je tremblerais!

— Enfant !...

— Mais tu ne me réponds pas ! fit Leona, frappant le sol de son petit pied impatient.

— D' autres femmes ! me parler d' autres femmes, lorsque je n' ai que toi, toi seule, dans la tête et dans le cœur!

— Oh ! pardonne-moi, je suis folle!

— Reçois mon pardon avec ce baiser, ange adoré !... fit le comte en l' attirant sur sa poitrine et en cherchant ses lèvres.

— Oui, je disais bien que j' étais folle ! fit Leona en s' arrachant de ses bras. Ton amour me fait tout oublier... Mon père est arrivé à Venise...

Tout à coup la porte s' ouvrit violemment, et un homme entra avec **une** résolution brutale.

— Qui est là ?... fit Leona effrayée.

— Battista ! fit le comte avec surprise.

Cet homme, qui portait le costume dos gardes du doge, s' approcha vivement du comte et lui parla à l' oreille.

— Mon général, dit-il, ordre a été donné par le conseil de vous arrêter.

— Moi!

— Oui, mon général ; on dit que vous êtes mêlé à une machination ourdie par le pape contre Venise ; je ne sais pas quoi...

— C' est étrange ! dit le comte qui sortait à l' instant du palais ducal, où il avait vu son père et lui avait confié le secret de son entrevue avec Juliano et le duc de Gandia.

— Mon général, votre père m' a envoyé ici, pensant que vous y seriez ; vous n' avez que le temps de fuir : j' ai une gondole et de bons rameurs, venez.

— C’ est mon père qui me fait arrêter, pensa Giovanni, pour m’ éloigner de Leona... S’ il savait... Tu te trompes, Battista, ce n’ est pas de moi qu’ il s’ agit.

— Mon général, pardon de vous contredire, mais votre palais est gardé à vue.

— Je vais bien voir... Leona, dit-il, voici un soldat de ma compagnie qui m’ avertit que ma présence est nécessaire au palais ducal ; il faut que je te quitte, mais demain...

— Et mon père, qui va revenir ce soir!

En ce moment le soldat, qui avait regardé à la porte, s’ écria:

— Alerte ! alerte ! voilà les sbires ! Et il s’ élança dans la gondole qu’ il amenait, prêt à nager dès que le comte s’ y jetterait.

Leona s’ élança vers son amant et le saisit dans ses bras.

— Qu’ y a-t-il, Giovanni ? dit-elle, lu parais troublé!

— Leona, dans ta chambre il y a une porte qui descend sur la rue voisine et sur le canal, n’ est-ce pas?

— Qu’ y a-t-il donc, encore une fois ? dis-le-moi, ne me cache rien, je t’ en prie!

— Il y a qu’ on vient m’ arrêter et qu’ il faut que je fuie. Adieu... Battista rentra en s’ écriant avec colère:

— Trop tard ! les sbires ont saisi ma barque ! Aux épées!

En ce moment une grande gondole noire glissa devant la porte, celle qui déjà avait abordé dans la journée : la sinistre gondole du conseil des Dix, la terreur de Venise, celle dont les barques s’ écartaient sur les canaux, comme si elle portait la peste.

Il en sortit une nuée de sbires et d’ archers qui envahirent la maison.

Le comte s’ avança vivement vers celui qui paraissait être leur chef et lui parla à voix basse.

— Je vous suis, ne me nommez pas, dit-il à cet homme, qui s’ inclina avec déférence.

Puis il se tourna vers la jeune fille pleurant dans les bras de Marta et de Giorgio, qui venaient d’ entrer derrière les sbires.

— Ma Leona, ne crains rien, je suis en ce moment victime d’ un malentendu. Je suis certain de me tirer de ce mauvais pas. Espère, je te reverrai demain.

— O mon Dieu ! s’ écria Leona en sanglotant, j’ ai peur de ne plus te revoir!

— Je reviendrai, te dis-je, répondit le comte avec une voix certainement plus assurée que sa conviction.

Giorgio, resté jusque-là calme spectateur de cette scène et acceptant même peut-être cet événement avec une joie secrète, ne put voir sans en subir le contre-coup la douleur de Leona ; il se précipita au-devant de Giovanni et, armé d' une large hache, s' écria en s' adressant au soldat Battista, qui avait déjà son épée hors du fourreau:

— Camarade, faisons sauver votre capitaine !

Mais le comte l' arrêta du geste et les contint tous deux.

— Pas de résistance, mes amis ! dit-il avec dignité ; il y a une méprise, assurément, car je n' ai rien à me reprocher. — Marchons, messieurs.

Il se plaça au milieu des sbires, monta dans la gondole, et la sinistre embarcation s' éloigna, emportant le bonheur et l' espoir de Leona.

— Je ne le perds pas de vue, dit Giorgio à sa mère et à la jeune fille, j' attendrai à la porte du palais ducal qu' il soit relâché, et je viendrai vous l' annoncer tout de suite. Ma mère et toi, Leona, priez Dieu.

— Hélas ! se dit Marta, quand elles se retrouvèrent seules, le conseil des Dix ne relâche pas comme cela ceux qu' il arrête. Il est perdu!

Leona se jeta dans les bras de la vieille en sanglotant.

— Oh ! maintenant, dit-elle, je ne veux plus quitter Venise!

CHAPITRE VIII

OU DOM CÉSAR, QUI N' AVAIT PAS RECULÉ DEVANT UNE ÉPÉE, S' ENFUIT DEVANT UN REGARD

La nuit était venue, et, de la fenêtre de sa chambre, Leona cherchait encore des yeux la route suivie par la gondole sinistre. Chaque fois qu' une gondole tournait l' angle du canal et s' approchait de sa maison, elle croyait y voir soit Giorgio, accourant porteur d' une bonne nouvelle, soit Giovanni lui-même, échappé à la prison.

Pourtant les étoiles s' allumèrent une à une au ciel, et rien de ce qu' elle désirait si fort n' apparaissait.

— O mon Dieu ! disait-elle, d' où vient que je tremble si fort ?... Quitter Venise ! maintenant que Giovanni est prisonnier, lui, sans qui je ne puis plus vivre désormais... C' est un pauvre officier sans fortune... hélas!... et mon père, qui est un grand, un très-grand seigneur, ne consentirait jamais... O mon Dieu, j' ai peur de ne plus revoir Giovanni !... Quoiqu' il eût l' air assez rassuré lorsque les sbires l' ont emmené, je tremble... il m' a parlé si souvent de la justice de Venise !...

Mais l' obscurité de la nuit s' étendit dans la chambre, augmentée encore par la hauteur des maisons situées de l' autre côté du canal ; Leona se sentit glacée de peur et s' en alla retrouver Marta, qui priait dans sa chambre.

Cependant la jeune fille n' avait pas remarqué, entre toutes les embarcations qui s' étaient croisées sous ses yeux, une gondole sombre conduite par deux rameurs agiles et qui, plusieurs fois, avait passé et repassé sous sa fenêtre. Elle n' avait pas remarqué, chaque fois que les rideaux de cette gondole s' agitaient faiblement et que, par l' intervalle laissé entre les plis de l' étoffe, deux yeux ardents se fixaient sur elle. Lorsqu' elle eut disparu, la gondole revint et repassa encore plusieurs fois, puis une demi-heure s' était bien écoulée lorsqu' elle s' arrêta tout à coup devant la fenêtre.

Il était alors nuit très-noire, et aucune autre embarcation ne nageait plus sur la surface calme du canal.

Un homme sortit alors de dessous la tente, armé d' une petite échelle haute comme lui-même, et appliqua cette échelle sous la fenôtre. En deux secondes il sautait doucement dans la chambre, sans faire le moindre bruit, avec la souplesse et l' habileté d' un chat. Il sortit une lanterne sourde de dessous son manteau et la promena dans tous les coins.

Il s' approcha du lit de la jeune fille, grand lit à colonnes entouré de rideaux, et s' assura qu' elle n' était pas encore couchée ; puis il s' avança vers la porte par laquelle Leona était sortie et écouta. N' entendant aucun bruit, il se hasarda à entr' ouvrir cette porte, s' aventura dans la pièce qui s' offrit devant lui et s' en alla regarder par la serrure d' une porte voisine. Il vit la jeune fille qui causait avec la vieille, et revint aussitôt sur ses pas, marchant plus doucement que jamais, avec la prudence et le mystère d' un amoureux ou d' un voleur.

Ses mouvements trahirent une espèce d' inquiétude ; mais il se ravisa bientôt et s' avança vers un grand fauteuil de chêne sculpté qu' il dérangea avec précaution.

Derrière ce fauteuil était une porte basse : il tira avec soin les verrous qui la fermaient, verrous tout rouillés par défaut d' usage, s' assura qu' elle jouait bien sur ses gonds, puis la repoussa et replaça le fauteuil devant. Seulement il eut soin de ne pas introduire les verrous dans leurs gâches.

— Vraie poterne d' amoureux ! fit-il en souriant entre ses dents.

Il écouta encore du côté de l' intérieur de la maison, puis il se rapprocha de la fenêtre et se pencha au dehors.

— Par ici, monseigneur, dit-il à voix basse, donnez-moi la main. Un homme masqué et enveloppé d' un manteau parut sur le rebord de la fenêtre et sauta dans la chambre, non moins doucement que le précédent. C' était dom César Borgia.

— Où est-elle ? demanda-t-il à son serviteur, qui n' était autre que Michelotto.

Don Michelotto étendit la main vers la porte opposée à la fenêtre.

— C' est bien, va-t' en.

— Où, monseigneur?

— Attends-moi dans la gondole, et, au premier cri, accours.

— Quel cri, monseigneur ? car il vaut mieux tout prévoir... Si c' est la belle qui crie ? chose possible!

— Je crierai : A moi, Saint-Marc!

— Bon. La porte est là, derrière ce fauteuil, indiqua Michelotto. Après quoi il enjamba la fenêtre et disparut. Dom César la referma sur lui.

Resté seul, il s' orienta dans l' obscurité, gagna le lit et se cacha derrière les rideaux.

— Enfin ! murmura t-il, j' ai assez désiré cette heure qui va me la livrer!

Il attendit longtemps ainsi, une bonne demi-heure ; puis il entendit quelque bruit au dehors, celui de chaises qu' on remue, des paroles échangées, des souhaits de bonne nuit et de courage ; puis une faible lumière filtra au-dessous de la porte et Leona entra ; elle tenait une lampe à la main.

Marta tombait de sommeil ; elle n' avait pas voulu l' empêcher de se coucher. Elle revenait décidée à attendre encore son père pendant une heure. Elle s' agenouilla devant le grand fauteuil masquant la petite porte et qui d' ordinaire lui servait do prie-Dieu, et commença à implorer du fond de l' âme celui qui tenait dans sa main la vie de son père et de son amant, comme celle de tous ici-bas.

Au bout de quelques minutes, elle était absorbée dans sa prière, et dom César sortit tout doucement des rideaux de lit ; mais les anneaux crièrent sur la tringle de fer qui les assemblait, et ce bruit fit tressaillir la jeune fille.

— Ciel !... fit-elle en relevant la tête. Elle écouta.

— Est-ce toi, Maria ?... demanda-t-elle.

Puis elle jeta un regard effaré dans la chambre et du côté de son lit ; mais elle ne vit rien. Dom César s' était dissimulé de nouveau derrière les rideaux. Elle reprit sa prière.

Quand le dernier écho de ces bruits fut calmé, dom César s' avança avec plus de précaution, se dirigea vers la porte et la ferma à la clef ; mais si doucement qu' il eût agi, Leona entendit et fut épouvantée.

— Il y a quelqu' un ici ! s' écria-t-elle.

Elle se retourna et aperçut dom César qui la contemplait immobile, et dont les yeux lançaient des flammes à travers les trous de son masque. Elle invoqua Dieu mentalement, mais elle ne put bouger, elle était pétrifiée.

— Ne crains rien, jeune fille, dit dom César à voix basse et en s' avançant, je ne te veux pas de mal.

Leona était haletante d' effroi ; elle reconnaissait l' homme masqué de tous les jours.

— Je veux, Leona, je veux te dire à quel point je t' aime!

Leona voulut se lever, mais elle tomba sans force au pied du grand fauteuil.

— Ecoute, Leona, reprit dom César, depuis longtemps je t' aime, tu as dû le deviner à ma persistance à te suivre chaque fois que Dieu me plaçait sur ton passage... Enfin, aujourd' hui ma passion l' a emporté sur mon respect ; j' ai voulu te parler et te dire : — Leona, un mot, un mot d' amour, et je tombe à tes pieds, — un mot d' amour, et à tes pieds tu verras s' amonceler toutes les richesses de la terre.

— Ah !... fit Leona, qui retrouva enfin la parole, — laissez-moi, je ne veux pas...

— Leona, ne voyez en moi que le plus humble de vos serviteurs. Mais la jeune fille, rassurée peut-être par cette apparence de respect, s' était relevée et avait fait un pas vers lui, le regard calme.

— Monsieur, retirez-vous, et j' oublierai votre audace.

— Leona, par pitié...

— Monsieur, je vous parlerai franchement, reprit-elle, tout à fait maîtresse d' elle-même, et j' en suis sûre, vous ne persisterez pas à me poursuivre d' un... amour que je ne puis écouter...

Dom César fut tout surpris d' entendre ces paroles, prononcées d' une voix forme et vibrante, sortir de la bouche presque enfantine de cette toute jeune fille. Il voulut l' interrompre.

— Laissez-moi achever, fit-elle avec un geste commandant l' attention ; — surprise un moment, le courage me revient, monsieur. Il me permet de vous dire tout ce que je pense, et vous ne vous étonnerez pas de la force morale dont je fais preuve, quand vous saurez que j' ai reçu une éducation supérieure à celle d' une fille du peuple. Cette force me soutient, monsieur, et me fait oser vous dire loyalement, et afin de vous démontrer l' inutilité de vos démarches, elle me fait vous dire que...

— Achevez, dit dom César, qui, malgré l' assurance qu' elle montrait, la vit hésiter.

— Que j' en aime un autre.

— Un autre ! fit César en pâlissant de rage sous son masque et en faisant un pas vers elle.

— Ne m' approchez pas ! dit-elle en lisant dans le regard qu' il jeta sur elle que sa perte était jurée.

— Leona...

— Pas un mot de plus... Je vous l' ai dit, je ne puis vous aimer.

— Vraiment!... fit-il en grinçant des dents.

— Quittez cette maison, ou j' appelle à l' aide.

— Je t' admire !... Crois-tu donc, enfant, que je suis venu ici pour me voir éconduire comme un écolier ! Non, je suis un des puissants de la terre, moi, et j' ai l' habitude d' être obéi!

— Monseigneur, grâce ! fit Leona, plus effrayée que jamais de celte révélation.

— Il me faut ton amour, de gré ou...

— Ou de force !... Oh ! vous n' oseriez pas, car ce serait infâme!

— Je n' oserai pas !... dit César en ricanant et étendant la main sur elle avec un geste infernal, comme s' il prenait possession.

— Maria ! Marta ! à moi ! s' écria Leona de toutes ses forces.

— Tais-toi, malheureuse ! — A moi ! Saint-Marc ! fit dom César, employant le signal convenu avec son affidé.

— Marta ! Marta ! répéta Leona.

— Tu vas me suivre ! dit dom *César* en la saisissant par le poignet.

— Jamais!

Et la jeune fille s' arracha de sa main puissante et alla se cramponner à l' une des colonnes de son lit, en voyant cet homme lui barrer la porte.

— Je t' y forcerai bien ! A moi, Saint-Marc ! répéta plus fort dom César.

Leona vit avec stupeur le grand fauteuil de chêne placé devant la petite porte se renverser, la porte s' ouvrir, et un homme, masqué aussi, pénétrer dans la chambre. Alors ses cris devinrent plus retentissants ; dom César et Michelotto en furent effrayés ; ils échangèrent un regard terrible, mais ils continuèrent tous deux à vouloir l' arracher de cette colonne, qu' elle embrassait avec une force extraordinaire, centuplée par l' épouvante et par la conscience du plus grand danger.

La porte que dom César avait fermée précédemment retentit alors de violents coups de poing appliqués sur ses ais, et accompagnés des cris de la vieille Marta, répondant à ceux de sa fille adoptive.

— Qu' y a-t-il, Leona, qu' y a-t-il ? fit une voix d' homme à travers la porte, — celle de Schiavone.

— Enfonce la porte ! Au secours ! cria Leona avec une énergie sauvage.

La porte fut immédiatement ébranlée, une épaule robuste lui donnait des coups terribles, et cependant, malgré leurs efforts, les deux hommes ne pouvaient parvenir à desserrer les mains de Leona. Elle était pointant à bout

de forces, la pauvre enfant, et elle allait céder, elle se sentait mourir, lorsque la porte fut enfoncée.

Giorgio se précipita dans la chambre en poussant un cri de fureur auquel répondit dom César.

— Misérable ! s' écria le jeune homme.

Et il se jeta sur dom César et le frappa avec force d' un long couteau qu' il tenait à la main, mais le poignard rebondit et se brisa dans sa main.

— Cuirassé ! fit-il avec rage, lâche!

Leona s' était blottie dans un coin avec Marta, contemplant d' un œil plein d' horreur cette scène rapide comme l' éclair et bruyante comme l' orage.

Giorgio, jetant aussitôt le tronçon de poignard à terre, se précipitait de nouveau sur dom César et lui arrachait son masque ; mais Michelotto, le saisissant par derrière, lui étreignit les deux bras, et présentant sa poitrine, mise à nu par la lutte:

— Tuez-le ! hurla-t-il à dom César, occupé de remettre son masque, tombé des mains de Schiavone.

— Tu vas mourir ! s' écria dom César en avançant l' épée à la main.

— Grâce ! ne le tuez pas, grâce !... firent les doux femmes en se précipitant sur ce bras armé du fer meurtrier.

En ce moment, un homme parut à la porte brisée et tira son épée envoyant ce qui se passait.

— Sang du Christ ! s' écria-t-il en avançant l' épée nue.

— Ah ! sauvée ! fit Leona en se précipitant dans les bras de son père.

— A toi celui que tu tiens ! dit dom César à Michelotto, — à moi le nouveau venu ! continua-t-il en marchant l' épée haute sur le père de Leona.

Les épées se touchèrent, mais dom César n' eut pas plutôt vu le visage de ce nouvel adversaire, qu' il resta immobile, jeta son épée, et s' enfuit par la porte brisée.

— Oh ! lui !... toujours lui !... murmura-t-il en bondissant dans les chambres suivantes et gagnant la porte de la maison dans le plus grand désordre.

Michelotto, en reconnaissant sans doute, lui aussi, le nouveau venu, fut frappé de terreur, et lâchant Giorgio, le poussa en avant et recula jusqu' à la petite porte du canal, par laquelle il disparut comme l' éclair.

Schiavone, poussé vers le père de Leona, heurta du pied l' épée de César et la ramassa avec une fureur nouvelle.

— Malheur ! malheur ! qui êtes-vous encore, vous ? ami eu ennemi ? fit-il en menaçant cet homme qui restait calme et grave.

— Ciel ! Giorgio, s’ écria Leona épouvantée, c’ est mon père!

— Ton père !... Oh ! pardon, monseigneur, dit-il avec respect, je ne vous avais pas reconnu.

— Ta main, mon ami.

— Oui, monseigneur ; mais laissez-moi, il me faut la vie de cet infâme, et je l’ aurai ; j’ ai vu son visage et je le retrouverai ! Père de Leona, veillez sur votre fille, qu’ il a voulu déshonorer ; moi, je vais la venger!

Et sans vouloir rien écouter, le bouillant jeune homme se précipita sur les traces du ravisseur, laissant sa mère dans les larmes et persuadée qu’ elle ne le reverrait jamais.

Lorsque Leona eut raconté à son père tout ce qui s’ était passé, il se demanda en vain quoi pouvait être cet homme masqué qui s’ était enfui à sa vue. Leona ne put nullement le renseigner à cet égard, car elle n’ avait pas eu le temps de voir son visage pendant le court instant que son masque lui avait été arraché.

— Il ne faut pas qu’ une semblable tentative puisse se renouveler, mon enfant, dit l’ inconnu. Celte nuit nous partirons. Il ne faut pas que ton ravisseur te retrouve ici.

— Et où irons-nous, mon père?

— Je te l’ ai dit, à Urbino.

Marta et Leona s’ empressèrent de rassembler les hardes indispensables, et pendant qu’ elles étaient occupées toutes deux à ces détails, Leona trouva moyen de glisser à l’ oreille de la vieille:

— Nous partons demain pour Urbino, tu le diras à Giovanni.

— A Urbino ? répéta la bonne Marta, qui n’ avait que de très faibles notions géographiques.

— Oui, et de là, après un séjour de quelques mois, à Rome.

CHAPITRE IX

LES PETITS MOYENS DU DUC DE GANDIA

Venise est entourée d' îles et d' îlots, comme une planète de ses satellites, auxquels on arrive par une infinité de chemins, et quand nous disons chemins, nous entendons presque toujours dire canaux, car dans cette ville étrange la moitié de la vie se passe en gondole. On sait que lord Byron fit débarquer sur la place Saint-Marc le premier cheval qu' on y eût jamais vu.

La nuit était fort avancée, et dix heures et demie venaient de sonner à la basilique, lorsqu' une gondole déboucha du grand canal, passa devant Saint-Marc, suivit quelque temps le canal de Giudecca, laissa à sa droite San Giorgio, puis le Castell' d' Olivolo à sa gauche, et gagna enfin la lagune fort large qui baigne d' un côté l' île de San Michele et de l' autre Murano.

Aussitôt qu' elle parut, une autre gondole qui, jusque-là, était restée immobile, s' avança à sa rencontre, et toutes deux s' accostèrent silencieusement. Un homme s' élança hors de la tente de l' une et passa immédiatement sous la tente de l' autre.

C' étaient deux des trois personnages si inopinément interrompus dans leur conférence de la taverne des Esclavons.

— Le comte Caraccioli n' est pas avec vous ? demanda le cardinal de la Rovera à don Francesco.

— Son valet de chambre est venu m' annoncer qu' il avait été arrêté deux ou trois heures après notre entrevue. Je suis allé voir son père, et j' espère que demain il sera rendu à la liberté.

— Bien. Depuis ce matin, monsieur le duc, j' ai beaucoup réfléchi sur notre ligue, et il demeure indiscutable pour moi qu' il faut que la papauté seconde vaillamment nos efforts, c' est-à-dire d' une manière plus efficace que par ses armes, par son action sur les esprits. Votre frère entrerait dans la ligue, une fois arrivé à la tiare, je n' en doute pas, mais il penche pour une alliance avec la France, lui, et en cela nous pourrions peut-être ne plus tomber d' accord. En conséquence, il faut tout prévoir, et en ce moment il est urgent de compter avec la mort.

— Que voulez-vous dire, monseigneur ? demanda le duc.

— Nous ne sommes pas ici des individus, nous sommes de grands intérêts en présence ; c’ est pourquoi nous songeons à la mort possible d’ Alexandre VI et à la chance qu’ a dom César de lui succéder ; mais il faut avoir deux cordes à son arc. Il peut survenir, à Rome et surtout dans le sacré collège, une réaction contre les Borgia, et alors le cardinal de Valence ne serait pas élu. A son défaut, il faut donc que ce soit moi.

— Sans doute, répondit le duc.

— Je vous avouerai que, tout en approuvant vos projets de fédération, j’ ai mes idées particulières sur la papauté. Je veux une nouvelle extension du pouvoir pontifical, je veux la prédominance de la la tiare sur toutes les couronnes ; ce qui peut très-bien se concilier avec la confédération de l’ Italie. Mais songez à une chose, et en cela je ne crois pas faire une vaine démonstration de franchise, c’ est que les hommes ne sont rien pour moi. En révolution, — songez éga-
lement que nous marchons à une révolution, — les principes doivent l’ emporter, partout et toujours. Je serai donc avec vous, comme je serais avec dom César lui-même, s’ il me paraissait plus capable d’ amener un bon résultat.

— Une fois pape, il serait avec nous.

— Oui, mais s’ il renonce à la tiare, il sera contre. Il faut donc parer à tout et travailler, dès à présent, à conjurer les mauvaises chances. Stipulons. — Ah ! ce mot vous étonne, je le comprends : soldat et cœur loyal, vous avez coutume d’ agir ouvertement ; mais moi je suis prêtre et proscrit, ce qui me donne le droit d’ être défiant. — Je veux rentrer à Rome.

— Malgré la résistance que j’ éprouverai de la part de mon père, je me fais fort d’ obtenir votre rappel.

— Quand ? demanda le cardinal.

— Aussitôt la promesse du gouvernement vénitien d’ entrer dans notre ligue. Avec ou sans le comte Caraccioli, vous pouvez l’ y décider.

— Nous verrons, dit la Rovera. En attendant, monsieur le duc, ayez l’ œil sur dom César : la robe de cardinal de gêne.

— Je voudrais le voir combattre à mes côtés, dit Francesco dans un élan sincère. C’ est un grand cœur et un vaste génie ; malheureusement il n’ a pas su se concilier tous les esprits !

— Il a un but, dit profondément la Rovera ; il va devant lui, c’ est un homme fort.

— César sera grand parmi les grands, dit Francesco avec conviction.

— Comme on dit, monsieur le duc, que vous êtes bon parmi les bons.

— Ainsi donc, voici qui est entendu, monseigneur ; vous allez travailler auprès des Dix, et moi auprès de mon père : — courrier par courrier, vous aurez la route de Rome libre.

Ils se serrèrent la main. Le duc repassa dans sa gondole, et après que les rameurs eurent nagé de conserve pendant quelque temps, les deux embarcations se séparèrent. L' une rentra dans la Giudecca, tandis que l' autre gagna le Lido.

L' Adriatique était calme, à peine s' il régnait une petite brise d' est ; aussi la gondole put-elle continuer sa route en pleine mer, jusqu' à un quart de lieue environ, où elle aborda un brigantin se balançant mollement sur ses ancres, au chant cadencé de ses matelots. Dès que la gondole toucha les flancs du navire, tout bruit cessa à bord et les rideaux de la gondole s' ouvrirent.

L' homme qui la montait, c' est-à-dire le duc de Gandia, passa le premier dans le brigantin, en se servant de l' échelle de cordes des matelots ; mais aussitôt sur le pont il fit apporter une sorte d' escalier, sans doute préparé d' avance selon ses ordres. Cet escalier fut accroché solidement, et sa dernière marche posa sur le plancher de la gondole. Le duc essaya cet escalier avec la plus vive sollicitude et tendit ensuite la main à une femme masquée qui le gravit ensuite à son tour, et sauta sur le pont du navire avec la légèreté d' un enfant. Pendant que les matelots embarquaient les bagages, le duc conduisit sa compagne dans la cabine, où elle se démasqua et se jeta dans ses bras avec effusion:

— Mon père... dit-elle en fondant en larmes, me voici donc enfin tout à fait votre fille!

C' était Leona.

Le brigantin mit immédiatement à la voile. Il était bon marcheur, et malgré le vent il arrivait le lendemain, dans la matinée, en vue de Rimini.

Deux jours après, Leona, sous le nom de comtesse San-Severino, était installée auprès de la duchesse d' Urbin en qualité de demoiselle d' honneur.

Le moment venu de se séparer d' elle fut extrêmement pénible pour son père ; mais il lui laissait l' espérance de le rejoindre bientôt à Rome ; toutefois la jeune fille ne put cacher l' effroi que lui causait cette ville, centre du monde, et vers laquelle tendaient à cette époque tous les vœux et toutes les aspirations. Ces répulsions emplissaient le cœur du duc de sombres douleurs.

— Pauvre enfant, se disait-il, si elle savait... Heureusement qu' on distingue et qu' on me rend justice, à moi !...

Et cependant cette idée ne suffisait pas à le rassurer ; de sinistres pressentiments l' assaillaient en foule, lui aussi.

— O César ! ô mon père ! s' écriait-il du fond de l' âme, que votre nom est lourd à porter!

Pourtant, le pauvre père n' osait lever le voile entièrement. Il avait promis au comte Caraccioli de laisser sa fiancée dans l' ignorance du sort brillant qui l' attendait, — et son cœur se brisait de n' avoir pu mériter encore la confiance de sa fille. En vain il avait essayé de la mettre même sur la voie d' une confidence : Leona était si loin d' espérer, qu' elle préférait souffrir ; seulement, aux premiers mots de projets de mariage prononcés, quoique dans de vagues hypothèses, elle avait répondu qu' elle obéirait aveuglément à son père, bien qu' elle ne se sentît aucun goût pour changer de position et qu' elle
eût, au contraire, certaines dispositions pour la vie calme du couvent.

— Elle obéira !... se dit-il.

Le duc de Gandia ne retourna pas à Rome immédiatement, comme il le dit à tous. Il prit ouvertement la route de Pérouse ; mais arrivé à Cogli, il changea subitement d' itinéraire, et, suivi d' un seul écuyer, car il avait trouvé une partie de sa maison à Rimini, il gagna l' Apennin, puis la Toscane.

Il entra à Florence, le soir, par la porte della Croce, gagna l' Arno par la rue Voggella, longea le fleuve jusqu' au pont Vecchio, s' engagea dans la rue de San Jacopo, aujourd' hui rue Guicciardini, et laissant à sa gauche l' église de Santa Felicita, alla frapper à la porte d' une maison de modeste apparence, située à droite de cette rue qui mène au palais Pitti ; — elle porte aujourd' hui le numéro 454.

Cette maison était habitée par un homme qui, — poète, philosophe, critique, historien, publiciste, diplomate, orateur, — après avoir été l' une dos gloires les plus éclatantes de l' humanité, a laissé un nom devenu synonyme de duplicité et de mensonge, — parce qu' il n' a pas réussi.

Avec Dante, il offre à la méditation du penseur l' incarnation la plus sublime de cette grande idée : — l' unité de l' Italie.

A l' époque où nous faisons pénétrer le lecteur dans sa maison, il avait vingt-huit ans. Il venait d' être nommé depuis peu chancelier de la seigneurie de Florence, et servait de secrétaire aux dix conseillers qui

constituaient le gouvernement de la république ; c’ est-à-dire qu’ il était à peu près le chef de la république.

Il s’ appelait Nicolo Machiavelli.

Le duc fut introduit dans une pièce du premier étage, où il trouva, entouré de manuscrits et de livres de toutes sortes, lourds in-folio où rouleaux, — ce jeune homme dont le front méditatif était déjà creusé dos sillons do la pensée, et dont la haute taille se courbait légèrement sous le poids de cette tête où s’ agitaient les destins d’ un État.

— Ser Machiavelli, dit le nouveau venu, je dois commencer par vous dire qui je suis, et mon nom, en vous éclairant d’ avance sur l’ importance de ma démarche, vous fera excuser l’ insistance que j’ ai mise à être admis auprès de vous. Je suis le duc de Gandia.

— Vous, monseigneur, vous chez moi!

— J’ ai pensé que nous nous comprendrions mieux ici qu’ au palais de la seigneurie.

— C’ est possible, monseigneur ; cependant je ne puis vous promettre de laisser ignorer votre présence dans notre ville.

— Je voulais vous demander le secret sur ce point, ainsi que sur l’ objet de ma visite. Autrement, je me verrais forcé de me retirer immédiatement.

— Parlez, monseigneur, dit Machiavel, je vous engage ma parole.

— Je veux vous entretenir de fra Geronimo Savonarola.

Le Florentin fronça les sourcils, car depuis la chute des Médicis, ce moine, animé des meilleures intentions, et qui avait été chargé de donner à Florence une nouvelle forme de gouvernement, était le pivot autour duquel gravitaient toutes les difficultés qui survenaient dans l’ exercice du gouvernement. Machiavel et Savonarola, représentant en quelque sorte, l’ un le pouvoir spirituel et l’ autre le pouvoir temporel, se heurtaient à chaque pas ; et bien que le jeune secrétaire professât pour le sévère dominicain une admiration sans bornes, une vénération entière, il ne pouvait s’ empêcher de déplorer la diversion qu’ amenaient dans la question à laquelle tous deux se rattachaient les animosités et les rancunes ecclésiastiques.

— Il y a douze ans que j’ ai perdu de vue fra Geronimo, reprit le duc, et avant de le revoir, j’ ai voulu m’ éclairer de vos avis. J’ arrive avec la paix ou la guerre dans ma main, — la paix, c’ est-à-dire toutes les grâces et toutes les faveurs que peut désirer un moine ambitieux,— la guerre, c’ est-à-dire toutes les persécutions que le crime d’ hérésie autorise.

— Monseigneur, nous n’ irons pas plus loin, je ne veux pas vous tromper ; fra Geronimo est un homme convaincu : ni l’ or, ni les dignités ne le feraient varier.

— D’ accord, mais vous considérerez, ser Machiavelli, que s’ il persiste dans ses prédications contre le saint-siége, au sein de Florence, qui est notre alliée, il pourrait arriver que Florence eût à supporter les conséquences de cette complicité morale.

Le secrétaire de la seigneurie tressaillit.

— Rendre un peuple et une ville responsables des prédications d’ un homme inspiré de Dieu ! dit-il avec un étonnement qui valait certainement une franche indignation.

— Maître, reprit le duc, ne pouvez-vous obtenir qu’ il renonce à prêcher?

— Demandez, monseigneur, à l’ Arno de cesser de couler dans le lit que Dieu lui a creusé depuis que le monde est sorti de ses mains.

— Écoutez, voici ce que vous vous exposez à attirer sur votre ville. L’ excommunication lancée contre Savonarola s’ étendrait sur elle. De plus, tous les biens des marchands florentins situés sur le territoire pontifical, et ils sont immenses, seraient confisqués, et la république

mise en interdit, et déclarée ennemie spirituelle et temporelle de l’ Église.

— Ce que vous dites là, monseigneur, n’ est pas officiel encore?

— Pas encore, et j’ ai compté sur votre attachement bien sincère à votre pays pour lui épargner ces calamités.

— La seigneurie n’ y consentirait pas... d’ abord ; avec le temps, peut-être.

— La question est urgente ; il nous faut une répression prompte. Le légat chargé du bref sera en route dans huit jours pour Florence.

— Et quel est ce légat, monseigneur?

— Le cardinal de Valence, mon frère ; — c’ est vous dire qu’ il ne fléchira pas.

— Comment faire ? se demanda Machiavel ébranlé.

— Il y a un moyen, dit le duc en hésitant, — et une grande pâleur se répandit sur son visage ; — ce moyen mettrait tout le monde à couvert, et je suis sûr d’ être compris par l’ auteur de *la Mandragore.*

— Lequel, monseigneur ? demanda le Florentin.

— Il y a douze ans, fra Geronimo vint à Milan, précédé d’ une grande réputation de savoir et do piété. Il prêcha à Milan, et parmi les femmes qui se rendaient en foule à la cathédrale, il en distingua une dont la beauté

extraordinaire détruisit en quelques jours l' œuvre de dix années d' abnégation. Cette femme était une des impures de ce monde, et il résolut de la convertir, transformant l' amour qu' elle lui inspirait en une mission sainte. Il y parvint. Mais le jour où celte femme prit la résolution de renoncer à ses désordres, effrayé de son influence et craignant de la voir s' étendre, il quitta précipitamment Milan. Le hasard voulut que ce jour-là, précisément, j' étais venu dans cette ville, vêtu d' un costume de moine dominicain, — pour dos intérêts personnels à débattre... Dans la maison... voisine de cette femme, je rencontrai fra Geronimo, que je connaissais ; il me raconta une partie de se» terreurs, je devinai le reste, et depuis il n' a pas mis le pied dans cette ville. Chaque fois que celte femme, — car elle a repris son genre de vie, — s' est trouvée sur son passage, il a fui devant elle comme à l' aspect du démon, il s' est renfermé dans sa cellule, et toujours il a échappé ainsi à la tentation. Or, aujourd' hui peut-être elle se trouve à Florence.

Machiavel fixa sur le duc un regard profond ; il sentait que la plus grande partie de la vérité restait dans l' ombre ; mais soit dédain, soit qu' il jugeât inutile d' en exiger davantage, il finit par sourire.

- Je crois vous comprendre, dit-il.

— Cette femme, dont toutes les actions me sont connues, a pu être retenue en route jusqu' à ce jour ; mais hier, en passant à Arezzo, j' appris qu' elle s' était dirigée vers Florence.

— Comment se nomme-t-elle ? demanda le secrétaire de la seigneurie.

— La comédienne Paula Severino, plus connue sous le nom de Cressida.

— Eh bien ! fit Machiavel en riant tout à fait, voici, monseigneur, un moyen diplomatique qui n' est pas autre chose qu' un moyen de comédie.

— Il a l' avantage, ajouta le duc, de ne froisser personne et de ménager tout le monde.

— Croyez-vous donc que, depuis douze années, l' austère dominicain...

— Il y a des passions, ser Nicolo, qui, n' étant jamais satisfaites, ne s' éteignent qu' avec la vie do ceux qui les cachent au fond de leur cœur.

— J' essayerai, dit Machiavel après avoir approuvé et réfléchi.

Il conduisit le duc jusqu' au bas des degrés et l' écouta s' éloigner dans la rue.

— Un général, murmura-t-il, un homme d' épée !... Singulier moyen!... Il témoigne d' une grande connaissance du cœur humain, ou cache quelque

mystère... N' importe, il permet de satisfaire le Saint-Siége et sauve peut-être la république.

Le jeune secrétaire s' enveloppa d' un manteau, en rabattit le capuchon sur ses yeux, et, quittant sa maison, il se dirigea vers le couvent de Saint-Marc.

Bien qu' il fût le chef spirituel de la république, bien qu' il fût prieur du couvent, fra Geronimo habitait une simple cellule, froide et nue, et qui donnait une juste idée du caractère de ce puissant génie.

Nicolo Machiavelli en connaissait bien le chemin : malgré la nuit, il sut se guider dans les longs corridors du cloître, traversa la chapelle et tourna un mur sur lequel la lune faisait resplendir une Annonciation de la Vierge, fresque admirable do Beato Angelico.

Il frappa doucement à la porte do la cellule et la poussa sur l' initiation de celui qui priait derrière. C' était une petite pièce de douze pieds carrés à peine, aux murailles blanchies à la chaux, éclairée pondant le jour par une étroite et basse fenêtre à petits carreaux garnis de plomb. En ce moment une lampe jetait sa lueur douteuse sur le lit du moine, sur une table chargée de papiers, auprès de la-
quelle était un escabeau et un banc de chêne. C' était tout l' ameublement de celui qui empêchait de dormir Alexandre VI, au milieu des splendeurs du Vatican.

De ces deux hommes, marchant au même but, les idées différaient cependant quant aux moyens : Savonarola représentait la liberté, et voulait fonder son règne par le peuple ; Machiavel représentait le gouvernement, et voulait que la liberté vînt du gouvernement quel qu' il fût, peuple ou prince. Savonarola précédait Luther, Machiavel précédait Calvin, ou plutôt Henri VIII : tous deux visaient à la république italienne.

Mais Florence était une cité de marchands et de commerce, les intérêts d' argent devaient donc présenter les plus sérieux obstacles à l' affranchissement du peuple. Chaque fois que ces deux hommes se trouvaient en présence, les discussions les plus vives s' élevaient entre eux ; c' était la raison et l' enthousiasme, la théorie et la pratique. Le moine rendait justice à l' homme d' État et sentait instinctivement qu' il fallait céder ; il cédait. Aussi, ne marchait-il plus dans les rues, au milieu du peuple qui le regardait passer à genoux, que la tête baissée et l' œil morne. Il avait prédit sa chute prochaine, et l' attendait en se renfermant le plus possible dans sa cellule.

Ce soir-là, leur entretien roula sur ces idées et ces principes : abnégation d' une part, avide espérance de l' autre.

— J' ai commencé le sacrifice, conclut Savonarola, je saurai l' accomplir jusqu' à la fin.

En le voyant si bien préparé, Machiavel voulut lui porter le dernier coup, ou plutôt lui fournir une raison solide de persister dans ses projets de retraite absolue.

— Rome, dit-il, désespérant de vaincre la vertu des Florentins, a résolu de la corrompre ; aussi une armée de juifs, de bateleurs et de comédiens s' achemine-t-elle vers nos murs. Les juifs prodigueront l' or, c' est-à-dire qu' ils ont ordre de prêter à nos jeunes gentilshommes à dos taux inusités et dont nos marchands ne pourront jamais approcher ; les bateleurs s' empareront des places publiques, et pervertiront le goût et les sens du peuple par les jeux et les danses de Bohême. Quant aux comédiens, c' est aux esprits élevés qu' ils comptent s' adresser ; des scènes licencieuses, dans le goût des contes de Bocacce, dos tableaux politiques imités d' Aristophane, saperont les convictions et feront la guerre aux principes de la morale.

— Faibles armes ! fit le moine avec mépris.

— Elles ont leur force, dit l' auteur de *la Mandragore,* surtout quand les comédies sont interprétées par des hommes ou par des
femmes à qui Dieu a donné le don fatal de toucher et de plaire. Parmi ceux qui sont en marche vers Florence, on cite surtout une femme dont le talent, dit-on, touche presque au génie ; on la nomme Cressida.

Ce nom n' ayant pas réussi à altérer la surface limpide et calme du visage du réformateur, Machiavel continua:

— Cette femme jouit d' une réputation de beauté et de talent, c' est une sirène dont les yeux ont fait se fondre les vertus les plus austères, les plus énergiques.

— Les esprits vulgaires sont seuls attirés par ces appâts grossiers du démon.

— Cette femme a fait ses preuves, cependant, dans cette œuvre funeste de perdition, et je suis étonné que sa réputation n' ait rien qui vous fasse trembler pour nos concitoyens.

— C' est la première fois que j' entends prononcer le nom de cette impure, et d' ailleurs un pauvre moine ne connaît pas ces misères.

Machiavel se leva, et dit d' un air indifférent:

— Cressida est sans doute son nom de théâtre ; mais elle se nomme Paula Severino.

— Paula Severino ! fit Savonarola d' une voix sourde et tressaillant de tout son corps, en jetant un regard d' épouvante sur le secrétaire de la seigneurie.

Machiavel ne vit rien de tous ces mouvements intérieurs ou apparents, mais il les pressentit et les devina à l' altération de la voix du moine.

Cependant ce nom, sur lequel il comptait tant pour l' abattre, sembla ranimer sa colère et son enthousiasme éteints. Savonarola se frappa la poitrine par trois fois, jeta vers le ciel un regard empreint de celte majesté farouche que devaient avoir les premiers martyrs chrétiens, et se leva saisi d' une exaltation soudaine.

— Malheur, dit-il, malheur aux impies ! c' est le signal de la délivrance, c' est l' aiguillon qui pousse les bœufs dans le sillon ; je veux combattre, je combattrai ! Ah ! vous ne voyez pas, vous autres esprits aveuglés par les sophismes, où tend cette puissance qui s' élève sur des ruines ? vous serez tous dévorés jusqu' au dernier!

Machiavel le contempla d' un œil froid ; il calculait l' effet de celte surexcitation passagère, et ne désespérait pas de la voir tomber d' elle-même sous la rosée de la réflexion.

— Qu' ils viennent, reprit le dominicain, ces envoyés de Satan ; qu' elle vienne, cette femme dont tous les pas dans la vie ont été marqués par les larmes ou le désespoir, Dieu me donnera la force de
les combattre et de les chasser, comme il a chassé autrefois les vendeurs du temple!

Machiavel s' avança vers Savonarola et lui prit la main:

— Frère, dit-il, avec cette profondeur de regard qui lui était particulière, croyez-moi, laissez Rome émousser sur l' acier pur de nos consciences le fer de ses flèches empoisonnées : ce ne sont pas les sens ni les yeux qu' elle attaque le mieux. Les plaisirs et la volupté sont des armes de peu de durée ; elles lassent ou rassasient ; mais il en est une autre pour laquelle nous devons réserver toutes nos forces et concentrer toutes nos volontés : l' or. Les juifs qui vont envahir nos marchés sont plus terribles mille fois que les lances du conquérant et que les sourires des courtisanes ; l' or ne lasse ni ne rassasie, et nous avons tant de marchands à Florence, que nos gentilshommes ont fini par se courber devant eux. Les Médicis n' étaient que des marchands : c' est là qu' est le danger.

— Ser Nicolo, reprit Savonarola d’ une voix émue, la sentence d’ excommunication du pape m’ interdit de prêcher en chaire ; demain je parlerai sur la place du palais.

— Vous êtes le maître, mon frère, mais vous réfléchirez à ceci : c’ est que le dédain a souvent raison d’ un ennemi, et que le silence est presque toujours la meilleure manière de combattre ceux qui ne s’ adressent pas aux idées, mais aux sens.

Il laissa Savonorola en proie à une sombre exaltation ; il comptait sur les conseils de la nuit. Avant de sortir du couvent, il se fit seller un cheval, et se dirigea immédiatement à la porte San Gallo, la plus rapprochée du couvent de Saint-Marc.

A cette porte, ainsi qu’ à toutes colles de Florence, il y avait, nuit et jour, un piquet assez considérable do citoyens armés, appuyés d’ une douzaine de ces inévitables condottieri qui formaient alors le noyau de toutes les armées.

— A dater de cette heure, dit le secrétaire de la seigneurie au chef de ce poste, vous ne laisserez entrer dans la ville aucun homme ; c’ est l’ ordre du conseil.

— Bien, signor, répondit le chef, il sera fait ainsi.

— Vous transmettrez cet ordre à ceux qui vous remplaceront demain.

Puis, comme se ravisant, il ajouta:

— Vous pouvez laisser entrer les femmes.

Machiavel donna le même ordre à la porte de Fiesole et se hâta d’ arriver à la porte della Croce, celle qui commandait la route d’ Arezzo, par où devait entrer la Cressida, en admettant que
là comédienne eût été précédée à Florence par le duc dé Gandia.

Le lendemain, en effet, vers le milieu du jour, la Cressida se présentait à la porte della Croce, montée sur une haquenée et entourée de ses serviteurs.

Elle fut seule admise dans la ville, et elle n’ eut pas plutôt dépassé les murailles, qu’ elle respira avec force et dirigea immédiatement sa monture vers le couvent de Saint-Marc.

— Va, dit le duc de Gandia, qui la vit passer dans la rue degli Alfani, caché derrière une fenêtre de l’ auberge où il était descendu, — je ne te crains plus, à présent, j’ ai ma fille.

Mais si le duc de Gandia était entré par la porte della Croce, la veille au soir, il n’ en put pas être de même d’ un cavalier qui se présenta, à peu près à la même heure que Cressida, à la porte San Gallo, arrivant de Bologne.

Malgré sa passe bien en règle et signée du secrétaire de la seigneurie, l' entrée de Florence lui fut refusée.

— Seigneur capitaine, dit ce cavalier, j' espère que vous ne vous opposerez pas à ce qu' un des braves soldats dont je vois les mâles figures à travers la porte de votre corps de garde, s' en aille présenter ma requête à la seigneurie ou à son représentant le signor Machiavelli?

— Je n' ai pas l' ordre de m' opposer à cela, dit le capitaine.

— En ce cas, mes amis, dit le nouveau venu en s' adressant à deux ou trois condottieri qui s' étaient avancés curieusement, lequel d' entre vous veut gagner un sequin d' or?

Tous s' avancèrent ; mais le chevalier se pencha vers le plus rapproché et lui remit un sequin.

— Que faut-il que je fasse, Excellence ? demanda le soldat.

— Aller tout simplement montrer ce sequin à messer Machiavelli, et puis le mettre dans votre poche. Il y en aura un second pour la réponse.

Le condottiere partit comme un trait, — et le cavalier se retira à une portée d' arquebuse de l' entrée de la ville, où il se plut à faire caracoler son cheval, à la grande admiration des hommes d' armes.

CHAPITRE X

LE MOINE A LA MAIN-TROUÉE

Il y avait foule sur la place du Palais de Florence ; c' était jour de marché, et, contre l' habitude, pas un paysan ne s' y trouvait, par suite de l' ordre donné à toutes les portes de la ville de ne laisser entrer que les femmes. Une fois les achats faits par les ménagères, la place avait été envahie par les bourgeois et le peuple, et les conversations roulèrent sur les affaires publiques. Il y avait trop d' agitation pour qu' aucun artisan gagnât son atelier, et les esprits étaient surexcités d' une manière inusitée. Cette exclusion des hommes à l' entrée de la ville donnait lieu à mille commentaires, et les Florentins ne manquaient pas d' en savoir gré au conseil suprême ; car ils avaient la conviction qu' une semblable mesure n' avait été prise que dans l' intérêt de tous.

Cependant, le hasard avait voulu que l' interdiction prononcée à l' encontre d' un seul homme, avait précisément profité à cet homme.

En recevant le sequin d' or, sur l' effigie duquel se trouvait probablement un signe de reconnaissance convenu, Machiavel donna l' ordre écrit de laisser entrer le cavalier de la porte San Gallo, et se rendit au palais où siégeait le conseil de la seigneurie. Il constata, en traversant les rues, l' agitation universelle, et la trouva d' autant plus inquiétante que son passage ne fut pas salué, comme d' ordinaire, de salutations empressées.

— Est-ce qu' on aurait déjà la nouvelle de l' approche du cardinal Valentin ? se dit-il en montant les degrés du palais.

Il semblait, en effet, qu' on fût dans l' attente d' un grand événement.

— Est-ce qu' il y aurait exécution capitale ? demanda un artisan du quartier del Prato à un bourgeois du centre de la ville ; pourtant je ne vois ni potence ni échafaud.

— Il y a, répondit le bourgeois, que nous attendons tout simplement le passage de fra Geronimo.

— Comment, il quitte sa retraite?

— La nouvelle en a couru dans Florence, et Florence entière est sur pied. Le révérend fra Geronimo a été touché par la grâce et va

recommencer sa sainte croisade, répandant partout la parole de l' Évangile et plaidant la cause des faibles et des opprimés contre les forts et les tyrans.

— Et croyez-vous qu' il parlera?

— Peut-être, s' il peut, car les partisans des Médicis et du pape sont nombreux, et ils pourraient bien susciter assez de clameurs pour étouffer sa voix. On a répandu beaucoup d' or.

— L' or ne peut rien sur l' esprit de ceux qu' anime l' amour de la liberté et de la patrie. Que ne proche-t-il tout bonnement à Saint-Marc, il serait là sur son terrain, et personne n' oserait élever la voix dans le lieu saint.

— Et la bulle d' excommunication qui lui interdit l' entrée des églises?

— Ah !... répondit timidement l' artisan, — car à cette époque, et malgré les excès du Saint-Siége, une sentence papale était chose respecté. Luther n' avait pas encore paru, lui qui osa brûler publiquement la bulle de Léon X.

Il y avait également des gentilshommes sur la place, mais parmi eux les opinions étaient plus partagées et les idées mêmes avaient plus de hardiesse ; car à cette époque les peuples, beaucoup moins que les seigneurs, avaient à souffrir des excès du pouvoir. Dans un groupe on remarquait particulièrement un jeune homme de vingt ans, fort beau de visage, et dont la tète blonde contrastait par sa pétulance avec les mines graves et presque austères qui l' entouraient : c' était un Romagnol de Faenza, le marquis Gaetano de Valaperta.

— Ces déclamations tourneront contre nous, disait un gentilhomme à cheveux gris ; — on commence par l' hérésie, on finit par la révolte. Les Médicis n' auraient point été chassés sans les prédications de Savonarole.

— Çà ! messieurs, s' écria le jeune marquis, je m' étonne d' une chose, c' est que quatre gentilshommes bien déterminés ne s' emparent pas de ce fra Geronimo et ne l' attachent pas tout vif aux colonnes du portique des Lanzi!

— C' est facile à dire, mais difficile à exécuter, lui répondit-on. Tout le peuple est pour lui, sans compter la majeure partie de la bourgeoisie.

— Mais le clergé, que fait-il ? n' est-ce pas là son affaire ? Comment n' a-t-il pas déjà songé à supprimer le bonhomme?

— Le clergé a peur, parce que fra Geronimo l' attaque de front et met le doigt sur la plaie saignante de ses iniquités.

— Ma foi, aussi, pourquoi le clergé laisse-t-il prise à la satire?

— Vous avez peut-être raison, et je vous avouerai, marquis, que moi et bien d' autres seigneurs, nous ne serions pas éloignés de partager les idées de Savonarole, d' appuyer même ses réformes séculières et de prêter les

mains à ses projets de réforme religieuse ; mais il y a derrière lui un principe que nous ne pouvons admettre.

— Et ce principe, c' est?...

— Celui qui a chassé les Médicis.

— Chut ! firent plusieurs voix, voici venir le secrétaire de la seigneurie.

C' était en ce moment que Machiavel traversait la place.

Mais au moment où le jeune marquis allait se laisser entraîner vers lui par le gentilhomme qui voulait le présenter, son attention fut entièrement captivée par l' arrivée sur la place d' une femme qui essayait de dérober les traits de son visage à la curiosité générale, en rassemblant les plis d' un voile de gaze ; car, depuis la proclamation de la république, il était défendu à qui que ce fût de se masquer en plein jour.

— Per Baccho ! s' écria le marquis, malgré le voile, je connais ces yeux-là!

Et laissant son grave entourage, le Romagnol courut où son âge l' entraînait, et s' inclina devant l' inconnue.

— Eh ! par quel hasard à Florence, ma toute belle ? fit-il avec effusion.

— Le marquis Gaetano ! répondit la dame.

— Moi-même.

— Vous m' avez reconnue?

— Peut-on vous oublier jamais, vous, la perle de Rome et de l' Italie!

— Conduisez-moi chez vous, puisque je vous trouve, vous pouvez me rendre un service.

— Je suis votre esclave ; mon épée et mon cœur sont à vous.

— Gaetano, je ne ris pas, vous le voyez bien ; venez, conduisez-moi.

Tous deux suivirent la rue Condotta et gagnèrent la place Santa Croce, où s' élevait l' osteria du même nom. C' était là qu' était descendu M. de Valaperta.

— Mon cher marquis, dit la dame, quand je vous ai aperçu, je voulais d' abord vous éviter, car j' ai la tête perdue, — c' est toute une histoire qui ne vous intéresserait pas, — je crois que je courais vers l' Arno pour m' y précipiter.

— Est-il possible!

— Oui, comme une folle ; mais en vous voyant, une idée plus folle m' est venue, vous allez en rire très-certainement.

— Non, si cela vous désoblige.

— Vous êtes charmant. Voici ce que je désire : vous êtes à peu près de ma taille, vous allez donc me prêter un de vos habits.

— Hein ? fit le marquis stupéfait.

— Allons, voulez-vous, oui ou non, me prêter un de vos vêtements, le plus simple?

— Mais c' est adorable ! s' écria le jeune homme ; toute ma garde robe est à votre service, *et* même, si voulez, je vous servirai de valet de chambre.

— Taisez-vous et allez-vous-en.

Le marquis livra immédiatement un fort beau costume de velours noir à la belle, et se retira ensuite discrètement, quoique avec le plus vif regret.

Ce n' était pas, probablement, la première fois qu' elle revêtait un costume masculin, car la dame disposa les hardes de Gaetano dans l' ordre avec lequel elles devaient être endossées. Elle commença par détacher l' agrafe de sa robe de laine brune, qu' elle laissa glisser jusqu' à ses pieds, peu soucieuse de livrer aux regards des sylphes de l' air le corps le plus admirable et *e* plus savamment modelé qui fût sorti des mains du Créateur ; mais telle était sa précipitation et la sérieuse attention qu' elle apportait à sa métamorphose, qu' elle ne s' arrêta nullement à contempler, dans le miroir, ces charmes dont elle avait pourtant si bien le droit d' être vaine. Elle ne conserva de ses vêtements que sa chaussure, car la forme et la cambrure de son pied étaient de celles que peu de femmes en Italie eussent pu égaler, et à plus forte raison celui d' un homme.

— Marquis ! appela-t-elle, aussitôt après avoir achevé d' emprisonner sa riche poitrine dans le pourpoint du jeune homme.

Gaetano ne se fit pas attendre, il entra et poussa un cri d' admiration.

— Ravissante ! C' est à se damner ! Cressida, laissez-moi vous embrasser!

Cressida, car c' était en effet la courtisane, se laissa insoucieusement embrasser par le pétulant jeune homme en achevant d' agrafer le pourpoint de velours.

— Voyons, une épée, une toque, un manteau, dit-elle.

— Ah ! si vous vouliez, Cressida !... fit-il avec un gros soupir, en donnant les objets demandés et se faisant un plaisir de les ajuster.

— Eh bien ! si je voulais ?... demanda-t-elle en rabattant le capuchon du manteau sur sa tête.

— Comme je vous aimerais !...

— Enfant !... répondit la courtisane d' un air triste. Allons, restez ici, ne me suivez pas. Je ne veux pas que vous sachiez où je vais.

— Quand vous reverrai-je?

— Où allez-vous ? Car je pense que vous n' habitez pas Florence, à présent?

— Je vais à Faenza, à la cour du prince Astor Manfredi, mon seigneur et maître.

— Et de là?

— A Rome, par Urbino.

— Eh bien ! si vous avez envie de retourner tout droit à Rome,je pars ce soir.

— Au diable Faenza et mon prince ! je suis tout à vous!

— En ce cas, vous irez m' attendre en dehors de la porte della Croce, où sont mes gens.

La Cressida quitta l' osteria et gagna immédiatement le couvent de Saint-Marc.

— Maintenant, se disait-elle, on ne me refusera plus la porte de ce couvent.

Quelques minutes après, elle était conduite par un moine devant la cellule de fra Geronimo. Elle se recueillit un instant ; elle n' osait frapper à cette porte redoutable qui, pour elle, prenait les proportions des portes du paradis ou de l' enfer. Enfin, elle surmonta sa timidité et avança la main ; mais la porte n' était que poussée, elle céda sous son faible effort et s' ouvrit toute grande.

Le moine était agenouillé sur la dalle, appuyé sur un escabeau grossier placé au-dessous d' un crucifix cloué contre la muraille. Il n' entendit pas la porte s' ouvrir et continua sa prière sans sortir de l' espèce d' extase qui s' était emparée de ses seps.

Cressida entra, referma la porte, et laissa tomber à ses pieds sa toque et son manteau. C' était bien l' homme qu' elle cherchait, *e* moine à la main trouée.

— Mon père... murmura-t-elle d' une voix faible.

Fra Geronimo n' entendit pas. Elle fut forcée de répéter et fit quelques pas dans la cellule. Le moine releva la tête et porta ses yeux sur cet inconnu. Ce no fut qu' un éclair, mais il lui suffit. Il se redressa vivement, recula jusqu' au fond de la chambre, et se plongea dans son ombre ; étendant les

deux mains vers cette apparition, éclairée en vigueur par la lumière qui entrait parla fenêtre, et dont
les formes et toutes les grâces féminines se trahissaient, malgré le costume dont elle était affublée:

— Va-t' en, Satan, va-t' en ! fit-il d' une voix forte et cependant tremblante de terreur.

— Mon père... reprit Cressida en avançant encore d' un pas.

— Va-t' en, te dis-je ! perdition de mon âme, remords de mes jours de jeûnes et de mes nuits de macérations!

— Mon père, daignez m' entendre.

— Ne parle pas, tais-toi !... fit Geronimo en mettant ses mains sur ses oreilles.

— Mon père, au nom du ciel, au nom du Seigneur que vous servez, écoutez-moi!

— Mais ne t' ai-je pas trop écoutée, maudite ! Lorsque avec cette voix, que Dieu n' aurait pas dû donner à des mortelles, tu m' as fait connaître les erreurs et les impuretés de ta vie, impuretés qui ont fait le bonheur des autres, et dont le souvenir brûle encore les rêves de mes nuits lorsque le sommeil clôt mes yeux !... Non, non, je ne veux plus exposer mon âme à de si horribles combats !... C' est toi qui m' as perdu, c' est toi qui m' as précipité dans l' abîme, c' est toi qui m' ôtes le courage de persévérer dans la route que je suivais avant que l' enfer ne t' eût placée sur ma route.

Cressida était toute bouleversée de ces paroles, auxquelles elle était si loin de s' attendre. Jamais autrefois, occupée qu' elle était de vivre de plaisirs ou des soins à donner à sa fille, elle ne s' était aperçue du fatal pouvoir de ses charmes sur l' organisation de cet homme d' une vertu si robuste. Elle demeura épouvantée de cette révélation, elle lut toute l' histoire des jalousies du moine dans la haine dont il semblait l' accabler à cette heure.

— Il a tué ma fille !... s' écria-t-elle tout à coup comme répondant à sa pensée.

— Va-t' en ! répéta le moine sans faire attention à cette parole. Mais elle se jeta vers lui et saisit d' une main fébrile un pan de sa robe, ce qui le fit frissonner comme à l' approche d' un fer rouge.

— Qu' avez-vous fait de ma fille ?... demanda Cressida en se cramponnant après lui.

— Ne me touche pas, femme, ton contact souillerait mon âme. J' appartiens à une grande œuvre, une œuvre sainte, celle de la liberté et de l' indépendance de l' Italie ! Ne viens pas, démon impur, souffler sur mon courage et m' ôter la force de combattre!

— Qu' avez-vous fait de ma fille ?... répéta la pauvre femme.

— Ta fille !... fit le moine, que cette parole frappa seulement en ce moment.

— Oui, mon enfant ! c' est vous qui l' avez enlevée, à Milan...

Fra Geronimo la regarda d' un air égaré ; il la crut folle, et il eut peur de le devenir aussi.

— Fra Geronimo, reprit-elle, il y a douze ans, rappelez-vous...

— Je ne sais ce que tu veux dire, femme ! dit le moine en se cachant le visage.

— Tu ne sais pas !... mais il y a douze ans, rappelle-toi, moine, j' avais une fille... une fille que j' adorais... lu l' as vue !... tu invoquais même mon amour de mère pour me tirer de la vie de perdition, rappelle-toi... oh ! mais il me semble, à moi, que c' était hier...

— Il y a douze ans, j' ai fui Milan parce que tu étais à Milan, femme, et que Dieu me donnait la force de résister aux embûches du démon.

— Il n' est pas possible que tu aies oublié à ce point... ma fille, mon enfant de quatre ans, blonde comme les blés, blanche comme l' hermine... Ah ! tiens, tu dis que tu me fuyais... tu m' aimais donc?

— Tais-toi ! s' écria le moine épouvanté.

— Geronimo, aie pitié de mes larmes et de mes angoisses de mère, et si tu me rends ma fille, je te le jure, eh bien, je t' aimerai.

— Ah !... la voix du démon !... Encore une fois, va-t' en!

— Non, je m' attache à toi ! s' écria Cressida en le saisissant à la ceinture, tu me diras où est ma fille, ou je mourrai ici, sous tes pieds!

— Laisse-moi ! ne vois-tu pas tout le désordre de mon âme, ne vois-tu pas que ta vue... ne vois-tu pas que ton corps près du mien... tout cela me rend fou!

— Mais, au nom du ciel, pourquoi ne veux-tu pas me dire où est ma fille?

— Voyons, dit le moine haletant et se passant la main sur son front baigné de sueur, que me dis-tu ? ta fille... je ne comprends pas.

— Il y a douze ans, pendant que j' étais à l' église, tu me l' as enlevée!

— Moi!

— Il y a eu des témoins.

— Ils ont menti ! dit Geronimo.

— Ils ont affirmé. Le moine dominicain, 000ont-ils dit, a pénétré dans ma maison pendant mon absence, et quand je suis rentrée, ma fille n' était plus là. Ce moine dominicain, c' était toi!

— Ah ! fit Geronimo en se frappant le front... voyons, je me rappelle... Le jour où j' ai fui de Milan, je voulus te revoir une dernière fois : j' avais oublié que tu étais à l' église ; ma foi chancelait, je ne songeais plus à la tienne, et je pris le chemin de ta demeure. A la porte... oui, c' est bien cela... oh ! tout se retrace maintenant à ma pensée, clair comme le jour !... à ta porte, je trouvai un homme ; cet homme, autrefois mon ami, voulut me parler, mais je n' éprouvais plus pour lui que haine et mépris, car il avait été aimé de toi et t' avait abandonnée ; je le repoussai.

— Quel était cet homme ? demanda la Cressida avidement.

— Ne le devines-tu pas ?... Je le repoussai, et sa vue me rendit la force de fuir sans te voir, la jalousie qu' il m' inspirait fut plus forte que mon... que l' indigne amour sous lequel gémissait ma raison.

— Eh bien, cet homme ?...

— Il était... — je n' ai pas songé à trie demander pourquoi, ni alors, ni depuis, — il était revêtu d' une robe semblable à la mienne.

— Ah ! fit Cressida, je comprends tout maintenant, c' était pour dépister, c' était pour faire tomber sur un autre, sur vous, les premiers soupçons de la mère dépossédée de son enfant... Ah ! pardon, pardon, mon père, je vous ai offensé.

Geronimo ne répondit pas et détourna ses yeux de cette femme, dont l' humilité et les premières lueurs d' espérance rendaient les séductions plus grandes encore.

— Mais ce faux moine, son nom ? demanda-t-elle en se relevant.

— Son nom !... Ah ! ce nom-là, ce nom maudit a été pour beaucoup dans la balance, lorsque j' ai pesé dans ma conscience si je devais attaquer les forts et les puissants ! Ce nom maudit m' a poussé dans la voie fatale, et Dieu me dit que ma conscience a bien jugé.

— Ah ! ce nom, je le devine maintenant, mon père!

— Je veux le vouer à l' exécration de l' Italie et du monde entier, car il se trouve qu' il a fait tomber d' accord ma haine et mon devoir!

— C' est Borgia, n' est-ce pas, mon père?

— Oui, Borgia, le fils de celui qui m' a mis au ban des nations ! mon ami autrefois, alors que j' étais sous le charme de son astuce et de ses

hypocrisies.

— Je vous remercie, mon père, dit Cressida en voulant prendre la main de Geronimo, cette main si noblement stigmatisée et qu' elle avait osé croire capable d' une action infâme.

Mais celui-ci retira sa main, comme si celle qui s' avançait vers lui eût été un charbon ardent ; il détourna les yeux et indiqua par son silence que tout rapport devait désormais être brisé entre eux. La
Cressida, n' obéissant qu' à son naturel ardent et généreux, incapable surtout d' apprécier la nature des répulsions de cet homme, pour qui le devoir était là plus sainte dès lois, saisit le bas de sa robe et là baisa avec ferveur.

— Que votre nom soit béni ! dit-elle.

Geronimo tressaillit, tomba à genoux et éleva ses yeux brûlants vers le Christ.

— Adieu, mort père, dit-elle, priez pour moi, priez pour une pauvre pécheresse que l' Isolement a jetée dans le désordre, et qui n' a pas encore pu trouver l' oubli de ses douleurs au sein dès satisfactions de l' orgueil ou des enivrements de la volupté.

— Malheureuse !... fit Geronimo d' une voix sourde.

— Priez ! répéta Cressida du fond de l' âme.

Et elle sortit rapidement, laissant le pauvre moine dans sa cellule froide et nue, faible un moment devant le souvenir d' un passé criminel à ses yeux, mais qui, une fois la vision disparue, retrouva sa force et son énergie.

— Il faut combattre, s' écria-t-il avec exaltation, c' est l' heure ! c' est Dieu qui m' a parlé par la voix de cette femme ! En me montrant de nouveau l' abîme auquel j' ai su échapper, il m' indique là route qui me reste à suivre, la tâche que je dois accomplir. Marchons!

Fra Geronimo quitta sa cellule. Au bas des degrés, il trouva deux moines qui semblaient l' attendre, car à sa vue ils s' avancèrent vers lui avec empressement. C' étaient ses disciples les plus chers, Dominique Bonvicini et Dilvictus.

— Je n' augure pas bien de cette journée, dit Bonvicini, les esprits semblent agités dans la ville. La seigneurie a reçu des nouvelles de Rome, et Nicolo Machiavelli a vu un grand nombre d' envoyés inconnus.

— Courage ! répondit Savonarola.

— Votre plus cruel ennemi, mon père, le prieur des franciscains, dom Francesco de Pouille, prépare une catastrophe, aidé du clergé florentin.

— Courage ! répéta Savonarola, ce sera l’ étincelle qui jaillit et précède l’ incendie!

— Les multitudes sont inconsidérées et variables, un rien les passionne ; un rien les soulève, et alors...

— Et alors, le martyre ! s’ écria Savonarola eh levant vers le ciel ses mains décharnées, dont l’ une attestait d’ une manière si effroyable et si sublime la robuste énergie de ses convictions. — Marchons!

Les trois dominicains sortirent du couvent de Saint-Marc, au milieu des bénédictions de tous les frères. Malgré l’ excommunication, fra Geronimo n’ en était pas moins considéré par eux comme un saint ; et les paroles dont ils saluèrent son départ étaient autant des paroles d’ adieu que des encouragements à savoir souffrir.

Au moment où Cressida longeait la rue degli Alfani, elle aperçut, tournant le porche d’ une osteria, un homme dont le visage la frappa. La vue de ce visage, répondant tout à coup au cours des pensées sur lesquelles son esprit s’ appesantissait depuis quelques jours, lui donna une énergie sans pareille. Cent fois, mille fois elle s’ était trouvée à Rome en face de cet homme, et jamais elle n’ avait éprouvé cette émotion : elle l’ avait toujours supposé si entièrement égoïste et surtout si éloigné de s’ occuper d’ une pauvre comédienne ! Mais, cette fois, le jour s’ était fait dans les ténèbres du passé, la révélation était venue, et au lieu d’ éviter cet homme, comme d’ ordinaire, au lieu de feindre une profonde indifférence pour lui, elle se précipita à sa rencontre et l’ arrêta par son manteau, au moment où il tournait la rue della Pergola.

C’ était bien le duc de Gandia, elle ne s’ était pas trompée.

— Monseigneur, dit-elle, un mot!

— Vous ici, Cressida ! s’ écria Francesco, feignant l’ étonnement le plus grand.

— Oui, je suis à Florence et, j’ en suis sûre, vous devinez bien pourquoi.

— Ma foi, je vous avouerai que non!

— Monseigneur, regardez-moi bien en face, et dites-moi si j’ ai le visage d’ une femme qui veut rire?

— Tant pis, ma toute belle, car le rire vous va à ravir.

— Je viens de voir le moine ! dit Cressida en lui prenant la main.

— Quel moine ? demanda le duc, qui ne put retenir ni cacher sa subite émotion.

— Vous frissonnez, vous savez ce que je veux dire, allons, pas de mensonge ! Je vous dis que j’ ai vu, que j’ ai parlé à fra Geronimo.

— Fra Geronimo!

— Oui, ce moine dominicain dont vous avez jugé à propos d’ emprunter le costume à Milan, il y a douze ans !

— Il y a douze ans...

— Pas de mensonges, vous dis-je, monseigneur, pas de comédie ! c’ est vous qui, sous cette robe, m’ avez volé mon enfant. Qu’ en avez-vous fait?

— Ah ! ma pauvre Cressida !... fit le duc changeant immédiatement de ton et d’ allures.

— Monseigneur, vous n’ avez plus ici, devant vous, que Paula Severino, la mère de l’ enfant que vous avez volé il y a douze ans!

— Eh bien ! Paula, laissez-moi tout vous dire... Je croyais que vous saviez... au fait, quoi d’ étonnant que vous ignoriez... En effet, tenez, je m’ accuse de vous avoir enlevé autrefois votre fille... mon enfant, à moi aussi... mais je l’ aimais, je l’ adorais, cette enfant... et, pardonnez-moi, j’ avais peur de vous auprès d’ elle... mais Dieu nous a punis l’ un et l’ autre, Paula!

— Ah !... fit la comédienne frappée au cœur et se cramponnant après les vêtements du duc pour ne pas tomber sur le pavé.

— Du courage, Paula, fit Francesco en la soutenant, du courage, ma pauvre amie ! il faut prendre, comme je l’ ai fait, ce châtiment pour une grâce du Seigneur ; car il a fait, d’ une créature destinée au malheur, un ange du ciel.

— Morte !... fit la Cressida avec un sanglot déchirant et dont le duc fut profondément troublé.

— Où voulez-vous que je vous conduise, Cressida ? demanda-t-il au bout d’ un instant.

La comédienne le repoussa d’ un coup violent dans la poitrine, et contemplant avec stupeur ces yeux où nulle larme ne brillait, ce regard sec et froid, cette bouche blême et calme,—tout ce visage immobile, contrastant si cruellement avec l’ éclat de son âme bouleversée et pantelante, elle jeta un cri de sourde fureur.

— Ah ! vous mentez encore ! dit-elle.

— Cressida...

— Hypocrisie ! masque ! infamie ! Ah ! vous êtes bien un Borgia!

— Madame !... fit le duc pâlissant.

— Qu’ avez-vous fait de ma fille?

— Ta fille est morte.

— Morte ! Bien vrai ? Jurez-le par le Christ, jurez-le... Oui, on dit que vous aimez votre mère ; il faut bien que vous aimiez quelque chose ! — Jurez-le sur votre mère!

— Je te jure que la fille de Paula Severino... est morte, je te le jure par ma mère!

— Monseigneur, Dieu m’ avait envoyé cette enfant pour me sauver, vous répondrez devant lui du salut de mon âme.

Et la pauvre femme, s’ enveloppant dans son manteau, s’ éloigna rapidement.

Le duc la laissa aller sans chercher le moins du monde à la retenir et continua sa route.

— Les plus forts casuistes m’ ont toujours affirmé ceci, se dit-il ; —
Si, dans votre âme et conscience, vous croyez qu’ il soit utile de mentir, mentez!

Un sombre nuage s’ abattit presque aussitôt sur son visage ; il s’ arrêta.

— Elle a vu Savonarola... Diable !... Bah ! c’ est l’ affaire de mon frère.

CHAPITRE XI

LE PROPHÈTE

Savonarola n' était pas homme à reculer. Il s' avançait dans les rues de Florence avec la sérénité de l' apôtre et la confiance du prophète. Il n' y avait pas deux minutes qu' il avait dépassé le seuil du couvent ; que la population qui n' était point sur la place du Palais sortait sur son passage et lui formait spontanément un cortège.

Les paroles qui bourdonnaient aux oreilles de fra Geronimo et de ses compagnons étaient bien de celles qui pouvaient le mieux soutenir leur courage.

— Vivat ! disaient les uns, pressons-nous pour l' entendre à notre aise. Écoutons la parole de l' élu du Seigneur.

— Gloire au prophète ! disaient les autres, gloire à celui qui travaille à faire, de la ville la plus corrompue de l' Italie, la plus pure et la plus florissante!

— Sans la pureté dans les mœurs, ajoutait un vieillard, on ne peut fonder la liberté.

— Vivat ! le voici ! le voici ! disait tout le monde, — longs jours à dom Geronimo ! Vive le père du peuple ! vive l' envoyé du Très-Haut ! Gloire au prophète du Seigneur!

Mais il y avait plus d' un parti à Florence ; trois surtout dominaient : les pénitents, les gris et les enragés. Les pénitents voulaient la réforme absolue dans le gouvernement et dans l' Église, — les gris conspiraient dans l' ombre pour la restauration des Médicis,—les enragés, c' est-à-dire la jeunesse noble et riche, voulaient un gouvernement oligarchique, calqué en partie sur celui de Venise. Aussi, la marche du prieur des dominicains fut-elle accueillie de quelque opposition.

— A bas l' athée ! criaient les gris, à bas l' hérétique ! au bûcher ! au bûcher!

— Silence ! s' écriait la masse du peuple, respect et soumission au père des opprimes ! Laissez passer le saint pasteur au milieu de son troupeau !...

— Au bûcher le moine renégat ! reprenaient en chœur les gris et les enragés.

— Ce sont des hommes payés ! répondaient les pénitents avec mépris.

— Un bon coup de stylet à celui qui insultera notre père ! disait avec l' énergie dit geste et du regard un vigoureux portefaix des quais de l' Arno.

Enfin, les trois dominicains arrivèrent sur la placé du Palais, et leur entrée fui saluée par les bravos les plus frénétiques ; les femmes surtout se faisaient remarquer par leur exaltation, et les enfants eux-mêmes, partageant l' enthousiasme de leurs parents, grimpaient aux colonnes des portiques et mêlaient leurs voix fraîches et sonores à ces bris d' amour.

Chacun invitait fra Geronirno à prendre la parole, et quand il fut parvenu à cet endroit des Lanzi où s' élève aujourd' hui le fameux Persée de Benvenuto Cellini, il ne put se refuser à l' unanimité des prières. Il ne savait où se placer pour dominer cette foule avide de l' entendre, surtout depuis que la chaire des églises lui était interdite ; mais la fouie industrieuse improvisa une estrade avec une merveilleuse rapidité. Une charrette se trouvait là qui, en un instant, fut couverte de fleurs et de feuillages livrés avec empressement par les paysannes. Quand une population tout entière est animée d' un même esprit, elle est admirable d' ensemble. Savonarola monta sur cet échafaud fleuri, dont les marches étaient également jonchées de fleurs et de feuillages ; et ce ne fut que lorsqu' il y fui parvenu tout à fait qu' il s' aperçut que cet escalier n' était autre que les épaulés des plus enthousiastes.

Pendant ce temps, le marquis de Valaperta était revenu sur la place, et, groupé avec les plus turbulents des enragés, se tenait à distance de cette humble charrette, transformée soudain en un triomphant autel. Un moine quêteur, car à cette singulière époque les divers ordres vaquaient à leurs habituelles fonctions, malgré l' effervescence et le peu de sympathies du peuple pour les religieux d' une autre congrégation que celle de Savonarola, un moine quêteur, disons-nous, aborda le marquis et lui demanda la charité.

— Volontiers, cher père, dit Gaetano, voici un sequin, mais à une condition : c' est que vous combattrez de dessus cette borne, du haut d' une fenêtre ou des marches du palais ; le révérend fra Geronimo.

— Je le reçois, monseigneur, répondit le moine, et le remettrai fidèlement au père franciscain qui a résolu de faire ce que vous souhaitez si chrétiennement.

— Ah ! il y aura donc une réponse?

— Oui, mon fils, et une si belle qu’ on en parlera longtemps, répondit le moine en s’ éloignant tortueusement.

— Çà ! firent quelques jeunes gens, laisserons-nous donc brailler ce moine?

— Silence ! faites silence ! vive Savonarola !... répondit la foule.— Qu’ il parle !... Écoutez!

— Taisez-vous donc, messieurs, puisqu’ il y aura une réponse!

Le silence s’ établit dans toute la place comme par enchantement.

— Mes frères, dit Savonarola, je consens à élever encore une fois ma faible voix au milieu de vous, mais c’ est pour vous supplier de renoncer à vous occuper davantage d’ un pauvre pécheur qui n’ a pu trouver grâce devant le Seigneur, puisqu’ il est désormais réduit au silence.

— Au néant l’ excommunication ! fit la foule avec explosion, — au néant!

— Messieurs, dit Gaetano, admirez la belle goutte d’ huile que le saint homme vient de jeter sur le feu!

Savonarola fit un geste, le silence régna de nouveau dans celte mer de têtes ardentes.

— Les grands de la terre, reprit-il, se sont émus des faibles paroles du pauvre moine ; et, où je mettais l’ esprit et l’ inspiration de la Divinité, ils ont vu des blasphèmes impies et des excitations coupables à la révolte.— Hélas ! mes amis, la vérité a toujours parlé par ma bouche : j’ ai dénoncé à votre indignation les menées criminelles des oppresseurs et des tyrans.

— C’ est vrai ! c’ est vrai ! Vive le père du peuple ! répondit la foule pleine d’ enthousiasme.

— Dieu a voulu cependant qu’ à ma voix une réforme immense s’ établit et prévalût dans la cité de Florence. Dieu a permis que Florence fût gouvernée par son peuple, et qu’ il ne fût pas au pouvoir du petit nombre de disposer du sort de la multitude et d’ opprimer sa liberté [1].

— Vivat ! vivat ! Gloire au fondateur de la république ! cria-t-on de toutes parts.

— Je succomberai dans la lutte, reprit Savonarola avec accable-

ment, je le prévois, mes frères, parce que la méchanceté des hommes finit toujours par triompher de celui qui s’ est fait une loi de la vérité ; — mais du moins, je vous en conjure, Florentins, je vous en supplie, ne changez rien

au gouvernement qui vous régit aujourd' hui.— Vous avez chassé les tyrans de votre patrie, ne rendez pas leur retour facile ni nécessaire par vos excès. — Des agrandissements importants, des prospérités infinies seront le fruit des travaux de la république florentine, tandis que les autres États qui refusent d' accueillir la grande réforme périront d' eux-mêmes et tomberont en poussière sous l' épée des conquérants.

Un profond mouvement se manifesta dans la foule ; l' attention devint plus soutenue.

Savonarola reprit avec exaltation:

— Malheur, malheur aux princes qui refusent l' émancipation des peuples ! malheur aux prêtres qui ne s' appuient pas sur les règles de la pureté et oublient les devoirs de la sainte mission qui leur est confiée par Dieu lui-même ! Malheur aux princes de l' Église, malheur au clergé, s' ils ne réforment pas au plus vite les mœurs scandaleuses qu' ils affichent sans pudeur ! malheur à son chef Alexandre, s' il persiste dans la voie impure et criminelle où il a mis le pied ! Malheur aux oppresseurs, la main du Seigneur s' appesantira sur les débauchés et les parjures, et rien, non, rien ne pourra les sauver de la colère céleste!

Une explosion de vivat retentit dans la foule. Les mains se pressaient avec enthousiasme, on s' embrassait avec transport, et la voix du prophète se perdit au milieu des acclamations frénétiques ; c' était du délire. Le tout entremêlé des indignations des partis opposés.

Bientôt un grand mouvement de retraite s' opéra dans la foule : deux troupes de hallebardiers et d' arquebusiers débouchèrent sur la place, s' avancèrent vers le palais, dont elles déblayèrent les marches, et en même temps un moine de l' ordre de Saint-François parut seul au haut du perron.

— C' est la journée des moines ! dit Gaetano de mauvaise humeur.

— Excellence, lui dit quelqu' un en le tirant par la manche, c' est la réponse!

Le marquis se retourna et reconnut la figure railleuse du quêteur.

— Silence ! faites silence ! cria l' officier qui commandait les soldats aux gens du peuple les plus rapprochés ; mais ceux du fond de la place, n' ayant rien vu de ce qui se passait que le fer des hallebardes dominant les têtes, continuaient de vociférer avec une énergie croissante.

L' officier fit un signe, et le roulement lugubre ides lourds tambours de cette époque parvint jusqu' aux oreilles les plus éloignées et les plus rétives. Le silence s' établit aussitôt.

Savonarola avait un organe peu étendu ; mais telle était l' avidité de toutes les oreilles qu' aucun mot de sa harangue n' avait été perdu. Le moine qui était alors sur le perron du palais, en face de Savonarola, et sur lequel tous les yeux se fixaient avec colère, avait, heureusement pour lui, la voix très-forte.

Il s' appelait fra Francesco de Pouille ; c' était, du reste, un prédicateur d' un immense talent, et qu' on savait être arrivé à Florence, envoyé par Alexandre VI, avec des pouvoirs fort étendus.

— Peuple de Florence, dit-il, seigneurs, bourgeois et manants, un bref du Saint-Siége menace d' envelopper toute la ville dans une excommunication générale, si ces manifestations coupables se renouvellent.

— A bas ! à bas ! répondit la foule d' une seule voix. Vive Savonarola!

— Peuple de Florence, reprit le franciscain, — et sa voix résonna comme un cuivre, — voici dans ma main droite la mille d' excommunication ! Obéissez tous et dispersez-vous, bu sinon j' ouvre la main, et les calamités vont s' épandre sur la cité maudite!

— Ah!... fit la foule, les femmes surtout, avec une indicible terreur.

— Obéissez, ou sinon les églises se fermeront, les enfants seront refusés au saint baptistère, les morts resteront privés de sépulture, et la malédiction du Seigneur vous plongera dans un abîme de désolation!

Un sourd murmure d' effroi plana sur toute cette foule, domptée tout à coup par la menace de cette arme terrible qui, à cette époque de foi sincère et d' aveuglement fanatique, avait toute la force d' un fléau céleste et était redoutée cent fois plus encore que les inondations, l' incendie ou la peste.

— Malheur ! malheur ! malheur sur moi ! fit la voix pure de Savonarola.

— Place, reprit le franciscain, faites place à la justice de Dieu ! Les hallebardiers s' avancèrent, et la foule s' écarta, gagnant les rues et ruelles adjacentes et les portiques. La place resta presque entièrement vide à l' endroit où, un instant auparavant, elle était remplie d' une manière si compacte, à l' angle du portique où se trouvait la charrette fleurie du réformateur. Quatre hallebardiers montèrent sur la charrette, en firent descendre fra Geronimo et se saisirent de lui, ainsi que des deux moines qui l' avaient accompagné.

— C' est une indignité !... s' écria le petit nombre resté dans le fond de la place ; arrêter notre père !...

— Mais défendez-le donc, lâches ! criaient quelques femmes qui n' avaient pas entendu la menace d' excommunication.

— De quel droit, dirent les deux compagnons de Savonarola, ose-t-on-porter la main sur les ministres du Seigneur?

— Ordre du général de l’ ordre de Saint-Dominique, répondit le franciscain.

— Trahison et faiblesse des hommes ! s’ écrièrent les deux moines.

— Ma vie est à Dieu, prenez-la ! fit Savonarola.

En ce moment un homme parut, qui se plaça entre les deux moines et celui qui déjà laissait éclater la joie du triomphe. C’ était messer Nicolo Machiavelli.

— Par ordre de la seigneurie, dit-il, que fra Geronimo soit libre !

— Vivat ! vivat ! s’ écria la foule avec les transports les plus fous ; bar la nouvelle circula dans le peuple avec la rapidité de la foudre, et la place s’ était remplie de monde comme par enchantement.

Mais un roulement de tambours commanda le silence. Le franciscain était un moine à passion ardente, il n’ était pas homme à s’ avouer vaincu, et comptait sa vie pour rien, car il savait qu’ elle pouvait-être utile à la cause qu’ il servait. D’ ailleurs, il venait de puiser du courage dans le regard d’ un homme qui, resté dans l’ intérieur du palais, était caché à tous, excepté pour lui, derrière les plis d’ un rideau.

— Peuple de Florence, reprit-il, Dieu m’ est témoin qu’ avant de vous envelopper dans la malédiction, j’ ai le plus ferme désir d’ épuiser tous les moyens de conciliation. On vous trompe, vous êtes les jouets innocents d’ une habile influence, et l’ on a même été jusqu’ à vous aveugler par de prétendus miracles.

— C’ est vrai, c’ est vrai ! s’ écria la foule, Savonarola a ressuscité un mort!

— Mensonge ! répliqua le franciscain, tout étonné du silence dédaigneux gardé par le réformateur ; mensonge ! Assurément je me regarde comme un trop grand pécheur pour que Dieu m’ accorde jamais la grâce de faire un miracle, mais je fais le sacrifice de ma vie si celui qui vous entraîne veut sacrifier la sienne. Nous entrerons tous deux dans un bûcher ardent ; j’ y périrai, moi, je le sais ; mais s’ il est réellement prophète, lui, Dieu le sauvera!

— Nous acceptons ! répondirent avec ardeur les deux compagnons de Savonarola.

Savonarola avait levé ses regards vers le ciel avec la résignation

du martyr. Il comprenait le piège, il se laissait rouler dans l' abîme. Ce singulier défi mit fin à toute agitation ; Savonarola et ses compagnons regagnèrent le couvent de Saint-Marc, et la foule s' écoula silencieuse.

— Qu' il se tire de là ! fit Gaetano à son entourage, en éclatant de rire.

— Mauvaise journée pour la république ! murmura Machiavel en rentrant au palais.

Il se dirigea vers une petite salle du rez-de-chaussée, et quand il y entra, le bruit qu' il fit en refermant la porte ne put faire sortir de sa rêverie un homme enveloppé d' un manteau et qui, en partie caché par les rideaux de la fenêtre, suivait d' un œil profond et attristé la disparition des derniers vestiges de l' agitation populaire.

C' était dom César Borgia, le cavalier au sequin d' or de la porte San Gallo.

— Sa réputation de prophète est attaquée, murmurait-il, il est perdu... Et pourtant c' était un homme fort.

— Mieux que cela, monseigneur, répliqua Machiavel en s' approchant, — un juste!

— Signor Machiavel, croyez-vous fermement qu' avec lui vous marchiez?

— Florence marchait, oui, monseigneur.

— Ah ! Florence seulement, n' est-ce pas?

— Monseigneur, avant d' être Florentin, je suis Italien : c' est là une nuance trop oubliée de la plupart des hommes d' aujourd' hui.

— Dante, le grand Dante Alighieri, voulait l' unité de l' Italie ; et vous?

— Moi aussi, monseigneur, et ce n' est pas d' aujourd' hui que j' ai résolu de vouer à cotte idée ma vie tout entière.

— Vous croyez cette unité possible?

— Oui, malgré les obstacles.

— Ah ! les obstacles... fit dom César en souriant, les obstacles... on les brise!

— Il en est qu' on est forcé de respecter ; mais s' il se rencontrait telles circonstances où ils seraient surmontés naturellement...

— Expliquez-vous, maître, dit dom César en regardant profondément l' homme d' État.

— A vous, cardinal de la sainte Église, à vous, qui pouvez prétendre à ceindre un jour la tiare, je puis tout dire. Oui, monseigneur, vous voyez comme moi, j' en suis sûr, où est l' obstacle.

— Il est... d’ où je viens, n’ est-ce pas, à Rome?

— Oui et non, monseigneur. Écoutez. Pour que ce grand rêve soit réalisé, que faut-il ? Que les deux puissances, spirituelle et temporelle, envisagent le même but et consentent à y marcher ; pour cela, il faut que le prince soit assez puissant pour réunir autour de lui une armée composée d’ Italiens, une armée nationale, et qu’ il soit assez étroitement lié avec le pape pour être sûr de se voir compris et secondé. Que pensez-vous, monseigneur, d’ un prince et d’ un pape qui seraient de la même famille?

— Où voyez-vous le prince?

— Le duc de Gandia, votre frère.

— Oui-da !... Eh bien ! messer, venez vous-même à Rome m’ annoncer le dénoûment de l’ affaire de Savonarola, et nous reprendrons cet entretien.

CHAPITRE XII

LA DEVISE DE LA MAISON D' AUTRICHE

Au coin du palais Bracchi, à l' extrémité sud de la place Navone, à Rome, se trouve encore aujourd' hui le fragment d' un groupe de marbre de Ménélas et Patrocle, connu sous le nom de Pasquin ou Pasquino.

A deux pas de ce torse, que le cavalier Bernin regardait comme le plus beau type des figures antiques, était une pauvre échoppe, une de ces boutiques creusées plutôt que ménagées dans le rez-de-chaussée d' une maison, et dont le menu peuple savait le chemin, aussi bien que celui du Vatican ou du Quirinal.

Cette échoppe était occupée par un tailleur, léger d' argent mais riche d' esprit, une de ces organisations étranges que les gens à courte vue ne manquent pas d' accuser de folie, parce que leur admirable instinct et la justesse de leurs réflexions heurtent les notions absurdes et les sentiments terre-à-terre, — et dont le prototype est Diogène.

Ce tailleur, garçon caustique s' il en fut, et dont toutes les allures frisaient fort le cynisme, avait nom Pasquino ; on le disait fort instruit sous son apparente simplicité ; on allait même jusqu' à prétendre qu' il avait étudié pour être prêtre, et qu' un beau jour, tourmenté d' un trop vif désir amoureux, il s' en était accusé auprès de
son confesseur, le cœur tout confit de contrition. Or, le confesseur ayant eu l' imprudence de lui débiter une fort belle théorie sur le peu d' importance de ces sortes de péchés, pourvu qu' ils ne tournent pas au scandale, messer Pasquino fut si révolté de cette casuistique, dont le grand Escobar n' avait pas encore donné le code, qu' il jeta le froc aux orties.

Enfant du hasard, entré dans le couvent saris savoir comment, et ne voulant plus admettre le pourquoi, il erra dans Rome, sans sou ni maille, jusqu' au jour où il tomba d' inanition à la porte d' un pauvre diable de tailleur. Celui-ci le recueillit, lui enseigna tarit bien que mal son métier, et mourut en lui laissant son échoppe.

Chaque fois que le peuple de Rome, qui depuis plus de vingt siècles passe la moitié de sa vie. sur la place publique, se trouvait en émoi ou

simplement rassemblé au nombre de plus de dix sur la place Navone, on était certain de voir accourir Pasquino, dont la langue ne tarissait pas et lançait le sarcasme et le ridicule à tort et à travers : un peu sur tout le monde, grands ou petits, faibles ou puissants, mais toujours avec ce fond de bon sens, d' à-propos, de profondeur qui est un des apanages du peuple. Cependant, il y avait des jours où Pasquino était morose et où, sous prétexte qu' il aurait pu avoir un pourpoint à rapiécer, il s' étendait sur son établi et dormait. Alors oh venait le relancer dans son échoppe, on lui soumettait le motif de l' effervescence populaire ou la nouvelle survenue, et l' on attendait son avis.

S' il arrivait que Pasquino eût mal digéré son maigre dîner, ou bien fût pris de cette Superbe somnolence dont les peuples d' Italie semblent avoir le monopole, il lâchait un mot, comique ou sérieux, innocent ou féroce, et se tournait d' un autre côté. Le mot avait toujours un succès fou. Il y avait même des jours où Pasquino disparaissait. Ces jours-là, personne, si ce n' est quelque jolie Transtevérine, ne pouvait dire ce qu' il était devenu ; mais si le peuple accourait à son échoppe et maugréait de ne point rencontrer l' espèce de cadran moral auquel il aimait à régler son opinion, il n' avait qu' à se retourner.

Sur le socle de la statue mutilée était collé un bout de papier sur lequel flamboyait la sentence ou la réflexion désirée.

Aussi, depuis, la statue a-t-elle conservé le nom du pauvre tailleur Pasquino.

Et il y a toujours une main discrète qui se charge, encore aujourd' hui, de suppléer Pasquin chaque fois que l' occasion se présente. Il est même difficile de dissuader les bonnes femmes du Transtevere

que ce n' est pas l' ombre du digne tailleur qui prend la peine de revenir exprès du purgatoire.

Ce jour-là, c' est-à-dire le 14 juin 1497, un mercredi, il y avait affluence de populaire, hommes et femmes, sur la place Navone, par suite d' un bruit qui avait couru dès le point du jour, partant du Ghetto, le quartier des juifs. Ce bruit était qu' une mésintelligence existait entre le pape et Venise.

Les opinions avaient beau jeu, car la puissance des Vénitiens était alors à son plus haut degré de splendeur ; et bien que le conseil des Dix ne fût pas précisément adoré, l' état de république de ce pays plaisait au peuple romain ; de sorte qu' il eût vu avec peine une guerre survenir. Los commentaires

sans fin s’ étalaient avec la faconde ordinaire des méridionaux ; mais les conclusions n’ abondaient pas.

— Qu’ en pense Pasquin ? demanda un impatient ou un épuisé d’ arguments.

— Pasquin ! Pasquin!

Le tailleur n’ était pas là ; un petit garçon se chargea de l’ aller chercher ; mais il revint en se frottant les oreilles, ce qui signifiait que l’ arbitre populaire était de mauvaise humeur. Alors un homme se détacha des groupes et tourna la rue des Libraires, dans la direction de sa demeure. Cet homme revint bientôt comme le petit garçon, non point en se frottant les oreilles, mais les yeux ardents de colère ; et il raconta que sa motion avait été reçue, par l’ insolent tailleur, avec un torrent d’ injures qu’ un honnête chrétien n’ oserait jamais répéter, surtout devant des dames.

Un vieillard se dirigea péniblement du côté de l’ échoppe, et du moment où il y arrivait, Pasquino en sortait, le front baissé, les yeux fixes, les bras croisés sur sa poitrine et dans l’ attitude de la plus profonde méditation.

Une exclamation universelle accueillit le tailleur, qui n’ y fit seulement pas attention. C’ était un homme de près de quarante ans, à la taille haute, aux cheveux crépus, et dont les vêtements étaient réduits aux plus absolues nécessités. Un bonnet de laine rouge, une chemise et des grègues ; seulement, il était chaussé : c’ était même à peu près son luxe unique que sa chaussure, car, comme il prétendait descendre en ligne directe d’ un tribun de la vieille république romaine, il soutenait que les esclaves seuls devaient marcher nu-pieds.

— Que penses-tu du différend avec Venise ? lui fut-il dit tout d’ une voix.

Pasquino releva la tête, et considéra les assistants avec étonnement. La question fut répétée.

— Venise, dit Pasquino, c’ est un État florissant, un gouvernement fort, et dont la puissance s’ étendra encore, — si l’ Empereur le permet.

— Que nous parle-t-il de l’ Empereur ? Venise, Pasquino, est en désaccord avec Rome!

— Rome, est le plus faible des États italiens, Rome n’ a pas de territoire, peu de troupes, peu d’ argent ; mais elle aurait tout cela... si l’ Empereur le permettait.

— Encore l’ Empereur ! Pasquino, à la question ! Rome et Venise ! Pasquino releva la tête encore une fois et secoua sa vaste crinière avec un fier mouvement de lion.

— Doubles, quadruples, centuples brutes que vous êtes tous ! s’ écria-t-il, faites-moi donc le plaisir de me dire quelle est l’ odieuse bestiasse qui se complaît à vous faire divaguer de la sorte ! Rome et Venise ? Eh ! ce sont deux vieilles amies qui ne songeront pas de longtemps à se brouiller, je vous en réponds, tandis que... Vous ne connaissez pas Maximilien?

— L’ empereur d’ Allemagne ?...

— Oui, le chef de la maison d’ Autriche. Eh bien, c’ est le fils de Frédéric III ! or, savez-vous à quoi ce bon Frédéric a passé ses derniers jours, avant d’ aller rejoindre ses ancêtres dans la tombe?

— A faire son salut ? dit timidement un bourgeois à la face béate. Pasquino le regarda avec pitié et reprit:

— A composer une devise pour sa maison. Cette devise, mes maîtres, si vous voulez la connaître, vous n’ avez qu’ à vous rendre au Campo di Fiore, où se trouve le palais de l’ ambassadeur. Il n’ y a pas encore vingt-quatre heures qu’ elle a été gravée au-dessous des armoiries de l’ Empire.

— Quelle est la devise ? demanda-t-on de tous côtés avec une vive curiosité.

Pasquino chercha autour de lui, et eut bientôt trouvé à terre un morceau de charbon. Il s’ approcha alors d’ une maison et y traça rapidement les cinq voyelles de l’ alphabet:

A. E. I. O. U.

— Voilà la devise de l’ Autriche, dit-il en montrant son inscription.

Un éclat de rire universel éclata, poussé d’ abord par ceux qui savaient ce que c’ était que l’ alphabet, et ensuite par ceux à qui on l’ expliqua.

— Devise ambitieuse ! fit le tailleur.

— Qu’ est-ce que cela signifie ? demanda la foule ; dis-nous-le, Pasquino.

— Ah ! vous êtes affriandés, mes amis ? c’ est un rébus, une charade, un logogriphe, ou quelque chose d’ approchant ; eh bien ! j’ ai eu la même curiosité que vous, moi, hier, tandis qu’ un tailleur d’ images sculptait ces lettres sur le marbre de la corniche du palais. Je suis entré tout droit, et j’ ai demandé à parler à M. l’ ambassadeur.

— Il n’ est pas gêné!

— Pourquoi se gêner ! L’ ambassadeur m’ a fort bien reçu, et il a daigné me donner lui-même l’ explication demandée ; la voici : *AustrioeEst*

Imperare Orbi Universo! — Ah ! triples ignorants, vous n’ en êtes pas plus avancés, c’ est du latin, la langue de vos pères, ne devriez-vous pas la connaître tous ! — Il est vrai que celle qui lui a succédé, a bien son charme... — Eh bien, cela signifie : « C’ est le destin de l’ Autriche de commander au monde entier ! »

Un formidable cri de réprobation suivit cette traduction ; mais Pasquino parvint à obtenir le silence.

— Attendez donc, cria-t-il, je n’ ai pas fini!

— Écoutez, écoutez !... écoutez Pasquino!

— C’ est la traduction de l’ ambassadeur, cela ; est-ce que vous croyez que je m’ en suis contenté, moi ? non pas, certes !

— Qu’ as-tu compris, Pasquino ? dis-le!

— Voyons, combien avons-nous de royaumes et d’ États en Italie ?... Personne ne répond ?... Ah ! c’ est qu’ en effet la chose est difficile à énumérer. Outre les grands, c’ est-à-dire Naples, Rome, Florence, Milan, Gênes et Venise, nous avons les princes et les petits États, les Colonna, les Montefeltri, les Manfredi, les Bentivogli, les Malatesta, les Vitelli, les Baglioni, les Orsini, la maison d’ Este, que sais-je ! cent autres encore, n’ est-ce pas ?... Or, tous ces États sont forts vis-à-vis l’ un de l’ autre, mais ils seraient faibles, bien faibles, — ils l’ ont prouvé déjà, — si quelque grande puissance comme la France, l’ Espagne ou l’ Allemagne, s’ imaginait de les asservir, ce qui est déjà fait à moitié.

— Ah çà ! où veut-il en venir, ce tailleur du diable ! dit un vieillard.

— A ceci, tête blanche : c’ est que l’ Italie devrait former un seul État.

— C’ est vrai ! c’ est vrai ! Rome pour capitale !

— Ah ! Romains égoïstes, je vous vois venir ! mais il y a quelque chose qui s’ oppose à ce que jamais l’ Italie soit un État indépendant
et unitaire, et ce quelque chose, c’ est la devise du chef de la maison d’ Autriche : A. E. I. O. U !...

— Explique-toi, Pasquino.

— Cette devise ambitieuse est un mensonge, une vantardise, un rêve impossible, mais elle cache un sens plus acceptable, je l’ ai découvert... c’ est celui-ci:

Austria Est Italiæ Obstaculum Unitati.

Ce qui signifie, se hâta d’ ajouter Pasquino, pour ceux qui ne savent pas la langue de Cicéron, bien qu’ elle ait été un peu écorchée après quinze siècles:

L’ Autriche est l’ obstacle à l’ unité de l’ Italie.

— Bravo ! bravo ! s’ écria le peuple en battant des mains et jetant Ses, bonnets en l’ air.

— Voilà mon opinion sur le différend entre Rome et Venise, répliqua Pasquino en s’ éloignant. — Bonsoir!

Mais au moment où il voulut tourner la rue des Libraires pour regagner son humble échoppe, il fut forcé de reculer, car une litière, portée par six laquais et entourée d’ un monde de seigneurs, d’ abbés et d’ estafiers en obstruait absolument l’ entrée,.

— Holà ! maître Pasquino, fit une voix sortant des profondeurs de la litière, tu es un plaisant drôle d’ interpréter ainsi la pensée de notre cousin l’ empereur d’ Allemagne!

Le tailleur s’ approcha de la litière, y jeta les yeux sans vergogne, et sourit en voyant, couché nonchalamment sur les coussins de velours un homme vêtu d’ une robe écarlate et jouant d’ une main avec les cordons d’ un objet caché dans l’ autre. Il reconnut le cardinal Valentin, et lui dit en souriant finement:

— Ma version vous étonne, monseigneur?

— Non pas, maître.

— Et qu’ en pensez-vous?

— Que tu es un clerc fort habile, et que si tu veux quitter ta misérable boutique, je te donnerai une bonne abbaye, — à ton choix.

— Merci, monseigneur, cela m’ obligerait à prêcher au moins une fois par semaine.

— Eh bien?

— Eh bien, mais comme j’ aurais chaque fois une bonne poignée au moins de vérités à répandre sur les têtes chaudes de nos Italiens,
cela ferait trop les affaires des faiseurs de devises hiéroglyphiques et pas assez celles... d’ un autre.

— Ah !... répondit dom César en regardant l’ homme du peuple d’ un œil profond et incisif ; — éloignez-vous, messieurs, ajouta-t-il en s’ adressant à sa suite.

— De quel autre voulez-vous parler, monsieur ? demanda dom César à Pasquino.

Le tailleur parut frappé de ce changement de langage et répondit hardiment:

— De l' homme qui se couvrirait de ridicule aux yeux du monde entier, s' il n' obéissait pas à la devise qu' il s' est choisie, devise aussi ambitieuse que celle de la maison d' Autriche, mais qui est une espérance pour tout un peuple *: Ave, Coesar ! Italiam ! Italiam!*

— Écoutez, messer Pasquin, et rappelez-vous bien ce que je vais vous dire.

— Parlez, monseigneur.

— Êtes-vous homme à venir me voir quand je vous appellerai?

— Oui, pourvu que ce ne soit pas dans votre palais ni au Vatican.

— Soit ; eh bien, quand il y aura un caillou blanc au pied de la statue mutilée qui est en face de votre boutique, vous vous rendrez, à la dixième heure du soir, dans la *Chambre de Néron,* au bout du souterrain qui ouvre dans la galerie basse du Colisée.

— C' est bien, monseigneur ; et quand j' aurai besoin de vous parler, moi?

— Vous suspendrez un chiffon rouge à votre volet.

Dom César rappela sa suite et avança la main en congédiant Pasquino ; mais celui-ci recula, le visage rouge de honte. Il y avait une bourse dans la main du Valentin.

— Approchez, mes amis, s' écria Pasquino en s' adressant à de pauvres diables déguenillés, monseigneur veut vous faire largesses.

Une trentaine de gueux, bohèmes ou mendiants, entoura la litière ; mais le cardinal donna sa bourse à un abbé, qui en jeta le contenu à ces bonnes gens.

Le cortège se mit en marche après que le prince et l' homme du peuple eurent échangé un dernier regard.

Mais en arrivant à la rue qui précède l' église de Saint-Laurent de Damas, la litière fut arrêtée par une autre, dont les porteurs marchaient moins vite. Cette litière était également entourée d' un monde de seigneurs et de valets.

— Place à monseigneur le cardinal Borgia ! firent les estafiers du Valentin.

Une tête de femme sortit aussitôt de la litière marchant en avant, et une voix suave retentit dans la rue, s' adressant aux porteurs et aux seigneurs qui

lui faisaient cortège:

— Rangez-vous, messieurs, et laissez passer Son Éminence [2] ! dit cette voix.

Dom César s' était penché, lui aussi, hors de la litière, et en reconnaissant la signora Cressida avait fait arrêter. Il descendit et s' approcha de la première litière avec les signes du plus grand empressement.

— Belle dame, dit-il, la coutume veut que vous me cédiez le pas, mais je serai plus galant que la coutume. Mes gens suivront et j' aurai le plaisir de vous conduire à votre palais. Me faites-vous place?

— Votre Éminence me comble ! fit la Cressida émerveillée.

— N' êtes-vous point la maîtresse de mon cœur ? fit dom César en montant dans la litière et baisant la main de la courtisane.

— Cœur bien partagé !... s' écria Cressida en riant.

— Méchante ! répondit le cardinal. Puis il se pencha au dehors et donna l' ordre de marcher.

Le cortège s' avança, la litière vide suivant ; mais les deux escortes s' étaient réunies et confondues.

— Vrai, monseigneur, fit Cressida, je ne puis m' habituer à vous voir vêtu de la sorte!

— Ah ! ma robe rouge... c' est absolument comme moi ; mais je vous assure qu' elle ne me gêne guère.

— Cela veut-il dire que vous en faites bon marché?

— Il faut bien souffrir quelque chose, quand on a la tiare en perspective.

— A dater du jour où vous serez élu, Votre Sainteté ne me connaîtra plus.

— Pourquoi cela ? J' aime les arts passionnément. Je ne pourrai plus aller vous entendre au théâtre, c' est vrai ; mais vous daignerez bien venir chanter au Vatican?

— Allons, qui vivra verra ! Vous savez que je donne une fête, ce soir, à ma villa de Ripetta ; — y viendrez-vous?

— Non ; j' ai affaire, répondit dom César en fronçant les sourcils.

— Mais demain ? demanda Cressida.

— Demain, je serai tout à vous. A propos, avez-vous prié à votre fête Juliano de la Rovera?

— Un parent du préfet de Rome?

— Oui, le cardinal de Saint-Pierre-aux-Liens, ou plus simplement Vincola, comme on m' appelle, moi, Valentin.

— Je le croyais proscrit.

— Il ne l’ est plus.

— Et que fait-il à Rome?

— Il conspire contre moi.

— Ah !... fit la comédienne en regardant le cardinal dans les yeux, — ce qui signifiait assez clairement : Et il vit encore?

— J’ aime mieux le gagner. J’ ai compté sur vous pour cela, Cressida.

— Je suis votre servante, monseigneur. Je vais inviter le Vincola. La litière s’ arrêta, on était arrivé à la place du Campo di Fiore ; c’ était là qu’ habitait la Cressida. Dom César descendit de la litière et prit congé d’ elle ; mais celle-ci le retint par la main.

— Ah ! monseigneur, une grâce à vous demander.

— Parlez, belle dame, répondit le cardinal de l’ air le plus galant.

— J’ ai un vieux serviteur, un joueur de viole, natif de Bergame, qui n’ est plus bon à rien ; donnez-lui donc une abbaye.

— Ce n’ est point que je veuille vous refuser, mais convenez que vous n’ avez guère souci de ma réputation.

— En quoi, monseigneur?

— N’ y a-t-il pas là de quoi faire crier?

— Bah ! n’ en avez-vous pas donné deux à don Michelotto, tout dernièrement?

— Mais Michelotto...

— Votre écuyer, votre capitaine pourfendeur, pour ne pas dire plus...

— Il faut bien faire ce que vous voulez, dit le cardinal en se retournant vers sa suite ; et avisant un abbé qui s’ avança avec empressement : — Messer Giordano Berolla, dit-il, prenez exactement les noms que va vous dicter madame.

Pendant que l’ abbé écrivit sur ses tablettes, dom César regagna sa litière et attendit, pour ordonner qu’ on se remît en route, que la comédienne fût rentrée chez elle.

Quand l’ abbé eut achevé, Cressida lui tendit avec grâce une lourde bourse de velours.

— Tenez, messer Giordano, dit-elle, pour vos pauvres. La litière s’ ébranla, et un valet de la courtisane s’ adressa à un

homme qui, assis sur le seuil du palais, ne semblait pas s’ apercevoir de tout ce mouvement.

— Allons, maraud, dit-il, ôte-toi de là ! place à madame Cressida!

— Vous pourriez être plus poli ! répondit cet homme en se levant et en se rangeant contre la muraille.

— Pardon, mon ami, dit la comédienne de sa voix suave en passant à côté de lui, c’ est un laquais mal-appris.

Tout le cortège de la séduisante femme disparut dans le palais. Alors seulement dom César donna l’ ordre à ses gens de marcher. Pendant tout ce temps d’ arrêt, il avait eu constamment les yeux fixés sur les cinq voyelles qui, en effet, étaient sculptées au-dessous des armes de l’ Empire, à la porte de l’ ambassadeur.

— Pasquin l’ a dit, murmura-t-il d’ une voix sourde, l’ Autriche est l’ obstacle à l’ unité de l’ Italie...

Puis il rejeta sa tête en arrière, et ajouta avec un fier plissement des lèvres:

— Nous verrons !...

CHAPITRE XIII

LA CHAMBRE DE NÉRON

L’ homme rabroué d’ une façon si peu convenable par le valet de la courtisane n’ était autre que Giorgio Schiavone. Il se dirigeait vers le Tibre lorsque, arrivé dans une ruelle, il fut rejoint par un homme qui l’ avait suivi jusque-là et l’ accosta.

— Il y a quelqu’ un qui désire vous parler, dit ce nouveau venu.

— Qui cela, homme ou femme ? demanda Giorgio avec insouciance.

— Quelqu’ un que vous connaissez et que vous serez aisé de revoir.

— Où faut-il que je me rende?

— Au Colisée. Vous monterez à la deuxième galerie. Hâtez-vous.

Le gondolier, au lieu de continuer à marcher devant lui, tourna à gauche, traversa le Ghetto sans se signer, comme le faisaient les bonnes femmes, pour lesquelles le quartier des Juifs était le rendez-vous des démons, un sabbat perpétuel ; puis il gagna le Campo Vaccino, et se trouva bientôt en face de ce monument achevé par Titus, qui, sans égal au monde, pouvait contenir quatre-vingt-dix mille, et, dans les grands jours, jusqu’ à cent vingt mille spectateurs.

L’ amphithéâtre du Colisée, — les Italiens l’ appellent *Colosseo,* — était déjà fort ruiné à celte époque : transformé en forteresse au treizième siècle, puis en hôpital de pestiférés ou plutôt en charnier, où mouraient ces malheureux par milliers ; après avoir servi de carrière, — car plus d’ un grand seigneur, plus d’ un bourgeois, ne s’ étaient pas gênés pour y prendre les pierres dont ils avaient besoin pour élever leurs palais ou leurs maisons, — c’ était, en 1407, une fort belle désolation, une ruiné majestueuse, la plus belle image de ce peuplé romain, vrai colosse de gloire, de puissance et de force, dont les Barbares eurent raison.

Schiavone gravit les escaliers effondrés, et parvint au deuxième étage du monument, celui dont les arcades sont ornées de colonnes ioniques. Un soleil splendide inondait les gradins restés étagés sur leurs massives assises, ce qui força le gondolier à rester dans la galerie.

Il était harassé, mort de fatigue. Le pauvre garçon fouillait Rome depuis huit jours sans pouvoir trouver Leona.

Sa mère, sur l' indication de Leona elle-même, lui avait dit qu' elle était partie pour Urbino et devait ensuite aller à Rome ; mais il était loin de se douter qu' à Urbino elle fût dans le palais de la duchesse. Aussi ses recherches avaient-elles été vaines. Il demeurait convaincu que son père voulait là soustraire à tous les regards, surtout après la tentative d' enlèvement faite par l' homme masqué de Venise ; mais son cœur saignait de n' avoir pas pu obtenir, lui, un peu plus de confiance. Il se coucha sur un bloc de marbre et s' endormit.

Au bout d' une bonne heure, un homme enveloppé d' un manteau le réveilla.

— Giovanni ! s' écria le gondolier en le reconnaissant ; — puis il ses ravisa. — Ah ! pardon, monsieur le comte...

— Non, Giovanni, toujours Giovanni pour toi.

— Vous ici, à Rome!

— Tu y es bien, toi!

— Oh ! moi, C' est pour... mon commerce de bois ; j' ai un bateau chargé à Ripetta. Le conseil des Dix vous a donc relâché?

— Au bout de huit jours.

— Savez-vous ce qui s' est passé à Venise, après votre arrestation dans la maison de ma mère?

— Je le sais, répondit Caraccioli en fronçant les sourcils.

— Vous savez qu' un infâme osa...

— Je sais tout, te dis-je.

— Après avoir couru en vain à la poursuite des ravisseurs, je rentrai à la maison ; mais Leona avait disparu. Ma mère me dit que son père l' avait emmenée de suite à Rome. J' espérais donc l' y trouver, ma bonne sœur Leona ; mais je l' ai cherchée inutilement, dans les rares instants que me laisse mon commerce. Vous, Giovanni, savez-vous où elle est?

— Je le sais. En quittant la prison d' État, je fus chargé par le conseil des Dix d' une mission secrète auprès du duc de Gandia, résidant à Rome. Ici, je trouvai le père de Leona... que je connaissais. Il m' apprit qu' il avait laissé sa fille à la cour de Guidobaldo, le duc d' Urbin, l' ancien général de l' Église.

— Leona à la cour du duc d' Urbin ! fit Giorgio en ouvrant de grands yeux.

— Je suis comte de Caraccioli, mon ami, prince de Melfi, que sais-je encore... Certes, je te le jure, je mets ces titres au-dessous des qualités du cœur, quoique mon nom soit inscrit au Livre d' Or de Venise ; je ne suis pas de mon siècle, enfin, comme disent mes amis ; mais j' ai une famille puissante, et mes aïeux ont quelque renom dans la chrétienté. J' ai dû sacrifier quelques jours du bonheur qui m' attend en consentant à ce que Leona passât quelque temps auprès de la duchesse d' Urbin, en qualité de dame d' honneur. Cela lui donnera un peu de considération aux yeux de ma famille.

— Je comprends. Et y restera-t-elle longtemps encore?

— Non. Son père et moi nous avons fait partir hier une nombreuse escorte pour la chercher. Aussitôt son arrivée ici, nous serons mariés.

— Et... Leona sait-elle enfin qui vous êtes?

— Pas encore. Son père a voulu lui infliger une légère punition de ce qu' elle manqua de confiance à son égard en lui cachant son affection pour moi. Il lui a écrit qu' il la faisait venir à Rome pour la marier à un certain comte Caraccioli, de ses amis. Juge quel serait son bonheur, si elle savait que ce comte Caraccioli c' est moi, moi qu' elle aime!

— Qu' elle aime !... pensa Giorgio avec douleur ; oui, il faudra pourtant que je me fasse à cette idée.

Puis il chassa toute mauvaise pensée.

— Je n' aime pas tous ces mystères, dit-il ; nous vivons dans un si singulier temps... Pourvu que vos cachotteries avec Leona ne tournent pas à mal !

— Tais-toi, mauvais prophète ! fit le jeune général en lui prenant la main.

— A quand l' arrivée de Leona ? demanda Schiavone.

— Les chemins sont mauvais et peu sûrs... Elle va en litière... dans une vingtaine de jours au moins.

— D' ici là je serai parti ; mais je reviendrai, si vous êtes encore à Rome.

— J' y compte bien. Le frère de ma Leona est mon frère, et il y a longtemps déjà que tu m' es cher, Schiavone.

— Merci, comte. Mais, dites-moi, votre mission est donc tellement secrète qu' elle vous ait obligé à me donner un rendez-vous aussi peu gai que celui-ci ? C' est la demeure des hiboux et des chauves-souris, ce vieux monument.

— Je loge dans une petite maison de la Ripetta, au numéro 87. Rappelle-toi le numéro. Si tu vois demain matin un rideau flotter au-dehors à la

fenêtre du premier étage, cela signifiera que tu pourras y venir, car alors ma mission ne sera plus secrète, et, en attendant l' arrivée de mes bagages et de ma suite, je prendrai officiellement le titre d' ambassadeur de la république de Venise.

— Le peuple, ce matin, croyait à un différend entre le pape et Venise.

— C' est étonnant comme tout transpire, malgré les secrets les mieux gardés !... Écoute, Schiavone, tout bien considéré, tu viendras passer une partie de la nuit chez moi.

— Impossible ; j' ai un bateau plein de bois, que des confrères pourraient me voler.

— C' est fâcheux ! fit Giovanni.

— Cependant, si c' était pour un grave motif... au diable le commerce!

— Ma mission est très-secrète. Écoute, le duc de Gandia viendra cette nuit chez moi ; je l' attends à minuit ; il doit prendre par la grève, afin de n' être point aperçu. C' est aussitôt que nous nous serons entendus que je prendrai le titre d' ambassadeur.

— Le duc de Gandia chez vous, à minuit, et par la grève ?... C' est imprudent ! Il y a tant de voleurs et d' assassins à Ripetta!

— Le duc Francesco Borgia est chéri du peuple, dont il soulage la misère ; jamais il n' a donné occasion aux poignards de luire hors du fourreau.

— Oui, d' après ce que j' ai recueilli depuis mon arrivée ici, je sais que le duc de Gandia est une exception entre tous les membres de sa famille damnée ; il se nomme Borgia, mais il n' est point un Borgia.

— Une colombe couvée par des milans. Dom César, le cardinal de Valence, est son frère, — erreur du sort ! — Ah ! le populaire a raison, grandement raison, quand il dit : Francesco est grand parmi les grands, César est grand parmi les méchants.

— Ce n' est pas le populaire qui dit cela, monseigneur, reprit le gondolier, ce sont ses ennemis. Dom César est, au contraire, fort aimé du peuple... quant aux grands, c' est, autre chose.

— Tu as peut-être raison... répondit le comte en réfléchissant. On accuse le duc de faiblesse... pourvu que cette faiblesse ne lui soit point fatale !...

— Le saint-père est là pour veiller au grain.

— Giorgio, j' ai envie de t' envoyer au-devant de Leona... ton dévouement lui serait une sauvegarde plus sûre que celle des soldats qui l' accompagneront.

— Je suis à vous, monseigneur.

— Oh ! j’ entends parler allemand sur les gradins ! fit le comte en prêtant l’ oreille.

Giorgio s’ approcha d’ une arcade et regarda dans l’ intérieur du cirque.

— Ce sont des lansquenets qui jouent aux dés en plein soleil ! dit-il. — Je crois que nous ferions bien de nous séparer.

— Tâche de venir me trouver demain matin, nous causerons de tout cela.

Ils se séparèrent et gagnèrent chacun de son côté, Giovani sa maison, Giorgio le quai de Ripetta, où était amarrée sa marchandise.

Pendant qu’ ils causaient ainsi à cet étage élevé du Colisée, d’ autres personnages de celte histoire se trouvaient réunis, à plus de cent pieds au-dessous, dans l’ un de ces souterrains dont une partie forme les célèbres catacombes de Rome. Ces souterrains, dont toutes les ramifications sont loin d’ être encore connues, ont aujourd’ hui plusieurs entrées officielles et accessibles aux visiteurs ; ce sont principalement les églises de Sainte-Agnès, de Saint-Laurent et de Saint-Sébastien, cette dernière surtout.

Mais autrefois rien n’ était réglementé ; s’ emparait qui voulait de ces excavations abandonnées comme lieu de sépulture ; aussi les souterrains du Colisée avaient-ils servi d’ asile, et tour à tour, aux voleurs, aux faux monnayeurs, à tous ceux enfin que la lumière du grand jour pouvait gêner dans leurs honnêtes opérations. Chaque palais, un grand nombre de maisons, avaient leur porte souterraine ; et Dieu sait quels excès favorisaient ces retraites sûres, dans les profondeurs desquelles la faible police du préfet de Rome ne se serait venturée qu’ avec répugnance.

Tous ces souterrains, réseau inextricable serpentant sous la ville éternelle, étaient loin de correspondre tous entré eux : les uns avaient même été habilement aménagés selon les caprices ou les besoins de leurs possesseurs, au moyen de murailles bâties pour masquer une galerie.

Les souterrains du Vatican sont célèbres ; mais différents éboulements survenus depuis trois siècles ont notablement modifié leur importance. Aujourd’ hui encore, nous le croyons, existent les galeries qui communiquent avec ceux du mont Janicule. Du Janicule, un long boyau traversant tout le quartier du Transtevère arrivait jusqu’ au Tibre, à la hauteur de l’ île Saint-Barthélemy. Là, au moyen d’ un tunnel creusé sous le bras droit du fleuve, puis dans le terre-plein de l’ île, puis une seconde fois sous le bras gauche du Tibre, le boyau rejoignait les souterrains du mont Palatin et gagnait ensuite tous ceux de la rive gauche du Tibre.

Venant du Palatin, le boyau débouchait dans cette galerie souterraine, découverte depuis peu, qui servait aux empereurs romains à gagner leur loge à l' amphithéâtre, lorsqu' ils voulaient éviter l' affluence ou le soleil.

En quittant Cressida, dom César était monté au Vatican ; mais au lieu d' entrer chez son père, il avait mandé don Michelotto et s' était enfermé avec lui dans certaine partie secrète de son appartement, où jamais personne ne pénétrait.

Parvenus à la dernière chambre, dans laquelle se trouvait un lit où il dormait les jours où il voulait feindre un voyage, dom César s' arrêta devant un grand tableau peint sur bois, et représentant une Décollation de saint Jean-Baptiste. Il poussa ce tableau, qui céda, et un long corridor se présenta, dont le terrain allait en pente.

Tous deux s' engagèrent résolument dans ce passage, qui, au bout de doux cents pas, n' était plus qu' un souterrain. Ils marchèrent ainsi pendant plus d' une heure, le plus souvent à tâtons, mais avec une assurance témoignant de reste que ce n' était point la première fois qu' ils s' y aventuraient.

Au bout de ce temps, et sans qu' aucune parole eût été échangée entre eux, ils s' arrêtèrent devant un mur qui s' élevait à la rencontré de deux autres voies, allant à droite et à gauche, un carrefour tronqué. Mais dom César étendit la main, la promena pendant quelques secondes sur le roc, et, de même que le panneau de sa chambre secrète avait cédé sous une faible pression, le mur tourna sur un pivot, et laissa libre une baie assez large pour qu' un homme y pût passer.

Ils passèrent.

Cent pas encore, et dom César et Micheletto étaient arrivés à destination. C' était la chambre dite de Néron, à laquelle parvenait qui voulait, pourvu qu' on osât s' aventurer dans l' étroit boyau que commandait une écurie souterraine, servant autrefois aux bestiaires du cirque. Cette chambre était éclairée par une sorte de puits creusé dans la voûte, et dont l' issue allait se perdre parmi les crevasses et les éboulements de la partie ravagée du Colisée.

Dom César s' assit sur un quartier de roche, et fit signe à Michelotto de battre les coins et les recoins de la chambre. Le condottiere s' acquitta de ce soin en conscience : personne ne pouvait les écouter, et la venue d' une souris eût été annoncée cinq minutes à l' avance par l' écho. Dom César fit signe à Michelotto de s' asseoir près de lui.

— J’ ai à te charger d’ une mission importante, Michelotto, et d’ une expédition hasardeuse. La mission exige une adresse et une habileté que j’ ai reconnues en toi depuis que tu es à mon service.

— Monseigneur est bien bon, fit l’ Espagnol avec une humilité empreinte d’ un certain orgueil.

— Je suis juste. Quant à l’ expédition, elle veut de la hardiesse et du dévouement, et tu m’ as habitué à y compter.

Micheletto se caressa la barbe en entendant ces éloges, et ne douta point qu’ ils ne précédassent, en effet, quelque grave événement.

— Parlons d’ abord de la mission. Il s’ agit de notre petite Vénitienne... Ah ! tu souris... C’ est vrai, cette Leona m’ a mis au cœur une passion dévorante... Cela vient peut-être, à présent, de ce que mon frère s’ est mis en travers en me l’ enlevant, il y a un peu plus d’ un mois, si mal à propos. Or, j’ ai découvert que le duc la fait venir d’ Urbino, où elle est en ce moment. Il a fait partir hier pour Urbino une escorte nombreuse pour la protéger. Toutes ces choses te feront donc comprendre, ami Michelotto, pour quel motif je t’ ai dit ce matin de réunir quelques bons et braves soldats, et de leur ordonner d’ aller t’ attendre sur les gradins du cirque, où je suppose qu’ ils sont en ce moment.

— Je crois entendre l’ écho de leurs blasphèmes, répondit Michelotto en prêtant l’ oreille aux bruits du dehors ; ce sont gens déterminés et qui remettraient le Christ en croix pour moins d’ un sequin.

— Bon. Tu te mettras avec eux en campagne demain. Il faut que Leona soit à moi, vois-tu, je l’ ai juré ! En me hâtant, je l’ emporterai sur mon frère et sur le comte Caraccioli, qui, si mes rapports sont exacts, se la disputaient à Venise. J’ arriverai comme ce troisième larron dont parle Ésope, et à moi la belle!

— Est-ce là tout, monseigneur?

Dom César regarda son confident d’ un air étrange et se leva.

— Non, répondit-il en marchant dans la chambre de Néron, son front dans la main. Tu penses bien, reprit César, que je ne t’ ai pas amené ici pour t’ entretenir seulement d’ une amourette. Demain tu auras tes dernières instructions relativement à Leona, mais à présent à présent...

Michelotto s’ attendit à quelque terrible confidence.

Dom César se rapprocha de lui.

CHAPITRE XIV

L' ORDRE DE SANG

— Écoute... dit-il. — Et d' abord, Michelotto, as-tu de l' ambition ? demanda-t-il en regardant son affidé dans les yeux.

— Beaucoup, monseigneur.

— Beaucoup?

— Presque autant que Votre Éminence.

— Mon Éminence !... Voilà un titre qui me déplaît, Michelotto ! Et tant que je le porterai, ton ambition n' aura guère l' occasion d' être satisfaite.

— Ce n' est pas tout à fait mon opinion.

— Ah ! vraiment. Tu me crois donc beaucoup d' ambition, mon compère?

— C' est pour cela, monseigneur, que je suis entré à votre service. J' ai reconnu en vous une ambition démesurée, multiple de la mienne ; aussi n' ai-je pas hésité à m' attacher à votre fortune, corps et âme.

— Corps et âme ?... Oui, tu m' es dévoué.

— Je suis votre âme damnée, comme disent les niais. Une devineresse de Bohême m' a prédit que ma fortune était assurée auprès d' un prince de l' Église... Vous voyez une partie de son horoscope réalisée. Monseigneur, j' ai soif de parvenir, et de monter surtout, permettez-moi de m' accrocher à votre manteau.

— Ah ! tu flaires une piste, compagnon!

— Dam ! monseigneur, Votre Éminence vient de me dire qu' elle m' avait fait venir dans ce lieu pour quelque chose de grave.

— Je suis prince de l' Église, c' est exact ; et la destinée qui m' attend peut-être est de me voir un jour élire souverain pontife. TU as déjà des abbayes, tu es riche, du moins tu dois l' être, mais aurais-tu envie de quelque évêché ? Tu n' es pas prêtre.

— Monseigneur, Votre Éminence non plus n' est pas prêtre et fut faite évêque... Mais ce n' est pas une dignité de ce genre que je désire.

— C' est fort heureux... pour toi, mon brave ; car, une fois pape, un évêque de ta trempe me gênerait fort.

— Vous, pape, monseigneur ! tout à l' heure vous avez dit : peut-être.

— Tu as donc compris que je suis né pour une autre destinée que celle d' user mes facultés dans les consistoires et mes genoux dans les chapelles ?... Tu as donc compris que je suis né pour marcher à la tête... d' une armée [3] ?...

— Armée de bons soldats, casqués et cuirassés, l' épée au poing, la pique ou le mousquet sur l' épaule, tambours battant la marche, trompettes sonnant la charge ! fit Michelotto avec ardeur.

— Tu as donc compris que, cela étant, tu obtiendrais peut-être le grade de capitaine?

— Capitaine!

— Au lieu d' être le chef de mes estafiers et de mes bravi ; capitaine comme Liveretto da Fermo, ou mieux encore comme Vitellozzo Vitelli, un rude homme do guerre !...

— Monseigneur, vous me faites mordre à même un fruit savoureux ; ne nie l' ôtez pas des dents !...

— Tu devines ce qui empêche tout cela, n' est-ce pas ? fit César en saisissant le poignet de Michelotto.

Celui-ci frissonna, il jeta un regard effrayé sur les profondeurs du souterrain où ils se trouvaient, et, reposant ensuite les yeux sur le cardinal, lui fit de la tête seulement un signe affirmatif.

— Il y a un homme, poursuivit dom César, qu' un absurde préjugé veut que j' aime parce que la même femme nous a mis au monde, tandis qu' il serait le plus vil de mes esclaves sans ce jeu du hasard qui l' a fait naître de mon sang — et avant moi ! Il est faible, je suis fort, — il est timide, je suis hardi, — il n' a que du courage, j' ai de l' audace, — il exécute, moi je crée ! — Cet homme, je n' en suis pas jaloux : il me gêne!

Don Michelotto ne répondit rien ; il attendait l' explosion, en serviteur habitué à lire au delà des paroles de son maître.

— Cet homme, reprit César, je le hais... car si Dieu, le hasard ou mon père l' ont jeté en travers de ma fortune, — il est venu se placer de lui-même sur le chemin de mes amours ! Tu sais de qui je veux parler, Michelotto?

— Votre f...

— Non, mon ennemi !... Et, dis-moi un peu, qu' en penses-tu, toi, Michelotto?

— Je pense...

— Car si j’ avais eu des armes dans la main, dit César en l’ interrompant, la cuirasse sur la poitrine, au lieu de la robe de cardinal sur les épaules, lorsque le roi Charles est passé par ce pays pour s’ emparer du royaume de Naples, qu’ il a partagé avec le roi d’ Espagne, j’ aurais pris tel parti que je me verrais, à cette heure, maître de quelque bon État en Italie !... Francesco, lui, n’ a rien su obtenir du service qu’ il a rendu aux rois alliés en cette occasion ! Folie et faiblesse !... Le pape est résolu d’ agrandir sa maison, sa famille, de quelque manière que ce soit : il en prend bien le chemin ! Ah ! s’ il rie m’ avait pas jeté la robe rouge dans les jambes, à nous deux, lui par son autorité, moi par mon courage et par mon adresse, nous serions au faîte des grandeurs!

Dom César se recueillit, et continua comme se parlant à lui-même:

— Mais quoi ! ne peut-on réformer par un coup de main cette erreur de la nature !...

— C’ est mon avis, lança rapidement Michelotto.

— Celui qui veut se frayer une route vers un royaume, reprit César, doit fouler aux pieds les obstacles qu’ il rencontre, courir franchement au but, tout renverser, étouffer la voix de la nature, sans prendre garde au cri de sa conscience et de sa chair... Celui-là doit frapper des deux mains, les yeux fermés, sans craindre de tremper ses mains dans son propre sang, et s’ ouvrir par le fer le chemin qui y conduit!

—Voilà le fer ! s’ écria joyeusement le sbire en frappant sur sa longue épée.

— Le fondateur de Rome et tous les sultans me fournissent l’ exemple, n’ est-il pas vrai ? Ma fortune l’ exige, c’ est fatal, c’ est écrit ! Michelotto, je ne reculerai pas!

— A la bonne heure, voilà parler !

— C’ est ma raison qui délibère en ce moment. Vois-tu, pour donner la santé et la force à mon bras droit, je dois sacrifier mon bras gauche. Le chirurgien est là avec ses instruments, je ne dois
plus hésiter, il le faut... D’ ailleurs, qui veut la fin veut les moyens !

— Ordonnez, monseigneur, dit Michelotto.

— Tu vois que je n’ ai pas eu tort de te dire ce matin de revêtir la cuirasse et de ceindre ta meilleure épée.

— Je me doutais bien de quelque chose, répondit Michelotto en souriant.

— J’ ai regret, vraiment, de n’ y avoir pas plus tôt songé!... Mais l’ occasion est excellente : je pars demain matin au point du jour pour Naples,

en qualité de légat pour le couronnement du roi Frédéric, toi, tu partiras pour ton expédition : ce n' est donc pas sur nous que planeront les premiers soupçons.

— C' est donc... pour aujourd' hui?

— Michelotto, tes hommes sont là-haut, dans le cirque ; fais-les venir ici, qu' ils n' en sortent pas avant l' heure, et ne leur dis ce qu' ils auront à faire qu' au moment.

— L' heure, monseigneur?

— Entre onze heures et minuit soyez embusqués sous le portail de Santo Hieronimo ; vous le verrez venir.

— Qui?

— Je croyais, dit César stupéfait, je croyais que tu m' avais compris?

— Eh ! j' ai parfaitement compris, mais...

— Pas d' objection ! Je te laisse ici. Je ne veux plus te voir de la journée, je n' aurais qu' à te donner contre-ordre !... Voilà pourquoi je veux que tu restes ici, car du diable si tu m' entendras t' appeler ! Mais rappelle-toi ceci : je ne veux plus te voir... que demain.

— A demain, monseigneur.

— Tu es un bon serviteur, Michelotto, tu iras loin, va!

— Où cela, monseigneur?

— Où tu voudras... Adieu, capitaine.

Dom César, sur ce mot, qui leva les derniers et très-rares scrupules de son affidé, lui donna sa main à baiser, et disparut dans l' ombre du souterrain.

Il repassa la porte pratiquée dans le rocher, paralysa, au moyen de son poignard, le ressort qui pouvait, du côté de la chambre de Néron, la faire tourner sur son pivot, et s' aventura de nouveau dans ce dédale de rues, de carrefours, de chambres, d' abîmes dans lequel peu de Romains eussent pu se guider, mais qu' une fréquente habitude avait probablement rendu familier à dom César. Il est vrai qu' en marchant il avait soin de toucher la muraille : ce qui probablement lui servait de point de repère au milieu de ces ténèbres

Tant qu' il fut dans les souterrains, il ne fut préoccupé que du soin d' en sortir ; mais dès qu' il eut refermé derrière lui la solide porte de fer qui débouchait dans sa chambre secrète, il respira.

Il paraissait comme ivre, ses jambes étaient agitées d' un tremblement nerveux, et soit émotion, soit effet de la transition opérée par le changement

de température et par le retour à la vive lumière du jour, il fut obligé de s' asseoir. Son front s' assombrit et s' inclina.

— Est-ce que la crainte doit trouver accès dans un noble cœur !... murmura-t-il. L' ordre que je viens de donner... il est horrible!...

Il releva la tête et rejeta ses cheveux en arrière, d' une façon léonine.

— Préjugés ! faiblesse!... On ne peut donc pas secouer l' empire du préjugé!

Il quitta son fauteuil et fit deux ou trois tours dans la chambre, le menton dans sa main, les sourcils froncés.

— Celui qui veut se frayer une route vers un royaume, se dit-il avec le calme de la réflexion, doit forcer les obstacles qu' il rencontre sur ses pas... Celui-là doit frapper des deux mains, de l' épée ou du poignard, et, s' il le faut, tremper ses mains dans son propre sang !...

Un sourire d' orgueil anima ses lèvres.

— Ma destinée commence d' aujourd' hui.

Mais soudain ses épaules se courbèrent, il lui sembla que le palais tout entier s' écroulait sur lui et qu' une voix terrible retentissait à ses oreilles, éclatante comme celle du jugement.

— Demain ! s' écria-t-il, demain !... Demain, mon père me dira : Caïn, qu' as-tu fait de ton frère ?... Caïn !...

Il laissa cet orage intérieur se calmer dans son sein et reprit, en se croisant les bras et lançant vers le ciel un formidable regard de bravade:

— Je l' ai résolu ! Cela sera !... Quand je devrais m' ouvrir avec la hache une voie sanglante, il faut que je réalise mon rêve !

Sa face tout entière s' illumina ; l' éclair du génie, la conscience de sa force, lui donnèrent une majestueuse beauté.

— Quel rêve !... s' écria-t-il, une monarchie qui s' étendra sur toute l' Italie, grande, sublime, conquérante, glorieuse !... un nouvel empire romain !... Rome, la ville éternelle, redevenant la métropole du monde !...

Une sorte de manteau de glace s' abattit sur ses épaules, sa raison redevint froide.

— Et pour cela, il faut... du sang... le sang d' un seul homme !...

Il se dirigea vers la porte d' un pas assuré.

— Quand la puissance serait encore plus loin de ma portée, *dit-il* avec énergie, je saurais la saisir. Je suis fort, je suis César !... et d' ailleurs... est-ce que je suis le gardien de mon frère !...

Il descendit les escaliers du Vatican avec le calme, d’ un prélat, et, montant sur une mule qu’ on lui tenait prête, se rendit, suivi d’ un seul écuyer, à la villa de donna Rosa Vanoza.

CHAPITRE XV

LA FAMILLE BORGIA

Il y avait réunion, le soir même, chez la Vanoza. Tommaso Tommasi a pris la peine de nous énumérer les invités : c' étaient d' abord dom César, le duc de Gandia et le prince de Squillace, leur frère ; puis donna Sancia, princesse de Squillace, et une douzaine d' autres membres de la famille Borgia, dont les noms importent peu à cotte histoire et feraient confusion pour le lecteur. Du reste, à l' exception de Lucrèce, la famille était au complet.

Donna Rosa avait voulu rassembler ses enfants et une partie de sa famille, la veille du départ de César pour Naples. Elle était malade, et c' était plutôt une réunion intime qu' une fête ; mais, bien avant l' heure de l' arrivée de tous ces personnages, elle avait reçu la visite d' Alexandre VI, qui était venu en compagnie du duc de Gandia et du cardinal Valentin.

Tous quatre étaient assis dans la chambre de nuit de Vanoza, dom César près de sa mère sur un lit de repos, le pape et Francesco sur des fauteuils. La conversation, après avoir roulé sur diverses choses futiles, sur des intrigues intérieures, sur des promotions, nouvelles à des charges ecclésiastiques ou civiles, tourna bientôt à la politique. C' était, du reste, ce qui arrivait forcément dès que dom César et son frère se trouvaient ensemble. La Vanoza fut forcée d' intervenir.

— Voyons, messieurs, assez, assez, dit-elle, je vous prie. Vous n' êtes pas venus ici pour discuter ; je voudrais que vous ne parlassiez pas politique. Est-ce donc une chose si gaie, et n' aurez-vous donc point pitié, à la fin, de mes oreilles lassées et bourdonnantes?

— Pardieu ! chère mère, c' est qu' il est difficile de faire autrement lorsque nous nous trouvons, mon frère et moi, en présence do notre bien-aimé et très-saint père.

— Ayez pitié, vous dis-je, je suis malade.

— Eh ! ma mère, reprit César, nos conversations devraient vous intéresser au plus haut degré. Ici, en nos trois personnes, sont représentés les trois grands principes qui ont remué et remueront éternellement le

monde : la religion, l’ État et le peuple ; autrement dit : le pape, la royauté et... la fédération. Ce qui, quoi qu’ en dise Francesco, ressemble beaucoup à la république.

— Eh ! s’ écria Vanoza, que me font à moi les grands principes cachés sous ces grands mots ! Je ne suis qu’ une pauvre femme, née pour le plaisir et la joie, sans souci du présent, sans souci de l’ avenir ; nature impressionnable, dévouée, aimante, que les circonstances ont transfigurée, et qui, au milieu de ses plaisirs et de sa joie, ne trouve que visages sombres et arrière-pensées terribles. Mon Dieu, Rodrigo, continua-t-elle en se tournant vers Alexandre, que ne m’ avez-vous laissée dans mon Espagne chérie, tout embaumée des parfums des fleurs et frémissante, jour et nuit, du doux bruit des sérénades et des baisers d’ amour !... Je ne serais point, hélas ! comme aujourd’ hui, clouée avant l’ âge sur un lit de douleur et usée, non point par les émotions du plaisir, mais par les perpétuels chagrins que donnent à mon âme, depuis quelque temps, les divisions et les haines écloses dans le cœur de mes enfants.

— Oh ! ma mère, que dites-vous là !.... fit Francesco d’ un ton de doux reproche.

— Francesco a raison, et vous allez trop loin... Divisions, soit ; mais de là à la haine, il y a loin ; n’ est-ce pas, frère?

— Certes, chez moi, du moins, répondit le duc de Gandia avec un clair regard.

— Cela veut-il dire que, de mon côté, je ne t’ aime pas, cher Francesco ? demanda César de l’ air le plus affectueux.

— Loin de moi une pareille pensée, mon frère ! répliqua le duc, qui se leva pour aller serrer la main de son frère.

— J’ aime vous voir ainsi, mes enfants, dit Alexandre VI, et je donnerais beaucoup pour que ma cour et le, peuple pussent vous voir souvent unis de la sorte.

— Certes, mon très-révérend père, dit César, ce serait un beau spectacle, digne surtout de l’ admiration et très-fertile eu commentaires ; mais, depuis le baiser de Judas, il est difficile d’ en imposer aux masses par des protestations extérieures.

— Que signifient ces paroles, César ? demanda le duc avec inquiétude.

— Tout bonnement que quand on voit deux hommes s’ embrasser, il est naturel de se demander lequel trompe l’ autre.

— Veux-tu dire par là que je te trompe?

— Non pas, mais crois-moi : tenons-nous-en aux signes d' amitié que notre amitié réelle nous conseille en particulier. Tu as, mon frère, une belle réputation d' honnête homme, tandis que la mienne est déplorable ; si l' on nous voyait souvent ensemble, on pourrait croire ou que tu es pareil à moi, ce dont Dieu te garde, ou que je me fais pareil à toi dans de mauvais desseins, ce dont Dieu me préserve!

— C' est assez bien raisonner, mon fils... mais votre père ne dit rien, fit Vanoza en regardant le pape avec étonnement.

— Ce que vient de dire César, reprit Alexandre VI, ne répond pas à mes secrètes pensées et viendrait entraver mes projets si vous y donniez suite. Soyez unis, qu' on vous voie, qu' on vous croie unis surtout. Vous devez me céder tous deux, mes chers enfants. Oui, j' ai des projets dont la réussite changerait la face du monde, tout aussi bien que les projets que vous pouvez avoir chacun en particulier ; mais, en ceci, ma volonté doit passer avant la vôtre, et vos idées, vos personnes, vos consciences même doivent plier et se faire miennes. Ma santé est faible, je puis m' éteindre d' un jour à l' autre, mais je veux qu' à ma mort la tiare glisse doucement dans les mains de mon cher César, et pour cela il faut... il faut l' appui du sacré collège, d' abord, et ensuite... celui de l' opinion. Vous êtes tous deux divisés d' idées, vous marchez tous deux à un but immense, mais vous ne songez pas, insensés, que la réalisation de vos rêves, c' est la ruine de la papauté, la ruine du catholicisme... Ah ! César, tu as beau lever les épaules, cela est, cela est !... J' ai mis le doigt sur la plaie, et je connais la maladie qui nous tue lentement : cette maladie, c' est le doute. Eh bien ! que peuvent penser les grands, que peuvent penser les petits, que peuvent, en un mot, penser tous les peuples de ce vaste univers que nous dominons d' ici, si ceux qui, par nature, doivent prêter l' appui de leur bras à l' œuvre de la foi viennent à lui faire défaut ? Quoi ! un cardinal, fils de pape, rêve la royauté !... quoi ! un général de l' Église, fils de pape, rêve la république !... Folie et néant ! République et royauté, tout doit céder devant le pape. Dans vos projets vous absorbez la puissance de saint Pierre ! Vous rêvez la dépendance du Saint-siége au profit d' un empereur ! Vous rêvez le néant de la religion dans les agitations de la vie du forum ! Pour t' appeler César, mon fils, tu n' es point un Charlemagne. Francesco, mon fils, auras-tu le courage d' un Brutus?

— Tenez, mon père, dit César en fronçant le sourcil, car il voyait
la question se déplacer à son sens, tenez, mon père, nous retomberons toujours dans nos discussions, sans le vouloir, et nous finirons par endormir

ma mère.

— Oh ! c’ est fait, je dors, continuez ! fit donna Rosa avec une moue comique.

— Promettez-moi, mes enfants, reprit Alexandre, de vivre en bonne intelligence... surtout...

— Surtout en public, n’ est-ce pas ? dit César en souriant.

— Oui. Faites taire les mauvaises langues, il y en a déjà tant acharnées contre nous!

— Oh ! pour faire taire, les mauvaises langues, reprit César gaiement, je ne connais pas de meilleur moyen que de les couper.

— C’ est facile, mais j’ aime mieux les acheter.

— Ah ! il y en a une surtout qui nous fait le plus grand tort, celle de notre cher et aimé cousin Jean.

— Mon neveu ? Il est en ce moment légat à Pérouse!

— Lui-même. Il va partout semant la calomnie contre nous ; et, oubliant qu’ il est Borgia, il déblatère contre les Borgia d’ une manière...

— Il a de grandes richesses, dit Alexandre,

— Qu’ il tient toutes de votre bonté, mon père.

— Je me charge de le faire taire, dit Francesco. Il est mécontent, il veut un grand bénéfice pour un bâtard qu’ il a.

— Bah ! ce n’ est pas cela, reprit César, je crois plutôt qu’ il ne lui suffit plus d’ être cardinal.

— Ses richesses nous seront d’ un grand secours si nous avons la guerre, il est urgent de nous le conserver. Je m’ en charge, je vous le répète.

— Il y a un meilleur moyen, reprit Alexandre ; n’ est-ce pas, César ?...

— J’ y pensais, mon père, le moyen est...

— Quoi donc ? demanda Francesco en tressaillant.

— Excellent pour faire taire le cousin à son retour.

— Et quel est ce moyen?

— Eh ! cher frère, en es-tu arrivé là d’ ignorer que nous avons à notre service un bon petit arsenal de lois et coutumes... et qu’ il y en a une, entre autres, qui dispose que les cardinaux n’ ont pas droit de tester et que leurs biens reviennent naturellement, après leur mort bien entendu, au trône pontifical...

— O ciel ! que dites-vous là, César ! fit Francesco avec effroi.

— Rien que de très-exact.

— Vous ne songerez jamais, je pense, à employer de semblables moyens !...

— Eh ! qui en parle ! fit César en affectant la plus complète indifférence.

— Mais toi !...

— Bah ! Parlons plutôt de ton voyage à Venise.

— Hein ? fit le duc de Gandia décontenancé.

— Oui, ton frère a raison, Francesco ; dans ton voyage à Venise, tu as eu des conférences avec un homme que tu savais pourtant mon ennemi.

— Le cardinal de la Rovera, c' est vrai, mon père ; mais vous m' aviez accordé son rappel.

— Parce que j' aime mieux l' avoir sous les yeux, afin do le mieux surveiller ; mais vos conférences ont été plus loin que ne le comportait mon désir de m' allier avec la sérénissime république. Le conseil des Dix m' a fait tenir des renseignements assez précis. Prenons-y garde, Venise a toujours joué un jeu double. Le comte Caraccioli est loyal, mais c' est un instrument que le conseil dirige peut-être sans qu' il s' en doute. Lui et son parti peuvent être débordés...

— Eh ! mon père, enfantillage que tout cela !... S' écria César gaiement. Le cardinal de la Rovera est un homme utile et dont vous pouvez avoir grand besoin quelque jour... Quant au reste, je crois plutôt que mon cher Francesco n' a été si bien retenu à Venise que par une affaire d' amour.

— Moi ! fit le duc au comble de l' étonnement.

Donna Rosa, qui, durant cette discussion, s' était réellement assoupie, se souleva de ses coussins et prit l' air le plus joyeux.

— Si l' on parle enfin de choses raisonnables, dit-elle, je me réveille.

— Vous faites bien, chère mère, dit César, car votre fils Francesco va vous conter les merveilleuses beautés de certaine petite Vénitienne... Elle est charmante, disent les rapports du conseil... car le conseil n' a rien oublié, vous voyez, mon frère.

— Mon père, et toi, César, je vous prie de n' ajouter pas foi à ces rapports prétendus, ce sont mensonges grossiers... J' ai eu occasion de voir à Venise, en effet, une jeune fille ; mais le sentiment qui m' attirait vers elle est dégagé de toute mauvaise pensée.

— Mais l' amour qu' on a pour une femme, repartit la Vanoza, n' est jamais une mauvaise pensée, mon fils... A moins que vous n' ayez grand' peur des jalousies que cela pourrait exciter dans le cœur de votre bien-aimée femme.

— De grâce, ma mère, ne parlez pas ainsi. Je vous dirai bientôt toute cette histoire... à toi aussi, César, et alors vous verrez...

— Nous verrons, répondit César, que le général Borgia a voulu poser pour la sculpture, afin de fournir un pendant au continent Scipion l' Africain. Cela ferait très-bien, en effet, sur une colonne, et même sur une crédence!

— Ris tant qu' il te plaira, fou!

— Certes, il y a de quoi ! Et je donnerais cent sequins pour être présent quand la duchesse de Gandia apprendra ton nouvel amour ! car ce sera, si je ne me trompe, la première fois que tu lui auras donné un chagrin de ce genre.

— Francesco s' en fait honneur, mauvais sujet ! dit Vanoza en frappant sur la joue de César avec son éventail.

Alexandre se leva et se disposa à partir.

— César, te verrai-je demain avant ton départ ? demanda-t-il.

— Mon père je veux partir au lover du soleil, afin d' éviter la chaleur du jour ; j' irai prendre vos derniers ordres en quittant notre mère.

— Je veillerai cette nuit jusqu' à deux heures.

— Je vous accompagne jusqu' aux degrés, fit César en offrant son bras à son père.

Ils quittèrent la chambre, et le duc de Gandia resta seul avec sa mère.

— Est-ce vrai, mon fils, ce que disait ton frère ? demanda donna Rosa ; tu as une intrigue à Venise?

— Non, ma mère, pas le moins du monde ; et la duchesse de Gandia, mon épouse bien-aimée, ne trouverait rien à reprendre, certainement, à la nature de mes relations avec la jeune fille dont il est question.

— Quelle est-elle ? demanda avec intérêt la Vanoza.

— Vous le saurez... ou plutôt ferais-je bien de tout vous dire dès aujourd' hui, car, je ne sais, mais dos pressentiments funestes m' oppressent... Je me sens l' âme triste et le cœur serré, comme s' il m' allait arriver malheur.

— Que dis-tu là, mon enfant ! Viens près de moi ! fit la mère en attirant son fils auprès d' elle, sur le lit de repos.

— Ma bonne mère, fit le duc en l' embrassant, ne vous est-il jamais arrivé d' avoir des jours où il semble que tout va s' écrouler autour de vous d' un moment à l' autre ; des jours où l' on pose le pied sur le sol avec défiance et comme si l' on craignait de rencontrer un abîme sans fond?

— Non, mon enfant, tu le sais, ma vie s’ est écoulée dans les joies et les bonheurs de toutes sortes ; je n’ ai jamais eu à écarter les chagrins de mon âme, et je pourrais dire, à la rigueur, que mes plus grands soucis ont été de déplisser les feuilles du lit de roses où j’ avais constamment trouvé le repos et le contentement du cœur et des sens.

— Heureuse êtes-vous, ma mère, que le ciel vous ait donné cette enviable et suprême insouciance ! Je suis le seul de la famille, du reste, qui n’ ai pas hérité de vous ce grand fonds de douce et philosophique qui étude. César, le prince de Squillace et ma bien-aimée Lucrèce sont ardents au plaisir et passionnés des enivrantes réalités de ce monde, tandis que moi... Ah ! ma mère, hormis ma sœur Lucrèce et vous, personne ne m’ aime dans ma famille : la défiance, les soupçons, la jalousie, m’ entourent, et j’ ai peur... oui, j’ ai peur quand je songe de quel sang je suis né, quand je songe que rien ne coûte à certains esprits... Ah ! César... César !... que t’ ai-je donc fait ?...

Et le duc, en prononçant ces mots, ne put retenir un soupir profond ; son front se courba, comme sous le poids d’ une immense affliction, et l’ expression égarée de ses yeux semblait chercher à conjurer un orage dont il voyait son horizon s’ assombrir.

Donna Rosa s’ en émut : ce n’ était pas, du reste, la première fois que de pareilles plaintes sortaient de la bouche de Francesco, et la pauvre mère, malgré son apparente frivolité, avait souvent pleuré en secret des divisions qui régnaient dans cette famille dont elle était le lien fragile.

— Quel abattement, Francesco !... s’ écria-t-elle, quelles sombres pensées !... que signifient ces paroles, mon enfant ? Parle, dis à ta mère, à ta mère qui t’ aime bien, quelles sont tes craintes... Ah ! je suis sûre qu’ elles sont exagérées...

— Oui, ma mère, exagérées, vous avez raison, et je suis insensé de m’ y arrêter seulement... Insensé, je devrais dire criminel !

— Tu as prononcé le nom de César ?... fit Vanoza inquiète au fond de l’ âme.

— C’ est lui qui fait naître ces pensées... C’ est lui qui remplit mon cœur d’ amertume... César ne m’ aime pas.

— Oh ! tu te trompes, Francesco ! César a l’ esprit caustique et fait en quelque sorte profession de douter de tout, mais il a le cœur aimant.

— Aimant pour vous, ma mère... mais pour moi!... il me hait.

— Non, j’ en suis sûre. C’ est mal, mon fils, très-mal, de parler ainsi!

— Pourquoi mon père l' a-t-il fait cardinal ? Pourquoi ne lui a-t-il pas mis plutôt une épée à la main!... Je voudrais l' avoir à mes côtés sur un champ de bataille!... Je voudrais qu' une fois engagés dans la lutte, l' ennemi vînt à menacer sa poitrine du fer meurtrier... Que j' aurais de joie alors à me jeter an-devant du coup mortel et à lui dire : — « Vois si je t' aime ! »

— Eh bien, moi, repartit donna Rosa en riant, je ne désire pas du tout qu' une occasion semblable se rencontre. Je vous ai conviés tous doux ce soir à un combat moins meurtrier, et je veux que vous fassiez assaut de rasades et de bonne humeur, les vins de France aidant ! Allons, donne-moi le bras, j' entends du bruit dans la cour, ce doivent être quelques-uns de nos invités.

— Oui, ma mère, fit le duc en secouant la tête.

— Plus de sombres pensées, je t' en prie!

— Non. Après tout, quand je réfléchis plus profondément, je reconnais que mon père a eu raison en le nommant à cette haute dignité de l' Église ; car malgré mon épée vigilante, le Saint-siége risquerait de tomber dans l' abîme sur lequel il penche et chancelle, s' il n' avait un puissant auxiliaire dans la politique astucieuse, mais pleine de génie, de mon frère. Oui, César, malgré ses vices, est un homme d' énergie et de ressources ; mon père a besoin de ses conseils comme il a besoin de mon épée.

Une heure après, une table splendide réunissait les convives de la Vanoza.

Excepté le duc de Gandia, qui, malgré tous les efforts de sa mère, ne put parvenir à chasser les nuages noirs amassés sur son front, la plus vive gaieté animait tous les visages. Dom César surtout se faisait remarquer par une cordialité envers chacun, et plus particulièrement envers son frère, assez capable de faire disparaître les mauvaises pensées qu' aurait pu concevoir toute personne que le hasard eût rendue témoin de sa conversation avec Michelotto dans les souterrains du Colisée ; car le Valentin ne déployait jamais plus de séductions et d' amabilités qu' envers ses ennemis ou ceux qu' il voulait perdre.

— Tu vas couronner le roi Frédéric, dit le prince de Squillace à César ; mais je me demande en vain ce qu' il t' en reviendra.

— Oui-da ! cher frère, me crois-tu donc tellement intéressé que je ne fasse rien pour rien?

— Sans doute, une telle besogne n' est-elle pas plutôt du ressort du cousin Jean?

— Il est à Pérouse.

— On l’ eût tout aussi bien fait revenir : légat à Pérouse ou légat à Naples...

— Eh bien, mon cher, et écoutez aussi, vous tous qui êtes de la famille : si notre père a jugé à propos de ma charger d’ une semblable mission, c’ est qu’ elle est de nature à aider à notre satisfaction. Savez-vous ce que je compte demander au roi Frédéric de Naples, à votre oncle, donna Sancia?

— Qu’ il vous adopte pour son fils et successeur de la couronne que lui a laissée mon frère Ferdinand?

— Je vais lui demander, pour Lucrèce, la main de don Alphonse.

— Bravo ! fit la princesse de Squillace, cette chère Lucrèce sera deux fois ma sœur, mais...

— Mais, quoi ? fit dom César.

— Son mari?

— Le divorce à été prononcé ce matin.

— Alors, nous aurons de belles fêtes pour le mariage. Mon frère, don Alphonse, est un des plus beaux princes de la chrétienté ; Lucrèce l’ aimera.

Le souper fut des plus gais, et le duc de Gandia finit par se laisser aller à la douce influence de tous ces esprits charmants et raffinés qui, ainsi que cela avait lieu à celte époque, qui ne se piquait pas absolument de pruderie, se mirent à conter, à l’ envi l’ un de l’ autre et en renchérissant sur les détails, quelques-unes de ces historiettes licencieuses que Boccace avait mises à la mode, alors qu’ il vivait à la cour du roi Robert de Naples.

Les chants succédèrent aux contes, et la Vanoza parlait de faire entrer quelques danseuses siciliennes qui se tenaient prêtes dans une autre salle, lorsqu’ un valet introduisit un nouveau venu dans la salle du festin.

Cet homme était enveloppé d’ un manteau et son visage était masqué.

Il s’ avança, en saluant avec grâce, vers le duc de Gandia, s’ arrêta devant lui et lui tendit une lettre.

— Pour vous, monseigneur, dit-il.

Le duc reçut et lut cette lettre sans surprise ; puis il regarda le messager masqué ; celui-ci s’ approcha de son oreille et lui glissa quelques mots que personne n’ entendit, bien que le silence le plus absolu régnât pendant ce temps sur toute l’ assemblée.

— J’ y vais, répondit le duc en se levant.

Il passa dans la chambre do sa mère pour y prendre son manteau **et son épée, et y** fut rejoint aussitôt par donna Rosa.

— Où vas-tu, mon fils ? demanda-t-elle.

— Un rendez-vous d’ urgence, ma mère, répondit le duc avec insouciance.

— Quelque femme ?...

— Non, ma mère, non!

— Prends garde, Francesco, tu te feras tuer, dans un de ces rendez-vous si urgents, par un frère ou quelque époux mal-appris.

— Je suis bien tranquille de ce côté.

En ce moment, le son d’ une cloche lointaine se fit entendre. Le duc tressaillit de telle façon qu’ il en laissa tomber son épée.

— C’ est la cloche du château Saint-Ange ! dit-il en ramassant son épée et la tirant du fourreau, pour s’ assurer qu’ elle était intacte.

— Qu’ as-tu, mon ami ?... lui demanda sa mère avec la plus vive inquiétude.

— C’ est étrange !... Jamais le son de cette cloche n’ avait produit cet effet sur moi... c’ est comme le tintement d’ un glas funèbre !... Ma mère, les pressentiments qui tout à l’ heure m’ oppressaient reviennent et m’ assiègent... Oh ! qu’ est-ce que cela ?... si j’ étais en danger de mort ?...

— Tu me fais peur, Francesco, tais-toi !... fit la mère. As-tu perdu l’ esprit?

— Vous avez raison, ma bonne mère, et je ne comprends pas que mon âme se laisse aller à de semblables terreurs... Mon rendez-vous est à minuit, et il faut que j’ aille, avant, voir Lucrèce au couvent de Saint-Sixte.

— Un rendez-vous, à celte heure de nuit !... Prends bien garde, mon enfant, tu sais que les rues de Rome ne sont pas sûres.

— Oh ! ma mère, je n’ ai pas peur. J’ aurai avec moi mon fidèle Ascanio, et d’ ailleurs j’ ai mon épée.

— C’ est égal, Francesco, prends bien garde... Voilà que tes pressentiments d’ avant le souper passent dans mon âme... Mon fils...

— Rêves, vaines chimères ! fit le duc en riant afin de la tranquilliser.

— Tiens, mon enfant, je suis femme, je suis mère et je me connais... Si, après ton départ, ces idées-là ne me quittent pas, je suis capable de n’ en point dormir de la nuit. Aussi, je veux...

Et la dévote Romaine retira un médaillon pendu à son cou et s’ agenouilla en le considérant avec attention.

— Que faites-vous donc, ma mère?

— C’ est une sainte relique qui ne m’ a jamais quittée et que ton père

tenait du pape Calixte III, son oncle. Je veux que tu la portes ce soir. Tu me la rendras demain.

— Eh ! ma mère, fit le duc en riant, est-ce que, s' il m' arrivait malheur, cette relique aurait la vertu de l' éloigner?

— Sans doute ! voyez-vous l' impie qui n' a pas confiance ! Allons, je le veux, monsieur le duc.

Et la Vanoza passa le médaillon au cou de son fils, non sans lui faire une douce violence ; car, malgré le respect qu' on avait généralement à cette époque pour les amulettes bénites et les reliques, le duc se trouvait trop près de leur source pour leur accorder le crédit auquel elles prétendaient.

— Bonne mère !... dit-il cependant en embrassant la Vanoza avec effusion.

— Maintenant, Francesco, dit-elle, tu peux partir, me voilà tranquille.

— A demain.

Comme le duc descendait l' escalier et mettait le pied dans la cour pour monter à cheval, il trouva dom César déjà en selle.

— Je t' attendais, dit-il à son frère.

— Tu quittes le souper ? demanda le duc.

— Oui, je vais au Vatican, prendre les ordres de mon père avec sa bénédiction, car je pars demain au point du jour.

— Alors nous ferons route ensemble jusqu' au pont Sixte, dit le duc en enfourchant à son tour son cheval que tenait son écuyer. Tu viens avec moi, Ascanio, continua-t-il en s' adressant à l' écuyer.

L' écuyer monta à cheval à son tour, et tous trois quittèrent la villa Vanoza.

Les deux frères marchaient les premiers, en devisant de choses joyeuses, et, comme ils traversaient le Campo Vaccino, dom César, qui avait l' œil au guet et l' oreille ouverte, distingua parfaitement, dans l' ombre projetée par l' arc de Septime Sévère, une douzaine de formes humaines, immobiles, appuyées sur de longues épées ou la pique à l' épaule et semblant craindre d' être aperçus.

— Si je ne me trompe, pensa César, voici mes faucons en chasse.

— Voici, je crois, des mauvais garçons qui méditent un méchant coup, dit le duc en désignant ces ombres immobiles. Il y a encore bien à faire pour que Rome soit purgée des bandits et des voleurs. Il faudra que je supplée au préfet de Rome et que je fasse opérer une battue dans le Colisée un de ces

jours : cette vieille ruine est un vrai repaire. Si l' on n' entendait pas battre nos épées sur le flanc de nos chevaux, nous serions inévitablement attaqués.

— Pressons le pas, affecta de dire dom César en piquant sa monture qui prit le trot.

Arrivés au pont Sixte, ils se disposèrent à se séparer.

— Je te verrai demain matin, à ton départ, dit Francesco en tendant la main à son frère.

— Pourvu que mon père ne soit pas encore couché, répondit dom César en s' éloignant.

— Il veille toujours jusqu' à deux ou trois heures, dit le duc.

— Adieu, répliqua César en disparaissant dans l' ombre des maisons élevées sur ce pont, qui conduisait au Vatican.

— Il ne m' a pas donné la main... se dit Francesco en le suivant des yeux d' un air pensif.

Et il tourna à droite dans la direction du couvent de Saint-Sixte. Ses pressentiments le conduisaient vers sa sœur Lucrèce, il éprouvait le désir de l' embrasser ce soir-là, et puis, il la croyait sacrifiée à l' ambition de sa famille et peu disposée à contracter un nouveau mariage. La suite prouva que le duc se trompait fort sur le compte de sa sœur, car Lucrèce s' arrangea toujours assez bien des combinaisons matrimoniales dont elle était le pivot charmant.

Au milieu du pont Sixte, dom César fut abordé par un homme masqué.

C' était celui qui était venu trouver don Francesco chez la Vanoza

— Monseigneur, dit cet homme en s' avançant et parlant à voix basse, son rendez-vous est pour minuit, dans une petite maison du côté de Santo Hieronimo, sur la Ripetta, au numéro 87, à deux pas de la villa de la Cressida, où il y a fête ce soir.

— Et avec qui ce rendez-vous?

— Avec un homme dont j' ignore encore le nom, et qui, pour monseigneur, s' appelle le Vénitien.

— C' est bien, dit dom César en mettant une bourse dans la main de cet homme. Éloigne-toi.

Et il piqua des deux vers le Vatican.

— Il s' agit de Leona, pensa-t-il, il n' y a plus à hésiter. C' est l' étincelle qui met le feu aux poudres!

CHAPITRE XVI

BON PARMI LES GRANDS

Malgré l' heure avancée, le *spaccio* de maître Ribaldo, situé sur la Ripetta, était encore ouvert, ce qui constituait une infraction aux ordonnances du préfet de Rome ; mais la police était fort accommodante à cette époque, ses agents fermaient volontiers les yeux sur des peccadilles de cette nature. Et puis, peut-être y avait-il une tolérance spéciale accordée secrètement au maître de ce cabaret achalandé.

Deux soldats buvaient sous une tonnelle adossée à un petit mur à hauteur d' appui : l' un était Espagnol, l' autre Vénitien. Le Vénitien n' était autre que ce Battista que nous avons vu accourir dans la maison de Schiavone, pour avertir son général des mauvaises dispositions du conseil des Dix à son égard. Leur conversation était languissante, et tous deux se laissaient aller à la demi-somnolence que favorisait encore la vue des eaux du Tibre, où se reflétait la lune en rubans argentés.

— Ainsi, mons Servando, dit Battista, tu es bien décidé à quitter Rome?

— Oh ! très-décidé, répondit l' autre. Je fus d' ailleurs de tout temps très-porté au changement. Peut-être irai-je en France, au diable, je l' ignore. Soldat du pape, c' est très-bien ; cela rapporte une provision énorme d' indulgences, mais en revanche fort peu d' écus. Les fêtes du Vatican coûtent cher, et les finances de l' État sont obérées. Ma foi, je préfère du bel et bon or, quitte à être damné.

— Agis à ton aise ; moi je suis Italien et paresseux : je reste. D' ailleurs, nous aurons peut-être bientôt à donner de rudes coups, et j' aime la guerre. Car, vois-tu, ce n' est pas pour rien que le duc de Gandia fait des recrues et enrôle plus particulièrement des Italiens dans ses troupes. Toi, si tu m' en crois, tu gagneras Naples, où sont les Espagnols, et alors tu auras l' avantage de me voir un jour l' épée à la main en face de toi.

— Bah ! il y a alliance avec Naples, puisque le cardinal Valentin y va demain comme légat.

— Qui vivra verra ; moi je crois que tous ces Borgia trament quelque chose. Leurs fêtes du Vatican dont parlent tant leurs ennemis ne sont, disent

leurs amis, qu’ un moyen de s’ attacher les princes indépendants dont ils ne sont pas sûrs... Ce sont de fins politiques, crois-en un Vénitien qui s’ y connaît, va!

Et Battista achevait de vider son verre, (lorsqu’ on entendit une voix chanter doucement sur le Tibre. La chanson lui fit dresser l’ oreille avec attention. La voici:

Catarina la gondolière

Dans sa barque menait un soir

Un seigneur à l’ allure fière,

Un seigneur tout vêtu de noir:

Elle chaulait, alerte et folle,

Et tour à tour,

Une joyeuse barcarolle,

Un citant d’ amour.

— Sur mon âme, dit Battista, je connais la chanson, elle sent les lagunes et le Lido.

Et la voix reprit celte barcarolle, encore en effet très-populaire à Venise. Seulement, elle semblait se rapprocher du rivage et du cabaret.

On entendit dans la nuit sombre

Chanter longtemps sa douce voix;

Sa barque, glissant comme une ombre,

Paraissait une âme aux abois.

Soudain le ciel devint livide...

Signe de mort!

Car la barque, au jour, seule et vide

Revint au port!

— Eh ! je ne me trompais pas, s’ écria Battista, non-seulement c’ est un Vénitien, mais encore c’ est un ami ; nous allons voir!

Le soldat continua la chanson en quittant la tonnelle et en se rapprochant du fleuve:

Or, tout bas l’ on dit et répète

Que l’ orgueil tint Catarina,

Et que, pour briller, la pauvrette

Un soir au démon se donna...

Donc, le noir seigneur, — dit l' histoire,

Passa content,

Car ce seigneur, tout le fait croire,

C' était Satan!

Comme il achevait, une barque chargée de bois de valeur, chêne, noyer et cèdre rouge, passa devant l' endroit du rivage où se tenait le soldat.

— C' est un compatriote qui a achevé ma chanson, dit une voix partant du bateau.

— Par ici, ami Giorgio!

La barque s' arrêta et une forme noire se dessina sur l' azur foncé du ciel, laquelle sauta sur le rivage et tendit une main vers Battista, tandis que de l' autre elle retenait son bateau par une corde.

— Battista ! à Rome ! fit Schiavone. Tu as donc quitté le service de la république?

— Oui, et promptement. J' ai failli être coffré comme mon général. Heureusement j' ai de bonnes jambes, car à Venise, dès qu' on est inquiété il faut commencer par se sauver ; un pauvre diable comme moi ne se tire pas facilement des griffes de la police.

— Le comte a été relâché. Mais je vois à la lueur des étoiles briller un casque et un gorgerin. Tu es toujours soldat?

— Je suis enrôlé dans les condottieri du duc de Gandia.

— Tant pis pour toi, fit Giorgio en secouant la tête avec tristesse.

— Pourquoi tant pis?

— Race damnée que ces Borgia!

— Bah ! mais viens boire un verre de vin.

— Merci, mon brave, impossible pour ce soir, mais nous nous reverrons. J' aurai peut-être besoin de toi quelque jour. Au revoir.

— A ton aise. Tu sauras où me trouver. Ici, ou au quartier. Schiavone sauta dans sa barque et remonta le Tibre. Battista rejoignit son compagnon.

— Battista, dit Servando, l' homme que tu quittes est un sot. Tu lui offrais de boire à présent, et il a remis à un autre jour. Peut-être toi, lui ou moi, mourrons-nous demain, ce soir...

— Eh ! pourquoi veux-tu que nous mourions si vite, ami Servando ? Nous sommes soldats, et il n' y aura point de guerre de quelques mois ; de plus nous sommes bien portants de corps et d' âme. Je vois quatre vingt-dix-neuf chances de vie contre une de mort.

— Qui sait si les quatre-vingt-dix-neuf chances ne sont pas plutôt pour la mort ? Au temps où nous vivons !...

— Ce n' est pas pour nous qu' il y a à craindre. Si les empoisonnements, si les morts violentes désolent le pays, c' est pour les riches qu' ils sont mis en pratique, et l' on ne viendra pas s' attaquer à nous, qui avons à peine de quoi, pauvres diables, ne pas mourir tout à fait de faim.

— En attendant, moi je meurs de soif. — Holà ! Ribaldo ! Giobbe ! Ribaldo ! fit le soldat en frappant sur la table.

Le tavernier qui les écoutait, caché derrière le petit mur, accourut, et sur son ordre s' en fut chercher un nouveau flacon.

— J' estime, cher Servando, reprit le Vénitien, que nous ferions bien d' arrêter nos libations et de rentrer au quartier. Tu sais que nous parlons demain au point du jour pour une expédition mystérieuse, ordonnée par le duc de Gandia.

— Bah ! encore une rasade ! répliqua l' Espagnol.

Ribaldo revint avec une bouteille.

— Goûtez-moi ce vin-là, mes chers maîtres, dit-il. On dirait des larmes du Seigneur, Lacryma Christi.

— Lacryma Christi, mon brave hôtelier ? A d' autres ! C' est du vin de la campagne de Rome, on s' y connaît, maître empoisonneur ! fit Servando après avoir bu.

— Vous êtes dégoûté, signor Espagnol : le cardinal Corneto en boit du plus mauvais à son ordinaire, répliqua Ribaldo en rentrant dans le *spaccio*

di vino.

— Mais si tu quittes Rome, où iras-tu ? reprit Battista.

— J' hésite. Bien qu' on parle de licencier les condottieri du duc de Gandia, j' attendrai aussi, car il est question de reprendre la guerre contre l' Empereur. Ce bruit de licenciement est sans doute un faux bruit qu' on fait courir exprès. Mais hier, on m' a proposé une place de familier au service du cardinal Valentin : j' ai refusé.

— Per Bacco, tu as bien fait ! s' écria Battista qui s' échauffait visiblement.

— Un damné, malgré sa robe rouge et sa barrette sacrée!

— Son père n' est pape que parce qu' il a trompé le conclave et acheté les voix!

— Un assassin ! un voleur ! Tout dernièrement, n' a-t-on pas trouvé sur la place Santo Hieronimo le cadavre du signor Leonato Varoni, qui venait de lui gagner quinze cents sequins au jeu et dont il était porteur!

— Pour des soldats du saint-père, vous n' êtes guère circonspects, les amis ! dit le cabaretier en survenant derrière eux.

— Ah çà ! on est au cabaret pour causer, il me semble, dit l' Espagnol.

— Certainement, mais tous ces Borgia sont vos compatriotes, monsieur Servando!

— Cette famille de Borgia est une plaie sur notre belle Italie, dit Battista, le duc de Gandia, son frère, excepté cependant. Ne dit-on pas de lui : Bon parmi les grands!

— Ma foi ! lui comme les autres ! — On dit tout bas... Écoute : on dit qu' il se passe au Vatican dés choses honteuses et infâmes. On ajoute que le duc Franceseo de Gandia et César Borgia sont jaloux l' un de l' autre : — en politique, parce que l' un est général et l' autre cardinal ; en amour, parce que tous deux aiment d' un amour incestueux leur sœur Lucrèce.

— Calomnie ou non, il doit y avoir du vrai dans tout ceci, fit Battista en vidant son verre.

— Aussi Rome est divisée en deux camps, ajouta Servando.

— Si nous partions, Servando ? demanda le Vénitien, commençant à devenir inquiet.

— Il n' y a plus de vin ? Partons, répondit l' Espagnol. Ils se levèrent et se fouillèrent, cherchant tous deux de l' argent ; mais l' hôtelier s' approcha avec empressement et, la voix aussi caressante que possible:

— Entrez dans la salle, chers seigneurs ; il fait noir ici comme dans un four, et je vous défie de distinguer un sequin d' un sou romain.

— Au fait, il a raison, dit Battista qui n' était pas fâché de voir clair, car la nuit était devenue extrêmement sombre.

Tous deux entrèrent dans la taverne ; mais à peine avaient-ils dépassé le seuil, que Ribaldo tira traîtreusement la porte sur eux, les enferma, emporta la clef et s' enfuit à toutes jambes.

Deux hommes qui s' étaient jusque-là tenus dans l' ombre, à quelque distance du *spaccio,* avancèrent et pénétrèrent sous la tonnelle.

— La délation partout, dit l' un d' eux. Encore deux victimes que ce misérable cabaretier va livrer aux sbires ! Ces deux soldats sont ivres et ne savent ce qu' ils disent!

— C' est vrai, répliqua l' autre ; mais vous avez entendu, monseigneur, avec quelle irrévérence ils parlaient, et les odieuses calomnies qu' ils répétaient.

— Ascanio, je veux sauver ces deux hommes ! reprit le premier avec autorité.

Cependant les deux soldats frappaient avec violence contre la porte, en criant comme des diables. Le duc de Gandia, car c' était lui, en effet, qui était survenu sur cet endroit de la Ripetta, s' approcha de la fenêtre qui s' ouvrait sur la tonnelle, et, passant son bras à travers les barreaux de fer, frappa contre les vitres. La fenêtre s' ouvrit, et le visage effaré de Battista parut.

— Voyons, tavernier maudit, ouvre-nous ! dit-il, croyant que c' était Ribaldo.

— Écoutez-moi. Si vous ne fuyez promptement vous êtes perdus ! dit le duc.

— Çà, vous rêvez ! quel danger courons-nous donc ? demanda l' Espagnol.

— Cet homme, ce Ribaldo, le maître de cette taverne, est un espion ; il est allé vous dénoncer.

— Ah ! canaille ! s' écria Battista en se jetant sur la porte et s' efforçant de l' enfoncer.

— Est-ce vrai ? demanda Servando, dont les fumées du vin troublaient les idées.

— J' en suis sûr ; il a fermé la porte sur vous.

— *C' arajo!* le damné coquin ! s' écria l' Espagnol.

— Ne songez pas à fuir par là, dit le duc ; mais sortez par le jardin. Il y a une porte qui donne sur la place de Santo Giacomo. Hâtez-vous!

— Merci de l' avis, mon brave ! Votre main, que je la serre en reconnaissance de ce service. Si jamais vous avez besoin de Servando le condottiere, aussi vrai que je suis Espagnol, elle est à vous!

— Et le Vénitien Battista vous en dit autant, seigneur.

— Parlez vite ! s' écria le duc en s' éloignant, suivi de son écuyer.

Les deux soldats ne se le firent pas répéter et disparurent dans l' intérieur de la maison, où l' on entendit bientôt de grands cris et comme le bruit d' une lutte.

— Assurément, monseigneur, dit Ascanio s' avançant aux côtés de son maître, voici deux hommes qui tomberaient de leur haut s' ils savaient qu' ils sont préservés du gibet par ce même duc de Gandia, dont ils disaient tout à l' heure tant de mal!

— Ascanio, la vertu des princes est la clémence.

— Plût au ciel que votre noble frère la pratiquât, cette vertu, monseigneur!

— Allons, te voilà encore, avec tes éternelles malédictions contre mon frère ! Ascanio, si tu n' étais un brave serviteur, et *si* la seule justice n' inspirait d' ordinaire tes paroles, je te croirais un mauvais génie acharné à me mettre en guerre ouverte avec ma famille!

— C' est que, vraiment, monseigneur, il semble que vous n' en faites nullement partie, de cette famille ! Vous et son Éminence vous avez eu le même père comme la même mère, et cependant vous êtes aussi différents que si vous étiez nés, — Dieu me pardonne ! — vous d' un ange, lui du diable!

— César est mon frère, Ascanio ; mon devoir est de l' aimer : je l' aime... Mais il me semble entendre comme un écho harmo-

nieux d' instruments et de voix. Il y a une fête dans un palais voisin.

— C' est chez la Cressida, monseigneur.

Ils se trouvaient, en effet, en vue de cette partie de la Ripetta où s' élevaient les murs de la villa Cressida.

— La Cressida !.. murmura Francesco. Oh ! la femme rieuse et folle ! entourée de débauchés et d' oisifs, elle ne songe plus, j' en suis sûr, à son passé... Son passé !...

— Elle est à présent la maîtresse de Son Éminence, dit Ascanio.

— Que m’ importe !... — Ascanio, l’ épée à la main!... nous approchons d’ un quartier fréquenté par des bandits dangereux ; il est bon de se tenir toujours sur la défensive.

Tous deux tirèrent l’ épée et s’ enfoncèrent dans l’ obscurité de la Ripetta.

Pendant ce temps, Ribaldo accourait vers sa maison, suivi d’ une demi-douzaine de sbires armés jusqu’ aux dents. La première chose qu’ il aperçut fut la fenêtre ouverte. Après s’ être assuré que les barreaux étaient intacts, et n’ entendant aucun bruit dans l’ intérieur, il se hâta d’ ouvrir la porte et d’ entrer, suivi des sbires.

— S’ ils ont fui par le jardin, mon crédit est perdu ! Cela fera tort à mon commerce !... s’ écria-t-il avec l’ accent du plus vit désespoir, en appelant ses garçons.

La lune, qui, depuis une heure, était restée cachée derrière un gros nuage, en sortit tout à coup et éclaira une petite troupe qui s’ avançait au pas.

C’ était don Michelotto, sa longue épée sous le bras, recouvert de la tête aux genoux d’ une fine cotte de mailles, dont les anneaux lançaient dans la nuit mille étincelles, et suivi de sept reîtres allemands armés de haches et de piques, et dont les figures, déjà très-farouches, prenaient au clair de lune des proportions fantastiques.

En approchant de l’ osteria, Michelotto aperçut Ribaldo congédiant ses sbires d’ un air de dépit.

— Eh ! Ribaldo ! fit-il lorsque les sbires eurent disparu dans une ruelle voisine.

— Qui m’ appelle ? demanda l’ hôtelier.

— Ne reconnais-tu pas ma voix, maraud?

— Ah ! c’ est vous, monseigneur !... fit l’ hôtelier en s’ avançant humblement.

— Je m’ étais demandé quelquefois la cause de tes visites au palais... Je devine... tu cumules, fit Michelotto en riant.

— On fait ce qu’ on peut pour ne pas mourir do faim, signor ! Je voulais arrêter des blasphémateurs ; ils ont rossé ce pauvre diable de
Giobbe, qui ne voulait pas les laisser fuir !... mais je les rattraperai dès demain, au point du jour!

— Tu devrais au moins ménager tes pratiques.

— C’ est que ces mêmes pratiques ne ménagent pas mes oreilles et les démangent furieusement en leur faisant ouïr des choses abominables contre

Son Éminence, ce qui est très-mal, et contre notre saint-père, ce qui est pécher.

— De sorte que tu agis par pure dévotion, honnête et candide tavernier?

— C’ est vous qui l’ avez dit, monseigneur.

— Adieu, l’ ami, fit le condottiere en faisant un pas vers ses reîtres.

— Est-ce-que vous avez aussi quelqu’ un à arrêter, vous, monseigneur, que je vous vois ainsi escorté?

— Il est possible, répondit Michelotto.

— Oh ! les visages farouches !... Sont-ce des chrétiens, ces soudards-là?

— Ce sont des lansquenets bavarois, très-vaillants, je t’ en réponds, et qui ont l’ immense avantage de ne comprendre qu’ un seul mot, en dehors de leur affreux et barbare idiome. On leur dit : Frappez ! et ils frappent. — Précieux garçons!

— Vous n’ avez pas besoin de mes services, par hasard, monseigneur?

— Non, et si tu as quelque velléité de veiller cette nuit, ami Ribaldo, prends bien garde de ne pas sortir de chez toi, ou de ne pas ouvrir celles de tes fenêtres qui donnent sur le Tibre. Je ne te dis que cela.

— Il suffit, monseigneur, fit Ribaldo, qui rentra chez lui tout tremblant.

Don Michelotto reprit sa marche, toujours suivi de ses sept reîtres.

— Nous sommes en avance, murmurait-il. Une affaire précipitée a souvent plus de prix... On est si exposé à voir les grands se dédire... Ah ! la lune est trop complaisante cette nuit !...

La petite troupe disparut dans l’ ombre des maisons, suivant pas à pas la direction prise précédemment par le duc de Gandia.

CHAPITRE XVII

CHANTS DE FÊTE ET CRIS DE MORT

A cent pas environ au-dessus de l' église de San Girolamo, s' élevant en façade sur la rue de la Ripetta, était située la villa de la comédienneCressida. Les jardins s' étendaient jusqu' à la rive même *(ripetta)*du fleuve, qui, en cet endroit, comme en beaucoup d' autres, se rétrécissait, considérablement, envahie par les constructions des particuliers.

La Cressida donnait une fête ; mais la chaleur refoulait presque tout le monde dans les jardins. Le casin, c' est-à-dire le petit palais, était tout resplendissant de lumières, et de ses fenêtres ouvertes s' échappaient par moments les bouffées de la musique des danses ou des douces symphonies des exécutants ; tandis que le fond du jardin, dominant le Tibre en terrasse, était plein d' une ombre épaisse où brillaient, de loin en loin, de rares fanaux. De ce côté, des groupes très-restreints et presque toujours composés de deux personnages, se perdaient sous les charmilles et sur les gazons rafraîchis par la brise de la nuit. Les oiseaux endormis sur les branches n' étaient guère réveillés que par des paroles d' amour ou par les sobres éclats du plaisir.

Deux jeunes gens cependant se promenaient sous les acacias touffus dont les branches retombaient par-dessus une petite muraille faisant angle avec le fleuve et une ruelle sombre, partagée en deux par un ruisseau que la lune faisait briller comme un mince filet d' argent. Les deux jeunes gens devisaient d' amour. L' un était une connaissance du lecteur, le marquis Gaetano de Valaperta, l' autre, le prince Astor de Manfredi, en ce moment de passage à Rome, et se rendant à Naples pour assister aux fêtes du couronnement du roi.

Le prince Astor était un beau jeune homme de dix-huit ans, adoré de ses sujets, et qui n' avait pas même songé que Faenza, sa capitale, pouvait, lui devenir infidèle en son absence. Il était venu à Rome en passant par Urbino, et heureux d' y trouver Gaetano, son ami d' enfance, il avait prolongé son séjour, fort caressé, du reste, par le pape et par sa famille.

Gaetano l’ avait amené chez la Cressida sans lui dire où il le conduisait.

— Voyons, dit-il à celui qu’ il ne voulait jamais traiter en sujet, lequel, du reste, s’ y était admirablement prêté, je ne sais rien de tout ce qui se passe ici. A Faenza, jusqu’ à présent, j’ ai pâli sur les livres, mon ignorance est complète, et tu en abuses, Gaetano : j’ exige que tu me dises chez qui nous sommes.

— Chez une femme.

— Jolie?

— A miracle ! répondit Gaetano avec enthousiasme.

— Présente-moi bien vite, alors.

— Peste ! comme vous y allez, prince ! N’ êtes-vous donc plus éperdument épris de cette demoiselle d’ honneur que vous avez vue en passant à Urbino?

— Chut ! ne parlons pas de cela, répondit Astor d’ une voix sérieuse.

— Alors vous devinez donc où nous sommes?

— Chez quelque belle courtisane?

— Chez la Cressida, prince ! Ah ! quelle femme!

— Tu en es amoureux, mauvais sujet!

— A en perdre la raison, prince, une passion insensée, une frénésie, une sorte de délire qui m’ agite, exalte mes sens et ma tête...

— Et ton cœur ? demanda Astor.

— Mon cœur... fit Gaetano surpris ; oui, je l’ aime, c’ est une âme de feu, dévouée...

— Mais ton cœur est resté froid pour elle, reprit le prince. Je la connais, cette Cressida, elle est passée par Faenza il y a six mois ; étrange femme, en effet, j’ ai cru l’ aimer aussi ! Mais je t’ expliquerai, par moi-même, pourquoi tes sens seuls sont éveillés auprès d’ elle, et pourquoi ton cœur ne bondit pas. C’ est qu’ elle est beaucoup trop... ou plutôt que tu es, comme moi, beaucoup trop jeune pour elle !... Ah ! mon ami, quelle différence avec cette adorable jeune fille... une âme vierge, un cœur pur, un regard céleste... Ah ! Leona !...

Et le prince tomba dans une douce mélancolie dont le marquis ne songea pas à le tirer.

— N’ importe, s’ écria le marquis après quelques tours de promenade, je suis fou de Cressida, fou !... Et si elle voulait...

— Si elle voulait, tu ferais quelque sottise, n’ est-ce pas ?... Fou, tu dis bien, car elle est maîtresse avouée de dom César.

— Et voilà ce qui me désespère ! fit Gaetano en soupirant.

En ce moment une femme masquée s' approcha des deux jeunes gens.

— Bonjour, prince, fit-elle en s' emparant du bras d' Astor.

— Eh ! quoi, madame, vous me connaissez ? fit Astor.

— Et vous, prince, ne me reconnaissez-vous donc pas?

— Assurément, madame, une telle question me flatte beaucoup, mais je n' aurai pas la présomption de répondre : oui. — Je ne pourrai vous satisfaire que si vous ôtez ce masque qui, j' en suis certain, me cache de très-séduisantes beautés.

— Comment est-il possible que nos meilleurs amis oublient jusqu' au son de notre voix ! fit la Cressida en se démasquant.

— Je voulais vous forcer à ôter ce vilain masque. Çà, vous chantez à Rome à présent, Cressida?

— Eh ! cher prince, vous savez, nous autres comédiennes, notre vie change comme nos rôles de théâtre. Aujourd' hui me voici à Rome, et j' ai joué hier Didon, la reine de Carthage ; demain, peut-être partirai-je pour Pise, où je remplirai le rôle de quelque servante d' auberge. — Cependant cette existence nomade me plaît : il faut à mon âme du mouvement, du bruit, et surtout du changement. Je suis insouciante du lendemain comme l' oiseau qui vit sans amasser. J' ai en aversion, vous le savez, tout ce qui peut entraver mes pas, en haine tout ce qui me gêne ; et il faut de bien puissantes raisons pour me forcer à obéir. On m' accuse d' être légère et infidèle en amour, mais on se trompe ; quand j' aime, j' aime avec tout mon être... Mon amour passe, c' est vrai, mais je ne suis pas infidèle. Je suis trop franche pour feindre, et trop délicate pour aimer deux hommes à la fois, mon cœur n' est pas assez... large pour cela. N' est-ce pas, Gaetano?

— Gaetano, répondit le prince, est au désespoir, il croit que vous ne l' aimez pas.

— Il a tort : nous sommes partis ensemble de Florence il y a un mois ; nous avons passé huit jours à Pérouse, huit jours bien remplis.

— Et depuis dix que vous êtes à Rome, Cressida ! fit le marquis d' un ton de reproche, depuis ces dix jours !...

— Vous êtes charmante, et il me paraît trop exigeant ! s' écria le prince en baisant la main de la courtisane.

— Mon pauvre Gaetano, reprit Cressida en posant sa main sur le bras du marquis, je vous jure que vous avez marqué dans ma vie plus que bien d' autres. J' ai accordé mon... amitié à celui-ci parce qu' il était grand et noble ;

à celui-là parce qu' il était riche et qu' il me laissait satisfaire tous mes caprices, toutes mes fantaisies ; à cet autre parce qu' il était beau comme le jour ou comme... Hercule. Vous, Gaetano, je vous ai aimé parce que vous étiez Gaetano : vous auriez été un simple homme du peuple, un soldat pauvre, que je vous aurais aimé de même. C' était écrit.

— Vrai, Cressida, dit le prince pendant que le marquis baisait avec ferveur la main de la comédienne, — si j' étais Gaetano, ce ne serait pas vos belles mains que je baiserais, mais vos pieds, mais la trace de vos pas.

— Oh ! qu' il soit calme, je le lui ai dit encore ce matin... je ne l' aime plus.

— Hélas ! fit le marquis avec un réel sanglot dans la voix.

— Oui, il s' est fait une réaction subite en moi ; j' ai voulu, en aimant Gaetano, lutter contre elle, mais elle m' a vaincue.

— Et qui aimez-vous alors maintenant ? demanda le prince, que cette étrange créature plongeait dans un stupéfiant étonnement, ne sachant s' il fallait maudire ou admirer cet attrayant spécimen de la corruption de cette époque.

— Rien et personne, répondit la Cressida, pas même moi. — Je regarde, je cherche autour de moi, et je ne trouve pas l' aliment nécessaire à mon âme altérée. Tout homme me déplaît ou me... dégoûte. Je me sens au cœur un nouveau et puissant désir d' aimer, et je n' aime pas... Savez-vous, prince, savez-vous, marquis, quel est l' être pour qui je pourrais me dévouer et lui donner mon sang s' il fallait, de qui je serais fière, et qui pourrait m' écraser s' il voulait ?...

— Je serais curieux de l' apprendre, fit Astor en calmant d' un regard la douleur de son ami.

— Ah ! c' est que vous croyez peut-être qu' un tel amour, — non, je devrais dire qu' un tel sentiment... n' est pas possible, surtout chez nous autres, femmes de théâtre ; surtout avec nous, chargées de représenter en public les larmes ou la joie, comme l' exige le poète ; si bien qu' on ne peut imaginer, sous ce masque qui rit ou qui sanglote, un visage réel, une âme comme celle des autres femmes.

— Quel est donc l' heureux mortel capable de vous émouvoir ainsi, madame?

— Ce n' est pas un homme... fit Cressida d' une voix profonde.

— Qu' est-ce alors ? demandèrent les deux jeunes gens avec une curiosité ardente.

— Un enfant...

— Je disais tout à l' heure à Gaetano que vous étiez une femme étrange, Cressida ! fit le prince en lui serrant la main.

— C' est vrai !... mais vous ne me connaissez pas. Personne ne me connaît. — Tenez, si je ris, si j' aime, si je m' enivre de plaisir et d' amour, comme vous m' avez toujours vu faire, c' est pour oublier.

— Oublier quoi ? demanda Gaetano qui sentait sa tète et sa raison tournoyer.

— Là ! je ne voulais pas vous dire cela!... fit Cressida en prenant tout à coup un ton enjoué ; — mais il faut que je vous quitte, on me réclame sans doute là-bas. Prince, êtes-vous ici incognito?

— Eh ! chère belle, comment un petit souverain comme moi peut-il songer à faire de la dignité, lorsqu' on voit parmi vos invités le sévère cardinal de la Rovera!

— Et j' aurai peut-être le cardinal Valentin, fit Cressida en s' éloignant.

— Cressida !... s' écria Gaetano.

— Eh bien ? fit la comédienne en se retournant avec une grâce sans pareille.

— Cressida m' a ensorcelé.

— Vous me quittez ainsi ? - Oui, dit-elle en disparaissant légère comme un oiseau.

— Elle me fera mourir ! s' écria Gaetano.

— Bizarre créature !... dit le prince. Si Dieu ne refusait pas à ces femmes le bonheur d' être mères, elles se sauveraient peut-être de l' abîme. Console-toi, ami.

— Comment?

— Viens avec moi à Naples, puis à Faenza ; là nous y oublierons, toi la femme impure, moi la jeune fille candide et suave...

— Eh ! quoiqu' elle soit assurément d' une beauté sans pareille et dont celle de peu de femmes approche, elle a trente ans.

— Elle n' en paraît pas vingt-cinq ! s' écria Gaetano avec la conviction que lui donnait la vérité.

— Je te guérirai, mon pauvre ami !... fit le prince en entraînant Gaetano sous les arbres.

Comme ils s' appuyaient sur la rampe de la terrasse, ils virent briller, à la lueur de la lune, les casques et le fer des piques d' une petite troupe d' hommes s' avançant de ce côté.

— Une patrouille, sans doute, dit Astor. La troupe s’ arrêta à l’ angle de la terrasse, remonta silencieusement le quai et s’ enfonça dans la ruelle.

— Patrouille sinistre, dit Astor quand ils eurent disparu.

C’ étaient Michelotto et ses reîtres.

Cressida attendait en effet le Valentin ; mais comme César était, en apparence, l’ homme le plus capricieux de la terre, elle ne l’ avait annoncé à personne, afin de ne point causer de regrets ; car, il faut le dire, le Valentin n’ était redouté que de ses ennemis, et les charmes de son esprit, l’ entraînement de sa parole, les grâces mêmes de sa personne, le faisaient toujours rechercher avec beaucoup plus
d’ empressement que ne le commandaient son rang et sa puissance.

Le cardinal de la Rovera, Vincola, ne s’ était fait aucun scrupule d’ accepter l’ invitation de la comédienne, chez laquelle il était venu, amené par son parent le préfet de Rome ; il ne se piquait pas, du reste, d’ une très-grande austérité. La Cressida le savait : aussi, fidèle aux instructions de César, avait-elle fait exécuter devant lui les danses les plus attrayantes, — bolero andaloux, mazurque tudesque ou tarentelle napolitaine, — et avait-elle réservé jusqu’ à l’ heure de sa verniela partie la plus séduisante des chants, dont elle gratifia elle-même ses invités.

Après avoir chanté une ravissante canzonetta, elle alla recevoir les compliments du cardinal, qui ne les lui épargna point, et lui offrit son bras pour faire un tour de jardin.

— Je m’ étonne, madame, dit Vincola, qu’ avec vos goûts de liberté et d’ indépendance vous soyez venue vous fixer à Rome.

— Pourquoi cela?

— C’ est que Rome est la ville des tyrannies s’ il en fut.

— Vous dites cela parce que l’ on vous en avait exilé, monseigneur ; mais, quant à moi, j’ ai à répondre que Son Éminence le cardinal de Valence a voulu que je vinsse y donner des représentations.

— En vérité ? fit le cardinal.

— Oui, il prétend que je lui fais des partisans. En attendant, je gagne beaucoup d’ argent. Outre le théâtre, qui n’ est accessible qu’ aux riches, je chante à Saint-Pierre [4], dans les grands jours, ce qui me popularise. Si je suis sous la dépendance de dom César, Rome entière est à mes pieds. Ma plus légère indisposition émeut celte ville immense autant que s’ il s’ agissait de perdre un saint-père : c’ est alors une procession continuelle dans mes salons et sous mes fenêtres. Puis, quand j’ ai donné ma main à baiser

aux jeunes seigneurs, à la vieille noblesse, au haut clergé, comme une reine d' Espagne, et que je parais sur mon balcon pour sourire au peuple, la joie renaît dans la ville. Cela fait plaisir de se savoir aimée, — ou bien, ce qui y ressemble fort, de se savoir désirée.

— Je vous aurais crue philosophe, madame.

— Avant tout on est femme.

— Vous disiez tout à l' heure que vous gagniez des partisans à Son Éminence le cardinal de Valence?

— C' est lui qui le dit, et non pas moi ! fit la Cressida vivement.

— Avez-vous dessein de me gagner à lui?

— Ne l' êtes-vous pas déjà, monseigneur?

— Oh ! sans doute ! fit Vincola avec un certain empressement. Et cependant il me redoute, il ne m' aborde pas franchement ; il a tort, je vois ce qu' il veut, et je suis tout disposé à le servir ; mais si vous m' en croyez, belle dame, nous laisserons de côté tout ce qui, de près ou de loin, pourrait avoir rapport à la politique. Et si nous parlons de dom César, permettez-moi de ne le faire que pour déplorer le servage dans lequel il tient la plus adorable femme de Rome.

— Je ne suis pas en servage ; je suis à lui parce que cela me plaît en ce moment. Demain, une autre fantaisie peut me prendre, — il part pour Naples, d' ailleurs, — mais, pour le moment, je ne puis, moi, que le remercier d' avoir contribué à vous faire rentrer à Rome, monseigneur.

— C' est au duc de Gandia surtout que je le dois, fit la Rovera,

— Le duc !... fit Cressida en tressaillant.

— Oh ! qu' a donc ce nom-là pour vous émouvoir ainsi ? Je suis sûr même que vos beaux sourcils se sont froncés de colère.

— C' est une bien exécrable famille que ces Borgia !... fit-elle d' une voix sourde.

— Ah ! vous voici bien éloignée de lui gagner des partisans, fit Vincola en riant.

— Borgia ! Borgia ! race maudite ! Lorsqu' ils n' assassinent pas le corps, ils empoisonnent l' âme!

— Le duc de Gandia a pourtant une réputation...

— Lui comme les autres. Francesco Borgia s' appelait jadis Francesco Lenzolio.

— C' est le véritable nom de la famille.

— Oh ! je le sais, je le sais bien !... dit la courtisane avec force.

— Qu’ avez-vous donc, madame ? fit le cardinal, surpris de cette étrange sortie, et en lui prenant la main.

— Rien... répondit la Cressida en passant la main sur ses yeux et sur son front.

Soudain un cri perçant se fit entendre au loin, comme venant de l’ intérieur de la ville.

— Avez-vous entendu, monseigneur ? fit Cressida en tremblant de tout son corps.

— Quoi donc ? demanda le cardinal.

— C’ était comme l’ appel suprême d’ un homme qu’ on égorge.

— Je n’ ai rien entendu.

— Oh ! j’ en suis bien sûre. Ce cri a retenti là, dans moi, comme si quelque chose s’ y déchirait... Ville horrible ! murmura Cressida avec un suprême dégoût.

— C’ est quelque chanson de taverne apportée par le vent qui souffle de ce côté, répliqua le cardinal avec insouciance.

— Vous croyez, monseigneur ? C’ est bien possible, au fait. Tenez, si vous voulez, rentrons, je me sens mal à l’ aise ; la fraîcheur de la nuit me fait ce soir un singulier effet.

Ils se dirigèrent vers le palais, et bientôt Cressida, s’ étant débarrassée du cardinal, revint en toute hâte vers cette partie de la terrasse qui faisait angle avec la ruelle.

C’ était de ce côté qu’ elle avait entendu retentir ce cri de détresse, et elle s’ y sentait ramenée comme par la force d’ un invincible aimant. Elle écouta le silence de la nuit.

— Je ne m’ étais pas trompée... murmura-t-elle, il doit y avoir une rixe, une bataille là-bas, du côté de Santo Geronimo... Un sinistre pressentiment me domine ; mes yeux voudraient percer l’ obscurité...

Elle entendit retentir le galop d’ un cheval, mais venant du côté du Tibre. En effet, un cavalier approchait, lequel, apercevant une forme blanche sur l’ angle de la muraille de la villa, ne douta point que ce ne fût la comédienne. Il s’ approcha.

— C’ est vous, monseigneur, lui cria Cressida, qui, à la clarté de la lune, reconnut parfaitement dom César enveloppé d’ un manteau.

— Oui, Cressida, je venais à votre fête, ce chemin était plus court ; pouvez-vous m’ ouvrir cette petite porte?

— Il s’ agit bien de cela... N’ entendez-vous pas ce bruit au loin, du côté de l’ église de Santo Geronimo?

— Bah ! fit César avec insouciance, c’ est ainsi toutes les nuits à Rome!

— Monseigneur, c’ est un homme qu’ on égorge par là, courez à son secours!

— Folle ! dit César qui ne voulut pas la contrarier, j’ y vais et je reviens dans vos bras, car vous savez que je pars au point du jour.

Dom César piqua des deux et partit dans la direction que lui avait indiquée la Cressida, c’ est-à-dire par la ruelle longeant les murs de sa terrasse.

La courtisane, l’ oreille tendue, le corps appuyé sur le mur, les mains crispées sur la pierre, dardait ses yeux au loin ; et ces cris étouffés, ce cliquetis du fer qu’ elle entendait bruire, ces éclats terribles de la haine, de la cupidité où de la vengeance, causaient à son cœur des tressaillements extraordinaires ; ses tempes battaient ; elle croyait assister à cette bataille éloignée et inconnue, elle croyait recevoir les coups qui se donnaient.

C’ était une suprême et horrible épouvante, en même temps qu’ une volupté jusqu’ alors inconnue à ses sens.

— Pour être émue comme je le suis, se dit-elle, il faut qu’ il se passe là quelque chose qui me touche !...

Elle appuya son front brûlant sur la pierre.

— Je suis folle, dit-elle ensuite en relevant la tête, ne suis-je pas seule au monde!

Mais elle ne pouvait s’ arracher de ce lieu ; les harmonies de la musique résonnant dans sa villa ne parvenaient pas à couvrir les sinistres rumeurs de la rixe lointaine.

Tout à coup, à la clarté de la lune devenue presque celle du jour, elle aperçut un homme s’ avançant de son côté sur le bord du fleuve et se soutenant à peine en s’ aidant de son épée.

— Ciel !... fit la Cressida épouvantée, je ne me trompais pas !... c’ est lui !...

CHAPITRE XVIII

LA NUIT DU MEURTRE

La Cressida quitta précipitamment la terrasse, prit une allée du jardin et descendit rapidement un escalier qui s' enfonçait en terre. Une petite porte était au bout de cet escalier : elle en poussa les verrous, et se trouva au bord de l' eau.

Elle courut vers cet homme.

Il était tout sanglant ; le visage, les mains, la poitrine, dix blessures, ne disaient que trop éloquemment le danger dans lequel il se trouvait.

— Du secours ! du secours ! fit-il en apercevant cette forme blanche qui s' avançait vers lui, et il s' affaissa sur une borne.

Cressida s' approcha, et, écartant les cheveux qui l' aveuglaient, collés déjà sur son front par le sang qui s' échappait d' une large blessure sur le crâne, le regarda attentivement.

C' était bien le duc de Gandia.

— Ah ! fit-elle en reculant avec effroi, est-ce Dieu qui me l' envoie ? Elle se rapprocha et prit la main du duc.

— Monseigneur, dit-elle, me reconnaissez-vous?

— Cressida!

— Monseigneur, me reconnaissez-vous ? répéta la comédienne.

— Paula!

— Ah ! oui... Paula Severino !... monseigneur ; je vous ai rencontré souvent ! Chaque fois je vous ai demandé ce que vous aviez fait de ma fille.

— Ta fille est morte, répondit le duc en la regardant avec des yeux épouvantés, car la courtisane était resplendissante de diamants, — et il lui sembla voir passer devant ses yeux sa fille vêtue ainsi.

— Oui, vous m' avez toujours répondu cela ! — Monseigneur, vous aviez peut-être des raisons pour me cacher la vérité... Monseigneur, en ce moment suprême, je vous adjure!... qu' avez-vous fait de ma fille?

— Ta fille est morte, dit encore Francesco.

— Francesco Lenzolio, tu es en danger de mort : si tu commettais un mensonge à tes derniers moments, Dieu serait inflexible pour toi !

Francesco Lenzolio, qu’ as-tu fait de ma fille?

— Ta fille est morte, répéta avec une sauvage énergie le malheureux duc.

— Toujours, toujours cette réponse ! fit la courtisane en se tordant les mains.

Le duc râlait et s’ accrochait des mains et des ongles aux pierres de la muraille pour se soulever.

— Monseigneur... essaya encore de lui dire Cressida.

Mais Francesco la repoussa avec force et fit quelques pas vers le quai, vers le Tibre : la vue de l’ eau lui donnait la tentation horrible de s’ y jeter pour étancher la soif qui le dévorait, pour rafraîchir son front que la fièvre brûlait.

— Laisse-moi, femme impure ! dit-il.

— J’ ignore qui vous a frappé, monseigneur, dit alors Cressida ; mais, quel qu’ il soit, je payerais le meurtrier de mon sang. Je prends ma part de votre mort, seigneur duc de Gandia ! Adieu !

Le duc se mit à courir l’ espace d’ une trentaine de pas et tomba épuisé.

— Oh ! démons ! dit-il, que je souffre !...

Pendant ce temps, la Cressida remontait le petit escalier de sa terrasse, les yeux fixes, un sourire étrange sur les lèvres.

— La mort a parlé... murmurait-elle, — ma fille n’ est plus. Plaisirs du monde, donnez-moi l’ oubli!

Et elle s’ élança vers l’ endroit de la fête où les rires et les danses étaient le plus animés.

Dom César avait fait le tour de la villa de la Cressida et revenait par le quai, le front sombre et abattu. Son cheval marchait lentement, et il ne songeait pas à l’ exciter.

— Ce doit être fini... pensait-il. — J’ ai eu un moment de pitié... Préjugés de l’ éducation qui parlent ! Est-ce que j’ ai sourcillé quand j’ ai vu mourir déjà tant d’ ennemis de ma puissance que ma haine s’ en est fatiguée ?... Sois calme, mon cœur, respire en liberté : me voici arrivé, je touche au comble de mes désirs... rien désormais n’ arrêtera ma marche hardie...

Tout à coup son cheval s’ arrêta et demeura immobile en soufflant des naseaux avec force.

— Qu’ est-ce que ceci ?... fit-il en le piquant de l’ éperon ; — marche donc, brave Erebo !...

Mais le cheval refusa d’ avancer, s’ arc-bouta sur ses jambes de devant, puis recula de quelques pas.

— Çà, il y a quelque chose par terre, dit dom César en se baissant sur la croupe et regardant. — Dieu me pardonne, ajouta-t-il, c’ est le cadavre d’ un homme !...

Il mit pied à terre, le cœur serré d’ une indicible terreur, et, lâchant son cheval, s’ avança vers le cadavre qu’ éclairait parfaitement la lune.

Il resta pétrifié.

Le duc sortit alors de son évanouissement, et, voyant un homme debout, le considérant, il tendit les bras avec angoisse vers cet homme.

— Qui que vous soyez, dit-il, secourez-moi!

Mais, à son tour, il reconnut celui qui était devant lui et poussa un cri plein d’ une douloureuse expression de contentement.

— César ! mon frère ! dit-il en cherchant sa main.

César recula de quelques pas, saisi d’ un insurmontable effroi. Ce fut toute une révélation pour le moribond.

— C’ est donc toi, s’ écria-t-il, toi, César, qui m’ assassines?

César ne répondit pas et recula encore. Alors le duc saisit son épée, qu’ il avait laissée tomber à ses côtés, et s’ en aida pour se relever.

— César, malheur à toi ! dit-il en se dressant et levant l’ épée avec un mouvement terrible d’ énergie.

Dom César avait instinctivement tiré son épée du fourreau.

— Ce sera un duel ! dit le duc en souriant amèrement... oui... les deux frères !... Oh ! pourquoi la nuit est-elle si noire ?... pourquoi un pareil combat n’ est-il pas éclairé par un soleil splendide ?... Deux frères, l’ épée à la main, c’ est un beau spectacle !... Défends-toi, défends-toi, César!

— Jamais ! fit le cardinal en jetant son épée loin de lui.

— César, César, dit douloureusement le duc en abaissant la sienne, as-tu donc oublié l’ amitié que j’ avais pour toi ?... Oh ! oui, tu l’ as oubliée... J’ ai mérité ta haine, car tu m’ as jugé ton égal... tu as pris mon amitié pour de la trahison... César, César dis-moi que tu es innocent de cet horrible crime, dis-le-moi !...

Et le malheureux duc se pencha vers son frère avec un sourire d’ espoir et d’ amour ; mais dom César baissa la tête.

— Oh ! César, reprit le duc, quelque endurci que tu sois, les remords viendront ; mais tu ne trouveras de refuge contre eux que dans une suite de nouveaux crimes... César, sois maudit !...

— Où vas-tu ?... demanda César en le voyant retourner sur ses pas.

— Laisse-moi, dit le duc en l’ écartant du geste, je trouverai encore assez de force pour me traîner jusque chez notre mère... Que dira-t-elle, César, quand elle saura... que le frère meurt... de la main du frère... mon Dieu !...

Il tomba, et un râle effrayant sortit de sa poitrine... Dom César le contemplait, l’ œil sec et avec l’ impassibilité d’ un homme de marbre.

— Ah ! fit le duc, ma dernière heure aura-t-elle donc sonné !... A l’ aide !... Et je mourrais ainsi... Ah !... ma Leona !...

— Leona ! répéta César en serrant les poings avec rage.

— Ah ! ma mère !... dit encore avec peine le duc, ma mère !... Leona !...

Ce fut tout... il demeura immobile : il était mort!

Dom César eut l’ horrible courage d’ avancer sa main, de la poser sur son cœur, de l’ y appuyer fortement et de s’ assurer ainsi qu’ il avait cessé de battre.

— Leona !... murmura-t-il ; ce nom a été sa dernière pensée!

Il se releva, et lançant vers le ciel un regard d’ orgueilleux défi:

— J’ ai bien fait, dit-il.

Sur ces entrefaites, don Michelotto arriva, suivi de cinq reîtres, et, apercevant au clair de lune un homme à terre et un autre montant à cheval, ne douta point que ce ne fussent ceux qu’ il cherchait.

— C’ est bien, Michelotto, dit dom César, je suis content de vous.

— Ah ! l’ affaire a été chaude, monseigneur ; j’ ai eu deux hommes tués.

— Allons, place-le en croupe.

— Vous avez la chance pour vous, monseigneur, ajouta le condottiere.

Dom César avait tourné la croupe de son cheval du côté du cadavre ; et les assassins le chargèrent sur le dos de l’ animal, qui, en sentant ce sinistre fardeau, fil entendre un hennissement de terreur.

C’ était une chose horrible que ce spectacle : ce cadavre, tiède et fumant, que la rigidité de la mort n’ avait pas encore saisi, dont les bras et la tête pendaient d’ un côté et les jambes de l’ autre, et battant les flancs du cheval à chaque pas qu’ il faisait!

L’ assassin en selle et la victime en croupe !

Ils se mirent en marche en remontant la ruelle, et rentrèrent dans la ville dans le but sans doute de dépister, et redescendirent vers le fleuve par l’ allée qui longeait à gauche l’ église de Santo Geronimo.

Deux hommes seulement s’ aventurèrent sur la rive, et, après avoir regardé de côté et d’ autre, rentrèrent dans l’ allée où attendait le reste de ce sinistre cortège, et firent signe d’ avancer.

La berge était déserte et occupée seulement par un amas considérable de madriers rangés, et, à dix pas, une sorte de ruisseau noir et infect coulait avec bruit dans le fleuve, sortant de dessous terre et venant de l' intérieur de la ville : c' était un des égouts du quartier del Popolo.

Sur le fleuve, à dix brasses de la rive, se trouvaient plusieurs grandes barques amarrées.

Deux des reîtres restèrent à l' entrée de l' allée Santo Geronimo, et Michelotto fit le tour du tas de bois.

Dom César tourna la croupe de son cheval du côté de l' eau

Alors Michelotto et l' un des reîtres saisirent le cadavre, l' un par les bras, l' autre par les jambes, et, après l' avoir balancé deux ou trois fois, le jetèrent avec force dans la rivière.

Le corps, en frappant l' eau, fit un grand bruit, et ce fut tout.

— Tu connais l' endroit ? demanda dom César à voix basse ; est-il bien profond?

— Oui, monseigneur, répondit Michelotto.

Dom César tourna alors la tète de son cheval du côté de la rivière, et osa jeter les yeux vers l' endroit où tournoyaient encore les plis des eaux.

Il vit quelque chose de noir, au milieu du fleuve, s' en allant à la dérive.

— Qu' est-ce donc qu' on aperçoit flotter sur l' eau ? demanda-t-il.

— Monseigneur, répondit Michelotto, c' est son manteau.

Il se baissa, ainsi que le reître, et ramassant des pierres, tous deux les jetèrent à ce manteau, qui ne tarda pas à s' enfoncer [5]. Don César fit quelques pas en arrière et s' arrêta.

— Tu es sûr que personne n' a rien vu de ces barques ? dit-il en désignant les masses immobiles au bord du fleuve.

— Bien sûr, répondit Michelotto, — et pour mieux s' en assurer il appela : — Eh ! de la barque, cria-t-il, patron de la barque ! amenez, on désire passer l' eau!

Personne ne répondit.

— Vous voyez, monseigneur, personne.

- C' est bien, dit César, — et il ajouta en espagnol : — Maintenant, tu sais ce qu' il faut faire de ces brutes d' Allemands ?...

César piqua son cheval, et tous disparurent par l' allée qui mène à Santo Jacopo.

A ce moment une forme noire, une tête apparut, sortant des profondeurs de l’ une des barques amarrées. C’ était Schiavone.

— Oh ! chose horrible ! fit-il, quel est l’ assassin, et quelle est la victime?

CHAPITRE XIX

LE CADAVRE AUX NEUF BLESSURES

Le comte Caraccioli attendait, plein d' angoisses, dans cette petite maison de la Ripetta qu' il avait indiquée à Giorgo Schiavone. Qu' attendait-il ? Il se promenait avec impatience dans la chambre principale, allant d' une fenêtre à l' autre, écoutant les moindres bruits de la rue, et jetant à chaque instant ses yeux sur son épée, placée dans un coin. Sa position, à Rome, était assez difficile, car il s' y trouvait dans un incognito absolu, malgré la présence de l' ambassadeur officiel de Venise, — et nous avons vu que la déclaration de sa promo-

tion était subordonnée à l' issue de sa négociation avec le duc de Gandia.

— Depuis avant-hier, disait-il, pas de nouvelles !... pas même signe d' existence !...

Il avait envoyé Schiavone chez le duc de Gandia, car il était loin de se douter de l' épouvantable catastrophe ; et Schiavone lui-même tardait à revenir.

— A-t-il pu le rencontrer ?... se disait-il, ou bien Leona serait-elle en danger ?... Le duc lui-même serait-il malade ?... Ah ! mortelle angoisse !...

Il entendit alors fermer la porte de la maison qui donnait sur le Tibre, et marcha vers celui qui survenait avec toutes les appréhensions d' un malheur.

— Eh bien ? demanda-t-il à Schiavone, qui parut.

— Je n' ai vu personne, répondit le gondolier avec une sorte de découragement.

— Comment?

— Le duc de Gandia est absent de son palais. Depuis deux jours on ne l' a point vu.

— Que dis-tu là?

— J' ai interrogé ses gens : il est sorti avant-hier au soir, pour aller chez sa mère, accompagné d' un domestique de confiance.

— Oui, Ascanio ; ils sont venus ensemble ici, dit le comte.

— J’ ai couru chez la signora Vanoza, elle ne l’ a point vu depuis ce soir-là. Je l’ ai été demander au Vatican, chez le cardinal de Valence, qui est parti pour Naples : pas plus de duc que s’ il n’ existait pas.

— Que veut dire ceci ?... Leona serait-elle en danger ?... Je pensais cela tout à l’ heure, et tout mon être frémissait.

— Leona ! reprit Schiavone surpris.

— Oui, oui... Et ne sais-tu rien de plus ?... s’ écria le comte.

— Mais, que peut avoir à faire le duc de Gandia dans ce qui concerne Leona?

— Dis toujours...

— Oh ! vous me faites peur... Les gens du duc sont consternés ; on chuchote, on conjecture... On a trouvé le cadavre de cet Ascanio, hier matin, sur la place du Ghettho, non loin de la maison du juif Corozaïm.

— Le cadavre d’ Ascanio ! fit Caraccioli avec effroi.

— Oui, monseigneur, le valet de confiance de M. de Gandia.

— O ciel ! Oh ! mais, je... c’ est impossible... Pensée de l’ enfer !... Schiavone, Schiavone, tu comprendras ce que j’ éprouve quand je t’ aurai dit un mot, quand je t’ aurai appris une circonstance... Le duc de Gandia...

— Eh bien?

— Le duc de Gandia est le père de Leona.

— Le père !... Ah ! Dieu ! fit Schiavone en tombant anéanti sur un fauteuil.

— Qu’ as-tu donc, Giorgio?

— Une vision infernale vient de m’ apparaître, répondit Schiavone les yeux hagards, le duc de Gandia serait le père de Leona !... Voyons, le duc est venu chez vous avant-hier soir... quelle heure était-il quand il vous a quitté?

— Environ trois heures.

— Oh !... le cadavre de ce valet retrouvé... c’ est bien cela... le duc est mort ! s’ écria Schiavone.

— Mort ! répéta Caraccioli plein d’ effroi.

— Écoutez : Avant-hier, vers quatre heures du matin, j’ ai vu de ma barque jeter un cadavre à l’ eau. Ils étaient sept assassins, l’ un d’ eux était à cheval, on l’ appelait monseigneur... Oh ! c’ est cela, le cadavre était celui du duc de Gandia, j’ en suis sûr !...

— Il faut nous en assurer au plus tôt... fit le comte.

— Je me tenais coi dans ma barque, n’ osant bouger, de peur de me voir compromis dans ce meurtre... mais à présent... Oh ! monseigneur, allons vite!.. je me rappelle très-bien l’ endroit... venez, venez, et si c’ est bien le duc qui est mort... Oh ! nous n’ aurons pas assez de tout notre courage pour préserver Leona des dangers qui la menaceraient ici !...

— Des dangers ?...

— Je ne sais lesquels, dit Giorgio, mais j’ ai peur, j’ ai peur... comme jamais de ma vie je n’ ai eu peur!

— Viens donc ! fit le comte Caraecioli en l’ entraînant hors de la maison.

Ils coururent, guidés par les souvenirs de Schiavone et surtout par l’ emplacement où il savait avoir déchargé son bois.

C’ était le matin ; il passait peu de monde de ce côté de la ville, et des pêcheurs avaient retiré de l’ eau un cadavre, autour duquel s’ étaient amassés quelques bourgeois curieux. Le fait n’ avait pourtant rien de bien extraordinaire, car il n’ y avait pas de jour que le Tibre ne rendît de semblables épaves aux pêcheurs.

— Comment, c’ est avec votre filet que vous l’ avez repêché ? demanda un bourgeois.

— C’ est bien simple : le corps était au fond et ne bougeait pas ; en jetant mon épervier j’ ai agité l’ eau, et le corps est remonté.

— C’ est quelque seigneur de haute noblesse, dit un autre pêcheur, vois ses bagues!

— Oui, certes, répondit celui qui avait retiré le corps de l’ eau, des diamants... Diable ! fit-il en essayant de faire glisser les anneaux, on ne peut les retirer, l’ eau a fait gonfler les doigts.

— Eh ! on dirait que tu crains de lui faire mal ! dit l’ autre avec rudesse.

— Ce cadavre est criblé de coups d’ épée, dit un homme en survenant.

— C’ est étrange ! le corps du valet du duc qu’ on a trouvé au Ghetto, non loin de chez vous, maître Corozaïm, était aussi criblé de coups d’ épée, et ce corps doit bien être là depuis deux jours.

— Ah ! fit le pêcheur avec joie, j’ ai la dernière bague !... Beaux joyaux, ma foi ! si on ne nous paye pas pour avoir retiré le corps de l’ eau, ami Gennaro, je crois que voici de quoi nous défrayer, moi, de mon filet endommagé, toi, de tes habits mouillés.

— Cela vaut au moins cent sequins.

— Je vous achète le tout, mon ami, dit l’ homme qu’ on avait appelé Corozaïm et qui portait un bonnet jaune.

— Combien ? demanda le pêcheur.

— Le prix que vous disiez : cent sequins. Les pêcheurs hésitèrent en se regardant.

— Voyons, hâtons-nous, reprit l’ homme, car la police pourrait faire main basse sur le tout. Venez à mon comptoir.

— Eh ! je n’ avais pas vu son bonnet!... je ne lâche pas à moins de deux cents ! dit le pêcheur en suivant le juif, qui rentrait dans la ville à grands pas.

La foule grossit progressivement, et quand Caraecioli et Schiavone arrivèrent, ils ne virent d’ abord que ce rassemblement.

— C’ est ici qu’ était mon bois, monseigneur ; mais voici beaucoup de monde, cela nous gênera.

— Qu’ importe ! répondit le comte, tes soupçons ont passé dans mon âme...

— Mais, si je ne me trompe, dit Schiavone en regardant à travers les jambes des assistants, c’ est un cadavre qu’ on entoure.

— Approchons... dit le comte. Mais après avoir porté les yeux sur le sol, par-dessus les curieux, il recula avec terreur.

— C’ est lui ! dit-il.

— Le père de Leona ! dit Schiavone.

Leur trouble et leur émotion furent remarqués ; mais comme ils étaient vêtus tous d’ eux très-simplement, on rie supposa pas qu’ ils eussent rien de commun avec ce seigneur. Cependant, un homme s’ était avancé et suivait toute la scène d’ un regard attentif. C’ était Ribaldo, l’ hôtelier de la Ripetta.

— Connaissez-vous donc cet homme ? demanda-t-il à Schiavone.

— Sans doute, répondit le gondolier, puis il s’ adressa à tous. — Mes amis, continua-t-il, savez-vous comment se nommait ce cadavre quand il vivait?

— Non, non, dites-le, fut-il répondu de toutes parts.

— C’ était un homme que le peuple de Rome aimait et que toute l’ Italie estimait ; un homme qui faisait disparate dans sa famille, une famille de démons!

— Quel est-il donc ? parlez... fit Ribaldo essayant en vain de voir le cadavre.

— C’ est le duc de Gandia!

— Le duc ! miséricorde ! s’ écria Ribaldo en écartant tout le monde et s’ approchant du corps, mouvement qui fût imité par Schiavone.

Mais Ribaldo, en homme prudent, se hâta de dire:

— Je connais bien le duc, ce n' est pas lui!

— C' est vrai ! je le soutiens, dit Schiavone. Mes amis, voyez ses blessures ; tenez, il y en a neuf, ajouta-t-il en les comptant.

— Prends garde ! lui dit le comte en se penchant à son oreille. —Il a été assassiné avant-hier, au milieu de la nuit ; je l' ai vu ! s' écria Schiavone sans l' entendre.

— Vous l' avez-vu ? demandèrent tous les assistants.

— J' étais dans ma barque, celle-là, qui a le lion de Venise sur sa proue. J' ai vu jeter le cadavre à l' eau.

— Pourquoi n' avez-vous pas crié, appelé les guetteurs de nuit ? demanda Ribaldo d' un air soupçonneux.

— Les assassins étaient sept, armés jusqu' aux dénis, dit Schiavone ; j' ai eu peur.

— Il faut aller chez le barigel faire votre déposition, mon ami, dit un bourgeois.

— C' est vrai, dit Schiavone ; conduisez-moi, j' y vais!

Les bourgeois conduisirent le gondolier chez le magistrat, suivis à distance par le comte.

Pendant ce temps, Ribaldo avait requis des sbires et faisait relever le corps du duc.

Nous avons dit que Ribaldo était un homme excessivement prudent : comme il manquait complétement d' instructions, et qu' il savait le duc et don Michelotto hors de Rome, il ne voulait compromettre personne. En conséquence, on porta provisoirement le cadavre chez le barigel.

Puis Ribaldo s' embusqua sous un portique avec d' autres sbires, car ils avaient comme surgi de terre de tous côtés.

Lorsque Schiavone sortit de chez le barigel, il trouva le comte à la porte.

— Tu as trop parlé, dit-il.

— Malheur ! malheur ! fit Schiavone, que va devenir Leona?

— Nous allons courir à Urbino, l' arrêter dans sa marche vers Rome et la conduire à Venise... Viens !...

Leur chemin, pour regagner l' habitation de Caraccioli, les avait ramenés à l' endroit où l' on avait repêché le corps du malheureux duc de Gandia.

— Un instant, dit Schiavone, j' aperçois là, à terre, un objet...

Il se baissa, et ramassa le scapulaire que donna Rosa Vanoza avait voulu placer sur la poitrine de son fils.

— Cet objet a appartenu au père, dit-il, c’ est le seul héritage de son enfant!

— Ah ! fit le comte, voici des gens qui nous examinent ; séparons-nous.

Ils se séparèrent aussitôt ; mais en rebroussant chemin, Schiavone tomba au milieu d’ une demi-douzaine de sbires conduits par Ribaldo.

— C’ est toi qui as vu le crime ? lui demanda l’ hôtelier.

— Oui, répondit le gondolier.

— Eh bien, ta déposition chez le barigel ne suffit pas ; tu vas venir la compléter chez le préfet de Rome.

— Diable ! fit Giorgio, qui vit sa perte dans les yeux de tous ces gens, c’ est que...

— Quoi donc?

— Vous pourriez bien ne plus me lâcher !... ajouta-t-il en reculant.

— Allons, emparez-vous de ce drôle ! commanda aussitôt Ribaldo aux sbires.

— Un instant ! fit le gondolier, en saisissant un aviron qui se trouvait au bord de l’ eau, et se mettant en défense et contenant les sbires, qui avaient tiré l’ épée.

— Sus ! qu’ on l’ arrête ! répéta Ribaldo.

Mais Georgio Schiavone, toujours reculant, se jeta dans le Tibre et plongea. En vain les sbires voulurent se jeter dans une barque, il
traversa le fleuve à la nage, et ils le virent aborder sur l’ autre rive et prendre sa course.

— A tout prix il nous faut cet homme ! fit l’ espion en jurant.

LES JOURS DE DOULEUR

Pendant qu’ on ensevelissait le duc de Gandia dans les caveaux de l’ église de la Madonna del Popolo, avec toutes les pompes et les cérémonies les plus somptueuses, César Borgia était arrivé à Naples assez à temps pour placer la couronne royale sur la tête de Frédéric d’ Aragon.

Le roi Frédéric ne fit pas de difficultés de consentir aux propositions de mariage que lui présenta dom César de la part d’ Alexandre VI, — et don Alphonse se disposa à partir pour Rome afin d’ épouser la fille du pape, — cette Lucrèce dont le poète Pietro Bembo a si souvent chanté la blonde et admirable chevelure, et que l’ historien Sardi appelle *donna bellissima, gentile, ed ornata d’ ogni virtù.*

Il est vraiment très-surprenant de voir à quel point les jugements de la postérité diffèrent, selon qu' ils sont rendus par des ennemis ou par des amis, — et même par des historiens impartiaux. Du reste, l' époque étrange qui nous occupe a été si chaleureusement prise à partie par les écrivains protestants, que leur opinion a fini par faire loi, et que tenter de soulever, aujourd' hui, un coin du voile, peut paraître une velléité de réhabilitation.

Si la Lucrèce de l' ancienne Rome a été la gloire de son sexe, dit William Roscoë, celle de Rome moderne passe pour en avoir été l' opprobre. Lucrèce Borgia a été généralement accusée d' une grande dépravation de mœurs, et cependant plusieurs circonstances peuvent faire douter que ce reproche odieux soit fondé.

La licence du siècle où elle a vécu donne aux accusations de ce genre une probabilité qu' elles n' auraient point dans un autre temps ; mais on remarquait surtout le mensonge et la calomnie parmi les vices qui régnaient alors.

Lucrèce Borgia n' est guère considérée aujourd' hui que comme fille incestueuse d' Alexandre VI, et comme amante, à la fois, de son père et de ses deux frères. Si ses accusateurs seuls avaient parlé d' elle,
l' espèce et l' énormité du crime qu' ils lui ont imputé nous auraient encore fait douter de l' accusation. Mais d' autres ont représenté Lucrèce Borgia comme une femme accomplie, tant sous le rapport de l' esprit que sous celui de la beauté ; et ils ont dit qu' elle sut s' attirer l' estime de ses contemporains dans le rang élevé où elle passa la plus grande partie de sa vie.

Si l' on ne change pas de nature, comment pourrait-on concevoir qu' une femme, qui, durant un grand nombre d' années, se serait plongée dans la fange de l' infamie et du crime, serait devenue tout à coup un modèle de sagesse et de vertu ? L' histoire ne fournit pas un seul exemple d' un changement si prompt. Ainsi donc il faudrait examiner l' accusation, et, comme on ne peut supposer qu' elle soit susceptible d' une démonstration claire ou d' une réfutation positive, on doit s' arrêter à la probabilité.

Il y a tout lieu de croire, continue Roscoë, que ce fut pendant la jeunesse de Lucrèce Borgia et sous le pontifical de son père, que lui furent faits ces reproches de dépravation. On en voit les premières traces dans les vers des poètes napolitains, qui, furieux contre Alexandre VI. à cause de la part qu' il avait eue à l' expulsion des princes de la maison d' Aragon, ne mirent point de, bornes à leur ressentiment.

Quant à l' accusation d' inceste, il est assez peu vraisemblable qu' elle soit fondée, si l' on envisage avec quel empressement le pape et César se sont toujours occupés de marier donna Lucrezia dès qu' elle devenait veuve.

Cependant, malgré l' Arioste, qui est un des plus grands poètes de l' Italie, et qui la représente comme ornée de toutes les vertus, la réprobation universelle a frappé cette femme, dont la beauté extraordinaire et les charmes exquis étaient relevés encore par tous les dons de l' esprit et de l' intelligence. La postérité ne lui fait pas grâce des accusations de quelques envieux ou de quelques jaloux peut-être, — et, brochant sur le tout, notre plus grand poète lyrique, Victor Hugo, l' a achevé à tout jamais dans le drame vigoureux où il nous la représente comme le type complet des monstruosités humaines, et ne lui fait pas même grâce, à ses derniers moments, de la malédiction de son enfant.

Il y aurait certainement beaucoup à revenir sur toute cette étrange et romanesque histoire ; mais ce serait plus que de la témérité. Nous poursuivons.

Donna Lucrezia apprit au couvent de Saint-Sixte la nouvelle de la mort de son frère, et se fit conduire immédiatement chez sa mère ; mais la Vanoza était déjà au Vatican.

En effet, Alexandre VI et donna Rosa étaient enfermés dans un petit salon attenant au cabinet de Sa Sainteté, et tous deux, plongés dans le silence de la douleur, n' en sortaient que par intervalles et par longues exclamations.

Les éclats de leurs lamentations arrivaient jusqu' aux prélats, rassemblés au dehors, et jetaient toute la cour dans la stupeur et l' indécision.

— Mon Dieu, Seigneur, disait donna Rosa, ayez pitié de nous ! Seigneur, est-ce le commencement de peines plus grandes que celles que nous avons déjà éprouvées ? Pourquoi m' avez-vous ôté ce fils chéri ? Pourquoi l' avez-vous ravi à ma tendresse ?... Hélas ! lui seul aimait sa mère ; lui seul était une consolation suprême à ses grandes douleurs ; pourquoi l' avoir privée, cette pauvre mère, du seul refuge où s' abritait mon âme désolée!...

Alexandre baissa la tête et étendit les bras au ciel, comme s' il voulait fuir la lumière du jour.

— Malheur ! malheur ! malheur ! s' écria-t-il. Quel démon jaloux s' acharne après moi et vient briser sitôt des jalons puissants que j' avais plantés sur ma route ! Mon fils n' est plus, mes rêves sont détruits, ma tête se perd, le chaos m' environne, mon œuvre m' échappe!... Lui seul faisait

respecter mon autorité ; la noblesse de son caractère me conciliait les esprits rebelles!... Fatalité, fatalité!... Privé de son appui, je marche à l' abîme !...

— Mon pauvre enfant, dit la mère, je ne t' ai pas assez embrassé quand tu me quittas pour la dernière fois!

— Qui pouvait prévoir !... fit le pape en secouant sa tête blanchie.

— N' avez-vous pas de honte, Rodrigo, s' écria Vanoza, de n' exhaler seulement que des plaintes dont votre ambition trompée est l' unique objet?

— La mort du duc de Gandia est une calamité publique. Le souverain la déplore autant que le père.

— Vous étiez père avant de ceindre la tiare, Rodrigo Lenzolio!

— Le jour où j' ai pris possession des clefs de saint Pierre, j' ai abjuré la domination de tout sentiment humain ; ce jour-là, j' ai fait à Dieu l' offrande de toutes mes affections et de toutes mes sympathies, les dévouant uniquement, sans restriction aucune, au triomphe de sa sainte cause, et à la réussite des projets que le soin de sa gloire fait éclore. Rodrigo Lenzolio a perdu son fils, mais Alexandre VI a perdu le plus ferme soutien de sa puissance.

— Folie des hommes ! Orgueil des hommes!... Honte et dégoût!...
fit Vanoza. L' intérêt avant l' affection, le calcul avant l' amour!... Ambition, ambition, hideux cancer qui ronge le cœur des hommes!

— Qu' est-ce que la vie d' un homme, si cet homme est inutile ! Épouvantable jeu de la fatalité!

— Exécrable scélératesse des hommes!

— Le bras droit de l' Église est détruit, dit le politique avec abattement.

— Mon fils est mort assassiné!... s' écria la mère avec explosion.

— Assassiné ! c' est vrai, dit le pape. Oh ! quelle malédiction!... Mais je découvrirai le meurtrier, et les tortures les plus cruelles lui apprendront l' étendue du crime qu' il a commis!

— Mon Francesco a donc pu trouver sur sa route des gens assez méchants pour le haïr ! Lui, si bon, si noble, si généreux!

— Je ferai fouiller la ville, et le duc sera vengé.

— Rome est une ville d' abominations où se cachent les scélérats les plus noirs ! Égoût impur où afflue sans cesse le rebut des autres nations.

— C' est vrai, et ce sera chose difficile que de trouver les meurtriers. Francesco n' avait pas d' ennemis, mais les voleurs sont nombreux!

Donna Lucrezia fut introduite sur ces paroles, et se jeta dans les bras de sa mère. Les sanglots et les pleurs recommencèrent entre ces trois affligés.

— Mon père, dit Lucrèce, ce crime ne vous paraît-il pas le plus exécrable des crimes ?

— Hélas!... fit le pape.

— Mon père, vous disiez, quand je suis entrée, que ce sont des voleurs... Je ne le crois pas, moi!... Vous dites que Francesco n' avait pas d' ennemis... O mon Dieu, pourquoi une telle pensée m' est-elle venue, à moi, à moi qui suis leur sœur à tous deux !

— Que veux-tu dire ?... demandèrent à la fois Alexandre et donna Rosa.

— Je dis, mon père, que ce pauvre et bon Francesco avait un ennemi irréconciliable.

— Qui donc ? demanda la Vanoza en fronçant le sourcil, et en remarquant que le pape baissait les yeux.

— Oui, reprit Lucrèce, et cet ennemi... oh ! atroce soupçon...

— Achève, fit donna Rosa.

— Un homme haïssait Francesco.

— Le nom de cet homme ? demanda Vanoza en voyant AlexandreVI pâlir.

— Il avait contre lui une jalousie incessante, une de ces jalousies terribles qui veulent du sang... Oh ! puisse mon instinct de sœur se tromper !...

— Tais-toi ! fit la Vanoza avec force. Mais, à son tour, elle baissa la tête.

— Oui... dit-elle, oui... Francesco me disait, le soir où il me quitta, le soir où je l' ai embrassé pour la dernière fois, il me disait : — « Mon frère ne m' aime pas !... »

— Dom César ! s' écria le pape épouvanté.

— Oui, dom César, dit Lucrèce d' une voix stridente.

— Ah ! Rodrigo, reprit la Vanoza, avez-vous jamais étudié les feux étranges qui jaillissent des prunelles de ce fils que vous chérissez au-dessus de tous vos autres enfants ? Avez-vous jamais surpris les regards terribles qu' il jetait sur ce frère qui n' est plus ? Ah ! maintenant, mes souvenirs se reportent à ces effrayants symptômes ; je me rappelle les pressentiments de Francesco, et j' ai peur, oui, j' ai peur que Lucrèce ait deviné juste!

— Folie et terreurs de femmes ! Voyons, Rosa, n' êtes-vous pas sa mère ? Une mère peut-elle croire son fils coupable ?

— Non, je ne puis le croire, et pourtant...

— César est bon frère autant que bon fils. Son naturel, la tournure particulière de son esprit le portent à laisser échapper parfois des paroles acerbes, à émettre des opinions extrêmes, à formuler des idées ou des

théories condamnables, mais il a le cœur noble et loyal ; il a surtout une grande sagesse de caractère, unie à la logique la plus intelligente ; c' est pourquoi je ne puis admettre qu' il ait médité et encore moins commis un crime de cette nature, un crime sans conséquence pour lui.

— Il jalousait son frère et souhaite ardemment commander des armées, dit Lucrèce.

— Je ne l' ai pas fait cardinal de force!

— Il est à Naples, à présent, au milieu des fêtes, et quand la nouvelle lui parviendra, elle le trouvera souriant.

— César sait commander à ses impressions, dit le pape, et les intérêts politiques qui l' ont conduit à Naples seront seuls présents à ses yeux. Il attendra, pour pleurer, d' être de retour parmi nous. Il sait que sa famille seule pourra le comprendre.

— Ah ! fit Rosa, je crois que quand les hommes parviennent au pouvoir c' est à la condition d' abdiquer tout sentiment humain.

— Cessez, donna Rosa ; ne soutenez pas plus longtemps ce système. C' est manquer à votre dignité de mère, c' est surtout insulter à la suprême bonté du Seigneur que de douter du fils qu' il vous a envoyé dans un jour de joie et de bonheur.

— C' est vrai... fit la mère, c' est vrai, j' offense Dieu en parlant ainsi... pardon!... Et pourtant...

Et la pauvre mère se jeta de nouveau dans les bras de sa fille. Un grand silence s' établit entre eux, troublé bientôt par une exclamation déchirante d' Alexandre.

— O Dieu Seigneur ! malheureux père!... dit-il, la malédiction céleste est sur moi ! ma famille est maudite ! c' est la famille des Atrides ! César ! César!... de quel limon est pétri ton cœur!... Et pourtant Dieu m' est témoin que jamais père n' a aimé, ses enfants avec tant de passion!... O fortune ! tu m' as toujours comblé, mais en m' enlevant Francesco tu me frappes bien cruellement... Oh ! quelle expiation!... Oui, c' est la voix du Seigneur qui me parle, c' est sa volonté suprême qui se révèle... Je veux changer de voie, la voie dans laquelle je suis entré est une voie criminelle et impie... Seigneur ! Seigneur ! pardonnez-moi!

— Rodrigo!... fit la Vanoza en se levant et joignant les mains.

— Laisse-moi, femme, laisse-moi, va-t' en ! Tu es la source maudite d' où découlent tous mes malheurs !... Ton nom sera l' éternel anathème dont on soufflettera ma vie!... Va-t' en !...

— Au nom du ciel ! firent, épouvantées, la mère et la fille.

— Au nom du ciel, laissez-moi !... répondit le pape.

On gratta à la porte, et un huissier entra, annonçant que donna Maria Henriquez, duchesse de Gandia, et ses deux enfants, demandaient à se jeter aux pieds de Sa Sainteté.

— Je ne veux voir personne ! personne ! s' écria Alexandre VI. Retirez-vous tous, et que, sous aucun prétexte, nul n' entre ici sous mon ordre.

— Viens, Lucrèce, viens, dit donna Rosa, allons pleurer la mort de mon fils bien-aimé.

— Votre fils sera vengé ! dit Alexandre avec une sombre énergie.

— Prenez garde, Rodrigo, prenez garde, car la main qui a tué le fils pourrait tuer le père!

Le pape jeta un grand cri, devant lequel les deux femmes s' enfuirent épouvantées.

Alexandre VI les laissa partir.

Quand il se vit seul, il commença par aller pousser les verrous, et revint vers son fauteuil, le front chargé de douleur et d' effroi.

— Est-ce César qui a tué son frère?... murmura-t-il. Fatale pensée, écrite en traits de flamme, et qui, comme l' inscription de Bal-
thazar, flamboie à mes yeux comme le signe de la malédiction ! il s' agenouilla devant son fauteuil, puis il releva timidement sa tête noyée de larmes.

— Oui, Dieu m' éclaire... Il faut changer de politique... J' établirai une congrégation de cardinaux, et avec eux je réformerai les désordres de ma cour [6] ... Puissent mon repentir et ma douleur me mériter le pardon du Seigneur, que j' ai trop offensé!

Pendant trois jours et trois nuits le pape resta seul, enfermé, sourd à toutes les prières et refusant de prendre aucune nourriture.

Le cardinal de Ségovie ne bougeait pas de la porte et essayait de surprendre le moindre bruit. Tous s' entretenaient à voix basse, et il va sans dire que les calculs des ambitieux allaient déjà leur train, cependant la cour était consternée.

La jeune figure du marquis Gaetano survint au milieu de tous ces fronts attristés ; mais elle était elle-même animée d' une préoccupation sérieuse. En effet, Gaetano était envoyé à la découverte par son oncle, le vieux cardinal de Sienne, qui, tout malade qu' il était, songeait à la succession du trône pontifical.

— Eh bien ! monseigneur ? demanda Gaetano à messer Adriano Castellense, évêque de Corneto, clerc de la chambre du pape, trésorier général et secrétaire des brefs.

— Hélas ! rien encore, répondit Corneto, Sa Sainteté persiste à se tenir renfermée... Demandez à Son Éminence, qui vient encore d' essayer d' entrer.

Le marquis alla vers le cardinal de Ségovie, qu' avait désigné Corneto.

— Votre Eminence ne commence pas à s' inquiéter de ce silence étrange ? lui dit-il.

— Ah ! mon ami, répondit le cardinal, ne m' en parlez pas ! La fatale résolution du saint-père m' afflige et m' épouvante... Voici trois jours que je n' ai pas quitté cette porte, trois jours pendant lesquels j' ai entendu notre bien-aimé souverain pleurer et gémir, et se refuser à toutes nos consolations... Qu' adviendra-t-il de tout cela ? Je tremble en pensant que le manque de nourriture peut jeter l' Église dans une crise effroyable, dont elle aurait peine à sortir. Le bras d' Alexandre VI est fort !...

— Assurément, monseigneur, ce serait là une chose funeste !... répondit Gaetano.

Et il s' éloigna tout doucement, trouvant son humeur insouciante fort déplacée au milieu de ce concert d' afflictions.

— Ma foi, se dit-il, je vais annoncer à mon oncle qu' il n' y a rien de nouveau... Pauvre vieillard ! malgré sa bonté, il songe à la tiare... c' est-à-dire à la mort d' Alexandre... Çà, mais il y a de quoi mourir, ici, tous ces visages sont lugubres!... Je vais aller rire et deviser un peu d' amour chez Cressida... en attendant mieux.

Le cardinal de Ségovie se hasarda à frapper encore à la porte du pape.

— Saint-père, dit-il, entendez-vous la voix d' un serviteur fidèle ?... saint-père, voici trois jours que l' Église est privée de vos lumières... saint-père, ayez pitié de votre peuple... saint-père, ayez souci de votre gloire!...

Un profond silence suivit ces paroles suppliantes du prélat ; puis, au bout de quelques minutes, on entendit le bruit des verrous qu' on tirait de l' intérieur.

Une vive exclamation de joie se répandit partout ; et bientôt Alexandre VI, entr' ouvrant la porte, apparut, pâle, faible et se soutenant à peine.

— Entrez, cardinal, dit-il, vous seul.

Le cardinal de Ségovie entra dans la chambre, dont la porte se referma sur eux.

Une heure après, le cardinal sortit et donna des ordres pour qu' un consistoire de cardinaux s' assemblât aussitôt, et fit signe aux officiers de bouche qui, de jour et de nuit, se trouvaient près de la porte, d' entrer chez le pape avec les mets qu' ils avaient entretenus constamment.

— Rien n' est désespéré, dit Gaetano, qui était resté, à l' oreille de Corneto, car monseigneur de Ségovie a donné aussi l' ordre de faire venir mesdames Vanoza et Lucrezia.

— Mon fils, dit l' évêque, il résultera de tout cela une chose : c' est que dans deux jours on ne parlera plus du duc de Gandia.

— Çà, qui va lui succéder comme général des armées de l' Église ? Un Guelfe ou un Gibelin, un Orsini ou un Colonna. Je penche pour les Colonna.

— Mon enfant, reprit Corneto, ce sera mieux que cela.

— Qui donc ?

— Un homme nouveau.

CHAPITRE XX

L' HÉRITAGE DU MORT

Un mois s' était écoulé déjà, depuis qu' on avait retrouvé dans le Tibre le corps du duc de Gandia, lorsque dom César rentra dans Rome. Il s' était fait précéder de la nouvelle du plein succès de ses négociations.

Sa rentrée fut une sorte de triomphe. Les cardinaux, par ordre d' Alexandre, allèrent au-devant de lui jusqu' aux portes de la ville, ainsi que les ambassadeurs de France, d' Espagne et de Venise, et presque toute la cour.

Après sa réception officielle par le pape en plein consistoire, après que les cardinaux l' eurent reconduit dans son appartement, — il se dépouilla de sa robe d' apparat et pénétra chez son père par les escaliers secrets.

— Je vous retrouve, mon père ! fit-il en se jetant dans ses bras.

— Je t' attendais avec impatience, mon fils, car ta présence m' aurait consolé.

— Mon père, rendons grâces à Dieu, qui a permis que la lumière se fit touchant l' horrible catastrophe qui nous a enlevé mon bienaimé frère!

— Comment?... fit le pape subitement bouleversé.

— Les meurtriers me sont connus... dit César avec assurance.

— Puisses-tu dire vrai ! dit Alexandre douloureusement.

— Écoutez, mon père...

— Hélas ! j' aurais voulu ne plus parler de ceci !...

— Et la vengeance, mon père ?... fit César avec un sourire étrange. — Et la justice à satisfaire ?...

— Tu as raison, répondit le pape d' une voix douce ; car il n' osait aller au fond de ce mystère.

— Dès que j' ai reçu la nouvelle de cet événement horrible, j' ai donné de là-bas mes ordres, et voici ce que j' ai appris aujourd' hui, dès mon arrivée. — Un certain Giglio Fieramonte, un Romagnol, natif de Césène, qui est en rébellion contre vous, a été arrêté il y a une heure, ainsi qu' un de ses domestiques. Tout fait présumer qu' ils sont coupables, car on a trouvé sur le valet une lettre adressée par son

maître au duc d’ Urbin, dans laquelle était détaillé l’ immense avantage qu’ allaient retirer les petits princes romagnols de la mort de l’ illustre général des armées de l’ Église.

— Vraiment ! fit Alexandre qui ne demandait pas mieux que de croire.

— Ces petits princes, qui sont innombrables, vous en conviendrez, mon père, se sont plus occupés jusqu’ à présent du soin de dépouiller leurs sujets que de les gouverner ; ils sentaient que le duc de Gandia allait rétablir la tranquillité et l’ ordre, qu’ ils troublaient à plaisir pour satisfaire leurs penchants à la rapine et aux excès ; ils sentaient que le duc de Gandia ne pourrait tarder à les soumettre à votre autorité : c’ est pourquoi il ne serait pas impossible qu’ ils eussent songé à se débarrasser de ce dangereux réformateur.

— Le crois-tu ? demanda le pape.

— Le duc d’ Urbin s’ agite, il est l’ âme de la révolte qui couve dans la Romagne, et ce Fieramonte correspond avec lui.

— Où est enfermé ce Fieramonte ?

— Au château Saint-Ange. Par mes ordres ils ont été, lui et son valet, immédiatement appliqués à la question. Il faudra bien qu’ ils avouent à quelles instigations ils ont commis le plus atroce des crimes.

— Avant de savoir qui les a poussés au crime, mon fils, ne serait-il pas nécessaire de s’ enquérir d’ abord s’ ils l’ ont réellement commis ?

— Oui, vous avez raison : aussi c’ est sur celte question que devra d’ abord porter l’ interrogatoire.

Le pape garda un instant le silence, — puis, après avoir considéré César attentivement:

— Enfin, fais à ta guise, dit-il, cela te regarde.

— Vous me dites cela d’ un air étrange, mon père.

— Tu trouves ? — César, Dieu seul peut lire au fond de ton âme.

— Que voulez-vous dire ? demanda César avec audace.

— Je connais les hommes ; leurs sentiments, leurs désirs, leurs répulsions laissent toujours une empreinte quelconque sur leur visage... Ton visage, à toi, est de marbre. Tu es une nature extraordinaire, et si tu n’ étais pas mon fils, j’ aurais peur de toi. — Ne parlons plus de cela.

— Parlons de ce que vous voudrez, très-saint père ! dit César avec empressement.

Le pape réfléchit un moment, puis il dit, comme cédant à une sorte de force explosive:

— César, la mort du duc de Gandia me jette en un grand embarras!

— Je le crois, répondit froidement le cardinal.

— Mes projets avortent. L' Église va chanceler par suite de ce coup imprévu de la mauvaise fortune. J' avais pourtant résolu de l' agrandir et d' ajouter au spirituel un pouvoir temporel qui mettrait le patrimoine de Saint-Pierre au niveau des plus grandes souverainetés.

— Venise paraissait devoir s' entendre avec le duc ; l' astucieuse république, modérant ses prétentions sur la Lombardie, vous rendait maître de la Toscane ! dit Valentin d' un air insinuant, — car, à l' heure qu' il est, Florence doit être débarrassée de l' obstacle!...

— Si ce n' était que cela !... Oh ! quel écroulement !... il faut y parer, cependant ; il faut que mon idée triomphe, je le veux !

César sourit.

— Le désir d' acquérir, dit-il, est ordinaire et naturel ; quand l' homme peut le satisfaire ; il est toujours loué, ou du moins il n' est pas blâmé ; mais s' il a le désir sans en avoir la forcé, la volonté sans là faculté, oh ! alors, il n' y a pas de blâme assez fort à lui infliger.

— Tu me comprends, César ? demanda le pape en le regardant dans les yeux.

— Oui, mon père, répondit le cardinal en le regardant également avec fixité.

— Écoute : il est midi ; ce soir, à dix heures, viens me voir.

— Je n' y manquerai pas, mon père.

— Et d' ici là, réfléchis.

— A quoi ? demanda César en souriant.

— Aurais-tu quelque répulsion à accomplir mes volontés ? demanda le pape avec inquiétude, car le regard de son fils l' embarrassait.

— C' est selon la nature de vos volontés, répondit l' astucieux cardinal.

— Ah ! tu ne veux pas agir en aveugle ? fit le pape, inquiet.

— Jamais, mon père, répliqua César d' une voix tranchante comme l' acier.

— Eh bien, d' ici à ce soir décide-toi à quitter la robe de cardinal, décide-toi à endosser la cuirasse et à ceindre l' épée. Tu as de l' ambition, une grande ambition, ce qui manquait complétement à ce pauvre Francesco ; — nous chercherons ensemble quelle principauté, quel royaume te conviendrait en Italie... — Tu ne réponds pas ?

— L' héritage est lourd ! dit César, affectant de ne songer qu' aux dignités dont son frère était revêtu.

— César, c’ est plus que la charge de général des États de l’ Église, c’ est plus que la première après moi que je t’ offre...

Le cardinal se baissa, prit la main du pape, la baisa lentement, et se releva.

— A ce soir, mon père, dit-il. Et il sortit lentement.

Le pape le suivit des yeux, et ne put réprimer un sourire d’ orgueil.

— Voilà la chair de ma chair!... s’ écria-t-il, — la pensée de ma pensée!... Avant trois années, l’ Italie tout entière nous appartiendra...

En rentrant dans ses appartements, dom César chercha des yeux Michelotto ; mais son fidèle serviteur ne se présenta pas. Il fronça les sourcils, car en arrivant à Rome il comptait bien le retrouver, ayant accompli la mission dont il l’ avait chargé. Il lança des pages et des valets à sa recherche.

Il se promenait dans son cabinet, plein d’ impatience, car il était invraisemblable que Michelotto ne fût pas de retour, depuis un mois qu’ il était parti pour les États d’ Urbin.

— Aura-t-il réussi ? se disait-il, ou est-il mort?... Je me pose sans cesse cette question... Il est adroit, et puis la crainte d’ encourir ma colère lui fera risquer sa vie, j’ en suis certain. Ce Michelotto est un misérable aventurier, un homme sans principes ; eh bien, malgré cela, je me confie plus volontiers à sa loyauté, toute de nature, qu’ à celle de nos cardinaux ou de nos seigneurs plus lettrés et qui, par cette raison même, savent trouver une raison plausible à la trahison qu’ ils méditent. En moi, il y a de ces deux natures : au fond de mon âme il y a la loyauté chevaleresque et le courage des anciens preux ; mais dans ma tête, là, il y a mieux encore, — puissance plus forte que courage, — ce que les niais appellent la ruse, et que moi je nomme l’ intelligence.

Il s’ arrêta et se regarda dans un miroir de Venise.

— L’ intelligence !... Folie et misère !... reprit-il. Je suis petit en ce moment parce que je me sens l’ esclave d’ une passion... Ah ! Leona, sois maudite, toi qui mets dans mon âme un feu dévorant, qui y entretiens un amour dont je rougis... O honte!... cette passion me domine !...

Un page entra en cet instant.

— Eh bien ? lui demanda César.

— Personne encore, monseigneur, répondit le page.

Dom César, resté seul, ne put retenir un mouvement de rage. La fièvre le brûlait.

— Je n’ y veux plus penser... Si Michelotto pouvait échouer, je serais libre... Libre !... Non, il faut que cet amour insensé s’ éteigne de lui-même... La possession de Leona peut seule le guérir. Mais il revint à lui-même et songea.

— Dans les quelques mots que m’ a dits mon père ce matin, j’ ai entrevu la sublime réalisation de mes rêves de dix années... Roi !... je serais roi !... Oui, je le sens, je réussirai. J’ ai la volonté, parce que j’ ai le désir. — Qui fait le succès ? — la persévérance. — Jésus, Mahomet, ont imposé leurs lois au monde, parce qu’ ils étaient des hommes forts et persévérants... Et moi... Oh ! quand je suis seul, dans ma nuit, je songe que l’ univers est à moi ; je vois marcher dans l’ ombre des hommes, des princes, des rois, des empereurs... Tous me font grand en raison de leur petitesse, usant leurs genoux pour venir baiser ma main, — ma main qui, en se refermant, peut les écraser tous... Quels rêves !... Une monarchie universelle!... Attila, Charlemagne la voulaient... De leur temps c’ était moins difficile, et maintenant ce serait bien plus beau... Oh ! tout dominer ! n’ avoir que le ciel au-dessus de soi !...

Mais en ce moment le son lugubre d’ une cloche se fit entendre à Saint-Pierre. C’ était le glas d’ une cérémonie funèbre. Il demeura frappé d’ effroi.

— Mais il faut mourir !... dit-il avec épouvante. Tout le monde meurt : tous les jours, à chaque minute, quelqu’ un meurt ! Mourir !... Rage et désespoir !... Quoi ! je sens dans ma poitrine une force surhumaine, mes desseins sont immenses, je veux changer le monde, et je n’ ai pas le temps!... je n’ ai pas le temps !...

Il essuya son front, baigné de sueur, et courba le front sous la conviction de l’ infirmité humaine.

— J’ ai beau retourner cette pensée dans tous les sens, le dénouement est toujours le même, horrible, épouvantable!...

Un autre page entra.

— Eh bien ? demanda César.

— Don Michelotto n’ a pas paru, monseigneur.

— C’ est bien, va-t’ en... Qu’ y a-t-il encore ?

— Un seigneur demande la faveur d’ être introduit auprès de Votre Éminence.

— Son nom?

— C’ est un Florentin nommé messer Nicolo Machiavelli.

— Qu’ il entre ! dit César avec empressement.

Le secrétaire de la république florentine entra. Son visage austère était triste. Dom César alla au-devant de lui et prit sa main, qu' il serra avec force.

— Monseigneur, dit Machiavel, Geronimo Savonarola est mort.

— Ah ! fit le cardinal sans pouvoir cacher sa satisfaction.

— Il est mort, monseigneur, emportant avec lui la force de nos principes ; car, à ses derniers moments, on a douté de lui. Il était déchu de sa splendeur, l' homme avait repris la place du prophète, — il s' est montré avec toutes ses petitesses, — et ce n' est que pour mourir qu' il a retrouvé le courage du martyr et du tribun.

— Il s' est rétracté ? demanda César.

— Monseigneur, il a été appliqué à la torture. Ah ! le général des dominicains et l' évêque Romolino ont bien compris le rôle qu' ils avaient à jouer. Ils ont tué la réputation de l' apôtre... Mais le peuple de Florence s' est réveillé au dernier moment ; en un instant toutes les faiblesses de l' Homme ont été oubliées, et le martyr a retrouvé ses croyants. Les cendres de son bûcher, mêlées à celles de son corps, ont été jetées dans l' Arno, mais sa mémoire est impérissable.

— Messer Nicolo, dit César, vous m' avez demandé à Florence ce que je pensais d' un prince et d' un pape qui seraient de la même famille ?

— Oui, monseigneur.

— Demain, messer Nicolo, il y aura un nouveau général des armées de l' Église.

— Ah ! fit Machiavel en relevant la tête.

— Croyez-vous que cela me réussira mieux que d' attendre la tiare ?

— Oui, monseigneur, oui ! fit le Florentin avec un enthousiasme réfléchi.

— Ah ! vous comprenez que vos idées vont être mises en pratique, que je puis être assez puissant pour réunir une armée d' Italiens et travailler au grand œuvre ?

— Hâtez-vous, Hâtez-vous, prince, dit Machiavel, car dans peu de temps il serait trop tard. Il y a les Espagnols à chasser et les Français à désintéresser, tâche facile pour vous ; mais un autre danger se présente : l' empereur d' Allemagne veut le Milanais, il étend déjà la main sur ce duché splendide, et, quand il aura un pied à Milan, il choisira dans la Péninsule où poser l' autre.

— Oui, la maison d' Autriche... fit César.

— L’ occasion qui se présente est trop belle, monseigneur, ne la laissez pas échapper. Réunissez l’ Italie en un seul faisceau et délivrez-la de tous ses oppresseurs présents et à venir. Avec quelles démonstrations de joie et de reconnaissance ne recevraient-elles pas leur libérateur ; ces provinces envahies où menacées ? Quelle ville lui
fermerait ses portes, et quel peuple serait assez aveugle pour refuser de lui obéir ? Quels rivaux aurait-il à craindre ? Est-il un seul Italien qui ne s’ empresse de lui rendre hommage [7]?

— Les Italiens, oui, je suis sûr de les rattacher à cette grande cause, mais leurs souverains ?...

— Il en est, monseigneur, qui marcheront avec vous ; — quant aux autres... je n’ ai pas besoin de vous apprendre comment on sacrifie un membre gangrené, inutile ou nuisible.

Le cardinal frissonna. Était-ce le hasard qui dictait ces paroles au Florentin ? ou bien l’ accusation de fratricide commençait-elle à s’ élever contre lui ? Toutefois, il surmonta cette émotion passagère et releva la tête.

— Nicolo, dit-il, vous serez le premier ministre du roi d’ Italie.

— Monseigneur, répondit le Florentin, toute mon ambition est d’ être utile à ma patrie, et ma vie tout entière lui sera sacrifiée.

— Bien. Alors, je vous demanderai souvent vos conseils. Maintenant, causons de Florence et des Médicis, qui veulent y rentrer.

Ils s’ entretinrent longtemps de cette restauration, que combattit Machiavel et que désirait César, car il avait la conviction d’ avoir un jour plus facilement raison d’ un souverain que d’ une république.

Ils se séparèrent au bout d’ une heure, et le Florentin ne put entièrement cacher au futur général les sombres préoccupations qui chargeaient son front.

Dès qu’ il fut seul, deux pages entrèrent dans le cabinet du cardinal.

— Michelotto n’ est pas de retour ? demanda-t-il à l’ un d’ eux.

— Non, monseigneur.

— Bien. Laisse-nous. Et toi, qu’ as-tu à me dire ? demanda-t-il à l’ autre.

— Monseigneur, il y a un chiffon rouge au volet du tailleur Pasquino.

— Ah !... fit César à part soi, — la voix du peuple parle déjà ! que dit-elle ?...

Et il se dirigea vers la porte secrète qui accédait aux souterrains. Pendant ce temps, le secrétaire de la république florentine rentrait au logis où il était descendu, le front courbé sous la réflexion.

— Que l’ Italie soit d’ abord une nation unie et puissante [8], murmurait-il ; que tout étranger soit balayé de notre terre, que le sol
que nous foulons nous appartienne d’ abord ; et lorsque le jour sera venu, lorsque l’ arbre que nous arrosons de notre sang et de nos larmes aura poussé de profondes racines, le moindre vent suffira pour secouer ses branches, et le tyran, quel qu’ il soit, tombera comme un fruit mûr, — et l’ Italie sera libre!

CHAPITRE XXI

LA DOUBLE EMBUSCADE

La campagne de Rome s’ étend depuis Ronciglione, à cinq lieues de Viterbe, jusqu’ à Terracine, à la fontière du royaume de Naples, par delà les marais Pontins, sur trente lieues de large et cent de longueur. C’ est une région malsaine et presque déserte, qui a eu cependant son époque de prospérité. Sous les empereurs romains, c’ était un véritable paradis terrestre ; mais les guerres et les dévastations des barbares, les pestes effroyables du quatorzième siècle ont étendu comme un linceul sinistre sur cette contrée, au milieu de laquelle s’ élève l’ ancienne capitale du monde. Léon X, Sixte-Quint, Pie VI et Napoléon I^er^se sont à peu près seuls occupés de son assainissement ; mais le temps leur a manqué. Aujourd’ hui, ce n’ est qu’ une question d’ argent.

Certains passages de la campagne de Rome n’ ont jamais été bien sûrs, et aujourd’ hui encore, malgré la vigilance des gendarmes pontificaux, il est certaines gorges où il serait imprudent de s’ aventurer sans escorte.

Un mois environ après la mort du duc de Gandia, à quelques lieues en deçà de la Campagne, à peu de distance de Civita-Castellana, — sur le revers d’ une route assez mal entretenue, bifurquant du côté gauche vers Viterbe, et de l’ autre vers Spolète, campaient une vingtaine d’ hommes d’ aspect farouche. Le soleil commençait à décliner vers l’ horizon et allongeait les ombres des buissons et de quelques ruines de murailles ; car, dans la campagne de Rome, il serait difficile de ne pas rencontrer presque à chaque pas quelque vestige d’ un village ou de maisons disparus.

Ces hommes, armés de différents engins, fort pittoresques d’ allures, étaient tout simplement des brigands. Ils entouraient leur chef, grand drôle taillé en Hercule, assis gravement sur une pierre
équarrie et recouverte de mousse et de lichens, lequel polissait avec nonchalance le pommeau de sa lourde épée.

— Je vous répète, enfants, disait le chef, que nous aurons facilement raison de l’ escorte. Selon mes rapports, — et ils sont exacts, — elle est

composée d’ une douzaine d’ hommes d’ armes. Les autres sont des valets dont nous ne devons nullement nous occuper.

— Ces valets sont armés cependant et en grand nombre, fit observer un des bandits.

— Ne l’ êtes-vous pas ? — Je vous dis que les douze hommes d’ armes sont seuls à craindre. Ce sont, il est vrai, des routiers qui ont fait la guerre avec le duc de Gandia, mais ils ont l’ habitude de combattre en rase campagne. Vous avez tous fait vos preuves ; vous vous embusquerez derrière les buissons, et ceux qui ont des arquebuses feront feu.

— Pas mal combiné, dit le bandit qui avait déjà parlé. Il n’ y a rien de bête comme d’ arrêter les gens avec des paroles quand ils sont en nombre, cela leur donne le temps de se mettre en défense. Bravo, Zambulo !

Le chef approuva de l’ œil cette explication sommaire de sa stratégie.

— Les valets fuiront, reprit le chef Zambulo, et vous achèverez les soldats que vos mousquets auront manqués. Les équipages nous resteront ainsi que la jeune fille. Vous pillerez à votre aise, et, si elle en vaut la peine, nous garderons ladite jeune fille, afin de ne la rendre que sur riche rançon. Son futur époux est un très-grand seigneur vénitien.

— Ils seront trente, et nous sommes vingt ! reprit le bandit avec un soupir.

— Vraiment, Ursino, je ne te reconnais plus. — Nos hommes sont aguerris, nous l’ emporterons. N’ est-ce pas, les amis ?

— Oui, certes ! fit la troupe tout d’ une voix.

— Songez qu’ il y a riche butin. La jeune fille est suivie de mules chargées de hardes et de bijoux, ainsi...

En ce moment un homme accourut, qui cria : — Alerte !

— Qu’ y a-t-il ? demanda Zambulo.

— Deux cavaliers qui accourent à toute bride, venant de Rome.

— Diable !... fit le chef, visiblement contrarié.

— L’ un d’ eux est richement vêtu, dit la sentinelle, c’ est un seigneur.

— Attaquons-les ! dit Ursino, le seigneur doit avoir la bourse bien garnie. En avant les mousquets !

— Gardez-vous-en bien ! s’ écria le chef, — cela s’ entendrait au loin.

— Cependant, deux hommes...

— Cachez-vous tous derrière les ruines ou les buissons... Toi, Ursino, et foi, ajouta-t-il en désignant la sentinelle, venez avec moi. Allons, dépêchons !

Ils quittèrent tous trois le gros de la troupe et se rangèrent de front en travers de la route.

— En joue, dit Zambulo, mais surtout ne tirez pas!

Ces trois hommes abaissèrent les lourdes arquebuses sur leurs fourches, dans la direction du chemin creux qui montait vers eux, et au fond duquel on entendait le galop de deux chevaux.

Bientôt les cavaliers apparurent. C' étaient le comte Caraccioli et Schiavone.

Un mois s' était presque écoulé depuis la mort du duc de Gandia, et durant tout ce temps il leur avait été impossible de sortir de Rome.

Toute la police avait été mise sur pied pour retrouver Schiavone, — et sa disparition aida puissamment à le faire accuser de complicité dans le meurtre. Une garde vigilante avait été placée à toutes les portes de la ville, et toute personne suspecte était arrêtée.

Des visites domiciliaires étaient faites, en outre, dans toutes les maisons dont une seule fenêtre ouvrait sur le Tibre, de sorte que le comte Caraccioli fut forcé lui-même de se réfugier avec Schiavone dans les souterrains du Colisée. On n' a pas oublié qu' il était entré incognito clans la ville, sous la garantie du duc de Gandia ; de sorte qu' en l' absence de cette caution et connaissant les habitudes du gouvernement de Venise, il se garda bien d' aller ouvrir à l' ambassadeur officiel, — n' osant ainsi compromettre là politique du conseil des Dix sans en avoir conféré d' abord avec lui.

La position des deux Vénitiens était donc des plus perplexes : ils avaient hâte d' aller à Urbino arrêter la marche de Leona ; — car il n' était pas douteux que l' escorte, ayant reçu les ordres du duc, ne fût partie pour cette ville, même en l' absence du duc.

Mais leur séjour prolongé dans les souterrains leur suggéra l' idée de les parcourir et de chercher si quelque boyau ignoré ne pourrait pas les conduire hors des murs de la ville éternelle.

Le général employa à étudier ces routes sépulcrales toute sa science militaire, et il en arriva, un jour qu' ils étaient arrêtés devant un mur bâti de mains d' Hommes, et non creusé dans le roc, à la certitude que ce mur devait être celui du rempart avoisinant Saint-Jean de Latran.

Heureusement, le comte avait de l' or en abondance au moyen d' un crédit illimité chez le juif Corozaïm, — et bien qu' il n' en usât que modérément, de crainte d' exciter les soupçons dé ce juif qui, tout dévoué

au cardinal Valentin, devait avoir des ramifications avec la police, — il lui fut facile de se procurer des outils.

Armés tous deux, travaillant seulement de nuit et peu à peu, Giovanni et Schiavone purent arriver a percer ce mur énorme, derrière lequel ils trouvèrent de la terre, humide des infiltrations de la petite rivière de Morana, qui entre dans Rome à peu de distance, en effet, de Saint-Jean de Latran, et va se jeter dans le Tibre au Ponte Rotto.

Une fois travaillant dans la terre, il s' agissait d' autres outils : il fallut se les procurer ; enfin tout alla bien ; mais au bout d' un mois seulement de travaux presque surhumains, ils virent le jour sur les bords de la Morana.

C' était jouer de malheur que de tomber dans une embuscade de bandits après avoir eu tant de difficultés à quitter Rome ; mais ils durent s' arrêter devant les trois arquebuses dirigées sur eux.

Cependant le comte rougit de reculer ou de céder devant ces faces patibulaires.

— Sus, Giorgio ! s' écria-t-il, aux épées ! épée au vent ! Mais Schiavone ne bougea point.

— Un pas de plus, messieurs, et vous êtes morts ! répliqua le chef des bandits.

— Misérable ! fit le général, que nous voulez-vous donc ?

— Rien que de très-simple, monseigneur, votre bourse.

— Vous êtes bien hardi ! répliqua le comte en faisant cabrer son cheval, — sus ! Giorgio !

— Un instant, comte, dit le gondolier en saisissant son cheval à la bride, ils peuvent nous tuer sans que nous nous défendions : donnez leur votre bourse. Songez que nous n' en aurons bientôt plus besoin, et que nous nous devons à Leona.

A ce nom, le bandit dressa l' oreille.

— Tu as raison peut-être... ces mécréants nous tueraient comme des chiens ! dit le comte en mettant la main à la poche. — Allons, voici de l' or, maudits, rangez-vous !

Et il jeta sa bourse au milieu du chemin, en dirigeant son cheval vers la bifurcation de droite.

Mais les bandits ne quittaient pas leur attitude offensive.

— Eh quoi ! n' êtes-vous pas satisfaits ? demanda Caraecioli.

— Oh ! parfaitement, dit Zambulo en ramassant la bourse, — seu-

lement, comme nous avons besoin d' être tranquilles sur ce point, nous allons vous faire escorter jusqu' à Rieti.

— Comment ! jusqu' à Rieti ? fit le comte étonné, — cette route conduit-elledonc à Rieti?

— Oui, seigneur.

— Et celle-ci ? demanda le comte en désignant la route qui bifurquait à gauche.

— A Terni et Spolète, monseigneur.

— Diable ! fit le comte en regardant Schiavone, nous allions nous égarer.

— Je croyais, dit Schiavone en s' adressant aux bandits, que cette route menait à Viterbe?

— Ah ! la fourche est plus haut, à une lieue d' ici, monseigneur ; ici, c' est celle de Rieti.

— Eh bien, mes braves, dit Schiavone, voilà l' or que vous nous avez si galamment extorqué, gagné loyalement. Seulement, vous nous laisserez aller à Spolète sans votre aimable compagnie.

— Qu' à cela ne tienne, dit Zambulo, nous n' avons affaire que de ce côté, — et il désigna la droite.

— Bonsoir, canailles ! fit Schiavone.

Et les deux cavaliers lancèrent leurs montures à fond de train dans la route de gauche. Le chef des bandits les regarda partir en souriant.

— Ils vont à Viterbe ! dit-il. De cette manière, ils ne pourront prévenir l' escorte, et du train dont ils vont, ils crèveront leurs chevaux.

Un quart d' heure après, un coup de sifflet retentit dans la montagne.

— C' est Zanone qui arrive, dit l' un des brigands.

— Alors, le cortège approche ! fil le chef.

Ils se replièrent en toute hâte vers le gros de la troupe.

— Debout, mes amours ! fit Zambulo, voici le butin qui s' avance ! Un vieux bandit accourait du côté de Spolète ; il était essoufflé.

— Eh bien ! vieux ? demanda le chef.

— Laisse-moi me remettre d' abord, je n' en puis plus, répondit le nouveau venu.

— Préparez-vous toujours, vous autres ! fit Zambulo en s' adressant à sa bande.

— Ne bougez pas ! fit le vieux bandit en les arrêtant du geste. Il y a bien du nouveau, l' entreprise est manquée.

— Tu es fou, Zanone!

— J’ étais à mille pas du bois de Borghetto, et j’ entendais souvent retentir des hennissements de chevaux dans le taillis, et ce bruit ne changeait pas de place. La curiosité me poussa en pensant avec assez de raison que ma faction pouvait aussi bien s’ étendre de ce côté ; je marchai à quatre pattes vers le bois. Eh bien ! le bois est occupé par une trentaine de cavaliers qui m’ ont tout l’ air d’ attendre aussi le même gibier que nous.

— Des protecteurs, un relais de soldats du duc ? demanda Zambulo.

— Des voleurs ! fit Zanone avec une vertueuse indignation.

— Diable ! fit le chef en réfléchissant profondément.

— Mais le pire, reprit Zanone, c’ est que ce sont des voleurs réguliers.

— Des voleurs réguliers ! s’ écria le chef.

— Depuis dix jours ils sont campés dans le bois comme nous ici, et sous le commandement d’ un homme que tu connais, Zambulo. Un homme qui était des nôtres jadis, et qui depuis a bien fait son chemin : Michelotto.

— Correglia ! dit le chef, c’ est lui qui commande l’ expédition ? Il est au service du Valentin... serait-ce pour son maître qu’ il est embusqué de la sorte?... La jeune fille est belle et le cardinal fort artiste... Tout n’ est pas désespéré.

— Que comptes-tu donc faire ? demandèrent quelques bandits déjà inquiets.

— Eh ! croyez-vous que je renonce ainsi à un butin comme celui qui nous fait impatienter depuis dix jours ? Non, par Belzébuth ! Allons, en route, les amis ; suivez-moi tous, et pas de bruit. Quittons la route et tournons le bois de Borghetto par le nord.

Les bandits étaient habitués à obéir sans réplique. Ils disparurent tous dans les ruines et s’ avancèrent en rampant dans la montagne.

Il y avait un mois que don Michelotto était parti avec sa troupe au-devant de Leona ; mais les gens de l’ escorte envoyés par le duc l’ avaient distancé ; de sorte que l’ affidé du Valentin dut changer de tactique. Renonçant à se présenter devant la jeune fille comme chef de son escorte, il était résigné à attaquer de vive force. Seulement il avait battu en vain le pays jusqu’ à Spolète, et le temps avait marché, car Leona ne pouvait se décider à se mettre en route sans avoir reçu des nouvelles de Giovanni.

Elle avait envoyé, à cet effet, un page de la duchesse d’ Urbin à Venise, avec mission d’ informer son amant de la volonté de son père, c’ est-à-dire de son mariage futur avec le comte Caraccioli. Enfin, ne recevant pas de

nouvelles, et le page étant revenu en disant qu' il n' avait pu découvrir d' officier du nom de Giovanni dans les gardes du doge, elle s' était décidée à obéir à son père.

Michelotto ignorait les motifs de ces retards ; mais il avait aposté des espions, et il fut informé du départ de la jeune fille assez à temps pour préparer son entreprise, tant de fois ajournée. Il était donc campé au milieu du bois de Borghetto, à cent pas de la route qui le traversait, avec sa petite troupe. C' était une réunion de condottieri choisis par Vitelli, l' un des lieutenants du duc de Gandia, mais secrètement dévoué au Valentin, et auxquels il avait joint quelques hommes particulièrement connus de Michelotto.

Parmi ces derniers, se trouvaient nos vieilles connaissances de la taverne dé Ribaldo, Servando et Battista, que le hasard avait fait trouver sous l' œil de Michelotto et qu' il avait requis avec empressement.

Les condottieri étaient couchés, mangeant ou fourbissant leurs armes. Battista et Servando jouaient aux des sur un tertre. Servando s' arrêtait pour parler presque à chaque coup.

— Avec tout cela, Battista, dit-il, je serais aise de savoir qui nous allons enlever.

— Ami Servando, voilà vingt-cinq jours que tu fais cette réflexion, régulièrement cinq ou six fois par jour ; additionne, si tu l' oses, et tu verras que c' est monotone.

— Le sais-tu?

— Eh non ! C' est une femme, toujours, dit Battista.

— Une jeune fille ?

— Ce qui me chiffonne, là dedans, c' est que nous allons travailler pour le compte du cardinal de Valence, que je n' aime guère, reprit le Vénitien.

— Bah ! il y a une récompense très-large au bout, dit l' Espagnol.

— C' est égal, il n' y aurait pas de récompense, que nous serions encore assez satisfaits d' avoir échappé au guet-apens de cette canaille de Ribaldo !

— Canaille est bien dit ; mais nous le retrouverons, *carajo!*

— Je l' espère bien ! fit Battista en se frottant rudement la moustache.

— Vois un peu, en tout ceci, dit Servando, l' influence de la fatalité. Nous déblatérions à outrance contre les Borgia et contre dom César, et voici que nous sommes compris dans une expédition ayant pour but de servir une des vilaines passions que nous reprochions à ces Borgia, que Dieu damne !

— Chut ! le Michelotto s’ approche de nous !... dit Battista en amenant les dés

En effet, le chef de cette expédition ténébreuse s’ avançait vers les deux joueurs en sifflant un air militaire.

— Eh bien, mes amis, dit-il, vous parlez de nos maîtres ?

— Carajo ! fit l’ Espagnol, vous pouvez vous vanter d’ avoir l’ ouïe fine!

— Convenez que vous vous félicitez.

— De quoi, monseigneur ? demanda Battista.

— Comment, de quoi ? Mais d’ avoir échappé aux griffes de la police.

— Monseigneur se trompe, assurément, et...

— Allons, croyez-vous qu’ on peut me cacher quelque chose, à moi ? Vous êtes rentrés au quartier au milieu de la nuit, tout effarés, au moment où le capitaine Vitellozzo Vitelli achevait de recruter la troupe que je commande ici. Vous vous hâtez d’ accepter l’ offre qui vous est faite. Vitellozzo, qui est un rusé et fin compère, me raconte votre escapade. Je devine que vous avez quelque méfait sur la conscience, et que vous ne seriez point fâchés de vous éloigner de Rome pour quelque temps. Est-ce cela ?

— Mais, monseigneur...

— Eh ! je ne vous fais pas de reproches, mais c’ est à vous de vous distinguer quand viendra le moment de combattre.

En ce moment, on entendit des murmures parmi les soldats, et des éclats de voix du côté où se trouvaient des sentinelles au guet.

Don Michelotto se hâta de courir de ce côté, et aperçut quelques condottieri poussant un homme devant eux avec brutalité.

— Quel est cet homme ? demanda-t-il. Eh ! Dieu me pardonne, c’ est... Que diable ! je connais cette figure-là... c’ est Zambulo ! Lâchez-le, mes maîtres.

Les soldats obéirent.

— Approche, l’ ami, dit Michelotto au bandit.

— A la bonne heure, fit Zambulo, Miguel Correglia n’ est pas plus lier qu’ autrefois.

— Pourquoi le serais-je avec toi, un ami d’ enfance ?

— Tu es monté en grade, depuis!

— Mais oui, fit Michelotto en souriant.

— Moi, je suis toujours ce que j’ étais... ce que tu étais alors.

— Çà, pourquoi mes gens t’ ont-ils appréhendé au corps ?

— Demande-leur, je n’ en sais rien.
— Que faisais-tu ?
— Je guettais. N’ est-ce pas une des nécessités du métier ?
— Et que guettais-tu ? demanda Michelotto, déjà inquiet.
— Une cavalcade.
— Tu aimes voir passer les beaux cavaliers ?
— Et les belles dames qu’ ils escortent, répondit Zambulo.
— Irait-il sur nos brisées ? se demanda Michelotto.

Puis il se rapprocha du bandit, et lui dit à voix basse et en le regardant dans les yeux:

— Ah çà ! est-ce que tu es en nombre ?
— En nombre ?
— Dam ! je ne suppose pas qu’ à toi seul tu te flattes d’ arrêter et de saisir une voyageuse bien escortée ?
— J’ ai mes moyens, répliqua le bandit.
— Et ces moyens ? interrogea Michelotto, cachant son inquiétude, car il connaissait la ruse et l’ audace de ce hardi compagnon.
— Ah ! quant à cela... fit Zambulo en hochant la tête avec un sourire.
— Dis-les-moi, que diable ! entre nous...
— A quoi bon ?
— Et si je me mettais en travers, moi et mes condottieri, gens choisis, je t’ en préviens ?
— Bah ! tu ne le feras pas... notre ancienne, amitié...
— Nous sommes ici dans les États du saint-père, et je suis à sa solde.
— Tu fermeras les yeux et tu te boucheras les oreilles.
— J’ ai peur que non, ami Zambulo.
— Alors, ami Correglia... je dirai que tu as un intérêt direct à la chose.
— Cela se pourrait peut-être bien.
— En ce cas, part à deux ! s’ écria le bandit avec avidité.
— A moi la belle ! fit Michelotto ; je ne suis pas une âme vénale, moi !
— A moi... le reste ! dit Zambulo ; foin des femmes et de l’ amour !
— Convenons alors du plan d’ attaque... Vous êtes ?...
— Dix-neuf, répondit Zambulo.
— C’ est peu, fit dédaigneusement le condottiere.
— Eh ! c’ est trop, répliqua le bandit avec mépris.
— Ce qui signifie que tu es sûr de tes hommes. Bien. Tu commenceras l’ attaque, toi et tes hommes, et nous viendrons ensuite, nous ; mais nous

aurons l’ air d’ être contre toi, tu entends, pour sauver les apparences : des soldats du pape !...

— C’ est assez juste.

— As-tu des données précises sur le départ du duché d’ Urbin ?

— Oui. La cavalcade s’ est arrêtée un jour à Terni ; mais, selon toutes probabilités, elle ne doit pas être à plus d’ une heure de chemin.

— Alors, cours rejoindre ton monde. Aux premiers coups de feu que j’ entendrai, j’ accours.

— C’ est entendu, dit Zambulo.

Michelotto conduisit le bandit jusqu’ à sa dernière sentinelle, et le regarda partir au galop.

— C’ est un mauvais chien que ce Zambulo, murmura-t-il. Il sera gênant après le combat... Ah ! qu’ il me tarde de voir achevée celte mesquine expédition !... Maintenant que dom César aura la puissance, maintenant que l’ épée de général va remplacer pour lui la barrette de cardinal, de grandes choses vont s’ accomplir.

La sentinelle la plus rapprochée dans la direction de Terni accourut.

— Monseigneur, dit-elle, voici la cavalcade qui approche.

— Déjà ! diable ! il était temps que Zambulo et moi nous nous entendissions. Je reconnais là l’ heureuse étoile de mon maître.

CHAPITRE XXII

DE CHARYBDE EN SCYLLA

Michelotto fit venir Servando, lui parla à voix basse, et celui-ci s' éloigna au galop de son cheval et disparut dans le taillis.

En un instant tous les soldats furent en selle et prêts à combattre.

Ils restèrent immobiles, flattant leurs chevaux de la main, pour les faire tenir en repos, prêtant l' oreille. Michelotto semblait calme et n' avait pas mis l' épée au poing.

Bientôt on entendit des coups de feu à quelque distance, puis tout le bruit d' une bataille.

Servando accourut à toute bride.

— Monseigneur, dit-il en espagnol, une bande de brigands attaque l' escorte.

— Que personne ne bouge ! dit Michelotto en voyant l' impatience de ses hommes.

— Mais, monseigneur, les brigands sont les plus forts!

— Retourne à ton poste, et reviens me dire où ils en sont.

L' Espagnol disparut et revint presque aussitôt.

— Monseigneur, dit-il, il ne reste plus que six soldats qui combattent bravement et corps à corps.

— Il est temps, alors ! s' écria Michelotto en se tournant vers ses hommes. Sus aux brigands, dit-il avec énergie, et pas de quartier !

Les trente condottieri fondirent à travers le bois vers le théâtre de la lutte, et le sol trembla sous le pas lourd de leurs chevaux.

Les brigands, en les voyant arriver, ne parurent point s' en occuper, et continuaient de combattre avec les derniers soldats de l' escorte qui avaient résisté : déjà même quelques-uns se jetaient sur les bagages ; mais la troupe de Michelotto tombant sur eux sérieusement, non point à coups de plat d' épée, mais bien d' estoc et de taille, de la pointe et du tranchant, ils poussèrent un rugissement formidable de colère et de fureur.

D' abord aucun d' eux n' avait eu le temps de recharger son arquebuse ; de sorte que les cavaliers, parfaitement montés de chevaux aguerris, armés

dans la perfection et d' une valeur connue, eurent bientôt raison de ce troupeau de bandits. La plus grande partie fut massacrée, et quelques-uns réussirent à prendre la fuite.

Cependant l' avantage, resté aux condottieri, n' avait pas été sans perte de leur côté ; une dizaine d' hommes étaient sur la poussière, les uns morts, et deux blessés seulement, confondus avec les soldats de l' escorte, dont pas un n' avait échappé ; car ceux qui restaient debout avaient été enveloppés, aussi bien que les brigands, par la troupe de Michelotto.

Une fois le terrain libre, il s' agissait de penser à l' important. Les condottieri se mirent à piller les bagages sans scrupule, tandis que Michelotto, aidé de l' un de ses hommes, s' occupa de retirer Leona de sa litière, laquelle était renversée sur le chemin, une roue brisée. Quant à Leona, elle était évanouie.

Il y avait bien encore, dans la litière, une camériste, évanouie comme sa maîtresse ; mais dès qu' elle rouvrit les yeux, elle voulut s' opposer à ce que Michelotto s' emparât d' un coffret placé sur ses genoux. Le chef fit un signe à l' un de ses hommes, et la camériste fut emportée, comme une plume, dans l' épaisseur du bois, malgré ses cris et sa résistance. Plusieurs condottieri les suivirent.

Tandis que, sur son ordre, un condottiere s' occupait de faire revenir la jeune fille, Michelotto avait ouvert le coffret. Ce n' était ni de l' or, ni des bijoux qu' il cherchait, mais des lettres. En effet, il en trouva une, qu' il se mit à lire immédiatement, hors de la portée du regard de Leona.

Il reconnut l' écriture et le cachet du duc de Gandia, cela devenait intéressant. Seulement, il pâlit tout à coup et relut la lettre.

— Sa fille ! s' écria-t-il, c' était sa fille !... C' est impossible !... Dom César l' ignore assurément... Et ce comte Caraccioli, dont il est parlé là... Quel mystère !... chaos embrouillé... La fille dit duc !...

Michelotto restait abasourdi ; mais il releva promptement la tête, et marcha vers Leona, qui donnait quelques signes de vie.

Quand elle rouvrit les yeux, le visage de Michelotto était calme. Son plan était tracé.

— Monseigneur sera content, pensa-t-il en souriant.

Leona revint tout à fait à elle, grâce au flacon d' essence dont Michelotto s' était heureusement muni. Elle passa là main sur son visage, et regarda de tous côtés avec effroi.

— Où suis-jé ? fit-elle d' une voix faible.

— Ne craignez rien, madame, nous sommes des amis, répondit Michelotto, qui réfléchissait en pariant.

— Des amis ?...

— Et fort heureux d' avoir pu vous tirer des mains de ces bandits.

— Oui, ils ont attaqué mon escorte, de braves soldats, pourtant !...

— Ne tremblez pas, madame, il n' y a plus de danger... Allons, remettez-vous.

Mais Leona porta les yeux sur la terre, et frissonna en voyant tous les cadavres qui la jonchaient.

— Mon Dieu ! dit-elle, quel carnage!

— Ce sont ceux qui vous attaquèrent, madame.

— Et les miens aussi, hélas !... fit-elle en pleurant, pauvres gens !...

Michelotto leva la tête vers ses condottieri, qui, tous, s' étaient approchés et contemplaient cette belle jeune fille avec curiosité.

— Amis, leur dit Michelotto, vous vous êtes conduits en braves compagnons.

— Nous combattions pour la beauté ! dit un des soldats avec galanterie.

Un regard de Michelotto le fit reculer en arrière de ses compagnons, où, presque aussitôt, il poussa un cri et se lança vers un des brigands couchés à terre, le poignard au poing.

— Qu' y a-t-il ? demanda Michelotto.

— Eh ! en voici un qui n' est pas mort et qui a fait mine de se sauver. Il est, ma foi, bien portant ! s' écria le soldat.

Et joignant le geste aux paroles, il fit lever le bandit, qui, en effet, n' avait pas une égratignure. C' était Zambulo.

— Il faisait le mort ! dit le soldat en le saisissant à la gorge.

— Maladroits ! pensa Michelotto, ils ne l' ont pas tué !

Mais, tout en se débattant sous l' étreinte du soldat, Zambulo lança un regard terrible vers Michelotto.

— Traître ! cria-t-il en grinçant des dents.

— Pendez-moi ce misérable à ce chêne ! ordonna Michelotto.

— Grâce ! oh ! grâce pour cet homme ! dit aussitôt la voix douce de Leona.

— Ce misérable!

— Assez de sang versé pour moi, monsieur le capitaine, dit-elle en joignant les mains.

— Mais, signora, savez-vous que l’ épargner c’ est rendre un très mauvais service à la société?

— Je vous en prie, insista la jeune fille, je vous en supplie !...

Michelotto jugea prudent de bien disposer sa capture en sa faveur, car il avait beaucoup de choses à en exiger.

— Allons, j’ y consens, dit-il, lâchez cet homme ! Va te faire pendre ailleurs, méchante canaille !

— Nous nous reverrons ! dit Zambulo en le menaçant du poing. Et il s’ enfuit à toutes jambes, au milieu des éclats de rire de toute la bande.

Leona se tourna gracieusement vers Michelotto, et lui adressa un triste sourire.

— Merci, capitaine, cela vous portera bonheur.

— Préparez un cheval pour madame, ordonna Michelotto.

— Faites plutôt avancer ma litière, monsieur.

— Pardonnez-moi, belle dame, mais votre litière est brisée. Et d’ ailleurs, nous devons gagner Rome au plus vite.

— Oui, vous avez raison ; j’ ai hâte d’ embrasser mon père.

— C’ était bien son père !... pensa Michelotto.

— J’ ai hâte de l’ embrasser et de lui dire ce que je vous dois, crut devoir ajouter Leona.

— Mon Dieu ! vous ne me devez rien, signora.

— Que voulez-vous dire ?

— Votre... père vous a écrit pour vous mander de venir le trouver à Rome, et vous envoyait en même temps une escorte ; mais, depuis, il a eu vent qu’ une nombreuse troupe de brigands dévastait les environs, et m’ a envoyé, moi et mes cavaliers, à votre rencontre, pour prêter main-forte à vos gens, au besoin.

— Ah ! vous êtes arrivé à temps, monsieur. Je ne manquerai pas d’ instruire mon père de votre valeureuse conduite.

On amena un cheval, devant lequel Michelotto plia le genou en tendant la main. La jeune fille mit son pied sur cet étrier vivant et se trouva en selle aussitôt ; mais elle porta ses regards de tous côtés avec inquiétude.

— Je ne vois pas Ottavia !... dit-elle.

— Hélas ! madame, dit Michelotto, la pauvre fille !... Je n’ ai pas voulu attrister vos yeux de ce spectacle, mais...

— Elle est morte ! s’ écria Leona.

— En se plaçant devant vous, très-probablement, répondit le condottiere d’ une voix dolente.

— Mon Dieu ! fit Leona, dont les yeux s’ emplirent de larmes.

Pendant que tout le monde partait à cheval, Michelotto avait parcouru le champ de bataille. Il avisa deux de ses soldats, blessés, qui se plaignaient dans un coin.

— Eh ! c’ est toi, Battista!

— Oui, monseigneur, et je suis bien malade!

— C’ est fâcheux, mais tu pourras nous suivre. Allons, lève-toi.

— Impossible, monseigneur, je suis à moitié mort, et dans quelques minutes, c’ est sûr, je serai comme ce pauvre Servando qui gît là, inerte et froid.

— C’ est pardieu vrai ; misère ! — Ces brigands maudits se défendaient trop bien ! Allons, tu ne peux cependant pas rester là comme lui chien, puisque tu es vivant.

Michelotto appela un condottiere.

— Çà, Pietro, aide-moi à le mettre en croupe sur ton cheval.

— Ah ! ne me touchez pas!... Vous me faites souffrir le martyre !... s’ écria le Vénitien.

— J’ y songe... dit Michelotto, oui, c’ est cela. Pietro, tu vas rester ici, tu tâcheras de remettre en état la litière de la signora et tu y coucheras ce brave Battista. Et vous reviendrez à Rome à petites journées. Au revoir, mon brave.

— Dieu vous entende, capitaine ! répondit Battista avec un soupir. Le soldat resta auprès de Battista, et don Michelotto monta à
cheval. Il se plaça à côté de la jeune fille et saisit la bride de sa monture.

— Signora, nous allons trouver votre père.

— Allons vite, monsieur, je vous en prie, répondit Leona, dont le cœur n’ avait cessé de battre d’ une secrète épouvante, et qui avait hâte de quitter ce lieu funeste.

— En route, enfants, fit le chef des condottieri, et au galop!

La troupe les suivit et tous disparurent bientôt derrière les arbres, dans la direction de Civitta-Castellana.

Le condottiere que le capitaine avait appelé Pietro s’ était mis à raccommoder la litière, tant bien que mal, au moyen de cordes et de morceaux de bois. Pendant ce temps, Battista maugréait à côté du corps de son camarade Servando.

— Dieu puissant ! disait-il, c’ était bien la peine d’ échapper aux griffes de la police, si je dois crever de cette blessure ! Pauvre Servando !.. Çà ! est-ce que le ciel serait juste en nous frappant ! nous qui parlions si mal, l’ autre soir, de sou représentant sur la terre ?...

Servando souleva sa tête et remua un bras.

— Par saint Jacques ! mon Dieu, que je souffre !...

— Quoi ! tu respires, vieux?... dit Battista en se rapprochant péniblement de lui.

— C’ est-à-dire que j’ essaye de respirer... Tonnerre ! je vois toute la forêt danser une sarabande infernale !...

— Espère, mon brave ; une bonne litière va nous transporter à Rome, où nous serons soignés par de savants moines ou tout au moins par de bienfaisants apothicaires !

— Tu es donc blessé aussi, ami?

— Un peu, une épaule fracassée, rien que cela!

— Oh ! moi, je n’ en réchapperai pas!... fit l’ Espagnol d’ une voix piteuse.

Pietro avait fini de raccommoder la litière et s’ avança vers les blessés.

— Tiens ! vous êtes deux à présent ? ma foi, tant mieux ! Allons, mes enfants, vous allez être promenés en litière comme des coquettes.

Le lendemain matin, au point du jour, la litière, attelée du cheval de Pietro, marchait à petits pas dans la campagne de Rome, lorsqu’ elle fut jointe par deux cavaliers, accourus à toute bride, et qui s’ arrêtèrent pour laisser souffler leurs chevaux.

C’ étaient le comte Caraccioli et Schiavone.

Zambulo, une fois sorti des griffes de Michelotto, s’ était occupé immédiatement de rassembler les débris de sa bande et de se mettre à la recherche des deux cavaliers qu’ il avait détroussés quelques heures auparavant et qui, sur sa fausse indication, avaient pris la route de Viterbe.

Il ne les retrouva que longtemps après ; il les vit de loin, revenant sur leurs pas, jurant et pestant, et leurs chevaux rendus. Il n’ osa pas affronter leur colère, et lança vers eux un de ses hommes, désarmé,

lequel raconta l’ attaque de l’ escorte de Leona ; mais le comte n’ ajouta pas une foi entière à ce récit, d’ autant plus que Leona n’ était pas la seule femme qui dût voyager de la sorte.

Arrivés à Civitta-Castellana, il fallut changer de chevaux ; et ils continuaient vers Spolète, lorsqu’ ils rencontrèrent le champ de bataille avec ses morts ; une véritable boucherie, car il n’ y avait pas moins de trente

cadavres au moins sur le sol, sans compter les chevaux. Déjà les oiseaux de proie s' étaient abattus sur ces restes sanglants, et ce carnage prit à leurs yeux, éclairé par la lune, des teintes lugubres.

— Ce mendiant aurait-il dit la vérité ?... Mais qui pourrait, si ce n' est une bande de voleurs, avoir intérêt à enlever Leona ?...

— Rebroussons chemin, fit Schiavone.

Ils marchèrent toute la nuit, et au point du jour ils avaient seulement rattrapé, la litière qui transportait Battista et Servando.

— Y a-t-il loin encore d' ici à Rome, mon ami ? demanda le comte au condottiere, dont le cheval traînait la litière.

— Pour trois heures avec vos chevaux, mon gentilhomme, répondit Pietro.

— Nous n' arriverons pas à temps, dit le comte à son compagnon. Et pourtant cette escorte a bien Suivi cette route... J' aurais dû faire plus d' attention à ce que m' a dit le mendiant.

Le comte ne remarqua point que le condottiere Pietro le regardait de travers, et lui adressa de nouveau la parole.

— Vous avez dû, au train dont vous allez, mon brave, être dépasséPar une dame escortée ?... Mais, que vois-je ! s' écria le comte en regardant dans l' intérieur de la litière : Battista, c' est bien Battista!

—Qui est-ce qui m' appelle ? fit le Vénitien en passant sa tête à travers les rideaux. — Moi, Battista. Comment es-tu là, mon brave ?

— Eh ! monseigneur, c' est vous ! Moi, je suis soldat du pape, et blessé pour le moment, avec mon ami Servando.

— Blessé ! par qui ? comment ?

— Par des brigands qui avaient attaqué une troupe d' hommes armés protégeant les personnes voyageant dans celte même litière.

— Et dans cette litière il y avait une femme?... Oh ! ce mendiant ne m' avait pas trompé... et j' hésitais à revenir !... Parle, Battista ; cette femme, tu te la rappelles, car tu l' as connue ?...

— Attendez !... fit le Vénitien. Oui, c' est vrai, je n' y avais pas songé d' abord, et puis j' étais loin d' elle... C' est en effet la signora chez laquelle vous alliez à Venise...

— Leona ! fit Schiavone.

— Oh ! nous arriverons trop tard ! s' écria Giovanni avec désespoir. Ah ! encore un mot, Battista : tu as aidé à l' enlever, cette femme ?

— C' est vrai, monseigneur, et j' en suis puni !

— Et tu l’ enlevais pour le compte de qui ?

— De monseigneur César Borgia.

— César Borgia ! s’ écrièrent ensemble Caraccioli et Schiavone. Vite ! vite ! à leur poursuite ! Sus aux ravisseurs!

Mais Pietro avait sauté, de cheval, un instant auparavant, et, tirant son épée, leur barra le chemin.

— Vous ne passerez pas, mes maîtres ! s’ écria-t-il.

— Qu’ est-ce à dire ?... fit le comte en tirant aussi son épée.

— Que cette femme est à mon maître, et que...

Il n’ en put dire davantage. Prompts comme la pensée, rapides comme l’ éclair, le comte et Schiavone s’ étaient jetés sur lui de toute la force de leurs chevaux et l’ épée haute.

Quand ils l’ eurent dépassé, Pietro avait roulé dans la poussière, le crâne fracassé.

— Ah çà, et nous ? cria Battista.

— Dors en m’ attendant, lui cria de loin Schiavone, je reviendrai te chercher.

— Allons, dit tranquillement Battista, pourvu qu’ il ne nous oublie pas. Dormons.

— Dormons, dit Servando, qui s’ était réveillé.

Mais malgré la rapidité de leur course, le comte Caraccioli et Schiavone arrivèrent devant les murs de Rome sans avoir pu rejoindre les ravisseurs.

Il y avait plus d’ une heure que Michelotto avait installé Leona dans le palais de son maître.

CHAPITRE XXIII

LA VOIX DU PEUPLE

Il n’ y avait pas deux secondes que dom César se trouvait dans sa chambre secrète, et déjà il étendait sa main vers le tableau qui, on se le rappelle, représentait une Décollation de saint Jean-Baptiste, et
donnait accès aux souterrains, lorsqu’ il entendit frapper d’ une manière toute particulière à la porte de la chambre.

— Ce ne peut être que Michelotto, se dit-il en allant ouvrir. Pasquin attendra.

En effet, le capitaine se coula par la porte entre-bâillée, autant que le lui permirent ses vêtements de guerre, c’ est-à-dire le casque, la cotte de mailles ou *giacco,* les brassards, les jambières et les gantelets, sans oublier une épée fort respectable de longueur et de poids.

— Dieu soit loué ! fit dom César, c’ est toi !

— Tard, mais sûr ! répondit le sbire.

— Eh bien ?

— J’ ai réussi, monseigneur.

— Réussi ! Ah ! fortune, tu me traites en enfant gâté, merci !... s’ écria dom César.

— Je puis dire, monseigneur, que rarement une expédition fut aussi bien conduite.

— Tu n’ avais pas besoin d’ ajouter cela, Michelotto.

— Que Votre Éminence me pardonne...

— Veux-tu bien te taire ! dit César en lui frappant amicalement sur la joue. Je ne suis plus cardinal. Tu ne vois donc pas que j’ en ai quitté le costume et... la barbe ?

— C’ est pardieu vrai ! Je vous aime mieux comme cela, monseigneur, dit Michelotto avec gaieté.

— Ah ! oui, fit dom César en le regardant en souriant.

— Cela est d’ ailleurs fort heureux, car vous êtes tout à fait méconnaissable.

— Quand je dis que je ne suis plus cardinal... c' est ce soir que cela doit être tout à fait décidé ; mais j' ai pris l' avance. Demain, sans doute, je me réveillerai généralissime des armées de l' Église.

— Bravo ! fit Michelotto eu frappant des mains, ce qui occasionna un grand fracas dans tout son harnais de guerre.

— Que disais-tu, tout à l' heure, que j' étais méconnaissable ?...

— Cela, monseigneur, à propos de la signora Leona.

— Qu' importe ?... Mais que veux-tu dire ?

— Il importe très-fort, au contraire,— vous allez le voir, — qu' elle ne vous reconnaisse pas. Il est vrai qu' il faisait assez sombre dans sa chambrette, à Venise...

Mais Michelotto s' arrêta et prit l' air du plus grand mystère. — Ah ! monseigneur ! fit-il, il y a bien d' autres choses... Si vous saviez !...

— Quoi ? Parle vite.

— D' abord, M. le duc de Gandia, qui s' intéressait tant à elle, et qui la faisait venir à Rome auprès de lui....

— Eh bien ? demanda César.

— Cela vous donnait quelque jalousie...

— Parleras-tu ?...

— C' était son père.

— Son père!... répéta César en devenant pâle, et ne pouvant s' empêcher de chanceler

Ses yeux devinrent un instant hagards, il courba le front et murmura:

— Oh ! la fatalité !... Ce matin, sur ma route, j' ai entendu des voix sourdes, des murmures, des imprécations... La voix du peuple est-elle donc vraiment la voix de Dieu ?...

Mais il rejeta bien vite foute atteinte de faiblesse et releva la tête.

— Tu en es sûr ? demanda-t-il à ce serviteur si terriblement dévoué.

— La signora Leona elle-même me l' a dit. Mais ce est pas tout.

— Qu' y a-t-il encore ?

— Cette lettre, trouvée dans sa litière, vous l' apprendra, dit Michelotto en fouillant dans sa poche, et tendant un papier froissé à dom César.

César ne put retenir un certain frémissement en ouvrant cette lettre, qu' au premier coup d' œil il reconnut pour avoir été bien écrite par son frère. Il la lut avec rapidité.

— Quoi !... dit-il ensuite, Francesco faisait venir sa fille à Rome pour la marier au comte Caraccioli, celui qu' elle aimait à Venise ! Malheur!

— Le comte serait donc à Rome, monseigneur ?

— Un personnage de celte importance, j' en serais instruit... Il n' y a pas d' incognito pour ma police... Il est vrai que celle des Vénitiens est si habile, que le comte peut fort bien avoir appris d' elle à dépister celle de Rome.

Dom César reporta les yeux sur la lettre du duc.

— Que vois-je ! fit-il en relisant avec attention.

Une phrase de la lettre motivait cette exclamation. La voici:

« Tu ne connais pas, tu n' as jamais vu l' époux que je te destine ; mais je suis sûr qu' il te plaira : le comte Caraccioli est un des plus accomplis gentilshommes qui soient. »

— Je m' y perds ! fit César après avoir relu cette phrase à voix haute. Et toi, Michelotto, que dis-tu de cette lettre ?

— Monseigneur, je l' ai épluchée et commentée mot par mot, durant toute la route.

— Et le résultat de tes commentaires, quel est-il ?

— Monseigneur se rappelle que l' amant de la signora Leona, à Venise, ce comte Caraccioli que nous avons fait emprisonner si à propos ?...

— Eh bien ?

— N' était connu de la signora que sous le nom de Giovanni ; il n' était pour elle qu' un simple officier.

— Triple sot que je suis, je l' avais oublié !... fit César en frappant sur la lettre.

— C' est une surprise que le père ménageait à sa fille, — laquelle, par parenthèse, m' a semblé très-médiocrement flattée de ne pas épouser celui qu' elle aime.

— Celui qu' elle aime !... fit César en crispant les poings, à cette pensée que cette ravissante jeune fille pouvait avoir au cœur une affection dont il n' était pas l' objet.

— Michelotto, reprit-il en se remettant et pinçant l' oreille de son serviteur, tu es un drôle plus précieux encore que je ne pensais.

— Monseigneur a raison, fit don Miguel avec une humilité comique.

— Fat !... Allons, voyons, tu es sûr que Leona ne se doute de rien ?

— Elle est persuadée que vous m' aviez envoyé... car il faut vous décider à jouer ce personnage...

— L' idée est bonne... fit César en se caressant le menton.

— C' est pour cela, monseigneur, que je vous félicitais d' avoir coupé votre barbe... Je disais donc que Leona est persuadée que son fiancé m'

avait envoyé pour la protéger contre les brigands qu' on avait signalés dans la campagne de Rome, et qui, justement, ont été taillés en pièces par nous, après qu' ils eurent taillé en pièces les hommes de sa propre escorte. O hasard !...

— Ainsi, le comte Caraccioli ?...

— Elle ne l' a jamais vu. Bien plus, la signora n' est jamais venue à Rome ; c' est pourquoi je n' ai pas hésité à la conduire dans votre palais.

— Tu as bien fait ; cependant, malgré cela, je ne serai tranquille que quand je la saurai à ma villa. Demain, au point du jour, prépare-toi à l' y aller installer. Où est-elle, à présent ?

— Encore sur la route. J' avais pris les devants pour vous instruire. Elle ne sera pas arrivée avant une heure au moins.

— Fais seller un cheval.

— Oui, monseigneur.

— Ah ! tu feras décrocher un portrait de... du duc de Gandia, et tu le feras porter dans la chambre qu' elle habitera jusqu' à demain. Hâte-toi et reviens me trouver chez la Cressida.

— Oui, monseigneur, répondit Michelotto sans bouger de place.

— Eh bien ! tu n' es pas parti ? Tu as encore quelque chose à me dire ?

— Oserai-je dire à monseigneur quelque chose que je viens d' apprendre à la volée, et qui pourrait devenir très-grave ?

— Parle, dit César sans pouvoir retenir un froncement de sourcils.

— Il s' est trouvé, à ce qu' il paraît, un témoin de ce qui s' est passé pendant la nuit du 14 au 15 juin...

— Un témoin !... Il faut le faire disparaître...

— Impossible, monseigneur. Ribaldo, qui est passé chef des familiers du palais, l' a cherché en vain dans toute la ville. C' est un batelier, un homme de rien ; mais il n' est plus sur le territoire romain ; il a eu peur sans doute de l' importance de ce secret ; or, il n' est point parti, à ce qu' il paraît, sans le répandre.

— C' est l' explication des murmures de ce matin...

— Calomnies, que rien he peut prouver.

— Mes richesses pour la vie de cet homme ! Il le faut... Songes-y, Michelotto, je veux sa vie et son silence... Ne néglige rien ; fais mettre de nouveau tous les espions en campagne, qu' ils soient dirigés sur toutes les villes d' Italie.

— Oui, monseigneur ; mais l' Italie est grande.

— Envoie les plus habiles à Naples, à Florence, à Venise, à Milan. Si ce secret exécrable se répand trop tôt, on ne pourra jamais le faire passer pour une calomnie. Mais, — continua César, dont les idées n' étaient jamais plus nettes et plus claires que dans les grandes alarmes, — il faut en même temps que l' on me découvre si le comte Caraccioli est encore à Rome ou est retourné à Venise. S' il est à Rome, qu' on me rende compte de ses actions, heure par heure. Va !

Michelotto allait partir, mais son maître le rappela.

— Encore un mot : Tu es bien certain que Leona n' a jamais vu l' époux que mon fr... que son père lui destinait ?

— Aussi sûr, monseigneur, que je le suis d' être, dans huit jours, capitaine de vos gardes.

— Tu es un homme impayable. Ce soir, lu me demanderas une nouvelle abbaye. Mais surtout, de même que tu t' appelleras dorénavant Michael. n' oublie pas que je suis, à dater d' à présent, le comte Caraccioli ! Ne trouves-tu pas cela original ?

— Si original, monseigneur, que je vous engage à le raconter au signor Nicolo Machiavelli : il composera là-dessus une comédie.

— Va vite. Aux espions d' abord, et ensuite chez Cressida, où tu viendras m' annoncer l' arrivée de Leona.

Michelotto partit avec l' activité de sa nature, si peu espagnole de ce côté, et dom César poussa le tableau de la Décollation de saint Jean-Baptiste.

Il pénétra dans le souterrain, puis se dirigea vers la chambre secrète du Colisée en réfléchissant.

— J' aime les aventures étranges, se disait-il. En voici une qui, du moins, n' aura pas les inconvénients de l' uniformité... Hasard, voilà de tes coups ! Tu me favorises singulièrement en amour : une jeune fille qui me repoussait à Venise, et qui, à Rome, va m' accueillir à bras ouverts... Ah ! si c' était là toute mon ambition!... Il faudra pourtant agir prudemment. Le comte Caraccioli est puissant à Venise ; son élargissement, malgré ma dénonciation, le prouve, et si l' on découvrait... il y aurait de quoi brouiller Rome et la sérénissime république!... Et nous avons besoin de Venise... pour quelque temps. Pardieu ! je serais curieux de savoir comment finira cette aventure... Bien ou mal?... car il faudra bien que quelque jour... Mais ce témoin... Ah ! voilà le grain de sable qui me fera trébucher sur ma route!

Comme il en était là de ses pensées, il s' arrêtait devant le roc qu' il s' agissait de faire mouvoir pour pénétrer dans la chambre de Néron.

Le tailleur Pasquino l’ attendait, assis sur un énorme chapiteau corinthien qui avait sans doute roulé jusque-là, arraché aux murs de la partie écroulée du monument.

— Eh bien, Pasquino ?

— Monseigneur, il y a un mois que je vous attends, dit l’ homme du peuple.

— Et pourquoi depuis si longtemps ?

— Parce que depuis un mois que le bras droit de l’ Église est brisé, l’ épée qui doit régénérer l’ Italie est restée au fourreau.

— A-t-elle jamais été tirée ?

— Oui, monseigneur, le duc de Gandia voulait faire de l’ Italie un seul État.

— C’ est-à-dire que son œuvre est à continuer ?

— Non, à reprendre.

— Elle était donc mal commencée ?

— Au lieu d’ attaquer d’ abord les barons romains, il fallait les faire servir à anéantir les princes de la Romagne. Tant que les États de
l’ Église et les Romagnes ne formeront pas le noyau de la puissance du futur général de l’ Église, rien ne pourra s’ accomplir. Rome et les Romagnes sont les clefs de l’ Italie : qui les aura, aura tout.

— Je les aurai, dit César.

— Plus tard, une fois la Romagne conquise sur ses petits princes, tous tyrans et imbéciles, vous aurez Venise et ses vaisseaux, vous aurez le due de Milan, vous aurez Florence, pour vous aider à reprendre Naples ; mais vous aurez des compagnies de condottieri dès vos premiers pas, voilà où est l’ écueil.

— N’ aurai-je pas Vitelli et Oliverrotto da Fermo, deux chefs fameux ?

— Monseigneur, croyez-moi : pas de troupes mercenaires ; renoncez à ces condottieri toujours désunis, sans discipline et peu fidèles, toujours lâches devant l’ ennemi. Les mercenaires ne sont bons qu’ en temps de paix, et encore... Les succès qu’ on obtient avec ces milices sont lents et faibles ; mais leurs défaites sont soudaines et tiennent du prodige.

Ayez des troupes nationales. Voyez Charles VIII, le roi de France : ses troupes sont en partie nationales et en partie mercenaires ; eh bien, de cette circonstance vous devez augurer une complète réussite. La France serait invincible si on y eût maintenu les dispositions militaires établies par Charles VII ; mais telle est l’ imprudence des hommes, qu’ ils entreprennent

une chose dont ils se promettent des avantages, tandis qu' un venin secret est caché sous ces belles apparences. Le prince qui ne connaît les maux que lorsqu' il n' est plus temps de les prévenir n' est pas vraiment sage : cette sagesse est donnée à bien peu d' entre eux.

— Vous êtes sévère, maître Pasquino !

— Monseigneur, rappelez-vous la dernière guerre du pape contre Ferrare. Les condottieri du pape et ceux du duc de Ferrare, se sont battus avec acharnement pendant toute une journée, et un seul homme est resté sur le champ de bataille. Encore a-t-il été constaté qu' il était mort étouffé dans la presse.

— Vous êtes méchant, mon maître, fit dom César en riant.

— C' est la condamnation des mercenaires passés et à venir.

— Pasquino, je suis encore cardinal, dit dom César après un silence.

— J' espère, monseigneur, l' Italie espère que vous ne le serez plus demain.

— Il faut donc renoncer à la tiare ? Pasquino garda le silence.

— Je la touche cependant, dit dom César en posant la main sur le bras de cet étrange conseiller.

— Les Florentins ont fait périr Savonarola et, après avoir fait consumer son corps sur un bûcher, ont jeté ses cendres dans l' Arno ; mais le vent en a emporté une bonne part, et de ces cendres naîtra un schisme. La papauté agonise.

— Avec un bras fort, avec un bras armé de l' épée de saint Paul, comme serait le mien, elle peut tenir tête aux factions.

— Pasquino secoua la tête.

— Il fallait laisser vivre Savonarola, dit-il, sa parole valait des légions.

— Mon épée sauvera la papauté, et elle sera maîtresse du monde.

— Tel n' est pas son rôle, si elle veut vivre et se perpétuer dans les. Le souverain pontife est chef d' une religion sublime et qui compte des millions de fidèles sur le globe, là doit se borner son ambition. Le successeur de saint Pierre n' est pas armé du glaive, mais des clefs ; et le catholicisme ne peut que perdre à cette étrange alliance des pouvoirs dont Charlemagne avait tracé les légitimes limites.

— Pasquino, demain, je ceindrai l' épée.

— Comme libérateur de l' Italie ?

— Vous verrez.

— Prenez garde, monseigneur, l’ épée est brutale, elle est lourde et entraîne, ses éclairs fascinent. Prenez garde à l’ usage que vous en ferez ; car, à présent, ce ne serait plus à votre conscience seule que vous auriez à répondre.

— Que voulez-vous dire ? demanda César en pâlissant.

— Les destinées d’ un grand peuple reposent sur votre tête ; mais tout ce peuple vous maudirait si votre épée se tournait contre lui ou contre ses libertés. Qui va devant soi, chargé d’ âmes, accomplissant une mission divine, armé du glaive, arrive au but. Qui recule, animé d’ intérêts personnels, armé du poignard, trébuche et tombe.

— Expliquez-vous, maître, je le veux ! dit César avec hauteur.

— Dom César, comme Julius, vous avez passé le Rubicon dans la nuit du 14 au 15 juin...

— Malheureux !...

— Avez-vous condamné ainsi la politique de celui à qui vous succéderez ?

— Comment, toi aussi, tu te fais l’ écho de ces odieuses accusations ?...

— Monseigneur, est-ce le glaive de la nécessité ou le poignard de la vengeance qui a frappé?

— Que t’ importe !

— C’ est la voix du peuple qui parle par ma bouche, monseigneur, ne l’ oubliez pas !

— Ses jugements sont faux, ses arrêts sont injustes !

— Non, dites qu’ il se passionne vite, qu’ il se laisse prendre à ce qui brille trop facilement, mais il juge droit et sûr. Il ne s’ est pas trompé, il y a un mois.

— Encore!

— Monseigneur, vous avez mis le pied dans une voie sanglante, votre pied y glissera.

— Je saurai faire taire la calomnie.

— Quoi que vous fassiez, deviendriez-vous grand comme le monde, et commettriez-vous tous les crimes possibles, celui-là sera toujours une tache originelle sur votre fortune, et jettera son ombre sinistre sur votre gloire.

— Maître Pasquino, je vous trouve hardi ! fit dom César en portant la main à son épée.

— Monseigneur, vous ne savez pas entendre la vérité, je le vois, j’ en étais sûr ; je n’ aurais pas dû venir.

— Maître Pasquino, vous sortirez de Rome dans une heure, et vous aurez quitté l' Italie demain.

— Et s' il ne me plaisait pas ?

— Misérable ! tu menaces ? s' écria César en tirant son épée et se jetant de son côté avec impétuosité.

Mais le tailleur esquiva le choc et s' élança dans les ténèbres, où il disparut, grimpant comme un chat dans les pierres et le rocher.

— Il me faut la vie de cet homme à tout prix ! se dit César, grinçant des dents et furieux de son impuissance contre ces ruines, dont il ne connaissait qu' imparfaitement les secrets.

Tout à coup une voix claire et railleuse retentit au-dessus de sa tête.

— Dom César, disait cette voix, qui se sert de l' épée périra par l' épée ! Voici ce que j' avais à vous dire : Cardinal ou soldat, prenez garde à vous!

— Je t' écraserai, maudit !

— Dom César, si vous voulez réussir, agissez seul, ne prenez pas de confident ; n' oubliez pas que, dans ce jour, un ver de terre vous a bravé, et que celui-là seul est fort qui sait cacher sa pensée.

Une imprécation répondit seulement à ce dernier conseil de l' homme du peuple, qui disparut dans les ruines en poussant un éclat de rire dont l' écho du souterrain prolongea les notes cruelles à l' oreille de l' homme qui, dès ce jour, avait déjà Rome entière à ses pieds.

Dom César rentra au Vatican, et peu d' instants après il se dirigeait, suivi d' un page, vers la demeure de la Cressida.

La belle comédienne était nonchalamment étendue sur un lit de repos ; et le jeune marquis de Valaperta, appuyé sur le dossier, essayait de faire rentrer dans son esprit un peu de ce caprice passager dont elle, s' était sentie piquée pour lui, après avoir quitté Florence. Mais la Cressida songeait à autre chose et l' écoutait de l' oreille la plus distraite de la Péninsule.

— Vraiment, marquis, disait-elle, je vous trouve tout drôle aujourd' hui !

— L' autre jour, vous m' avez dit devant le seigneur Astor Manfredi, qui doit être de retour dans ses États, que vous ne m' aimiez plus. Un instant auparavant, je lui avais déclaré vous avoir oubliée. Eh bien ! je crois que je mentais alors... Puissiez-vous avoir menti aussi, vous, de votre côté!

— Çà, parlez-vous sérieusement ? demanda la courtisane.

— Très-sérieusement.

— Tant pis, car je ne suis pas disposée à soutenir une conversation sur ce ton-là.

— C’ est que je ne vous vis jamais plus belle et plus séduisante, Cressida ! c’ est que l’ ivresse de mes souvenirs assiège ma pensée et brûle mon sang.

— Allons, soyez raisonnable ; vous êtes un enfant. Croyez-moi, il ne faut jamais, dans cette vie, tenter de retourner en arrière et désirer le retour d’ un passé envolé, surtout à propos d’ amour, car le premier moment d’ ivresse fait alors bien vite place à des récriminations, dont le cœur le plus loyal ne peut se défendre. D’ ailleurs, il faut songer à son salut, termina la courtisane en portant les yeux au ciel avec le plus grand sérieux.

— Que dites-vous là, Cressida ? sur quel ermite avez-vous marché, ce matin ? Bon Dieu ! mais vous tenez des discours monstrueux de déraison ! Il faut songer à son salut !... d’ accord ; mais on a le temps quand on est vieux, et, Dieu merci...

— Vous avez raison, je ne sais ce que je dis ; j’ ai des idées noires. Un page entra et rompit cet entretien, à la grande satisfaction de Cressida, qu’ il ennuyait.

— Que me veut-on ? demanda-t-elle.

— Madame, répondit le page, Son Éminence me suit.

— Laquelle ? demanda la courtisane avec une nonchalance superbe.

Un double éclat de rire répondit à la question : au-dessus de sa tête, de la part de Gaetano ; à l’ entrée de la salle, de la part de dom César.

— Çà, charmante, s’ écria le nouveau venu, il paraîtrait donc que vous recevez dans votre intimité plusieurs Éminences ?...

Dom César lui baisa la main galamment. Il était vêtu magnifiquement d’ un pourpoint de velours noir, dont les crevés s’ ouvraient sur une veste de satin vert foncé. Ce n’ était pas la première fois que la Cressida le voyait sans pourpre ; mais ce jour-là, il était rayonnant et il semblait porter le costume laïque avec toute là complaisance d’ un homme qui n’ espère plus le quitter.

— C’ est vous, monseigneur ? je ne vous aurais pas reconnu, fit-elle. Vous avez sans doute vos raisons pour vous déguiser ainsi en plein jour?

— Oui, ma belle. Ah ! le marquis de Valaperia, continua César en se tournant vers Gaetano. Enchanté de vous voir, seigneur. Je m’ entretenais de vous, ce matin, en chevauchant à côté de votre oncle, l’ éminentissime cardinal de Sienne, qui se fait bien vieux, par parenthèse!

— Vraiment, monseigneur, vous avez daigné...

— Assurément. Je le félicitais d’ avoir appelé à Rome un aussi charmant cavalier ; mais en même temps je lui donnais un conseil.

— Lequel ?

— Celui de vous pousser dans les ordres.

— Moi ?

— Sans doute. Votre oncle a beaucoup de chances d' être élu souverain pontife après la mort de notre très-saint père ; vous vous trouveriez alors tout porté pour devenir cardinal-patron.

— Eh bien ! je vous jure, monseigneur, que les dignités de l' Église, tout enviables qu' elles soient, ne me tentent pas.

— Vous avez eu même temps tort et raison. — Mais pardon, Cressida, de vous enlever à la conversation, assurément fort attrayante, de ce cher marquis ; j' ai à vous parler.

— Que ne le disiez-vous plus tôt, monseigneur ? je me retire, dit Gaetano.

— Désolé, marquis, de rompre votre entretien ; mais vous m' obligerez infiniment en me laissant avec madame. Pardonnez-moi...

— Trop heureux de complaire en quelque chose à Votre Éminence.

Gaetano prit congé et les laissa seuls.

Dom César prit carrément place dans un fauteuil.

— Vous ne vous doutez pas, je parie, ma toute belle, dit-il, de l' objet de ma visite ?

— Monseigneur me permettra de ne point chercher, dit la Cressida. Il sait combien j' ai horreur de toute tension d' esprit, surtout avec lui, l' homme qu' on devine le moins.

— Oui ; d' ailleurs, je suis pressé... J' ai besoin de vous, Cressida.

— Disposez, monseigneur.

Dom César réfléchit un instant et rompit ensuite le silence en parlant d' un ton bref.

— Vous allez vous rendre immédiatement à ma villa, et y attendre une jeune fille, à laquelle vous voudrez bien tenir compagnie, jusqu' à nouvel ordre.

— Moi, monseigneur ?... fit la Cressida avec surprise.

— C' est une jeune fille que j' aime, — un peu farouche, — et que vous vous chargerez d' apprivoiser.

— Convenez, monseigneur, que voilà une mission... dit la Cressida en faisant la grimace.

— Pas de réplique, il le faut... Vous serez pour elle la comtesse de Forli. Vous lui parlerez avec éloges de son futur époux, le comte Caraccioli, votre

excellent ami. Ce comte Caraccioli, qui est Vénitien... c' est moi.

— Mais, franchement, Votre Éminence veut rire ? s' écria Cressida.

— Non, je parle très-sérieusement.

— Et vous... épouserez la jeune fille ? demanda-t-elle de l' air le plus incrédule.

— Sans doute.

— Croyez-vous qu' elle se laissera prendre au mensonge ?

— Oui, répondit César avec le calme le plus imperturbable.

— Au fait, vous avez le don étrange de persuasion. Votre œil possède une puissance à laquelle il est impossible de résister ; et, si l' on ne se tient en garde contre lui, vous achevez de subjuguer la raison et la volonté par le talent que vous avez de parler au cœur le langage du cœur. Vous êtes un homme bien dangereux, monseigneur !

— Ce que vous me dites là, Cressida, est d' un favorable augure... Faites bien ce que je vous ai prescrit, et une récompense magnifique, que vous fixerez vous-même, sera le prix de ce service.

— Cependant... fit Cressida, que cette mission était loin de transporter de joie.

— Il faut obéir, Cressida ; vous savez que quand je veux une chose, elle doit s' exécuter.

Dom César prononça ces paroles d' un ton qui n' admettait pas de réplique.

— J' y consens, monseigneur, dit alors la Cressida ; mais, s' il vous plaît, fixons d' avance ma récompense.

— Parlez vite.

— Le duc de Gandia est mort assassiné, — j' ignore par qui, — mais j' ai applaudi à ce meurtre, dit la courtisane avec une expression profonde.

— Vous, Cressida ? fit César avec surprise.

— Moi. Promettez-moi, monseigneur, qu' une fois ma mission remplie auprès de votre nouvelle passion, vous ferez dans les papiers du duc de Gandia certaines recherches dont je vous ferai alors connaître l' objet.

— D' accord ; mais...

— Vous saurez tout. Promettez-vous ?

— Je vous promets, répondit César.

— Je pars donc pour votre villa.

— Vous n' aurez pas grand' chose à dire dès le premier moment ; cela se bornera à faire les honneurs de la villa, comme vous appartenant. Je serai là,

d’ ailleurs... Mais surtout souvenez-vous bien...

— Je suis la comtesse de Forli... vous, le comte Caraccioli.

— Très-bien. Vous allez vous embarquer : la gondole vous attend et vous mènera par eau à la villa. Faites promptement vos préparatifs ; je, vous laisse et compte sur vous.

— Et moi, monseigneur, je compte sur votre promesse, dit la Cressida en le conduisant jusqu’ au seuil.

Pendant ce temps, Pasquino, désormais proscrit, avait quitté les souterrains, et en attendant que la nuit vînt le favoriser de son ombre, il s’ était posté sur les sommets les plus élevés et les plus inaccessibles du Colisée. Il avisa une touffe épaisse de pariétaires de toutes sortes qui avaient poussé leurs innombrables ramures sur ces blocs séculaires, et résolut de s’ installer là ; mais comme il escaladait, les tiges flexibles, une tête effarée lui apparut soudain.

— Schiavone ! s’ écria-t-il.

— C’ est toi, Pasquino ?

— Que fais-tu là, ami Giorgio ? demanda le tailleur.

— Je me cache ; je suis proscrit ou à peu près... et toi ?

— Moi aussi. Il y a place pour deux, là ?

— Entre, ami, et j’ ai du pain ; partageons.

— Soit, répondit Pasquino ; mais il faut que tu m’ aides à me faire passer pour mort.

— Tant que lu voudras ; mais toi, voudras-tu m’ aider dans ce que je veux entreprendre ?

— Parle, je suis tout à toi.

— Eh bien ! il y a un homme puissant à Rome qui a enlevé ma sœur ; il s’ agit de la sauver.

CHAPITRE XXIV

OU LE PORTRAIT DU PÈRE SERT A PERDRE LA FILLE

Leona était installée dans le palais particulier de César Borgia, situé non loin de l' église Santa Maria in Vallicella, à peu de distance du Tibre et du pont Saint-Ange. Elle était assise dans un salon richement orné, dont les murailles disparaissaient sous les tapisseries de haute lice ou les tableaux des maîtres qui, quelques années plus tard, devaient être éclipsés à tout jamais par Raphaël.

Mais parmi ces tableaux, l' un surtout rayonnait entre tous les autres : il représentait un cavalier de haute mine et dont les habits magnifiques ne pouvaient atténuer la douceur du regard.

Ce portrait était celui du duc de Gandia.

Leona ne donnait aucune attention à toutes ces peintures, et ses yeux allaient alternativement du portrait à la porte d' entrée.

Devant elle se tenait une fille de service d' une grande beauté, répondant au nom d' Hébé, et qui, déjà plusieurs fois, avait supplié sa nouvelle maîtresse de prendre un peu de repos.

— Non, signorina, répondit Leona, je préfère attendre ainsi mon père ; il ne peut larder, m' avez-vous dit ?

— Oui, signora, répondit la suivante.

Leona ne pouvait vaincre sa tristesse. Elle songeait avec douleur aux gens de son escorte, de braves soldats, si horriblement massacrés ; à celte pauvre fille venue avec elle d' Urbino, victime aussi sans doute de son dévouement à sa maîtresse. Elle se rappelait également l' espèce de contrainte que, peu de jours avant son départ, le duc et la duchesse d' Urbin éprouvaient vis-à-vis d' elle, et, ne sachant à quoi l' attribuer, elle était instinctivement craintive et chagrine.

On entendit marcher dans la pièce voisine.

— C' est mon père, sans doute, dit Leona en se soulevant. C' était dom César, précédé d' un page qui annonça:

— Monseigneur le comte Caraccioli.

— Hélas ! ce n’ est point mon père... se dit Leona en saluant le nouveau venu.

Nous avons dit que César était richement vêtu ; il avait réellement fort bon air sous ces vêtements, qu’ il entendait bien ne plus laisser pour la robe rouge.

Bébé et le page étaient sortis.

— Combien il me tardait, madame, de vous voir arriver, dit-il avec grâce, et combien surtout je rends grâces à Dieu, qui vous a protégée durant votre voyage.

— Pardon, monseigneur, mais votre écuyer m’ a dit que j’ étais ici chez l’ ami de mon père, et je ne vois pas mon père.

— Votre père, madame, n’ est point à Rome en ce moment, dit César avec assurance.

— Il n’ est pas à Rome, dites-vous ?... Où est-il alors ? fit Leona effrayée.

— Votre père a beaucoup d’ ennemis, madame ; ces ennemis en voulaient à ses jours ; il a dû fuir précipitamment.

— Fuir !... Oh ! apprenez-moi où je dois le rejoindre ; ma place est près de lui.

— Ne craignez rien... ce ne sera point pour longtemps, dit César en souriant ; et d’ ailleurs, à défaut de votre père, pouvez-vous avoir un protecteur plus dévoué que moi ? ajouta-t-il en lui baisant galamment la main.

— Vous, monsieur le comte ?...

— Vous savez qui je suis ; votre père vous a instruite de ses projets à mon égard, et le titre de comtesse Caraccioli, la qualité surtout de sujette de Venise, vous seraient au besoin un puissant appui contre les tentatives des ennemis de votre père, en admettant que ces ennemis songeassent à vous nuire, à vous, innocente et ignorée...

— Monsieur le comte, mon père m’ a entretenue, dans ses dernières lettres, de l’ union qu’ il avait projetée. Je sais qu’ il me destinait à l’ honneur d’ être votre femme ; mais cependant vous devez comprendre qu’ avant d’ accepter votre protection, je dois recourir à la sienne. C’ est lui, lui seul, qui doit vous présenter à moi ; c’ est pourquoi, je vous en prie, ordonnez que je sois menée vers lui.

César semblait avoir prévu toutes ces paroles, car il sourit encore et reprit avec le calme le plus parfait:

— Votre père n’ a eu que le temps, en fuyant, de me dire que votre escorte avait été gagnée à ses ennemis. Vous pensez bien que mon premier soin a été de songer aussitôt, et selon ses instructions, à vous sauver des mains des gardiens infidèles.

— Pardonnez-moi, monseigneur, mais j’ ai peur, peur sans savoir réellement de quoi... dit la jeune fille en frissonnant et en regardant de tous côtés avec effroi.

— Soyez sans crainte ! Jusqu’ à l’ arrivée de votre père vous serez en sûreté.

— Mais qui me dit que... vous êtes bien le comte Caraccioli, celui que mon père me destine pour époux ?...

— Ah ! madame!... fit César d’ un ton de doux reproche. — Heureusement, reprit-il, il y a ici un objet qui répondra pour moi.

— Quoi donc ? demanda Leona avec empressement et en se repentant déjà de sa méfiance.

— Daignez jeter les yeux sur ces tableaux.

Leona sourit avec ravissement et elle s’ agenouilla devant le portrait du duc de Gandia.

— O mon père ! dit-elle de cette voix suave que le Seigneur a donnée aux anges, de loin comme de près, veillez sur votre enfant !

Puis elle se leva et tendit la main à dom César.

— Pardon, monsieur le comte... dit-elle tout émue et un peu rassurée.

— Vous tremblez encore... dit César en la faisant asseoir.

— Ce n’ est rien, monseigneur ; c’ est la suite d’ une émotion pénible que j’ ai éprouvée tout à l’ heure, en entrant dans Rome. C’ était, m’ a-t-on dit, auprès de la porte du Peuple ; il y avait là un grand nombre de gens de toutes sortes, et parmi eux des ouvriers maçons. Quand mon escorte est passée, quelques malédictions s’ élevaient du sein do cette foule. J’ ai fermé les yeux, car ils m’ ont fait peur. Je suis encore sous l’ impression des paroles qui ont retenti à mon oreille.

— Quelles paroles ?

— Ces paroles, ces malédictions, quoique confuses, m’ ont épouvantée.

— Que disait-on ?

— Que là, dans une église à côté, se bâtissait le tombeau d’ un Homme assassiné par son propre frère.

— Imposture ! chose impossible ! dit César en pâlissant malgré lui.

— Je le pensais comme vous, monseigneur ; mais on nommait l’ assassin...

— On nommait, dites-vous?...

— La victime était le duc de Gandia ; l’ assassin, son frère, le cardinal César Borgia.

— Cela n’ est pas... ne peut pas être !... s’ écria César, essayant de sourire.

— César Borgia est capable de ce crime... dit Leona avec conviction. Son nom exécré est venu jusqu’ en ma solitude, et je vous avouerai, monsieur le comte, que ce n’ est pas sans une mortelle frayeur que je me trouve dans cette ville, où il est tout-puissant.

— Ne craignez rien, signora ; d’ ailleurs, en attendant votre père, — et cela est d’ accord avec lui, — vous irez habiter une villa ravissante, à une heure de Rome, chez une dame de noblesse, amie de votre père, la comtesse de Forli. Je suis sûr que les convenances et votre sécurité vous feront agréer ce projet.

— Vous êtes ici le représentant de mon père, monsieur le comte, j’ obéirai.

— Obéir !... fit César d’ une voix douce, oh ! Leona, j’ espère que ce mot sera bientôt banni de votre bouche. Votre père, en me destinant à l’ honneur insigne, à la félicité sans pareille d’ être votre époux, a réalisé la suprême espérance de ma vie. Il me montrait souvent votre portrait, Leona, et j’ y lisais dans vos yeux tout le bonheur que me promet davantage encore votre vue. — Tenez, Leona, en vous voyant si jeune, si belle, si pure, je sens que si j’ étais né méchant vous me ramèneriez au bien. Il y a en vous une grâce infinie, ineffable, quelque chose de charmant et de céleste qui me ravit et me transporte, quelque chose enfin qui me transfigure et met dans ma tête des idées toutes nouvelles de vénération et d’ amour.

— Monseigneur... dit Leona toute troublée, car César était doué du plus étrange don de persuasion.

— Je suis sincère, allez, et c’ est du fond du cœur que je parle... Pourquoi mes lèvres ne me font-elles pas mieux comprendre !...

— Monseigneur, je vous crois, oui, je vous crois... je vous avouerai qu’ au premier moment j’ ai été un peu effrayée de la fixité étrange de votre œil plein de feu ; mais vos paroles me rassurent, et, sans nul doute, j’ aurai bientôt pour vous une amitié inaltérable. Mon père n’ a pu choisir pour époux à sa fille qu’ un noble et généreux cœur.

Elle dit cela pourtant avec un indicible serrement de cœur ; car son obéissance aux volontés d' un père adoré n' allait pas tout à fait jusqu' à oublier entièrement l' amour juré au pauvre officier vénitien.

Dom César crut qu' elle conservait encore quelques appréhensions.

— Dans cette villa, dit-il, votre père pourra vous voir en sûreté, bien mieux qu' à Rome, où la police ne tarderait pas à le découvrir.

— Oh ! partons vite alors, dit-elle.

En ce moment Michelotto entra, annonçant que la litière était prête.

— Signora, dit César, la comtesse de Forli, vers qui on vous conduit, aura pour vous les attentions d' une sœur. — Ce bon Micael,
mon fidèle écuyer, ajouta-t-il en touchant amicalement l' épaule de Michelotto, vous a trop bien sauvée déjà pour ne point vous conduire sans encombre.

Leona adressa un petit sourire à Michelotto, qui s' inclina en ricanant dans sa barbe.

— Demain, signora, reprit César, j' irai vous baiser la main et vous porter des nouvelles fraîches de votre père, si lui-même n' est pas rendu chez la comtesse, comme je le lui ai conseillé hier lors de son départ.

— Voici une parole, monsieur le comte, qui me fera bien désirer votre arrivée.

Elle se leva, et en passant devant le portrait du duc lui envoya, dans un geste charmant, le plus doux des baisers.

Cinq minutes après, Leona montait en litière, et la même escorte la conduisait à la villa du cardinal.

— Comme elle hait les Borgia!... se dit César. Ici, tout m' aurait trahi. Là-bas, l' enfer lui-même ne saurait me l' enlever.

CHAPITRE XXV

LA ROBE ROUGE AUX ORTIES

L’ amour ne faisait pas oublier à César les choses sérieuses. Le soir étant venu, il alla trouver son père.

Alexandre VI était dans son cabinet de travail et plongé dans les papiers et les parchemins. César prit place en face de lui, de l’ autre côté de la table.

— Je pense, César, que tu es entré ici avec une résolution prise ? demanda le pape en relevant la tête.

— Vous savez, mon père, que je ne prends de résolution qu’ au moment suprême et que, jusque-là, j’ attends patiemment que le jour se fasse entièrement sur la question qui m’ a été posée.

— As-tu donc oublié ce que nous avons dit ce matin?

— Mais nous n’ avons pas dit grand’ chose.

— Tu trouves ? fit le pape en le regardant à la dérobée.

— Vous m’ avez engagé à résigner le chapeau.

— Es-tu décidé ?

— Avez-vous des troupes pour faire la guerre ? demanda César sans répondre.

— J’ en aurai, répondit le pape en se frottant les mains à ce début.

— Avec de l’ argent ? Vos coffres sont vides, fit observer César avec une feinte bonhomie.

— Sans argent. Écoute, César, jamais ambitieux n’ a trouvé et ne trouvera l’ occasion plus belle pour conquérir une couronne. Vois l’ état de l’ Italie aujourd’ hui ; tout bouillonne, tout fermente, tout se détraque, il faut une main puissante pour saisir l’ occasion, l’ occasion se présente. Naples, pauvre royaume déchiré, se débat entre les partisans de l’ empereur Frédéric et ceux du duc de Montpensier, qui gouverne au nom de la France. Florence, que les Médicis ont faite si grande, est tiraillée par les luttes de l’ aristocratie et de la démocratie, luttes interminables dans une république. Venise tremble sous les Dix, qui exploitent cette terreur. Pise, Sienne, Lucques se fatiguent d’ une indépendance stérile. Ferrare, Mantoue, le Montferrat et le Piémont obéissent encore à leurs princes par un reste d’

habitude, mais leur faiblesse les humilie ; enfin Gênes, il ne faut qu' une étincelle pour qu' elle éclate, car elle supporte difficilement les Français, qui possèdent en outre Asti et tout le duché de Milan... Ne vois-tu pas, César, que la partie est belle et que l' Italie attend un homme ?

— Cet homme, mon père, c' est vous, se hâta de dire dom César.

— Je suis le successeur de saint Pierre : j' ai pour sceptre les clefs et pour arme l' excommunication, voilà tout, dit le pape avec une humilité de mauvais aloi.

— Et les troupes dont vous parliez tout à l' heure ?

— Ces troupes sont à toi.

— Je suis cardinal et archevêque de Valence, j' ai pour couronne une mitre d' or et pour sceptre le bâton pastoral, répliqua César non moins humblement que son père.

— Est-ce donc avec moi que tu veux jouer sur les mots, mon fils ? Ai-je en vain répondu de toi ? demanda Alexandre d' une voix sévère.

— Répondu de moi ?

— Le roi de France veut répudier la fille de Louis XI et épouser Anne de Bretagne, la veuve de Charles VIII. J' ai là, toute prête, la bulle qui prononce le divorce ; la signerai-je ?

— Le divorce est immoral et contraire aux lois divines et à celles de l' Église.

— Louis XII me promet un corps considérable de troupes françaises, pour m' aider à conquérir— d' abord — la Romagne, qui gémit
sous une foule petits tyrans indépendants du saint-siége. Accepterai-je ?

— Méfiez-vous des troupes auxiliaires, c' est l' avis de deux hommes forts experts en ces matières : le cardinal de la Rovère et un Florentin nommé Machiavel.

— Louis XII met à ma disposition la main de Charlotte d' Albret, sœur du roi de Navarre, allié à la maison de France par sa femme. A qui la donner ?

— Le roi de Navarre est allié à la maison de France par sa femme, fille de Charles VIII. Les femmes ne succèdent pas au trône de France.

— Louis XII fera duc, — duc de Valentinois, — le général que je mettrai à la tête des années de l' Église. Quel sera ce général ?

— Quelque condottiere habile : Vitellozzo Vitelli ou Oliverotto da Fermo.

— César, résigne le chapeau définitivement, et tout cela est à toi. Une alliance royale, un duché, une armée.

— Signez d' abord le divorce de Louis XII, dit dom César en mettant le doigt sur un parchemin dont il avait lu le texte sans y prendre garde.

Alexandre VI prit une plume et apposa sa signature sur ce parchemin.

— Maintenant, mon père, donnez-moi cette bulle.

— Qu' en veux-tu faire ?

— La porter moi-même au roi de France.

— Quand partiras-tu, mon fils ? demanda le pape en se levant et sans pouvoir cacher la satisfaction de son âme.

— J' ai une affaire à terminer demain... Après-demain au soir je serai à Spolète, et dans quinze jours à Chinon, aux pieds de Louis XII.

— Ainsi, c' est bien entendu, tu renonces au chapeau ?

— Oui, mon père.

— Je l' ai déjà annoncé à l' ambassadeur français, qui s' est chargé de répandre la nouvelle dans Rome.

— Vous avez été vite, mon père, fit César avec une sorte de coquetterie.

— Tiens-tu donc tant à me succéder ?

— A la tiare ? J' y tenais il y a un mois, mais aujourd' hui beaucoup moins.

— Signe-moi, alors, ta démission.

— C' est inutile, mon père, voici l' acte tout dressé ; il n' y manque rien, je crois, dit César en tirant un parchemin de son pourpoint et le présentant au pape.

— Tu m' avais compris, mais tu voulais me faire parler, dit Alexandre en souriant paternellement.

— Je vous jure, mon père, que je n' en ai nul regret. Alexandre tendit la main à son fils, qui la baisa respectueusement.

— Tu es un traître, dit-il, mais je te pardonne.

— Maintenant, mon père, parlons d' argent, s' il vous plaît ?

— Oh ! quant à cela, j' ai mes projets. En ce moment on gratta à la porte.

— Tiens, dit le pape, voici une partie de cet argent qui gratte à ma porte.

— Qui donc ? demanda César.

— De futurs cardinaux, dit le pape en riant d' une manière étrange.

— Je comprends, répondit César, qui saisit au passage la lueur infernale qui brillait dans les regards de son père.

Sur l’ invitation du pape, entrèrent monsignor Melchior Copis et l’ évêque de Corneto, tous deux avec de volumineux portefeuilles sous le bras. Ils s’ inclinèrent jusqu’ à terre devant le pape et son fils.

— C’ est du travail qui vous arrive, je me relire, mon père, dit l’ ex-cardinal.

— Attends, dit Alexandre en le retenant. — Messer de Corneto, veuillez, je vous prie, recevoir cet acte et, dans le plus bref délai, réunir un consistoire pour prononcer sur sa validité.

— Que vois-je ! Son Éminence résigne le chapeau ! s’ écria Corneto en lisant l’ acte.

— Oui... Vous avez, je pense, messer, dans votre portefeuille les billets de promotion au chapeau que je vous ai demandés ?

— Les voici, très-saint père, dit Corneto en présentant plusieurs parchemins.

— C’ est bien, dit le pape, — puis il signa un de ces billets et le remit à son fils.— Tenez, César, je vous charge de remettre ceci à notre cousin ; il y a longtemps que je le lui promets, et votre retraite laisse le sacré collége sans cardinal-patron [9].

Le pape se tourna ensuite, de l’ air le plus gracieux, vers les évoques.

— Quant à vous, mes très-chers fils, dit-il, pareille promotion ne peut tarder pour vous. Vos services seront certainement récompensés au-dessous de leur valeur.

— Et puis, mon père, messeigneurs ont, dit-on, des richesses immenses...

— Je le sais, répondit le pape en clignant de l’ œil, ces richesses jetteront encore sur ma cour un plus brillant éclat, lorsque ceux qui les possèdent auront le chapeau et y seront ainsi au premier rang.

Les deux prélats s’ inclinèrent avec reconnaissance et prirent place à la table du pape.

— Votre Sainteté n’ a plus rien à m’ ordonner ? demanda César.

— Non. Excepté la prière que nous vous adressons, mon fils, de vous trouver dans une heure auprès de nous, pour la réception de M. l’ ambassadeur français.

Le pape se mit au travail avec ses évêques ; — mais, auparavant, son majordome était entré, suivi d’ un valet de la bouche, portant sur un riche plateau d’ argent un grand verre du plus fin cristal de Bohême, entre les flancs duquel brillait l’ incarnat d’ un vin généreux.

Alexandre VI y trempa ses lèvres et posa ensuite le verre à côté de lui. Il avait l' estomac très-délabré, et le reconfortait sans cesse par des vins épicés ; — de même que son fils César, au contraire, éteignait fréquemment les ardeurs de son sang par des boissons glacées.

César se hâta de gagner son appartement : il avait rendez-vous avec le cardinal de la Rovera.

En entrant dans son cabinet, il trouva la fenêtre ouverte ; un papier était à terre, il le ramassa machinalement, et sans le regarder. — Il songeait.

— Le cardinal de la Rovera, se disait-il... Il va venir... il sait déjà que j' ai renoncé à la tiare en renonçant au chapeau, et il vient... Ah ! ma retraite va réveiller bien des ambitions!... Mais rendons du moins à la Rovera la justice qu' il mérite : c' est un ambitieux de vieille date et qui n' a jamais eu peur de mon élection future pour l' accomplissement de ses projets. Ses projets sont les miens ou à peu près... Voilà encore un homme dont la carrière est manquée. Le capitaine qui autrefois a vaillamment combattu les insurgés de l' Ombrie fait triste figure sous la calotte rouge. Il est cardinal pour tous et est resté soldat dans le cœur... Absolument comme moi il y a un mois... un mois!... Oh ! loin de moi ce souvenir, ce remords... Des remords ? Non... aujourd' hui j' agirais de même... Ce n' est pas moi qui ai commis le crime, c' est la fatalité.

La mort du duc de Gandia avait ruiné les espérances du cardinal de la Rovère, aussi attendait-il le retour de César avec impatience. Il était rentré à Rome ; sinon en faveur, au prix de la ville d' Ostie, dont il était évoque, et qu' il avait rendue au pape, — ou plutôt que son lieutenant, M. de Ménalde, avait rendue à Gonzalve de Cordoue, en ce moment à la solde du saint-siége.

Et ç' avait été une si grande joie pour le pape de recouvrer Ostie, confiée au cardinal par Charles VIII, qui s' en était emparé, qu' il avait accordé à Gonzalve l' octroi de la *Rose d' or,* présent réservé d' ordinaire aux souverains et aux princes ayant rendu des services signalés au saint-siége.

Les premières paroles échangées entre César et la Rovère furent vagues et indécises ; mais la Rovère était un homme d' apparences carrées.

— Deux hommes comme nous, dit-il, doivent se haïr ou se rapprocher, se nuire ou s' appuyer l' un sur l' autre. Ce dernier parti est le meilleur, je viens vous le proposer.

— Que voulez-vous ? demanda César, qui n' était pas moins carré, lorsqu' il voulait le paraître.

— Succéder à votre père, en cas de vacance du saint-siége.

— Comment pourrais-je être utile à Votre Éminence ?

— En me désignant d' avance au choix des cardinaux.

— De sorte que si je ne le faisais point, vous ne seriez pas élu ?

— Peut-être.

— Vous étiez ami de mon frère?... fit don César après réflexion.

— Est-ce une raison pour n' être pas le vôtre ?

— La politique suivie par le feu duc de Gandia n' était pas la mienne ; Il était faible, et j' ai l' intention d' être vigoureux et hardi.

— Le duc de Gandia voulait le bonheur de l' Italie... à sa manière.

— Vous vous entendiez ?... demanda César d' un air de doute.

— Sur le résultat, oui, monseigneur.

— Et sur les détails?

— Mal.

— Que lui promettait Votre Éminence ?

— Rien... ou à peu près.

— Rien ?... alors, il ne voulait pas le bonheur de l' Italie.

— Expliquez-vous, monseigneur... fit le cardinal sans pouvoir cacher un secret effroi.

— Plus-tard, répondit César après un silence.

— Votre frère allait tout droit devant lui, monseigneur, songez-y !

— Et il n' arrivait à rien ! répliqua César avec un éclat de voix qui fit tressaillir Juliano de la Rovère qui, pourtant, avait été un rude homme de guerre.

— Il comptait sur le temps, le temps lui a manqué, répondit Juliano d' une voix stridente.

— Eh bien, voilà la différence qu' il y avait entre lui et moi.— Moi, je ne compte pas sur le temps. Je veux semer, semer promptement, quoique je doute parfois dé récolter moi-même.

— Et que prétendez-vous semer?... dit la Rovère, intéressé malgré lui et qui subissait déjà l' influence de ce vaste esprit.

— L' idée, répondit César.

— Expliquez-vous ; monseigneur...

— Plus tard, vous dis-je. — Être et rester impénétrable, c' est ne redouter ni indiscrétion, ni trahison. — Mais parlons de votre élection. Savez-vous que voilà une grande présomption, car le saint-père est robuste... Quelles sont vos chances ?

— Un grand nombre de cardinaux m’ est dévoué, mais pourra craindre d’ encourir votre colère si vous êtes contre moi. Or, il ne faut pas se le dissimuler, après Alexandre VI le trône pontifical aura plus que jamais besoin d’ un bras fort qui l’ empêche de s’ écrouler sous les coups que lui portent déjà des idées de réforme. L’ exécution récente de Savonarola lui a créé des ennemis implacables en Angleterre et en Allemagne. Il faut donc le soutenir. Avec votre appui, tous les partis se rallieraient à moi, au moment donné.

— Oui ? — Admettons cela, je le veux bien ; mais alors je cherche ce qui doit m’ en revenir, à moi personnellement ; qui viras aurai élevé au rang suprême. Où est mon intérêt dans tout cela ?

— La souveraineté de l’ Italie tout entière.

— Pour moi ? fit don César en secouant la tête.

— Pour vous. — Une fois élu, je commence d’ abord par chasser les Français de notre territoire. Je m’ empare de Bologne, de Faenza, de Rimini. Venise devient ma vassale ainsi que Naples. Le reste se range de lui-même sous ma puissance. — Alors, je partage : je garde le spirituel et vous laisse le temporel. Protégé par le roi de l’ Italie, élevée ainsi au rang de grande puissance, je domine le monde. — Nous ferons à nous deux ce que voulait Charlemagne.

— Je crois cela possible, dit César qui regardait le cardinal dans les yeux, — mais avec des variantes.

— Expliquez-vous.

— Plus lard.

— Vous êtes un homme impénétrable, fils de Rodrigo Lenzolio.

— Pas pour vous, cardinal ayant porté la cuirasse et l’ épée, répondit César en souriant.

— Je vous jure...

— Allons, vous ne seriez point ici, si vous ne me compreniez pas, dit César avec bonhomie.

— Ainsi, monseigneur, vous acceptez ? fit la Rovère avec empressement.

— Je veux réfléchir, répondit César, fidèle à sa politique de ne jamais se livrer ; — nous verrons.

— Et quand me donnerez-vous votre parole ? demanda le cardinal.

— Ma parole?... Ce mot me fait sourire, car il me rappelle ce que me disait à ce sujet un Florentin que vous connaissez peut-être, Nicolo Machiavelli.— Un prince prudent, disait-il, ne peut ni ne doit tenir sa parole

que lorsqu' il le peut sans se faire tort. Laissant parfois le rôle du lion, il doit s' affubler de la peau du renard, bien jouer son rôle et savoir à propos feindre et dissimuler. Les hommes, ajoutait ce Machiavel, sont généralement si simples et si faibles, que celui qui veut tromper trouve aisément des dupes.

— C' est une morale fort dangereuse, monseigneur !

— Vous trouvez ? — A quoi bon vous donner ma parole ? — D' ailleurs, nous ne pourrions de longtemps mettre de tels desseins à exécution, car, Dieu merci, comme je vous le disais tout à l' heure, mon père est robuste.

— Certes ! fit le cardinal en tendant sa main ouverte à don César.

— Ah !... fit César avec le sourire le plus gracieux, et sans répondre à ce geste où il y avait peut-être autant de loyauté que de perfidie, — quand notre pacte sera signé. Jusque-là...

Le cardinal sourit et prit congé du futur général des armées du saint-siége. Don César le suivit longtemps du regard.

— Cet homme me trompe, se dit-il, il doit me tromper... je veillerai. Il faudra nécessairement que l' un de nous tombe un jour, écrasé par l' autre... Je crois que ce ne sera pas moi.

Sur ces paroles, don César se disposa à gagner les salons de réception. Il avait hâte de recevoir les félicitations qu' on ne pouvait manquer de lui adresser sur le parti qu' il avait pris d' accepter le rang et le pouvoir de son frère.

— Ce la Rovère est un homme profond, reprit-il tout songeur, — hardi, trop hardi peut-être... Ah ! l' idée ! s' il me comprenait !... Je n' ose me répéter à moi-même ces vastes plans... L' écho de mes paroles serait un écho de mort !

Il haussa les épaules avec mépris.

— Niais ! vouloir éloigner les Français à tout prix... Sans l' aide du roi de France, aucun prince italien ne parviendra... à ce que je veux.

En descendant l' escalier de son appartement, il avisa Ribaldo, l' ancien hôtelier, qui le regardait avec insistance.

— Eh bien ! lui dit-il, après lui avoir fait signe d' approcher, — quelles nouvelles du Caraccioli ?

— Monseigneur, il est à Rome, nous n' en pouvons douter, car on l' a vu, il y a une heure, entrer chez l' ambassadeur de Venise.

César s' éloigna tout troublé.

— J’ ai agi trop précipitamment, se dit-il, j’ aurais dû garder Leona cette nuit chez moi. On ne serait certes point venu me l’ enlever de force.

Il l’ appela Ribaldo.

— Tiens-moi trois hommes solides prêts à monter à cheval. Si Michelotto revient, tu les renverras.

Ce ne fut qu’ en ce moment qu’ il songea à regarder le papier qu’ il avait ramassé dans sa chambre et qu’ il avait tenu dans sa main.

Il frissonna, froissa le papier avec colère et le déchira en mille pièces.

Il y avait sur ce papier ces mots, écrits en caractères rougeâtres:

« César Borgia, il fallait garder la robe rouge : le sang n’ y paraît pas. »

— Malheur ! fit-il avec un effroyable blasphème, voilà le ver qui me tuera!

CHAPITRE XXVI

L’ AMBASSADEUR DE LA SÉRÉNISSIME RÉPUBLIQUE

Il y avait grande effervescence dans les salons du Vatican. Le nouveau général était sur le tapis, — les ambitions, les jalousies, et les médisances avaient beau jeu. Il y avait là un grand nombre de courtisans de toute espèce, prélats, gentilshommes, dames et officiers. Ils formaient différents groupes et causaient entre eux.

Messer Nicolo Machiavelli était là. Il avait connu le marquis Gaetano à Florence, et celui-ci se croyait obligé de lui servir de cicerone.

— N’ est-ce point l’ évêque de Vilerbe qui se promène là, tout soucieux ? demanda Machiavelli qui utilisait la science du jeune homme au profit de ses observations.

— Lui-même, répondit Gaetano, un Borgia mécontent des Borgia, un de ces hommes qui se plaignent toujours, afin d’ attraper des faveurs. Depuis quelques jours il promène une figure sombre qui n’ est guère de mise ici. Que le saint-père lui donne le chapeau qu’ a résigné don César, et vous le verrez changer de mine ;

— Ce gros prélat, autour de qui papillonne tant de monde, clercs, laïques et femmes, quel est-il ? demanda Machiavel.

— C’ est messer Adriano Castellense, évêqué de Corneto ; il est clerc de la chambre, trésorier général, secrétaire des brefs et je ne sais plus quoi encore. Un homme immensément riche et par les mains de qui passent toutes les faveurs qui émanent du saint-siége. Il ne peut tarder à avoir le chapeau. Ami de là joie et de la table, courtisan effréné de tout ce qui est plaisir et volupté ; il possède, non loin du Vatican, une villa fameuse ; où il se commet, dit-on, — car je n’ y ai point mes entrées, ce dont j’ enrage, — des monstruosités bachiques et gastronomiques dignes de Rome au temps de Lucullus. Véritable pourceau d’ Épicure pour qui la, vie est une fête continuelle, il est toujours riant, comme vous voyez. Il a gagné à ce bonheur prolongé son riche embonpoint. C’ est un homme à ménager, car il peut beaucoup. Mais, pardieu ! l’ humeur de l’ évêque de Viterbe m’ inquiète, il faut que je lui parle et tâche de l’ égayer un peu.

- A votre aise, dit le Florentin, qui n' était pas fâché de se débarrasser de l' étourneau.

Gaetano alla, en effet, joindre Jean Borgia, qui ne répondait que par des sourires au vinaigre à une fort jolie dame appuyée sur le fauteuil du gros Corneto. Il le tira à l' écart, après avoir fait mille excuses à la dame.

— Je crois, monseigneur, dit il, que le règne des grandes choses va commencer. Votre cousin don César sera, je crois, meilleur général que bon cardinal.

— Qui sait ? Il aurait mieux fait peut-être de garder sa robe rouge.

— Pourquoi cela ?

— De quelle couleur est le sang ?

— Oh ! voilà qui est gros de médisance, pour ne pas dire de calomnie!

— C' était écrit aujourd' hui, en toutes lettres, sur le socle de la statue qui est auprès de la boutique d' un tailleur appelé Pasquino :

— Je sais, dit Gaetano, c' est un drôle de corps que ce Pasquino !

— Maintenant qu' il a fait le premier pas, reprit Jean, César n' hésitera point à tout sacrifier à sa politique. Votre oncle est gouverneur de Camerino ; Gaetano, je vous conseille de gagner cette ville au plus tôt. Quant, à moi, avant deux jours j' irai jouir, hors des États de l' Église, d' une fortune qui pourrait, ici, exciter la convoitise.

— Quitter votre évêché!

— Je tiens à la vie et je me méfie des repas du Vatican.

— Mais, si l' on m' a bien renseigné, vous avez assisté ce soir à un grand festin chez Sa Sainteté ?

— Jusqu' à présent je n' ai rien redouté. Je n' ai jamais bu, à ces repas, que de l' eau que mon page, fidèle entre tous, me verse au lieu de vin.

— Prenez garde, monseigneur, dit Gaetano en éclatant de rire ; si vous allez par là, la fidélité des pages n' a jamais été bien difficile à séduire et surtout-bien difficile à tromper.

L' évêque quitta le jeune homme d' un air tout effaré et s' en alla au fond du salon, où causaient deux personnages importants, les capitaines Vittellozzo Vitelli et Liverolto da Fermo. — Nous vivons dans un temps, seigneur da Formo, disait Vitellozzo, où il faut tout prévoir, s' attendre à tout. Malgré sa finesse habituelle, don César s' est laissé deviner ce matin en causant avec moi. Une fois généralissime des armées de l' Église il va se lancer, j' en suis sûr, dans des guerres de conquête ; mais il craint de nous

voir, nous autres qui serons ses lieutenants, il craint, dis-je, de nous voir devenir trop puissants.

— C’ est vrai, mais nous aurons toujours le temps de nous séparer de sa cause.

— Notre puissance le gênera, sans nul doute, et il est homme à ne pas hésiter à se débarrasser de nous.

— J’ ai un plan qui nous permettra de traiter avec lui d’ égal à égal, dit Liverotto avec finesse.

— Ce sera difficile. L’ orgueil est développé chez lui au point le plus excessif.

— Cher Vitellozzo, vous avez été mon maître dans l’ art de la guerre, depuis la mort de votre frère Paolo Vitelli, et je ne crois pas me compromettre ; en vous déroulant mes projets. Giovanni de Fogliani, mon oncle, règne et gouverne à Fermo ; il a su, par une sagesse fort estimable du reste, établir dans ses États une coutume pleine de liberté et de tolérance qui a considérablement servi à doubler l’ importance de cette ville. J’ écrirai à mon oncle que je veux
venir le visiter, revoir les lieux qui m’ ont vu naître et en quelque sorte reconnaître mon patrimoine ; que, comme j’ ai travaillé à m’ acquérir de la réputation, je tiens à ce que mes concitoyens se convainquent par eux-mêmes que je n’ ai point perdu mon temps, et qu’ en conséquence je veux me présenter à eux d’ une manière distinguée,— c’ est-à-dire accompagné de cent cavaliers de mes amis et serviteurs. — Vous comprenez [10]?

— A peu près, répondit Vitellozzo en approuvant de la tête.

— On nous donnera un grand repas, et comme personne ne sera sur la défensive... Si, dans l’ espace de six mois, je ne me suis pas rendu formidable à tous mes voisins, vous pourrez me renier pour votre élève.

— Vous réussirez, je m’ y engage, dit Vitellozzo en lui serrant la main.

— En attendant, voyons venir le nouveau Borgia.

— Je crois qu’ en lui nous avons trouvé un maître, ne put s’ empêcher de dire Vitellozzo en secouant la tête.

— Soit, mais il est seul aujourd’ hui et nous sommes dix.

— Don César n’ est pas un homme ordinaire.

— Silence. Voici que vient de ce côté le farouche Ramiro d’ Orco. Vraiment, cet homme est trop compromettant. La rudesse qu’ il affecte me gêne. Évitons-le.

L’ homme que les condottieri fuyaient était un capitaine comme eux ; seulement il n’ avait pas les formes chattemites de messer Liverotto, et n’ aurait jamais eu l’ idée de tuer son oncle par trahison. Il l’ eût bel et bien menacé, d’ abord, et étranglé ensuite de ses propres mains, — s’ il y eût été forcé, bien entendu.

Un grand mouvement se fit dans les salons et toutes les têtes s’ inclinèrent. On venait d’ annoncer Sa Sainteté. Alexandre VI entra appuyé sur l’ épaule de don César, suivi d’ un grand nombre d’ officiers, de prélats et de serviteurs. Un baisement de l’ anneau du pêcheur s’ établit, et chacun des assistants non admis à cet honneur passa à quelque distance en saluant profondément, souvent même avec génuflexion. Les satrapes et les sultans de l’ Orient n’ ont jamais exigé plus d’ hommages de la part de leurs sujets qui sont tous leurs esclaves.

Don César avait appelé Gaetano.

— Avez-vous vu la Cressida ce soir ? lui demanda-t-il.

— Non, monseigneur, pas depuis ce matin.

— Ne va-t-elle pas venir faire sa cour ?

— Je me suis présenté à son palais tout à l’ heure, on m’ a dit qu’ elle était malade et ne recevait pas. Entre nous, je la crois en voyage.

— En voyage ! fit César étonné.

— Et je parierais, monseigneur, que vous êtes pour quelque chose là dedans.

— Bon ! n’ êtes-vous point jaloux ?

— Jaloux de vous, monseigneur, je m’ en garderais bien ! Qui s’ y frotte s’ y pique!

Don César ne put réprimer un léger tressaillement intérieur. Il avait besoin de se cuirasser encore le cœur : tout lui semblait allusions.

Il renvoya Gaetano et adressa le meilleur sourire au condottiere Ramiro d’ Orco, qui s’ inclinait devant lui.

— Bonjour, capitaine, lui dit-il, je suis aise de vous voir. J’ ai des vues sur vous.

— Sur moi, monseigneur ?

— Que diriez-vous d’ une bonne province infestée de brigands, déchirée par des factions, livrée à tous les désordres, à tous les excès, laquelle province on vous donnerait à gouverner

— Je dirais, monseigneur, que cette province deviendrait bientôt digne d’ être citée pour sa tranquillité et sa soumission à l’ autorité du prince qui

aurait mis en moi sa confiance.

— Je sais, cher Ramiro, que vous êtes un homme d' action et de vigueur ; je ne vous oublierai pas, soyez tranquille.

— Sera-ce bientôt, monseigneur ? demanda le condottiere, dont les yeux s' allumaient.

— Bientôt. Je pars pour la France dans quelques jours, dans quelques heures peut-être ; mais vous n' attendrez pas mon retour pour avoir de l' occupation.

— Tant mieux ! monseigneur.

Ils allaient s' éloigner pour causer plus intimement lorsqu' un majordome de la chambre annonça M. le marquis de Villeneuve, ambassadeur de S. M. le roi de France.

L' ambassadeur français entra et se prosterna devant le pape, tandis que toute sa suite restait à quelque distance.

— Monsieur l' ambassadeur, dit Alexandre, nous avons grand plaisir à vous voir, et vous pourrez assurer votre souverain que notre bénédiction apostolique s' étendra sur tout son royaume, à commencer par lui. Nous avons mûrement examiné les pièces qu' il nous a fait tenir par votre entremise, et nous avons signé sans répugnance l' acte de divorce qui casse son mariage avec la fille du feu roi Louis XI. Monseigneur de Corneto, notre secrétaire des brefs, était chargé de vous remettre la bulle de délivrance, ainsi que les dispenses nécessaires à la consécration du nouveau mariage que projette Sa Majesté, mais mon fils César a voulu s' en charger lui-même.

— C' est une précieuse faveur, très saint-père, répondit l' ambassadeur.

— Il n' est rien que nous ne fassions pour votre maître, monsieur, nous n' oublions pas que Sa Majesté Très-Chrétienne est le fils aîné de l' Église.

L' ambassadeur baisa la main du pape et se retira à quelque distance avec don César.

— Où donc est notre cher neveu, l' évêque de Viterbe ? demanda Alexandre. Qu' on le cherche, j' ai à lui parler.

Plusieurs officiers s' empressèrent, et Jean Borgia ne tarda pas à venir se prosterner devant le pape.

— Vous me demandez, très-saint père ? fit Jean avec empressement.

— Oui, mon fils, j' ai le cœur bien amèrement contrit et l' esprit plein d' étonnement de ne point vous avoir vu des premiers à me faire, ce soir votre cour à l' occasion de l' heureux retour de César.

— Votre Sainteté... fit l’ évêque avec embarras.

— Vous savez à quel point je vous aime, mon enfant, c’ est mal d’ en user ainsi avec moi. — Don César ne vous a-t-il donc point fait part de la promotion ?

— Quelle promotion ?

— La vôtre, je vous donne le chapeau.

— Serait-il vrai ! fit Jean suffoqué de joie et de confusion.

— Certes, et dans quelques jours nous vous consacrerons en grande cérémonie. Je fais venir à cet effet des musiciens fort renommés de Pérouse.

— Ah ! saint-père, ma reconnaissance... mon dévouement... ma vie... fit Jean en se prosternant de nouveau.

— Eh ! voyez donc, messer Nicolo, di t Gaetano qui avait rejoint le Florentin, voyez le cousin Jean Borgia s’ humanisant tout à fait. Il a dû pleuvoir quoique rosée dorée sur sa tète !

— Marquis, dit Machiavel avec une expression de dégoût, est-ce que vous ne trouvez pas que toutes ces marionnettes, que toutes ces girouettes dorées, casquées ou mitrées seraient prodigieusement grotesques, si tout cela n’ était pas profondément triste ?

C’ était le jour des ambassadeurs.

Le majordome de la chambre annonça M. le comte de Caraccioli, ambassadeur de la sérénissime république.

Ce fut un coup de foudre pour don César.

Il allait s’ avancer, l’ œil en feu, lorsqu’ une voix murmura à son oreille : — Il faut nier, monseigneur, il ne sait rien.

— Don César se retourna. C’ était Michelotto, vêtu magnifiquement et comme il convenait à la nouvelle position que lui faisait l’ élévation de son maître.

Le comte Caraccioli se prosterna, comme tout le monde, devant le représentant de Dieu sur la terre.

— Soyez le bienvenu, comte, dit le pape. Il y avait longtemps que des dissentiments fâcheux et que nous avons toujours déplorés avaient jeté quelques nuages entre notre cour et la sérénissime république de Venise, et nous ne pouvons que la remercier d’ avoir choisi pour son mandataire un général aussi distingué que Votre Seigneurie. Nous n’ ignorons pas quel crédit vous avez sur le gouvernement vénitien, et ce nous est assurément un grand honneur que de vous voir parmi nous. J’ espère que nous nous entendrons bien désormais et que je continuerai, pour mon compte, les

excellents rapports que vous aviez avec mon très-cher et très-malheureux fils, le feu duc de Gandia. Le comte s' inclina avant de répondre.

— Je demeure pénétré et reconnaissant, dit-il ensuite, des sentiments de bienveillance que Votre Sainteté daigne me témoigner personnellement ; je crois donc pouvoir lui exposer hardiment les puissants motifs qui m' ont amené à ses pieds avant le temps qui m' avait été limité par les instructions de mon gouvernement.

— Parlez, mon fils, je vous écoute, dit Alexandre.

— Que Votre Sainteté veuille bien faire éloigner les personnes qui nous entourent et appeler monseigneur César.

Le pape fit un signe et tout le monde s' éloigna, en même temps que don César s' approchait.

— Nous sommes seuls maintenant, parlez, comte, dit le pape.

Le comte passa une main sur ses yeux et prit une attitude pleine de noblesse et de fierté.

— J' ai à me plaindre à Votre Sainteté d' un outrage sanglant, lequel outrage veut une réparation prompte.

— Qu' y a-t-il donc ? demanda Alexandre en regardant don César avec inquiétude.

— Il y a, très-saint père, qu' on m' a ravi la moitié de moi-même,
qu' on m' a ravi la plus grande douceur de ma vie, une femme que j' aime et que j' étais sur le point d' épouser.

— Et qui s' est rendu coupable de cette action?

— C' est un crime horrible et sur lequel j' appelle votre plus impartiale justice, très-saint père. Elle venait à Rome, lorsqu' une troupe de bravi, soudoyée par un personnage puissant, l' a arrachée à l' escorte chargée de la protéger et l' a entraînée dans une retraite inconnue.

— Savez-vous le nom du ravisseur ? demanda le pape.

— Oui, je le sais, répondit le comte avec énergie.

— Dites-moi son nom, et je vous jure d' employer toute mon autorité pour vous faire rendre votre fiancée.

— Très-saint père, c' est avec la certitude la plus entière que j' accuse.

— Parlez.

— Les hommes qui se sont rendus coupables de ce rapt infâme appartiennent à M. de Borgia.

— A moi ? fit César feignant la plus grande surprise.

— A vous, monseigneur, dit Caraccioli d' une voix ferme.

Don César regarda son père en haussant les épaules et souriant.

— Oh ! c’ est en vain, monseigneur, que vous prétendriez nier ! s’ écria le comte.

— Que répondez-vous à cela, don César ? demanda sévèrement le pape.

— Je suis encore sous le coup de l’ étonnement le plus profond, mon père.

— Monseigneur, reprit le comte, vous avez vu avec quel calme j’ ai parlé à Sa Sainteté ; vous avez vu avec quelle ferme assurance je vous ai accusé ; c’ est que je veux éviter, avant tout, un éclat fâcheux et vous épargner la honte d’ un désaveu ou d’ un mensonge. Il en est encore temps, je puis oublier l’ outrage et mettre sur le compte de la fatalité le rapt que je déplore. Je ne doute pas que l’ ignorance où vous étiez de mes rapports avec cette jeune fille vous a empêché de renoncer à ce projet, et que vous écoulerez la voix d’ un homme d’ honneur qui invoque votre loyauté.

— Je regrette, monsieur le comte, que vous ayez été si mal informé. Il est impossible que mes gens se soient rendus coupables de ce dont vous vous plaignez.

— J’ ai dit que j’ étais sûr, monsieur ! fit le comte avec hauteur.

— Ne pouvez-vous vous tromper ? dit César avec la plus grande aisance. Il n’ y a guère que Sa Sainteté qui ait, sur la terre, le don d’ infaillibilité.

— Je parle sérieusement, monseigneur, dit Caraccioli.

— Mon père, je vous jure que j’ ignore complétement de quoi et de qui me parle monsieur l’ ambassadeur. Il ne peut y avoir ici qu’ un malentendu.

— Prenez garde, monseigneur, de vous lancer dans la voie du mensonge ! dit le comte-sévèrement.

— Monsieur!... s’ écria don César.

— Don César, calmez-vous et répondez. Êtes-vous sûr de vos gens?

— Comme de moi-même, répondit César.

— Comment se fait-il alors que monsieur le comte affirme?

— Tenez, mon père, je veux bien croire qu’ il y a ici un malentendu, et la légitime colère du comte est excusée à mes yeux. Mais ma police est si bien faite que je sais heure par heure ce qui se fait à Rome et dans mon palais même. Cependant, pour donner au comte Caraccioli une preuve de la haute estime que je fais de sa personne et du gouvernement qu’ il représente, je veux bien lui promettre de faire faire, dès à présent, toutes les recherches nécessaires pour découvrir les auteurs du... crime qu’ il vous a dénoncé.

— Je n’ attendais pas moins de votre honneur, mon fils.

— Et si je puis les trouver, ce que je désire du plus profond de mon âme, je serai trop heureux de prouver au comte Caraccioli que, loin d' approuver cette action, j' aurai le plus vif chagrin de reconnaître qu' elle a été commise par mes gens.

— Monsieur de Borgia, vous êtes adroit à tromper ! dit le comte.

— Pardieu, comte, je vous trouve hardi !... s' écria don César. Mais le comte n' était pas homme à trembler, il soutint le regard du nouveau général.

— César!... mon fils... fit Alexandre essayant de le calmer.

— C' est que je me révolte à la fin, mon père, de voir la persistance du comte à me charger d' une semblable équipée ! Certes, le pays ne manque pas de très-belles et très-honorables femmes dont je pourrais obtenir les bonnes grâces, si je le voulais bien, sans avoir recours à la violence [11]!

— Monsieur de Borgia!... fit le comte en portant la main à la garde de son épée.

— Assez, comte, dit don César, n' oubliez pas où vous êtes et devant qui vous parlez.

— J' oublie tout devant l' infamie de votre exécrable action!

— C' en est trop ! dit César, et je vais...

— César ! calme-toi ! fit le pape avec prière.

— Mon père...

— Vous n' êtes plus cardinal, monsieur de Borgia, reprit le comte, et vous avez une épée!

— Je n' ai pas besoin qu' on m' en fasse souvenir, monsieur. Sortons ! dit don César avec une énergie qui rougit sa face et eût fait reculer un gentilhomme moins résolu que le général vénitien.

— Assez, messieurs, assez, je le veux ! dit le pape avec un accent d' autorité tel que les deux ennemis baissèrent la tête.

— César, retirez-vous, reprit-il. — Demain matin vous viendrez me rendre compte des recherches que vous allez faire faire dès ce moment, afin de découvrir la vérité sur cette affaire.

— Mais... voulut dire don César.

— Je le veux... sortez ! dit le pape avec sévérité.

Don César serra les poings de rage et se retira pâle de colère. Cependant, en traversant les rangs pressés des courtisans, son visage avait déjà repris sa placidité habituelle.

Il quitta les salons en s’ appuyant gaiement sur le bras de Gaetano, qu’ il trouva sur son passage.

Michelotto avait surpris l’ éclair de son regard. Il se mit à le suivre.

Mais un homme, en costume d’ officier vénitien, s’ était mis, lui, à la suite de Michelotto.

C’ était Giorgio Schiavone.

Le pape était resté seul avec le comte Caraccioli, déjà satisfait de la tournure que prenait l’ affaire, quoique au fond il se méfiât fort de tous les Borgia, jeunes ou vieux.

— Quant à vous, monsieur l’ ambassadeur, dit le pape en se levant, donnez-moi votre bras, vous m’ accompagnerez au souper.

— Que Votre Sainteté me pardonne, dit le comte en s’ inclinant avec les marques du plus profond respect, mais je ne puis...

— Vous ne pouvez ?...

— Jusqu’ à ce que satisfaction me soit donnée, je garderai au nom de mon gouvernement, dont j’ ai pleins pouvoirs, une attitude réservée vis-à-vis du saint-siége.

— Il suffit, monsieur, retirez-vous, répondit sèchement Alexandre. Le comte mit un genou en terre et sortit ensuite, avec tout le respect voulu par l’ étiquette du Vatican.

— César vient bien mal à propos me brouiller avec la république ! murmura le pape. Il faudra qu’ il cède : j’ ai besoin de Venise.

Il avisa, auprès de la porte, le nouveau cardinal Jean.

— Allons, mon neveu, dit-il, votre bras. — Messieurs, ajouta-t-il en s’ adressant à la cour, allons souper.

En descendant le grand escalier, le comte fut rejoint et accosté par le cardinal de la Rovera. Ils se saluèrent avec de grandes démonstrations indifférentes ; mais au milieu des compliments entendus des passants, parmi lesquels se trouvaient déjà des espions, le cardinal trouva moyen de glisser ces mots:

— Vous avez échoué, je vais vous envoyer du renfort, comptez sur moi.

CHAPITRE XXVII

SUR LE CHEMIN DE LA VILLA

Deux cavaliers sortirent de Rome par la porte Cavalligeri, qui, comme on sali, commande la route de Civitta-Vecchia. Il faisait nuit noire et à peine si l' on voyait à dix pas devant soi. Ils couraient néanmoins bride abattue.
Les fers de leurs chevaux résonnaient sur les cailloux et faisaient jaillir souvent de vives étincelles ; et l' écho répétait au loin le galop affaibli.

Cependant l' un des deux cavaliers tournait fréquemment la tête, tandis que l' autre restait plongé dans ses réflexions.

— Monseigneur, dit l' un des cavaliers, qui n' était autre que Michelotto, je vous dis que nous sommes poursuivis.

— Qu' importe!

— Ce n' est pas l' écho, c' est un cavalier. Ce ne peut être que le comte Caraccioli.

— Qu' importe ! répondit don César. Allons ! les portes de ma villa sont solides.

Et ils reprirent leur course avec plus de rapidité encore.

— Il vaudrait mieux qu' il ignorât où nous allons, fit observer Michelotto.

— Tu as raison, répondit César en arrêtant son cheval.

— Vraiment, cette Leona me trouble la cervelle. — Retournons sur nos pas. Ils firent rebrousser chemin à leurs montures et se trouvèrent bientôt en face du cavalier qui les poursuivait et qui s' était placé en travers de la route.

— Est-ce par plaisir, l' ami, que vous suivez ce chemin ? demanda Michelotto.

— Oui, certes, répondit le cavalier.

— Alors vous allez en changer.

— Et s' il ne me plaisait pas ? demanda le cavalier.

— Je vous l' ordonne, ou sinon...

Le cavalier fit reculer de quelques pas son cheval, comme s' il voulait prendre du champ.

— Eh bien ! mes maîtres, reprit-il, c’ est moi qui vous ordonne de ne pas aller plus loin.

— Et de quel droit ? demanda Michelotto en éclatant de rire.

— Du droit du plus fort ! s’ écria Schiavone en fondant, l’ épée haute, sur Michelotto.

Mais celui-ci fit un écart violent en se baissant sur son cheval, et don César, qui s’ était écarté et qui, pendant la discussion, avait tiré doucement son épée, la plongea dans le flanc de Schiavone au moment où il passait à sa portée.

Le gondolier tomba à bas de son cheval en poussant un sourd gémissement.

— Ah ! les maudits, ils l’ emportent!... dit-il.

— Toujours ! fit César, en enfonçant l’ éperon dans les flancs de son cheval qui partit comme un trait, suivi de Michelotto.

— C’ est un beau coup, monseigneur!

— Ce n’ était pas la voix du comte... N’ importe, il faut que cette nuit Leona soit à moi. Demain, je la rendrai au comte, s’ il en veut ! — Le misérable, m’ a-t-il assez humilié devant mon père et la cour qui était aux écoutes... Ah ! je m’ en vengerai, Michelotto!

— J’ en suis bien sûr, monseigneur, reprit Michelotto en riant aux éclats dans la nuit noire, — ce qui avait vraiment l’ air du rire du démon.

Tout à coup les chevaux s’ arrêtèrent et refusèrent absolument d’ avancer.

Cette fois, ce n’ était pas un seul homme, mais une dizaine de bandits armés jusqu’ aux dents qui barraient le passage.

— Halte ! avait dit une voix partie de ce côté, à laquelle avaient obéi instinctivement les chevaux.

— Qu’ est-ce que cela ? demanda César qui vit briller la mèche des mousquets.

— Ce sont des voleurs, mou prince, répondit la voix.

— Exécutez-vous, la bourse!

— Misérables ! s’ écria César, dont la colère bouillonnait, et que la présence d’ un obstacle aussi ridicule mit hors de lui.

Il fondit sur la troupe en faisant cabrer son cheval, mais un coup de feu partit et atteignit l’ animal au poitrail. Le cheval se retourna et s’ enfuit, fou de douleur, en emportant son maître qui jurait et écumait de colère. Michelotto, à cette vue, avait fait également volte faceet suivi la trace.

— A moi, Michelotto ! s’ était écrié don César dans l’ éloignement. Les bandits demeurèrent immobiles de saisissement.

— C’ était Michelotto ! s’ écria le chef, qui n’ était autre que Zambulo. Ah ! par *l’ inferno,* je suis volé ! mais il ne perdra rien pour attendre, le maudit!

Cependant, à tout hasard, le vieux bandit tira son mousquet dans la direction des fugitifs.

— A la grâce de Dieu ! dit-il. — Allons, enfants, continua-t-il en s’ adressant à sa troupe, il n’ y a plus rien à faire de ce côté ; allons-nous-en et changeons de contrée, car dès demain les environs seront battus rudement. Vous ne vous repentirez pas de m’ avoir mis à votre tête après l’ extermination de mes enfants. Je sais le moyen d’ entrer à Rome sans mot de passe.

Les bandits disparurent dans l’ obscurité.

On entendait toujours au loin le galop des deux cavaliers, qui semblaient emportés par le vent.

CHAPITRE XXVIII

LA VILLA BORGIA

La villa dans laquelle César Borgia avait fait conduire Leona était située à une lieue de Rome, sur la route de Civitta-Vecchia, en sortant par la porte Cavalligeri.

Il était dix heures du matin ; c' était le lendemain même, de l' arrivée de la jeune fille, qui, couchée sur un divan, avait laissé tomber un livre qu' elle avait essayé de lire. Sa pensée était tout entière à Giovianni, à ce bien-aimé de Venise, que sa première entrevue avec l' homme que son père lui destinait pour époux n' avait certainement pas pu lui faire oublier.

Elle désirait vivement s' informer de son père, mais il était encore de bien bonne heure, et elle n' osait faire réveiller la prétendue comtesse de Forli.

Elle s' approcha d' une fenêtre donnant sur le jardin. Au delà on découvrait la campagne, où de rares laboureurs creusaient cet étroit sillon qui suffit à nourrir les superbes moissons de ces contrées bénies. Par moments, elle entendait un éclat de voix, un lambeau de chanson ; et ce calme de la nature en travail emplissait son âme d' une douce sérénité, troublée seulement par cette idée que son père voulait lui faire épouser un autre homme que ce bel officier vénitien qu' elle n' avait pas revu depuis si longtemps déjà.

— Non, se disait-elle parfois, mon père ne me contraindra point, j' en suis sûre ; il m' aime trop pour cela.

Au fond du cœur, Leona se repentait d' avoir aussi bien accueilli, la veille, ce comte Caraccioli ; mais il parlait au nom de son père, pouvait-elle se montrer froide ou dédaigneuse ?...

Tout à coup une sombre pensée traversa son esprit : elle songea à la pauvre Marta, restée à Venise, et qui pleurait quand elle partit.

— Elle avait de sinistres pressentiments, se dit-elle.

Mais elle avait rêvé de son Giovanni pendant toute la nuit, et son âme se rasséréna.

— J' avouerai tout à mon père, dit-elle avec résolution. Hébé entra alors et introduisit la comtesse de Forli.

La Cressida vint baiser Leona au front, et la jeune fille l' accueillit avec le plus suave sourire ; elle se sentait attirée vers cette femme si belle par un de ces mouvements intérieurs contre lesquels on ne tente point de lutter.

— Eh bien, chère enfant, dit-elle, avons-nous bien passé la nuit ?

— Fort bien, madame, répondit Leona, quoique j' aie eu quelque frayeur. J' ai entendu, dans le silence de la nuit, comme le bruit d' une bataille, des cris, un coup de feu. C' est un pays étrange que celui-ci!

— Vous vous y ferez, dit Cressida en souriant.

Mais Leona était en quelque sorte absorbée d' une idée fixe, elle semblait avoir hâte d' en parler.

— Mon père n' a point paru ? demanda-t-elle.

— Pas encore, répondit la comédienne avec embarras ; autrement, il vous aurait embrassée déjà.

— C' est vrai.

— Il paraît vous aimer tendrement, crut devoir ajouter Cressida.

— Il vous a souvent parlé de moi ? demanda la jeune fille.

— Oh ! très-souvent, répondit Cressida, qui ne put s' empêcher de rougir.

— Il m' aime, vous l' avez dit, et ce m' est une bien douce satisfaction de penser cela. Qu' il me tarde de l' entourer de soins, qu' il me tarde de pouvoir le presser dans mes bras et de le dédommager par ma tendresse des ennuis et des disgrâces qui l' accablent.— Mon Dieu ! quand il me fit quitter Venise, je le croyais tout à fait rendu à la tranquillité, je croyais que les puissants motifs qui m' avaient toujours éloignée de lui n' existaient plus.

— Cela est plus que probable, ma chère enfant ; mais ce sont des événements politiques qui l' ont forcé encore de chercher dans une prompte fuite les moyens d' apaiser les ressentiments qu' il avait soulevés. Vous savez, sans doute, que dans la vie politique les positions changent en quelque sorte d' un jour à l' autre ; que ce qui était haï et méprisé hier est loué et honoré aujourd' hui ; enfin, que les vaincus de la veille sont souvent les vainqueurs du lendemain.

— Hélas ! je le sais, et je ne comprends pas les hommes de se donner ainsi, corps et âme, à des tracas d' affaires compliquées qui tuent l' âme et le corps.

— C' est que l' homme est égoïste et orgueilleux, et qu' il se laisse éblouir par mille chimériques lueurs, par mille petites et mesquines satisfactions dont nous ferions fi, nous autres femmes.

— C’ est vrai, ce que vous dites là, madame, et je suis toute chagrine que mon pauvre père se laisse glisser, lui aussi, dans ces voies funestes. Par les temps où nous vivons, la vie politique est dangereuse, et nous sommes ici dans un État qui, plus que tout autre, a de quoi remplir mon âme de terreur.

— Que voulez-vous dire ? demanda Cressida qui, cependant, comprenait.

— N’ est-ce pas cette famille des Borgia qui a hérité du patrimoine des saints évoques fondateurs de la puissance romaine ? Quand je songe à cette famille, que les crimes les plus noirs ont rendue l’ épouvante de l’ Italie, je me sens froid au cœur, et il me prend des envies de pleurer. Tenez, madame, on ne m’ ôtera pas de l’ idée que les Borgia sont pour quelque chose dans les malheurs de mon père.

— Non, au contraire.

— Au contraire, dites-vous ? fit Leona avec surprise et déplaisir.

— Votre père est fort estimé du saint-père, mais il a dans les Orsini des ennemis implacables. Ceux-ci relèvent un peu la tête parce que le pape a rappelé de l’ exil le cardinal de la Rovera et que... Mais je ne sais vraiment pourquoi nous nous entretenons de toutes ces choses fort peu attrayantes. Nous autres, pauvres femmes, nous ne sommes nées que pour aimer, et la vie est bien courte!

— Aimer... répliqua Leona, oui, c’ est une douce loi, une bien ineffable satisfaction de l’ âme... Donner toutes ses pensées, rapporter toutes ses actions, faire partager toutes ses sensations à un être beau, noble, fier... et qui vous aime... aimer c’ est vivre !...

— Ouais ! pensa Cressida, si je ne me trompe, voici des sentiments que n’ a pu encore faire naître don César, qui la connaît à peine... — Madame la comtesse, répondez-moi bien franchement, dit la jeune fille en lui prenant la main.

— Parlez, mon enfant, dit Cressida, que cette candeur gagnait étrangement.

— Croyez-vous que mon père tienne beaucoup à me faire épouser le comte Caraccioli ?

La Cressida sourit. C’ était la réponse à sa pensée.

— Vous hésitez, à répondre ? fit Leona.

— Nullement. Votre père caresse l’ idée de cette union depuis fort longtemps, et je crois qu’ il fonde sur elle les plus belles espérances.

— Croyez-vous donc qu’ il ne m’ aime pas assez pour sacrifier des projets dont l’ ambition est le but, et pour reculer, sans doute, devant la

certitude de mon malheur ?

— Votre malheur ?... interrogea Cressida, intéressée malgré elle.

— Tenez, madame, je ne sais à quel sentiment j' obéis en vous parlant ainsi ; mais il me semble que quelque chose m' attire vers vous, et qu' en vous confiant mes plus secrètes pensées je n' aurai pas à m' en repentir. Votre visage respire la bonté et la franchise, et puis d' ailleurs vous êtes l' amie de mon père.

La Cressida répondit par une pression de main, et se dit que, jusqu' à présent, elle ne travaillait guère pour don César.

— Mon père, reprit Leona, en me donnant à ce comte Caraccioli, que je ne connais nullement, et que j' ai vu hier pour la première fois, est guidé sans doute par mon intérêt et le soin de mon bonheur ; j' ai la certitude qu' en faisant choix de ce noble seigneur il a rencontré l' honneur et la loyauté en personne, et qu' il a cru ne pouvoir mieux faire que de lui confier une fille chérie ; mais, madame, tout en rendant justice aux mérites du comte Caraccioli, tout en reconnaissant que mon père ne pouvait trouver un plus digne époux pour son enfant, je ne puis m' empêcher de laisser mon âme s' abandonner aux plus mortelles angoisses, car, hélas ! je vous le jure, si ce mariage s' accomplissait, il deviendrait la source d' une suite d' infortunes, que la mort seule pourrait faire cesser.

— Est-il possible ?... s' écria Cressida émue.

— Je ne pourrai jamais aimer le comte Caraccioli, madame, je vous le dis.

— Parce que vous en aimez un autre ? demanda Cressida en la regardant avec fixité.

— Justement, madame, répondit simplement Leona.

— Pauvre enfant !... fit Cressida en retirant sa main et détournant la tête.

— Ah ! vous compatissez à mes peines, madame, vous comprenez ce que je dois souffrir à la pensée d' un mariage avec un autre. Oh ! merci, merci...

La Cressida ne répondit pas. Elle commençait à trembler à l' idée que don César pouvait voir d' un mauvais œil qu' elle reçût ces confidences sans les combattre. Son rôle lui pesait.

— A quoi pensez-vous donc, madame ? fit Leona. A parler à mon père ? à me servir d' interprète ? à le décider à changer de résolution ? Oh ! dites-moi que vous pensez à cela.

— Hélas ! ma pauvre enfant, répondit la comédienne, qui avait pris son parti, je sais quelle est l' intention bien arrêtée de votre père, je sais qu' il

tient beaucoup à ce mariage. Le comte Caraccioli, que vous avez vu hier, est un gentilhomme accompli, et il n' est pas une femme qui ne regardât comme un grand honneur de s' allier à sa maison.

— Mais, si je ne l' aime pas ! fit Leona avec un cri charmant de désespoir.

— Il est rempli de sentiments exquis ; la noblesse de son caractère, l' élévation de son âme, les charmes de son esprit, sont cités partout, et votre père, en lui accordant votre main, a sanctionné l' opinion de tous. Croyez-moi, Leona, vous serez heureuse avec le comte Caraccioli.

— Et pourtant, madame, dit Leona, qui n' avait cessé d' examiner la prétendue comtesse tandis qu' elle parlait, vous me dites cela avec une sorte de contrainte ; vous semblez obéir à une direction étrangère à vos propres sentiments... Oh ! parlez, je vous en supplie, soyez franche avec moi.

— Mais, signora, je ne comprends pas ce langage. Je suis ici l' écho fidèle des pensées de... votre père, et c' est très-sincèrement que je vous fais l' éloge du comte Caraccioli. Son nom est assez connu en Italie, et si vous alliez à Venise, on ne manquerait pas de confirmer à son sujet ce que je vous donne ici comme l' expression de mes sentiments personnels.

— Vous avez raison, madame, j' ai vécu longtemps à Venise, car j' en arrive, et le nom du comte est venu quelquefois résonner jusqu' en mon obscurité.

— Vous arrivez de Venise ? demanda Cressida.

— Ne le saviez-vous donc pas ?

— Don... votre père ne m' en avait rien dit.

— Il me cachait à tous les yeux, cela n' est point étonnant. Oh ! il y a dans ma vie d' autres choses qui sont plus étranges encore. Je vous conterai cela ce soir. Mon père a jugé convenable de me cacher qui il est, je n' essayerai donc pas de vouloir percer le mystère dont il s' environne. Il a sans doute encore des raisons pour différer.

Hébé entra, prévenant la comtesse de Forli que le déjeuner était servi. Elles passèrent dans une ravissante salle où les mets les plus délicats relevaient la recherche d' une table somptueusement dressée.

— Leona, vous devez avoir faim, dit Cressida en s' asseyant ; hier vous avez à peine touché à quelques fruits.

Leona répondit en prenant place assez gaiement à cette table.

L' heureux et beau visage de la charmante comtesse de Forli l' apprivoisait.

Peu de temps après, toutes deux se promenaient sous les ombrages du parc ; et, à une certaine distance, au-dessus des charmilles qui entouraient un petit pavillon, un homme grimpé sur un banc les suivait curieusement des yeux. Cet homme était tout simplement le concierge Jacobi, un drôle qui, malgré ses cheveux blancs, n' avait pas souvent rougi de ses fonctions ; car cette villa était à don César ce que, plusieurs siècles plus lard, les roués français appelèrent leur *petite maison.*

Les observations du concierge furent troublées par l' arrivée de Ribaldo, noire vieille connaissance des bords du Tibre, lequel le tira par le bras et le fit descendre du banc.

— Que diable regardes-tu là, compère ? demanda-t-il.

— La jeune signora qui se promène là-bas avec la comtesse. Dismoi, ami Ribaldo, sais-tu qui elle est ?

— Tout simplement la nouvelle maîtresse de M. de Borgia.

— Je le sais parbleu bien, mais son nom?

— Que t' importe?

— Rien absolument, fit Jacobi avec embarras.

— Eh bien ! alors...

— C' est que vois-tu, Ribaldo, j' ai une idée, un soupçon...

— Et cette idée, ce soupçon, quels sont-ils, maître Jacobi ?

— C' est que la signora Leona est une grande dame, une très grande dame.

— Qui te le fait supposer ?

— Une conversation que j' ai eue tout à l' heure avec un homme masqué.

— Un homme masqué ! fit Ribaldo, qui devint excessivement inquiet.

— Il y a une heure, don Michelotto est arrivé à la villa, et, en refermant la porte sur lui, j' ai aperçu un homme qui rôdait et dardait des yeux de feu sur la porte. Je me suis mis à la fenêtre de mon pavillonet...

— Et cet homme masqué t' a parlé ?

— Oui. — « Mon ami, m' a-t-il dit, vous êtes au service de M. de Valentinois ? — Oui, monseigneur, ai-je répondu. — Pouvez-vous me faire pénétrer dans la villa ? m' a-t-il demandé après quelques minutes de réflexion. — Impossible. — Il y a pourtant, reprit-il, trois mille sequins à gagner. — Monseigneur, ai-je répondu de nouveau, ce n' est pas l' envie de vous servir qui me manque, mais, je vous le répète, cela m' est impossible. » — Il essaya alors de me faire des questions sur les personnes qui habitent

la villa, mais comme il vit que j' étais incorruptible, il ma jeté une bourse et s' est éloigné.

— Et tu conclus de cela, maître Jacobi?

— Que la signora Leona est une très-grande dame, car pour pénétrer auprès d' une ribaude ou d' une comédienne on ne donne pas ordinairement une si forte somme.

— Bah ! l' amour !...

— Songe donc : trois mille sequins!

— L' amour fait faire tant de folies ! — Et tu n' as pas eu la moindre tentation de satisfaire ce digne seigneur ? demanda Ribaldo soucieux.

— Ma foi, non.

— Niais ! fit l' ex-tavernier en haussant les épaules.

— Niais tant que tu voudras, caro mio, mais je n' en suis point fâché à présent. J' aurais eu des scrupules. Je ne suis point taillé pour la trahison. Recevoir des deux mains n' entre pas dans mes idées.

— Niais ! niais!

— Écoute donc : M. de Borgia m' alloue deux cents sequins par année pour que je le serve fidèlement. De deux cents à trois mille il y a loin, mais deux cents me suffisent, j' ai des goûts sobres !

— Ce qui fait que tu n' as pas de vin dans ton pavillon, sans doute?

— Au contraire, et si tu veux lui dire deux mots...

— Volontiers, fit Ribaldo, qui nourrissait peut-être des projets opposés aux vertueux scrupules du concierge de la villa.

Ils étaient à peine installés devant une de ces fioles à ventre rebondi, inconnues, et pour cause, aux taverniers de France, lorsque
Michelotto s' arrêta devant le pavillon. Il venait de sortir d' un fourré d' où il avait écouté la conversation des deux femmes. Il paraissait assez satisfait.

Il est vrai que l' œil perçant de la courtisane l' avait peut-être su distinguer dans les broussailles, car elle avait fort vanté le comte Caraccioli.

Michelotto entendit derrière le mur de la villa le galop d' un chevalet se frotta les mains. En effet, peu d' instants après, on frappa à la porte.

— C' est monseigneur, dit-il à Jacobi, qui s' empressa d' aller ouvrir la grande porte.

Don César entra à cheval, et mit pied à terre. Jacobi referma la porte pendant que Michelotto tenait la bride. Don César recommanda de laisser son cheval sellé et demanda si celui de Michelotto l' était encore.

— Je ne sais, monseigneur, répondit celui-ci.

— Nous repartons dans une heure, dit don César ; c' est comme un fait exprès, mon père ne peut se passer de moi aujourd' hui. Va voir à ton cheval, et viens me rejoindre après.

Don César s' avança dans le parc à la recherche de Leona.

— Malédiction, se disait-il, tout conspire contre moi !... Mon père ne croit pas à mes protestations... Il caresse Venise... Ah ! raison d' État ! entrave stupide ! s' il n' avait pas besoin du conseil des Dix, il serait le premier à rire de l' aventure et donnerait sa bénédiction à mes nouvelles amours !...

Il s' arrêta devant une pensée dont le poids l' accabla.

— La rendre ! me faudrait-il la rendre ! Oh ! jamais, jamais ! car je l' aime, cette femme, je l' aime avec frénésie, avec délire !... La perdre ! fatale pensée !... Quoi ! un autre que moi pourrait posséder cette beauté si parfaite et se dire : — Elle est à moi ! — Et je le souffrirais ! Et cet homme je ne le tuerais pas!... Malheur à toi, Caraccioli, malheur à toi ! Dans la rage de leur faim dévorante, les tigres des forêts déchirent leur proie et boivent son sang... Il vaudrait mieux pour toi, Caraccioli maudit, te trouver en présence d' un tigre que de tomber vivant dans mes mains !... Oui, il me faut la vie de cet homme, je veux jouir avec délices de son agonie...

Il s' arrêta et s' appuya contre un arbre, il avait honte de sa frénésie.

— César ! s' écria-t-il, toi amoureux ! toi jaloux !... folie !...

En ce moment il aperçut Leona et Cressida assises sur une terrasse dominant tout le parc et les environs de la villa. Il, se dirigea rapidement de ce côté.

— Ah ! c' est que je l' aime, cette femme !... dit-il avec un élan où il y avait autant d' espérance que de douleur.

CHAPITRE XXIX

LE GARDIEN INCORRUPTIBLE

La camériste Hébé annonça don César, car ni Cressida ni Leona ne l' avaient aperçu dans le parc.

— Comment, mesdames, vous restez sur cette terrasse, par la chaleur accablante qu' il fait ! s' écria César en paraissant.

— Aussi, monsieur le comte, dit Cressida, ai-je fait préparer des rafraîchissements et quelques friandises dans le petit salon. Si vous voulez m' y suivre...

— A vos ordres, comtesse... Eh bien, signora, avez-vous bien passé la nuit ? continua-t-il en s' adressant à Leona.

— Oui, monseigneur, fort bien, répondit la jeune fille avec distraction.

— Voulez-vous m' accompagner du côté de la collation dont parle madame la comtesse ?

— Si, plutôt, vous faisiez servir ici, comtesse ? objecta Leona.

— Pourquoi cela ? demanda César sans pouvoir cacher une vague inquiétude.

— C' est que d' ici, monseigneur, on découvre au loin dans la campagne, et que, outre la fraîcheur de l' air, qui y est certainement moins lourd que dans les appartements, j' ai la faculté de voir de loin la route où mon père accourra vers moi.

— Combien je suis désolé, répondit César prenant un air contrit, de ne point avoir encore de nouvelles à vous donner à ce sujet... il faut espérer que demain...

Mais il s' arrêta en voyant que Leona avait les yeux fixés attentivement vers la porte d' entrée de la villa, là où était le pavillon de Jacobi.

— Monseigneur, dit-elle, quelle est donc la livrée des Borgia ?

— Cette question... fit César un peu décontenancé.

— N' est-elle pas rouge et or ?

— Je ne sais...

— C' est que je vois en ce moment un homme, portant une livrée à ces couleurs, parler à l' un de vos gens.

— C’ est vrai, fit César en regardant de ce côté ; — que veut dire ceci ?

— Un valet des Borgia, reprit Leona en frissonnant, cela ne présage rien de bon, et la pensée de don César surtout, qui est si près de moi, me glace d’ effroi!

— Je crois, signora, dit César en éclatant de rire, que si M. de Borgia vous voyait, votre aversion pour lui vous sauverait difficilement de son admiration.

— Oh ! comte, fit Leona avec fierté, pour un pareil homme on n’ a point d’ aversion, on n’ a que du mépris !

— Vous avez bien raison ! s’ écria César gaiement.

— Attrape ! se dit Cressida en regardant à la dérobée les poings fermés de don César.

— Il ne faut cependant point s’ exposer aux entreprises de M. de Borgia, reprit César. Soyez donc assez bonne, comtesse, pour voir ce que veut ce valet, car la signora Leona pourrait fort bien avoir rencontré juste en le prenant pour un serviteur de la famille du saint-père. — Nous allons vous attendre au petit salon. Il prit la main de Leona et entra avec elle dans le palais.

La Cressida obéit et descendit les marches de la terrasse lentement.

— Je ne sais pas, se disait-elle, mais je crois que don César aura de la peine à séduire cette enfant. Elle est bien forte de son amour pour un autre ! Ma foi, je n’ en serais point fâchée ; ce serait dommage!

Elle se retourna en entendant descendre quelqu’ un derrière elle. C’ était Michelotto, qui semblait avoir affaire à elle, car il la salua galamment ; mais elle le prévint.

— Signor Michelotto, dit-elle, il vient d’ arriver là-bas un valet du saint-père, je crois. Veuillez donc voir ce que c’ est. Nous l’ avons aperçu d’ ici et don César en a paru inquiet.

— J’ y vais, signora, dit le sbire en descendant quelques marches, mais il s’ arrêta en voyant la Cressida qui remontait l’ escalier. — Mais pardon, reprit-il, où allez-vous ?

— Retrouver monseigneur.

— Ah ! c’ est que monseigneur m’ a chargé de vous dire...

— Quoi donc ?

— De ne point le rejoindre.

— Ah !... eh bien ! je rentre dans mon appartement, dit-elle. —

Ah ! c' est dommage, don Michelotto, cette petite commençait à m' intéresser.

— Peuh ! fit Michelotto avec insouciance, en descendant rapidement l' escalier.

Lui aussi avait vu le valet à la livrée de Borgia causer avec Ribaldo, il avait même remarqué que l' entretien avait duré longtemps, et il était inquiet. Ce Ribaldo était un coquin à double face qu' il avait vu mainte fois à l' œuvre.

Ribaldo se présenta tout à coup devant lui.

— Maître, dit-il, un billet du saint-père, très-pressé!

— Donne et ne t' éloigne pas, j' ai à te parler.

Ribaldo frémit intérieurement, sa conscience n' était probablement pas fort nette ; mais tout à coup on entendit retentir dans l' intérieur du palais des éclats de voix, et presque aussitôt une fenêtre du premier étage s' ouvrit.

Leona apparut, le visage effaré, et essaya d' appeler du secours ; mais don César l' arracha de la fenêtre, qu' il referma ensuite.

Le silence se rétablit.

Cependant Michelotto, en jetant les yeux sur le billet que venait de lui remettre Ribaldo, vit qu' en effet c' était pour affaire pressée : en conséquence, il renvoya à plus tard son entretien avec Ribaldo et courut remettre le billet à don César.

Cinq minutes après, don César et Michelotto descendaient la terrasse et gagnaient l' écurie en toute hâte.

César paraissait furieux.

— Fatalité ! disait-il. C' est ce comte Caraccioli qui excite mon père contre moi en cette circonstance... mon père m' ordonne de venir le trouver sans délai... Rage et sang !... Cette petite sotte !... Oh ! ce soir, je reviendrai et il faudra bien... — Michelotto, partons. Mais à tout prix, avant ce soir, tâche de joindre ce maudit Caraccioli et, en quelque lieu que ce soit, frappe, frappe sans pitié ! Tant que cet homme vivra...

Leurs chevaux étaient sellés, et moins d' une heure après ils repassaient la porte de Cavalligeri et entraient au Vatican.

Ce n' était pas sans motifs que Michelotto s' était inquiété de la longueur de l' entretien du valet inconnu avec Ribaldo ; car l' ex-hôtelier, en recevant le billet du saint-père, avait reçu également cent sequins dont il s' était bien gardé de parler.

Si Michelotto n’ avait pas jugé, de par la grâce de ces sequins, que le service du saint-père ne devait pas souffrir de retard, peut-être eût-il prévenu les événements qui se préparaient.

Dès que Caraccioli eut vu don César rentrer à Rome, il alla chercher donna Rosa Vanoza, qui l’ attendait dans sa litière, prête à partir. La Vanoza était le renfort qu’ avait promis le cardinal de la Rovera ; et il n’ était certes pas à dédaigner.

La litière de la mère des Borgia était traînée par un cheval qui marchait lentement, tenu en bride par un valet. Derrière la litière marchaient deux autres valets, et à sa droite se tenait un homme enveloppé d’ un manteau et masqué.

— Il est à Rome, disait donna Rosa pendant la route, nous avons ainsi le champ libre. Si je ne réussis pas, votre brave Schiavone finira par découvrir où est votre fiancée. Je le garderai chez moi, il paraîtra attaché à mon service, et de la sorte on ne se méfiera point de lui. En attendant, je vais pénétrer dans cette villa qui appartient à mon fils César, et si, comme vous le supposez, la pauvre Leona y est enfermée... Comptez sur moi, monseigneur, je suis sa grand-mère ; l’ enfant de mon cher Francesco m’ intéresse trop vivement pour que je néglige rien... Combien je rends grâces au cardinal de la Rovera de m’ avoir révélé l’ existence de cette enfant chérie de mon pauvre fils...

Ce cortège s’ arrêta auprès du petit pavillon servant de logement à Jacobi, et l’ homme masqué, qui n’ était autre en effet que Caraccioli, frappa à la porte de la villa.

Jacobi parut à une petite fenêtre.

— Ouvre-moi, mon ami, dit donna Rosa.

— Plaît-il ? demanda le concierge.

— Je vous dis de m’ ouvrir, répéta la Vanoza.

— La signora se trompe assurément, répliqua le vieillard.

— Comment !...

— Çà, maraud, ouvriras-tu ! Ne vois-tu pas à qui tu as affaire ? dit Caraccioli avec véhémence.

— Je vous reconnais bien, vous, à votre voix, pour l’ Homme masqué à qui j’ ai parlé ce matin, et pour le valet qui a eu tout à l’ heure une conversation avec maître Ribaldo, mais je n’ ai point l’ honneur de connaître la signora.

— Misérable insolent ! fit le comte furieux, malgré les instances de donna Rosa.

— Je ne crois pas être insolent en ne connaissant pas une dame qui vient me dire d' autorité : « Ouvrez-moi ! » — Je n' ouvre pas.

Et le concierge disparut en refermant sa fenêtre.

— Rappelez-le, comte, dit la Vanoza, et offrez-lui de l' or.

Giovanni se mit à frapper à coups redoublés contre la porte avec le pommeau de son épée ; mais le concierge ne reparaissait pas, et l' on entendait derrière la porte le chuchotement de deux voix.

— Allons, mon ami, reprit le comte, sois plus traitable, que diable ! et daigne du moins écouter les propositions qu' on veut te faire.

La fenêtre se rouvrit ; seulement ce ne fut pas la tête du vieux Jacobi qui y parut cette fois, mais celle de Ribaldo.

— Voici du moins une figure de connaissance ! fit la Vanoza avec satisfaction.

— Que demandez-vous, mon maître ? dit Ribaldo.

— Tu me reconnais, toi, au moins, et tu sais que j' ai la main généreuse.

— Vous faites erreur, je ne vous ai jamais vu ! dit l' ex-tavernier avec effronterie.

— L' impudent coquin ! s' écria le comte.

— Ribaldo, ouvrez-moi, mon ami, dit donna Rosa d' une voix douce.

— Donna Rosa !... Ah ! signora, pardonnez-moi. Je ne vous avais pas reconnue d' abord, fit le drôle, qui mentait probablement.

— Je désire, mon ami, entrer chez mon fils ; est-ce qu' il y aurait une consigne qui s' y oppose ?

— Ah ! signora, c' est que...

— J' espère, du moins, qu' en ce cas elle ne me concernerait pas, moi, personnellement, répliqua la Vanoza d' un ton de simplicité.

— Assurément... signora... fil Ribaldo avec embarras.

— Ami Ribaldo, j' ai appris que mon cher fils était parti pour sa villa et j' ai voulu l' y rejoindre, je m' ennuyais à Rome.

— Monseigneur est venu en effet, madame, mais il est reparti il y a bien quatre heures.

— En vérité ! s' écria la mère des Borgia. Ah ! c' est fâcheux ! N' importe, je suis fatiguée et je désire me reposer. Ouvrez-moi, Ribaldo.

— Impossible, madame. Ordre de monseigneur de ne laisser pénétrer ici qui que ce soit.

— Je vous répète que cet ordre ne peut me concerner. Ribaldo fit un geste de refus poli, mais ferme.

— Tenez, mon ami, dit la Vanoza en donnant une bourse à un de ses gens, prenez ceci.

— La signora est bien bonne, dit Ribaldo en tendant le bras hors de la fenêtre, — mais...

— Prenez encore ceci, ajouta la Vanoza en passant à sou valet la ourse du comte.

— Ah ! signora, que vais-je faire pour vous !... dit Ribaldo ébloui et subjugué, je risque certainement ma vie...

— N' ayez pas peur, mon ami, je vous prends sous ma protection.

— Ah ! signora, si vous n' étiez pas la digne mère de monseigneur...

— Ouvrez-nous.

— Ah ! pardon, reprit Ribaldo avec circonspection, je veux concilier les choses et faire accorder ma conscience avec mon devoir. C' est pourquoi je n' ouvrirai qu' à vous seule, signora.

— Eh quoi ! Ribaldo ?

— Il en sera ainsi, signora, ou sinon rien de fait, je vous rends votre or.

Et le rusé coquin fit mine de vouloir rejeter les deux bourses, dont il avait cependant palpé et soupesé le contenu avec complaisance.

— Gardez-les ! se hâta de dire la Vanoza. Il faut bien faire ce que vous voulez.

Le comte se rapprocha de donna Rosa et sembla lui faire des reproches, auxquels elle répondit vivement et de manière à le rassurer.

— Pardon, signora, reprit Ribaldo qui n' avait point quitté sa fenêtre ; mais avant que j' ouvre la porte, vous serait-il agréable de faire éloigner toute votre suite. J' ai confiance, assurément, mais trop de précaution ne nuit jamais, et mes ordres sont si sévères!

— Le misérable prévoit tout ! fit Caraccioli avec dépit.

La Vanoza mit pied à terre, aidée du comte, et s' avança seule vers le pavillon, tandis que ses gens et le comte s' éloignaient. Pendant quelques minutes, elle entendit derrière la porte les voix de Jacobi et de Ribaldo qui se disputaient. Enfin la porte s' ouvrit et, après avoir livré passage à la grande dame, se referma aussitôt.

Une fois entrée, la Vanoza repoussa Ribaldo et se dirigea sans retard vers le palais.

CHAPITRE XXX

OU LE MASQUE TOMBE

Donna Rosa fut obligée de parler d' abord à Cressida, qui s' offrit à sa rencontre.

C' était la première fois qu' elles se trouvaient en présence depuis l' entrevue qu' elles avaient eue, avant le départ de Cressida pour Florence.

— C' est vous, madame ! dit la Vanoza avec un accent de reproche.

— Madame, fit la comédienne sans pouvoir cacher son embarras, je n' osais pas troubler votre douleur...

— Cependant vous aviez eu le don de m' intéresser au sort de l' enfant que vous paraissiez rechercher avec tant d' ardeur.

— Madame, j' ai trouvé le moine à la main trouée, c' était bien Savonarole... mais, hélas ! ma fille est morte !...

— Et... que faites-vous ici, signora ?

— Madame, don César a ordonné, j' ai dû obéir.

— Prenez garde, signora, vous ne savez pas qui est cette jeune fille confiée à votre garde.

— Quelle jeune fille?...

La Cressida, fidèle au rôle imposé par le fils, voulut éloigner la mère et prétendit lui donner le change ; mais la Vanoza ordonna, et la comédienne la conduisit à la porte de la chambre de la jeune fille : cette porte était fermée en dedans.

Un palais comme celui de don César était trop bien combiné en vue de toutes les éventualités pour qu' on se trouvât arrêté par un aussi mince obstacle : une porte secrète s' ouvrit à peu de distance de celle apparente, et la mère des Borgia pénétra dans la chambre de la jeune fille.

Leona était à genoux, le visage caché dans ses mains, et appuyée sur un grand fauteuil. Des sanglots amers s' échappaient de sa poitrine, et il était probable qu' elle était depuis longtemps dans cette posture, car on avait servi son dîner sur une table, et elle ne s' en était pas même aperçue.

Vanoza la trouva dans cette position désespérée, et tellement abîmée dans sa douleur, qu' elle ne l' entendit pas approcher.

— Leona !... pauvre Leona ! murmura donna Rosa en se penchant vers elle.

— Qui m' appelle ? fit Leona sortant de sa torpeur ; — une femme !... qui êtes-vous, signora ?... demanda-t-elle avec méfiance.

— Vous le saurez, je viens pour vous sauver, dit la Vanoza, qui ne crut pas devoir perdre de temps.

— Me sauver !... O mon Dieu, que se passe-t-il ici ? Je ne sais, je ne comprends rien... Cet homme, ce comte Caraccioli... Oh !...

Et Leona cacha son visage, rouge de honte, dans ses deux petites mains.

— Que vous a-t-il dit ?

— Ce qu' il m' a dit, madame!... Je n' oserais le répéter... ses tentatives ! Oh ! non, mon père, mon noble père n' a pu choisir cet homme pour mon époux...

— Leona, j' ai connu votre père, et...

— Tenez, madame, laissez-moi ; je ne veux rien entendre, je ne veux plus voir personne jusqu' à l' arrivée de mon père ; car je doute de tout, je me méfie de tout le monde, je sens ma raison chanceler...

— Pauvre enfant ! fit la Vanoza avec l' expression de la plus sincère pitié.

— Laissez-moi, madame ; je vous le répète, je ne vous connais pas, et je ne sais si vous n' êtes point d' accord aussi, vous, avec cet homme... Oh ! c' est infâme !...

— Écoutez-moi, mon enfant, je n' ai pour vous que de tendres sentiments ; je commence à me faire vieille, et la vieillesse, d' ordinaire, inspire plus de confiance...

— Qui êtes-vous ? demanda Leona avec une brusquerie farouche.

— Une amie de votre père.

— Vous aussi ! comme cette comtesse de Forli qui n' est point venue à mon aide quand j' ai crié au secours... Ah ! madame, de grâce, laissez-moi à ma douleur, laissez-moi prier Dieu jusqu' à ce que mon père me rende au seul homme que j' aime, au seul qui soit digne de moi.

— Eh bien ! mon enfant, me croirez-vous quand je vous aurai dit que des liens sacrés m' unissent à vous ?

— Vous, madame ! fit Léona avec surprise et en la regardant curieusement.

— Je suis... la mère de votre père, répondit la Vanoza.

— Vous, madame ! Vrai ? bien vrai ?

Donna Rosa lui prit la main, la posa sur son cœur, et l' embrassa au front en la pressant tendrement.

— Oh ! oui, je vous crois... dit Leona avec une adorable expression. Béni soit Dieu ! il a répondu à mes prières ; j' aurai donc enfin près de moi quelqu' un pour m' aimer et me protéger!

— Embrasse-moi, mon enfant, embrasse-moi !... Oh ! oui, tu as bien dit, je t' aimerai, je te protégerai, car désormais je n' ai plus personne à aimer!

— Eh quoi ! madame, vous pleurez de grâce... Oh ! mais il se passe quelque chose d' extraordinaire!... Dites-moi la cause de vos larmes, je vous en supplie madame, dites-moi pourquoi vous pleurez Dites-le-moi, ma mère !...

— Ta mère, oui, toujours... fit la Vanoza que ce titre sacré combla de joie.

— Est-ce moi, est-ce mon père dont le sort vous afflige à ce point ?... Vous ne me répondez pas!... Oh ! non, ce n' est pas mon sort qui vous inquiète, vous ne me connaissiez pas, vous ignoriez peut-être mon existence... Madame, oh ! ayez pitié, de mes angoisses... qu' est devenu mon père ?...

— Hélas !... Ton pauvre père... fit la Vanoza en sanglotant.

— Eh bien ?... s' écria Leona en pâlissant.

— Malheureuses sommes-nous, toutes deux !...

— Il est mort ! fit la jeune fille avec explosion.

— Il est mort... répéta Vanoza d' une voix brisée et sifflante. Leona chancela, sa tête se renversa en arrière, et elle tomba sur le tapis avant que donna Rosa eût eu le temps de la retenir. Quand elle rouvrit les yeux, elle retrouva auprès d' elle celle dont elle n' avait plus le droit de soupçonner la véracité.

— Mon père est mort!... redit-elle, les yeux fixes, les mains pendantes.

— Hélas ! ma pauvre enfant, dit la Vanoza, il y a à peine un mois qu' il est mort, et j' ai déjà versé toutes les larmes de mon corps..... C' est une perte irréparable que nous avons faite... Il était si bon, si noble, si grand !...

— Mon père est mort !... répéta Leona, dont les sanglots redoublèrent.

— Mort assassiné... Oh ! quel est son meurtrier, je ne le sais pas, je ne veux pas le savoir... Pauvre enfant, ne crois point que te voilà désormais sans protecteur en ce monde, je te remplacerai cette affection perdue, comme tu la remplaceras pour moi... Tout l' amour que j' avais pour mon fils, avec quelle joie je le reporterai sur son enfant !...

— Oh ! douleur!... mon père est mort ! dit encore Leona qui n' entendait qu' à peine ces bonnes paroles.

— Écoute, mon enfant, reprit la Vanoza, il faut avant tout songer à te sauver.

— Me sauver ?... Oh ! oui, vous avez raison, sauvez-moi de ce comte Caraccioli que je ne puis aimer et que je ne veux pas épouser... Mon père vivrait qu' il me comprendrait et ne me forcerait pas à sacrifier ainsi le doux rêve de ma vie... n' est-ce pas, madame, n' est-ce pas ma mère ?... Oh ! dites-moi que je n' épouserai pas le comte Caraccioli...

— Eh ! pauvre abandonnée, il ne s' agit point du comte Caraccioli...

— Que voulez-vous dire ?

— L' homme qui te tient ici prisonnière, — car tu es prisonnière, — l' Homme, en un mot, qui t' a enlevée au véritable époux que te destinait ton père, ne se nomme pas le comte Caraecioli.

— O ciel !

— Tu es ici au pouvoir d' un ravisseur.

— Un ravisseur ! Expliquez-vous...

— Je ne dirai pas qui il est, oh ! non, non... car j' en rougis...

— O mon Dieu ! mais je me perds dans cette succession de crimes et d' infamies, je ne sais s' il faut que je vous croie aussi, vous !... Qui me prouve que vous êtes la mère de mon père ?...

— Hélas ! pauvre enfant, un mot te le prouvera, répondit Vanoza avec tristesse.

— Eh bien, madame, il faut le dire, il faut tout dire... J' ignore qui je suis, j' ignore le nom de mon père, et de quelque côté que je me tourne je ne vois qu' embûches et ténèbres!... J' ai peur... Oh ! j' ai peur, madame ! Ordonnez qu' on m' ouvre les portes de cette maison, je veux sortir d' ici, et je m' en irai, seule, à pied, s' il le faut, je traverserai l' Italie, je retournerai à Venise, vers ceux qui m' ont élevée, vers ceux qui m' aiment... Giovanni !... Giovanni !

Et elle prononça ce nom avec un accent déchirant et comme appelant à l' aide.

— Giovanni, c' est le nom de celui que tu as aimé à Venise et qui t' aime, lui, de toutes les forces de son âme.

— Vous le connaissez ?... s' écria Leona qui, à cette pensée, sembla se rattacher à la vie.

— Je le quitte à l' instant, répondit la Vanoza.

— Il est ici, oh ! qu' il vienne ! lui seul sera mon protecteur, et il me protégera bien, j' en suis sûre!

— Jusqu' à présent tu ne l' as connu que sous ce modeste nom de Giovanni, tu as cru qu' il n' était qu' un simple officier, réjouis-toi : Giovanni est un grand seigneur, un des puissants de Venise.

— Oh ! tant mieux, les ennemis de mon père et les miens n' oseront l' attaquer.

— Hélas ! tu es au pouvoir d' un homme qui ose tout ! fit la Vanoza en secouant la tête.

— Mais quel est-il enfin, cet homme ?

— Tu veux savoir son nom ? fit Vanoza douloureusement.

— Oui, madame, je l' exige.

— C' est un nom terrible, enfant, un nom qui fait trembler tout un royaume, un nom qui jette l' épouvante dans tous les cœurs et qui, depuis un mois, me fait mal à prononcer, à moi, moi, sa...

— De grâce, quel est-il ? demanda Leona en prenant les mains de la grande dame et les serrant avec force.

— César Borgia... fit en baissant la tète la mère des Borgia. Leona eut comme un éclair de vertige, elle se leva sur ses pieds et aspira l' air, semblable au généreux coursier qui flaire l' abîme ouvert sous ses pas et s' en recule avec épouvante.

— Je suis au pouvoir de Borgia ! s' écria-t-elle enfin, quand elle put parler.

Elle chercha autour de la chambre, remarqua alors pour la première fois la table servie, et se jeta sur un couteau qu' elle éleva au-dessus de sa tète, animée d' une effroyable énergie.

— Malheureuse !... s' écria la Vanoza en se précipitant, effrayée, vers elle.

— Oh ! ce n' est pas moi que je veux frapper ! dit Leona d' une voix sombre.

— Pauvre enfant, il t' aurait bientôt désarmée, et, d' ailleurs, il porte toujours une cotte de mailles sous ses habits.

— Que faire, alors, que faire ? O mon Dieu ! soutenez mon courage !... s' écria douloureusement Leona en laissant tomber le couteau à ses pieds et retombant anéantie sur le sofa.

La Vanoza prit un scapulaire à son cou et le posa à celui de Leona en l' embrassant tendrement.

— Tiens, ma pauvre enfant, dit-elle, voici un scapulaire béni, trouvé sur le corps de ton père... Je le lui avais passé au cou quelques heures avant sa mort... Puisse-t-il te protéger mieux qu' il n' a protégé mon malheureux fils!

— Ma mère, par pitié, ne m' abandonnez pas!... dit Leona en baisant le scapulaire.

— T' abandonner!... sois tranquille, fit donna Rosa, qui pourtant se leva.

— Vous me quittez ?... demanda Leona effrayée.

— Écoute, il faut à tout prix te tirer d' ici. Je vais rejoindre le comte Giovanni.

— Le comte Giovanni ?...

— Oui, celui que tu aimes, le simple officier de Venise ; c' est celui-là qui est le véritable comte Caraccioli...

— Oh ! quel abîme !...

— Don César est à Rome, il n' y a rien à craindre pour le moment. Giovanni pénétrera avec mes gens dans ces murs et t' en arrachera. Compte sur moi.

— Ne tardez pas, madame, car je meurs d' effroi!

— Sois tranquille... — Embrasse-moi!...

Comme donna Rosa allait quitter cette chambre accompagnée par Leona, la Cressida entra.

— O madame, madame, lui dit Leona avec l' expression du plus suprême dédain, quel rôle ignoble vous avez joué !...

— Que s' est-il donc passé ?... demanda Cressida en regardant tour à tour la jeune fille et celle qu' elle ne connaissait pas encore pour l' aïeule de sa prisonnière.

— Je sais tout, madame, je sais que vous avez prêté les mains au rapt le plus infâme ; que vous avez servi d' instrument à la pensée la plus exécrable ; que vous êtes enfin la servante d' un homme dont le nom seul est une honte!

— Dites-moi...

— Sortez, madame, sortez ! Allez vous faire payer votre salaire : vous l' avez noblement gagné!

— Leona...

— Je vous ai dit de sortir, madame ! dit Leona avec un geste dans lequel tout son mépris et toute son indignation avaient passé.

La Cressida baissa la tête, et sortit toute rouge de honte.

— Oh ! je l' ai mérité !... murmura-t-elle.

La Vanoza embrassa encore Leona, et la jeune fille resta seule.

— Trahison ! trahison!... s' écria-t-elle, la trahison de tous côtés..... O Seigneur ! prêtez-nous assistance... Oh ! que j' ai froid ! d' où vient que tout semble s' écrouler et tourner autour de moi ; c' est du délire, un vertige horrible... O Seigneur ! donnez-moi de la force et du courage !... sauvez-moi de cet infâme !... oh ! mais je ne veux pas rester dans cette chambre...

Elle s' approcha de la porte, mais cette porte était refermée.

— Encore enfermée ! s' écria-t-elle. Que vais-je devenir ? Ma mère ! ma mère!...

Mais rien ne répondit à cet appel déchirant. Tout à coup une pensée horrible se présenta à son esprit.

— Giovanni qui va venir!... ils le tueront ! oh ! j' en deviendrai folle !...

Elle allait par la chambre, tournant sur elle-même, et quand elle s' approcha de la fenêtre, elle vit au bas, dans le jardin, deux ou trois figures sinistres qui la regardèrent en ricanant.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit-elle dans un élan extraordinaire d' ardente ferveur, est-ce que vous n' aurez pas pitié d' une malheureuse créature qui ne vous a jamais offensé !... O Seigneur ! ma vie est entre vos mains, prenez-la, mais que du moins je puisse me venger!...

Et elle se précipita sur le couteau, qu' elle ramassa et serra entre ses doigts frêles avec une énergie désespérée, en s' asseyant pâle, calme et les yeux brillants d' une sombre flamme.

— Je verrai, dit-elle d' une voix sourde, si, en effet, César Borgia porte une cuirasse.

CHAPITRE XXXI

UNE IDÉE DE RIBALDO

Maître Ribaldo était un coquin de la plus fine espèce, et don Michelotto avait sagement agi en l' installant à la villa comme majordome. Il avait trouvé un ingénieux moyen de paralyser l' action de donna Rosa, et il se dirigeait en toute hâte vers le pavillon de Jacobi, afin d' achever l' œuvre en renvoyant au plus tôt le seigneur masqué, resté au dehors avec les gens de la mère des Borgia.

— Eh bien ! qu' as-tu fait ? lui demanda le concierge en le voyant arriver tout doucement, et comme s' il craignait de faire entendre le bruit de ses pas.

— Chut !... fit Ribaldo. Tout va bien, j' ai enfermé donna Rosa d' un côté et la jeune fille de l' autre. Diviser pour régner.

— Enfermer donna Rosa, la mère de don César ! as-tu bien songé à ce que tu as osé faire là ?

— Certes. Je sais bien que c' est un peu risqué, mais bah ! don César me pardonnera en faveur de l' intention ; cela le fera passer sur le fait de l' introduction... Ah ! nous avons agi bien légèrement !... je crains que tout tourne mal pour nous!

— Tu veux dire pour toi, car je m' y suis assez opposé.

— Que fait notre seigneur masqué ? demanda Ribaldo à voix basse.

— Il est assis près de la porte, et s' impatiente fort.

— Diable ! il s' agit maintenant de le renvoyer, car monseigneur ne va point tarder à arriver. Le jour baisse.

— Parle-lui ; quant à moi, je ne m' en charge pas. Il tient à la main des pistolets, et si ma harangue lui déplaisait il pourrait bien...

— Allons, tu es un poltron.

— Chut ! je l' entends qui s' approche. Si tu m' en crois, tu ne répondras point.

Le comte frappa, non plus, cette fois, à la porte du pavillon de Jacobi, mais à celle de la villa, car il avait entendu, malgré leurs précautions, les chuchotements des deux hommes.

— Eh bien qu’ y a-t-il ? demanda Ribaldo en s’ approchant de cette porte, car les pistolets annoncés par Jacobi lui avaient ôté le désir de paraître à la fenêtre du pavillon.

— Va dire à donna Rosa que le temps marche, dit Giovanni à travers la porte.

— Il faut convenir que vous parlez bien haut, l’ ami, pour un serviteur à livrée.

— Je parle comme il me plaît, maraud ! Fais ce que je te dis, répliqua le comte.

— Je le veux bien ! fit Ribaldo, qui s’ éloigna à quelque distance et revint ensuite, au bout de cinq minutes.

— Eh bien ! que t’ a dit donna Rosa ? demanda aussitôt Giovanni qui l’ avait entendu marcher.

— Donna Rosa m’ a chargé de vous dire qu’ elle est fatiguée et qu’ elle passera la nuit à la villa.

— Hein ? Tu veux rire, je crois ! s’ écria Caraccioli.

— Pas le moins du monde. Donna Rosa a ajouté que vous vous êtes trompé ou que vous avez été mal renseigné. Et en conséquence elle vous prie de retourner à Rome avec ses gens et sa litière.

— Tu mens ! s’ écria Caraccioli, c’ est impossible!

— Je vous jure, monseigneur, que je dis la vérité. Donna Rosa est incapable pour le moment de venir vous joindre.

— O race des Borgia ! murmura le comte, la mère m’ abandonne, lâche égoïsme!

— Il est crédule ! fit Jacobi en touchant le coude de Ribaldo.

— Chut !...

— Holà ! camarades, s’ écria le comte, en s’ adressant aux valets de donna Rosa, puisque ce misérable refuse de m’ ouvrir, aidez-moi à escalader cette muraille.

— Diable ! fit Ribaldo en saisissant un sifflet dont il tira deux sons aigus, auxquels répondirent trois condottieri, armés jusqu’ aux dents, qui accoururent aussitôt.

— Monseigneur, dit Ribaldo en s’ adressant au comte, je vous préviens que nous avons ici de bonnes arquebuses, et que nous ferons feu sur le premier d’ entre vous qui montrera seulement son nez.

— Rage ! fit Giovanni, oh ! mais je reviendrai, et malheur à vous si vous m’ avez trompé!

Tous s’ éloignèrent, à la grande satisfaction de Ribaldo.

— Cela s’ est assez bien passé, dit Jacobi.

— Voilà ce que c’ est, caro mio, dit l’ ex-tavernier, que d’ avoir de la présence d’ esprit. — Je vais attendre ici don César, afin de l’ avertir, dès son arrivée, de toutes ces algarades ; il vaut mieux prévenir le mal.

— Mais s’ il lui prenait fantaisie de venir par le souterrain?... fit observer Jacobi.

— Tu as raison. Au fait, il vaut peut-être mieux qu’ il ignore tout, jusqu’ à nouvel ordre. C’ est un homme de tête et qui ne se laisse pas dominer par les circonstances. Enfin, nous y réfléchirons.

Le comte Caraccioli ne perdit pas de temps, et jugeait bien que, dans cette circonstance, il serait abandonné du pape tant qu’ il n’ aurait pas la sanction officiellement notifiée du gouvernement de Venise ; or, il avait bien envoyé un courrier, mais c’ était sur lui-même qu’ il comptait. Au lieu de rentrer dans Rome par la porte Cavaleggeri, il obliqua à droite, afin de gagner la porte San Pancrazio et d’ arriver au Colisée par le Ponte Rotto.

Il laissa la litière et les gens de la Vanoza au Campo-Vaccino, avec ordre d’ attendre son retour, et se dirigea en toute hâte vers le grand amphithéâtre romain, où il était certain de trouver Schiavone et Pasquino.

Schiavone était revenu du coup d’ épée de don César, grâce aux soins de Zambulo et de sa troupe, qui l’ avaient trouvé sur la route, furieux, eux aussi, de leur insuccès. D’ ailleurs c’ était une nature trop fortement trempée pour ne pas surmonter toute fatigue et vaincre toute douleur.

Il était sur pied, s’ appuyant sur une épée nue au lieu d’ un bâton, et prêt à marcher, lui et Pasquino, sur le premier mot du comte. Caraccioli vit autour d’ eux une douzaine de figures assez peu rassurantes d’ aspect pour un indifférent ; mais en ce moment il n’ avait pas à se montrer difficile. Schiavone et Pasquino lui avaient promis des auxiliaires, peu importait que ces auxiliaires fussent des gens de sac et de corde, comme le pouvaient être les compagnons de Zambulo.

Aussitôt la nuit venue, ils s’ enfoncèrent dans les souterrains et se trouvèrent, après une bonne heure de marche dans les ténèbres, hors des murs de Rome.

CHAPITRE XXXII

LA MÈRE DE LEONA

La nuit commençait à venir. A peine si on apercevait au loin les clochetons de Saint-Pierre, embrasés par le soleil couchant pour quelques minutes encore. Dans les appartements de la villa Borgia, l' obscurité était déjà compacte, et Leona, restée seule dans sa chambre, enfermée par Ribaldo, n' était pas dans une disposition d' esprit à s' inquiéter du plus ou moins de lumière qui l' entourait.

Cependant elle vint à songer que l' obscurité pourrait lui être fatale et que, d' ailleurs, elle pourrait l' empêcher de trouver l' endroit favorable où frapper son infâme ravisseur.

Elle allait se lever pour demander des flambeaux, lorsqu' elle prêta l' oreille à des bruits extérieurs arrivés jusqu' à elle.

— C' est lui !... fit-elle en se réfugiant dans un coin de la chambre. On entendit murmurer quelques paroles derrière la porte, puis la clef tourna dans la serrure.

— O mon Dieu ! se dit Leona en serrant avec force le manche de son couteau, faites que ma main ne tremble pas autant que mon cœur !...

Don César entra seul et la chercha des yeux. Il se dirigea vers elle, guidé par la blancheur de sa robe.

— Vous n' avez pas de lumière, Leona ?... Que faites-vous donc là dans ce coin ?... Me gardez-vous rancune de ma témérité de tantôt ?.. C' est de l' enfantillage, vraiment, car je vous aime !...

Leona ne répondit pas, elle était pétrifiée de terreur.

Don César alla ouvrir la porte et demanda de la lumière. Ce f Michelotto qui obéit à cet ordre. Il déposa un flambeau à plusieurs branches sur la table et se retira, non sans jeter un regard significatif du côté de Leona.

— Comme vous êtes pâle, Leona ! dit don César ; vos yeux sont égarés, qu' avez-vous ?

Il voulut lui prendre la main, mais elle la retira vivement en regardant avec effroi : elle semblait frappée de vertige.

— Madame, s’ écria Borgia, quelqu’ un m’ a trahi ! Leona éclata d’ un rire sec et sinistre et releva la tête.

— S’ il y a ici un traître, dit-elle d’ une voix forte, c’ est vous!

César sauta sur lui-même, son visage s’ injecta de sang, ses yeux lancèrent des éclairs.

— Malédiction ! fit-il avec explosion, quelqu’ un vous a parlé!

— Je sais qui vous êtes, répliqua Leona ; je sais votre nom, un horrible nom, Borgia !

Et elle prononça ce nom comme si elle le lui crachait au visage.

— Ah !... fit César dans un transport de rage sourde.

— Tiens, Borgia, je voulais te tuer, j’ y renonce !... Et elle jeta le couteau au pied de César écumant.

— J’ y renonce, continua-t-elle ; j’ aime mieux que tu me tues après que je t’ aurai dit toute l’ horreur que tu m’ inspires.

— Leona !... fil César en levant les bras au ciel.

— Crois-tu donc, insensé, reprit-elle, que le ciel peut permettre une succession non interrompue de crimes et d’ infamies ?... Non, le ciel se lasse, à la fin !... Va-t’ en, maudit ! va-t’ en meurtrier ! tu as du sang après les mains, le sang de ton frère !...

César voulut se jeter sur elle, déjà ses doigts se crispaient pour une sauvage étreinte ; mais il recula, chancelant, et se laissa tomber sur un pliant. Un moment de silence se fit entre ces deux êtres, entre lesquels s’ était élevée désormais une barrière infranchissable.

Enfin, César retrouva la parole.

— Leona, tu l’ as vu, je suis resté calme devant tes injures, moi ! moi !... César Borgia ! dont personne jusqu’ à ce jour n’ a osé affronter la colère... Voyons, Leona, ce Borgia, ce terrible Valentinois est-il donc si redoutable ?... Si je n’ ai pas levé le bras pour punir, enfant, ce n’ est point par remords, ce n’ est point par pitié, mais parce que je t’ aime...

— Oh !... fit Leona en se cachant le visage.

— Oui, je dois te faire horreur... j’ ai mérité ta haine, ton mépris... mais je t’ aime !... Écoute, Leona : mon nom fait trembler, mais il excite l’ envie ; le roi de Navarre m’ offre sa sœur, je la dédaigne pour toi, si tu veux... Leona, lu peux me ramener dans la bonne voie, ton amour peut racheter mes fautes... mes crimes... Oui, l’ amour que j’ ai pour toi m’ a transfiguré... Réponds... réponds ! Tu serais la première de l’ Italie, car bientôt ma puissance...

— Taisez-vous, taisez-vous !... fit Leona. O mon Dieu, qui l' aurait pensé ? c' est horrible !...

— Leona, reprit César en faisant un pas vers elle, deviens aux yeux de tous mon épouse, et alors...

— L' épouse de César Borgia!... fit Leona avec l' expression de la plus souveraine répulsion.

— L' épouse d' un homme qui t' aime!

— Être la femme d' un Borgia!... dit la jeune fille ; — quelle est la créature assez abandonnée de Dieu et des hommes pour ambitionner une telle destinée!

— Leona, tu me vois avec les préventions de la haine que t' ont inspirée mes ennemis, mais tout le monde ne parle pas ainsi de moi ; je te le répète, je puis prétendre à des alliances royales... Leona, il en est temps encore... Plus tard, je n' implorerai plus.

— Infamie !... reprit Leona.

— Leona, plus tard je ne pardonnerai plus.

— Eh bien ! tue-moi donc tout de suite, ou laisse-moi courir vers le seul homme que j' aime!

Ce mot réveilla la colère du lion.

— Leona, fit-il avec une sorte de sourd rugissement, Leona, ne dis pas cela!...

— Oui, le seul, reprit Leona animée d' une frénésie insensée, et il sera mon époux, celui-là, car il est noble et généreux ; il n' est point un Borgia, lui!

— Pauvre folle !... dit César tristement et avec un sourire froid, sais-tu seulement de qui tu es née ?

— Qu' importe, je te hais!

— Tu es de ma famille, enfant ! fit César lentement.

— Moi!... s' écria Leona au comble de l' étonnement.

— Oui, tu es une Borgia ; tu es la fille de Francesco, duc de Gandia ; tu es la fille de mon frère!

Leona crut tomber à la renverse et se retint après un meuble.

— Mon père est mort !... s' écria-t-elle avec un sanglot déchirant... et c' est cet homme qui l' a tué!

Don César garda le silence.

— Tu ne t' en défends pas, lâche, reprit-elle ; la voix du peuple avait donc bien raison de t' accuser, tu as tué mon père !...

— Prends garde !... fit César en se levant ; je tuerai celui que tu aimes, si tu me résistes.

— Ah !... répondit Leona en prêtant l' oreille, on vient à mon aide !

— Celui qui oserait venir m' attaquer ici le payerait de sa vie!

— César, entends-tu ce bruit de chevaux ?...

— Enfant, ce sont des voyageurs qui passent, répondit César avec insouciance.

— Entends-tu ces voix confuses ?

— C' est le murmure du vent dans les arbres, répondit César dont l' idée d' une résistance enflammait les désirs.

Mais son apparente sécurité disparut tout à coup, car on entendit, malgré l' éloignement, frapper assez rudement à la porte extérieure de la villa.

— Ils frappent à la porte, César, l' entends-tu ?... fit Leona d' une voix triomphante.

— Malédiction !... s' écria César entre ses dents ; mais on n' ouvrira pas.

Leona s' était précipitée vers la fenêtre et vit briller de l' autre côté du mur de la villa la lueur rougeâtre des torches enflammées.

— Regarde, dit-elle, ce ne sont pas des voyageurs, ceux-là !... C' est la délivrance !

César s' avança vers elle, lui prit la main et voulut l' entraîner au dehors ; mais Leona se cramponna après les barreaux de la fenêtre, et il ne put parvenir à l' en arracher.

— Une dernière fois, suis-moi !... fit César sentant sa patience échapper, et qui ne pouvait se résoudre à broyer dans ses doigts de fer les membres délicats de la jeune fille.

— Jamais ! répondit Leona avec énergie.

En ce moment la porte de la chambre s' ouvrit et la Cressida entra, suivie de Michelotto et de Ribaldo.

— Monseigneur, dit-elle, on brise la porte de la villa : ce sont des soldats à mines farouches...

— Michelotto, dit César, allons les combattre... Et toi, ajouta-t-il en s' adressant à Ribaldo, de gré ou de force entraîne cette femme, et enferme-toi avec elle dans le souterrain jusqu' à mon arrivée.

Et il partit, suivi de Michelotto, vers la porte de la villa, dont en effet les hommes de Schiavone et de Pasquin avaient commencé le siège sous les ordres du comte Caraccioli.

Ribaldo s’ approcha assez brutalement de la jeune fille et la saisit dans ses bras ; mais celle-ci ne lâchait pas les barreaux.

— Allons, ma belle, un peu de bonne volonté, disait le sbire. Cressida contemplait d’ un œil triste cette lutte, qu’ elle eût voulu empêcher ; mais elle s’ était faite en quelque sorte l’ esclave de don César, jusqu’ au moment où il la payerait de ses services, de la manière qu’ elle avait fixée.

— Misérable ! s’ écria Leona en se débattant dans les bras de Ribaldo, peux-tu le rendre l’ instrument d’ un aussi exécrable forfait ! Lâche-moi, et tu seras récompensé.

Un ricanement de Ribaldo fut sa seule réponse, et il serra davantage en essayant un effort violent pour arracher les faibles mains des barreaux qu’ elles étreignaient ; mais Leona profita de cet effort, suivi d’ un relâchement, pour se débarrasser de ses bras et se réfugier au fond de la salle, où elle mit une table entre le sbire et elle, en s’ écriant, à genoux et les mains levées au ciel:

— Notre-Dame des Sept-Douleurs, protégez-moi !...

— A ces mots, prononcés d’ une voix déchirante, la Cressida sortit de son immobilité et bondit vers elle, en barrant le passage à Ribaldo.

— Qu’ as-tu dit là, jeune fille ? ... s’ écria-t-elle. Répète ces paroles !...

— Laissez-moi, madame, dit Leona, qui, à bon droit, comptait la comédienne au nombre de ses ennemis.

— Qui t’ a appris cette prière... dis... réponds... O mon Dieu !... fit-elle avec instance, et en passant sa main sur son front avec un regard de suprême espoir.

— C’ est ma mère, répondit Leona, qui crut se l’ attacher peut-être ou du moins gagner du temps.

— Ta mère !... fit Cressida en chancelant. — Oh ! mais je deviens folle !... N’ est-ce pas un songe ?... Tu as dit que ta mère... Oh ! mais alors tu serais donc la fille de Francesco Borgia ?...

— On vient de me l’ apprendre, répondit Leona.

— Et ta mère s’ appelait Paula...

— Paula Severino, acheva Leona en la regardant, pleine d’ angoisses.

— Justice du ciel, c’ est ma fille!... s’ écria la Cressida en voulant se précipiter vers elle ; mais elle fut retenue par Ribaldo.

— Vous êtes ma mère ?... demanda Leona en joignant les mains vers elle par-dessus la table et sans oser encore quitter cette retraite.

— Laisse-moi, Ribaldo, tu vois bien que c’ est ma fille.

— Je ne sais pas ce que cela veut dire, j' ai des ordres, répondit l' ex-tavernier.

— Cela veut dire, mon bon Ribaldo, que cette jeune fille est à moi, que voici quinze ans que je l' ai perdue... Cela veut dire, enfin, que je suis Paula Severino, aimée autrefois par Francesco Borgia.

Mais Ribaldo s' était mis entre elles deux, et entraînait loin de Leona ce défenseur imprévu.

— Que m' importe tout cela !... dit-il... la belle appartient à monseigneur, et il faut...

Il lâcha la Cressida, et se précipita de nouveau vers Leona ; mais celle-ci tourna autour de la table et se jeta vers la comédienne.

— O ma mère, protégez-moi ! fit-elle avec une voix glacée de terreur.

vants elle rouvrit les yeux. Puis, la mémoire lui revint tout à coup.

— Ma fille !... s' écria-t-elle, où est-elle ?... Leona !... Au même instant entra Caraccioli.

— Leona, dit-il, où est Leona ?...

— Enlevée ! répondit Cressida ; ils ont fui par le souterrain, il y a un souterrain... mais où en est l' entrée, je ne sais !

— Et vous ne l' avez pas défendue ? fit le comte.

— Moi ! répondit Cressida en montrant le couteau ensanglanté, voyez !...

— Où est-elle ? où est-elle ?... demandèrent à leur tour la Vanoza et Schiavone, qui n' avaient pas marché aussi vivement que Giovanni.

— Elle est morte ? fit Schiavone à la vue du couteau ensanglanté.

— Non, répondit Cressida, mais cela vaudrait mieux peut-être.

— Ah ! fit le comte en frissonnant, qui donc êtes-vous, madame, pour oser exprimer un semblable souhait ?

— Je suis sa mère ! dit Cressida.

— Vous êtes Paula Severino ? demanda Schiavone.

— Oui, et puisque nous voilà tous animés du désir de la retrouver, jurez-moi que, si nous échouons, vous m' aiderez pour la vengeance.

— Je vous le jure !... répondirent le comte et Schiavone en étendant la main.

— O César!... fit la Vanoza avec un sanglot, pourquoi es-tu mon fils!...

Le comte, la Cressida et Schiavone, et ensuite Pasquin, abandonnèrent cette villa maudite à la bande de Zambulo, laquelle se mit à la piller sans

vergogne.

Ribaldo put parvenir à la saisir au passage et voulut l' entraîner, mais la Cressida se jeta sur lui et l' empêcha d' avancer.

— Misérable, fit-elle d' une voix sourde de fureur, tu ne l' auras pas !...

— Parle diable, lâchez-moi, madame !... s' écria Ribaldo.

— Plutôt la mort!

— Eh bien ! c' est vous qui l' aurez voulu ! dit Ribaldo en saisissant son poignard d' une main, tandis que de l' autre il retenait toujours la jeune fille.

Mais la Cressida s' était tout à coup baissée, et, ramassant le couteau jeté précédemment aux pieds de César par la jeune fille, elle se releva ; puis, d' une main dont la force était quintuplée par l' amour maternel, elle le plongea dans la gorge du sbire.

Ribaldo poussa un effroyable cri de douleur, et lâcha Leona en même temps que son poignard, mais il se jeta à son tour du côté de la Cressida, et lui saisissant un bras, s' y cramponna avec une telle énergie, celle de la mort, qu' il le lui broya.

La Cressida, vaincue par les émotions poignantes de cette scène rapide, s' affaissa sur elle-même et tomba évanouie.

— A moi, monseigneur !... s' écria Ribaldo d' une voix éclatante en s' élançant au dehors ; mais il n' avait pas fait trois pas dans le salon voisin qu' il tomba à la renverse et expira.

Cependant le bruit de la lutte extérieure avait redoublé. Leona, jugeant que le plus pressé était de fuir, et comptant bien que sa mère saurait la rejoindre, traversa les salons et descendit les escaliers en chancelant, comme insensée ; mais au bas des degrés elle se trouva tout à coup en présence de don César et de Michelotto, qui revenaient l' épée à la main et rugissants de fureur.

Elle voulut remonter ; mais saisie aussitôt par ces deux hommes, elle fut emportée à travers les chambres, et bientôt une porte secrète, cachée dans les boiseries d' une grande salle, glissa dans l' épaisseur du mur. Une bouffée d' air humide et glacé se répandit dans l' atmosphère, et Leona ferma les yeux. Cette fois, elle se sentait perdue.

La porte du souterrain se referma sur les ravisseurs.

La porte de la villa avait cédé sous les coups des assaillants, et c' était devant l' irruption de ces hommes que don César et Michelotto reculaient.

Giovanni et Schiavone, abandonnant la villa aux compagnons de Zambulo, ne se préoccupaient que du soin de trouver Leona. Ils délivrèrent

ainsi donna Rosa, qui les conduisit à la chambre de la jeune fille. La Cressida était à terre, et aux bruits des nouveaux arri-

CHAPITRE XXXIII

L’ ŒUVRE DES TÉNÈBRES

Le souterrain conduisait au Vatican ; c’ était un des embranchements de ce fameux chemin couvert, par lequel le pape Clément VII parvint plus tard à s’ évader, lors du siège de Rome par le connétable de Bourbon, en 1527.

Don César déposa Leona sur le lit de sa chambre secrète, et envoya au plus vite Michelollo chercher le juif Corozaïm.

Ce juif, dont nous n’ avons entrevu jusqu’ à présent qu’ une pâle silhouette, était un des plus riches argentiers du Ghetto. S’ il était connu déjà pour avoir traité souvent des opérations de finances avec Alexandre VI, qui, comme on le voit, ne nourrissait pas de trop grands préjugés à l’ égard des descendants des mécréants qui n’ avaient pas craint de mettre à mort le Dieu dont il s’ intitulait le représentant sur la terre, il avait encore d’ autres droits à l’ attention du lecteur.

Non-seulement il lisait très-couramment dans les astres, mais il possédait des connaissances infinies dans ce qu’ on appelait alors la science des drogues et des simples, — laquelle science nous désignons aujourd’ hui du précieux mot de chimie.

Michelotto ne fut pas longtemps absent : le Ghetto n’ est pas d’ ailleurs très éloigné du Vatican ; mais, de plus, il avait trouvé le juif debout et étudiant sérieusement, avec la conviction du savant dont les calculs ont été souvent vérifiés par l’ événement, la conjonction des astres de la nuit.

— Corozaïm, fit don César en se levant à l’ entrée du juif, et désignant Leona qui, brisée par toutes ces émotions, n’ avait pas rouvert les yeux, — il faut que celte jeune fille...

— Ah ! fit le juif en s’ avançant vers le lit, c’ est bien cela : la conjonction de Pallas n’ a pas menti, et Mars et Vénus se sont prononcés d’ une manière extraordinaire.

— Que veux-tu dire ?...

— Monseigneur, au moment où don Michelotto est venu me faire connaître votre volonté, mon attention était fortement occupée par la marche de la constellation qui a l’ honneur d’ être vôtre.

— Et que disait cet astre ?... demanda don César en souriant avec mépris.

— Monseigneur, dites-moi d’ abord si cette jeune fille tient à vous par les liens du sang.

— Non, fit vivement don César ; — mais il se ravisa aussitôt, car il oubliait de qui Leona était fille : — C’ est vrai, reprit-il, je n’ y pensais pas, elle est, en effet, ma... parente.

— Eh bien ! monseigneur, l’ influence de l’ astre de l’ un de vos parents était cette nuit très-manifeste sur votre étoile : il y a danger.

— Danger, dit César en haussant les épaules, pour qui ?

— Pour vous, monseigneur, prenez garde !

— Eh bien ! puisque tu sais si bien voir le mal, tu dois connaître également le remède ; quel est-il ?

— En supprimant la cause, l’ effet n’ a pas lieu.

— Alors, à ton compte, il faudrait trancher le fil, à peine tissé, des jours de cette enfant ? C’ est de la folie, maître Corozaïm.

— Non, mais de la prudence.

— Et c’ est à moi que tu oses conseiller des choses si contraires à mes habitudes ! Est-ce que j’ ai jamais été arrêté dans mes entreprises par le sentiment de la peur ? N’ ai-je pas continué de briser les obstacles, quels qu’ ils soient ?

— Eh bien ! monseigneur, c’ est précisément parce que je sais cela que je vous dis en cette circonstance : n’ hésitez pas.

— Assez, maître, dit César avec impatience, je ne crois pas à tes prédictions ; ta science est menteuse et ne supporte pas l’ examen qu’ en peut faire un esprit solide et vigoureusement trempé. Quelque bonne volonté que j’ aie essayé d’ y apporter, je n’ ai jamais pu admettre pour vérité l’ art mensonger de prédire l’ avenir par les aspects, les positions et les influences des corps célestes.

— Monseigneur, il y a eu tout à l’ heure opposition sextine...

— Assez, te dis-je, je ne veux ni de ton jargon ni de tes calculs. Ce n’ est pas à ta prétendue connaissance des constellations que je fais appel en ce moment, mais à ta science plus positive des lois naturelles.

— Monseigneur, encore une fois, ne rejetez pas mes avis, ils sont l’ expression de la vérité.

— Et de l’ intérêt de les divers commerces, j’ en suis sûr, car ma vie t’ importe peu.

— Votre vie m’ est plus précieuse que celles de millions d’ hommes, car j’ ai lu dans votre destinée, et j’ y ai vu pour moi la source de richesses incalculables.

— Ah ! ah !... je savais bien que ta cupidité était en jeu... mais tu disais avoir lu dans ma destinée...

— Votre étoile brille d’ un éclat extraordinaire depuis que les nuages qui la cachaient presque constamment se sont dissipés à tout jamais.

— A tout jamais ? Et depuis quand la disparition de ces nuages ?

— Depuis la nuit du 14 au 13 juin.

— Tais-toi !... fit César, que cette date parvenait toujours à troubler.

— Monseigneur, croyez aux avertissements des astres. Je vous le répète, cette jeune fille est placée fatalement sur votre route, c’ est le grain de sable qui peut faire chavirer la barque de votre fortune.

— Et de la tienne, maudit ! fit César en riant ; allons, tu pourrais bien avoir raison !... Mais regarde Michelotto, il paraît que tes savantes divagations n’ ont pas eu le don de l’ intéresser prodigieusement, car il dort du meilleur sommeil. Holà ! Michelotto!

Le sbire se réveilla en sursaut, sous la main amicalement pesante de son maître, et se frotta les yeux.

— Allons, à l’ œuvre ! dit don César.

Don Michelotto se leva, et s’ avança vers un panneau de la chambre sur lequel étaient sculptées les armes de Borgia, qui sont d’ or à la vache passante de gueules. Il appuya légèrement un doigt sur une des cornes de la vache, et cette corne s’ enfonça dans la tète ; en même temps il appuya fortement le pied sur une pédale qui venait de jaillir du mur, à deux ou trois pouces du plancher.

Un bruit de lourd contre-poids se fit entendre, et une porte s’ ouvrit, par laquelle il s’ échappa comme une forte odeur de résine et de liqueurs en fermentation. Don Michelotto prit un flambeau, et entra dans la chambre à laquelle donnait accès cette porte, et éclaira une quantité considérable de fioles de toutes grandeurs, de bocaux de toutes contenances, rangés et étiquetés soigneusement sur des étagères fixées contre les murs.

Au milieu de celte chambre était une table surmontée de balances de cuivre et surchargée de livres et de parchemins.

Corozaïm entra dans ce laboratoire mystérieux en frottant ses mains ridées.

Il y fut suivi de Michelottto et de don César.

— Monseigneur, s’ écria le juif, réjouissez-vous : j’ ai enfin trouvé un agent actif et sûr, un de ces secrets qui valent le pesant d’ or d’ un homme et que vous apprécierez à sa valeur, j’ en suis certain.

— Qu’ est-ce donc ? demanda César, qui, sans fermer la porte du laboratoire, écoutait s’ il ne venait aucun bruit de la chambre où il laissait Leona.

— Monseigneur, je prends un porc ou un sanglier, — le sanglier est préférable, — et je lui fais boire un demi-verre de certaine substance. Aussitôt ingurgitée, je fais suspendre l’ animal à une solive par les pieds de derrière, et dans cet état on le roue de coups de bâton. Le sanglier devient furieux, puis enragé. De sa gueule s’ échappe une bave épaisse et verdâtre, recueillie avec soin, et qui, desséchée et réduite en poudre, a des effets surprenants. Malheureusement je n’ ai pu encore l’ expérimenter que sur des chiens.

Et l’ exécrable savant poussa un soupir de douleur en montrant une petite fiole.

— C’ est là ce fameux secret ? demanda César en l’ examinant avec attention.

— Oui, monseigneur.

— Et quelle est la substance que tu fais avaler à ton sanglier ?

— Ah ! monseigneur, c’ est quand vous aurez reconnu l’ excellence de cet admirable agent de destruction que nous causerons de cette substance et du prix que j’ y mets.

— Eh bien ! je te promets de l’ expérimenter bientôt, fit César avec un sourire sinistre.

— Tout de suite, monseigneur, si vous voulez.

— Tais-toi, misérable!

— Don César rentra dans sa chambre, jeta un regard triste sur Leona et referma ensuite sur lui la porte du cabinet.

Ce cabinet, dont personne n’ eût pu certifier l’ existence et encore moins préciser la situation, était cependant bien fameux à Rome. C’ était là que la famille des Borgia préparait ces poisons devenus célèbres dans les annales du crime.

Le lendemain matin, le comte Caraccioli faisait ses préparatifs de départ. Il voulait se rendre en toute hâte à Venise, car il renonçait à invoquer l’ aide du pape ; et quant à s’ attaquer personnellement à don César, il savait, par l’

expérience de tant d' autres, qu' il était aussi difficile de lutter avec lui de ruse qu' insensé de prétendre l' appeler en champ-clos.

Le malheureux Caraccioli comptait sur l' amour de Leona pour résister aux tentatives de don César, et se persuadait qu' il avait le temps de négocier officiellement par l' entremise du gouvernement vénitien.

Les chevaux étaient prêts, et il donnait ses dernières instructions à Schiavone, qui, aidé de Pasquin et de quelques amis habiles, devait épier toutes les démarches de César, lorsqu' un assez grand bruit retentit tout à coup dans la cour de sa maison.

Il mit la tête à la fenêtre, et poussa un cri d' épouvante.

Deux hommes, accompagnés d' une foule nombreuse, amassée simplement dans un but de curiosité, venaient de déposer au milieu de la cour un brancard sur lequel était une femme dont le visage pâle avait l' immobilité de la mort.

C' était le corps de Leona.

Peindre la douleur de Giovanni et de Schiavone serait chose superflue. Cet événement inattendu, cet horrible dénoûment d' une aventure ténébreuse, venant tout à coup renverser tous les projets enfantés déjà par l' imagination du comte, qui se flattait de pouvoir réussir à arracher sa fiancée des mains de l' infâme Borgia, il n' en fallait pas davantage pour ébranler la raison d' un homme moins fort.

Quand il arriva auprès du corps de Leona, les porteurs avaient
disparu. Aidé de Schiavone, il le transporta dans la salle principale de la maison, et quand ils curent épuisé en vain leurs voix à rappeler à la vie cette adorable enfant, ils relevèrent spontanément la tête en entendant marcher dans la salle.

Un homme d' apparences douces et simples était devant eux.

Le comte reconnut en lui l' abbé Berolla, le secrétaire de l' ex-cardinal de Valence.

— Monsieur le comte, lui dit Berolla d' une voix grave, cette dame, qui m' est inconnue, s' est donné la mort elle-même... le poison...

— Oh !... fit le comte en sanglotant.

Mais bientôt il releva la tête avec fierté en pensant que la généreuse fille avait préféré la mort à la honte.

— Monsieur le comte, reprit l' abbé, madame Vanoza m' a envoyé vous dire que, par ses ordres, le tombeau de monseigneur le duc de Gandia venait d' être ouvert.

— Merci, monsieur, répondit Giovanni.

L’ abbé se retira, laissant ces deux hommes abîmés dans l’ immensité de leur douleur.

— La pauvre enfant... fit le comte en serrant la main de Schiavone par-dessus le corps virginal de sa fiancée, elle reposera du moins auprès de son père.

— Et la vengeance ?... demanda Schiavone avec énergie.

— Nous y songerons demain, sois tranquille, répondit le Vénitien.

CHAPITRE XXXIV

ITALIENS ET FRANÇAIS

Le surlendemain, conformément à la coutume italienne, le corps de la pauvre Leona fut conduit, le visage découvert et la tête couronnée de roses blanches, symbole de sa pureté, à l' église Santa Maria del Popolo. Elle fut descendue dans le caveau funèbre où reposait déjà son père, l' infortuné duc de Gandia.

Le même jour, M. de Villeneuve, ambassadeur du roi Louis XII, avait remis au pape les lettres patentes par lesquelles Sa Majesté Très-Chrétienne faisait son fils duc de Valentinois, et le soir même don César était parti pour la France.

Le cardinal de la Rovera l' y avait précédé, porteur de la bulle du divorce.

Le nouveau duc s' était réservé la bulle de dispense par laquelle Alexandre VI consentait au mariage de Louis XII avec Anne de Bretagne, sa parente.

La cour était alors à Chinon, à dix lieues au sud de Tours.

Le fils du pape y fit une entrée royale. C' était le mercredi 18 décembre.

Les premiers gentilshommes de la cour étaient venus jusqu' au bout du pont élevé sur la Vienne, pour lui faire honneur. Ses richesses, déjà immenses, lui avaient permis de déployer en cette circonstance une magnificence inouïe, dont Brantôme nous a laissé le naïf récit, réduit, dit-il, en prose au plus clair et net langage, d' après des *rimes* trouvées par lui dans le trésor des archives de sa famille.

C' étaient d' abord soixante-dix mulets, menés en main, harnachés magnifiquement, les uns couverts de housses de soie, les autres de drap d' or ras ou frisé, portant coffres et bahuts de bois précieux contenant les présents que le duc comptait offrir à la fiancée dont le roi lui avait fait promettre la main par son ambassadeur.

Après venaient seize coursiers harnachés en guerre, menés en main également, et suivis de dix-huit pages à cheval, vêtus de velours et de satin.

Deux d' entre eux, vêtus de drap d' or fin, excitaient vivement la curiosité. Ils étaient d' une beauté surprenante, et leurs formes mignardes

donnèrent fort à penser aux dames ; mais il y eut des méchantes langues qui prétendirent que ces deux pages n' étaient autres que des mignonnes ; — tandis que d' autres, moins indulgents à la vue de ces beaux fils d' Italie, osèrent hasarder des suppositions moins longues d' une syllabe.

Marchaient ensuite à l' amble, cette allure étudiée pour la douceur des promenades et la sensibilité des dames, six belles mules enharnachées de selles à planchettes et vêtues de housses de velours cramoisi, menées par des laquais vêtus de même. Deux mulets porteurs de coffres exquis et couverts de drap d' or excitaient les conjectures : ce ne pouvaient être que les pierreries du duc, disaient les uns, des bulles d' indulgence ou de saintes reliques, prétendaient les âmes dévotes. Et l' on sait qu' Alexandre VI tenait marché ouvert d' indulgences, et qu' en ces temps de crédulité et de superstition c' était l' un des moyens les plus sûrs de remplir son trésor sans cesse mis à sec.

La maison du duc se composait de trente gentilshommes des premières familles d' Italie, vêtus d drap d' or et d' argent, les uns à la
mode de France, les autres à la mode d' Espagne, pour faire honneur au roi et au roi de Naples.

Des musiciens non moins richement montés et vêtus précédaient vingt-quatre camerieri, lesquels entouraient le duc de Valentinois, marchant côte à côte avec le cardinal de Rouen.

Don César était monté sur un superbe coursier, harnaché fort richement avec une robe à bandes de satin rouge et de drap d' or, — étoffe dont, par parenthèse, Brantôme ne peut comprendre la façon dont elle fut tissue, cette robe du cheval, brodée de pierreries et de perles. La toque de César était ornée de douze rubis, sur deux rangs, de la grosseur du pouce, jetant un grand éclat, continué par une véritable constellation répandue sur sa barrette : ses bottes mêmes étaient *lardées* de cordons d' or et de perles:

Et un collier, pour en dire le cas,

Qui valait bien trente mille ducas.

Nous ne parlons pas de vingt-quatre autres mulets et de dix chariots dont les roues criaient sous le poids des bagages de toutes sortes.

Le roi était avec toute sa cour aux fenêtres du château, et quand il vit tout cet attirail monter la colline et s' avancer vers lui, il se laissa aller à dire que tout cela était trop pour un petit duc de Valentinois ; mais les plus rapprochés virent bien qu' il se moquait jaune et qu' il lorgnait toutes ces richesses d' un œil avide.

— Après tout, ajouta-t-on tout bas, il faut bien supporter le faste d' un prince, quel qu' il soit, quand ce prince apporte une bulle qui permet de se parjurer.

— Il faut, dit un capitaine, que ces Borgia aient dévalisé le sultan en personne, pour que l' un d' eux fasse tant d' étalage.

Mais ce qui fit crier le plus, par exemple, la tourbe des courtisans envieux, c' est que l' on s' aperçut que les seize coursiers, harnachés en guerre, chose extravagante et jusqu' alors inconnue dans la chrétienté, avaient aux pieds des fers d' or massif et les six mules des fers d' argent.

Et le pire, ce qui ne fit pas rire tout le monde, c' est qu' en arrivant au château, et vu, sans doute, la difficulté de la montée, il se trouva que presque tous ces coursiers étaient déferrés.

Un écuyer du roi voulut faire rechercher ces fers précieux ; mais don César le pria de n' en rien faire.

— Je n' aurais jamais osé faire largesse au bon peuple de Sa Majesté Très-Chrétienne, dit-il, c' est Dieu qui s' en est chargé.

Cette munificence gagna aussitôt au duc les cœurs d' un grand nombre de seigneurs, affriandés par cet or ultramontain, et deux jours ne s' étaient pas écoulés qu' il avait autant de courtisans que le roi lui-même.

Cependant, il y avait un nuage entre Louis et don César. Le roi, en lui octroyant l' investiture de la ville de Valence, érigée en duché, avec vingt mille livres de revenus, en outre des vingt mille autres livres pour l' équipement d' une compagnie de cent lances qu' il lui donna, comptait bien sur du retour. Or, César voulait ruser.

Il prétendait épouser dona Carlota, fille du roi de Naples, préférablement à cette autre Carlota, qui n' était que la fille du roi de Navarre ; de sorte qu' il avait résolu de ne livrer la dispense qu' après avoir obtenu du roi la satisfaction de ses désirs. Or, l' évêque de Ceuta, un Portugais, nonce du pape auprès de la cour de France, avait confié à Louis XII que cette dispense était entre les mains de don César, bien qu' il feignît d' en attendre toujours l' expédition de Rome.

Louis XII n’ en demandait pas davantage, et, appuyé par une délibération des plus fameux théologiens, il procéda à son mariage et épousa Anne de Bretagne.

César dévora sa mortification, mais il se vengea de l’ évêque de Ceuta. Ce fut sur ce prélat indiscret qu’ il étudia les effets de cette poudre, étrangement obtenue de la rage d’ un sanglier, et que lui avait confiée Corozaïm.

Malgré ses griefs, le roi de France fit constamment fête et rendit tous les honneurs possibles au fils du saint-père ; toutefois la princesse de Naples refusa hautement d’ épouser le duc de Valentinois, et la réponse qu’ elle fit à celte occasion avait de quoi couvrir encore César de confusion, s’ il n’ eût eu un front d’ airain et, surtout, la volonté arrêtée de faire bon marché des moyens, pourvu qu’ il en vînt à ses fins.

C’ est alors que revint sur l’ eau le projet du pape, projet plus réalisable : et dona Carlota d’ Albret, la fille du roi de Navarre, ne fit aucune difficulté d’ épouser « ce prêtre, fils de prêtre, sanguinaire, fratricide et infâme, » comme avait osé dire la fille du roi de Naples.

Le lendemain du mariage, don César était enfermé dans un cabinetde l’ appartement mis à sa disposition par le roi, en compagnie de don Michelotto et de l’ abbé Berolla, son secrétaire. Celui-ci était assis devant une table et écrivait sous la dictée du duc.

— Où en êtes-vous, Berolla ? demanda don César, — ou plutôt relisez-moila dernière page.

Le secrétaire lut ce qui suit. C’ était une lettre adressée au pape ;

« Après la cérémonie de la remise de la barrette à monsieur de Rouen, le roi Louis s’ enferma avec moi et remit en question la négociation d’ un mariage avec l’ infante Carlota. Assurément cette union avait de quoi flatter mes projets, et me donnait en quelque sorte des droits à la succession au trône de Naples, mais j’ avais eu vent de certaines répugnances du roi Frédéric à ce sujet ; de sorte que je manifestai à Sa Majesté Catholique le désir de voir d’ abord cette princesse se prononcer sur ce grave sujet. Bien m’ en prit, très cher père, car dona Carlota fit à la proposition une réponse tellement insultante, que j’ ai conçu le plan d’ une invasion dont je vous parlerai : invasion que me facilitera le roi Louis, j’ en ai l’ assurance, car il a aussitôt ramené ses vues sur une autre Carlota, celle dont vous m’ aviez parlé à Rome, la sœur du roi de Navarre. Félicitez-vous, mon père, tout marche à merveille, et la fortune me comble de ses faveurs. Carlota d’

Albret est aujourd' hui duchesse de Valentinois, et dans quelques heures le roi va me conférer l' ordre de Saint-Michel, le premier et le plus respectable de la couronne de France... »

— Nous en sommes restés là, monseigneur, dit le secrétaire qui s' était arrêté.

— Eh bien ! mon ami, nous continuerons ce soir avant le coucher. Laissez-moi seul avec don Michelotto et faites-vous rendre compte de ce qui sera dit à mon sujet chez Sa Majesté ou ailleurs. Vous n' aurez qu' à prononcer le mol *nihil* à tous ceux qui désireront m' approcher pour qu' ils vous instruisent aussitôt. Surtout ayez bonne mémoire jusqu' à ce soir, et soyez discret.

— Monseigneur sait bien que j' ai plutôt des oreilles qu' une langue.

— Allez, allez, mon ami, fit César en le congédiant d' un geste affectueux.

L' abbé s' inclina et sortit.

— Tiens, Michelotto, dit César en le suivant des yeux, voilà un homme précieux et comme les princes doivent les choisir s' ils veulent demeurer entiers.

— Homme de plume ! fit le capitaine avec une moue dédaigneuse.

— Homme de plume, oui, mais cœur dévoué, tombeau de ma pensée.

— Eh ! monseigneur, qui sait ? L' avez-vous mis en face d' un quintal d' or, ou en présence de la torture ?

— Allons, ne sais point jaloux. J' estime les hommes de plume comme Berolla, mais j' aime les hommes d' épée comme don Michelotto, dit le duc en lui passant familièrement la main derrière la tête.

— Monseigneur, je suis un rude homme de guerre, et j' ai peu l' habitude des paroles emmiellées ; mais vienne l' adversité, et vous me jugerez!

— Ne vas-tu pas t' attendrir ? — Et puis, que parles-tu d' adversité ?... Es tu fou ? Est-ce que l' adversité peut m' atteindre, moi ! Regarde un peu si, depuis que je suis au monde, quelque chose a tourné contre moi. Je parle des grandes affaires, et non des bagatelles. La fortune a-t-elle cessé un instant de me favoriser ? Tout n' a-t-il pas réussi au delà même de mes désirs ? Va, crois-moi, brave Michelotto, le malheur ne m' atteindra pas ! J' ai dans mes mains un monde d' éléments divers ; ils serviront à consolider ma puissance et à augmenter l' éclat de mon nom, jusqu' à le rendre le plus redoutable et le plus illustre de mon siècle. Je sens en moi une force

immense : cette force veut déborder, elle brisera les obstacles, elle franchira toutes les distances ; elle me pousse, je dois marcher en avant, je marcherai.

— Monseigneur, Goliath fut abattu par une pierre, parce qu' il n' avait pas assez enfoncé son casque sur son front. Baissez la visière du vôtre.

— Que veux tu dire par là ? demanda le duc de Valentinois en fronçant le sourcil.

— Ce qui perd les hommes forts, les hommes comme vous, ce ne sont jamais les entreprises gigantesques, — mais les mesquines embûches de la haine ou les ressentiments fiévreux des passions heurtées.— Rappelez-vous Leona. Le comte de Caraccioli est Vénitien, et les Vénitiens sont experts en trahisons.

— Ne me rappelle pas ces noms-là. Le nom de Caraccioli surtout me fait bouillir le sang dans les veines, et Leona !... Rage et impuissance ! Oui, tu avais raison, les hommes les plus forts sont petits devant les passions.

— L' amour est une fièvre maligne dont on se guérit par la possession.

— Ne me parle pas de cela, te dis-je !... fit César avec emportement. L' amour, sotte chose en effet, et pourtant immense pouvoir !... Michelotto, as-tu jamais cru à l' amour ? non, n' est-ce pas ? — Dans ta vie, as-tu aimé quelqu' un, as-tu senti ton sang bouillonner à la seule vue de l' être adoré ? as-tu été jaloux, jaloux de tout, — même d' une ombre ? jaloux jusqu' à tuer, jusqu' à pleurer... Oh ! non, ne me réponds pas, car tu n' as jamais aimé comme cela, toi !

— Non, certes ! fit le sbire en haussant les épaules, et si ce que j' appelle mon cœur avait jamais pu se laisser dominer par de telles faiblesses, je me fusse arraché la poitrine pour le donner à dévorer à quelque chien galeux.

— L' amour, belle guenille, ma foi ! c' est un serpent qui
se mord la queue ! Il abrutit une intelligence plus rapidement que ces poisons d' Orient que vendent les juifs du Ghetto, et que confectionne votre Corozaïm damné!

— De sorte que tu n' y crois pas ?

Michelotto redressa sa haute taille et secoua sa rude chevelure à la manière d' un lion.

— Un jour, monseigneur, dit-il d' un ton doctoral, je n' avais pas un sou en poche et je me creusais la tête pour arriver à remplir mon estomac, qui criait depuis trente heures pour le moins : c' était à Rome, lors de l' entrée du roi Charles VIII ; la famine désolait la population, et il n' y avait pas moyen de conquérir la moindre bouchée à la pointe de son épée, vous vous

le rappelez. Par bonheur, j' avisai une masure abandonnée, où je m' installai avec l' intention placide de chercher dans le sommeil un repas imaginaire, lorsque, au bout d' une heure, j' aperçus plusieurs gros et respectables rats qui grignotaient une vieille tapisserie ; leur exemple m' encouragea, et, dédaignant leur festin, je m' emparai des plus gras de la bande. Ma foi, je vous avoue que je trouvai leur chair excellente. — En amour, je fais de même ; je paye une ribaude et je m' en contente ; je me figure que je l' aime jusqu' au lendemain, et, quand je sors de son taudis, je m' appartiens et je suis toujours libre. — J' ai vu avec peine votre engouement pour celte petite Leona.

— C' est vrai.

— D' autant plus que Caraccioli se tait, et bien qu' il y ait longtemps déjà que ces événements se soient passés...

— Où est-il à présent, ce Caraccioli ?

— A Venise, pardieu ! ce n' est que là qu' il se sent fort.

— Ce n' est pas lui qui m' inquiète, un homme comme lui a mille choses qui le détournent d' une passion, surtout quand l' objet de sa passion est supprimé ou... à peu près ; mais il a deux agents actifs et insaisissables, deux hommes que mes espions ne connaissent pas, ne peuvent joindre et ne peuvent, par conséquent, ni supprimer, ni acheter. — Quant à l' appui que Ciraccioli pourrait trouver dans le sénat de Venise, je suis tranquille de ce côté : il a déjà échoué, et, pour l' avenir... c' est encore plus certain, car la sérénissime république n' attend que mon consentement pour m' admettre au nombre de ses citoyens. Je n' ai qu' un mot à dire pour recevoir les lettres patentes qui me feront noble vénitien. Je le dirai, ce mot, après mon retour à Rome. — Quelle heure est-il, Michelotto ?

— Je ne sais, monseigneur ; il n' y a pas abondance d' horloges dans le château du roi de France.

— Il doit être bientôt l' heure de l' audience royale. Je passe chez la duchesse de Valentinois. — Dis donc, Michelotto, il y a quelques mois j' étais cardinal, et me voilà marié : que de chemin !

— Ou plutôt que de reculade ! dit le capitaine.

— Bah ! j' ai mon épée, qui vaut mieux que les clefs de saint Pierre. Quant à la duchesse, — il faut bien avoir des héritiers.

A sa grande surprise, mais aussi à son grand contentement, don César trouva chez la duchesse le roi de France. Louis fit mine de vouloir se retirer

; mais le duc de Valentinois vit bien qu' il n' était pas venu uniquement pour faire sa cour, et qu' il désirait être retenu.

— Mon cher duc, dit le roi, félicitez-vous : votre femme n' est déjà plus ni Navarraise, ni ma cousine ; elle est devenue Italienne, absolument, et toute disposée à me combattre, si besoin est !

— Est-il vrai, madame ? demanda César avec galanterie.

La duchesse s' inclina en signe d' assentiment, mais le roi reprit :

— Le diable m' emporte ! on voit qu' elle a déjà apprécié le mari que nous avons été heureux de lui donner, et qu' elle s' attend à commencer avec lui une brillante destinée.

— Sire, dit César, ma destinée est attachée surtout à la continuation des bonnes grâces dont Votre Majesté daigne me combler.

— Elle repose surtout sur votre épée, duc.

— Mon épée ne sera qu' un hochet brillant, pendu à mon flanc, si elle n' est pas étroitement unie à celle de Votre Majesté.

— C' est mon plus grand désir, croyez-le, mon cher duc, et la meilleure preuve est que nous avons voulu vous faire notre sujet et féal, en vous investissant d' un duché français.

Don César sourit finement et regarda le monarque.

— Sire, dit-il, je vois bien que, malgré toutes mes précautions, Votre Majesté veut que ce soit moi qui commence à promettre. Sire, le Milanais et Naples sont à vous de droit.

— Et non de fait, duc, car les Sforza sont encore à Milan, et l' Espagne commande à Naples.

— Sire, répliqua César, n' avez-vous donc jamais pensé que les limites naturelles de la France étaient les deux mers, les Pyrénées, les Alpes et... le Rhin ?

— Quelquefois, dit le roi.

— Avez-vous jamais pensé aux prétentions envahissantes de la maison d' Autriche, qui veut englober l' Italie entière dans son empire ?

— J' y ai songé souvent, dit le roi avec une sorte de tristesse.

— Sire, les souverains du Nord verront toujours d' un œil d' envie les riches provinces de la France et de l' Italie ; il y aura toujours
lutte entre les races du Midi et celles du Nord, et ce n' est qu' à la condition d' une union indissoluble entre l' Italie et la France que le monde sera tranquille. Unis d' intérêts et de volonté, les soldats de ces deux pays seront toujours assez forts pour lutter contre tous les autres, même coalisés.

— L’ Italie n’ est qu’ une agglomération de petits États se jalousant entre eux et qu’ une même pensée ne pourra jamais réunir pour une cause commune.

— Sire, commençons par rassembler les tronçons du corps. Il marchera ensuite, mû par la volonté que manifestera sa tête. Supprimons les éléments de discorde et de division, supprimons tous ces petits tyrans qui se partagent cette belle terre ; faisons, en un mot, ce qu’ a fait Louis XI, et, sur les débris de tous ces petits royaumes, impuissants et nuisibles, établissons une nationalité solide, un faisceau résistant, une barrière à l’ ambition des Allemands.

— Duc, le pape est de votre famille : là est recueil.

— C’ est le salut, au contraire. Avec sa coopération, je puis tout entreprendre : pas d’ entraves à craindre, il partage mes idées ; il veut une Italie grande et unitaire, seulement...

— Seulement ? demanda le roi.

— Il la veut pour lui. Il l’ aura, mais par moi.

— Ce qui signifie que son successeur...

— Sire, que je réussisse, et le successeur d’ Alexandre VI ne sera pas de ma famille... ni de la vôtre. Il y a, dans le sein du sacré collège, des cardinaux à ma dévotion et qui n’ ont jamais rêvé la tiare.

— Prenez garde : une fois sur le saint-siége, on n’ est plus Colonna, Orsini, Piccolomini, Malatesta ou Montefeltro, on est pape.

— Mieux que personne je vois de près ce que c’ est que la papauté, et je sais le moyen de l’ amoindrir sans rien lui ôter de sa grandeur.

— Le diable m’ emporte ! — on sait que c’ était le juron favori de Louis XII, — duc, quand j’ aurai le Milanais et Naples, je vous les donnerai, à condition...

— Achevez, sire...

— Ayons-les d’ abord, je vous le dirai après.

— Les Romagnes et Florence seront à moi dans un an. La compagnie de cent lances que vous m’ avez donnée, sire, vaut une armée ; car ce ne sont pas seulement les cent braves chevaliers qui combattront sous mes ordres et au premier rang de mes troupes, ce sera le nom de la France et celui de son roi.

— J’ en suis aise, duc. Ce n’ est pas d’ aujourd’ hui que la politique que vous voulez suivre est en quelque sorte la mienne. Je vois, comme

vous, les envahissements que la maison d' Autriche projette et son désir constant de recommencer à son profit l' empire de Charlemagne ; mais il faut que l' Autriche garde ses limites, que ces races germaniques ou slaves se contentent des régions que Dieu leur a départies. L' Occident s' opposera aux empiétements du Nord, c' est moi qui vous en donne la garantie, mais à la condition de marcher dans des vues communes et de ne s' occuper d' abord que de la question générale : les personnes et les partages viendront après.

— Sire, fût-elle réduite à une seule province, la France sera toujours considérée comme l' avant-garde des nations. C' est par elle seule que les grandes choses pourront se faire, et c' est pour cela que je suis venu à vous.

— Duc, ne changez pas de manière de voir et d' agir.

En ce moment dona Carlota se leva et s' avança entre les deux princes.

— Sire, dit-elle, je serai toujours là pour rappeler à mon époux la foi promise au grand roi qui, pour moi, a été comme un second père.

— Madame, dit galamment César, un aussi charmant auxiliaire est toujours sûr de son succès.

Le roi offrit la main à la duchesse de Valentinois et, suivi de don César, marcha vers la grande salle du château, où un trône avait été préparé. La nouvelle reine Anne les y attendait déjà, ainsi que toute la cour. Personne ne savait quelle était la cérémonie qui allait avoir lieu, mais la curiosité était vivement excitée.

— Messieurs, dit le roi, nous avons voulu, par un témoignage éclatant, rendre hommage au saint-siège, qui a répandu sur la France et sur nous le trésor de ses grâces et l' inappréciable don de ses indulgences. Nous sommes heureux de l' attachement que le noble duc de Valentinois porte à notre royale personne, et de la paternelle sollicitude du chef de l' Église pour le royaume de France. Nous n' oublierons jamais que la couronne relève du Très-Haut et de son représentant sur la terre ; aussi avons-nous l' intention de visiter quelque jour la ville sainte et de porter aux pieds du glorieux successeur de saint Pierre la pieuse assurance de notre gratitude et de notre soumission filiale. — Approchez, cher duc.

Don César, qui s' était placé à la droite du roi, sur un pliant disposé à quelque distance du trône, se leva et vint s' incliner devant le roi.

— Messieurs, continua le roi, nous avons résolu d' élever à la dignité de chevalier de l' ordre de Saint-Michel M. le duc de Valentinois, et c' est pour notre cœur une bien grande satisfaction de lui conférer

cet honneur au milieu de notre cour, entouré des nobles gentils hommes dont la plupart ont versé leur sang pour la plus grande gloire de notre royale couronne.

Un murmure approbateur courut dans la foule, et le maître des cérémonies fit agenouiller César sur les marches du trône. Louis XII, se dépouillant du riche collier de l' ordre qu' il portait, le passa au cou du duc ; après quoi, prenant l' épée nue des mains de l' officier tenant l' emploi du connétable absent, il en frappa trois fois l' épaule du duc, eu disant:

— Duc de Valentinois, je vous fais chevalier. Relevez-vous et recevez l' accolade de votre cousin et fidèle allié.

Pendant que le roi et don César étaient dans les bras l' un de l' autre, les courtisans éclatèrent en acclamations chaleureuses.

Le cardinal de la Rovera, placé dans un groupe à la droite du roi et derrière le siège qu' avait occupé César, se retourna vers don Michelotto, dont le costume magnifique, rehaussé d' or et de pierreries, rivalisait avec celui des plus grands seigneurs, et tous deux échangèrent un sourire.

— Voilà un collier de Saint-Michel qui coûtera gros à la France ! dit le cardinal de Rouen à M. de Villeneuve.

— J' en ai peur, répondit l' ambassadeur, car les Borgia n' acceptent rien pour rien.

Sauf quelques variantes de mots, ces deux réflexions étaient à peu près la traduction du sourire des deux Italiens. Mais le silence se rétablit.

— Sire, dit César, je n' aurai pas assez de toute ma vie pour conserver à votre gracieuse Majesté la reconnaissance et le dévouement que lui méritent ses inappréciables faveurs. Vous savez, sire, que notre très-saint père en Jésus-Christ a pour vous la plus haute estime et qu' il brûle de vous la témoigner grandement.

— Bientôt, monsieur le duc, reprit Louis XII, je serai en position de mettre à l' épreuve ce dévouement généreux que vous m' offrez. Depuis que je suis roi de France, un projet mûrit dans ma pensée, pensée déjà vieillie en moi et que les circonstances seules m' ont empêché de suivre. — Je n' ai rien tant à cœur que de recouvrer le duché de Milan, que je regarde comme mon patrimoine, et qui m' appartient légitimement, dit chef de Valentine, mon aïeule. Le défunt roi Charles VIII, sous un sage prétexte de *bien public,* me fit longtemps attendre des secours pour tenter cette revendication les armes à la main ; mais aujourd' hui, ma volonté fait loi, et je compte

partir sous peu de temps pour aller prendre possession de mon duché. Dieu veuille
que mon bon droit ne soit point forcé d' en appeler aux armes pour se faire respecter et reconnaître. — Du reste, les Milanais pouvaient repousser le duc d' Orléans ; leur intérêt leur commandera d' accueillir le roi de France.

— La cause de Votre Majesté est juste, la victoire facile, et le fruit qu' elle en retirera digne d' être acheté par de longs travaux. Mais quel prince oserait résister au premier et au plus puissant monarque de la chrétienté ? La gloire du nom français est établie dans le monde entier, et les armes de la France sont la terreur de toutes les nations [12].

— Vos éloges à la valeureuse nation que je gouverne, mon cousin, me touchent le cœur, et ce qui la mettra toujours en position de la mériter, c' est que son esprit et son essence sont toujours à la tête d' un mouvement généreux ; c' est que le sentiment de la justice et l' appui dû aux faibles sont écrits dans les lois de la chevalerie.

Un murmure de discrète approbation accueillit ces paroles du monarque, qui continua, en s' appuyant sur le pommeau de l' épée du connétable qu' il avait conservée:

— Après la conquête du Milanais, nous poursuivrons celle du royaume de Naples, que le roi Charles a laissée inachevée, et que la couronne de France revendique à aussi bon droit que nous personnellement le duché de Milan. La bataille de Seminara [13], que le comte d' Aubigny gagna, m' est un sûr garant de succès. Ferdinand n' a pas été rappelé par ses sujets, il a indignement volé ce royaume qui m' appartient ; et, quant à Gonzalve de Cordoue, qui fait sa force, je sais le moyen de neutraliser le génie de ce vaillant capitaine. Le roi Charles avait contre lui une ligue formidable : — l' empereur, le pape, le roi d' Aragon, Henri VII et les Vénitiens. — Moi, j' aurai avec moi, cette fois, d' abord les Vénitiens, puis le roi d' Espagne, et, selon vos promesses, duc de Valentinois, le saint-siége secondera mes armes. Avec ces éléments, le succès est encore certain. Si le roi Louis XII, parvenu au trône, n' a pas voulu venger les injures faites au duc d' Orléans, il n' a garde d' oublier ce qui lui est dû.

— C' est sagement penser, sire, répliqua César, et ce sera non moins sagement agir. Dieu secondera les vues de son plus puissant serviteur.

— Messieurs, dit le roi en élevant la voix et s' adressant à l' assis-

lance, préparez-vous à entrer bientôt en campagne. Les plaines de l' Italie vont revoir vos escadrons, et sous ce beau soleil reluiront les casques et les épées.

En disant ces mots, Louis XII brandit son épée, et à ce geste la cour tout entière répondit par un cri unanime de : Vive le roi !

— Mon cher duc, reprit ensuite le roi en posant la main sur l' épaule de don César et s' en aidant pour descendre du trône, — nous sommes attendus à la sainte table, et nous espérons que vous voudrez bien communier avec nous : ce sera le gage étroit et fraternel de notre alliance.

— Votre Majesté va au-devant de mes désirs, répondit César.

Et tous marchèrent vers la chapelle, où s' accomplit un de ces pactes étranges que les superstitions de l' époque expliquent, mais qui n' en étaient pas moins violés lorsque la raison d' État ou le caprice l' exigeait.

Le soir, avant le souper, le cardinal de la Rovera et don César s' abordèrent.

— Eh bien ? fit le duc de Valentinois.

— Monseigneur, cette alliance va relever l' autorité d' Alexandre VI en vous donnant la moitié de l' Italie ; mais, prenez garde : une fois que les Français auront mis le pied en Italie, la difficulté sera de les en faire sortir.

— Ceci est mon secret, fit César en souriant.

— Duc, reprit Juliano, écoutez-moi. Je suis avec votre pensée et je veux votre triomphe, car je suis Italien avant d' être cardinal ; mais croyez-moi, si vous voulez vaincre, abaissez vos regards vers la terre, quittez un instant des yeux le but où vous marchez pour considérer le chemin qui y mène, et voyez-le semé d' écueils.

— Que voulez-vous dire ?

— Un homme loyal doit la vérité partout et toujours. Vous avez des ennemis puissants, un entre autres, le comte Caraccioli : celui-là, sa haine, son désir de vengeance peuvent s' endormir, mais s' il lui venait à l' esprit une pensée...

— Quelle pensée ?

— Le jour de notre départ de Rome, donna Vanoza, votre mère, m' a dit ceci : « Malgré qu' on l' ait portée en terre, est-il bien sûr que la fille de mon fils Francesco soit morte ? »

— Elle a dit cela ! s' écria César, dont le visage pâlit tout à coup d' une manière effrayante.

— Jugez, duc, de ce qui pourrait arriver si la même pensée venait au comte Caraccioli.

Don César frissonna.

Le soir même, il appela Michelotto.

— Tu vas partir pour Rome immédiatement, dit-il, et sans t' arrêter en chemin. Avant d' entrer dans la ville, tu entreras dans l' église de Santa Maria del Popolo. Là, tu te feras ouvrir le caveau de mon frère...

— Et puis, monseigneur ?

— Quand j' arriverai, tu me diras... ce que tu auras vu.

CHAPITRE XXXV

LES CAVEAUX DE SANTA MARIA DEL POPOLO

Lorsque Cressida était revenue à elle, dans la chambre de Leona et à deux pas du cadavre de Ribaldo, la villa était déserte. Son premier mouvement fut de bondir vers la porte et de gagner Rome à pied ; mais elle se dit bientôt que toute tentative serait inutile et qu' elle sacrifierait en vain sa vie, sans utilité ni pour sa fille ni pour elle-même. Elle connaissait bien César. La mort de Ribaldo lui garantissait du moins le secret touchant sa maternité, et pourvu que Leona pût le garder, elle avait la certitude de pouvoir faire servir cet incognito contre l' odieux ravisseur de sa fille.

Quand elle rentra à Rome, elle attendit le jour avec impatience et se rendit au palais de don César ; mais don César n' était pas visible pour elle. Elle comprit facilement que le Valentin lui gardait rancune de son manque de surveillance à la villa ; car s' il eût eu connaissance des liens qui l' attachaient à Leona, nul doute qu' elle ne fût déjà morte ou, pour le moins, enfermée dans un des cachots secrets du château Saint-Ange. Avec une courtisane, César ne se serait pas cru tenu à de grands ménagements.

Nous avons dit que son palais était situé au Campo di Fiore. Elle venait d' y rentrer, lorsque des chants funèbres retentirent au-dessous de ses fenêtres. Le fait se présentait fréquemment ; mais celte fois elle se sentit bouleversée jusqu' au fond des entrailles et se précipita vers la fenêtre. Elle jeta un cri déchirant.

Elle venait de reconnaître Leona, que des serviteurs du Valentin portaient, morte, au palais de l' ambassade de Venise. Sa première
impression fut la folie, une sorte de frénésie qui la fit bondir dans ses chambres, au grand effroi de ses nombreux laquais et servantes ; puis elle tomba, abîmée dans une douleur immense.

Le soir elle se rendit, masquée, chez le comte Caraccioli, et passa toute la nuit en prières auprès du corps de sa fille ; elle se plut à lui faire cette toilette suprême qui, en Italie, contribue à présenter la mort sous un aspect moins redoutable que chez nous, où le cercueil fermé et le linceul jettent l' épouvante dans les cœurs.

Elle baisa le scapulaire de la Vanoza, cette relique sans vertu à laquelle ne s' attachait qu' un souvenir vénéré, et le replaça sur la poitrine de la pauvre enfant, dont la mort n' avait pas altéré la beauté.

La Cressida devenait donc, dès ce jour, une nouvelle ennemie armée dans l' ombre contre don César ; et celle-là devait être d' autant plus dangereuse qu' elle avait résolu de dissimuler sa haine et de continuer auprès de lui son rôle de confidente et d' amie, afin de trouver mieux l' occasion de la vengeance. Il y eut une sorte de pacte juré, et, en l' absence du comte, Schiavone et Pasquino, retirés dans les profondeurs du Colisée, avaient promis d' obéir à la comédienne.

Le lendemain du jour où la Cressida vit descendre sa fille dans le caveau du duc de Gandia, une idée terrible lui vint, et cette idée, prit tellement corps, que bientôt elle ne put plus tenir en repos et résolut d' éclaircir les doutes affreux qui l' assiégeaient.

Don César était parti la veille au soir pour la France ; mais comme, avec lui, tout était possible, comme dans ses amours, de même que dans ses ambitions, il ne procédait pas à la manière des autres nommes, ce départ n' avait rien qui tranquillisât la malheureuse mère. De loin comme de près, les Borgia savaient commander le crime.

La nuit venue, Cressida revêtit des habits d' homme et se rendit au Colisée.

Grâce aux signes de reconnaissance employés, au milieu de la population interlope et nocturne de ces ruines, elle put trouver les deux amis. Schiavone dormait sur un des gradins, tandis qu' à deux pas de lui Pasquino griffonnait sur une tuile, au moyen de la pointe de son poignard, éclairé assez faiblement par les rayons de la lune.

— Mes amis, leur dit-elle, dès que le gondolier fut réveillé, il y a des choses horribles contre lesquelles la raison humaine se révolte souvent, mais qui, une fois admises, prennent les proportions d' une vérité. J' ai pensé, tout aujourd' hui, à une chose, et je compte sur vous pour arriver à vérifier si je me suis trompée.

— Qu' est-ce, madame ? demanda Schiavone.

— Vous avez aimé Leona, vous, Giorgio, reprit Cressida, et je suis étonnée que la même pensée ne vous soit point venue.

— Laquelle ? fit Schiavone que ce préambule avait déjà troublé.

— C' est que Leona n' est pas morte.

— Ah !... s’ écria le gondolier en se frappant le front, — il faut s’ en assurer.

— Tout de suite, partons.

— Hélas !... reprit-il, elle était bien immobile et bien froide, froide comme le marbre. Pasquino, qui a étudié, l’ a vue et n’ a point manifesté le moindre doute.

— L’ homme peut se tromper, même le plus savant. Vous ne savez pas que cette famille des Borgia a des poisons de tous genres, des poisons qui tuent lentement ou comme la foudre ; pourquoi n’ en aurait-elle pas qui donnent les apparences de la mort ?

— Don César avait Leona en sa puissance, pourquoi aurait-il voulu faire croire à sa mort ?...

— Pour se délivrer des criailleries et ménager Venise. Mes amis, il faut nous assurer que ma fille est bien morte ; vous m’ aiderez, n’ est-ce pas ?

— Nous vous aiderons, madame, mais absolument pour donner à votre âme la tranquillité dont elle a besoin ; car, j’ en ai la conviction navrante, nous ne verrons plus cet ange.

— Un instant, dit Pasquino, encore deux lettres à graver et je suis à vous.

El l’ ex-tailleur, se hâtant d’ achever sa besogne, relut une dernière fois les deux lignes qui apparaissaient sur sa tuile et se leva en l’ agitant.

— Voici, dit-il, qui fera demain au pape un fort désagréable réveil. La Cressida ne tenait pas en place, et permit à peine à Schiavone de descendre dans la chambre de Néron, où, disait-il, il allait prendre des objets indispensables. En effet, il revint bientôt avec deux leviers de fer qu’ il chargea sur son épaule, car Pasquino, toujours occupé de relire et d’ accentuer l’ inscription de sa tuile, se contentait de marcher à leurs côtés.

Au sortir du Colisée, ils allaient gagner Saint-Pierre aux Liens et de là le Quirinal, lorsque Pasquino, sous prétexte que c’ était plus court, car on n’ aurait pas trois collines à monter, déclara qu’ il fallait absolument prendre par le Campo Vaccino, la place Navone et la Ripetta pour gagner Santa Maria del Popolo. Schiavone, en sa qualité de Vénitien, ne put s’ opposer longuement à ce projet, et Cressida, malgré son impatience, dut se résigner à suivre cette route.

Pasquino marchait en avant et à pas précipités ; il riait tout seul, faisait des sauts de joie et brandissait sa tuile avec une énergie peu commune. Enfin, quand ils furent arrivés près de la porte de la place Navone, il fit prendre à ses compagnons nocturnes la petite rue où était située son

échoppe abandonnée, et s’ approcha de la statue mutilée dont nous avons parlé déjà et que, depuis la disparition du tailleur, le peuple appelait déjà Pasquin.

Pasquino déposa avec précaution sa tuile gravée sur le piédestal de la statue et se retira vivement du côté de la Cressida, à laquelle il offrit alors galamment son bras, car la route était encore assez longue.

— Que venez-vous de faire, ser Pasquino ? demanda la Cressida d’ une voix triste.

— Peu de chose en ce moment, mais demain, au point du jour, ce sera beaucoup. Un distique latin que j’ ai composé en l’ honneur du saint-père. Vous en entendrez parler, je vous le jure.

— A quoi bon ? fit la comédienne.

— A quoi bon ? Eh ! de pauvres vermisseaux comme moi n’ ont pas d’ autre arme que la satire et le ridicule ! Et, croyez-moi, madame, un vers bien satirique fait plus mal aux grands de la terre que la perte d’ une ville ou d’ un gros bataillon.

Ils étaient arrivés dans l’ église de Santa Maria, située, comme on sait, à la porte du Peuple. Derrière l’ église se trouvaient des pierres de taille en assez grand nombre, car des travaux intérieurs s’ y accomplissaient. Schiavone eut bientôt trouvé une échelle qu’ il appliqua contre une des fenêtres restée ouverte. Une fois dans l’ église, il ouvrit une petite porte latérale fermant en dedans, et Cressida et Pasquino entrèrent.

Schiavone avait assisté, déguisé en laquais de l’ ambassade, à l’ inhumation de Leona, de sorte qu’ ils ne perdirent pas de temps à chercher la dalle qui recouvrait l’ entrée du caveau. Aidés de leurs pinces, ils l’ eurent bientôt soulevée.

Un escalier roide s’ offrait devant eux ; mais l’ obscurité la plus profonde, le noir du tombeau régnait dans ce caveau souterrain.

Heureusement Pasquino avait étudié pour être prêtre, de sorte qu’ il était assez au fait des us sacerdotaux : en conséquence, il alla droit à l’ autel et s’ empara sans vergogne de l’ un des cierges de cire, qu’ il alluma à la lampe du tabernacle.

Ils s’ engagèrent tous trois dans l’ escalier. Pasquino marchait le premier, puis venait Schiavone, soutenant Cressida, dont les jambes tremblaient.

Au milieu du caveau, porté par de hauts tréteaux de fer, était le cercueil du duc de Gandia. Il y avait longtemps déjà qu’ après l’ exposition publique et la cérémonie religieuse on l’ avait soudé dans son enveloppe de

plomb.

A sa droite, sur des tréteaux moins élevés, était un autre cercueil, mais il était en bois de chêne et sa paroi supérieure, son couvercle, était restée appuyée contre le mur.

— C’ est là, dirent-ils tous trois en désignant cette bière ouverte.

Pasquino éleva son flambeau, et Cressida, s’ avançant péniblement, jeta les yeux sur ce funèbre objet.

Soudain, elle poussa une sourde exclamation, recula de deux pas, puis se précipitant de nouveau vers la bière, y plongea ses mains fiévreuses et tomba aussitôt entre les bras de Schiavone.

Elle tenait à la main le scapulaire de sa fille.

Pasquino et Schiavone jetèrent à leur tour les yeux dans le cercueil, et un double cri de stupeur et d’ effroi s’ échappa en même temps de leur poitrine.

Le cercueil était vide.

CHAPITRE XXXVI

LA GUERRE AUX BARONS

Après avoir reçu les heureuses nouvelles qui lui arrivèrent de France, Alexandre VI ordonna qu' on fit des feux de joie et qu' il y eût des illuminations dans Rome, où la cour et les étrangers intéressés à ce succès donnèrent à l' envi des marques de leur joie extravagante.

Et pour la circonstance, le pape distribua des indulgences. Quand nous disons *distribuer,* il serait peut-être plus prudent de dire *vendre* ; car ce n' est pas d' aujourd' hui que l' Église a le suprême talent de savoir octroyer ses faveurs.

Aussi, quand la lumière du jour eut succédé, le lendemain, aux torches, feux et lampions, tout le monde put-il lire, écrits ou plutôt gravés sur une tuile, des vers qu' une main inconnue avait déposés au pied de la statue qui, depuis la disparition du tailleur du quartier Navone, s' appelait décidément *Pasquin.* Ce n' était pas la première fois que pareille chose arrivait, et même, chaque matin, la foule
avait pris l' habitude d' aller voir quelle était l' opinion de la statue sur les affaires du jour ; absolument comme, du vivant du tailleur, on allait à son échoppe.

Voici quel était le sens du distique latin, éclos là pendant la nuit : il avait trait aux indulgences vendues, fort probablement, et présentait, disait-on, l' épitaphe anticipée du pape.

Les clefs, l' autel, le Christ, la chrétienté,

Furent vendus par Alexandre.

Il est vrai qu' on peut bien revendre

Ce que l’ on avait acheté.

Point n’ est besoin de dire si le distique eut du succès. Malheureusement, le préfet de Rome reçut l’ ordre de faire pendre deux hommes qui, bien qu’ ils ne se fussent jamais vus, *avouèrent* avoir collaboré pour cette œuvre d’ hérésie infernale.

La famille Borgia fut naturellement la première à recueillir les fruits de la satisfaction de son chef. Lucrèce avait été nommée non plus seulement gouvernante de la ville de Spolète, mais de tout le duché, avec les prérogatives, avantages et redevances y attachés. C’ était l’ ériger positivement en souveraine, car jusque-là elle n’ avait fait que de courtes apparitions à Spolète, qu’ elle ne possédait que de nom. Elle devait partir le lendemain du jour des illuminations, et en attendant qu’ elle vînt prendre le congé du pape, Alexandre avait fait venir son neveu, le cardinal Jean, lequel s’ était tout à fait apprivoisé.

— Beau neveu, lui dit le pape devant toute la cour assemblée, remerciez-nous de ce que nous avons résolu de faire pour vous. Notre intention est de vous investir de la haute dignité de légat *à latere* dans toute la chrétienté. — J’ ai donné l’ ordre qu’ un consistoire s’ assemblât à cet effet aujourd’ hui, afin que vos pouvoirs vous fussent remis au plus tôt. Vous partirez dès après-demain, et vous vous rendrez à Venise avec une commission d’ une importance extrême. Elle a trait à la prochaine entrée, en Italie, du roi de France. Je ne doute pas, cher neveu, que vos talents et votre habileté ne mènent à bien les négociations qui vous seront confiées.

— Je suis confus, très-saint père, répondit Jean, des bontés dont vous comblez votre serviteur indigne : croyez à toute la sincérité de mon dévouement. J’ emploierai, pour votre gloire et la réussite de vos projets, tout ce qu’ il y a en moi d’ énergie et de connaissances.

— J’ y compte bien, répliqua le pape en souriant. Vous êtes appelé, beau neveu, à remplacer mon bien-aimé fils César, et je me connais
assez en hommes pour me fier à vous. Je n’ ai point oublié l’ espèce d’ opposition que vous avez manifestée contre notre gouvernement, mais elle a confirmé en moi une opinion très-favorable pour votre mérite. Puissé-je être appelé, dans l’ avenir, à vous récompenser encore plus efficacement, en vous envoyant nous représenter auprès des cours et des gouvernements

étrangers ; j' honore en même temps le saint-siège et ceux vers qui vous vous rendez.

— Il y a longtemps, très-saint père, que je demandais au ciel que l' occasion de vous servir me fût donnée, répondit le cardinal avec humilité.

— Je veux, reprit le pape, qu' à l' occasion de votre départ une manifestation éclatante prouve à tous le cas que je fais de votre chère personne. Le sacré collège tout entier accompagnera Votre Éminence jusque hors des murs de la ville, et un grand nombre d' archevêques et d' évêques vous accompagneront pour imposer aux souverains vers qui vous allez le respect qu' ils devront au noble représentant du saint-siège.

— Ce me sera une occasion, très-saint père, de faire honneur à votre triple couronne, en déployant dans mon ambassade toute la magnificence possible ; et cette splendeur répondra, je l' espère, à la haute illustration de la noble famille de Borgia.

— Nous vous remercions d' avance, mon cher fils, et tâcherons à votre retour de trouver quelque moyen de vous témoigner notre pleine satisfaction. — Mais asseyez-vous auprès de moi, s' il vous plaît, et causons un peu de vos richesses, en attendant Lucrèce.

Le cardinal obéit, non sans une terreur subite et secrète ; car, par moments, il se demandait sérieusement si les richesses dont il regorgeait n' étaient pas la cause de toutes ces faveurs.

Bientôt arriva en grande pompe et appuyée au bras de son frère le prince de Squillace, donna Lucrezia Borgia. Un nombre infini de daines, de seigneurs et de prélats l' accompagnaient, qui devaient composer sa suite. Peu de jours auparavant, son mari, don Alphonse d' Aragon, était parti sans prendre congé du pape pour les terres des Colonna, dans le dessein de se retirer ensuite à Naples. Don Alphonse s' était aperçu que le saint-père rêvait peut-être pour sa fille une alliance plus avantageuse que la sienne, car il conspirait déjà ouvertement avec le roi de France contre le royaume de Naples.

Le pape reçut Lucrèce dans ses bras et la fit asseoir à la place du cardinal Jean. Puis, après quelques instants de causerie à voix basse, il la baisa au front et la fit lever pour les compliments officiels.

— Vous allez donc partir, princesse, dit-il, vous allez donc quitter cette cour dont vous faites le plus précieux et le plus bel ornement. Hélas ! chère princesse, mon cœur saigne cruellement de cette séparation, mais la

glorieuse mission qui m' a été donnée par le Seigneur exige que je me résigne aux plus durs sacrifices.

— Vous savez, très-vénéré père, répondit la blonde enchanteresse, que je n' ai jamais désiré le pouvoir, et que ma vie serait heureuse entièrement passée à écouler la voix harmonieuse de mes poètes et et les chants de mes musiciens.

— Il est temps de songer aux affaires sérieuses, donna Lucrezia. Votre frère don César travaille là-bas, auprès du roi de France, pour la plus grande gloire de notre maison ; il a besoin d' être secondé ici. J' ai besoin que le gouvernement de Spolète, dont je vous ai investie, soit uniquement livré à des mains pures et animées du véritable esprit qui me domine. La bonté de votre cœur, la généreuse élévation de votre âme, vos connaissances étendues me sont de sûrs garants de votre bonne administration, et je reconnais avec bonheur et fierté que Dieu a mis dans un faible corps de femme doué de la plus éclatante beauté qui se puisse voir, toute l' énergie et toute la science que peu d' hommes possèdent ou peuvent acquérir.— Allez, princesse, allez vers l' heureux pays de Spolète ; mes vœux et mes bénédictions vous y suivront.

Donna Lucrezia avança vers le pape un front que ses poètes proclamaient le plus pur de toute la chrétienté, — et cela avec raison, car il était impossible de trouver, par la comparaison avec les antiques les plus précieux, un plus admirable modèle de pureté artistique.

Alexandre VI mit un baiser sur ce front d' ivoire couronné d' or, avec tout le respect d' un amateur passionné du beau.

— Je veux, chère fille, ajouta-t-il, assister du haut du balcon à voire départ et vous donner une dernière bénédiction.

Donna Lucrezia descendit du palais. La place de Saint-Pierre était littéralement remplie par ses équipages ; elle monta à cheval au bas de l' escalier de l' église, accompagnée du regard de son père, assis sur le balcon du Vatican, entouré des plus hauts prélats et du cardinal Jean, lequel jetait sur les magnificences de la gouvernante de Spolète un sourire de dédain.

Le cortège de Lucrèce ne manquait cependant pas d' un certain faste, si nous en croyons Tomasi.

Un grand nombre de fourgons chargés de meubles magnifiques précédaient sa marche ; ensuite venait une mule sur laquelle on avait trouvé le moyen de placer un lit dans toute sa longueur, ri-

chement garni et doublé, avec une couverture de velours cramoisi, semé de fleurs d' or, aux riches coussins, et, par-dessus le tout, un dais *tout galant,* soutenu par des pages, — ce qui avait été imaginé afin que cette princesse pût s' y reposer et voyager à son aise, lorsqu' elle serait fatiguée du cheval. On avait mis sur une autre mule une selle à bras et à dossier, en forme de fauteuil richement brodé.

Marchaient ensuite la garde et la maison du pape, et le gouverneur de Rome avec un nombre considérable de soldats, après lesquels s' avança Lucrèce, chevauchant entre son frère Guiffry et l' ambassadeur de Naples.

Derrière venait un nombre infini de cardinaux, d' évêques, de seigneurs et de dames, marchant deux à deux, mais que Lucrèce congédia quand elle fut arrivée à Ponte-Molle.

Tous ces honneurs rehaussaient certainement la famille du pape ; mais, quant au respect et à la considération qui en devaient rejaillir sur la papauté, nous n' y croyons guère. Sans compter qu' à dater de ce jour, Lucrèce s' habitua à se voir entourée de semblables cortèges et que l' on vit, à la table du pape, des prélats la servir de leurs mains où brillait l' anneau consacré.

Pendant ce temps, le nouveau duc de Valentinois ne perdait pas de vue les desseins qui l' avaient conduit en France. Par son conseil, d' abord, une armée fut envoyée en Italie beaucoup plus tôt que ne l' avaient décidé le roi et ses conseils, devant laquelle, après quelques victoires, Ludovic Sforze s' enfuit précipitamment. Une fois Milan au pouvoir de ses troupes, Louis XII, qui était resté à Lyon, y accourut et y fit son entrée avec beaucoup d' éclat et de magnificence. Il était accompagné par le cardinal Jean Borgia, légat *à latere,* qui était venu de Venise, par les cardinaux de la Rovera et d' Amboise, par les ducs de Savoie, de Ferrare, et de Valentinois, par les marquis de Mantoue, de Montferrat et de Saluces, par les ambassadeurs de Venise et de Gênes, et par une foule d' autres seigneurs. C' était à qui lutterait de luxe et de somptuosité, et César ne cédait à personne par l' éclat et la dépense, sachant bien qu' il ne serait pas longtemps à en être dédommagé.

Ainsi, pendant que César Borgia se préparait, de Milan, à réduire les barons vicaires de l' Église qui étaient dans la Romagne, le pape s' occupait, à Rome, à chercher un prétexte pour autoriser cette entreprise et la colorer des beaux noms de droit et de justice. Or, on sait que ce ne sont jamais les prétextes qui manquent.

Pendant les guerres des Guelfes, partisans des papes, et des Gi-

belins, partisans des empereurs d' Allemagne, la plupart des villes de la Romagne, de la Marche et de l' Ombrie furent usurpées par plusieurs familles puissantes. Afin de s' en conserver la possession, ces familles en prenaient la confirmation tantôt des empereurs et tantôt des papes, selon qu' ils étaient ou plus forts ou plus faibles ; mais les papes ayant fini par triompher en Italie, ces familles reconnurent la souveraineté de l' Église et reçurent l' investiture de leurs nouveaux domaines, à la charge d' un tribut annuel et sous le titre général de vicaires de l' Église.

Les barons ne payaient plus le tribut depuis longues années : de là, juste ou non, le prétexte mis en avant par les Borgia ; si bien qu' une bulle déclara déchus tous ces petits princes.

Une fois Louis XII reparti pour la France, don César assiégea et prit Imola.

Puis, il se dirigea vers Forli. Un incroyable prestige commençait déjà à l' entourer. Quand on le voyait passer, sur les routes ou dans les villes, à la tête de ses cavaliers, l' épouvante gagnait les cœurs.

Il mit le siège devant Forli, où Catarina Sforza, femme et mère des Riari, s' était enfermée avec toutes ses forces. C' était une femme héroïque et qui refusa d' écouter toutes les sommations que lui fit le duc de Valentinois ; mais ses murailles tombèrent devant l' artillerie, et elle fut contrainte de se retirer dans la citadelle. Son courage ne put tenir longtemps contre la supériorité de ses ennemis, et, après un assaut terrible à la suite duquel toute la garnison fut passée au fil de l' épée, la généreuse femme fut faite prisonnière. Don César l' envoya au château Saint-Ange.

Le soir même de cette victoire facile, il devait y avoir grande fête au camp de don César, à laquelle assisterait son cousin Jean Borgia qui ne l' avait pas quitté depuis son arrivée de Venise, sanctionnant en quelque sorte par sa présence, en sa qualité de légat, tout ce qui se faisait au nom du pape. Avant l' heure du festin, don César s' était enfermé avec don Michelottodans un des petits compartiments de sa vaste tente.

— Tu as à me parler ? demanda le duc dès qu' ils furent seuls.

— Oui, monseigneur, je veux vous annoncer une visite mystérieuse : quelqu' un qui vous arrive de Rome.

— Qui ? fit César sans pouvoir réprimer un tressaillement qui n' échappa point au capitaine.

César s' aperçut de l' attitude railleuse de Michelotto et reprit vivement : — C' est vrai, toutes les fois qu' il m' arrivera quelque chose de Rome ce

sera ainsi, et pourtant tu pourrais t' être trompé.

— Trompé, monseigneur, en quoi ?

— Tu prétends que le caveau de... le caveau, enfin, a été rouvert ?

— C' était facile à vérifier. Le sacristain m' a affirmé avoir reconnu les traces d' hommes qui se seraient introduits dans l' église...

— Ah !... fit César, je serai donc encore tourmenté de ce côté !... je croyais pourtant le moyen excellent... Michelotto, je ne sais qui me tient de laisser là toutes les gloires qui m' attendent en Romagne et d' aller finir mes jours aux pieds...

— Fi, monseigneur, fi !...

— Enfin, qui est arrivé de Rome ?

— L' éminentissime expert en science diabolique.

— Corozaïm ! Ah ! je sais ce que cela veut dire, fit César en souriant.

— Corozaïm est caché dans ma tente.

— Qu' il y reste. Arrangez-vous ensemble, et, si cela est possible, que ce soit... pour ce soir même.

— Bien, monseigneur, c' est entendu, mais... Il n' y aura pas de malentendu, c' est toujours...

— Sans doute, va.

Comme don Michelotto n' en demandait pas davantage, il quitta la tente de son maître, sous laquelle venaient de se glisser deux jeunes filles d' une luxuriante beauté. Il fut attiré aussitôt à l' extrémité du camp par une rumeur assez vive. Les soldats de garde en refusaient l' entrée à plusieurs cavaliers de l' escorte d' une dame attendant à quelques pas.

— La Cressida ! s' écria Michelotto, en reconnaissant la courtisane et s' empressant de donner des ordres.

Il la conduisit à sa tente, gardée par deux pages, et remarquable entre les plus riches par sa magnificence, en l' assurant qu' aussitôt délivré d' un travail important, le duc s' empresserait de la recevoir. La Cressida n' avait jamais été plus belle, et sa bouche souriante montrait les plus belles dents du monde : Michelotto ne put faire moins que de lui témoigner son admiration.

— Vous ne mentez pas, capitaine ? demanda-t-elle avec un coup d' œil irrésistible.

— Le duc sera de mon avis, madame.

— Et vous êtes certain qu' il me verra avec plaisir ?

— Son amour pour vous va renaître.

— Tant mieux ! fit la Cressida avec une joie toute en dehors, mais à laquelle le lecteur ne se méprendra pas.

— Et cependant, madame, le duc n' a pas oublié l' histoire de la villa. Il a toujours trouvé que vous l' aviez mal servi.

— Est-il possible d' aller s' imaginer de pareilles absurdités!

— Eh ! si nous n' avions pas soutenu nous-mêmes le siège du Caraccioli, nous aurions fort à penser.

— C' est de la folie ! fit Cressida, qui ne put s' empêcher de frissonner.

— Au demeurant, reprit Michelotto, il vaut mieux qu' il en ait été ainsi, peut-être...

— C' est vrai, ajouta vivement la comédienne, don César amoureux n' était plus don César!

— Telle est ma pensée, signora ; cependant il pense encore souvent à cette petite Leona.

— Bah ! fit la Cressida en haussant les épaules.

— Je n' ai jamais de ma vie été amoureux, moi, reprit le rude capitaine, mais je jure Dieu que si l' amour s' emparait de mon cœur, il n' y régnerait qu' en dernière ligne.

— Vous croyez cela, don Michelotto ? fit la courtisane en lançant au condottiere un regard chargé de toutes les séductions de cette nature étrangement douée.

— Certes ! répliqua Michelotto, qui soutint bravement le choc ; — à mon avis, le Dante, Petrarca le divin, Ariosto, ne sont que des fats ridicules !

Un petit éclat de rire sec et strident suivit immédiatement ces paroles. La Cressida se retourna, effrayée et comme si elle s' attendait à voir un reptile.

— Corozaïm ! fit-elle en apercevant le visage hideux du juif, perdu dans l' ombre de la tente.

Michelotto comprit peut-être la signification de cet éclat de rire, car il reprit avec une sorte d' embarras:

— Je vous laisse, signora, et vais vous annoncer au duc.

La Cressida et le juif restèrent en présence. Celui-ci sortit de l' ombre et s' avança d' un pas ferme.

— Imbécile, dit-il, qui croit qu' on vous résiste !

— Que voulez dire, maître ?

— Que les astres sont pour toi, femme, et que ta destinée est étrange!

— Tu les as interrogés de nouveau ?...

— A ton sujet, oui, la nuit qui a précédé mon départ de Rome.

— As-tu revu l’ étoile de ma fille briller auprès de la mienne ?

— Non, mais elle n’ a pas disparu du firmament céleste!

— Dis-tu vrai, maître ?...

— Par le Dieu de Jacob, c’ est la vérité, répondit le juif en mettant la main sur sa barbe sordide.

— Ah ! tu es d’ accord avec...

— Avec quoi ?...demanda vivement l’ astrologue, avide d’ aider pour l’ avenir à sa science.

— Tiens ! voilà pour la bonne nouvelle!... fit la Cressida en détachant un magnifique bracelet de son bras plus magnifique encore, et le laissant tomber dans les deux mains du juif, qui baisa le métal précieux avec la vénération de l’ amant le plus passionné.

Don Michelotto revint au bout de quelques minutes, accompagné de six pages du duc, lesquels avaient pour mission de faire honneur à la courtisane en la conduisant à la tente du capitaine général de l’ Église.

Une table somptueuse était dressée au milieu, et déjà se pressaient autour ceux qui avaient été conviés : c’ était d’ abord le cardinal Jean, puis les chefs de condottieri, Oliverotto da Fermo et Vitellozzo Vitelli, arrivés dans la journée pour suivre les événements, en qualité de curieux, en attendant que le duc de Valentinois crût devoir les employer ; — Yves d’ Allègre, commandant des trois cents lances du roi de France ; — M. le bailli de Dijon, qui commandait quatre mille Suisses ; Ramiro d’ Orco, le comte de Bénévent, et quantité d’ autres capitaines.

La venue de la belle Cressida fut considérée comme une bonne fortune par tous, car sa renommée d’ esprit et de beauté était universelle ; aussi don César fut-il flatté de lui céder la place d’ honneur à cette table autour de laquelle circulaient les valets aux livrées éclatantes et des baladines dont les costumes diaphanes promettaient des danses enivrantes.

Cependant don Michelotto ne paraissait pas, et, tout en badinant avec Cressida, don César interrogeait l’ entrée de la tente. Enfin le capitaine parut, précédé de ses deux pages, et don César, en lui faisant amicalement signe de prendre place, échangea avec lui un coup d’ œil auquel personne ne fit attention.

La musique commença bientôt d’ élever ses accords harmonieux au-dessus des chansons fredonnées à demi-voix ou des contes licencieux contés à plaisir, au grand contentement de tous. Par intervalles, les danseuses exécutaient des pas où la science de la volupté avait su dessiner

de provocantes extases, et, au milieu de tout cela, la Cressida, buvant sans arrière-pensée, ayant un mot pour celui-là, un regard pour celui-ci, un sourire pour tous, répondait
à toutes les paroles qui se croisaient, adressées ou non à sa royauté.

Don Michelotto avait à dessein mis la conversation de son entourage sur la fidélité en amour, et, après avoir écouté toutes les belles théories débitées sur ce chapitre intéressant, après avoir souri aux contes risqués cités en exemple, la Cressida s' écria d' une voix stridente:

— L' amour, c' est la folie!

— C' est bien à vous, Cressida, de parler ainsi, dit le duc, car vous avez réduit à ce piteux état le pauvre marquis Gaetano.

— C' est vrai, je l' atteste, dit le cardinal Jean ; le marquis est allé s' enfermer dans Faenza avec son ami Astor Manfredi.

— En haine de moi, messieurs, dit César ; il sait que nous voulons mettre le siège devant Faenza, et Gaetano brûle du désir de rompre une lance avec son rival.

— L' amour est en effet une passion égoïste et qui veut qu' on lui sacrifie tout ! dit Cressida.

— C' est vrai ! s' écria César, ayez plutôt vingt maîtresses qu' une seule. Un amour exclusif enterre une intelligence, annihile un homme ! Loin, bien loin la contemplation d' un seul astre ! Sentiments bourgeois ! Fi ! Parlez-moi de ces joyeuses orgies où le vin coule à grands flots, où les verres et les baisers s' entre-choquent, où les femmes échevelées rient et chantent, ivres et folles ! Allons, Cressida, une chanson d' amour ! Allons, pages, versez, versez, ces vins sont généreux!

— Tout le monde est gai ici, duc ! fit la Cressida, excepté Son Éminence, toutefois, car depuis le commencement du souper elle n' a bu que de l' eau.

— Cousin, dit César, la Cressida dit-elle vrai ?

— J' en suis garant, monseigneur, répondit M. le bailli de Dijon, qui était placé à côté du cardinal.

— Cher duc, répliqua Jean Borgia, c' est par ordre du médecin. — J' enrage, hélas ! Chacun son tour !...

Et il se tourna vers un de ses pages : — Donato, dit-il, à boire!

Le page, en ce moment occupé à batifoler très sérieusement avec une baladine, sauta sur lui-même et ramassa précipitamment l' aiguière d' or auprès de laquelle se tenait, presque accroupi et dormant, un des pages de don Michelotto, et versa à son maître une eau pure comme le cristal.

Le cardinal l’ avala comme si c’ eût été le meilleur vin de Syracuse.

— Son Éminence est très-riche, dit-on ?... fit le capitaine d’ Allègreà l’ oreille de Michelotto.

— Oh ! répondit le condottiere, du train dont y va le cousin, il n’ en jouira peut-être pas longtemps.

— Il est donc réellement malade ?

— Il est attaqué d’ un mal dont on ne revient guère, répliqua Michelotto avec simplicité ; ce serait une grande perte pour le sacré collège.

— Mais des millions pour le pape... fit l’ officier français en clignant de l’ œil d’ une façon significative et dont Michelotto ne comprit nullement la portée.

La fête continua, prenant à chaque instant des proportions plus échevelées ; et avant qu’ elle fût terminée encore, la Cressida fut conduite ou plutôt portée dans l’ arrière-tente du général.

Livrée à elle-même, son œil s’ assombrit et elle pleura ; mais elle releva bientôt la tête sous un effort puissant de volonté.

— Il le faut ! dit-elle avec résolution.

Tout à coup elle entendit retentir des pas précipités derrière la toile de soie et d’ or, et ne douta point que ce ne fût César.

La Cressida composa son visage, et sa bouche laissa échapper le plus doux sourire ; mais personne n’ entra.

Seulement, une sorte de grincement se produisit au pied de la tenture, et elle vit la lame d’ un couteau qui éventrait sans scrupule la riche étoffe dans sa hauteur ; puis une tête passa par cette ouverture.

C’ était Giorgio Schiavone.

— Je suis là, dit-il.

— Silence ! fit la Cressida en jetant de ce côté, et de manière à cacher le gondolier, l’ épais manteau de brocart dont elle s’ était dépouillée ; — il va venir!

CHAPITRE XXXVII

LE DUC DE LA ROMAGNE

Le duc de Valentinois se disposait à attaquer les autres villes de la Romagne, lorsqu' il en fut arrêté par les événements du Milanais.

Il n' y avait pas dix minutes, en effet, que la Cressida s' était retirée dix festin, qu' un envoyé du gouverneur Trivulce, parlant au nom du roi de France, fut introduit, réclamant immédiatement les
troupes Confiées à don César, sous les ordres d' Yves d' Allègre et du bailli de Dijon, lesquelles devaient aider à réduire les efforts de Ludovic Sforza, rappelé par les Milanais, mécontents du roi.

Il fallut obéir, et les charmes de la Cressida eurent tort, pour cette fois.

Le projet qu' elle avait combiné avec Schiavone échouait ; celui-ci se rabattit d' un autre côté.

Le lendemain, don César partit pour Rome, la rage au cœur, car il avait compté conquérir la Romagne tout d' une haleine. Toutefois, malgré ce déboire momentané, le pape voulut lui faire une entrée triomphale, et on lui rendit des honneurs qu' on n' avait jamais prodigués à personne avant lui. Les fêtes durèrent plusieurs jours, et le second s' ouvrit par une cavalcade des plus extraordinaires : c' était à l' époque du carnaval, qui, bien que cette année qui ouvrait le siècle célébrât le jubilé, fut des plus licencieux.

L' orgueil des Borgia n' avait plus de bornes, et on recommença, deux jours après, un second triomphe, mais à la façon de l' ancienne Rome. Le duc s' appelait César, et, par la devise adoptée par lui, il manifestait fort ouvertement le désir qu' on le comparât au fondateur de l' empire romain : *Aut Coesar, aut nihil,* — être César ou rien. La place Navone fut ornée, ce jour-là, plus magnifiquement que jamais, et la nature des emblèmes disait assez le genre de spectacle auquel l' ex-peuple-roi allait être convié.

Il s' agissait du triomphe de Jules César.

Onze chars à l' antique, drapés de pourpre, s' avancèrent dans l' arène : le seigneur figurant Jules César montait le dixième, et au-dessus de son front planaient des Renommées soutenues dans l' air par un mécanisme ingénieux. Dans le dernier char se tenait le César vivant, vêtu comme l' a

peint Titien, et prenant pour lui-même les vivat chaleureux adressés par la foule à ces magnificences, dont une exhumation du passé n' était que le prétexte.

La cavalcade étant arrivée au Vatican, les Génies et les Renommées disparurent tout à coup du char du triomphateur romain, et d' autres absolument semblables, d' aucuns disent que ce furent les mêmes, vinrent se poser au-dessus de la tête du Valentinois et agiter des couronnes d' or au-dessus de ce front destiné à ceindre la couronne de fer. Chacun applaudit à cette ingénieuse surprise, et, seul, l' ambassadeur de l' Empereur se mordit les lèvres, car il voyait depuis longtemps avec dépit l' alliance de César avec le roi de France, et, dès ce jour, il comprit que cette alliance était surtout dirigée contre les envahissements de l' Empire.

Don César rayonnait ; mais au plus beau moment des acclamations enthousiastes, don Michelotto fendit la foule et s' approcha de son oreille :
— Monseigneur, dit-il, bonne nouvelle!

— Eh bien ? demanda don César, qui vit bien, aux yeux de son serviteur, qu' il devait y avoir quelque scélératesse sous jeu.

— Il vient de mourir à Fossembrone.

— Sans soupçon ?...

— Quelques minutes avant qu' il expirât, son page de confiance s' est rappelé tout à coup que l' un des miens avait un peu trop touché à son aiguière d' eau pure.

— Voilà tout ?

— Il a poussé quelques soupirs et s' est écrié...

— Ne me le dis pas!... fit don César en fronçant les sourcils et repoussant Michelotto, qui se perdit dans la foule.

Cet événement, prévu dès longtemps, ne jeta aucun trouble dans l' âme de bronze de cet homme, et, quelques minutes après, son front avait repris tonte sa sérénité.

Seulement, la nuit suivante, avant de se livrer au repos, il voulut savoir de Michelotto quelles avaient été les dernières paroles du mourant.

« — Hélas ! rapporta le condottiere, je vois qu' il nous faudra tous suivre le même chemin que le duc de Gandia. »

— C' est vrai, répondit le duc sans sourciller ; il sera enterré à Santa Maria del Popolo.

En effet, le surlendemain, le corps du malheureux cardinal Jean fut porté sans pompe et sans bruit à celte église, et l' on ne parla pas plus de lui que

s’ il n’ eût jamais existé.

Tout triomphe a son lendemain, comme toute médaille a son revers.

La statue de Pasquino parla, jouant sur la devise du triomphateur.

Un parchemin, cloué sur le piédestal, portait ce distique, toujours en latin:

Être César ou rien!... Qu’ il tombe de son char:

Il sera bien plus près de rien que de César !

Le duc froissa avec colère la copie qui lui fut faite de l’ épigramme.

— Et je n’ écraserai pas ce misérable ! murmura-t-il entre ses dents.

Peu de jours après, c’ est-à-dire le quatrième dimanche du Carême, le pape convoqua une assemblée de cardinaux auxquels il proposa de créer le duc de Valentinois gonfalonier et généralissime de l’ Église et de lui donner la rose d’ or.

La présentation de la rose d’ or est une cérémonie dont l’ origine remonte à Léon IX, au onzième siècle. Elle consiste dans le présent fait par le pape à un prince ou à une princesse catholique d’ une rose d’ or, ou plutôt d’ un bouquet de roses d’ or enrichi de pierres précieuses et bénites expressément par le souverain pontife le quatrième dimanche de carême, qu’ on a appelé à cause de cela le dimanche des Roses.

Cette faveur était d’ un prix inestimable, et aujourd’ hui encore, elle n’ est accordée que dans les plus rares circonstances.

Les cardinaux étaient toujours disposés à voter tout ce que proposait Alexandre VI. En conséquence, le pape s’ en alla revêtu de ses habits de cérémonie, à la chambre dite du Papagallo, où il bénit la rose à la manière accoutumée ; après quoi il fut porté dans un palanquin à Saint-Pierre, tenant la rose à la main.

Il était précédé par le duc de Valentinois, marchant à pied, revêtu d’ un habit de brocart d’ or doublé d’ hermine, dont la queue était portée par deux écuyers richement vêtus. Le duc était coiffé d’ un bonnet ducal au sommet duquel brillait une colombe de perles, représentant le Saint-Esprit.

Le cortège arriva à Saint-Pierre, où le pape, après avoir béni le bâton de commandement et les étendards du généralat, donna à son fils la charge de

gonfalonier, et lui présenta ensuite la rose d' or.

Don César porta la rose jusqu' à la cour de Saint-Pierre, où il se sépara du pape et se rendit ensuite à cheval au palais du cardinal Sclafenata, où il reçut les compliments des personnes de la première distinction et présida une fête splendide préparée en son honneur.

Cependant, la guerre contre les barons romains devait être reprise au plus tôt, et, en présence de la bonne volonté du roi de France, il n' y avait plus qu' un seul empêchement : le manque d' argent. Or, les taxes ordinaires, la vente des bénéfices, les confiscations et les revenus du saint-siège ne suffisant plus pour remplir les coffres, bien qu' ils produisissent déjà des sommes considérables, il fallait avoir recours à un moyen plus général.

En conséquence, Alexandre VI fit courir le bruit d' une prochaine invasion des Turcs et publia deux bulles : l' une ordonnait, pour toute l' Europe, la levée du dixième de tous les revenus ecclésiastiques
sans exception ; et l' autre obligeait les juifs de tous les pays chrétiens à payer la même somme, une fois qu' elle serait connue. Il va sans dire que l' excommunication était le prix de la désobéissance ; si bien que tous les chrétiens y contribuèrent, car les parties mises à contribution augmentèrent d' autant les charges de leurs tributaires et tenanciers.

Le pape vendit encore des indulgences, toujours sous peine d' excommunication envers ceux qui se croiraient assez vertueux pour pouvoir s' en passer. Les sommes recueillies ainsi furent immenses ; elles surpassent toute croyance, disent les historiens, et furent si prodigieuses, que le détail en paraît presque une fausseté. Il fallait bien faire la guerre au Turc : tout le monde y fut pris.

Pendant que l' or se ramassait de toutes parts, don César songeait au royaume de Naples, qu' il s' agissait de livrer au roi de France, bien que sa sœur Lucrèce fût l' épouse d' un prince de la famille du roi. Il est vrai qu' avec lui l' obstacle, une fois reconnu, n' existait pas longtemps : il s' agissait de rendre Lucrèce veuve.

Les séductions n' avaient pas été épargnées, et don Alphonse d' Aragon, sans défiance, était revenu à Rome, où Lucrèce était accourue, car elle aimait son mari. Don Alphonse fut de toutes les cavalcades, et comme il manifestait le désir de partir pour Spolète, une fête fut donnée en son honneur. La place de Saint-Pierre fut disposée en arène close pour des combats de taureaux à la mode espagnole. Les deux beaux-frères firent preuve de la plus heureuse adresse ; après avoir épuisé leurs flèches sur les

animaux et les avoir rendus furieux, ils mirent pied à terre, et, armés chacun d' une longue épée à deux mains, ils luttèrent à qui abattrait le plus de têtes : la victoire demeura au prince d' Aragon, ce dont le duc de Valentinois se montra légèrement mortifié ; mais il en prit une terrible revanche.
Le soir même, un peu avant le souper, il fit venir don Michelotto et s' enferma avec lui.

Comme don Alphonse se rendait au souper, il fut attaqué au bas des degrés de Saint-Pierre [14] par une douzaine de coupe-jarrets : il reçut un coup de hallebarde à la tête et un second à l' épaule, un coup de poignard l' atteignit dans le côté et un coup de taille lui Abattit deux doigts de la main, et en retombant l' épée le blessa grièvement à la jambe. Les assassins le laissèrent pour mort et s' en furent
rejoindre, en grande hâte, une quarantaine de cavaliers qui venaient de se replier dans la place Saint-Pierre, après en avoir gardé toutes les issues afin d' empêcher les curieux d' approcher du théâtre du meurtre. Tous, ensuite, sortirent de Rome par la porte Portese.

Cependant don Alphonse n' était pas mort ; on accourut à ses cris et on le transporta dans son appartement du Vatican, situé sur le grand jardin, et qu' on appelait la Tournelle. Le duc vint l' y visiter et fit paraître les marques de la plus vive douleur ; il donna, en sa présence, les ordres les plus sévères pour que les assassins fussent recherchés.

Quand don César voulait qu' il y eût des coupables, il y en avait toujours : en effet, un oncle maternel même de la victime, le vénérable Francesco-Maria Gazella, fut convaincu de cet assassinat, et des juges se trouvèrent, qui le condamnèrent à avoir la tête tranchée. Ce qui fut exécuté.

Alphonse se rétablissait à vue d' œil, et il faut dire que les soins dont l' entourait sa femme y contribuaient pour une large part ; mais César l' avait condamné, et il n' avait pas pour habitude de laisser une entreprise inachevée. En conséquence, un matin, et sans qu' on pût savoir comment un tel événement avait pu se produire, Lucrèce, en entrant chez son mari, le trouva étranglé dans son lit.

C' était son troisième mari ; mais don Alphonse était jeune et beau : elle tomba dans une sérieuse affliction et se retira à Nepi pour le pleurer en liberté ; mais elle était partie avec toute sa maison et six cents cavaliers d' escorte. Don César, en l' entourant de cette garde, donnait à entendre que les ennemis de la famille des Borgia pouvaient attenter aux jours de la princesse et lui faire subir le sort de son époux : or, les assassins d'

Alphonse auraient brûlé la chrétienté plutôt que de toucher à l' un des blonds cheveux de la divine Lucrezia, et déjà ils s' occupaient de la marier à un autre Alphonse, le fils du duc de Ferrare.

Depuis son retour à Rome, don César, une fois la nuit venue, s' enveloppait chaque soir d' un long manteau, et, suivi du fidèle Michelotto, se dirigeait vers le couvent de Saint-Sixte ; seulement, ce n' était plus sa sœur qu' il y allait voir, comme au temps de ses rivalités avec son frère.

L' abbesse, bien qu' il ne fût plus cardinal, ne faisait pas difficulté de l' admettre dans l' intérieur de la sainte maison ; et tandis que le capitaine restait au parloir, où les friandises ne lui manquaient pas, car son crédit était connu même au sein de ces retraites inaccessibles aux simples mortels, don César se dirigeait vers un bâtiment sé-
paré et s' arrêtait devant la porte d' une cellule : il en poussait la porte, que rien ne pouvait fermer du dedans, selon la règle, et entrait.
Presque toujours il trouvait une jeune fille, non revêtue du costume religieux, agenouillée auprès d' un prie-Dieu et pleurant enveloppée dans une sorte de suaire.

C' était Leona.

Le soir de la mort de don Alphonse, César entra, comme de coutume, dans la cellule.

— Toujours vous ! fit la jeune fille avec un suprême désespoir. Le duc se mit à genoux auprès de la porte.

— Leona, dit-il, Leona, tu le vois, je suis à tes pieds... Suis-je donc si redoutable, et n' auras-tu donc jamais un mot de pardon pour l' homme qui te supplie?

— Jamais ! répondit la jeune fille d' une voix ferme.

— Et pourtant le réprouvé tombé dans l' abîme a l' espoir que Dieu aura un jour pitié de ses expiations et de ses larmes.

— Vos larmes, je n' y crois pas ; vos expiations... Ah ! qui sait si vous n' êtes pas entré ici avec les mains teintes d' un sang nouvellement versé!
— Leona ! s' écria César dont le sang afflua aux tempes et qui, se levant d' un bond, s' avança vers elle.

La jeune fille se réfugia vers son prie-Dieu, et, jetant sur le duo un regard de froid mépris, le cloua immobile devant elle.

— Meurtrier de mon père ! vous savez bien que je vous hais !

— Ah ! fit don César, l' Italie est à tes pieds, si tu veux, l' Italie qui va être à moi.

— Votre trône n’ est pas couvert de pourpre, mais de sang!

— Leona, s’ il le faut, pour avoir ton amour j’ aurai le monde.

— Don César, je vous le dis : donnez-moi la liberté ou rendez-moi à la tombe.

— Ah ! je t’ aime ! pourtant, je t’ aime!... Et don César fit encore un pas vers elle.

— Sortez !...fit la jeune fille, qui vit bien dans ses yeux qu’ il était dompté.

Don César courba le front et quitta la cellule, puis le couvent. Michelotto reconnut, à son air sombre, qu’ il n’ était pas plus heureux ce soir-là que les autres.

— Pourtant, monseigneur, dit-il, Corozaïm a des breuvages de toutes sortes et des philtres puissants,

— C’ est son amour que je veux ! s’ écria le duc en tournant l’ angle de la place de Saint-Pierre.

Le condottiere haussa les épaules et garda le silence.

— Essayons d’ avoir le monde, se dit César le lendemain matin en s’ éveillant.

Muni d’ argent et soutenu de nouvelles troupes du roi de France, la guerre recommença dans la Romagne avec une vigueur extrême. Le duc prit, en quelques jours et presque sans coup férir, Pesaro et Rimini, et vint mettre le siège devant Faenza.

Faenza appartenait à ce charmant prince Astor Manfredi que nous avons entrevu dans les jardins de la Cressida. Abandonné des Bentivogli, ses parents, de Florence et de Venise qui, par d’ anciens traités, étaient obligées de le défendre, mais qui, pour le moment, étaient alliées du Valentinois, il ne s’ en prépara pas moins à une vigoureuse défense.

Le duc avait les meilleures troupes et les capitaines les plus renommés de ce temps, mais Astor avait l’ amour de ses sujets. En vain le canon mordit les remparts, en vain les plus furieux assauts furent donnés, le duc fut repoussé avec pertes. Les assiégés fatiguaient sans relâche leurs ennemis par une artillerie bien manœuvrée et par de fréquentes sorties, et l’ hiver vint à leur secours. Don César leva le siège et se cantonna dans les villes voisines, non sans un dépit mortel de voir ses projets échouer devant une ville défendue par un enfant ; mais il se promit bien de redoubler de vigueur dès le retour de la belle saison, et résolut de vaincre ou de périr. En

attendant, Cesène, Forli et Imola virent chaque jour se renouveler des fêtes dont les plus énervantes voluptés faisaient toujours la première condition.

Cependant, au milieu de ces orgies sans trêve, don César était soucieux, et personne n' osait en pénétrer le motif. Chacun l' attribuait à l' insuccès de ses premiers efforts contre Faenza ; mais Michelotto secouait la tête et songeait, à part lui, qu' il fallait qu' il y eût quelque chose de surnaturel et qui, probablement, se rattachait à Leona, la seule fibre qui vibrât dans ce cœur d' airain.

Aux premiers beaux jours les colonnes du duc de Valentinois se remirent en marche vers Faenza, qu' il avait bloquée de telle sorte que les vivres y étaient devenus d' une rareté extrême.

Le duc campa du côté de la forteresse, et au moment où il délibérait avec ses officiers à quelle heure l' assaut serait donné, il aperçut, debout sur l' un des bastions, trois hommes, armés de toutes pièces, la visière baissée, et qui semblaient délibérer aussi de leur côté, — quoique, sur un bastion éloigné, on reconnût très-distinctement le prince Astor entouré des principaux habitants, et parmi eux le marquis de Valaparta.

Don César congédia ses officiers et garda Michelotto.

— Michelotto, dit-il, tu vois ces trois chevaliers, là-bas, aux noires armures et à la visière baissée... eh bien ! ce sont ces trois hommes qui défendent Faenza. Mes espions me l' ont affirmé, ils ont vu le visage de deux d' entre eux et ne peuvent mettre aucun nom sur ces visages.

— Et le troisième ?...

— Le troisième n' a jamais relevé la visière de son casque. Astor Manfredi ne lui parle qu' avec déférence, et c' est lui qui ordonne et commande ; — c' est un général habile, mais quel est-il ?...

— Le cardinal de la Rovera, peut-être ?

— Non, il était auprès de moi à Forli, et à Forli ces trois hommes étaient sur la brèche... Oh ! ce sont les mêmes.

— Oh ! monseigneur, êtes-vous certain de cela ?

— Je te dis que je les reconnais. Leur manière de combattre, et puis leur acharnement à diriger leurs coups plus particulièrement du côté où je me trouve. Ce sont des ennemis personnels... Ah ! j' en ai tant !...

— Monseigneur, il y a dans ma bande des arquebusiers vraiment extraordinaires : où ils posent l' œil, ils envoient la balle ; voulez-vous que j' appelle l' un d' eux ?

— Non, on croirait que j’ ai peur ; mais je te charge de ces trois mystérieux combattants, s’ ils se trouvent à ta portée ou à celle des tiens...

— Soyez tranquille.

Don Michelotto s’ éloigna préoccupé, lui aussi, de savoir quels pouvaient être ces trois défenseurs de Faenza, et dont l’ un, surtout, paraissait être un haut personnage.

Le duc fit battre les murailles et tenta l’ assaut en envoyant d’ abord en avant les troupes françaises ; mais ces troupes, marchant en désordre, furent repoussées avec de grandes pertes. Trois jours après, l’ armée entière marcha à la brèche, et les assauts se suivirent de si près que les Faenlins plièrent. Don César était monté à une échelle et avait pu se maintenir sur un bastion ; il faisait rage et merveilles, frappant de l’ estoc et de la taille, et couvrant le sol de morts et de blessés autour de lui, lorsque tout à coup il vit apparaître les trois chevaliers.

Sans leur donner le temps de faire un pas, il leur courut sus et choisit aussitôt celui du milieu pour son adversaire, tandis que Michelotto, qui le suivait, prit à partie, aidé des siens, les deux autres compagnons.

Une sorte de combat singulier s’ établit entre ces deux hommes, animés tous deux d’ une sourde rage ; seulement l’ un était calme et froid, tandis que l’ autre, ignorant quel était son ennemi, semblait bouillonner de colère.

Cependant, la force prodigieuse dont était doué don César vint à bout de la science de son adversaire, et, après une lutte corps à corps muette et terrible, il parvint à le renverser.

Déjà César, la pointe de son épée sur la gorge de son ennemi, semblait plus avide de contempler ses traits et portait une main fébrile sur la visière de son casque, lorsque les deux autres compagnons, qui, sans doute, s’ étaient débarrassés de Michelotto ou qu’ on avait secourus, fondirent en même temps sur don César, et bien que privés d’ épée l’ un et l’ autre, le renversèrent d’ un coup d’ épaule.

Au même instant une troupe de jeunes Faentins fit irruption sur le bastion, et don César allait être immanquablement fait prisonnier si Michelotto n’ eût reparu, rapide comme l’ avalanche, et n’ eût tiré son maître hors de la mêlée.

César revint à la charge avec de nouveaux soldats ; mais les trois chevaliers avaient disparu.

Les assiégés parvinrent à le repousser, et il se fit dans les fossés de la place un tel carnage que le soir, en comptant les pertes faites, César ne put

s’ empêcher de se dire:

— Encore trois journées comme celle-ci, et il ne me restera plus qu’ à me faire non plus cardinal, non plus pape, mais simple moine dans le plus obscur couvent de France.

Cependant, il y a quelque chose de plus fort que la valeur et les excommunications ; et ce que ne purent obtenir ni les armes du Valentinois ni les foudres du Vatican, le désespoir et la famine le firent. Faenza se rendit, mais à condition que l’ on ne toucherait ni aux biens ni aux personnes des habitants, qu’ Astor Manfredi aurait la liberté de se retirer où il lui plairait et qu’ il pourrait toucher le revenu de ses domaines.

Le duc accéda à ces conditions et n’ entra pas même dans Faenza ; mais une fois qu’ Astor fut sorti de la ville, se dirigeant vers Venise, une troupe commandée par Michelotto l’ enveloppa et l’ amena au camp du Valentinois. Au mépris de tout traité, le duc le fit partir immédiatement pour le château Saint-Ange. Il est vrai que le jeune prince avait formellement refusé de faire connaître le nom du chevalier inconnu dont la science stratégique avait si longtemps défendu Faenza.

— C’ est Gonzalve de Cordoue, dit un jour Michelotto.

— Mon père lui a donné la rose d’ or, il n’ oserait pas me combattre.

— Celui qui vous aurait cloué sur le sol, monseigneur, ôterait une fameuse épine du pied du roi de Naples, et Gonzalve est sujet de l’ Espagne.

— Envoie tout de suite des espions pour découvrir jour par jour, heure par heure, ce qu’ est devenu Gonzalve depuis trois mois... Tu as peut-être raison, rien n’ est à dédaigner.

Un courrier était parti pour annoncer au pape la reddition de Faenza ; Alexandre y répondit par l’ envoi d’ un légat, lequel porta à César l’ investiture du duché et le droit de porter le titre de duc de la Romagne.

— Et maintenant, dit-il, à Bologne, puis à Florence.

Sur ces entrefaites arriva au camp messer Nicolo Machiavelli, qui le complimenta.

— Les populations ne me comprennent pas, lui répondit César ; elles ne voient que des questions personnelles là où règne cependant une grande idée.

— Peut-être ne sont-elles pas mûres encore pour songer sérieusement à constituer une Italie indépendante.

— Eh bien, messer Nicolo, allez à Faenza, et parlez à ces braves gens. Faenza est une ville de premier ordre. Rattachez-la à nos projets ; que par

son exemple toute la Romagne me donne des volontaires, et l’ avenir est à nous.

— J’ y tâcherai, répondit le Florentin.

Il partit le lendemain pour Faenza, tandis que don César se dirigeait vers Bologne, qui appartenait aux Bentivogli.

— Il dit *nous* maintenant, pensait Machiavel, il dit nos projets... Soit !

CHAPITRE XXXVIII

NI POIGNARD, NI POISON

Cependant le roi de France s' opposa à ce que don César assiégea Bologne, qu' il s' était engagé, par traité, à protéger et à défendre, de sorte que celui-ci tourna ses armes contre la Toscane. Le moment lui semblait favorable, car les Français étaient occupés à s' empare du royaume de Naples, et la confusion la plus grande régnait Florence.

Néanmoins il crut devoir employer la ruse, et envoya prier les magistrats de lui donner passage sur leurs terres et de le fournir de vivres pour ses troupes ; puis, sans attendre la réponse, il marcha jusqu' à Barberino en s' emparant de tout ce qui était nécessaire à son armée. Florence épouvantée lui envoya des ambassadeurs ; mais Machiavel n' était pas avec eux, il en eut bon marché.

D' ailleurs, le secrétaire de la Seigneurie, nous l' avons vu, voulait le voir, provisoirement, souverain de toute l' Italie, et peut-être avaient-ils comploté entre eux la marche à suivre. En proposant aux républicains de Florence de recevoir Pierre de Médicis, c' était tâter le terrain : et comme Pierre de Médicis était exécré, la bonne volonté qui serait montrée à son égard ne devait pas être difficile à détourner plus tard.

Mais le roi de France, en voyant ses propres succès du côté de Naples, se demanda s' il avait réellement besoin de l' appui du Valentinois, et s' il ne valait pas mieux garder pour lui ces belles provinces. Il ne comprenait pas alors qu' il n' était qu' un étranger en Italie et que l' Italien préférera toujours même le despotisme d' un *prince italien* à la domination la plus douce qui pourrait lui venir de l' étranger. Il ne vit que l' ambition des Borgia, Italiens malgré leur origine, et il en eut peur ; il s' effraya à l' idée d' avoir un voisin aussi redoutable que ce futur roi d' Italie, dont il ne pouvait méconnaître le génie et qui pouvait rêver l' empire de Charlemagne. Et puis, les Borgia avaient su se faire assez d' ennemis pour que de telles pensées germassent dans l' esprit de Louis XII. Cette instinctive jalousie perdit don César et ne sauva pas l' Italie. Du reste, cet étrange jeu de

bascule politique devait se reproduire souvent, dans les siècles suivants, et enrayer toujours cette sublime question de l' Italie une et forte.

Forcé de se retirer encore devant la volonté du roi de France, César se rabattit sur Piombino. Il prit Sugheretto, Scarlino, l' île d' Elbe, et, laissant son lieutenant Vitellozzo Vitelli sous les murs de Piombino, se rendit à l' armée du roi de France, qui assiégeait Capoue, et dont il espérait regagner l' amitié.

Capoue tombée, don César n' ayant daigné prendre, pour sa part de butin, que quarante des plus belles dames ou religieuses du pays, s' en alla rejoindre sa propre armée, assuré de nouveau de la protection de Louis XII.

Il convoitait les Etats d' Urbin ; mais le duc, Gui d' Ubaldo de Montefeltro, aimé de ses sujets, avait une armée considérable et composée d' excellentes troupes. Don César lui persuada de lui prêter
six mille lances pour l' aider à conquérir Camerino, en lui promettant de partager ensuite cette seigneurie des Varani. Le duc d' Urbin était feudataire du saint-siège, il ne pouvait refuser sans félonie ; mais une fois qu' il eut livré ses troupes, don César marcha contre lui et s' empara de ses Etats. — Le duc d' Urbin parvint à s' enfuir et fit immédiatement passer un avis de celte perfidie du Valentinois à son frère, le cardinal de la Rovera ; ce dont celui-ci profita en se tenant sur ses gardes.

Camerino ne put résister longtemps, et ses princes, Jules César de Varano et ses deux fils, furent étranglés, toujours au mépris des traités.

Les lieutenants du duc de la Romagne étaient pour la plupart des capitaines de grand mérite, et Vitelli, Orsini, Gravina et da Fermo commençaient à exciter sa jalousie : il s' inquiétait de leur puissance, et Vitellozzo Vitelli surtout lui semblait le plus redoutable, vu les succès qu' il avait obtenus en Toscane, malgré le roi de France. Il ne trouva pas de meilleur moyen, pour lui rompre en visière et motiver une agression, que de le désavouer dans ses entreprises et lui imputer à crime tout ce qu' il avait entrepris contre les FlorentinS. Vitellozzo, révolté de celte duplicité, n' en fut pas néanmoins très-surpris ; mais il résolut d' en tirer vengeance, et s' associa les Orsini, Baglioni et Pandolfo Petrucci. Tous portèrent leurs plaintes au roi de France. Le roi venait de se réconcilier avec César et les reçut fort mal. Cela se compliquait encore de l' accord de Venise avec les mécontents.

Et Venise, malgré sa prudence, apportait dans la querelle le ressentiment de l' injure faite au général Caraccioli.

Cependant, usant de l’ étrange puissance de fascination qu’ il possédait, au suprême degré, don César parvint à apaiser les vengeances et à ramener ces capitaines. Il fit pleuvoir sur eux les faveurs et les richesses, leur abandonnant sans vergogne des provinces entières à piller. Quand il les tint dans sa main, il donna l’ ordre à Paolo Orsini, à Vitellozzo et à Liverotto da Fermo de marcher vers Sinigaglia, où tenait Jeanne de Montefeltro, duchesse d’ Urbin, pour son fils, que le cardinal de la Rovera avait envoyé en France.

La ville fut prise, et dès que don César en eut reçu la nouvelle, il accourut pour recueillir les fruits de la victoire.

Mais il se préparait à Sinigaglia une étrange entreprise.

Au moment où le duc sortait de Fano à la tête de sa cavalerie pour faire son entrée à Sinigaglia, Oliverotto da Fermo et Vitellozzo Vitelli étaient enfermés dans une chambre secrète du château, en compagnie de quatre hommes masqués.

Ces hommes leur étaient apparus tout à coup la première nuit qu’ ils passèrent dans la ville, et ils les reconnurent facilement pour ces mystérieux défenseurs de toutes les villes assiégées par don César.

— Voici assez longtemps qu’ il vous trompe, disait le plus important des quatre hommes masqués ; croyez-moi, messieurs, ne vous laissez pas aller à ces désirs de générosité qui ne peuvent que tourner contre vous-mêmes. Vous avez affaire à l’ âme la plus tortueuse, et vous l’ avez vu assez souvent à l’ œuvre pour être certains qu’ il n’ a pu oublier les griefs qu’ il a contre vous.

— Nous lui sommes utiles, dit Vitellozzo, et il a besoin encore de nos épées.

— Il n’ en a plus que faire, les peuples se laissent gagner ; il a su leur persuader qu’ il combat pour eux et qu’ il veut les délivrer de leurs tyrans. Ne voyez-vous pas combien les villes tiennent peu ? Les soldats se débandent, la trahison paralyse les efforts ; il va, il arrivera. Il colore ses usurpations et ses violences d’ un grand mot, il doit triompher. C’ est à nous de l’ arrêter dans sa marche ; vous m’ avez promis votre coopération, reculez-vous ?

— Non ! répondirent Vitellozzo et da Fermo avec force.

— Il a juré votre mort, il vous trahit ; il faut le prévenir et le tuer sans pitié.

— Pauvre Italie !... fit un des hommes masqués.

— Ami, dit l’ autre en lui serrant la main, pas de regrets.

— C’ était pourtant l’ homme du destin !... répliqua le premier.

— Non, ne dites pas cela !... reprit celui qui avait parlé aux condottieri ; et d’ ailleurs, qu’ importe que l’ Italie souffre encore dix ans, vingt ans, cent ans s’ il le faut ! Un autre homme se lèvera. Mais qu’ elle ne soit pas livrée à un pareil monstre !...

— Voyons, fit Oliverotto, entendons-nous bien.

— Nous sommes ici dans une chambre qui, par un secret, communique à celle qu’ habitera don César. Qu’ il y entre, et cela vous regarde, et nous nous chargeons, nous quatre, de vous faire libres.

— C’ est dit, répondit Vitellozzo, attendez.

— Partons vite, répliqua da Fermo, il est temps de le rejoindre.

— Si vous m’ en croyez, vous n’ irez pas ensemble à sa rencontre, l’ un de vous restera à Sinigaglia ; il faut qu’ il entre dans la ville et de là dans le château. Si vous quittez ensemble la ville, il pourrait n’ y pas rentrer : tout est à craindre avec un pareil homme, je vous le répète.

Les condottieri goûtèrent le conseil et rejoignirent Paolo Orsini et le duc de Gravina. Oliverotto resta dans la ville avec sa brigade, logée dans les faubourgs ; mais Vitellozzo paraissait triste et abattu, et tous ceux qui connaissaient sa valeur en témoignèrent leur étonnement. C’ était un pressentiment.

Les trois généraux arrivèrent sans défiance, accompagnés d’ un petit nombre d’ officiers et montés eux-mêmes sur des mules, au devant du duc de Valentinois, qui s’ était arrêté, entouré de ses troupes et d’ une réunion de capitaines, de princes et de prélats, dont faisait partie Machiavel, au pont bâti sur une petite rivière qui descend des montagnes, lesquelles montagnes forment à cet endroit avec la mer une espèce de défilé.

Don César les reçut avec sa grâce accoutumée ; mais un coup d’ œil lui avait suffi pour s’ apercevoir qu’ Oliverotto manquait : ce coup d’ œil se reporta sur don Michelotto, qui comprit.

— Çà, s’ écria le capitaine, je ne vois pas don Liverotto ?

— C’ est vrai, fit don César, interrogeant les généraux du regard.

— Il est occupé à masser sa brigade sur le chemin que doit parcourir Votre Altesse, répondit Vitellozzo.

— Eh ! ne pouvait-il charger un de ses officiers de ce soin ? dit César avec effusion. — Michelotto, continua-t-il, allez le prier de se joindre à nous ; la fête ne peut être complète sans le prince da Fermo.

Michelotto tourna bride et se dirigea au galop vers Sinigaglia, où il fut reçu à bras ouverts par Oliverotto, lequel, dans la crainte de lui donner des soupçons, ne fit aucune difficulté d' aller joindre le duc.
Ils chevauchaient donc ensemble au bord de la mer, faisant assaut de gracieusetés et se rappelant les belles fêtes de Rome.

— Oui, Rome a ses charmes, dit Oliverotto avec un soupir.

— Sans compter, dit Michelotto, qu' un coup d' épée s' y paye parfois plus cher que vos grandes batailles de tout un jour en rase campagne.

— Nous autres gens de guerre, monsieur l' Espagnol, reprit Oliverotto avec arrogance, nous ne savons frapper que par devant, à armes égales, à armes loyales.

— Oui-dà ! signor général, le mot me semble piquant, pour un gentilhomme qui a si bien su hériter de son oncle une principauté!

— C' est une affaire entre Dieu et moi, répliqua le général avec rudesse.

— Eh ! fit Michelotto en souriant, Dieu a de la mémoire...

— Et don Michelotto est homme peut-être à vouloir le servir gratuitement, dit le général avec aigreur et non sans un certain effroi.

— Oh ! l' essentiel, pour moi, est que vous serviez fidèlement le duc de Valentinois.

— Je puis donc compter sur une longue vie, dit le prince en rougissant, mon dévouement à Son Altesse est connu.

— Vous lui avez gagné des batailles.

— Cependant, don Michelotto, il ne faut pas préjuger de ces sortes de choses, et la mauvaise fortune peut vous accabler sans motif ; c' est pourquoi je vous conjure, si jamais vous aviez à vous mêler de mon trépas, et je vous dis cela parce que je vous sais brave, je vous conjure donc d' accepter un combat qui me permettra du moins de mourir comme j' ai vécu, les armes à la main.

— C' est une étrange prière que vous m' adressez là, signor da Fermo, dit le capitaine sans pouvoir cacher son émotion.

— C' est celle d' un homme qui a peur de l' échafaud ou de la mort entre quatre murailles, par le poignard ou le poison.

— Oh ! quelle idée!

— C' est chose convenue, n' est-ce pas ?

— Quoi ?

— Pas de poignard, pas de poison...

— Eh ! quelle lugubre pensée, et du diable si jamais... Mais je veux vous contenter, corbleu ! je vous le promets, pas de poison, pas de poignard...

Ils se serrèrent la main, et don César, auprès duquel ils arrivaient en ce moment, sourit à la vue de cette cordiale entente.

César embrassa Oliverotto, comme il avait embrassé les autres généraux, et tous alors s' avancèrent vers la ville ; César marchait en tête et les autres confondus avec les officiers qui étaient à la suite.

Seulement, une chose singulière et qui échappa aux princes condottieri, c' est que chacun d' eux se trouva flanqué à droite et à gauche d' un des capitaines ou des gentilshommes venus avec César, et que ces seigneurs les accablèrent de tant de civilités qu' ils ôtèrent au duc de Gravina et à Paolo Orsini toute appréhension,

Quant à Vitellozzo, il ne pouvait surmonter ses pressentiments, et Oliverotto était trop préoccupé de l' embuscade des quatre hommes masqués pour songer à sa propre sûreté.

Ils arrivèrent ainsi devant le château, et don César affectant, selon sa coutume, des façons de souverain, les invita à la collation préparée par eux-mêmes à son intention. Ils acceptèrent, et tous pénétrèrent dans le château.

Une grande table, somptueusement parée et chargée des mets et
des vins les plus exquis, était dressée dans la salle des gardes, mais don César manifesta le désir de quitter l' armure, et, à cet effet, les princes le conduisirent jusqu' à l' appartement qui lui avait été préparé.

Ils gravirent un large escalier, au haut du duquel s' ouvraient plusieurs salons magnifiquement ornés. Don César les laissa dans le dernier de ces salons et entra, suivi de ses pages et de ses écuyers, dans la chambre voisine, dont, à travers les portières un instant soulevées, Vitellozzo et Oliverotto sondèrent les profondeurs, l' âme saisie d' une vague inquiétude. Machiavel avait suivi César.

Les princes attendirent le duc, pour lui faire honneur jusqu' à la salle du festin ; mais ils ne tardèrent pas à remarquer que s' ils avaient accompagné don César jusque-là, leurs propres officiers et ceux du duc étaient restés en bas.

Ils n' étaient pas cependant seuls dans ces salons, car une trentaine de figures inconnues venaient de se joindre à eux, lesquelles avaient une apparence assez sinistre et les examinaient curieusement.

Les quatre princes avaient à peine eu le temps de se communiquer du regard ces impressions, lorsque don Michelotto entra, sortant de la chambre

du duc.

— Aux épées ! s’ écria-t-il aussitôt.

Les trente soldats se précipitèrent sur les quatre princes, avec toute la précision d’ un coup prémédité, et les saisirent.

Vitellozzo cependant avait eu le temps de tirer son épée, et fit lâcher prise à ceux qui s’ étaient d’ abord approchés de lui ; mais la stupeur d’ Oliverotto et l’ indignation de Paolo Orsini et du due de Gravina furent telles qu’ ils ne purent appuyer sa résistance : c’ étaient pourtant d’ assez vaillants hommes de guerre pour espérer réduire à eux quatre une poignée de coupe-jarrets comme étaient probablement les hommes commandés par Michelotto. Il y eut néanmoins un grand tumulte de cris et d’ imprécations contre la trahison du duc de Valentinois, dont celui-ci rit de bon cœur en les entendant.

Toutefois, et craignant que l’ entreprise de Michelotto ne vînt à échouer, il se hâta de lui envoyer ses écuyers et ses pages pour renfort.

Il resta seul avec Machiavel.

— Eh bien ! maître, dit-il, toute la Romagne est à moi.

— Est-ce que les cris que nous entendons d’ ici en sont le signal, monseigneur ?

— Oui.

— Ah ! prenez garde, voici de la violence dont on pourra vous demander compte.

— Quoi ! ne m’ avez-vous pas dit, maître Nicolo, qu’ il faut que le lion sache revêtir à propos la peau du renard ? J’ ai attiré quatre de mes ennemis dans mon terrier, je les y tiens, c’ est au tour des autres!

— Monseigneur, Florence ne pourra pas se conquérir de la sorte, et Florence est le cœur de l’ Italie.

— Aussi ai-je d’ autres projets concernant cet État, sans la possession duquel rien n’ est fait. Voulez-vous vous asseoir là et écrire ?

— Écrire?... fit Machiavel avec défiance, tout en s’ asseyant devant la table que venait de lui indiquer le duc.

— Le roi de France commence à apprendre ce que sont les revers de la fortune ; son étoile pâlit du côté de Naples, et Gonzalve de Cordoue ne cédera pas le terrain du roi son maître sans de terribles hécatombes. Ne trouvez-vous point qu’ il est temps d’ agir à Florence ?

— Monseigneur, répondit le Florentin en prenant la plume, je suis disposé à écrire ce que vous désirez, mais il y a une chose à laquelle vous n’ avez pas songé : c’ est que la Toscane veut être consultée.

— Elle ne veut plus des Médicis, elle l’ a assez clairement manifesté lorsque j’ ai mis en avant ce fantôme de duc qui a nom Pierre de Médicis ; elle ne voudra pas de la France.

— Monseigneur, Florence, — et quand je dis Florence je dis la Toscane, — Florence est républicaine ; je crois qu’ avant de songer à s’ emparer du gouvernement, il serait convenable de pratiquer chez elle ce que vous avez si bien fait déjà en Romagne et dans les États de Rome. Vous avez abattu la plupart des petits tyrans, les Colonna, les Orsini, les Manfredi, les Montefeltri, les Vitelli, et tant d’ autres dont vous avez coupé les têtes, mais sans vous inquiéter des racines. Vous aviez vingt ennemis, vous en avez mille. A Florence, il y a des têtes à abattre aussi ; mais c’ est rude besogne, car ceux qui les portent sur leurs épaules sont, à bon droit, adorés du peuple.

— Que faire alors ? conseillez-moi, maître Nicolo : Florence est dans votre main, je le sais.

— Les peuples veulent être consultés, dit le Florentin en regardant le duc, je vous l’ ai dit.

— Eh bien ! qu’ ils s’ assemblent en comices, je ne demande pas mieux ! Faites, cela vous regarde.

— Ce n’ est pas celui qui a envoyé au bûcher Geronimo Savonarola que le peuple de Florence voudra pour souverain.

— Ah ! fit César qui se vit plus loin du but qu’ il n’ avait pensé.

— Vous voulez mettre sur votre front non-seulement la couronne de fer des rois lombards, mais celle de Florence, de Naples, de Gènes
et de Venise, et vous avez appelé à votre aide l’ étranger. Vous avez dit au roi de France : Prenez d’ abord, nous partagerons ensuite. — C’ est de l’ habileté, mais ce n’ est pas de la droiture comme l’ entendent les peuples. Il fallait que le roi de France combattît avec vous et non vous avec lui ; — vous avez renversé l’ ordre : Florence, qui voit déjà le Milanais en la possession de Louis XII, l’ appelle et le veut pour roi.

— Malédiction !... fit César.

— Tout n’ est pas désespéré cependant, monseigneur ; imitez le roi Louis XII : s’ il vous défend d’ entrer en Toscane, c’ est qu’ il vous désavoue ; passez outre, osez rompre ouvertement avec lui, c’ est facile. La papauté a toujours son prestige, feignez de travailler pour elle seule et non plus seulement pour vous.

— C’ est reculer d’ un siècle, messer Nicolo.

— Aimez-vous mieux que le successeur d’ Alexandre VI suive cette voie ? si le cardinal de la Rovera lui succédait, vous assisteriez très certainement à ce spectacle.

— Cela ne sera pas.

— Qu’ Alexandre VI vienne à Florence, toutes les haines s’ éteindront ; ce ne sera pas un Borgia qu’ on recevra, mais le pape. Le peuple ignorant tombera à ses pieds ; mais hâtez-vous, hâtez-vous, car d’ ici à peu d’ années, les consciences s’ ouvriront, et quand la lumière sera faite, le pape ne sera plus qu’ un homme.

— C’ est un abîme !... fit César en baissant le front.

— Pensez-y, monseigneur, fit Machiavel en se dirigeant vers la porte. Après le souper, ou demain matin, j’ écrirai à Florence.

Le duc le laissa s’ éloigner et prit la place qu’ avait quittée le Florentin.

— Quel jeu joue cet homme ?... murmura-t-il entre ses dents ; — me trompe-t-il ?... Ne suis-je entre ses mains qu’ un instrument ?...

Il avait oublié en ce moment le souper qui l’ attendait, les princes qu’ il venait de faire prisonniers, et restait, la tête entre ses deux mains, plongé dans l’ immense chaos de ses rêves.

Il n’ entendit pas alors un léger craquement retentir derrière lui, et il vit encore moins un haut dressoir de chêne sculpté qui se détacha de la muraille et sembla tourner sur lui-même, comme s’ il eût été retenu à la muraille par des gonds.

Quatre hommes, l’ épée à la main, cuirassés, casqués et masqués, sortis de derrière ce meuble, entourèrent la table, et l’ un d’ eux, posant le pommeau de son épée sur la table, en frappa le velours avec force.

— César, dit-il, ton heure est venue !

Le duc releva la tête et reconnut immédiatement les trois hommes d’ Imola et de Faenza ; mais renforcés, cette fois, d’ un quatrième champion.

Il jugea d’ un coup d’ œil l’ imminence de sa position, et ne perdit pas une seconde à délibérer en lui-même ; c’ était l’ homme des inspirations du moment. Il se leva donc, rapide comme la pensée, et, écartant d’ un bond terrible celui qui se trouvait devant lui, il arriva à l’ autre bout de la salle en tirant son épée et se mit en défense, tout en appelant à l’ aide.

— A moi ! à moi ! fit-il en jetant un regard de rage vers la porte que lui barraient ses ennemis.

Les quatre chevaliers fondirent en même temps sur lui, l' épée haute ; mais ils avaient affaire à un rude adversaire, à un homme qui, d' un coup de taille à revers, abattait la tête d' un taureau.

Ils regrettèrent certainement de ne point l' avoir frappé dès leur entrée dans la chambre, et sans attendre qu' il les aperçût ; mais ces réflexions venaient trop tard, il ne s' agissait plus que de combattre.

César s' était acculé dans un coin et opérait des mouvements d' épée terribles qui empêchaient les assaillants de le prendre de côté : il se bornait à parer, car l' attaque lui était interdite sous peine de perdre les avantages de sa position.

— A moi ! à moi, Michelotto ! ne cessait-il de répéter au milieu du silence de ce combat, et s' étonnant de la froide impétuosité de ces quatre hommes, dont il n' avait pas même la ressource d' entendre et de pouvoir reconnaître les voix.

Bien qu' il n' eût reçu aucune blessure, vu son adresse et sa force, il commençait à se lasser. Sa rage en était d' autant plus grande qu' il s' était aperçu que, sur les quatre combattants, un seul se servait de son épée en soldat, en chevalier consommé dans le métier des armes, et que s' il eût pu, soit le mettre hors de combat, soit se débarrasser des trois autres, la lutte serait égale.

— A moi ! à moi, Michelotto !... répétait-il, la langue épaisse et comme si sa voix s' arrêtait à son gosier desséché.

En ce moment, des bruits de pas précipités se firent entendre au dehors, et bientôt la porte s' ouvrit sous la pression de Michelotto, qui entra l' épée au poing, et suivi du comte de Bénévent et de quatre officiers du Valentinois.

César reprit courage et, animant de la voix ces défenseurs tardifs, se jeta sur les assaillants, qui se rapprochèrent tous quatre l' un de l' autre et ne combattirent plus que comme un seul homme, reculant pied à pied et sans se laisser intimider par les cris poussés par ceux
qui, désormais, leur étaient supérieurs en nombre et, probablement aussi, en science militaire.

— Il faut les tuer, ou savoir qui ils sont !... s' écria César en chargeant vigoureusement.

— Les démons ! dit Michelotto, mon épée s' ébrèche sur leurs armures!

Cependant, les quatre mystérieux champions étaient parvenus auprès du haut dressoir qui leur avait donné accès dans la salle, et qui était resté

éloigné de la muraille. Ils tournèrent dans la direction de l' ouverture qu' il offrait et, toujours silencieux, empêchèrent les défenseurs du duc, qui comprenaient instinctivement la tactique, de le repousser en place.

Bientôt, l' un des quatre hommes masqués disparut derrière le meuble, puis un second, — et les deux autres, soutenant à eux seuls le choc des sept combattants, avaient sans doute mal calculé leurs forces, car l' un d' eux tomba sur le sol, percé d' un coup d' estoc au défaut de la cuirasse. Un cri de triomphe accueillit ce succès, dont profita immédiatement celui qui restait seul pour faire un pas en arrière, afin de rejoindre ses compagnons disparus.

Mais César et les siens comprirent cette manœuvre et, ne voyant pas reparaître les autres, ne doutèrent pas qu' une issue secrète ne leur offrit une retraite sûre. C' est pourquoi, et sur l' ordre rapidement énergique de César, tous se jetèrent en même temps en avant, l' épée basse, les uns se servant des épaules, les autres de la tête comme d' un bélier.

A ce mouvement, le chevalier inconnu avait subitement fait retraite en arrière et, d' un bras vigoureux, avait ébranlé le lourd dressoir de chêne, qui tomba avec un fracas effroyable sur les assaillants.

Une horrible imprécation accompagna la chute imprévue de ce meuble, et quand César releva la tête, le chevalier avait disparu.

Seulement le vide laissé par le meuble gisant sur le sol laissait apercevoir des fissures dans la muraille, et décelait la porte derrière laquelle s' étaient retranchés les trois hommes masqués.

Le duc avait fait pénétrer son épée dans les fentes de cette porte, mais la lame s' était brisée pendant que Michelotto et l' un des officiers essayaient vainement d' enfoncer le panneau à coups de pied ou d' épaule.

— Duc de Valentinois, dit une voix derrière cette porte impénétrable, tu sauras qui nous sommes à ta dernière heure, car c' est une guerre à mort que nous t' avons jurée.

Don César se précipita, sans répondre, du côté de celui des chevaliers qui était resté inanimé parmi les débris du dressoir, et s' agenouillant devant lui, détacha d' une main fébrile les boucles de son casque. Une fraîche figure de jeune homme s' offrit à sa vue.

— Le marquis Gaetano ! s' écria-t-il, en réfléchissant profondément ;— à Faenza, il combattait visage découvert... Les trois autres quels sont-ils ?...

— Futur roi d' Italie, reprit la voix derrière la porte, rappelle-toi qu' auprès du Capitule est la roche Tarpéienne!

Un blasphème du duc de Valentinois fut la seule réponse à cette nouvelle bravade.

— Cette voix... reprit-il ensuite, je ne la connais pas.

— C' est l' accent vénitien, ajouta Michelotto.

— Tu as raison... si c' était... Gaetano, je lui avais enlevé Cressida, et à ce Vénitien maudit, à ce Caraccioli, j' ai enlevé... Cependant ce n' est pas sa voix... Oui, c' est bien l' accent vénitien.

— Monseigneur, de même que pour Gonzalve de Cordoue, je vais mettre en campagne des espions qui vous diront ce qu' a fait, jour par jour, le comte Caraccioli depuis un an.

— Oui, et si c' est lui, son titre d' ambassadeur de la république ne le sauvera pas de ma vengeance.

Le comte de Bénévent, qui avait quitté la place un instant auparavant, rentra suivi d' une dizaine de soldats portant un lourd madrier dont l' extrémité fut aussitôt dirigée contre la porte secrète.

La porte était de fer ; mais dès les premiers coups elle fut ébranlée, et la fermeture et les gonds cédèrent, arrachant les pierres dans lesquelles ils étaient scellés. Jeté ainsi en dedans, le lourd panneau offrit aux regards des assistants un trou noir, s' enfonçant en terre, un puits garni de barres de fer transversales formant plutôt une échelle qu' un escalier, et cette structure singulière donna l' explication de la retraite non simultanée des chevaliers inconnus.

Tous reculèrent d' instinct devant cet abîme aux profondeurs ignorées, et comme Michelotto y revint presque aussitôt, manifestant l' intention de s' y engager résolument, le duc le retint.

— Inutile, dit César ; ils ont dû fuir, car cette espèce d' oubliette doit avoir une issue.

— Mais du moins, monseigneur, nous connaîtrons ce secret.

— A quoi bon ! crois-tu que je veuille m' éterniser à Sinigaglia ? Fais plutôt jeter dans ce trou de la terre, des pierres et de l' eau, de manière à le combler s' il est possible.

— Vous entendez, vous autres, dit Michelotto aux soldats ; mettez-vous cent, deux cents s' il le faut, établissez une chaîne, et que cela soit promptement fait!

Le duc de Valentinois quitta cette chambre et se rendit à la salle du festin où l' attendaient ses officiers. Personne ne songea à s' enquérir des quatre

princes condottieri, qu’ on savait avoir été conduits en prison par Michelotto peu d’ instants auparavant.

Mais avant de se mettre à table, le comte de Bénévent informa le duc que les troupes d’ Oliverotto da Fermo, répandues dans la ville, murmuraient et réclamaient à grands cris leur général. Don César, sans se donner la peine de se faire armer, monta aussitôt à cheval.

— Sus à ces brigands ! dit-il. A la rescousse, messieurs, nous souperons après !

En un instant tous ses officiers furent en selle, et ses soldats, auxquels on n’ avait pas encore donné l’ ordre de se disperser, se mettant à leur suite, firent trembler la ville sous le galop de leurs coursiers. En vain les condottieri d’ Oliverotto voulurent se masser sur la place San Pancrazio, ils furent facilement enveloppés, et bien peu échappèrent. Il s’ en fit un massacre horrible, et pendant plus d’ une heure les habitants de Sinigaglia, enfermés dans leurs demeures, consternés d’ épouvante, se demandèrent si, véritablement, ils allaient gagner au change, une fois débarrassés des soudards et lansquenets du seigneur da Fermo.

Don César rentra au château, les mains et le visage teints du sang de ces soldats qui, mieux consultés, se fussent peut-être donnés à lui ; et tandis qu’ il se lavait dans un grand bassin d’ or, tenu par deux jeunes filles de la plus grande beauté, il avisa Nicolo Machiavelli, qui le regardait avec étonnement.

— Messer, lui dit-il en souriant, MM. da Fermo et Vitelli avaient ravagé la Toscane malgré mes ordres : la nouvelle m’ en était venue à Urbino ; monsignor de Volterra était présent, et devant ce vénérable évoque j’ avais juré de tirer une vengeance éclatante des ennemis de Florence.

— Monsignor de Volterra me l’ avait dit en effet, dit Machiavel en s’ inclinant.

— Je ne lui avais pas confié quel genre de vengeance j’ en tirerais, mais dites-moi, messer Nicolo, ai-je bien tenu ma parole ? demanda le duc en secouant au visage de l’ une des jeunes filles tenant le bassin les gouttes d’ eau qui lui restaient aux doigts.

La jeune fille se troubla et faillit tomber à la renverse au contact de cette eau souillée de sang ; mais don César la soutint et la baisa sur les lèvres. La réponse de l’ envoyé florentin se perdit dans ce
mouvement ; mais don César ne se contenta pas de quelques paroles balbutiées, il emmena Machiavel dans la profonde embrasure d’ une fenêtre.

— Messer Nicolo, dit-il, vous n’ ignorez pas à quel point je tiens Florence en haute estime et quel prix j’ attache à son alliance. Si vous m’ aviez laissé achever tout à l’ heure, vous n’ auriez point lâché la plume.

— Que voulez-vous dire, monseigneur ? demanda Machiavel qui, après le massacre des troupes, ne doutait plus que leurs chefs ne subissent, le même sort.

— Faites trois propositions à la Seigneurie : — la première, de se réjouir avec moi d’ un événement qui fait disparaître d’ un seul coup les mortels ennemis du roi, les miens et ceux de Florence, et qui détruit dans l’ avenir la majeure partie des ferments de discorde en Italie ; — la seconde, de me donner une preuve éclatante d’ amitié en me prêtant la cavalerie florentine et quelques troupes d’ infanterie pour m’ aider à prendre Castello et Pérouse...

— Et la troisième ?... fit le Florentin avec défiance.

— De faire arrêter le duc d’ Urbin, qui est à Castello, et qui ne manquera pas de gagner Florence en apprenant l’ arrestation de VitellozzoVitelli.

— Monseigneur, il serait contraire à la dignité de la république de livrer le duc d’ Urbin ; la Seigneurie n’ y consentira jamais.

— Votre observation est juste, mais vous voulez avec moi, n’ est-ce pas, messer Nicolo, le bonheur et la gloire de l’ Italie?

— Je veux son unité, dit Machiavel d’ une voix grave.

— Eh bien ! qui veut la fin doit vouloir les moyens. Je ne vous demande pas de me livrer le duc d’ Urbin, le plus important prince des Romagnes ; retenez-le seulement prisonnier, et laissez-moi la belle occasion d’ agir de clémence en lui rendant moi-même la liberté.

Machiavel n’ ignorait pas les moyens du duc et connaissait surtout les immenses ressources de son esprit fertile ; il baissa la tête et promit de mander toutes ces choses à la république. C’ était la condamnation du duc d’ Urbin.

Don César sourit et, donnant le signal, on se mit bruyamment à table.

Dès qu’ il fut assis, Michelotto s’ approcha en silence.

— Eh bien ? demanda César tout en agaçant du regard et du geste les deux belles jeunes filles qui le servaient.

— Monseigneur, il y a en ce moment un de mes fidèles qui, affublé d’ une robe de franciscain, s’ occupe de leur conscience. Il faudra bien qu’ ils avouent quels sont les trois inconnus, surtout s’ il a le talent de les persuader que leur salut dans l’ autre monde est à ce prix.

— Et tu n’ as pas eu la patience d’ attendre ?

— J’ ai faim, monseigneur, et soif surtout !

— Allons, dépêche-toi, bois à ton aise ; retourne auprès d’ eux au plus vite. Tu ne saurais croire à quel point ce secret me tient au cœur.

— Et moi donc, monseigneur !

Les festins du Valentinois n’ avaient pas de grandes distances à franchir pour dégénérer en orgie : au bout d’ une demi-heure la licence était au comble.

Cependant don César ne perdait jamais la raison, pour un excellent motif d’ abord, c’ est qu’ il ne buvait que rarement du vin pur, surtout après une journée d’ émotions comme celle-ci ; c’ est pourquoi il ne laissait pas que de penser aux princes condottieri qu’ il tenait en ce moment prisonniers. Tout à coup, il lui vint à l’ idée que les trois chevaliers inconnus pouvaient faire servir leur connaissance des souterrains du château à les faire évader : aussi se leva-t-il avec vivacité et s’ en fut-il arracher sans scrupule Michelotto des bras du plaisir.

— Allons, dit-il, tout de suite, Orsini et Gravina en route pour le château Saint-Ange, et les deux autres...

— Les deux autres ?...

— Eh bien ! à leur choix : une coupe du vin de Syracuse dont tu as le secret, ou la dague de miséricorde de tes estafiers.

Michelotto s’ en alla à regret de la salle du festin. Il n’ était pas tout à fait chancelant mais ses idées lui paraissaient légèrement enveloppées d’ un épais brouillard. Le grand air le remit.

La moitié des ordres du duc était déjà accomplie, et il venait de choisir six lansquenets, de ceux qu’ il appelait ses fidèles, avec lesquels il se dirigeait vers la prison où avaient été jetés Oliverotto et Vitellozzo, lorsqu’ il se ravisa et s’ appuya au mur pour réfléchir.

— Diable ! se dit-il, — j’ ai promis à Oliverotto, ce matin même, ni poignard, ni poison... D’ un autre côté, don César serait fort peu disposé à se passer de mes services dans le cas où M. da Fermo me vaincrait en champ clos... Comment faire ?.... Ni poignard, ni poison !...

Heureusement sa conscience était des plus larges, surtout quand il s’ agissait d’ obéir à don César ; il savait le grand faible du pape pour lui, ce qui lui garantissait la rémission de tout péché, grand, ou petit.

En conséquence, il se dirigea vers l’ écurie en toute hâte, et, fouillant dans sa valise d’ expédition, en retira un long cordon de soie rouge de la

grosseur de moitié du petit doigt, et le remit à ses fidèles après l' avoir coupé en deux.

— Ni poignard ni poison ! fit-il en riant avec satisfaction.

— Tenez, leur dit-il ensuite, à aucun prix, et sous peine d' être pendus tous jusqu' au dernier, ne vous servez pas d' un autre engin que celui-là.

Il suivit ses hommes jusqu' à la prison et resta derrière la porte jusqu' à ce que la sinistre besogne fût achevée. Après quoi il remonta tranquillement à la salle du festin.

— Eh bien ? lui demanda César.

— C' est fait, monseigneur...

— Et ils n' ont rien dit ?

— M. da Fermo a déclaré sur son honneur que s' il eût connu le nom de l' un de ces hommes il l' eût dénoncé avec joie, car il est persuadé que c' est à cet aimable guet-apens qu' il doit son malheureux sort.

— Allons, se dit César, au prochain siège nous les verrons reparaître, sans doute, et cette fois je les prendrai, j' en jure Dieu.

CHAPITRE XXXIX

LA CANTARELLE

La fin misérable de Vitellozzo et d' Oliverotto jeta la stupeur dans toutes les âmes. Citta di Castello et Pérouse se rendirent sans combattre, Sienne livra son prince pour échapper aux horreurs d' un siége qu' elle, eût pu cependant soutenir, et le duc reprit la roule de Rome avec ses troupes, mettant tout à feu et à sang sur son passage. Il poursuivit les Orsini chez eux, s' empara de Vicovaro et de Bracciano.

Mais le roi de France commençait décidément à trouver que les Borgia devenaient trop redoutables, et Louis XII, qui avait donné son concours à don César, qui l' avait aidé de ses troupes, du prestige du nom français, qui, enfin, voulait le faire roi d' Italie, — retira encore
une fois sa main puissante, bien persuadé qu' il ne ferait rien livré à lui-même.

Don César se résigna à lutter seul.

Du reste, Louis XII porta, dans les rois ses successeurs, la peine de sa mauvaise foi ; car c' est de ce moment que date surtout l' influence de la maison d' Autriche en Italie, influence qui ne tarda pas, malgré des efforts surhumains, malgré des combats de géants, à faire chasser tout à fait les Français de la Péninsule.

Valentin, contraint de céder au roi, mit le siège devant Cera, ville très-forte appartenant aux Orsini, qui finit par se rendre, tandis qu' un autre corps réduisait Palombara, Lenzano et quatre autres places de moindre importance, appartenant aux Savelli, alliés des Orsini.

Cependant, le roi de France avait éprouvé des échecs considérables dans le royaume de Naples ; de sorte que don César entra dans les États de Giordano, duc de Bracciano. Mais Louis XII venait de conclure la paix avec le roi d' Espagne ; de sorte que l' expédition contre Bracciano se trouva encore une fois retardée. Don César rentra à Rome.

Il s' agissait maintenant de négocier avec le roi, mais en exigeant des garanties : le pape se voyait fort ; maître de la Romagne, il lui fallait la Toscane et la Lombardie ; — Louis XII voulait Naples, malgré la paix

conclue avec le roi d' Espagne : telles étaient les nouvelles bases sur lesquelles il s' agissait désormais de délibérer.

En arrivant à Rome, don César avait reçu les rapports détaillés de ses espions. Tous étaient unanimes pour démontrer que ni Gonzalve do Cordoue, ni le comte Caraccioli ne pouvaient faire partie des chevaliers mystérieux de Forli, Faenza et du château de Sinigaglia : Gonzalve n' avait pas quitté les armées de son roi et avait combattu celles du roi de France ; — le comte Caraccioli, installé à Rome comme ambassadeur de la république, n' avait pas passé un jour hors de Rome, sinon pour accompagner sa Sainteté dans une promenade ayant pour but de visiter une villa magnifique qu' elle faisait construire sur la route de Tivoli.

Don Michelotto habitait un superbe palais de la rue Giulia, entre le pont Sixte et les derrières du palais Farnèze. L' ex-bandit, l' ancien compagnon de Zambulo, le capitaine des gardes du duc de Valentinois, se plaisait dans la magnificence ; aussi l' or, les pierreries, la soie et le velours ruisselaient dans son palais et sur ses habits ; tout le temps qu' il ne donnait pas à son maître, il le passait dans le raffinement de la bonne chère et de la volupté.

Un jour, le capitaine fit venir un de ses fidèles. C' était notre ancienne connaissance, l' Espagnol Servando, qui, malgré sa paresse, était devenu un des plus âpres à la curée, en reconnaissant les immenses avantages qu' il y avait à se trouver derrière son compatriote Miguel Correglia un jour de pillage et même un jour de capitulation pacifique.

Le capitaine était mollement étendu sur une ottomane de satin broché d' or fin.

— Ami Servando, dit-il nonchalamment, approche.

— Me voici, monseigneur.

— As-tu de l' ambition ? demanda Michelotto, imitant les allures et la voix de don César.

— Si j' ai... fit Servando.

— De l' ambition. Et d' abord sais-tu ce que c' est que l' ambition ?

— Je crois, monseigneur, dit Manoel, que c' est une vilaine passion qui éloigne de tous les plaisirs, de toutes les jouissances qui charment et embellissent la vie. On passe en calculs et en travaux innombrables ses jours et ses nuits, pour amasser sur sa tête des honneurs, des dignités, des richesses. — Ce n' est pas tout. Une fois en possession de ce qu' on a tant désiré, on se donne autant de mal pour le conserver qu' on s' en est donné pour l' acquérir. Puis enfin, un jour arrive où l' on prend tout cela en mépris,

où l’ on regrette le temps qui a fui, le plaisir qu’ on a dédaigné, et l’ on meurt misérablement, comme tout le monde... A h ! il est vrai qu’ on a droit à de superbes funérailles. — Mon avis est que l’ ambitieux se condamne à une existence tronquée et incomplète. — Je ne suis pas ambitieux, moi, le hasard s’ est toujours chargé de mon sort. Je m’ endormirais volontiers au coin d’ une borne, persuadé que la fortune viendrait m’ y réveiller.

— Ainsi, tu l’ as dit, tu n’ es pas ambitieux.

— Je trouve que c’ est déjà assez de vivre, sans se créer des chimères ! fit le condottiere en haussant les épaules.

— Eh bien ! répondit le capitaine, quoique Espagnol, ainsi que toi, je ne suis pas de ta force en nonchalance. Ma vie à moi se résume en un mot : agir. Je trouve qu’ il y a, au contraire, un charme infini dans ces mille appréhensions, dans ces insatiables désirs qui viennent parfois m’ assaillir. Dévoué corps et âme au duc César, et fort de son patronage, bien des choses me sont permises qui feraient pendre tout autre que moi. Je suis assez riche pour tenir tête à un cardinal, sur une table de jeu. Le jour où je le voudrai bien, j’ aurai le gouvernement d’ une ville. Pouvoir, richesses, dignités, ces biens
de la vie, va, crois-moi, Servando, la fortune ne me les eût pas dispensés si, comme toi, je m’ étais endormi au coin d’ une borne. Donc, tu n’ es pas ambitieux : tant pis pour toi. Il se présentait cependant une bonne occasion de te faire monter en grade.

— Ah oui ?... fit l’ Espagnol, subitement alléché.

— Tu ne t’ es jamais demandé ce qu’ était devenu maître Ribaldo ?

— Si fait monseigneur, fort souvent, mais comme je n’ ai jamais pu me faire une réponse congrue, j’ ai renoncé à m’ occuper de cet animal.

— Il est mort. Ribaldo était serviteur intime du duc ; il recevait de chaque cabaretier un écu romain le jour de Pâques, et touchait deux cents sequins par an. Veux-tu sa place ?

— Sa place, les écus romains et les deux cents sequins ? demanda vivement Servando.

— Sans doute.

— Et que me faudra-t-il faire ? demanda le prudent condottiere.

— Tout ce qu’ on t’ ordonnera. Écoule ! Quand le duc de Valentinois aura dit au capitaine Michelotto d’ avoir à le débarrasser d’ un ennemi, c’ est toi qui seras chargé de ce soin. Quand il s’ agira d’ arrêter un conspirateur ou tout homme mal pensant, c’ est encore à toi que reviendra la besogne. Le

jour, tu te tiendras près du cabinet de monseigneur s' il travaille, à portée de la voix s' il sort. La nuit, tu coucheras en travers de sa porte, toujours prêt à accourir au premier mot d' appel. Enfin, un service de toutes les heures et de tous les instants. Cela te convient-il.

— C' est fatigant, mais lucratif... Ma foi, monseigneur, je vous demanderai un jour pour réfléchir.

— Ah ! prends garde, il ne manque pas de gens avides d' une pareille destinée.

— Monseigneur, je veux me tâter pour savoir si, vraiment, j' ai une autre ambition que celle de guerroyer et de piller comme j' ai toujours fait.

— Et quand daigneras-tu me rendre ta réponse ? demanda Michelotto, qui se sentait un grand fonds d' indulgence pour son compatriote.

— Ce soir, monseigneur, si vous voulez.

— Soit.

Servando laissa le capitaine dans son somptueux palais et se dirigea vers celui de l' ambassadeur de Venise, où il savait trouver son ami Battista, à qui il voulait demander conseil.

Il s' informa aux premiers valets qu' il rencontra ; ceux-ci répondirent qu' il n' était pas au palais, mais que, d' un instant à l' autre, il pouvait rentrer. Servando, assez perplexe et qui avait la plus grande confiance dans cet ami, résolut de l' attendre, et à cet effet il s' assit sur une borne de la cour.

De cette place, il examinait d' un œil distrait les allants et venants, et remarqua bientôt qu' à l' une des fenêtres du premier étage se trouvait un seigneur, vêtu d' un riche costume, une chaîne d' or passée au cou, mais tourné absolument vers l' intérieur de l' appartement, car on ne lui voyait que le dos. On dit à Servando que c' était le comte Caraccioli.

L' Espagnol avait eu souvent l' occasion de voir le comte ; mais il lui sembla que le seigneur placé, presque immobile, à cette fenêtre, avait dans sa tournure plutôt une ressemblance avec Battista qu' avec le comte.

C' était bien, il est vrai, pensait-il, la même taille, la même coupe de cheveux, le même port de tête ; mais, malgré cette identité, l' œil de l' ami trouvait à celui-ci des allures un peu moins élégantes. Quelques minutes de plus passées à cet examen convainquirent Servando qu' il y avait là un mystère, selon toute évidence ; et bientôt, durant l' espace d' une seconde, dans un fugitif éclair, la tête de ce seigneur se retourna : Servando n' aperçut qu' un profil indécis, presque perdu, mais cela lui suffit.

Il se décidait à quitter le palais, lorsque le seigneur se retira tout à fait de la fenêtre et disparut dans les profondeurs de l' appartement.

— Peut-être, pensa l' Espagnol, la mascarade, est-elle finie, et va-t-il descendre ?... Mais je me serai trompé, j' ai la berlue, Battista n' a pas de chaînes d' or de ce poids-là !... Attendons encore.

Il s' endormit. Une heure après, une tape amicale sur l' épaule le réveilla. Battista était devant lui, vêtu du costume le plus simple.

— Tu as à me parler ? fit le Vénitien.

— Oui, dit Servando en se frottant les yeux et en l' entraînant au fond de la cour, loin de toute oreille trop ouverte.

— Oh ! que de mystères!

— Des mystères !... C' est toi qui en fais... Ah çà, dis-moi donc pourquoi tu t' affubles d' habits magnifiques et de chaînes d' or !...

— Tu m' as reconnu !... s' écria Battista d' un air effaré.

— C' était donc bien toi ?

— Silence ! silence, ami ! ne parle à qui que ce soit de cela, si tu ne veux pas nous voir, toi et moi, perdus à tout jamais !...

Le soir venu, Servando se rendit auprès de don Michelotto. Il acceptait la charge de feu Ribaldo.

Cependant don César ne perdait pas l' espérance de recommencer bientôt la guerre, et de s' emparer de la Toscane ; mais il attendait que la situation se tendit davantage du côté de Louis XII, dont il avait de sérieuses raisons de se défier. A tout événement il était prêt, sauf l' argent, qui se faisait rare. Les moyens ordinaires ne suffisaient pas, aussi le pape résolut-il de faire une promotion de cardinaux. Avec le système d' Alexandre VI, c' étaient des sommes immenses qui allaient affluer dans ses coffres, car les prélats élevés à la pourpre donnaient volontiers, avant et après : avant, pour acheter la protection du ciel, après pour les droits de sceau. De plus, les emplois laissés vacants par les nouveaux cardinaux se trouvaient à vendre, si bien que cela constituait un mouvement considérable d' écus d' or qui allait depuis les plus hauts jusqu' aux plus bas degrés de l' échelle hiérarchique.

Et cette fois, l' opération financière fut du plus grand rapport, car le pape nomma, le lendemain matin de la fête de Saint-Pierre, neuf des plus riches prélats de la cour, parmi lesquels se trouvaient messer Melchior Copis, évoque de Brissina, et messer Adriano Castellense de Corneto, évêque et clerc de la chambre, trésorier général et secrétaire des brefs.

Un mois environ après cette promotion, le 2 août, dans la matinée, le duc de Valentinois appela don Michelotto dans sa chambre secrète du Vatican. Le capitaine ne se faisait jamais longtemps attendre.

— Je vous croyais avec la Cressida, monseigneur, dit-il en entrant.

— Elle m' ennuyait. Je l' ai laissée occupée à se regarder dans une glace de Venise. C' est une femme toute de beauté, une montagne de dentelles et de colifichets, une poupée magnifiquement vêtue, voilà tout : charmante tête, pas de cœur.

— Votre Altesse pouvait choisir...

— Choisir ? Non, j' ai préféré revenir encore à la Cressida, dont les faveurs se donnent, plutôt que de m' attacher à quelqu' une de ces prudes émérites dont la résistance n' est qu' un moyen de se vendre plus cher. — Il n' en existe qu' une, Michelotto, une seule... Mais éloignons toutes ces idées... folles ou tristes. Il ne s' agit point de cela pour le moment.

— Ah ! fit Michelotto en se frottant les mains.

— J' ai besoin d' argent.

— Le nerf de l' intrigue et de la guerre!

— Mon père n' a pas promu pour rien neuf prélats des plus riches à la dignité de cardinal, Michelotto, et c' est pour célébrer cette belle promotion qu' il y a ce soir grand festin à la villa de l' un d' eux.

— Monseigneur de Corneto...

— Mon père a daigné y assister ; tu en es aussi, Michelotto...

— Je crois comprendre, monseigneur, fit le capitaine.

— Va promptement chercher Corozaïm.

En attendant les deux ministres de ses sinistres entreprises, don César ouvrit la porte du laboratoire mystérieux où se préparaient ses mixtures. Il saisit un petit flacon sur une étagère et le considéra avec attention.

— Pas assez, fit-il, je le disais bien.

Il replaça la fiole avec une certaine crainte, sans cesser de la considérer.

— Cette poudre infernale, c' est de l' or, dit-il. L' or, la seule puissance, la seule véritable... Fortune aveugle ! On gagne aujourd' hui ce qui hier appartenait à un autre ; c' est une roue incessante et qui tourne toujours. Puisque l' or doit changer de mains, puisqu' il est condamné à des transformations innombrables, à passer d' une nation à l' autre, du pauvre chez le riche, pourquoi mes mains ne s' ouvriraient-elles pas pour le saisir, plutôt que celles de mon voisin ? — Il y a des gens assez sots pour mépriser les richesses... oh ! c' est qu' ils ont le cœur éteint, la pensée étroite et sans

désirs, ou qu' ils n' en ont jamais pu posséder. Mépriser les richesses, l' or ! ce grand souverain du monde ! celui devant qui s' agenouillent les vertus les plus sévères, l' orgueil le plus élevé ! qui laisse contempler d' un œil sec les misères de l' humanité ! qui ne connaît aucune distinction de familles ou de dévouements, car il éblouit, il fascine, il enivre!

Don César s' arrêta et sourit de pitié.

— J' ai beau y songer, je ne suis rien sans l' or : c' est honteux!

Il écouta les bruits du dehors avec anxiété, il eut peur d' apprendre que Michelotto et Corozaïm se trouvaient empêchés de venir par un de ces accidents fortuits que le hasard jette parfois sur la route des conquérants ; mais il reprit la suite de ses pensées par la vue de ce petit flacon vers lequel toutes ses facultés étaient tendues pour le moment.

— Tant que les évêques de Rome, successeurs de saint Pierre, se dit-il, ont été pauvres et nus comme Jésus, ils n' étaient rien ; — le jour où ils ont eu de l' or, ils ont fait entendre leurs voix au-dessus des orages du monde, et les empereurs ont baisé leurs pieds. — Oui, faites briller l' or devant les yeux du magistrat le plus intègre, le plus jaloux de la justice, eh bien ! il fermera les yeux et la loi sera

faussée... Que la femme la plus vertueuse et la plus chaste éprouve son contact brûlant, et elle oubliera l' amitié, l' amour, l' honneur, tout ! Avec de l' or, le vice marche avec assurance, le crime se pavane orgueilleusement, la honte lève la tête ! Avec de l' or on est plus qu' un homme, on est plus qu' un roi, on est Dieu!

Mais un cri intérieur de rage et de désespoir retentit dans la poitrine de cet homme de bronze et d' acier, — véritable aveu d' impuissance.

— Ah !... fit-il d' une voix déchirante, et l' or n' a pu me donner Leona !... Il y a donc quelque chose de plus fort que lui !... Nous verrons.

Michelotto et Corozaïm entrèrent.

Chaque fois qu' il mettait le pied dans ce laboratoire, le juif semblait triomphant ; la sévérité du gouvernement envers ses coreligionnaires ne lui permettait pas de se livrer sans danger à des travaux de la nature de ceux qui l' attendaient là ; et les expériences misérables qu' il était obligé de faire sur des animaux étaient loin de fouetter son zèle aussi vivement que celles qu' il pressentait dans la collaboration de l' altesse.

— Que faut-il faire, monseigneur ? demanda-t-il avec empressement.

— La *cantarelle,* dit César en s' asseyant dans un fauteuil.

C’ était le nom de l’ effroyable poison connu, depuis, sous celui *d’ aqua tofana,* et dont on a fait tour à tour honneur de l’ invention à la Sicilienne Tofana et à la Société de Jésus. Les plus graves présomptions doivent pencher pour celte dernière hypothèse ; seulement, la Société tenait tout simplement cet agent de destruction par une transmission de famille, au moyen du général de l’ ordre, Francesco Borgia, quatrième duc de Gandia, — celui qui fut canonisé.

Pendant que le duc de Valentinois restait plongé dans ses réflexions, Michelotto se mit sans scrupule au service du juif. Il alluma le feu d’ un fourneau pendant que celui-ci manipulait, pesait et amalgamait diverses substances ; puis ils se mirent tous deux à les piler dans des mortiers de porphyre, et quand Corozaïm jugea le charbon assez incandescent, il introduisit vivement le résidu de la mixture dans de grandes cornues d’ argent qu’ il plaça ensuite sur le feu.

C’ était un tableau curieux que la réunion de ces trois hommes, occupés à cette œuvre sinistre, éclairés par moments des reflets rouges du fourneau et suivant avec attention l’ écoulement d’ une liqueur visqueuse, tombant goutte à goutte dans un récipient de cristal ; César, sans quitter son fauteuil, et les deux autres ayant le
visage protégé contre les émanations délétères de l’ opération par un masque de verre.

Au bout d’ une heure, Corozaïm remettait à don César la valeur de trois onces de celte même poudre d’ un blanc éclatant, dont il avait considéré un faible échantillon dans la fiole placée, sur l’ étagère ; mais en la recevant il s’ aperçut que le juif le regardait d’ une manière étrange. Il crut que celui-ci attendait son salaire, et il fouilla dans son escarcelle, d’ où il tira une bourse de velours au ventre tout gonflé d’ or.

— Tiens, dit-il.

— Monseigneur, répliqua le juif en faisant couler la bourse dans l’ une des vastes poches de sa robe jaune, vous avez bien tort de mépriser l’ astrologie judiciaire...

— Ah ! encore tes songes creux !

— Monseigneur, c’ est aujourd’ hui le 2 août, c’ est-à-dire le commencement d’ une lune qui doit être fatale à la famille de Borgia.

— Oh ! voici qui deviendrait sérieux, alors ! fit César en s’ arrêtant de considérer la fiole pour reporter ses regards sur le juif.

— Monseigneur, je vous ai dit, vous vous le rappelez, que la jeune fille que nous avons endormie ici d' un sommeil semblable à la mort devait vous être fatale : eh bien ! la conjonction des astres que j' avais découverte à cette époque se représente encore eu ce moment.

— Celte enfant doit m' être fatale, dis-tu ?

— Oui, monseigneur, elle... ou les siens.

— Les siens ne sont plus... fit César d' une voix sourde.

— Elle vit, elle, et c' est trop.

— Je la tiens derrière de bonnes murailles d' où elle ne pourra s' échapper.

— Elle ou les siens, monseigneur, répéta Corozaïm d' une voix grave.

— C' est bon, répondit César avec brusquerie, quoiqu' il fût devenu tout soucieux, nous aviserons.

Tous trois quittèrent le laboratoire, puis la chambre secrète.

Don César avait congédié le juif ; il remit ensuite à Michelotto le flacon où, pareille à de la poudre de marbre de Carrare, brillait la sinistre *cantarelle.*

— Va porter ceci à mon père, dit-il.

— Ah ! fit Michelotto dont les yeux brillèrent d' un feu sombre.

— Tu devines donc ?

— Un peu, répondit le capitaine en souriant.

— Ne trouves-tu pas, Michelotto, que c' est une louable coutume, une admirable loi que celle qui ôte aux cardinaux le droit de tester et qui établit que leurs biens en argent et en terres doivent revenir à l' Église ? Le chapeau rouge vaut bien cela, et la vanité de nos prélats leur fait facilement oublier qu' ils ont une famille. Michelotto, une once de cette poudre dans un flacon de vin de Chypre, et l' agonie d' un homme dure un an ; deux onces, et elle dure six mois ; trois onces, la mort frappe dans les huit jours.

— Il s' agit de bien styler Servando, le successeur de Ribaldo.

— Cela te regarde : s' il est habile, il aura cent sequins.

— Et les noms, monseigneur ?

— Je vais en délibérer définitivement avec mon père ; mais provisoirement ce sont, pour aujourd' hui, trois des nouveaux cardinaux : Giaccomo Casanova, Melchior Copis et Corneto.

— Bon.

— Michelotto, ce soir, outre les cardinaux invités, il y a des dames, de grands officiers, les ambassadeurs de France, celui de Bohême, celui... de

Venise.

— Le comte Caraccioli!

— Oui, ce que m’ a dit cet exécrable Corozaïm me revient à la pensée. Elle ou les siens... Les siens ! c’ est lui ; puisqu’ elle l’ aime !... Tu comprends, Michelotto, que ma vengeance contre cet homme n’ était qu’ assoupie et que, tôt ou tard, il me fallait sa vie en échange du mal qu’ il me fait. Il me hait, mais la politique de Venise le fait en apparence notre ami, depuis longtemps... Je suis si sûr de ma vengeance, que j’ ai pu jouer avec elle en me disant : un jour viendra !... Ce mécréant juif pourrait avoir raison ; ce jour est venu.

— Bravo, Altesse !

— Tu comprends ?... fit le duc en frappant amicalement sur l’ épaule de son fidèle.

— Quelle dose avez-vous l’ intention de mettre, monseigneur ?

— Je veux que la mort soit prompte et terrible!

CHAPITRE XL

LA COMÉDIE DE CRESSIDA

La veille de ce jour, à la nuit tombante, la Cressida avait revêtu un costume de Transtévérine, et s' était rendue au Colisée. Ainsi accoutrée, elle ne redoutait nullement les mauvaises rencontres, et n' avait à craindre que les espions ; aussi, laissant l' arc de Constantin à sa droite, se lança-t-elle résolument dans l' étroite rue, alors encombrée de masures et criblée de véritables fondrières qui conduisait à la porte méridionale du monument, sans se soucier le moins du monde d' une ombre qui paraissait la suivre et qui, après tout, était peut-être celle d' un libertin.

Elle se dirigea, en personne habituée, dans ce dédale de pierres colossales jonchant le sol, d' arceaux effondrés, de gradins démantelés, et finit par arriver à l' étroit soupirail donnant accès à la galerie qui menait à la chambre de Néron, et vit avec satisfaction que l' ombre noire n' osait pas la suivre dans ces espèces de cavernes.

Les ruines de Rome ont toujours été habitées, pendant la nuit, par un tas de vagabonds de toutes sortes, surtout à cette époque, et la comédienne ne fut nullement surprise de se heurter à chaque instant contre quelque corps couché sur le sol.

Cette nuit-là, précisément, il y avait affluence dans les souterrains du Colisée ; et la chambre de Néron, au milieu de laquelle brûlait une torche de résine, était littéralement encombrée de dormeurs. Sans se préoccuper des grognements de ceux qu' elle réveilla, elle se dirigea vers la partie occidentale, où elle savait trouver le commencement d' une des galeries souterraines qui vont vers l' intérieur de la ville.

Mais devant l' entrée de cette galerie se tenait un homme debout et qui semblait en sentinelle : c' était le bandit Zambulo.

Cressida ne put obtenir de lui d' aller plus loin, et, comme elle insistait d' une manière qui sembla suspecte au vieux bandit, celui-ci siffla d' une façon toute particulière. Un sifflement semblable sortit de l' ombre, du côté interdit, et bientôt Schiavone apparut à l' entrée du souterrain.

En reconnaissant la mère de Leona, il la prit par la main et l' en-

traîna rapidement. Ils arrivèrent ainsi à l' extrémité d' un long boyau, où ils trouvèrent Pasquino tenant une torche à chaque main.

Pasquino laissa la besogne qui l' occupait sans doute et marcha devant eux. Ils arrivèrent ainsi devant une porte grossière que Pasquino poussa, et ils se trouvèrent dans une espèce de chambre basse, meublée d' un banc et d' un lourd bahut de chêne.

La Cressida était vraiment ravissante dans le costume des Transtévérines, ces belles filles de Rome qui ont conservé le type antique ; mais aucun de ces deux hommes ne songea à lui faire de fades compliments ; la douleur était peinte sur son visage. Elle tomba assise sur le banc, accablée de lassitude.

— Je viens vous dire que je suis à bout de forces, dit Cressida, et que je ne puis aller plus loin.

— Pauvre femme !... fit Schiavone en lui serrant la main.

— Si Leona est morte, elle me le pardonnera ; mais si elle est vivante, j' ai peur de me trahir et de compromettre le succès de notre entreprise. Voyez-vous, à présent, rien n' est plus difficile que de le saisir seul : depuis Forli, depuis Sinigaglia surtout, il est toujours sur ses gardes, et il semble se défier de tous ceux qui l' approchent. Mon visage sourit, mais s' il voulait s' arrêter à m' examiner un peu lorsque je joue avec lui mes indignes comédies, il y lirait la vérité.

— Aussi, madame, dit le gondolier, avons-nous résolu de vous relever de votre terrible mission. Pauvre femme, il vous a fallu un grand courage pour sourire depuis si longtemps au ravisseur, et peut-être au meurtrier de votre enfant.

— Dieu, je l' espère, me pardonnera mes fautes.

— Avez-vous vu le comte Caraccioli, aujourd' hui ?

— Non. Il paraît être toujours au mieux avec le pape ; César et lui font assaut de politesses. Il ne soupçonne rien, autrement...

— Autrement il n' existerait plus. Battista, heureusement, joue fort bien son personnage, soit qu' il quitte Rome, soit qu' il vienne ici nous trouver.

— Enfin, qu' avez-vous résolu ?

— Nous renonçons à le tuer chez vous ; il n' y vient plus assez souvent, et il est trop bien accompagné : nous voulons le tuer chez lui. Il y a ici, dans ces souterrains, une issue qui mène au Vatican ; Pasquino en est certain, et depuis trois jours nous étudions les murailles sans pouvoir parvenir à trouver le passage.

— Est-ce possible ? fit Cressida.

— Il y est venu autrefois, dit Pasquino intervenant, pour m' y trouver, lorsqu' il croyait mon avis bon à consulter ; cela n' a pas duré longtemps, par exemple, car nous nous sommes bientôt brouillés... Ah ! corpo di Bacco ! voici plus de trente torches de résine que nous usons à examiner les fentes de ces pierres. Et pourtant il faudra bien trouver cette maudite porte... Oh !...

Cette dernière exclamation poussée par l' ex-tailleur fut répétée par les échos du souterrain, tant elle sortit avec force de sa poitrine. Son visage rayonnait de joie.

— Qu' y a-t-il ? demanda Schiavone.

— Une idée !... mais ce n' est qu' une chance, et nous pouvons attendre longtemps.

— Explique-toi.

— Il est plus que probable que don César ou Michelotto se servent encore de ce passage secret, car il n' a point été creusé exprès pour moi ; c' est pourquoi, s' ils en sortent, ils doivent laisser des traces sur le sol... Oui, c' est cela, je le tiens ! signora, il s' agirait de nous procurer un ou deux sacs de cendres, ou du sable fin, nous le répandrons sur le sol...

— Parfait ! dit Schiavone.

— Je vais m' en occuper tout de suite, dit la Cressida. Envoyez deux ou trois hommes sous la terrasse, de mon jardin, à Ripetta, je leur ouvrirai ; mais c' est bien chanceux, comme vous disiez, Pasquino. Allons, venez m' éclairer jusqu' au bout de la galerie.

Ils allaient quitter cette chambre, lorsque tout à coup deux hommes entrèrent effarés. C' étaient Zambulo et l' un des bandits de sa troupe, sans doute.

— Nous sommes perdus ! dit-il.

— O ciel ! fit Cressida.

— Qu' y a-t-il donc ? demandèrent à la fois Schiavone et Pasquino.

— Une bande de lansquenets viennent de s' abattre tout à coup dans le Colisée, armés de torches ; ils semblent chercher quelqu' un, peut-être la signora.

— Une perquisition ici ! dit Schiavone, c' est la première fois que cela arrive depuis plusieurs années.

— C' est moi qu' on cherche, dit Pasquino, car ce matin on a lu sur le socle de ma statue deux vers qui prouvent que je ne suis pas mort.

— Si on me trouve ici, s’ écria Cressida, tout se découvre, et nous perdons le fruit d’ une si longue attente...

— Soyez tranquille, dit Pasquino, je vais mettre une barrière devant cette chambre. Vous avez dû remarquer, signora, que nous avons descendu quatre marches assez élevées pour venir jusqu’ ici, puis, que nous en avons monté six autres au bout de cinquante pas. Eh bien, cet intervalle peut devenir une pièce d’ eau où les lansquenets ne se risqueront pas, je vous le jure.

Et l’ ex-tailleur, sautant gaiement à l’ idée de son stratagème, sortit de la chambre, où il rentra presque aussitôt.

— L’ eau coule très-bien, dit-il en appliquant son oreille contre la porte, dans deux minutes on pourra aller en bateau dans la galerie. Ah ! nos aïeux étaient de grands constructeurs !

— S’ ils passent outre, fit Cressida en mettant sa tête dans ses deux mains, je ne reverrai jamais mon enfant!

— Soyez tranquille, signora, nous vous défendrons, dit Schiavone en croisant les bras.

Une heure se passa ainsi et, comme l’ avait pensé Pasquino, personne ne s’ aventura de ce côté ; car les catacombes offrent par endroits de véritables précipices, et la rivière improvisée par l’ ex-tailleur pouvait en présenter les dangers.

Seulement on fit sortir la belle Transtévérine par une autre issue que celle qu’ elle avait prise pour venir. Pasquino marchait galamment à ses côtés.

— Ce que j’ en fais, dit-il, c’ est pour arriver à vous rendre votre fille, si elle existe, et surtout pour complaire à Schiavone et au comte, car du diable si, au fond du cœur, je désire la mort du duc, moi!

— Que dites-vous là, Pasquino!

— Il m’ a proscrit, mais voilà tout ; je crois qu’ il est nécessaire au bonheur de l’ Italie, ou, du moins, à sa grandeur ; mais il est condamné, tant pis pour lui ! un autre accomplira la mission pour laquelle je le croyais né.

— Pasquino, je dois le voir demain matin ; si je pouvais en obtenir quelque chose, tous mes vœux seraient comblés...

— Mais la vengeance du comte Caraccioli...

— C’ est vrai, il a été déshonoré par cet homme, et Leona l’ aime ; vous avez raison, il est condamné.

La Cressida, au lieu de rentrer à son palais del Campo di Fiori, gagna sa villa de Ripetta, et y attendit les envoyés des proscrits du Colisée.

Le lendemain, comme nous l' avons vu, elle était au Vatican, où César l' avait mandée, lorsque celui-ci, sans lui permettre de se retirer encore, se rendit au laboratoire. Quand il eut achevé sa sinistre besogne, il revint vers la comédienne.

Cressida, dans leurs entrevues, espérait toujours lui arracher une lumière quelconque touchant sa fine ; mais César n' en pariait jamais, et même il affectait de l' entretenir d' autres choses, chaque fois que la comédienne tentait de vouloir revenir sur l' histoire de la villa. Cependant elle ne perdait pas courage, et bien qu' elle eût déclaré la veille à Schiavone et à Pasquino qu' elle ne pouvait pas aller plus loin, elle se rattacha encore, ce matin-là, à ce suprême espoir qui la faisait vivre. Elle accueillit donc le retour du duc le sourire sur les lèvres.

— Eh bien, monseigneur, dit-elle, avez-vous terminé enfin ce grand travail ?

— Grand travail en effet ! fit César en souriant ; oui, ma charmante, et je suis tout à vous.

— Monseigneur, je ne suis pas jalouse, assurément, c' est du plus mauvais goût ; savez-vous que toute autre femme que moi vous garderait rancune ? me quitter pour des affaires...

— Oui, toute autre femme, parce qu' elle m' aimerait.

— De sorte que vous pensez... fit Cressida avec un effort surhumain.

— Que tu ne m' aimes pas.

— Ah ! monseigneur ! quelle supposition !

— Que veux-tu... je n' en suis malheureusement plus à supposer.

— Comment concevoir une telle idée ? reprit Cressida, qui voulut essayer encore une fois de son pouvoir, — si tant est que quelqu' un pût avoir le moindre pouvoir sur cet homme ; — moi ne pas vous aimer, monseigneur ! mais il faudrait que je fusse sotte ou aveugle.

— Tu n' es ni sotte ni aveugle, tu as peur de moi. Voilà comment on m' aime, moi !... fit César avec une profonde amertume.

— Eh ! n' avez-vous pas en vous, duc, l' heureuse réunion de tout ce qui plaît et séduit : les richesses, le rang, la puissance, la gloire ? ne venez-vous pas, en si peu de temps, de prendre trente villes et quinze forteresses ; l' Europe n' a-t-elle pas les yeux sur vous et n' êtes vous pas le premier homme de ce siècle ? Souvent je me surprends à être fière de moi-même, car je me dis : Celui qui est le premier ici, celui dont le nom pèse d' un si grand poids dans le monde, celui-là se courbe sous ma loi, celui-là m' aime.

— Tu te dis cela, grande comédienne ?... fit le duc avec incrédulité, sans pouvoir cependant s' empêcher de se montrer sensible à une flatterie qu' on lui répétait chaque jour sur tous les tons.

— Eh ! monseigneur, que d' amours sont nés de l' admiration !

— Cressida, fit don César devenant tout à coup sérieux, ne parle pas d' amour.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je n' y crois pas.

— Vous ne croyez pas à l' amour, vous, vous, monseigneur !

— Et toi, y crois-tu ?... Folle femme, tu as balbutié son nom pendant dix ans, voilà tout. C' est cela qui t' a fait le visage si jeune, car l' amour, l' amour véritable, brûle le sang et ride le front.

Et en disant ces paroles, César avait tellement abaissé ses sourcils que de grandes lignes horizontales s' étaient dessinées sur son large front.

La Cressida prit son courage à deux mains et dit d' un air semi-sérieux et semi-enjoué, en lui mettant le doigt au-dessus des yeux:

— Est-ce que ces plis-là, monseigneur, dateraient de la petite Leona ? Le duc tressaillit à ce nom comme si un fer rouge lui eût mordu les entrailles.

— Pourquoi as-tu prononcé ce nom ! s' écria-t-il, je veux le bannir de ma mémoire, je veux l' oublier !

— C' était une adorable créature !... fit la Cressida sans pouvoir maîtriser son émotion.

— Tu dis vrai, adorable !... Ah ! maudit soit le nom que je porte, car ce nom m' a attiré sa haine et son mépris... Plains-moi, Cressida, je dois te faire pitié ! oui, il y a des instants où je ne me reconnais plus... Ah ! si elle m' aimait !

— Monseigneur !... fit la Cressida en lui saisissant tout à coup la main, qu' avez-vous dit... que venez-vous de dire là ?... Si elle vous aimait... Elle n' est donc pas morte ?

— Morte !... fit César en se troublant.

— Et cependant je l' ai vue sur le catafalque, je l' ai vue descendre dans la tombe de son père le duc de Gandia.

— Malheureuse !... s' écria César, qui t' a dit qu' elle fût la fille de mon frère ?...

Cette question sauva la Cressida, qui allait tout avouer.

— Son père, mais...la signora Vanoza... votre mère, répondit la comédienne après avoir hésité.

— Ma mère ?... Cressida, je me rappelle à présent... oui, lorsque je t' ai envoyée auprès... d' elle, à la villa, tu m' as demandé une récompense... cette récompense, c' était une investigation que tu voulais faire dans les papiers de mon frère Francesco... D' où vient que tu ne m' as jamais reparlé de cela ?...

— Monseigneur, vous le savez, j' ai la tête un peu folle... répliqua Cressida riant, mais dont le cœur était étreint par une épouvante effroyable.

Le duc la considérait depuis un instant avec un regard d' une fixité désespérante, et il allait ouvrir la bouche pour laisser échapper l' expression des soupçons qui venaient en foule assaillir sa pensée, lorsqu' on frappa à la porte.

Cressida respira ; mais ce mouvement, si rapide qu' il fût, n' échappa point à cet homme qui était doué d' un étrange don de pénétration. Il se leva néanmoins pour aller ouvrir la porte qu' il avait refermée sur lui eu entrant.

C' était monseigneur Trocci, camérier du pape ; et il fallait qu' il se présentât une affaire d' urgente importance pour qu' un haut personnage vînt le chercher lui-même.

— Monseigneur, dit à voix basse le nouveau venu, Sa Sainteté désire vous voir à l' instant même.

— Qu' y a-t-il, le savez-vous ?

— Le cardinal de la Rovera est à Rome incognito, et Sa Sainteté m' a dit de vous demander si je devais aller immédiatement l' inviter à venir souper chez le cardinal de Corneto.

— Ah ! Juliano... fit César en réfléchissant profondément, mais rapidement ; oui... invitez-le.

— Et s' il refusait ?

— Dites-lui que si j' ai été l' ennemi de son frère, je suis resté son allié.

Trocci s' éloigna en toute hâte, et le duc se retourna vers la Cressida, le front chargé de pensées : seulement la comédienne vit bien que ces pensées étaient devenues toutes politiques, et que sa chétive personne disparaissait devant les préoccupations de l' homme d' État.

— Cressida, dit-il, nous reparlerons de cela demain.

— Soit, monseigneur, répondit-elle avec le plus charmant sourire.

— Demain... fit-elle avec stupeur quand le duc fut sorti, demain... Oh ! il faut voir Schiavone et le comte... Elle vit ! elle vit ! j' en suis sûre... mais où est-elle ?... Il faudra bien qu' il parle... Elle vit ! oh ! je le sentais bien là!...

CHAPITRE XLI

LE SOMMELIER DU PAPE

Il y avait grande affluence à la villa du cardinal Corneto, et, en attendant la venue du pape, les conversations et les médisances, accompagnées parfois d' historiettes racontées à voix haute ou dans le tuyau de l' oreille, étaient établies de toutes parts, dans les salons et dans les jardins.

Les invités étaient à peu près tous rendus, et chacun s' était déjà emparé de l' une des belles dames que l' intelligent cardinal n' avait pas manqué de prier à cette fête, restée fort triste, sans contredit, si elle eût été privée de son élément capital.

Michelotto papillonnait un peu partout, vêtu plus magnifiquement que jamais, tout en lançant de tous côtés des regards assurés et vigilants ; car, au milieu de cette foule de courtisans et de flatteurs, il savait fort bien distinguer les ennemis du duc.

Cependant, il échangeait souvent un coup d' œil avec le comte de Bénévent, l' un des capitaines les plus dévoués à la fortune de don César, lequel était en ce moment le centre d' un petit cercle composé de femmes brillantes et de jeunes seigneurs riant aux éclats.

Bientôt le comte Caraccioli parut dans les jardins sans être annoncé, car la fête était tout intime ; mais dès que le comte de Bénévent le vit s' avancer de son côté, il lui tourna le dos, comme s' il ne l' avait pas aperçu encore, et s' adressant à son entourage à voix couverte:

— A propos, mesdames, vous ne savez pas l' aventure de monsieur l' ambassadeur de la sérénissime république de Venise ?... Elle est piquante !...

— Non, dit un des jeunes gens, et je vois aux yeux de ces dames qu' elles grillent de l' entendre.

— Eh bien ! imaginez-vous que M. de Valentinois...

— Chut ! comte, voici M. de Caraccioli qui vient de ce côté, dit une dame à voix basse.

— Il n' entendra pas, je parlerai assez bas... Il n' a pas joué un beau rôle dans l' histoire, certes !... Au fait, je ferais peut-être mieux de me taire...

— Parlez donc, dit une autre dame que ces réticences rendaient encore plus avide de savoir.

— Eh bien ! M. de Valentinois s’ était donc énamouré de la belle Leona San-Severino, une personne admirable de beauté, mariée par procuration au comte ; — notez bien ceci, mesdames, — par procuration ;— or, comme les deux fiancés ne s’ étaient jamais vus, le duc imagina de se faire passer pour l’ époux. La ruse réussit à merveille, si bien que la belle Leona...

— La belle Leona ?... fit une voix derrière le comte de Bénévent. Le capitaine se retourna. Caraccioli était derrière lui, pâle et les bras croisés.

— Vous écoutiez, monsieur l’ ambassadeur ? fit-il en balbutiant légèrement.

— Comte de Bénévent, vous venez de mentir impudemment, dit Giovanni en le regardant fixement.

— Monsieur !... fit le capitaine en portant la main à son épée.

— Oui, monsieur, vous avez menti, je le répète.

— Savez-vous, messeigneurs, quelle est la femme dont parle le comte ? Savez-vous, comte de Bénévent, quelle est la femme dont vous parlez ? — Messieurs, il y avait au monde une femme pure et belle comme la Vierge sainte ; une femme, la joie et l’ orgueil de ceux qui l’ aimaient ; une femme pour qui s’ ouvrait une destinée brillante et toute d’ honneur, et qui, par le fait d’ un homme, s’ est vu arracher tout à coup jusqu’ à l’ espérance même de ce bonheur ; une femme qui a préféré la mort à ce qui, pour tout autre, eût été le comble de la grandeur ! Car vous, comte de Bénévent, et vous aussi, messeigneurs, qui riiez avec lui, n’ est-ce pas qu’ il n’ y en pas un de vous qui ne vendrait sa sœur ou sa femme à César Borgia ?

— Comte !... firent les seigneurs, fort embarrassés de leur personnage.

— Messieurs, assurément, M. de Caraccioli est fou ! s’ écria Bénévent.

— Si peu fou que je vous fais défi, à vous, comte de Bénévent, et à vous tous, messeigneurs, si l’ envie vous en prend ! Oui, comte, je te défie au combat à outrance, de jour ou de nuit, en champ clos ou dans la plaine, ou au bord du Tibre, et l’ on y jettera le vaincu. Voici mon gage !

Et Giovanni jeta son gant aux pieds du capitaine. Bénévent le ramassa avec grâce et salua en souriant.

— Monsieur de Caraccioli, dit-il, je suis Italien avant tout, c’ est-à-dire que je sais ce que vaut une nuit de plaisir ; il y a ce soir une
fête que je ne veux pas manquer. Demain, au lever du soleil, je serai vôtre.

— Soit, monsieur, répondit le comte en s’ éloignant fièrement.

Il se dirigea vers une charmille, autant pour remettre ses esprits que pour cacher la rougeur qui, malgré tout, avait monté à son front.

— Ah ! la vengeance a trop tardé !... se dit-il. Quelle misère !... Allez, allez, courtisans du pouvoir, courtisans de la honte ! O mon Dieu ! Il y a un coin sur la terre où la vertu devrait être louée, où l' honneur devrait être honoré, et c' est dans cet endroit que le vice et le crime trouvent des complaisants et des admirateurs ! Rome, Rome, souveraine du monde, qu' est devenue ta grandeur ? Ton nom est souillé ! Où le culte du Seigneur doit régner sans partage règnent la bassesse et l' impudeur ! O ville, jadis royale et maintenant courtisane impure, tombe, tombe dans la poussière ou fais naître, des cendres illustres que lu renfermes, un homme, régénérateur sublime de tes grandeurs éteintes, un homme enfin qui te rendra ta gloire qui s' écroule !...

Soudain il se sentit saisi par une main frémissante. Il se retourna : la Cressida était devant lui, la bouche souriante, mais la pression de sa main en démentait l' expression.

— Imprudent ! fit-elle, vous compromettez le succès de la vengeance.

— Ah ! Cressida, comme à vous les forces me manquent.

— Comment, vous êtes arrivé au but ; comment, vous touchez peut-être à l' heure suprême où vous aurez votre ennemi sous votre genou, et vous risquez de voir tout s' évanouir!

— Fallait-il donc courber tranquillement la tête sous l' affront ?

— Oui, il le fallait. Quand on veut se venger, il faut savoir faire abnégation de tout, jusqu' au grand jour ! Savoir surtout fermer ses oreilles, ou sinon tout entendre.

— Tout supporter!

— Tout supporter. Être de marbre à l' endroit du cœur. Et d' ailleurs, est-ce que vous trouvez l' agression de M. de Bénévent naturelle ? Pourquoi ce soir, plutôt qu' hier, plutôt qu' il y a six mois, est-il venu réveiller une histoire qui, excepté dans nos cœurs, devait être ensevelie dans la nuit de l' oubli ? C' est un coup monté, le prélude peut-être de quelque ténébreuse entreprise : prenez garde ! Bénévent peut vous tuer demain.

— J' ai pour moi Dieu et la justice de ma cause, répondit le comte.

— Et le hasard ? ou plutôt ces mille ressources du duc, cette science si étrange qu' il a d' aider au hasard?... Comte, il faut absolument remettre ce duel.

— Impossible!

— Il le faut cependant ! dit Cressida avec force et se mettant ensuite à rire aux éclats, car il importait plus que jamais de donner le change aux espions qui, si en effet le duc avait dirigé l' agression de son capitaine, devaient entourer Caraccioli de leur malveillant intérêt.

— Mon honneur est engagé, répliqua le comte en lui baisant la main.

— Et celui de Leona ?

— Leona !... fit Giovanni douloureusement, et, cette fois, sans avoir la force de continuer sa comédie.

— Les voilà bien, ces hommes ! s' écria la Cressida, toujours égoïstes et sacrifiant tout à ce qu' ils appellent leur honneur !

— C' est plutôt Leona que je veux commencer à venger en tuant cet insolent comte de Bénévent qui, s' il est plus noble que Michelotto, n' en est pas moins infâme!

— Comte, reprit la Cressida, Leona San-Severino parlerait ainsi que je fais!

— La pauvre enfant... douce et pure créature, elle tremblerait pour mes jours et voilà tout !...

— Eh bien ! soit, il faut vous conserver pour elle.

— Hélas ! je vous l' ai dit, comme à vous la patience me manque. Je voudrais être tué par le comte!

— Leona existe !... fit la Cressida en lui jetant cette heureuse nouvelle dans l' oreille, tout en lui serrant la main avec une force surhumaine.

— Dites-vous vrai !... fit Giovanni.

— J' en suis sûre ; le duc n' a pu me le cacher, quoiqu' il n' ait rien avoué.

— Alors, fit le comte reprenant son sang-froid, ce n' est plus sa mort qu' il nous faut, mais son secret, et la vengeance après.

— Eh bien, remettrez-vous ce duel ?

— Écoutez, Cressida, il me vient une idée qui peut assurément tout concilier... Avançons l' heure, cette nuit, coûte que coûte...

— Comment ?... Il sera ivre cette nuit, et quand il est ivre ce n' est pas à moi qu' il vient!

— Vous allez voir. La nuit dernière, pour vous protéger contre la visite de la police, dans les catacombes, Pasquino a eu l' heureuse idée de remplir d' eau une des galeries souterraines...

— Oui, et même je suppose que c' est cela qui l' a empêché d' envoyer chez moi les hommes qu' il m' avait annoncés et qui devaient emporter du sable blanc ou de la cendre.

— Précisément ; mais il s’ est trouvé que cette eau a fait découvrir enfin l’ issue que nous cherchions.

— Ah !... fit Cresida, la communication avec le Vatican ?...

— Après le départ de la police, Pasquino a voulu faire écouler l’ eau comme à l’ ordinaire, mais son attention a été éveillée par un fait qu’ il n’ avait point remarqué précédemment, parce qu’ il n’ y avait pas intérêt. L’ eau s’ écoulait plus rapidement sous un certain amas de roches que par son canal ordinaire.

— Eh bien ?...

— Silence !... on vient nous déranger, je vous dirai tout plus tard... — Je comprends... rendons-nous, après la fête, à la chambre de Néron...

— C’ est dit.

Celui qui venait les déranger était tout simplement un valet portant un plateau chargé de boissons glacées ; car la chaleur était accablante, et le cardinal Corneto faisait prendre patience à ses hôtes, en attendant le pape.

Ils se mêlèrent à la foule, et, certainement, personne n’ eût pu se douter que le comte Caraccioli avait l’ âme aussi violemment agitée que la mer aux jours d’ orage ; mais il était Vénitien, et ce n’ était pas de ce jour qu’ il avait appris à dissimuler ses émotions.

Le comte se sépara bientôt de la comédienne et chercha des yeux Giorgio Schiavone, qui était entré à la villa Corneto revêtu de sa livrée, et confondu parmi ses serviteurs.

— Enfin ! enfin !... murmurait-il, elle existe !... O mon Dieu ! donnez-moi encore un jour, et je vous abandonne ensuite ma vie!... Faites que je ne meure pas avant de l’ avoir sauvée, faites que je ne meure pas avant d’ être vengé !...

Mais il ne voyait pas Schiavone.

Schiavone était en ce moment en conférence secrète avec Battista, également entré à la suite de Caraccioli, dans un corridor obscur des bâtiments de service de la villa. Tous deux paraissaient épouvantés des paroles mêmes qu’ ils échangeaient, et, bien qu’ ils ne parlassent qu’ à voix basse, et la bouche de l’ un sur l’ oreille de l’ autre, tous deux donnaient de tels signes d’ étonnement, d’ effroi et d’ indignation que, si quelqu’ un de la police soupçonneuse de Michelotto se fût trouvé là, on les eût arrêtés tous deux et écroués dans un cachot par simple mesure de précaution.

— Fais-en ton profit, ami Schiavone, disait Battista en terminant, préviens-en le comte au plus vite ; car tu comprends que Servando m’ ayant confié

cela, ce n’ est point à moi à le trahir directement. Et
après tout, ce pauvre Servando est honnête homme ; il n’ a accepté cette horrible mission qu’ à son corps défendant, par peur des oubliettes du château Saint-Ange, et s’ il a fait cet aveu à son ami Battista, ce n’ est point sans une arrière-pensée.

— Pour le comte, reprit Schiavone, je suis tranquille ; mais les autres, ces prélats, ces cardinaux ?...

— Que t’ importe ? ce n’ est point ton affaire, nous ne les connaissons pas ; et puis, il suffit que le comte soit averti : il saura ce qu’ il doit faire pour les autres.

— Tu as raison.

Les deux Vénitiens se quittèrent ainsi.

Schiavone se mit immédiatement à la recherche de Caraccioli. Or, comme ils se cherchaient tous deux mutuellement, ils ne pouvaient manquer de se rencontrer bientôt. Mais Schiavone réfléchissait, tout en marchant ; sa figure se rembrunissait même à chaque pas qu’ il faisait ; si bien qu’ après cinq minutes environ de débats intérieurs, son visage sembla s’ illuminer d’ une joie extrême.

Seulement, à qui l’ eût considéré avec attention, cette joie n’ eût point paru absolument exempte d’ une certaine expression sinistre.

Bientôt il s’ arrêta, et au lieu de poursuivre sa marche du côté des jardins de la villa, il revint sur ses pas et rentra dans le palais.

Ce n’ était plus le comte de Caraccioli qu’ il voulait trouver : c’ était Servando, le nouvel écuyer servant du Valentinois.

Il savait dans quelle partie du rez-de-chaussée Servando et Battista avaient causé précédemment ; il se dirigea donc de ce côté. Au milieu du grand mouvement de valets et de majordomes qui se faisait dans toutes les salles du palais pour les préparatifs de la fête, personne ne s’ inquiéta de sa présence ; du reste, il avait pris, comme tout le monde, l’ air affairé, et pour exciter encore moins de soupçons, apercevant dans un coin une pile de plats de Faenza d’ une décoration ravissante, il allait et venait, cherchant l’ écuyer servant, et toujours chargé de ses plats.

Enfin, il arriva ainsi dans la grande salle où avait été dressée la table dont le haut bout présentait un vaste fauteuil gothique, unique dans son espèce, car autour de la table on ne voyait que des pliants ou des tabourets : c’ était, selon toute probabilité, le siège réservé au chef de l’ Église. A la gauche de ce fauteuil se trouvait une haute tapisserie, une large portière d’ étoffe de

soie et d’ or, à travers la séparation de laquelle Schiavone crut apercevoir une faible lumière.

Il se dirigea rapidement de ce côté sans hésiter ; et bien lui en prit, car personne des deux ou trois valets qui achevaient de ranger
n’ y fit attention. Son instinct ne l’ avait pas trompé : Servando était là, seul, assis devant une petite table et vidant à longs traits un flacon de cristal dont les flancs recelaient un vin d’ un choix exquis, selon toute apparence..

Servando était revêtu d’ une casaque rouge et sur sa poitrine brillaient les armes papales, les clefs de Saint-Pierre, surmontées de la triple couronne.

— Ah ! l’ ami Schiavone !... fit-il en apercevant le Vénitien, et sans cesser de boire.

— Silence ! ne prononce pas mon nom ! fit le Vénitien déjà mal disposé par cette indiscrétion, qu’ il ne tarda point, du reste, à reconnaître dictée par les fumées d’ un vin de Chypre, trop capiteux pour une cervelle de soldat.

— Quelle chaleur il fait, hein ?... fit Servando ; on boirait le Tibre par des temps si secs !...

— Oui, dit Schiavone, il y a six semaines que les campagnes demandent de l’ eau, et, si cela continue, les moissons seront brûlées.

Et en disant ces paroles insignifiantes il regardait de tous côtés cette petite pièce, assez mal éclairée, dont les murs disparaissaient sous des étagères où s’ alignaient symétriquement des bouteilles et des flacons de toutes formes, aux vins de toutes provenances et bien faits pour réjouir l’ âme du plus froid courtisan de Bacchus.

— Eh bien ! tu n’ as pas envie de faire comme moi ? dit Servando en tendant son flacon à moitié plein à Schiavone ; après celui-ci un autre !...tu vois, il y a du choix ! Ah ! dam ! pour le saint-père, rien de trop fin!

Schiavone, au lieu de répondre à l’ invitation, jeta sur ces fioles d’ aspect si ébriolant des regards empreints d’ un farouche effroi.

— Servando, dit Schiavone, est-ce donc toi qui es sommelier en chef du saint-père ?

— Non, je suis sous ses ordres ; sous-sommelier, si tu veux.

— A la bonne heure ! aussi, je me disais bien, c’ est impossible... Où est-il le sommelier en chef, Servando, l’ officier à qui, seul, appartient la distribution de ces vins ?

— Ma foi, je n’ en sais rien... répondit Servando, la langue épaisse. — Ah ! si, il est allé au Vatican, chercher une corbeille de pêches... Oui, c’ est cela, ces pêches ont été offertes ce matin au pape... pendant qu’ il voyait deux

chevaux neufs, et le sommelier à qui le pape les avait confiées les a oubliées dans sa réserve.

— Ouais... fit Schiavone qui comprit qu' il y avait là, peut-être, quelque chose de providentiel...

Mais cependant il se rappelait la confidence de Battista. — Battista n' avait pu se tromper.

— Servando, reprit-il, tu as raison, je veux boire avec toi ! Il fait si chaud!

— Tiens ! fit l' Espagnol en tendant son flacon presque vide.

— Non, je ne veux pas de celui-là, répondit Schiavone en le repoussant.

Et il se mit à examiner toutes les bouteilles, avançant la main vers l' une, puis la retirant ; et enfin, avisant six flacons, mis à part dans un coin, et plongés dans un vase rempli de glace, il en saisit un.

— Pardieu ! dit-il avec une gaieté dont Servando était incapable de remarquer la fausseté, il faut que ce soit là le meilleur !...

— Giorgio ! s' écria l' Espagnol en se levant épouvanté et lui retenant le bras.

— Eh bien ?... fit tranquillement le Vénitien, le meilleur n' est-il pas réservé aux amis... Une bouteille de plus ou de moins, les cardinaux ne s' en apercevront pas, et qui sait si j' aurais une seconde fois, dans ma vie, l' occasion de goûter un semblable nectar !...

— Giorgio, ne vois-tu pas cela ?... fit le sous-sommelier en posant avec crainte son doigt sur le bouchon, retenu au goulot par un cordon de soie cacheté de cire rouge aux armes papales.

— Eh bien ?... dit naïvement Schiavone, c' est le vin du pape, raison de plus, ce sont assurément des larmes du soleil lui-même !

— Chut !... fit Servando dont les dents se mirent à claquer.

— Eh ! on dirait que tu as peur!

— Si j' ai peur !... Carajo ! on l' aurait à moins !... Ne bois pas ce vin.

— Explique-toi, ou sinon... et Schiavone arracha le fil de soie.

— Malheureux !...

— Tu es fou, Servando!

— Ah çà ! Ballista ne t' a donc rien dit ?...

— Battista ?

— Oh ! Giorgio, si tu savais... Écoute, si je viens de boire comme j' ai fait, à en perdre presque la raison, tu ne te doutes pas... Tiens, quand j' y

songe, il me semble que le palais va s’ écrouler sur ma tête et m’ ensevelir vivant...

— Achève...

— Eh bien ! ce vin-là... c’ est... la mort !

— La mort ?

— N’ as-tu donc jamais entendu parler du poison des Borgia ?... demanda Servando à voix basse.

— Eh ! il n’ est question que de cela dans toute l’ Italie !...

— Giorgio, il y a deux heures, don Michelotto m’ a dit... Vois-tu, j’ ai bu pour me donner du courage...

— Il t’ a dit...parle donc!

— Ou plutôt, il m’ a ordonné... Je ne pourrai jamais obéir...

— Ainsi, ces six flacons, tu en es bien certain, don Michelotto te les a remis lui-même... Et c’ est toi qui dois verser le poison ?...ajouta Schiavone à voix basse.

Servando ne répondit pas, ses yeux devinrent hagards, sa langue s’ embarrassa et il retomba sur son tabouret, le front baigné de sueur.

— Qu’ il fait chaud!...dit-il ; à boire!... à boire !

— Tais-toi donc, tu vas attirer des curieux de ce côté.

— Que m’ importe ! j’ ai soif, la chaleur est lourde comme si j’ avais toute la terre sur l’ occiput ! je demande à boire ! Verse, verse, Giorgio, tout ce que tu voudras, même de ce vin-là !...

— Il est ivre ! pensa le Vénitien réfléchissant.

— Ivre... non, Schiavone.

— Tais-toi, malheureux, ne prononce pas ce nom.

— Pourquoi ?

— Il est incapable d’ accomplir les ordres qu’ il a reçus... Quelle joie!... murmurait Giorgio en l’ examinant. — Mais j’ y songe... un autre s’ en chargera, il ne manquera jamais de misérables... Oui, oui, c’ est cela... Il le faut, je le veux, j’ accomplirai seul la vengeance !...

Et il se pencha vers Servando, qui s’ était emparé d’ une nouvelle bouteille, mais qui avait encore assez de raison pour ne pas s’ être trompé.

— Servando, dit-il, il faut me céder ton pourpoint.

— Tiens ! qu’ en veux-tu faire ? Drôle d’ idée !...

— Allons, hâte-toi, dit Schiavone en commençant à le déboutonner.

— Mais je m’ y oppose, fit l’ Espagnol en résistant.

— Tu auras dix mille écus d’ or!

— J’ aime mieux du vin !... fit Servando en se réfugiant au fond de la salle.

— Servando, tu renonces à la fortune ! Tu t’ en retourneras en Espagne, en France, où tu seras heureux jusqu’ à ton dernier jour !...

— Je ne veux pas ! Ah çà ! Schiavone, qu’ est-ce que cela signifie ?... Me prends-tu pour un enfant ?... Te donner mon habit!... Il est beau, et je le garde!

— Misérable ivrogne !...

— Ivrogne !... fit Servando en montrant le poing.

— Servando, mets-y de la bonne volonté ; je suis plus fort que toi en ce moment... je veux ton pourpoint !...

— Eh bien ! viens le prendre !... dit l’ Espagnol en tirant son poignard et se réfugiant derrière les grands rideaux d’ une fenêtre, qu’ il roula autour de son bras.

Giorgio Schiavone hésita, mais il porta les yeux au ciel et tira aussi son poignard. — Leona !... Dieu le veut !... Le sort en est jeté !

Et il se précipita vers la fenêtre.

La lutte ne fut pas longue. Servando poussa un gémissement et tomba.

Schiavone écouta si quelque bruit extérieur se manifestait, indiquant qu’ il eût été entendu, et ouvrit la fenêtre. Celte fenêtre donnait sur un massif de mélèzes et de cyprès.

Il saisit le corps de l’ Espagnol, le posa sur l’ appui, sauta dans le jardin, et ensuite, tirant ce corps à lui, s’ enfonça avec ce sinistre fardeau sous les arbres.

L’ obscurité était grande de ce côté, mais on entendait parfaitement les murmures de la foule dorée, circulant dans les allées lointaines, illuminées *à giorno.*

Bientôt une grande rumeur se fit dans les jardins ; un empressement de valets, de soldats et de seigneurs se produisit de toutes parts, puis un grand silence, aussitôt suivi de ce murmure contenu qui couvre la voix des complimenteurs.

C’ était Alexandre VI qui venait d’ arriver à la villa Corneto.

Indépendamment des projets meurtriers que nous avons vu former à don César et à son père, cette réunion avait un but politique ; but caché sous les apparences d’ une fête dont le plaisir semblait devoir être la seule loi.

La figue semblait mûre, il s’ agissait de la cueillir ; et de même que le pape s’ est toujours réservé la faculté commode et élastique de créer des

évêques *in partibus,* il se croyait suffisamment autorisé par les conquêtes réalisées déjà à jeter les premiers fondements de l' édifice.

Dans des circonstances pénibles, et non encore bien éloignées de cette ère, les papes ne s' étaient pas toujours contentés de l' excommunication envers les rois qui osaient entreprendre de lutter avec eux : ils avaient eu recours à des dépositions, lesquelles dépositions entraînaient l' attribution du trône à d' autres princes. Or, qui peut détruire se croit souvent le droit de créer ; — n' est-ce pas une interprétation assez rationnelle du pouvoir de lier et délier ?

Alexandre VI voulait annoncer aux invités à la fête de la villa Corneto son intention formelle d' investir le comte de Valentinois et de Romagne du royaume projeté d' Italie.

Le bruit en courait parmi les invités, et cette nouvelle, à laquelle, du reste, tout le monde s' attendait depuis les premiers succès de l' heureux César, était accueillie avec faveur.

Seulement, les cardinaux dressaient l' oreille avec inquiétude. Eux qui pouvaient aspirer à la papauté, se demandaient quel serait le rôle de la tiare dans cet événement immense, — si elle serait prépondérante ou asservie, souveraine ou tributaire, indépendante ou associée.

Graves problèmes dont la solution était tout entière dans la tête du père et du fils.

Mais, en arrivant à la villa, Alexandre VI n' eut pas plutôt mis le pied dans les jardins, qu' il s' aperçut qu' il avait oublié dans sa chambre, au Vatican, une hostie consacrée qu' il portait d' ordinaire suspendue à son cou par une chaîne d' or. Or comme, un jour, l' astrologue Corozaïm lui avait confirmé une prédiction ancienne, — c' est-à-dire qu' il ne devait pas mourir tant qu' il porterait sur lui une hostie consacrée,— il dépêcha immédiatement au Vatican le jeune cardinal Caraffa.

C' était un camérier du pape, depuis pape lui-même sous le nom de Paul IV ; il sauta sur le cheval d' un officier et disparut rapidement.

Pendant ce mouvement, Battista, épouvanté de l' imminence du danger que courait le comte et ignorant absolument ce qui s' était passé dans le cabinet des échansons, se dirigea vers cette partie du palais ; mais en passant auprès d' un petit massif d' arbres au sombre feuillage, il entendit des gémissements et comme le râle d' un mourant.

Il se précipita de ce côté, et, se penchant vers l' homme qu' il trouva gisant sur le sol, il reconnut son vieil ami Servando.

— C’ est toi ! fit-il, toi, Servando, et tout ensanglanté... Qui t’ a frappé ?...

— C’ est Schiavone...

— Ah !... fit le Vénitien qui comprit.

— Quel est son projet, est-ce que tu le sais, Battista ?... Et pourtant si je ne t’ avais rien dit... Mais cela m’ étouflait... Schiavone a bien fait, pardieu !... car malgré mes remords, j’ aurais obéi... Il vaut mieux que je crève, chien que je suis !...

— Mais tu ne mourras pas, ami, tu es un brave cœur...

— Oh ! je le sens... va, on ne se trompe guère à l’ article de la mort.

— Eh bien ! Servando *mio,* il faut te confesser... J’ ouvre mes deux oreilles. Parle, et ta confession, je te le jure, sera redite, mot pour mot, à un hiéronymite de ma connaissance. Ce digne moine est rempli d’ indulgence pour le pécheur, et il ne manquera pas de t’ accorder une absolution posthume...

— Je serai damné !...

— Mais non, cette absolution est suffisante pour ne pas te priver de ta part de paradis.

Servando poussa un gémissement étouffé, suivi d’ un gros juron.

— Aide-moi plutôt, ajouta-t-il, à me tourner de ton côté... Ah ! je croyais bien mourir d’ un coup de lance, sur un champ de bataille... Rien à gagner de bon avec ces Borgia... Battista, est-ce que tu ne vois pas le ciel tout en rouge ?

— Non, il est d’ un bleu superbe et parsemé d’ étoiles.

— Battista... Ah ! mort-Dieu ! que je souffre !... mon sang se gèle... il me semble que je roule dans un précipice... Oh ! quel éblouissement !... je n’ aurais pas cru que la mort fit tant de mal... Drôle de tourbillon !... Battista, mon vieux camarade, écoute bien... Tu diras cinq *ave* et cinq pater pour moi... Fouille dans ma poche, il y a de quoi me faire dire une vingtaine de messes... Adieu, mon vieux... Ah ! caramba ! c’ est fini... plus personne... Ah !

— Il est mort...dit Battista en ne le sentant plus bouger et cherchant en vain un dernier souffle. — Ce que c’ est que de nous !... Un brave soldat !

Il se leva et s’ éloigna tristement en se dirigeant du côté de la foule.

— Pauvre Servando, fit-il avec un soupir, — il buvait bien !

CHAPITRE XLII

LA PEINE DU TALION

Quand Giorgio Schiavone repassa par la fenêtre et se retrouva dans la salle des échansons, il avait revêtu le pourpoint armorié du sous-sommelier Servando.

— L' heure est venue, dit-il avec énergie.

Presque aussitôt un officier du saint-père entra dans ce cabinet, l' air empressé, essoufflé, suant et s' éventant de son mouchoir.

— Troïlo ! Troïlo ! dit-il, où est Troïlo ?... Mon ami, sais-tu où est le sommelier de Sa Sainteté ?

— C' est moi, répondit Schiavone.

— Toi ? mais tu n' es pas Troïlo.

— Ah ! le sommelier en chef, il est retourné au Vatican, pour chercher des pêches qui lui ont été recommandées par le saint-père.

— Et tu es sommelier, toi aussi ?

— Oui, monseigneur, que désirez-vous ?

— Le saint-père et monseigneur de Valentinois, accablés de chaleur, demandent à boire.

— Eh bien, qu' à cela ne tienne, je puis remplir l' office de Troïlo. M. de Valentinois me connaît bien...

— Tu es donc le Servando qu' a demandé également le duc?

— Lui-même...

— Alors, c' est la même chose, viens avec deux verres à la glace.

— Ah !... fit Schiavone, c' est que don Michelotto m' a ordonné de rester ici, signor officier.

— Don Michelotto n' est pas au palais pour te relever de ta consigne, mais je prends tout sur moi. — Allons, viens, tu perdrais du temps à chercher Troïlo. En le gagnant de vitesse... tu mériteras la faveur... un verre de vin glacé, offert à propos, peut se payer cher...

— Oui, messer, vous avez raison, dit Schiavone d' une voix stridente que l' officier prit pour l' expression de l' empressement.

Et débouchant rapidement un des six flacons mis à part, il en versa le contenu dans deux grandes coupes d' argent ciselées qu' il plaça sur un plateau.

— Mais que fais-tu ? ce flacon...

— Eh ! monseigneur, dit Schiavone gaiement, ne voyez-vous pas qu' il porte les armes de Borgia ? C' est monseigneur de Valentinois qui me l' a donné en garde pour son usage.

Et Giorgio marcha bravement à la suite de l' officier, portant son plateau.

— A la grâce de Dieu ! se disait-il, j' offrirai d' abord à César et je laisserai tomber ensuite le plateau ; au diable l' étiquette!

Ils arrivèrent ainsi sous une tonnelle où le pape et César, entourés de tous les grands ne répondaient qu' à peine aux salutations de tous, occupés qu' ils étaient de s' éventer de leurs mouchoirs, bien
que de belles jeunes filles agitassent au-dessus de leurs têtes de grands éventails de plumes d' autruche, à la mode orientale.

On voit qu' Alexandre VI n' avait pas absolument besoin du sérail — que lui prêtaient complaisamment les méchantes langues — pour ressembler aux satrapes de l' Asie.

A la vue de ce serviteur, porteur des deux coupes remplies, le cardinal de Corneto se précipita vers lui et, avant qu' il eût eu seulement la pensée de résister, avait enlevé le plateau et le présentait, un genou en terre, à ses hôtes.

Schiavone poussa une sorte de râle sourd et voulut s' enfuir, épouvanté de ce hasard fatal ; mais il était entouré de toute la cour, et il demeura immobile, frappé de stupeur, les yeux fixés sur le pape et son fils.

Alexandre VI et don César buvaient [15].

Schiavone sentit un instant que sa raison allait lui échapper, il entendit bruire à ses oreilles comme un bourdonnement étrange, une sorte de glas funèbre, et il appuya fortement les pieds sur le sol, s' arc-boutant en quelque sorte pour ne pas tomber.

Ce fut l' effet d' un éclair. Quand il revint à lui, un homme le tenait par le poignet, et il marchait à la suite de toute la cour.

L' homme qui le tenait ainsi, c' était le duc de Valentinois.

Il se crut perdu, et instinctivement il chercha son poignard ; mais il l' avait laissé, ensanglanté, à l' endroit même où il avait frappé l' Espagnol Servando.

— Eh bien, Servando, lui dit César à l’ oreille, est-ce qu’ au moment d’ agir tu aurais peur ?...

— Peur... répéta machinalement Giorgio.

— Allons, du courage ! Michelotto m’ a répondu de toi.

Ils pénétrèrent ainsi dans la salle du festin, à la suite de tout le monde, et déjà le pape avait pris place sur le grand fauteuil.

Il n’ y était pas plutôt assis que le cardinal Caraffa accourait et, mettant un genou en terre, lui présentait une boîte d’ or, suspendue à une chaîne de même métal.

César avait retenu encore Schiavone au moment où celui-ci, libre de son étreinte, voulait entrer dans le cabinet des échansons et de là, sans doute, gagner rapidement la campagne.

— Tu n’ as pas oublié, lui dit-il, les recommandations de Michelotto ?

— Non, monseigneur... fit Schiavone ; soyez tranquille...

— Et surtout n’ oublie pas celui-là, ajouta don César en désignant l’ un des gentilshommes assis auprès du pape ; — tu vois bien, celui qui nous tourne le dos.

— Ah !... fit Schiavone d’ une voix sombre en jetant les yeux de ce côté... oui, le comte Caraccioli... je le connais bien !...

En ce moment Alexandre VI pâlit et demeura immobile.

— Qu’ a donc mon père ?... fit César en se précipitant vers le pape.

Alexandre sortit de son immobilité et rappela devant lui le cardinal Caraffa, qui le considérait depuis un instant avec une figure toute décomposée.

— Qu’ avez-vous donc, Caraffa ? demanda-t-il en essayant de sourire.

— Oh ! rien, saint-père, répondit le cardinal tout troublé.

— Comment ! rien ? avec un visage aussi bouleversé que cela ! Parlez, vous me ferez plaisir.

— Votre Sainteté me pardonne, mais...

— Il y a quelque chose d’ extraordinaire, Caraffa ; parlez, je le veux.

— C’ est une vision, — une vaine apparition, je n’ y crois pas !... dit Caraffa.

— Une vision ?... que vous avez eue ?... oh ! mais raison de plus, il faut me la raconter, dit le pape, qui, comme tous les hommes de ce temps, et même les plus élevés, n’ était pas exempt de superstition.

— Saint-père, je n’ oserai jamais...

— Caraffa, je vous ai dit : je veux.

Le pauvre cardinal tomba aux genoux du pape.

— Saint-père, au nom du Christ, n' exigez pas cela, je vous en supplie!

— Vous me piquez davantage, mon ami ; il faut parler.

— Même si la vision que je viens d' avoir, à l' instant, il n' y a pas une heure, est de celles qui jettent l' effroi dans les âmes ?...

— Dites.

— Même si elle concerne les jours sacrés de Votre Sainteté...

— Alors il n' y a plus le moindre motif de vous taire.

— Eh bien ! je parlerai, très saint-père, mais que votre colère ne tombe pas sur un mortel indigne et que Dieu sans cloute a voulu avertir, de préférence à tout autre, parce qu' il connaît mon dévouement.

— C' est vrai, Caraffa, ce doit être cela, dit le pape devenu sérieux ; — je vous écoute.

— Tout à l' heure, au Vatican, je montais à votre chambre, seul, un flambeau à la main, lorsque le vent souffla tout à coup ma lumière. Je n' avais pas besoin d' y voir pour me diriger dans le palais, et je savais bien trouver la boîte d' or malgré l' obscurité, lorsqu' on ouvrant la porte de la chambre de Votre Sainteté une vision terrible s' offrit à ma vue.

— Dans ma chambre ?...

— Je vis... je vis au milieu, entre la porte et le prie-Dieu, au-dessus duquel étaient suspendues la boîte et la chaîne d' or, un cercueil[17] entouré de cierges allumés, et dans ce cercueil....

— Achevez, achevez, dit le pape, pâlissant malgré ses efforts.

— Pensant que c' était une apparition infernale, un piège du démon, je fis le signe de la croix en invoquant le nom de Dieu, et tout disparut...

— Caraffa, vous ne m' avez pas dit qui était dans ce cercueil.

— C' était... dit le cardinal en cachant son visage et en se prosternant...

Mais il n' acheva pas : le pape jeta un grand cri et se renversa en arrière.

— Mon père !... s' écria don César en se précipitant vers lui.

— Ah !... fit le pape en portant la main à sa poitrine, là, là... je brûle, c' est du feu !... César... je me meurs !...

Et il s' évanouit.

Au même instant, don César recula, le front inondé de sueur, pâle, les yeux démesurément ouverts ; — lui aussi, il lui semblait éprouver dans la poitrine une chaleur extraordinaire, un déchirement effroyable.

— Malheur !... fit-il.

En ce moment don Michelotto accourut vers lui, l' œil égaré.

— Monseigneur, lui dit-il avec épouvante, je viens de trouver Servando dépouillé de ses habits, mort!

— Mort ! Servando ! s’ écria don César, — c’ est impossible !

Il se précipita dans le cabinet des échansons, à la recherche de ce serviteur qui avait apporté les coupes. Il avait disparu.

— Oh ! fit-il en s’ appuyant sur le bras de Michelotto, regarde, regarde !...

Il désignait le flacon aux armes du pape, resté, sur la table et à moitié vide.

— Malheur ! malheur ! Trahi, vendu, assassiné !... Mais qui donc?

— Monseigneur, qu’ y a-t-il ? demanda Michelotto qui ne savait rien.

— Il y a, fit don César d’ une voix déchirante, que j’ avais préparé le poison, et qu’ il a été bu par mon père et par moi!

— Tonnerre!... fit Michelotto.

— Perdu ! Rêves détruits !... mon père... l’ Italie, un royaume !... Ah !...

Et César tomba, à son tour, immobile et glacé.

Alexandre VI et son fils furent placés sur la même civière, et Rome se réveilla, pleine de stupeur et d’ effroi, pour voir passer à la lueur des flambeaux ce sinistre cortège.

Au moment où les porteurs mettaient le pied sur le pont Sixte, don César se réveilla et, se soulevant sur un coude, offrit aux regards son visage ravagé déjà par les horribles morsures du poison.

— La peine du talion ! dit une voix dans la foule.

César tressaillit ; il avait reconnu, dans ce moment suprême, la voix de Pasquino.

— Oh !... fit-il, la voix du peuple !...

CHAPITRE XLIII

LES COLOSSES AUX PIEDS D' ARGILE

Schiavone était sorti précipitamment de la villa Corneto, et dès qu' il en eut franchi les portes il entendit venir jusqu' à lui les rumeurs causées par le double empoisonnement qu' il venait de commettre. Il tomba, au bout d' une centaine de pas, suffoqué d' épouvante, en proie aux plus terribles émotions, perclus, sans volonté, sans force.

Il se dit qu' il venait d' accomplir une chose horrible, effrayante, et reconnut trop tard qu' il n' était pas assez fort pour le crime. En vain il se dit que la fatalité avait tout conduit, que son intention n' était pas de tuer le chef de l' Église ; en vain il essaya de se persuader qu' après tout il avait purgé peut-être la terre du plus exécrable des monstres que Dieu eût jamais élevés sur un trône... il se faisait horreur à lui-même. Ces voix, ces rumeurs confuses, ce tumulte allant toujours croissant, ce n' étaient plus les agitations de la cour
du pape, c' était Rome, c' était l' Italie, c' était le monde entier, dont les malédictions éclatantes l' accusaient.

Car, à cette époque, où ni Luther ni Calvin n' avaient paru, armés de la Bible et du libre examen, le pape était encore, quel qu' il fût, le maître des peuples et des rois, presque l' incarnation du Dieu dont il ne devait être que le vicaire. Un instant, halluciné, ivre, fou, Giorgio Schiavone se compara à Judas.

Quand il sortit de sa torpeur, quand la raison lui fut revenue, quand ses yeux purent se fixer sur les objets environnants, il se trouva, sans pouvoir s' expliquer comment ses jambes avaient pu l' y porter, autrement que mues par l' instinct de conservation naturel à l' homme, il se trouva dans l' appartement du comte Caraccioli, seul et encore revêtu de la casaque du pauvre Servando.

Bientôt le comte entra, au moment où il se débarrassait de ce vêtement.

— Nous sommes vengés ! dit-il d' un air farouche.

— Malheureux ! s' écria Giovanni qui l' avait vu apporter les deux coupes au pape et à son fils, malheureux !... et Leona ?...

— Leona ?...

— Comment la retrouver à présent, si tu as tué César ?

— Leona ?... répéta Schiavone les yeux hagards.

— Oui, Leona qui est vivante... César a laissé échapper ce secret, et la Cressida l' a surpris.

— Oh ! qu' ai-je fait !... dit le gondolier en se frappant la poitrine avec les marques du plus sombre désespoir.

— Frère, répliqua le comte en lui posant la main sur l' épaule, Dieu n' a pas voulu que je fusse heureux sur cette terre, voilà tout ; il faut se courber sous sa volonté.

— Malheur !... s' écria Schiavone.

La nuit se passa dans une tumultueuse agitation. La nouvelle de la maladie si étrangement foudroyante du pape s' était répandue dans Rome avec une rapidité extrême, et aussitôt les abords du Vatican s' étaient trouvés encombrés d' une population avide de détails. Quand le jour se leva, la ville entière était sur pied et, d' heure en heure, un camérier de Sa Sainteté venait lire un bulletin de la santé de cet homme, dont la colossale puissance s' étendait sur des millions d' âmes, et dont la mort pouvait faire osciller le monde.

Il va sans dire que le danger dans lequel se trouvait Alexandre VI fournissait carrière ouverte à tous ceux qui osaient déjà juger son règne et sa personne. Malgré la tyrannie, la cruauté et l' extraordinaire dérèglement de ses mœurs, chacun rendait cependant justice
à ses talents et convenait que nul n' avait jamais mieux possédé les qualités requises pour gouverner un grand empire. Les auteurs, même les plus prévenus contre lui, n' ont pu s' empêcher de l' admirer comme grand politique et de convenir que si l' épouvantable perfidie de ses moyens n' était venue détruire le bon effet de ses actions, jamais peut-être l' humanité n' eût offert un plus beau type, un plus complet modèle du souverain.

Le peuple de Rome l' aimait, car malgré les disettes effroyables qui, à cette époque de détestable administration civile, désolaient les villes et les contrées, jamais Rome n' avait manqué un seul jour de blé ; quant à l' estimer, c' était une autre question.

— Tue et pille les grands, disait sans cesse Alexandre VI à son fils, mais donne aux petits.

C' est cette maxime, érigée en principe, que les barons de la Romagne, dépossédés, n' ont jamais pu pardonner à ce pape qui, pendant onze ans de

règne, tint toute l’ Europe en éveil. Ses vices et ses crimes ont été certainement égalés par d’ autres papes ; mais ceux-là ont eu l’ adresse, ou la faiblesse, de ne pas recruter leurs ennemis parmi les petits tyrans gravitant autour du trône pontifical.

Pendant qu’ Alexandre, enfermé dans ses appartements du Vatican, essayait de disputer sa vie aux atteintes du terrible poison qu’ il avait presque distillé lui-même, don César, retiré également dans sa chambre et gardé à vue par Michelotto, avait fait venir le juif Corozaïm.

Celui-ci, que les émissaires du duc avaient eu beaucoup de peine à trouver, caché qu’ il était dans sa cave et tremblant de se voir imputer la maladie du saint-père et de son fils, fut amené, plutôt mort que vif, en présence du Valentinois.

Le duc fit sortir de sa chambre ses officiers et les médecins qui l’ avaient épuisé toute la nuit par les saignées et les vomitifs. Il ne garda auprès de lui que Michelotto.

— Corozaïm, dit le duc d’ une voix faible, c’ est ton exécrable poison qui me tue... en connais-tu le remède, l’ antidote ?... Parle...

— Monseigneur, fit le malheureux juif en se précipitant à ses genoux, que Votre Altesse me pardonne...

— Eh ! je ne t’ en veux pas, maudit ! C’ est la fatalité ou plutôt une main perfide... Pour l’ instant, il me faut toute la science.

— Ma science est petite, dit le juif, comparativement à la grandeur du mal.

— Tu m’ as dit qu’ en hébreu ton nom signifiait : « Là est le mystère ;» travaille, et tu le sonderas ; à l’ œuvre!

— Monseigneur, reprit Corozaïm, je vous l’ avais bien dit... Elle ou les siens.

— Les siens !... Tu crois donc... ton astrologie... mensonge !... Pourtant !...

Et don César, oubliant pour un instant l’ horrible feu qui lui dévorait les entrailles, ne songea qu’ à la vengeance.

— Michelotto, s’ écria-t-il en se soulevant sur son lit, tout de suite, tout de suite, qu’ on arrête le comte Caraccioli, va!

Le capitaine courut rapidement vers la porte.

— Ne t’ éloigne pas, donne l’ ordre ! ajouta César en le retenant du geste.

Michelotto obéit et revint s’ asseoir au pied du lit de son maître, sa longue épée nue posée en travers sur ses genoux.

— Voyons, Corozaïm, à l’ œuvre donc ! reprit César en se tournant vers le juif qui, immobile, était plongé dans ses réflexions.

— Monseigneur, dit celui-ci, j’ ai beau chercher dans l’ arsenal de mes substances et dans les combinaisons de la science, je ne vois pas...

— Achève !...dit César, dont les yeux s’ injectèrent de sang.

— Je ne vois pas de contre-poison.

— Malheureux ! fit le duc d’ une voix si terrible que Corozaïm en tomba sur le sol et se frappa le front sur les marches du lit.

— Cherche, cherche, je le veux ! reprit César ; entends-tu, je le veux!

— Monseigneur...

— Est-ce qu’ un homme comme moi peut mourir ainsi, Corozaïm ? c’ est impossible ! Il faut me sauver, et ta récompense sera une province, vingt fois ton poids d’ or ! il faut me sauver, je le veux !

Corozaïm releva la tête et considéra attentivement le visage de cet illustre moribond ; il saisit sa main, puis, se relevant avec autorité, illuminé tout à coup d’ une inspiration que l’ imminence du danger lui souffla, il dit, saisi d’ une exaltation suprême*:*

— Je vais essayer!

— Essayer, reprit le colosse abattu, ce n’ est pas assez, il faut réussir!

— Le succès est dans les mains de Dieu ! répondit le juif d’ une voix grave.

— Michelotto, fit César avec un regard où luisaient toutes les féroces ardeurs du tigre, si je meurs, je veux que ce juif immonde soit écartelé vif, et ses membres accrochés aux piques du château Saint-Ange!

— Bien répondit tranquillement le capitaine sans bouger.

— Grâce, monseigneur!... fit le vieux savant joignant les mains et la voix étranglée par les angoisses de la peur, car il savait que le terrible duc ne menaçait jamais en vain.

— Sauve-moi, te dis-je ! Hâte-toi, je brûle !... Mais ne sors pas d’ ici, commande, ordonne, tout le monde t’ obéira. Michelotto, tu entends !...

Le capitaine se leva et regarda le juif avec docilité. Il sentait, lui aussi, que les ressources bornées de la médecine officielle devaient céder devant un homme, trop expert dans l’ épouvantable science de la mort pour ne pas avoir surpris les secrets de la vie.

— Monseigneur, dit Corozaïm, il y a cent ans, le roi de Naples, Ladislas, sur le point de succomber au poison, fut sauvé par un moyen étrange, désespéré... mon père me l’ a raconté...

— Quel que soit ce moyen, agis ! répondit César.

Le juif, surexcité par l’ amour des découvertes, par le désir de tenter une expérience dont il ne profiterait pas peut-être, puisque sa mort devait être la suite d’ un insuccès, sembla retrouver toute sa jeunesse pour ordonner, et les officiers et serviteurs qu’ appela Michelotto s’ empressèrent d’ exécuter ses prescriptions avec une rapidité qui tenait du prodige.

Le duc était couché sur un de ces grands lits de chêne à quatre colonnes torses, dont la mode somptueuse est dès longtemps passée : il fut soulevé et déposé sur un autre lit dressé dans un angle de la chambre.

Une fois le lit à colonnes débarrassé de ses rideaux et de tous ses coussins et matelas, la porte la chambre s’ ouvrit, et une douzaine de robustes condottieri suisses firent entrer de force un taureau monstrueux dans la chambre.

Un des principaux bouchers de Rome suivait, armé de ses couteaux.

Le taureau, mugissant et furieux, fut renversé sur le dos dans l’ intérieur du lit, et ses quatre membres liés solidement par des cordes à chacune des quatre colonnes torses. Cette opération ne se fit pas sans peine ; mais le zèle et la force des hommes qui l’ exécutaient étaient quintuplés par les excitations de la voix stridente de César, qui, malgré sa faiblesse, promettait de l’ or, de l’ or à poignées.

Une fois l’ animal maintenu dans ce quadrilatère par les pieds et par les cornes, le boucher s’ avança, lui ouvrit le ventre et en arracha les entrailles. Cette affreuse besogne n’ était pas plutôt achevée que don César, saisi par deux hommes, fut plongé dans cette baignoire vivante et mugissante, spectacle effroyable dont la vue remplissait de terreur l’ âme des assistants.

Corozaïm semblait triompher, et la joie peinte sur son visage, jaune et sec comme un parchemin, rappela l’ espérance au cœur de don César.

— Vous sentez-vous mieux, monseigneur ? demanda-t-il au duc.

— Oui, il me semble que le feu intérieur s’ apaise.

Toutes les trois heures, jour et nuit, cet étrange et sauvage traitement fut suivi.

Pendant ce temps le pape agonisait. Il était âgé de soixante-douze ans, et le poison avait produit dans ce corps usé des ravages plus effrayants et plus rapides que sur l’ organisation robuste de don César.

A chaque instant un officier, un prélat ou un serviteur venait donner au fils des nouvelles du père ; et de même que don César se sentait revenir à la vie, de même il croyait que le pape sortirait de celle effroyable épreuve ;

mais bientôt les messagers n’ apportèrent plus que de sinistres pronostics, si bien que don César jugea la position perdue.

Les fenêtres de son appartement, situé dans l’ aile droite du palais du Vatican, donnaient, les unes sur le jardin pontifical, et les autres sur la grande cour intérieure. Celles de l’ appartement du pape, dans l’ aile gauche, ouverte à l’ est sur le quartier Saint-Ange, étaient situées sur la cour, en face de celles d César.

En conséquence, le duc envoya Berolla, son secrétaire, dans la chambre où le pape agonisait, avec l’ ordre d’ agiter son mouchoir à la fenêtre dès qu’ il aurait cessé de vivre.

Et, dans l’ attente de cet événement, les condottieri du duc, habilement disséminés dans le palais, devaient, au signal qu’ à son tour ferait don Michelotto de la fenêtre de sa chambre, s’ emparer de toutes les portes et empêcher qui que ce fût de sortir du Vatican.

La certitude trop évidente où était César de la mort prochaine de son père n’ était pas de nature à aider à sa guérison ; aussi les efforts de Corozaïm s’ en trouvaient-ils à peu près paralysés.

— Malédiction, s’ écriait-il, tout s’ écroule ! J’ avais prévu tous les événements que pouvait faire naître la mort de mon père, et de longue main j’ avais préparé tous les moyens nécessaires pour y remédier ; mais pouvais-je prévoir que je serais moi-même hors d’ état de rien exécuter, cloué sur un lit, suant la fièvre et la mort par tous les pores... Ah ! fortune, tu m’ abandonnes, mais je lutterai jusqu’ à la fin !... Rage et furie !...

Une crise s’ empara de ses sens et il tomba épuisé sur son lit, pour se réveiller bientôt, plus tourmenté, plus misérable que jamais. En vain Corozaïm essaya de cordiaux énergiques, en vain la sanglante
ressource du taureau éventré fut employée, rien ne calmait les effroyables ardeurs du mal.

— Si mon père meurt, s’ écriait-il, je ne suis plus rien... Tout croulera... Mais qui donc a versé ce poison ?... Michelotto, Caraccioli est-il arrêté ?

— Oui, monseigneur... répondit le capitaine après avoir hésité.

— Ah ! les richesses de l’ Italie à qui me rendra la vie !... Ah ! que je souffre!... Mais je ne veux pas mourir!... Tortures de l’ enfer... Écoutez, Michelotto, Corozaïm : pourquoi ce silence ?... Il me semble que la nature, que la terre entière vient de trembler sur sa base... Oui, je l’ ai senti, il se meurt... il est mort !... Regarde, regarde !...

Et don César, étendant une main livide dans la direction des fenêtres situées en face des siennes, désignait Berolla qui, le visage contrit, agitait son mouchoir.

Alexandre VI était mort.

Aussitôt Michelotto jeta un cri rauque par la fenêtre. C' était le signal attendu par ses soldats pour fermer le Vatican.

— Michelotto, dit César, portez-moi dans la chambre secrète. Corozaïm et le capitaine enveloppèrent le duc dans une grande robe de velours et, après avoir ouvert une porte cachée dans l' embrasure d' une fenêtre, ils se trouvèrent dans un étroit corridor, percé çà et là de portes devant lesquelles ils passèrent, pour s' arrêter devant une partie nue de muraille.

Deux minutes après, le duc était enfermé dans cette chambre introuvable, et le duc donnait au fidèle Michelotto ses derniers ordres.

— Casanova, Leona et Astor, dit-il, à tout prix, avant tout, sur ta vie!

Michelotto partit et, appuyé d' une trentaine de ses plus fidèles soldats, se rendit à la chambre mortuaire, où il trouva, agenouillé, le cardinal Casanova, protonotaire et chambellan privé de Sa Sainteté, encore tout troublé de l' injonction que lui avait faite Berolla, de la part du duc de Valentinois, de ne pas encore ébruiter la mort du pape.

Michelotto lui mit le poignard sur la gorge et le força de livrer les clefs des meubles et cabinets où se trouvaient le trésor et les objets précieux d' Alexandre VI. Le cardinal céda, et le capitaine fit emporter par ses hommes deux coffres où se trouvaient plus de cent mille écus d' or et un nombre considérable de vases du même métal.

Du reste, don Michelotto ne fut pas **le** seul qui pilla ce jour-là ; car, ayant oublié de visiter une chambre située derrière celle du pape, il n' eut pas plutôt tourné les talons que les officiers de Sa Sainteté et les valets, tous, laïques ou non, s' y précipitèrent. Il y avait là des sommes immenses, plus de trois cent mille écus d' or, et une cassette pleine de joyaux.

Après ce coup de main, don Michelotto avait d' autres missions à remplir ; mais, en attendant, les portes du Vatican furent ouvertes, et le vice-chancelier annonça publiquement la mort du pape.

Alors, il se manifesta un étrange revirement dans les esprits, Alexandre VI mort, toutes ses qualités et ses talents disparurent, ses vices et ses crimes seuls surnagèrent, et une véritable allégresse, dit Tomassi, se répandit dans Rome et peu après dans toute la chrétienté. Chacun vit avec satisfaction la fin d' une tyrannie qui non seulement faisait trembler ses propres sujets,

mais aussi menaçait le reste du monde et allait visiblement causer la ruine de toute l' Église. Il est cependant un fait certain, c' est que, aimé ou haï, la mort d' Alexandre eut un écho terrible. Le monde plia. La clef de voûte arrachée à l' édifice menaça de le faire écrouler, et les rois qui, pendant onze ans, avaient léché sa main puissante, crurent qu' en se retirant elle allait les entraîner eux-mêmes dans l' abîme.

La maladie du duc de Valentinois les rassura. Ce roi d' Italie qu' ils acceptaient d' avance, mentalement, étant menacé de perdre ce royaume à venir, ne portant plus ombrage à leurs trônes, les consolidait. L' Europe n' ignorait pas que Jules César ou plutôt les empereurs romains, ses successeurs, avaient possédé presque tout l' univers alors connu.

Les partis s' emparèrent immédiatement de la direction des esprits, et une heure après une véritable sédition éclatait dans Rome. Guelfes et Gibelins, les Colonna et les Orsini se partagèrent la ville et le peuple, et le sang commença à couler dans les rues, à chaque heure du jour ou de la nuit.

En même temps, le cardinal de la Rovère qui, dès les premiers symptômes d' empoisonnement du pape à la villa Corneto, avait prudemment disparu, se fortifia dans l' église de Saint-Pierre aux Liens, jusqu' à ce que le conclave s' assemblât pour l' élection d' un nouveau pape.

Les candidats ne manquaient pas. Il y avait d' abord le cardinal d' Amboise, Français ; — les cardinaux de la Rovère et de Sienne, Italiens ; — un Espagnol, — deux autres Italiens, un Colonna et un Orsini.

Et au milieu de ces ambitions excitées, de ces intérêts si divers en ébullition, tous, amis ou ennemis, avaient les yeux fixés vers cette partie du Vatican où habitait le duc de Valentinois.

C' est qu' à lui, en effet, appartenait peut-être encore, quoique moribond, le pouvoir de faire un pape.

Mais s' il s' était fait transporter dans sa chambre secrète, c' est qu' il redoutait plus la vengeance que la haine ; c' est qu' il se savait des ennemis implacables et cachés, de ces, ennemis sans ambition et sans miséricorde, avec lesquels on ne peut négocier et qu' on ne peut corrompre ou apaiser.

C' est que dans les insomnies de sa fièvre, comme dans les rêves de son sommeil irrité, il ne cessait de voir les trois hommes masqués de Sinigaglia.

CHAPITRE XLIV

LES FUREURS DE L’ IMPUISSANCE

Une fois seul avec Corozaïm, César, couché sur ce lit où nous avons vu déjà Leona endormie, se tourna vers le juif, et son visage essaya de sourire.

— Elle ou les siens... m’ avais-tu dit ?... mais à présent ?... L’ avenir, l’ avenir, as-tu-vu dans les astres ce qu’ il me prépare ?

— Ah !... fit le juif astrologue avec une sorte de hennissement de triomphe, — vous y arrivez donc !...

— Dis-moi, dis-moi !...

— Monseigneur, vous me retenez prisonnier auprès de vous, et pendant ce temps les astres doivent parler. La nuit est venue ; dans une heure, il ne sera plus temps peut-être. Tous les soirs, depuis un mois, il y a conjonction de la lune avec...

— Regarde, dit César en indiquant la fenêtre.

— Les yeux humains livrés à leurs seules forces sont insuffisants à lire couramment dans le grand livre céleste ; j’ ai chez moi des instruments précieux et...

— Peux-tu me laisser sans danger ?

— Oui, monseigneur ; d’ ici à deux heures vous n’ aurez pas besoin de mes soins.

— Et quant aux dangers du dehors, dit César, ici je ne crains personne. Va, Corozaïm, va.

Le juif ne se le fit pas répéter, il fit jouer le ressort de la porte ouvrant dans le Vatican et disparut.

Resté seul, le duc ne tarda pas à s’ endormir, non sans s’ être assuré par un regard que son épée était bien placée à portée de sa main, sur une petite table, auprès de son lit.

Lorsque son sommeil parut profond, le grand tableau représentant la *Décollation de saint Jean-Baptiste* s’ enfonça dans le mur, et à la place de cette belle page de Ghirlandajo, le sombre corridor des catacombes montra ses murailles nues.

Trois hommes entrèrent, étouffant le bruit de leurs pas.

C’ étaient Giorgio Schiavone, Pasquino et le comte Caraccioli.

Le comte allait commencer de s’ emparer de l’ épée du duc ; mais tout à coup un grand bruit retentit derrière la porte qu’ avait franchie, dix minutes auparavant, le juif Corozaïm.

A ce bruit, accompagné d’ imprécations, ces trois hommes, dont tous les mouvements semblaient obéir à une secrète et unique pensée, reculèrent sur leurs pas, et disparurent par l’ entrée mystérieuse qui leur avait livré passage et qui se referma avec un léger craquement.

Aussitôt don César se réveilla, et entendant le bruit qui avait fait battre en retraite ses trois ennemis, il prêta l’ oreille. En ce moment, ce n’ était plus des imprécations, mais une sorte de gémissement, accompagné de paroles brèves et impératives.

Il sembla à don César que cette voix commandant si hautement ne lui était pas inconnue, et il cherchait, plein d’ anxiété, à qui elle pouvait appartenir, lorsque ses incertitudes furent fixées tout à coup.

En effet, la porte secrète de la galerie s’ ouvrit, et Corozaïm rentra, le visage effaré, les mains jointes et introduisant un homme vêtu de la longue et magnifique robe de cardinal, et un poignard à la main.

C’ était Juliano de la Rovera.

— Tu m’ as trahi, misérable ! fit César en lançant un regard terrible sur le malheureux juif, tremblant de peur.

— Non, repartit aussitôt le cardinal, il a cédé à la force. Je connaissais le secret de la galerie, et pensant vous trouver dans l’ une des chambres qu’ elle commande, je les avais toutes visitées en vain lorsque je rencontrai Corozaïm. Je l’ obligeai, le poignard sur la gorge, de me conduire auprès de vous, car j’ ignorais l’ existence de cette chambre. Il a obéi.

— Corozaïm, fit le duc, laisse-nous et reviens vite, avec une certitude surtout!

Le juif disparut.

— Monseigneur, dit César, les moments sont chers, n’ est-ce pas ? vous venez me demander les voix dont je dispose dans le sacré collège ?

— Je viens vous les acheter, répondit Juliano.

— A la bonne heure, voilà de la franchise.

— Les cardinaux sont au nombre de trente-sept, reprit Juliano, et sur les vingt-deux que vous possédiez, douze seulement vous resteront fidèles. J’ en ai sept, le cardinal de Sienne sept, le parti français six, et l’ Espagne cinq.

— J’ en ai plus de douze, monseigneur, car les sept du cardinal de Sienne sont à moi également.

— De toute façon, je le reconnais, vous pouvez faire pencher la majorité vers le cardinal qui vous plaira ; je ne chercherai pas à amoindrir votre influence, duc, et c’ est parce que je l’ admets que je suis ici.

— Vous me donnerez ?... demanda César.

— D’ abord, je vous conserve la charge de général de l’ Église.

— Oui ! fit ironiquement César, — et ensuite ?

— Je reconnais votre souveraineté sur les Romagnes indépendantes du saint-siège, et... vous aide à achever l’ œuvre.

— A conquérir la Toscane, le Milanais, le Piémont, Gênes, Naples et la Sicile ?

— Oui... répondit le cardinal, après avoir hésité une seconde. Mais si courte qu’ eût été cette hésitation, don César l’ avait saisie au passage.

— Il me trompe, pensa-t-il. Mais il n’ en laissa rien percer.

— Monseigneur, dit-il, cela demande réflexion.

— Réflexion ! s’ écria Juliano, lorsque le feu est déjà aux quatre coins de Rome ! — Tenez, duc, je ne veux rien vous cacher : Rome s’ est déjà divisée en deux camps ; les uns crient : Colonna ! — les autres : Orsini !

— Demain, je monterai à cheval, et tout rentrera dans l’ ordre.

— Duc, prenez-y garde, vous avez beaucoup d’ ennemis ; tous ceux qui ont une injure à venger vont se soulever.

— J’ ai mon armée, une armée choisie, bien payée, déjà conquérante!

— Prenez garde, vous dis-je : Sforza va reprendre Pesaro, Baglione, Pérouse, Montefeltro, Urbino ; les Appiani rentreront dans Piombino ; les Vitelli, à Citta di Castello.

— Et la Romagne me restera fidèle, la Romagne que j’ ai purgée de ses tyrans ! La Romagne peut me donner tous les ans dix ou quinze mille combattants. Avec mes condottieri, c’ est plus qu’ il n’ en faut pour continuer mon œuvre.

— Vous ne pouvez l’ achever sans l’ appui du pape.

— C’ est vrai, dit tout à coup César en lui tendant la main, aussi je suis à vous.

— Bien, duc, j’ y compte, répondit le cardinal ; — en attendant je retourne à Saint-Pierre-aux-Liens, où j’ ai établi mon quartier général. Au temps où nous vivons, il est bon de se rappeler son ancien métier de soldat.

— Oui, répondit le duc d’ une voix faible, car cette conversation le fatiguait, et même il ne put s’ empêcher de porter la main à sa poitrine.

— Vous souffrez, monseigneur ?... demanda anxieusement Juliano.

— Moins... moins, eut la force de répondre le duc ; — demain... je vous l’ ai dit, je serai sur pied.

— A demain donc, dit le cardinal en se dirigeant vers la porte. César ne répondit pas, et se contenta d’ incliner la tête.

Dès que le cardinal fut parti, il se renversa sur son lit et un cri rauque s’ échappa de sa poitrine.

— Torture de damné ! s’ écria-t-il en fermant les yeux et saisi d’ un tremblement nerveux qui le jeta dans une effrayante prostration.

Quand il revint à lui, deux hommes le tenaient chacun par un poignet, et un troisième était debout devant lui, les bras croisés.

— Caraccioli ! dit César avec fureur, mais comme s’ il étouffait, en proie au rêve le plus terrible.

— Duc, demanda le comte d’ une voix sévère, qu’ avez-vous fait de Leona ?

— Leona !... répéta César qui essaya de faire un mouvement, mais qui en fut empêché par ceux qui le tenaient.

Alors il songea à les regarder, reconnut Pasquino et jeta un vague regard sur Schiavone, qu’ il considéra ensuite avec stupeur.

— C’ est toi, dit-il, qui m’ as tué!

— Et il tenta un autre effort, mais en vain, quatre mains de bronze l’ étreignaient trop vigoureusement.

— Duc, dit le comte, nous sommes les trois hommes masqués qui t’ ont poursuivi partout. Nous avions juré de ne nous faire connaître à toi qu’ au jour de ta mort, car nous voulions nous venger seulement ; mais alors nous croyions Leona morte. Aujourd’ hui nous venons te dire : il faut nous rendre Leona, et à ce prix tu vivras.

— Leona !... fit César, que je livre Leona!... Jamais !

— Duc, les moments sont comptés, nous n’ avons pas le temps de te convaincre, mais nous avons celui de t’ y forcer.

— Me forcer, moi ! fit César avec un sourire de défi.

Une explosion de cris et les détonations de plusieurs coups de feu semblèrent répondre à cette parole de l’ homme qui se croyait encore le puissant fils du pape.

— César, reprit Pasquino, prends-y garde, ce tumulte t' annonce la fin de ton règne ! le peuple, qui t' a admiré pendant ta vie, te hait et te maudit, maintenant qu' il te croit mort comme ton père.

— Mort ! On me croit mort !

— Ta prudence t' a fait renfermer ici, dans cette retraite inconnue à tous ; le bruit de ta mort s' en est accrédité. Prends-y garde, cela sert nos projets.

César ne répondit que par un nouvel effort, aussi bien comprimé que tous ceux qu' il avait tentés jusque-là.

— Je vis ! je vis ! s' écria-t-il avec une sorte de rugissement.

— Dis-nous où est Leona, ou ta dernière heure est venue ! Le poignard hâtera l' œuvre du poison!

— Je ne le dirai pas.

— C' est le pouvoir qui va t' échapper, dit Caraccioli.

— Jamais!

— C' est la couronne d' Italie ! fit Pasquino.

A ce mot César redressa la tête vers l' homme du peuple, voulut parler, mais il se roidit et demeura silencieux, tout en lançant à chacun de ses ennemis, qu' il sentait aussi implacables que lui-même, des regards où toute la fureur de son impuissance se traduisait par des éclairs fulgurants.

— Duc, dit le comte, nous avons prévu votre résistance.

A ces mots, Schiavone rentra dans le souterrain, dont la porte était restée grande ouverte, et ramassa dans l' ombre un paquet lourd sans être volumineux, dont César ne put se rendre compte.

Le gondolier mit un genou en terre et en un clin d' œil débarrassa deux planches de chêne des cordes qui les assemblaient.

— La torture ! fit César avec mépris, tout en tressaillant au fond du cœur à chaque coup de feu, à chaque fusillade retentissant au dehors.

— Où est Leona ? demanda le comte, tandis que Schiavone approchait les ais de chêne de l' une des jambes nues du duc...

— Faites, répondit César ; seulement, quand vous m' aurez brisé les jambes je ne pourrai vous conduire où elle est, si la fantaisie m' en prend.

— Aux poignets ! dit alors le comte.

— Vous avez donc peur, comte, que vous voulez me réduire ainsi à l' impuissance de vous combattre en champ clos ? fit César d' une voix ironique.

— Le démon ! fit Caraccioli ; mais du moins tu ne seras pas roi d' Italie, ni même duc de Romagne. Enlevons-le!

Le duc fut soulevé par ces trois hommes et, malgré sa résistance désespérée, entraîné vers la porte du souterrain.

— A moi ! à moi ! cria-t-il, la voix pleine d' angoisses.

— Où est Leona ? répéta le comte en s' arrêtant.

— Jamais!

En ce moment, et comme la fusillade devenait plus vive à l' extérieur, apportée jusqu' à cette chambre cachée par une étroite fenêtre donnant sur un puits s' élevant jusqu' au faîte du palais, un cri perçant, une sorte d' appel retentit dans le souterrain.

Les trois ravisseurs, qui déjà avaient le pied sur le seuil de la porte, firent un pas en arrière.

Une forme sombre se dessina tout à coup dans les profondeurs du souterrain, avançant de leur côté avec rapidité.

César eut un vague mouvement d' espoir, et par un nouvel effort força les trois hommes à faire encore un pas en arrière.

Aussitôt une femme se présenta à la porte du souterrain.

C' était la Cressida.

— J' ai suivi Michelotto, dit-elle : Leona est à Saint-Sixte.

— Ah !... fit César avec un rugissement tel que les trois hommes en tressaillirent d' épouvante.

— C' est vrai, il n' y a pas à douter, reprit Cressida, sa rage le trahit. Venez, venez à Saint-Sixte !

Ils lâchèrent tous trois César et se précipitèrent dans le souterrain.

La Cressida voulut les suivre ; mais faible, se soutenant à peine, épuisé d' émotion et par le mal horrible qui le rongeait, César, pour ne pas tomber, se retint après la robe de la Cressida.

— Lâchez-moi, monseigneur, dit celle-ci, je veux être la première à l' embrasser.

— Toi ! mais qui donc, es-tu ?

— Qui je suis ? Paula Severino, jadis la maîtresse du duc de Gandia, aujourd' hui la mère de Leona.

— Toi, sa mère !...

— Oui, maudit, et si je ne la trouve pas, tremble!

Et d' un mouvement saccadé, la comédienne s' arracha de l' étreinte désespérée du duc, en laissant après ses mains crispées un lambeau de sa robe de velours.

— Leona ! Leona ! s’ écria-t-elle, à toi ! à toi !... Et elle disparut, tirant sur elle la porte du souterrain.

César tomba évanoui sur le carreau.

Quand il revint à lui, il était sur son lit, et Corozaïm lui faisait respirer des sels âcres et subtils.

— Eh bien ? eh bien ? demanda-t-il, — les astres ?

— Monseigneur, répondit le juif, j’ ai lu votre avenir tout entier.

— Parle.

— J’ ai vu la trahison...

— La trahison ? je viens d’ en être victime !

— Que voulez-vous dire ?

— Continue.

— J’ ai vu la prison...

— La prison... pour moi ? Mais j’ y suis ici !... achève, achève !

— J’ ai vu la bataille, une bataille sanglante.

— Ah ! je vais être bientôt à la tête de mes armées, et mes ennemis vont trembler... Venise, Venise, je te ferai la guerre, et j’ irai chercher cet homme, qui est tien, jusqu’ au fond de tes lagunes.

— Monseigneur... fit Corozaïm en baissant les yeux.

— Tu as encore quelque chose à m’ annoncer, quelque chose de terrible, car tu n’ oses... Qu’ as-tu vu ?...

— J’ ai vu...la mort.

— La mort, quand... combien d’ années... le sais-tu ?...

— Je ne puis le dire, monseigneur, mais le soleil aura accompli plusieurs fois sa révolution...

— Plusieurs années ? je n’ en demande qu’ une pour fonder mon royaume. Va, Corozaïm, tu seras riche, et moi, moi... je mourrai.

Il se releva, le visage rayonnant...

— Oui, je mourrai, dit-il, mais roi, roi d’ Italie!

Et César, accablé sous le poids de ses pensées, au bruit des fusillades extérieures, rugissant de colère et de rage, cloué sur ce lit de douleur, suant le sang et le poison par tous les pores, tomba dans un délire effrayant.

— O humanité !... fit le juif avec mépris.

CHAPITRE XLV

LE PRISONNIER DU CHATEAU SAINT-ANGE

La seconde mission donnée par César à Michelotto était terrible.

Nous avons vu qu' après le siège de Faenza, et contre la foi des traités, le prince Astor Manfredi avait été conduit au château Saint-Ange. Or, de toutes les villes de la Romagne conquises par le duc de Valentinois, Faenza était celle sur laquelle il comptait le plus ; car ses habitants avaient très-promptement compris ses grands projets, et, faisant taire leurs préférences individuelles, s' étaient ralliés par patriotisme à l' idée d' une Italie forte et puissante.

Don César, malade, se sentant menacé déjà dans ses conquêtes, tenait surtout à conserver Faenza ; et, afin de supprimer à tout jamais le moindre obstacle qui pouvait lui survenir de ce côté, il avait résolu d' en prévenir la cause ; car l' obstacle naissait forcément si le prince Astor, rendu à la liberté, revendiquait ses droits.

En conséquence, il avait donné ordre à Michelotto de mettre secrètement à mort ce jeune prince ; puis, aussitôt après, de lui amener Leona.

Le rude capitaine avait souri de pitié en voyant son maître songer encore aux choses d' amour, lorsque sa puissance se trouvait si compromise, et donna de bon cœur la jeune fille à tous les diables. Il est même assez probable qu' il osa souhaiter de la trouver morte au couvent de Saint-Sixte, où il courut la chercher.

Avec sa sagacité de condottiere habitué aux hasards de la fortune, il jugea plus prudent de conduire d' abord la jeune fille au château Saint-Ange, et de l' y retenir jusqu' à l' accomplissement de la partie sanglante de sa mission ; bien persuadé que, une heure plus tard, il ne lui serait plus possible de gagner la forteresse, car les rues se peuplaient de gens en apparence fort mal intentionnés envers la famille Borgia, quoiqu' ils se fusillassent fort entre eux en criant : Colonna ! ou Orsini !...

L' abbesse de Saint-Sixte ne fit aucune difficulté de livrer la jeune fille ; mais Leona ne voulut pas quitter le couvent. Il fallut l' emporter, bâillonnée,

jusqu' à la barque qui, du pont Sixte, devait remonter le Tibre et gagner le château Saint-Ange.

Arrivés au château, don Michelotto fut tenté de laisser Leona au fond de la barque ; mais il songea au passage souterrain menant de la forteresse au Vatican, et fit transporter la jeune fille dans la salle circulaire dans laquelle s' ouvrait ce souterrain.

Une fois en sûreté derrière ces murailles solides, Michelotto s' occupa d' en visiter avec soin les postes et de faire braquer des canons dans la direction du pont de la Ripetta ; car il prévoyait une agression prochaine des Orsini ou des Colonna, peut-être même des deux partis à la fois.

Pendant ce temps, seule, enfermée dans la salle souterraine, Leona se demandait si son dernier jour était enfin arrivé, lorsqu' elle entendit une voix plaintive glisser faiblement à travers l' une des nombreuses portes dont était percée la muraille circulaire.

Celte porte n' était point celle par laquelle avait disparu Michelotto.

Elle s' en approcha avec crainte, bien qu' elle eût la conscience de l' existence d' une victime nouvelle de don César derrière cette porte.

— Ouvrez-moi, signora, dit la voix ; — ouvrez-moi, signora Leona !...

Leona, étonnée de s' entendre appeler par son nom, s' aperçut que cette porte n' était fermée de sou côté que par deux gros verrous, et les tira précipitamment.

Un jeune homme vêtu d' habits en lambeaux se précipita dans la salle et tomba à ses genoux.

— Vous me connaissez donc ? dit-elle, sans pouvoir encore revenir de sa surprise.

Le jeune homme releva la tête vers elle et, malgré les traces de souffrances qui l' avaient singulièrement changé, elle reconnut le noble et beau visage de l' un de ses adorateurs de la cour de la duchesse d' Urbin.

— Le prince Astor Manfredi !... s' écria-t-elle en lui tendant ses deux mains, que celui-ci couvrit de baisers.

— Oui, c' est moi, belle Leona, moi, victime d' une infâme trahison, moi qui sans doute étais destiné à mourir ! Mais Dieu peut-être vous a envoyée vers moi pour me sauver.

— Vous sauver, moi !... fit Leona avec un soupir d' impuissance.

— Ah ! signora, Dieu m' est témoin qu' il me serait doux de sortir de prison ; mais je ne sais pas si je ne me trouverais pas plus heureux encore d' y achever mes jours à la condition de joies pareilles à celles-ci.

— Prince...

— Je vous vois... je vous vois, vous que j’ aime.

— Vous m’ aimez ?...

— Oui, et depuis longtemps. Vous m’ avez confondu, à Urbino, avec tous ceux qui vous trouvaient belle et charmante, et la pureté de votre âme n’ a pu deviner ma pensée ; mais je vous revois, j’ oublie tout, mes souffrances, mes timidités : s’ il me reste encore un jour d’ existence, prenez-le, il est à vous!

— Prince, vos paroles me font mal, répondit Leona d’ une voix suave et empreinte de la plus douloureuse mélancolie, et les sentiments que vous exprimez me jettent dans un trouble infini.

— Hélas ! je crois vous comprendre, fit Astor non moins douloureusement ; vous en aimez un autre ?

— Oui, prince, dit vivement Leona en lui prenant la main, — oui ; ne m’ en veuillez pas, c’ est un amour né dans mon cœur depuis longtemps, bien avant que le hasard ne me plaçât sur votre passage. Celui que j’ aime est l’ homme le plus loyal et le meilleur... Dieu sait si la haine de mes persécuteurs ne l’ a pas enlevé à tout jamais à mes espérances.

— Vos persécuteurs, quels sont-ils ?

— Les vôtres probablement, ou plutôt, il n’ y en a qu’ un, un seul, un nom exécré, un de ces noms qui font rougir.

— César Borgia ! fit Astor, le traître, l’ assassin, le parjure!

— Oui.

— Oh ! mais je vous arracherai à cet homme, et je vous rendrai à celui que vous aimez, Leona, j’ en jure Dieu.

— Le comte Caraccioli, prince, sera fier de vous dévouer sa vie.

— Le comte Caraccioli, c’ est en effet un loyal et noble gentilhomme ; il est bien digne de vous, pure et loyale jeune fille : espérez !

— Espérer !... Hélas ! nous sommes tous deux prisonniers ici !

— Écoutez : une lueur suprême a toujours brillé dans les ténèbres de la prison dont vous venez de m’ ouvrir la porte ; la délivrance est possible pour vous et pour moi.

— Le château Saint-Ange est une forteresse imprenable et bien gardée ! répondit Leona, qui crut voir dans les yeux du malheureux prince une expression d’ égarement bien près de la folie.

— Oui, mais cette forteresse a des ressources que peut-être tout le monde ne connaît pas. Écoutez donc...

Et le prince, prenant la main de la jeune fille, l' attira vers lui et dit à voix basse.

— A travers les fentes et les trous presque imperceptibles creusés par le temps dans le bois de cette porte, j' ai vu... j' ai vu souvent des hommes, et parmi eux don César et Michelotto, parfois le pape lui-même, venir dans cette salle puis disparaître tout à coup, comme s' ils s' abîmaient dans une partie de la muraille.

— Que dites-vous!

— Tenez, c' est là !... ajouta le prince en désignant un angle formé par l' embrasure d' une autre porte massive. Ces pierres, en apparence si lourdes, se dérobaient sous la pression du doigt de ceux qui s' en approchaient et offraient un sombre couloir qui va... je ne sais où mais, dans quelque lieu que ce soit, nous aurons peut-être plus de chances de nous sauver que de rester ici.

— Ah !... fit Leona en étudiant la muraille avec ardeur.

— J' ai souvent entendu parler des souterrains du Vatican et du château Saint-Ange. Ils ont sans doute été creusés en communication avec les catacombes, sur lesquelles Rome tout entière est bâtie. Cherchons.

Et, à son tour, le prince Manfredi interrogea la muraille, non pas seulement avec les yeux, mais avec ses deux mains, qu' il passa et repassa alternativement sur chacune des pierres. La salle était plongée dans une demi-obscurité que la chute du jour rendait plus épaisse d' instant en instant, et les doigts voyaient mieux que les yeux ; mais cet examen fut inutile, aucune, aspérité n' apparaissait ni ne se sentait sur ces implacables assises, presque aussi polies que le marbre.

— Il y a un secret, pourtant ! s' écria le prince avec une impatience fébrile. Dire que la liberté peut-être est là, derrière ce mur, et qu' un obstacle misérable nous l' arrache!

Pour comble de malheur, la nuit avait tout à fait répandu son ombre dans cette salle, et les deux jeunes gens se regardèrent, pleins d' une indicible tristesse.

— Et celui qui m' a conduite ici va revenir peut-être ! dit Leona avec angoisse, — son exécrable maître m' attend !...

— Cherchons encore ! fit Astor animé d' un courage renaissant à la pensée du danger qui menaçait cette pure créature.

Leona, de son côté, se mit à chercher sur le sol, pensant que les dalles peut-être pouvaient faire jouer les ressorts de celte issue secrète.

— Prince, dit-elle enfin, êtes-vous bien certain d' avoir vu ce mur s' ouvrir?

— Ah !... fit Astor en s' arrêtant tout à coup, frappé de l' idée que le délire de la fièvre pouvait l' avoir jeté dans l' erreur. — J' ai vu plusieurs fois !... reprit-il, j' en suis sûr !...

Et il frappait la muraille de ses poings crispés, grinçait des dents, presque insensé ; et de ses yeux s' élançaient par moments des éclairs sombres dont s' épouvantait Leona.

— Malheur !... fit-il découragé, vaincu, — je ne trouve pas !...

— Mourir, plutôt mourir que de revoir ce monstre ! dit Leona d' une voix déchirante.

— Vous ne mourrez pas, signora, je veux vous rendre à celui que vous aimez ; au prix de ma vie, je le veux ! oui, un moyen peut-être nous est encore offert.

— Lequel ? demanda avidement Leona.

— Depuis que je suis enfermé ici, il y a longtemps déjà, combien de jours, de mois, je ne sais, — depuis le jour fatal où don César m' a lâchement trahi, on est venu mainte fois me demander la renonciation solennelle de mes droits sur le Faentin en faveur du duc ; j' ai toujours refusé. — Aujourd' hui, qu' il vous rende libre, j' accepte !

— Un pareil sacrifice, prince ! je ne veux pas!

— Silence... fit Astor en lui saisissant la main.

— Qu' y a-t-il ?...

— J' ai cru entendre...

— Oui, on vient de ce côté... me chercher sans doute !... Je suis perdue!...

On entendait, en effet, un grand bruit de voix et de pas derrière la porte par laquelle avait disparu Michelotto.

— Ah ! ce secret maudit !... fit Astor en se précipitant de toutes ses forces contre la muraille, comme s' il voulait la briser avec son crâne.

Tout à coup, sous ce choc irréfléchi la muraille céda.

— Sauvés ! fit Leona en le prenant par la main et voulant l' entraîner avec elle dans le souterrain, dont une fraîche vapeur d' humidité leur soufflait à la face.

Ils allaient franchir le seuil de ce mystérieux passage, lorsqu' une lumière apparut à son extrémité, s' agitant dans l' ombre.

Ils reculèrent épouvantés jusqu' au milieu de la salle circulaire ; et en même temps Michelotto et six de ses lansquenets entraient, s' éclairant de

torches enflammées.

Au moment où, des deux dangers choisissant le moindre en apparence, les deux prisonniers allaient se précipiter dans le souterrain, un homme apparut sur le seuil, appuyé sur son épée nue.

C' était don César, pâle, livide, effrayant, — un spectre.

Il fuyait, aidé du juif Corozaïm, cette chambre du Vatican dont le secret, découvert par ses ennemis, ne lui offrait plus aucune sécurité.

Astor et Leona, pressés l' un contre l' autre, étaient restés pétrifiés.

— Michelotto ! s' écria le duc, à la vue du groupe gracieux formé par les deux jeunes gens embrassés, — que veut dire ceci ?

— Monseigneur, j' accourais pour exécuter vos ordres, après avoir d' abord pourvu à la sûreté de votre nouvelle demeure.

Le duc comprit le dévouement de son capitaine ; mais l' ardeur avec laquelle Leona serrait le prince Manfredi de ses deux bras charmants, car elle sentait bien qu' en lui seulement elle pouvait espérer désormais un défenseur, — cette intimité qu' il n' avait jamais pu soupçonner, et qu' il crut être née tout à coup, l' anima d' une rage nouvelle.

— C' est pour moi seul qu' elle garde ses répulsions !... — Telle est la pensée qui gronda en lui tout à coup, rapide comme la foudre qui tue et ravage.

— Qu' on les sépare ! commanda Michelotto à ses soldats, en commençant lui-même par saisir un bras de la jeune fille.

— César ! s' écria Aslor, que veux-tu faire de cette noble dame ?

— Que t' importe ! fit le duc qui se soutenait à peine.

— César, ajouta Astor tout en résistant aux efforts des soldats, et dont le courage grandissait en sentant les étreintes de Leona qui, de son côté, criait à l' aide avec tous les déchirements du désespoir, — César, tu dois avoir de sinistres projets, je le vois au feu de tes prunelles!

— Je ne te dirai pas, reprit César d' une voix calme, — ce qui arrêta les soldats, — je ne te dirai pas ce que j' ai résolu quant à celte femme ; mais tu vas savoir quelle est ta destinée.

— Parle !

— Prince Astor Manfredi, ta personne me gêne, fit César en s' affaissant sur lui-même, et tombant entre les bras de Corozaïm et de Michelotto, qui s' élança vers lui.

— Toi qui vas mourir, dit Leona vivement, as-tu donc le droit d' attenter à la vie des autres ?...

— Mourir !... répéta César en la regardant avec effroi.

— Oui, car je vois la mort dans tes yeux. J' ignore quel mal te dévore ; mais Dieu est juste !

— Dieu !... fit César en ricanant avec mépris.

— Oui, juste, car il te punit et va me rendre à celui qu' il a créé pour moi!

— Malheureuse !...

— A mon Giovanni !...

— Tais-toi, si tu as pitié de toi-même, femme!

— A mon Giovanni que j' aime, acheva Leona en le bravant du regard et du geste.

Don César se releva, plus pâle, plus moribond, plus effrayant que jamais, terrible comme le génie du mal, et tous les assistants frémirent d' épouvante.

— Qu' ils meurent tous deux ! commanda-t-il d' une voix éclatante, attachez-les ensemble, et au Tibre !

Les soldats hésitèrent.

— Obéissez ! répéta César en s' appuyant contre la muraille et levant son épée au-dessus de sa tête.

— Lâche ! firent Leona et Astor d' une voix stridente, Dieu nous vengera !

Les condottieri étaient entrés, munis chacun d' un paquet de cordes ; car, peut-être, le prince Astor n' était pas le seul dont le duc voulût se défaire ; aussi, et malgré la résistance et les cris des deux jeunes gens, les eurent-ils, en un instant, liés solidement l' un contre l' autre.

Leona, affaiblie par cette lutte horrible, s' était évanouie, et entraînant avec elle le prince Astor, ils tombèrent ; la tête du malheureux jeune homme frappa sur la dalle et rendit un bruit sourd. Épuisé par la captivité, Astor resta immobile sur le coup ; et bientôt une masse inerte, un amas de membres et d' étoffes gisait au milieu de cette salle aux parois sourdes et nues comme un sépulcre.

Succombant lui-même à l' émotion de cette scène, don César s' était renversé dans les bras de ses fidèles.

— L' heure est venue, murmura-t-il, il faut renoncer à tout ce qui n' est pas mon œuvre!... il faut vivre ! vivre ! vivre !...

Corozaïm et deux soldats l' emportèrent au dehors.

Michelotto fit soulever de terre le groupe formé par les deux corps des jeunes victimes de l' ambition et de l' amour du duc de Valentinois, et ouvrit

la porte de chêne qui se trouvait à côté du souterrain par lequel était venu don César.

Les quatre soldats, chargés de ce fardeau palpitant, marchèrent silencieusement derrière lui.

Ce sinistre cortège arriva ainsi sur la partie de la muraille du château Saint-Ange qui domine le Tibre, au sud de la forteresse, à cette pointe qui commande le tournant du fleuve, du côté des villas Borioni et Altoniti.

Il faisait nuit noire, et l' on n' entendait au loin que les dernières rumeurs de la sédition, étouffées par le tourbillonnement des eaux du Tibre.

— Allons ! commanda Michelotto.

Les soldats, habitués sans doute à ce genre d' expéditions, s' étaient placés deux à chaque extrémité du fardeau et, montant sur les créneaux, le balancèrent avec mesure et le lancèrent avec force dans l' espace.

Un double cri, horrible d' épouvante et de désespoir, retentit dans la nuit et glaça d' effroi les sombres exécuteurs de ce double meurtre.

Le bruit d' un corps lourd tombant dans l' eau suivit aussitôt, et ce fut tout.

Michelotto et ses hommes rentrèrent silencieusement dans le château Saint-Ange.

CHAPITRE XLVI

LES OBSÈQUES D’ UN GRAND DE LA TERRE

Le lendemain, au point du jour, un courrier était parti pour Florence. Don César, cloué dans son lit, sentait son œuvre se détraquer ; et bien que, par la mort de Leona, il eût cru s’ affranchir de toute entrave ; bien que sa tête, une fois calmée, pensât et raisonnât avec toute la puissance et l’ énergie de l’ organisation extraordinaire qu’ il tenait de son père, il croyait avoir besoin de conseils.

Il envoyait donc chercher Machiavel.

Nous remonterons donc de quelques heures le cours des événements pour donner une dernière attention au colosse qui venait de s’ écrouler, laissant le monde dans la stupeur et Rome dans le désordre.

Aussitôt que don Michelotto eut tourné les talons, après son expédition dans le trésor du pape, les cérémonies officielles commencèrent, selon les règles de l’ étiquette, — étiquette dont une grande partie s’ est conservée de nos jours.

En conséquence, le cardinal-camerlingue, en habits violets, se présenta à la porte de la chambre d’ Alexandre VI et y frappa un coup d’ un marteau d’ or.

— Rodrigo Lenzolio de Borgia, vénéré pape Alexandre ? appela-t-il ensuite à voix haute.

Un silence solennel répondit seul à cet appel suprême ; et deux fois encore le camerlingue frappa la porte de son marteau d’ or, ré-
pétant les noms de baptême, de famille et de souverain de celui qui n’ était plus.

Alors, il se tourna vers les clercs de la chambre et les notaires apostoliques, chargés de prendre acte de la cérémonie.

— Il est donc mort ! dit-il d’ une voix grave.

Immédiatement le maître des cérémonies s’ avança, et, après avoir fait placer par deux valets une petite enclume de bronze devant le camerlingue, lui présenta *l’ anneau du pêcheur,* que le camérier avait retiré du doigt du défunt.

Le camerlingue s’ assura que cet anneau était bien celui d’ Alexandre, et, le plaçant sur l’ enclume, le brisa de son marteau d’ or. Après quoi le maître des cérémonies en ramassa les débris, qui devaient rester sa propriété.

Pendant que le camerlingue prenait ensuite possession du Vatican et du gouvernement au nom du sacré collège, le vice-chancelier avait envoyé l’ ordre aux officiaux du clergé, aux pénitenciers de Saint-Pierre, aux chapelains du pape défunt, aux confréries des séculiers, d’ avoir à assister aux funérailles du pape, sous peine d’ être dépouillés de leurs dignités et offices.

Tous obéirent ; tous étaient curieux de contempler la ruine de ce colosse d’ iniquités, devant lequel ils avaient si souvent tremblé.

Cependant, le corps n’ avait pas été embaumé, malgré l’ usage, tellement les effroyables morsures du poison l’ avaient défiguré et corrompu ; et il fut porté, avant les trois jours exigés par le cérémonial, à l’ église de Saint-Pierre.

C’ était le soir, le ciel était tout chargé d’ orage, et le chapitre vint recevoir le corps en chantant les prières ordinaires ; mais à peine était-il entré dans le saint lieu, qu’ un des moines franciscains, frappé de terreur, sans doute, à la vue de cette fin étrange, et surtout de l’ affreuse décomposition de ce souverain, qu’ on adorait à genoux de son vivant, laissa tomber son cierge allumé sur lé visage de l’ un des soldats aux gardes qui formaient la haie sur le passage du cortège. Ce soldat poussa un cri de douleur, auquel répondirent ses voisins en courroux ; si bien que d’ autres moines en laissèrent également tomber leurs cierges. Furieux, les soldats arrachèrent violemment les autres des mains du clergé, qui s’ enfuit dans la sacristie, et bientôt le corps du pape resta sur son catafalque seul, au milieu de la nef, privé des prières de son clergé et des derniers honneurs de ses soldats.

Du reste, la catastrophe d’ Alexandre avait jeté tous les esprits dans la crainte, et la sédition n’ était pas seulement dans la rue, elle était
partout. Le clergé ne songeait déjà qu’ au maître qu’ on allait lui imposer, et les soldats brûlaient de rejoindre au plus tôt, soit le duc de Valentinois, soit celui des princes ses ennemis qui voudrait se les attacher.

Le peuple envahit l’ église, et tout le monde put se repaître à loisir du plus horrible spectacle. Alexandre VI avait été doué de tous les avantages extérieurs : sa figure était belle, pleine de noblesse et de majesté, et sa taille imposante ; sa santé robuste l’ avaient affranchi des atteintes de la

décrépitude ; de son vivant, enfin, il était de tous les prélats celui qui pouvait le mieux répondre à l' idée grandiose qu' on se fait d' un souverain pontife. Il était devenu épouvantable à voir.

Nous n' entrerons pas, à ce sujet, dans les détails répugnants auxquels se sont complu les historiens. Nous dirons seulement que chacun se retira au plus vite, et que, après qu' il eut été transporté jusqu' au grand autel, quoique la coutume eût toujours été pratiquée aux funérailles des papes de leur baiser la main, personne, ni ce soir-là, ni le lendemain, ne se présenta pour donner à Alexandre cette marque de respect.

Bientôt il resta absolument seul, et le soleil commençait à disparaître, déjà, allongeant dans l' église les ombres des hautes fenêtres à vitraux, lorsque deux hommes entrèrent, l' un par la porte principale, l' autre par la porte occidentale. Ce dernier s' avança dans la nef déserte avec précaution, comme s' il eût craint d' être poursuivi, et sa démarche avait quelque chose d' indécis et de prudent qui attira immédiatement l' attention de l' autre.

Il le vit s' approcher timidement du catafalque, s' agenouiller derrière l' un des cierges qui l' entouraient et se frapper la poitrine en inclinant la tête vers la terre. Il entendit même un sanglot s' échapper des lèvres de ce visiteur.

Le sentiment qui pouvait faire agir cet homme était par trop invraisemblable ; aussi n' hésita-t-il pas à s' avancer encore plus près de lui pour mieux l' examiner ; mais il n' eut pas fait dix pas qu' il hâta sa marche et s' en alla frapper doucement l' épaule de ce fervent catholique.

— Ami, dit-il, que fais-tu là ?

— Pasquino ! fit Schiavone en relevant la tête et montrant ses yeux remplis de larmes.

— Pleurer un tel pape!

— Ce n' est pas lui que je pleure Pasquino ; c' est mon crime !

— Silence !... Eh ! qui songera à t' accuser jamais ?

— Ma conscience.

— Folie ! tu as été l' instrument du hasard ou de la Providence, voilà tout. Ta volonté n' a pas été telle, tout est dit. — Viens, nous ne sommes plus seuls.

Et Pasquino, saisissant le gondolier par la main, l' arracha de ce lieu sinistre vers lequel s' avançaient quelques hommes de sombre aspect qui venaient d' entrer dans l' église par la petite porte du Vatican.

— Tu vas suivre le comte, à Venise ; toi, tu n’ as plus rien à désirer, tu es heureux, dit Pasquino avec amertume.

— Heureux ! fit Schiavone en levant les yeux vers les voûtes de l’ église.

— Moi, tout est à refaire ; car, si le duc de Valentinois est encore malade quinze jours, adieu mes rêves, plus d’ unité de l’ Italie.

— Un autre viendra.

— Quand ?... Alors que je serai tombé en poussière, comme tous les papes qui dorment sous nos pieds de leur dernier sommeil. Don César était un homme fort ; Dieu veuille qu’ il s’ en sauve, maintenant que je n’ ai plus à vous aider dans vos entreprises contre sa vie!

Ils s’ éloignèrent et se perdirent dans la ville, grâce à l’ agitation universelle ; car ils ne se faisaient pas illusion et pensaient bien que, tout moribond qu’ il était, le duc avait dû donner des ordres pour faire rechercher ceux qui avaient osé le menacer de la torture.

Les sombres personnages entrés dans l’ église étaient don Michelotto et le comte de Bénévent, suivis d’ une dizaine d’ individus de sordide aspect, — des crocheteurs, disent les historiens.

Une heure auparavant, le duc de Valentinois avait fait venir ses deux fidèles capitaines.

— Veillez vous-mêmes, leur avait-il dit, à ce que mon père soit inhumé immédiatement. Les insultes ou l’ indifférence dont il est l’ objet après sa mort rejaillissent sur moi !

Pendant que les crocheteurs exécutaient les ordres qu’ ils avaient reçus, Michelotto et le comte, chassés, eux aussi, par l’ épouvantable spectacle qu’ ils avaient sous les yeux, se réfugièrent dans la sacristie, où ils trouvèrent quelques prêtres occupés à se donner des forces pour veiller, de loin, les dépouilles d’ Alexandre VI. Les capitaines acceptèrent l’ offre de partager la collation.

Les crocheteurs descendirent péniblement le corps du catafalque et le portèrent dans la chapelle située à gauche du grand autel, non sans accompagner leur lugubre besogne de quolibets [18] et de plaisanteries irrévérencieuses.

— Eh bien ! Ruffo, dit l’ un de ces hommes à celui de ses camarades le plus rapproché de lui, te voilà plus avancé que la Rufla, ta bonne femme de mère!

— En quoi donc ? demanda l’ interpellé.

— Tu portes un pape, et ta mère n’ a jamais porté qu’ un pauvre diable.

— Bah ! crois-tu donc qu’ elle voudrait changer aujourd’ hui ? que gagnerait-elle au troc ? Tout gueux que je suis, ne me voit-on pas vivant et frétillant, gagnant six sous par jour, faisant l’ amour à ma guise et buvant sec ?

— C’ est vrai cela, Ercole, dit un autre crocheteur en s’ adressant au premier, et tu demanderais en vain d’ en faire autant à celui que nous portons là.

— Mieux vaut portefaix sur ses jambes que pape enterré ! dit Ruffo, et celui qui oserait contredire ce vieux proverbe n’ est qu’ un faquin stupide.

Ils déposèrent le corps à terre en attendant deux charpentiers qui bientôt arrivèrent, portant sur leurs épaules une bière de sapin, faite à la hâte, au lieu de celle de cyprès recommandée par le cérémonial, laquelle doit être revêtue de plomb.

— Ce que c’ est que de nous, pourtant ! dit Ruffo. Nous en viendrons tous là !

— C’ est possible, dit l’ un des charpentiers ; mais, à moins de grands malheurs, je suis sûr d’ avoir, à mes funérailles modestes, au moins un être qui m’ ait aimé, ne serait-ce qu’ un chien.

— Triste, triste, en effet ! reprit Ercole.

— Dire que ce pauvre homme n’ a eu personne à ses derniers moments, reprit Ruffo, pas même la Vanoza, qu’ il a refusé de voir, pensant que sa présence l’ empêcherait d’ obtenir le pardon du ciel.

— C’ était un tyran infâme ! dit l’ un des charpentiers.

— Voyons, enfermez-le dans sa bière, dit l’ autre ; je veux m’ en aller, moi, ce n’ est pas mon métier de rester ici.

Les crocheteurs prirent le corps et se disposaient à le placer dans la bière, lorsque l’ un d’ eux fit remarquer qu’ elle était de beaucoup trop courte.

— Anes que vous êtes ! dit Ruffo aux charpentiers, ne saviez-vous pas que c’ était un homme très-grand ?

— Grand par ses crimes ! dit l’ un des charpentiers. Ma foi, arrangez-vous ! j’ aime mieux qu’ on ne me paye pas mon ouvrage que de me faire refaire une autre bière. Viens-tu, Giovan ?

Les deux ouvriers s’ en allèrent.

— Il faut prévenir les seigneurs qui nous ont amenés, dit Ruffo. Vas-y donc, Ercole.

Le crocheteur se dirigea vers la sacristie.

— Oui, reprit Ruffo en croisant ses bras et en appelant l’ attention de ses camarades qui l’ entouraient, c’ était un homme très-grand!

— Tu es un philosophe, ami Ruffino, voilà un beau texte!

— Alexandre VI était un grand politique ! nous avons vu des rois s’ agenouiller devant lui ; il dominait le monde, et aujourd’ hui ce n’ est qu’ un monceau de chair pourrie, sentant fort mauvais, et qui va nous donner la peste si nous ne nous dépêchons pas.

Ercole revenait, ramenant Michelotto et le comte de Bénévent. Celui-ci tenait un grand verre à la main dont le contenu, disait-il, devait le préserver des émanations dangereuses. Michelotto était sombre.

— Nous n’ avons pas le temps, dit-il, faites-le entrer tout de même.

Les crocheteurs placèrent le corps dans la bière, et, comme il dépassait, ils l’ y forcèrent à grands coups de poing [19]. Pendant ce temps, le comte de Bénévent, appuyé contre le mur, vidait stoïquement son verre.

— Monseigneur qui boit à la santé du défunt ! dit Ruffo en poussant le coude de son voisin.

— Allons, drôles ! achevez, dit Michelotto.

Les crocheteurs posèrent le couvercle de la bière ; mais les genoux s’ étaient arc-boutés et faisaient saillie au-dessus des bords. Il fallut que Ruffo et deux autres montassent dessus pour permettre à Ercole de le clouer.

— Il faisait plier les genoux aux rois, c’ est toi qui le disais tout à l’ heure, Ruffo.

— Et maintenant, ce sont des portefaix qui le forcent à en faire autant.

— Et l’ empereur d’ Allemagne, qui avait peur de le voir s’ étendre sur ses Etats ! il est bien sûr maintenant qu’ il ne sortira pas d’ Italie.

La sinistre besogne achevée, la bière fut descendue clans un petit caveau, et bientôt une large dalle en recouvrit l’ ouverture.

— Quand il a été élu pape, reprit Ruffo, on lui a brûlé sous le nez trois étoupes en lui disant : *Sic transit gloria mundil*

— *Amen!* dit Ercole en se signant.

Don Michelotto et le comte de Bénévent rentrèrent dans la sacristie, où ils signèrent une sorte de procès-verbal d’ inhumation dressé à la hâte.

— Ces drôles avaient raison, dit Michelotto en reprenant le chemin du palais, il ne sortira pas d’ Italie.

— Et don César ? fit le comte.

— Don César est bien malade.

— S’ il meurt, que ferez-vous ?

— Je me retirerai dans un couvent, répondit Michelotto avec componction.

— De femmes ?... demanda le comte en éclatant de rire. Michelotto suivit l’ exemple, et ils disparurent dans les bâtiments du Vatican, gagnant la galerie secrète par laquelle ils savaient pouvoir rentrer sûrement au château Saint-Ange.

CHAPITRE LXVII

L’ ANNEAU DE FER

Nous devons une explication au lecteur ; car nous espérons qu’ il n’ a point manqué de remarquer ces mots de Pasquino à Giorgio Schiavone:

— Tu n’ as plus rien à désirer.

Durant le court et effroyable trajet des créneaux du château Saint-Ange à la surface du Tibre, l’ une des cordes liant le prince Astor et Leona s’ était rompue dans un suprême effort fait par les victimes pour essayer d’ échapper à une mort inévitable.

Cette corde avait tout à coup laissé un bras du prince libre : aussi, après avoir glissé au fond de l’ eau, après que les vagues se furent refermées sur leurs corps, put-il remonter à la surface.

Il se laissa aller à la dérive, nageant d’ un bras et s’ efforçant de tenir la tête de Leona évanouie hors de l’ eau, tout en essayant parfois de détacher l’ un ou l’ autre des replis des cordes qui, baignées par l’ eau, s’ étaient resserrées et ne pouvaient pas glisser.

Ils furent conduits ainsi par le flot vers le pont Saint-Ange, et à ses abords le courant devint si rapide, que le prince ne songea qu’ à préserver sa malheureuse compagne et lui même d’ un choc contre l’ une des piles. Sa manœuvre réussit, et ils passèrent rapidement sous l’ arche du milieu, emportés par une sorte de tourbillon furieux ;

mais si prompt qu’ eût été ce passage, le prince avait pu apercevoir de gros anneaux scellés dans les piles, et il s’ était dit que s’ il pouvait parvenir à saisir un de ces anneaux et à s’ y accrocher, ils étaient sauvés.

Mais la force du courant était telle qu’ il y eût eu certainement folie à lui de songer seulement à essayer de le remonter.

La nuit était noire, sans étoiles, et la lune se cachait obstinément derrière de gros nuages ; ce qui rendait les eaux du fleuve noires elles-mêmes comme de l’ encre. Astor n’ osait crier à l’ aide, de peur d’ attirer l’ attention de la forteresse, et il préférait qu’ on le crût bien et dûment englouti par le Tibre.

Cependant il crut remarquer que le courant n' était réellement rapide qu' au milieu du fleuve, et que s' il pouvait en sortir, non seulement il avait la chance de gagner la rive, mais encore peut-être la faculté de rentrer, en remontant, sous le pont Saint-Ange. Une fois là, il saisirait l' un des anneaux qui, sans doute, étaient également scellés aux piles des autres arches, et s' y maintiendrait. En conséquence, il appuya vers la gauche et put s' arracher aux flots tumultueux : mais il s' aperçut que de ce côté régnait également un autre courant, et qu' entre les deux se trouvait seulement un espace de cinq ou six pieds où les eaux étaient assez calmes.

Il s' agissait donc de profiter de la clémence des eaux à cet endroit pour opérer la manœuvre qu' il avait résolue, car il renonçait pour le moment, se sentant déjà très-fatigué, à essayer de gagner la rive.

Il parvint, non sans peine, nageant presque debout, soutenant toujours le corps inerte de la pauvre Leona liée après lui et dont, malgré le refroidissement causé par l' eau, il sentait la douce chaleur, ce qui triplait son courage ; il parvint, disons-nous, à se rapprocher de l' une des piles de la rive gauche. Bien que plusieurs fois il se crût à bout de forces ; bien que dans ses élans, mal calculés il s' enfonçât, suivi de son inséparable fardeau, il put enfin toucher les assises d' une pile et saisir, d' une main crispée, un anneau distant d' un pied environ de la surface de l' eau.

— Oh ! mourir ainsi, dit-il en jetant au ciel un regard suppliant, ce serait horrible!

Il avait pu arriver ainsi à soutenir Leona au-dessus de l' eau presque jusqu' à la ceinture, en passant son bras tout entier dans l' anneau, et, sa main se trouvant ainsi libre, il s' occupa immédiatement de détacher les cordes ; mais quelques efforts qu' il tentât, il ne réussit qu' à faire sortir son autre bras et ceux de Leona de ce réseau inextricablement roulé autour de leurs corps.

L' espace occupé par leurs bras avait nécessairement relâché nu peu les corde ». ; si bien que la poitrine de Leona, cessant d' être comprimée, respira faiblement, et que ses yeux se rouvrirent sous le regard enivré de son sauveur.

Mais le sentiment de son horrible situation lui revint bien vite, à la vue de l' immense étendue d' eau qui l' entourait, et elle referma les yeux, se croyant sans doute sous l' impression d' un rêve affreux.

— Madame, revenez à vous ! dit Astor d' une voix douce en essayant, toujours en vain, de se débarrasser des cordes qui retenaient le reste de leurs

corps.

Il sentait ses forces s' épuiser ; déjà il avait changé de main, et même par instant il tremblait à l' idée de ne pouvoir bientôt plus soutenir Leona qui, attachée moins solidement qu' auparavant, vacillait à ses côtés, lorsque heureusement Leona revint tout à fait à elle.

— Mon Dieu ! dit-elle, c' est effrayant ! où suis-je?...

— Avec moi, madame, dit le prince ; mais n' ayez pas peur, je vous sauverai.

— Ah ! je me souviens ! reprit-elle.

— Madame, dit Astor, passez vos deux bras autour de mon cou, afin que je puisse saisir cet anneau des deux mains.

Leona obéit instinctivement ; ses dents claquaient d' épouvante et de froid, et le bruit de l' eau clapotant contre les assises de pierre au milieu du silence de la nuit la jetèrent tout à coup dans un désespoir qu' elle n' osa exprimer, dans la crainte de glacer le courage du prince, dont elle comprenait alors le sublime dévouement.

Leona poussa un cri de détresse ; mais, affaibli sous la voûte de l' arche, il n' alla pas plus loin. Elle voulut redoubler.

— Silence ! madame ! si l' on vient à nous, ce sera pour nous achever à coups de crocs ou d' avirons.

La jeune fille comprit et se tut.

— Attendre le jour, reprit-elle peu d' instants après, c' est plus dangereux encore !

— C' est vrai, répondit Astor qui n' avait pas encore songé à ce nouveau péril.

— Essayez de nager vers le bord.

— Je ne puis, madame... Pour arriver jusqu' ici j' ai lutté... je n' ai plus de forces ; au bout de deux brasses je vous entraînerais au fond. Il vaut mieux nous confier à la garde de Dieu et attendre ainsi sa miséricorde. Une barque passera à notre portée, une pièce de bois, que sais-je !...

— Ah ! dit Leona, Giorgio m' a dit souvent qu' il avait remonté
avec sa barque jusqu' à Ripetta, arrivant de Venise... Si quelqu' un de ses confrères...

— Madame, dit Astor, je serais heureux de mourir ainsi!

— Que dites-vous ?

— Depuis le premier moment où ces hommes nous ont saisis tous deux, cela a été ma suprême pensée, mourir avec vous... Mais à présent, je veux

que vous viviez, vous, et si je meurs seul...

— Vous ne mourrez pas, prince ! ou nous mourrons tous deux.

— Madame, mon âme est à vous, mon corps et ma vie vous appartiennent, ne craignez pas de vous en faire un instrument de salut.

— O ciel ! fit Léona, s' apercevant que la voix d' Astor s' affaiblissait ; prince, prince, du courage !

— Du courage, j' en ai... dit-il en essayant de sourire, mais c' est la force... O mon Dieu ! donnez-moi la force !...

— A mon tour, prince, laissez-moi tenir cet anneau et appuyez-vous sur moi.

Et la jeune fille passa l' une de ses mains dans le cercle de fer, tandis que de l' autre elle soutint le prince, qui s' alourdissait à ses côtés.

— Madame, si je meurs, promettez-moi de me venger...

— Je vous le jure, prince, répondit Leona d' une voix assurée ; celui qui nous a persécutés ne doit attendre ni pitié ni merci... Mais nous scions sauvés, courage!

— Courage, dites-vous, madame, je sens que vous faiblissez déjà.

— C' est vrai... dit Leona haletante.

— Ah ! laissez-moi toute la peine!... s' écria le jeune homme en ressaisissant d' une main fiévreuse le gros anneau de fer et forçant Leona à replacer ses deux mains à son cou.

— Vous êtes bon ! dit-elle.

— Je vous aime... répondit le malheureux prince d' une voix éteinte.

Astor soutenait toujours Leona au-dessus de l' eau, mais il se sentait enfoncer insensiblement sous la tension de ses bras devenus trop fatigués pour se recourber. Dans la pensée que, par sa mort, il allait causer celle de l' adorable enfant, il s' arrangeait de manière à ce qu' elle pût se maintenir encore quelque temps, essayant d' atteindre l' anneau de fer avec ses dents, persuadé que la mort ne les desserrerait peut-être pas, comme elle le ferait de ses mains.

Tout à coup Leona se sentit couler bas, et jetant instinctivement une main en l' air, ressaisit à son tour l' anneau, que venait d' abandonner Astor.

En même temps, animée d' une force nouvelle et ne songeant plus à calculer l' imminence du danger qui les menaçait, venant de la forteresse ou de la rive, elle jeta dans l' air un cri déchirant, cri sauvage d' énergie et de désespoir, auquel répondit l' écho lointain.

Elle prit la réponse de l’ écho pour une réponse à son appel ; et puisant dans cet espoir trompeur une vigueur suprême, elle répéta plus fort ce cri, suivi encore une fois d’ un autre, mais cette fois plus rapproché. Ce n’ était donc pas l’ écho.

Cependant le prince devenait de plus en plus lourd, et après avoir jeté encore un troisième cri dans l’ espace, Leona porta ses yeux sur lui.

Celte fois, elle n’ entendit pas si la voix lointaine lui répondit, car elle fut tout entière à l’ épouvante qu’ elle éprouva soudain.

La tête du prince était sous l’ eau.

Elle la souleva d’ une main, tandis que de l’ autre elle s’ attachait plus fortement à l’ anneau de fer ; mais cette tête était inerte, et, ne pouvant plus se soutenir, elle s’ inclina sur l’ épaule de Leona.

— Mon Dieu ! s’ écria la jeune fille, il expire !...

Une sueur d’ effroi perla sur son front, ses tempes battirent, ses oreilles bourdonnèrent ; elle se crut perdue, elle aussi.

Soudain une inspiration sublime traversa sa pensée, elle se pencha vers cette tête immobile, dont les yeux ouverts reflétaient l’ azur glauque du ciel, et déposa sur ses lèvres, déjà violettes, un ardent baiser.

Aucun mouvement ne trahit la vie chez l’ infortuné prince.

— Trop tard ! murmura Leona en frissonnant de tout son corps. La nuit et l’ eau, qui l’ enveloppaient de toutes parts, ce cadavre lié après elle, agité par le remou des eaux, la mort imminente, tout la glaçait de terreur : elle crut devenir folle.

Elle se mit à pousser des cris non interrompus ; haletante, levant les yeux au ciel, priant mentalement, et dans son délire, elle n’ entendit point, à peu de distance du pont, le bruit d’ un corps qui tombait à l’ eau.

Bientôt une tête apparut à la surface du fleuve, fendant les vagues et le courant, et deux bras vigoureux se tendirent vers la jeune fille en même temps qu’ une voix murmura à son oreille:

— C’ est moi, Leona!

Leona cessa de crier, elle était sauvée.

Schiavone, on se le rappelle, avait couru avec le comte Caraccioli, Pasquino et Cressida au couvent de Saint-Sixte, où, selon toute apparence, ils supposaient Leona enfermée. L’ abbesse avait déclaré que don Michelotto avait emmené la jeune fille une heure auparavant, et
ils se dirigeaient vers le château Saint-Ange, lorsque le premier cri de Leona avait fendu les airs.

La Cressida devina instantanément, et tous se mirent à courir ; mais Schiavone les devança, rapide comme le vent, et il touchait la rive, chargé de son précieux fardeau, aidé par le comte, qui venait également de se jeter à l' eau, lorsque la Cressida et Pasquino arrivèrent.

— Ma fille ! ma fille !... fit-elle en se précipitant sur Leona et la réchauffant de ses baisers.

Pendant ce temps, les hommes avaient coupé les cordes retenant les deux corps des victimes de César, et celui du prince restait sur le sol, toujours privé de mouvement.

— Il est mort, dit Pasquino.

— J' ai juré de le venger ! dit Leona d' une voix sombre.

— Ma fille !... dit la Cressida, remercions Dieu de t' avoir sauvée !...

— C' est vrai, ma mère ! fit la jeune fille en s' appuyant sur son sein.

Une heure après, tous se trouvaient cachés dans les Catacombes, dans cette chambre où la Cressida avait échappé déjà aux sbires, grâce à l' inondation d' une galerie, provoquée par Pasquino.

Le malheureux prince Manfredi avait été enseveli dans un coin du Colisée.

CHAPITRE XLVIII

LA FAUTE DE LEONA

La Cressida et le comte Giovanni avaient abandonné leurs palais. Don César n' était pas mort ; des hérauts proclamaient toutes les heures un bulletin de sa santé, et cela suffisait presque à maintenir Rome sous l' autorité du terrible général de l' Eglise. Michelotto faisait rechercher activement tous ceux des ennemis de son maître qui, comme les Colonna et les Orsini, n' avaient pas de troupes pour les défendre.

Le palais du comte, protégé par le titre d' ambassadeur, avait été épargné, bien que, si Caraccioli y eût été trouvé, il eût pu se passer des événements qu' on eût attribués au hasard ou au malentendu ; mais celui de la Cressida avait été pillé et saccagé par les condottieri-
de Michelotto. La pauvre comédienne, proscrite et ruinée, s' applaudissait au fond de son cœur de n' avoir plus que son amour pour sa fille, et de pouvoir l' approcher sans aucune de ces somptueuses recherches de l' opulence qui venaient accuser si éloquemment sa honte.

Ils préparaient leur départ pour Venise, où déjà le comte avait envoyé Baptista en courrier pour demander des instructions, sans cacher cette circonstance que le duc de Valentinois n' avait pas craint de violer le domicile d' un ambassadeur de la république sérénissime.

Cependant, malgré la joie ressentie par le comte et Leona, il régnait entre eux une espèce de contrainte : Leona avait été pendant longtemps la prisonnière de César ; et celui-ci n' avait guère l' habitude de se défaire que des femmes dont il était lassé.

Giovanni n' en était pas, assurément, à soupçonner la pureté de celle qu' un mariage par procuration avait faite sa femme ; mais il n' osait se livrer à tous les transports de son amour. Il eût désiré que la jeune fille allât au-devant de ses appréhensions : mais le cœur de la pauvre enfant avait trop de candeur pour comprendre les agitations du comte. Elle le voyait triste et soucieux, elle était triste et soucieuse.

Elle en demanda la cause à sa mère, et celle-ci lui révéla la scène qui avait eu lieu quelques jours auparavant à la villa Corneto, entre son époux

et le comte de Bénévent.

— C’ est vrai, se dit Leona répondant à sa pensée, tout le monde peut me croire coupable, ou du moins supposer que j’ ai été victime...

Ce fut donc sous l’ empire de cette terrible alternative qu’ elle dit au comte avec un accent farouche:

— Il faut quitter Rome au plus vite ou tuer César !

— César !... répondit Giovanni, ah ! ne prononcez pas ce nom maudit. En l’ entendant, Leona, je sens tout mon être frissonner de désespoir et de rage.

— Oui, fit la jeune fille d’ une voix sombre et en baissant la tête, votre nom a été souillé.

— Taisez-vous, Leona, oublions cette fatale époque, jetons le voile sur cette affreuse aventure, oublions...

— Oublier ! vous me dites d’ oublier ! est-ce possible ? Ah ! quoi qu’ il arrive, quoi que nous fassions, il y aura toujours de la honte sur moi !... honte terrible, car celui qui l’ a causée est infâme entre tous !... Vous voulez que j’ oublie, Giovanni... mais je me demande, au contraire, si je ne dois pas sauvegarder à tout jamais votre honneur en me donnant la mort.

— O ciel !

— Ce n’ est pas aujourd’ hui que ces idées me sont venues, Giovianni ; j’ ai toujours pensé cela, et mes larmes n’ ont cessé de couler chaque jour.

— Leona, vous êtes une sainte femme, ne pleurez plus. Ce n’ est pas à vous de gémir sur un crime qui n’ est pas le vôtre. Croyez à l’ espoir d’ une vie meilleure.

— Un crime !... fit Leona étonnée.

— Dieu, reprit le comte, Dieu ordonne le pardon des injures. Pourquoi, moi qui ne suis qu’ un homme, ne pardonnerais-je pas ?

— Pardonner à don César ! fit Leona toute frémissante d’ indignation.

— Non ! je le poursuivrai jusqu’ à la mort, je vous l’ ai juré ; mais à vous, ange du ciel, à vous, qu’ un souffle empoisonné du démon a pu ternir un moment, je pardonne du fond du cœur.

— Me pardonner !... à moi !... Comte, je vous le jure sur la mémoire de mon malheureux père, je suis sortie pure de l’ horrible épreuve.

— Pure !... fit Giovanni en joignant les mains.

— Pure, mon Giovanni, j’ en prends à témoin tout ce qu’ il y a de saint et de vénéré sur la terre, et que Dieu me maudisse et m’ abandonne à l’ heure de ma mort, si je ne dis pas la vérité !...

— Joie céleste ! s’ écria le comte en ouvrant ses bras avec transport, j’ ai retrouvé l’ ange de mes rêves !

— Je t’ aime, mon Giovanni, je t’ aime !... reprit Leona avec force. Si j’ ai tant pleuré sur toi, sur ton honneur souillé, c’ est parce que je songeais aux calomnies et aux méchancetés du monde !...

— Que m’ importe le monde ! Que ses calomnies te mordent, que ses méchancetés t’ accablent, pure et douce colombe, tu seras toujours la plus belle et la plus sainte.

Cressida entra ; elle était vêtue du costume des Transtévérines, et rien dans ses allures ne trahissait lus l’ opulente courtisane de Rome.

— Comte, dit-elle, c’ est un de vos serviteurs qui vous cherche.

— Battista ! dit Giovanni en quittant la chambre, et laissant ensemble la mère et la fille.

C’ était, en effet, le soldat que nous connaissons. Il avait le visage effaré et les habits en lambeaux.

— Monseigneur, dit-il, depuis hier vous m’ avez donné l’ ordre de partir pour Venise, et vous m’ avez cru parti. Depuis hier il m’ a été impossible de sortir de Rome. On m’ a arrêté à toutes les portes ; je me suis battu comme un diable, et j’ étais conduit au château Saint-
Ange comme espion ou comme ennemi du duc de Valentinois, lorsque, grâce à une bousculade d’ une troupe d’ Orsini, j’ ai pu m’ échapper.

— Pourquoi t’ arrêter?

— En vain j’ ai montré vos lettres de créance, on n’ en a tenu aucun compte. Mais ce n’ est pas tout : les soldats qui me conduisaient me connaissaient pour la plupart, et même est-ce peut-être à cette circonstance qu’ ils ont saisi le prétexte d’ une attaque des Orsini pour me lâcher ; or, ces soldats, d’ après le dire de leur chef, car les pauvres diables étaient incapables d’ une semblable pensée, affirmaient que la mort du pape était votre ouvrage.

— Mensonge infâme ! s’ écria le comte, bien que son amitié avec Schiavone ne laissât point sa conscience entièrement libre.

— Oh ! s’ ils n’ avaient dit que cela, le mal ne serait pas grand, car le saint-père n’ est guère regretté ; mais ils attaquaient votre honneur.

— Achève !

— Mon général, ils osaient répéter une calomnie dont j’ aurais tiré vengeance si je n’ avais pas eu les poings liés.

— Parle.

— Ils disaient que madame Leona, votre femme, avait été la maîtresse du duc...

— Tais-toi... Don César payera cette parole de sa vie, je le jure.

— Je vous aiderai, monseigneur.

— Toi et Schiavone, oui, je compte sur vous. Mais il faut gagner Venise absolument, j' ai besoin d' instructions ; car, à part les deux heures que je veux passer chaque jour ostensiblement clans mon palais, je ne sais quelle altitude tenir vis-à-vis d' un homme à la veille de n' être plus rien, et dont la haine pour moi peut compromettre les affaires de Venise.

— Comment sortir de la ville, mon général ?

— Viens, je sais une issue secrète qui d' ici donne la campagne.

— Très-bien.

— Tu auras de l' or, et au premier village tu achèteras un cheval. Crèves-en dix, vingt s' il le faut, mais dans dix jours au plus tard sois de retour.

— Cent vingt lieues, c' est possible, monseigneur, dit le rude condottiere, que celle horrible fatigue n' épouvanta point.

— Songe que le salut de ma femme y est attaché ; songe que je ne puis l' arracher à cette ville sans l' accompagner, et que mon devoir m' ordonne de rester à mon poste.

Le comte conduisit Battista au trou qu' il avait creusé déjà, aidé de Schiavone. Quand le soldat eut disparu, il s' en revint tristement vers la chambre où il avait caché sa femme.

— Ces Borgia, murmurait-il, ont des poisons de toutes sortes... Peut-être Leona, sans le savoir... horrible pensée !... Oh ! maintenant, ce n' est plus seulement la vie de cet homme qu' il me faut, c' est le secret de son crime, c' est la vérité!

CHAPITRE XLIX

LE LION BLESSÉ

Trente-sept cardinaux composaient alors le sacré collège ; il fallait donc, pour former l' élection du pape, vingt-trois voix, c' est-à dire les deux tiers. Les règles de la tenue des conclaves ont été depuis établies d' une manière invariable par Grégoire XV, et ont été mises en pratique jusqu' à nos jours ; mais, à cette époque, l' arbitraire et la corruption n' étaient pas entourées de formes et procédaient assez brutalement.

Cependant, le sacré collège ne voulait pas s' assembler en présence des troupes qui occupaient Rome et des excès commis journellement par une soldatesque sans frein. En conséquence, les cardinaux réunirent les ambassadeurs de l' Empereur, des rois de France et d' Espagne, et de la république de Venise, pour leur demander la protection de leurs maîtres. Les ambassadeurs promirent cette protection, les assurèrent que les privilèges du conclave seraient respectés, et ils s' occupèrent immédiatement de délivrer Rome de toutes ces troupes séditieuses.

Le plus difficile était d' obtenir du duc de Valentinois qu' il sortît de Rome avec ses soldats, comme le firent bientôt, sur l' injonction du sacré collège et des ambassadeurs, les Orsini et les Colonna.

Carlo Taneo, qui venait d' être nommé capitaine de deux mille hommes de troupes levées par les cardinaux pour leur propre défense, fut chargé de porter cet ordre au duc.

— Je serais désolé, répondit César, de porter atteinte, en quoi que ce soit, à la liberté des opérations du conclave ; mais le sacré collège voudra bien considérer que je suis malade, en proie à des tourments inexprimables de corps et d' esprit, et qu' il y aurait inhumanité, plus que cela, félonie infâme à me laisser exposé à la rage et à la fureur de mes ennemis.

— Le sacré collége, monseigneur, vous donnera toutes les garanties, répondit Taneo.

— Quelles garanties ? Des paroles, sans doute. Voyons ce que vous voulez.

— Votre Altesse se retirera à dix milles de Rome, et y restera jusqu' à l' élection du pape, et elle fera serment de n' entreprendre rien ni contre cette ville, ni contre aucune autre des États ecclésiastiques.

— Bien, répondit César, je crois comprendre parfaitement. Ces conditions sont dictées par M. l' ambassadeur de Venise et par... celui des cardinaux qui croit réunir la majorité au conclave. N' est-ce pas, monsieur ?

— Monseigneur, je transmets les volontés du sacré collège.

— Les volontés !... fit César, qui sentait bouillonner son sang, et, lion blessé, se tenait à quatre pour ne pas rugir, les volontés !... Ah ! il n' y a pas longtemps qu' on tremblait devant les miennes!... Signor Taneo, vous êtes un brave soldat, et je suis certain que vous n' êtes pas sciemment l' instrument d' une trahison ; mais retournez auprès du conclave, et dites aux cardinaux que j' ai de bons et valeureux soldats pour me défendre, et des canons pour parler haut!

— Monseigneur, la guerre civile est déjà dans nos murs ; mais le peuple tout entier se soulèvera contre celui dont les boulets atteindraient ses maisons.

— Soit, capitaine, je me défendrai, et je vous jure qu' on ne m' aura pas vivant. Les souterrains du château sont remplis de poudre, et, j' en jure Dieu ! je m' ensevelirai vivant avec ceux qui seront assez hardis pour menacer ma poitrine nue. Allez, capitaine.

Carlo Taneo s' éloigna, laissant se tordre sur son lit ce moribond terrible qui, du fond de sa chambre, tenait tant de passions éveillées ; mais, au moment d' en franchir le seuil, il s' arrêta.

— Monseigneur, dit-il en s' avançant de nouveau le duc, j' aime ma patrie, et je veux lui éviter des malheurs, même au prix de ma vie. Cependant, je ne crois pas aller au delà de mes instructions, ni forfaire à mon devoir de soldat en vous suppliant...

— J' ai dit, capitaine, répondit César de cette voix noble et de cet air de tête majestueux dont l' effet était autrefois irrésistible.

— Monseigneur, par grâce ! que Votre Altesse me dise au moins quelles sont ses conditions.

— Ah ! fit César qui comprit sa force ; je veux sortir de Rome avec mon armée, mon artillerie, mes bagages, et je serai entouré, durant ma marche à travers les rues de Rome, de quatre cents arquebusiers
du sacré collège, qui auront ordre de tirer, sans sommation, sur ceux qui oseraient même m' insulter ou me menacer.

— Est-ce tout, monseigneur ?

— Oui ; et vous direz particulièrement au cardinal de la Rovera...

— Quoi, monseigneur ? demanda Taneo.

— Rien ! répondit César en se rejetant sur son lit, en proie à la rage sourde que lui donnait son impuissance ; mais tel était son empire sur lui-même, que sa bouche souriait au capitaine, qui s' éloigna en saluant humblement cet homme, dont le rôle ici-bas ne semblait pas fini.

Il y avait une heure environ que le capitaine du sacré collège était sorti lorsque le juif Corozaïm entra.

— Eh bien ? demanda César en se soulevant sur son coude et les yeux brillants d' espérance.

— Monseigneur, le cardinal de Sienne n' a pas voulu me recevoir dans son oratoire, où il était retiré ; mais il a dit, assez haut pour que je l' entende : « — Comme le duc de Valentinois rentrera à Rome aussitôt l' élection du pape, une heure après, s' il veut, nous nous verrons alors seulement. C' est à lui d' en hâter l' instant, s' il y tient. »

— Tu es bien sûr d' avoir entendu cela, Corozaïm ?

— Et le cardinal de Sienne a ajouté : « — Le duc m' a tué mon neveu Gaelano sans savoir que ce fût lui, je ne puis lui en vouloir, il le sait bien ; je ne suis pas son ennemi, et je suis tout disposé à voter pour le cardinal de la Rovera, et à donner à ce prélat les sept voix dont je dispose. »

— Bien, fit César en souriant. Mais ce n' est pas là tout ce que je voulais de toi, Corozaïm ?

— Monseigneur, j' ai causé avec le chirurgien de Son Excellence, et j' ai la conviction qu' à moins d' accident grave, le cardinal de Sienne peut vivre au moins encore deux bonnes années.

Le lendemain, sous les cautions des ambassadeurs de l' Empereur et du roi de France, le duc sortit de Rome par la porte du jardin du Vatican, précédé de son artillerie, composée de dix-huit pièces et escorté des quatre cents arquebusiers du sacré collège, auxquels il avait fait donner à chacun un ducat d' or.

Il était couché dans un lit couvert d' un dais d' écarlate, supporté par douze de ses hallebardiers. Auprès du lit marchait un de ses meilleurs et de ses plus légers chevaux, tenu par un page, et sur lequel, en cas d' attaque, il pouvait sauter en selle. Une large épée était sur ses genoux, à portée de sa main, et une fine cotte de mailles protégeait sa poitrine.

Ses chevaux, caparaçonnés de velours noir, avec ses armes brodées, suivaient également, tenus par des écuyers, et autour de lui marchaient trente de ses officiers les plus braves et les plus éprouvés, parmi lesquels figuraient don Michelotto et le comte de Bénévent.

A l' arrière s' avançaient ses bagages, composés de cent chariots que, pour la circonstance, on avait attelés chacun de quatre chevaux ou mulets, et comme toute la maison du duc portait le deuil, comme tous ses soldats marchaient sans que les tambours ni les trompettes sonnassent, ce cortège avait quelque chose de lugubre dont tous les esprits furent frappés. Le départ de cet homme, si grand quelques jours auparavant, ce spectacle, qu' on prit pour celui de sa chute prochaine, suffit à beaucoup pour y voir le châtiment céleste ; de sorte qu' il se fit, dans l' âme de grand nombre de ses ennemis, une réaction, un revirement dont l' histoire n' est pas sans de nombreux exemples.

Aux portes de Rome il fut accosté par Prosper Colonna, l' un de ses plus grands ennemis, qui vint seul, laissant son armée à cent pas, car lui aussi avait quitté la ville. Sa haine pour les Orsini était plus forte que sa haine contre les Borgia ; et à la vue de ce capitaine, de ce prince, de ce conquérant tombé, sa grande âme s' émut.

Il offrit ses services à cet homme, qu' il avait si vaillamment combattu lorsqu' il était puissant.

Don César le remercia. Il se sentait assez fort pour combattre seul les Orsini ; mais aucun ennemi ne se montra, et il put continuer sa route jusqu' à Nepi, d' où il marcha tout droit à Citta-Castellana, qui était restée sous sa puissance.

Bien qu' en apparence exilé de Rome, il pouvait cependant bien dire comme depuis le grand Corneille l' a fait dire à l' un de ses héros:

> Rome n' est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

A Citta-Castellana il eut une véritable cour : les plus hauts prélats, les plus fiers seigneurs briguèrent l' honneur de lui servir de serviteurs durant sa maladie ; mais comme il était lui-même expert en moyens ingénieux pour nuire à ses ennemis, il redoutait plus les caresses que la rigueur. Il se contentait donc des soins de Corozaïm, de Berolla et du fidèle Michelotto.

Quoi d’ étonnant, du reste, qu’ il fût encore adulé, il lui restait encore un pouvoir énorme : — celui de faire un pape.

— Monseigneur, lui disait invariablement Michelotto à toutes les heures, rappelez-vous *l’ Auberge des Esclavons* à Venise.

CHAPITRE L

LE SUCCESSEUR D' ALEXANDRE VI

Malgré le départ de Rome des trois grandes factions et de leurs troupes, la ville sainte n' en était pas moins agitée. Chaque jour la petite armée du capitaine du sacré collège avait à lutter contre le peuple, que travaillaient les émissaires de chacune des factions éloignées. Ce tumulte avait du reste sa raison d' être, car il exerçait certainement une influence, une pression sur les opérations du conclave assemblé.

La place Navone était nécessairement le centre obligé des réunions populaires, et depuis que le tailleur Pasquino avait reparu, nul n' avait la pensée d' aller chaque matin s' enquérir de ce que pouvait dire la statue qui avait hérité du privilège de parler pour lui. Cependant les places Colonna et del Popolo étaient, autant que la place Navone, encombrées par la foule, et de ces trois foyers d' agitation partaient, presque simultanément, soit des murmures, soit des manifestations que la police transmettait fidèlement au cardinal camerlingue.

Le conclave était assemblé au Quirinal, et, malgré les troupes qui l' entouraient, il lui arrivait souvent les échos des vociférations énergiques, que dominait toujours ce cri significatif : — A bas les Borgia!

Le mouvement populaire était surtout dirigé par Schiavone, par Zambulo et par Pasquino : chacun de ces chefs avait son quartier général à l' un des trois points ci-dessus indiqués, et, bien que l' entente régnât entre eux, il y avait cependant, au fond, une certaine division d' idées : c' étaient deux factions populaires à côté des factions de princes. Zambulo et Schiavone, guidés par la vengeance, ne voulaient plus du nom de Borgia ; mais il y avait encore une ligne à peine distincte entre eux : Schiavone, obéissant à Caraccioli, voulait que Juliano de la Rovera fût élu ; Zambulo, lui, en sa qualité de brigand rapatrié, désirait que le conclave se perpétuât longtemps, car il n' avait qu' à gagner au désordre. Quant à Pasquino, il voulait également Juliano de la Rovera, mais il avait pensé que pour l' obtenir il fallait désirer le cardinal d' Amboise.

En réalité, c' était Zambulo qui criait le plus fort, et, sans s' en

douter, le plus sincèrement : — A bas les Borgia ! — car Juliano de la Rovera avait fait un pacte avec César, et le cardinal d' Amboise était son allié naturel. Il est vrai que tout le monde ignorait le pacte, et qu' on était persuadé que, comme toujours, le parti français jouerait César.

On voit que la situation était compliquée et fort tendue ; — c' était une sorte de chaos dont le hasard pouvait seul, peut-être, chasser les ténèbres.

Il arriva cependant une chose à laquelle chacun eût dû s' attendre.

César, ce politique étrange, cet homme qui avait la force, l' astuce, la richesse ; qui écoutait les conseils et demandait les avis, dont nul ne connaissait la pensée ; qui ne se confia jamais à personne, qui conspirait seul, et qui, au besoin, n' était arrêté par aucun de ces scrupules dont les faibles se font des montagnes, César devait l' emporter.

Il passa tout à coup dans les esprits des cardinaux assemblés au Quirinal un désir de réformes ecclésiastiques portant surtout sur les mœurs de tout le clergé. Une vertueuse réaction se fit dans le conclave parmi tous ces prélats, dont pas un n' était exempt de reproches, et, — sans que personne se fût demandé d' où pouvait souffler tout à coup ce vent de réformes, — les cardinaux jetèrent les yeux sur le plus pieux d' entre eux, sur celui qui, s' étant toujours tenu éloigné de toute intrigue, promettait de remettre la chaire de saint Pierre dans sa voie sainte.

Le vieux cardinal de Sienne réunit les suffrages et fut élu pape. Il prit le nom de Pie III.

César triomphait. Non-seulement le cardinal de Sienne était une créature de son père et lui devait de la reconnaissance ; mais son élection avait été si bien dirigée, que Juliano de la Rovera lui-même ne pouvait reprocher à César d' avoir rompu le pacte, car il avait engagé les douze cardinaux fidèles à César à lui reporter leurs voix.

Seulement, quand don César apprit plus tard ce détail, il se demanda quel avait pu être à ceci l' intérêt de Vincola.

Le nouveau pape envoya immédiatement un sauf-conduit à César. Il rentra dans Rome aussitôt, suivi de ses troupes, qui s' établirent et campèrent autour de son palais.

Mais les Orsini n' étaient pas disposés à le laisser tranquillement reprendre les rênes du pouvoir, dont le faible Pie III ne semblait devoir être que le dépositaire nominatif ; ils étaient secrètement alliés à Venise. Or Venise voulait s' emparer des Romagnes, c' était la poli-

tique nouvelle qu' avait su lui imprimer Loredano, ami de Caraccicii, qui venait d' être élu doge en remplacement de Barbarigo.

Pour conserver sa liberté d' action contre César, le comte avait résigné ses charges et son emploi, et avait pris du service auprès des Orsini, en qualité de simple capitaine.

Don César avait d' abord essayé de quitter Rome ; mais, reconnaissant bientôt que là seulement il pouvait toujours résister avec une planche de salut derrière, il y resta et se fortifia cette fois dans le Vatican.

Le pape était malade, une plaie vive s' était déclarée à l' une de ses jambes, et tout le savoir des chirurgiens et des médecins s' étant brisé pour la fermer, César avait une frayeur horrible de le voir mourir tout à coup. Il était faible encore lui-même ; il n' avait pas encore la force de se tenir plus d' une heure à cheval, il avait donc besoin que Pie III vécût.

Ses angoisses étaient inexprimables. Constamment aux aguets, ne dormant ni jour ni nuit, entouré d' espions qui lui rendaient compte, heure par heure, minute par minute, de tout ce qui se faisait ou se disait à Rome et aux environs, sa vie était devenue une fatigue effroyable ; et son sang brûlé de fièvre, encore infecté de poison, lui montait à la tête et le jetait dans des transports touchant parfois à la folie.

En voyant les Romagnes lui échapper, il regrettait de n' avoir pas fait élire Vincola, ami des Vénitiens, et en même temps il se demandait si, au contraire, ce n' était pas le cardinal qui, d' accord avec eux, voulait travailler à le déposséder.

— Non ! se disait-il bientôt, s' il était pape, il voudrait avoir Venise, ce n' est pas pour lui céder d' avance des provinces. Il est loyal, il ne me trompera pas.

Parfois sa pensée tournoyait, il perdait le fil de foutes ses intrigues, et un réel désespoir s' emparait de son âme.

— Mais je veux encore du pouvoir, moi ! s' écriait-il dans ses accès. Puis la réflexion arrivait, presque toujours portée sur Vincola.

— S' il me trompait !... pensait-il ; j' en ai tant trompés, moi, qui comptaient sur ma parole !...

L' idée de renoncer à tout, de voir s' évanouir le rêve de sa vie, était un supplice.

— Je touchais au port !... Je m' étais emparé du pouvoir, j' avais dominé toutes les passions : lasses de bouillonner au fond de leur cratère, elles demandaient un maître et des conquêtes... J' ai conquis, j' ai été le maître!

Quoique entouré de ses troupes, il se demanda s' il l' était encore.

— Oui et sinon, je puis le redevenir ; il ne faut que de l' audace. Cependant il lui venait parfois de lumineux éclairs de joie, ternis aussitôt par un souvenir affreux.

Celui de Leona.

Mais, dégagé désormais de ce côté, il ne contemplait plus l' humanité que comme l' immense troupeau que lui réservait l' avenir.

— Gloire ! gloire ! voilà mon but ! s' écriait-il. Le reste ne peut remplir le vide de mon âme. J' ai besoin de vivre plus vite que les autres hommes... Dans une vision, j' ai posé le monde dans ma main, et je l' ai trouvé léger.

Tout à coup Michelotto entra dans sa chambre, l' épée à la main.

— Monseigneur, dit-il, les Orsini viennent attaquer le château Saint-Ange.

— Tu as du canon, Michelotto, et tu viens de me parler de cela ! En ce moment un coup de canon retentit au dehors et évita au capitaine de répondre.

— A la bonne heure ! dit César.

— Chargés à mitraille, monseigneur ! Ce ne sera pas long ; mais je crois que leur attaque est une feinte, car une partie des troupes est sortie de Rome par la porte Cavalligeri et tourne les murailles.

— Je comprends, dit César ; fais barricader et solidement garder la porte Torione ; c' est là qu' ils en veulent, c' est en effet la partie faible du château.

— Monseigneur, je n' ai pas tout dit encore.

— Parle.

— Le comte Caraccioli commande une compagnie.

— Ah ! fit César qui se dressa comme le coursier au son de la trompette, c' est moi qu' il cherche, celui-là ; je veux lui épargner la moitié du chemin!

— Que voulez-vous faire, monseigneur ! s' écria le capitaine.

— Holà ! s' écria César, mes pages, mes écuyers, que l' on m' arme de toutes pièces ! Et toi, Michelotto, retourne au combat, nous nous y retrouverons bientôt.

Un quart d' heure après, César était armé de pied en cap et descendait l' escalier de son appartement, au bas duquel on lui tenait son cheval de bataille. Comme il allait l' enfourcher, il vit passer au fond de la cour le chirurgien du pape ; cet homme marchait la tête basse, et, chose assez

étrange, il ne donnait aucune attention à tout ce grand mouvement de troupes.

— La santé du pape le préoccupe, se dit-il ; Pie III serait-il plus mal ?

Il envoya immédiatement un de ses écuyers auprès du saint-père, et attendit son retour avant de donner le signal du départ.

— Monseigneur, dit cet écuyer, Sa Sainteté va mieux. Elle espère beaucoup de bien d' un emplâtre que vient de lui appliquer sur la jambe son chirurgien.

— Ah ! fit César en fronçant les sourcils, car son regard, en se portant vers les fenêtres du pape, y aperçut le visage de Pandolfo Petrucci, seigneur de Sienne, ami de Pie III et des Orsini, mais son ennemi à lui.

— J' aurais dû faire tuer celui-là il y a longtemps, se dit César.

Et il donna le signal du départ en marchant à la tête de sa cavalerie, qu' il conduisit dans le jardin pontifical, où devait se porter d' abord le premier choc des Orsini, s' ils venaient à bout de la porte Torione, bien défendue par l' artillerie.

Les Orsini mirent le feu à la porte et pénétrèrent dans le jardin où, de deux tiers plus nombreux que les troupes de César, la lutte fut des plus acharnées. Le duc combattait comme si la maladie n' avait pas épuisé ses forces, et son exemple enflammant ses soldats, ils se firent tous massacrer pour lui faire un rempart de leurs corps et favoriser sa retraite.

César rentra dans le Vatican et se fit porter chez le pape, car il était à bout, par le comte de Bénévent. Quant à Michelotto, il le chercha en vain.

— Serait-il mort ! se dit-il avec accablement.

— Je l' ai vu tomber, dit le comte.

— Caraccioli n' y était pas ! murmura le duc, dont la haine était plus forte que son attachement à son capitaine.

— Si, monseigneur, il y était, et don Michelotto s' était acharné après lui à dessein, en lui laissant croire que c' était vous-même qu' il combattait.

— S' il m' a tué Michelotto, dit le duc avec une rage sourde, notre compte sera plus long à régler.

11 fut introduit auprès de Pie III, qu' il trouva étendu sur son grand lit d' apparat.

— Mon fils, dit le pape, Dieu n' a pas voulu que l' œuvre de votre père fût accomplie par moi ; car il me rappelle à lui.

— Que dites-vous !... s' écria le duc, en contemplant la face ravagée du pontife.

— Les médecins auguraient bien de l’ application d’ un emplâtre sur ma jambe, et depuis qu’ il a été posé je souffre davantage.

— Ah !... fit César en se redressant, il y a un démon acharné à ma perte ! Attenter à vos jours, c’ est me rejeter dans l’ abîme!

— Qu’ osez-vous supposer, mon fils !... s’ écria le pape.

— Que Votre Sainteté me permette d’ ordonner en sa présence, il y va de sa vie!

— Faites, cher duc, faites... dit Pie III avec résignation.

— Bénévent, dit le duc à son capitaine, allez arrêter Petrucci, le seigneur de Sienne, et faites venir Corozaïm au plus vite. Il est dans mon appartement.

Quelques minutes après le juif entra, suivi presque aussitôt du comte de Bénévent.

— Monseigneur, Petrucci a disparu, dit-il.

— Allons, Corozaïm, dit le duc qui ne parut pas étonné de cette nouvelle, tu sauras bien découvrir si cet emplâtre a été empoisonné ?

Le juif débarrassa la jambe du saint-père, qui se laissa faire avec confiance. Pie n’ ignorait pas que Corozaïm avait sauvé le duc du poison dont était mort Alexandre VI, et il examina son visage avec l’ attention et l’ effroi que commandaient les horribles soupçons de don César.

— Saint-père, dit le duc, les Orsini sont impatients ; ils vous font victime de la parole que vous m’ avez donnée et de la protection dont vous m’ entourez.

Corozaïm regarda le pape et confirma les paroles de César par un mouvement de tête.

— Explique-toi, dit Pie III.

— Les chrétiens se dévorent entre eux ! répondit le juif avec un sourire.

— Parleras-tu, maudit ! s’ écria César en le saisissant par le bras.

— Le roi des chrétiens n’ a pas vingt-quatre heures à vivre, répondit tranquillement Corozaïm à voix basse.

Le duc éprouva une si grande fureur à cette nouvelle, à laquelle pourtant il s’ attendait, qu’ il repoussa le juif avec force et l’ envoya rouler à dix pas.

— Duc de Valentinois, dit le pape avec résignation, vous avez fait mourir le duc de Gravina, c’ était un Orsini, et dix autres de la même famille ; c’ est à vous qu’ ils visent en effet ; mais que mon destin s’ accomplisse... Dieu voit mes intentions, elles étaient pures, je voulais ramener l’ Église à sa modeste origine, achever ce que l’ ambition d’ Alexandre VI n’ aurait pu

accorder de son vivant, et rendre ainsi à la papauté la force morale que lui ôtera toujours son rang de puissance temporelle. Faites nommer un pape qui comprenne cela après moi...

— Désignez-le, saint-père, dit César en se mettant à genoux devant son lit.

— Je cherche en vain, mon fils... Tous les cardinaux sont dévorés d' ambition terrestre, aucun n' a l' abnégation qui doit être l' apanage du vicaire du Christ... Ils mentent ceux qui prétendent que l' existence du saint-siège est attachée à son pouvoir temporel. Pendant huit siècles ce pouvoir a manqué aux papes, et ces huit siècles ont été les plus glorieux et les plus beaux du christianisme...

— Le cardinal de la Rovera...

— Celui-là est un homme turbulent, il fera beaucoup de bruit... Mais il y a au-dessus de nous une puissance suprême et irrésistible... Dieu nous mène... Eh bien, je vous le dis, il vaut mieux encore vous fier à la Rovera... Avec ou sans lui, vous pouvez faire triompher votre œuvre ; avec ou sans vous, il est de force à l' entreprendre.

— Ah ! pourquoi vous ai-je quitté, pourquoi n' ai-je pas veillé sur vous!...

— Dieu est là, mon fils, et... peut-être il vous punit...

César pressa sa tête dans ses mains, il sentait la vérité de ce que disait le représentant de là majesté suprême.

— Mon fils, la raison d' État fait commettre bien des fautes et entraîne à bien des crimes... Il faut une expiation à toute faute, un châtiment au crime... Prenez garde !...

Et le vénérable vieillard laissa retomber sa tête sur l' oreiller.

Don César se releva ; il contempla d' un œil sec ce pontife que la mort allait peut-être lui disputer, mais son âme était profondément ulcérée.

— Lutter seul, se dit-il, est-ce possible ?... Je l' ai cru longtemps... Ah ! la réalité m' apparaît... elle est effrayante...

Le pape se tourna vers lui et glissa sa main sous son oreiller, d' où il tira une clef.

— Tenez, duc, dit-il d' une voix faible, voici la clef du passage secret du Vatican au château Saint-Ange... Allez vous enfermer dans la forteresse...

— Vous abandonner, saint-père !

— Le gouverneur a reçu l' ordre de vous y garder comme moi-même, et de vous en laisser sortir quand bon vous semblera... Allez, mon fils...

Le pape tendit la main à César, qui la baisa avec ferveur et s’ enfuit rapidement de ce palais, où il ne se sentait plus en sûreté. Corozaïm le suivit ainsi que le comte de Bénévent.

Il descendit l’ escalier qui conduisait au souterrain, et sur la dernière marche il heurta le corps d’ un homme qui poussa quelques gémissements.

— C’ est toi, Michelotto ! s’ écria César avec joie.

— Oui, monseigneur, assez abîmé pour l’ instant ! mais je savais bien que vous viendriez par ici.

La nuit qui suivit, la grosse cloche de la prison du Capitole retentit. Cette cloche ne sonne que dans deux circonstances : pour donner le signal des mascarades du carnaval, et pour annoncer la mort du pape.

Le-vertueux successeur d’ Alexandre VI n’ avait régné que vingt-six jours.

CHAPITRE LI

LE BAISER DE JUDAS

Le lendemain matin, le cardinal de la Rovera fut introduit auprès de don César.

— Et cette fois, dit-il en entrant tout de suite en matière, serez-vous avec moi ?

— J' ai douze voix et les sept du dernier pape, répondit le duc.

— Prenez garde, monseigneur, vos affaires se sont bien embrouillées depuis trois mois déjà qu' est mort votre père ; ce que je vous avais prédit est arrivé, les princes ont repris leurs villes, la Romagne vous glissera dans les mains !...

— Bien. C' est entendu, n' est-ce pas : je reste général de l' Église, vous m' aidez à conserver mes États de Romagne, et vous créez en ma faveur le royaume d' Italie, sauf à moi à le tailler dans les provinces que j' aurai conquises ?

— Oui.

— Vous renvoyez, pour commencer, les Orsini de Rome, eux et leurs partisans ?

— Oui.

— Vous rompez avec Venise, qui veut les Romagnes, à moins qu' elle n' y renonce par traité ?

— Oui.

— Vous pouvez assembler le conclave, dit César, mes voix sont à vous.

— Bien à moi ? fit Vincola avec réserve.

— Monseigneur, je n' ai plus ma cavalerie, la moitié de mon artillerie est hors d' usage, mille de mes fantassins ont été gagnés par mes ennemis ; je suis ici presque seul, malade ; si je vous trompais, vous auriez la vengeance sous la main. Vous seul et M. d' Amboise pouvez me servir : or, je me défie des Français. De leur côté et du côté de l' Allemagne est le danger ; il faut les occuper l' un par l' autre, et profiter de leurs luttes ; le cardinal d' Amboise est trop l' ami de son roi, de son roi qui m' a trompé, pour ne point

songer déjà à me trahir. Vous, monseigneur, vous êtes Italien ; si vous me trompez, ce sera du moins au profit d' une idée italienne.

— Duc, vous serez content de moi, je vous le jure.

Ils se serrèrent la main, et cette fois sans arrière-pensée de la part de César.

Quand le cardinal eut disparu, une portière se souleva et la figure austère de Nicolo Machiavelli parut.

— Qu' en pensez-vous, maître ? demanda César.

— Il est de bonne foi aujourd' hui, répondit le Florentin.

— Cela veut-il dire que son intérêt lui commandera le contraire dès qu' il sera le pape?

— Peut-être.

— Il est encore temps...

— Ah ! pourquoi n' êtes-vous pas resté cardinal, monseigneur ! Vous pape, le prince de Squillace votre frère, votre beau-frère le duc de Ferrare même devenaient, entre vos mains habiles, de dociles pantins... Mais à quoi bon revenir là-dessus, ce qui est accompli est accompli.

— Rien n' est désespéré.

— Qui que ce soit maintenant qui occupe la chaire de Saint-Pierre, elle ne pourra se relever de longtemps de cette secousse L' histoire sera sévère pour Alexandre VI, mais il a eu la gloire d' enrayer sur la pente fatale où glisse la papauté. Oui, monseigneur, la papauté chancelle ; lui seul pouvait la faire prédominer sur toutes les couronnes, et préluder ainsi à la formation de ce royaume d' Italie qui est dans les desseins de Dieu. La papauté aura encore de beaux jours, mais ce seront des jours sans lendemain, de la fumée!

— Oui, dit César, nous sommes des hommes et nous nous sommes crus immortels, tout est là!

— Et la maison d' Autriche est à l' affût, elle convoite nos belles provinces, elle les aura si notre énergie fait défaut. Tout nous manque en ce moment, les principautés sont sans chef ou mai gouvernées ; tout souffre ; les intérêts, l' honneur, les droits sont compromis,
tout est mis en question ; que sortira-t-il de cet écroulement ?...

— Mais, Machiavelli, Vincola me laissera le pouvoir ; j' en userai pour la réalisation de l' œuvre, j' en userai sans égoïsme, sans passion, et surtout sans faiblesse, vous verrez!

— Monseigneur, je voudrais partager votre noble confiance ; mais une horrible conviction se glisse dans mon esprit à la vue des dissensions qui s' agitent partout, jusque dans ma république florentine ; — c' est que l' Italie n' est pas mûre encore pour ce grand travail d' unité dont le sublime Dante a annoncé le jour.

— Mais vous ne parlez pas de Vincola ! reprit César sans pouvoir cacher son inquiétude.

— Vincola sera un grand pape, peut-être ; mais s' il se sépare de vous son action sera nulle, et de son règne il ne restera, je vous le répète, qu' une vaine fumée ! Il lui manque l' une des plus précieuses qualités du politique, la diplomatie. Il ne suffit pas de vaincre, il faut savoir traiter.

— Je le vois, dit César, il me faudra marcher seul.

— A peu près. Il vous reste de grandes richesses : levez des troupes, ne vous heurtez pas, trop à la France, et ayez l' œil sans cesse fixé sur l' Espagne et l' Empereur, car l' Empereur a un pied en Italie par l' Espagne. Si jamais ces deux couronnes étaient réunies [20], Dieu sait quels malheurs fondraient sur nous!

— Je veillerai.

Le Florentin laissa le duc de Valentinois plongé dans ses amères réflexions.

Il n' y a pas de mer plus agitée qu' un conclave. C' est un flot de passions, d' intérêts et d' intrigues qui va courant, glissant, montant, tourbillonnant ; les choses y changent de face à tous moments, et les succès s' y obtiennent parfois par des cabales dont le résultat vient souvent surprendre ceux-là même qui l' ont préparé.

Juliano de la Rovera fut élu pape presque par acclamation, et prit le nom de Jules II.

Celte élection a été citée par Machiavel comme étant du petit nombre des fautes de César Borgia.

Alexandre VI, malgré ses dissentiments avec le cardinal de la Rovera, malgré les injures dont ils s' accablaient réciproquement, dit Guicciardini, avait la générosité de reconnaître la Rovère pour un homme sur la parole de qui l' on pouvait compter. Cet aveu fut plus avantageux au cardinal, ajoute Roscoë, que ne lui avait été nuisible la haine du pape ; et Julien, sachant que nul ne peut tromper plus efficacement que celui qu' on croit sincère, résolut de profiter de cet avantage.

Don César était presque entièrement remis de l' effroyable secousse, et dès les premiers jours du règne de son allié il s' occupa de reconstituer son armée. Les Vénitiens venaient de s' emparer de Faenza, de Rimini et de dix villes de la Romagne ; de sorte qu' il ne resta plus à César que les forteresses de Forli, de Cesène, de Forlimpopoli et de Bertinaro.

Mais les villes lui demeuraient secrètement dévouées. Elles avaient éprouvé pendant de longues années que leurs anciens princes n' avaient de force que pour les opprimer. Or, César dut cette disposition des esprits au soin qu' il avait eu de faire administrer exactement la justice, de délivrer le pays des bandits qui l' infestaient et d' étouffer les querelles et les dissensions.

César s' aperçut facilement du mobile qui dirigeait ces conquêtes de Venise, et demeura convaincu que, contre lui seulement, l' agression avait lieu, — et que le pape le jouait sourdement.

En conséquence, il proposa à Jules II de lui remettre toutes les places de la Romagne, à la condition de les lui rendre après qu' elles seraient reconquises pour le compte de l' Église.

C' était déplacer la question, on le voit, et intéresser la papauté à la querelle de celui dont Pie III avait dit : — Le duc de la Romagne ne relève que de son autorité propre.

Or, César n' était pas encore en état de lutter contre Venise.

C' est toujours lorsqu' il est trop tard qu' on aperçoit toute l' étendue de ses fautes, et dans ces envahissements de Venise, il vit l' influence de l' époux de Leona, exploitée et chauffée habilement par l' astucieux pontife.

Jules II refusa de recevoir l' investiture provisoire de la Romagne ; il se connaissait, disait-il hypocritement, et il ne voulait pas exposer sa loyauté à la tentation de garder ces places ; cependant il ne voulait pas non plus les laisser aux Vénitiens.

D' un autre côté, il s' apercevait que don César allait sérieusement le gêner à Rome : malgré sa chute, il était encore trop grand et ses créatures si nombreuses qu' un revirement de la fortune pouvait porter ombrage à sa puissance. Il fut donc convenu que le duc de Valentinois gagnerait le port de la Spezzia par mer, d' où il se rendrait par terre à Ferrare et à Imola.

A Ferrare, son beau-frère, le duc d' Este, avait ouvert ses portes au reste des troupes que don Michelotto, guéri de ses blessures, avait pu réunir.

César s' embarqua à Ostie ; mais ses galères furent soudain retenues par l' arrivée de Francesco Sorlerini, cardinal de Vol terre, et de Francesco

Roinoliuo, cardinal de Sorrente. Ceux-ci lui portaient une nouvelle proposition du pape. En effet, Jules II s' était ravisé et demandait les places de la Romagne au duc ; il comprenait enfin, disaient ses envoyés, que c' était le seul moyen d' empêcher Venise de s' en emparer. Malgré la promesse de les restituer, César refusa : il pénétrait trop tard dans les intentions du pape.

Les deux cardinaux arrêtèrent le duc au nom du pape.

En même temps, et ce qui achève de convaincre Jules II de trahison préméditée, c' est que don Michelotto fut arrêté, lui aussi, à la même heure, à cent lieues de Rome.

C' était comprendre étrangement le droit des gens.

Il y a aujourd' hui trois cent cinquante-sept ans que les Romagnes, ce noyau fécond du grand royaume d' Italie rêvé par le duc de Valentinois, expient la trahison et la duplicité de ce pape, et essayent de se soustraire aux tyrannies auxquelles ses successeurs ont recours pour conserver ce pays qui les réprouve.

Don César fut conduit à la Magliana et de là au Vatican, où, bien que traité avec de grands égards, il fut étroitement gardé. Le pape connaissait pourtant son caractère, et ne pouvait guère espérer de le voir céder, d' autant plus que son prisonnier avait bien le droit d' être révolté de sa trahison. Il se décida à traiter.

Le cardinal de Santa Croce reçut la mission de conduire César à Ostie, où il serait mis en liberté aussitôt la reddition de ses places ; mais le duc ne se faisait pas illusion sur cette apparence de magnanimité, et Berolla partit aussitôt pour Naples afin de solliciter de Gonzalve de Cordoue un sauf-conduit et l' envoi de deux galères qui l' enlèveraient à Ostie.

Le cardinal de Santa Croce était Espagnol et plus loyal que son maître, car, sans attendre des instructions du pape, il rendit la liberté à don César, dès que celui-ci lui eut remis l' ordre enjoignant à ses lieutenants de rendre ses citadelles.

Mais, imitant la loyauté du pape, César avait envoyé secrètement à ceux-ci l' ordre de résister, et de considérer sa signature comme arrachée par la force.

Jules sentit la faute qu' il commettait, et envoya, par retour du courrier, l' ordre au cardinal de Santa Croce de retenir encore César prisonnier, malgré toute protestation ; mais celui-ci, sans attendre les galères de Gonzalve, était déjà parti.

Gonzalve le reçut avec de grandes démonstrations de joie et le combla d' honneurs ; mais celte joie cachait encore un piège.

Le grand capitaine Gonzalve de Cordoue, allant au-devant des rancunes de l' Espagne, avait pensé que son roi devait avoir sur le cœur le meurtre d' Alphonse d' Aragon, le jeune époux de Lucrèce ; c' est pourquoi il écouta toutes les ouvertures que lui fit César, en vue de se jeter dans Pise, pour, de là, conquérir toute la Toscane. Il promit des galères et des troupes, et la prodigieuse activité de César fut au moment de prévenir les méchants calculs de la haine et de la jalousie.

Car Gonzalve, ne se contentant pas du surnom de grand capitaine, enviait la supériorité du duc de Valentinois, que reconnaissaient alors tous les princes, le roi de France tout le premier.

En effet, les galères et l' infanterie étaient prêtes et le départ fixé au lendemain pour la Spezia ; mais ce soir-là Gonzalve ne pouvait se séparer de César, il ne cessait de l' entretenir des projets qu' il avait toujours nourris de quitter le service de l' Espagne pour l' aider à conquérir et à fonder le royaume d' Italie. Enfin l' heure de la séparation avait sonné depuis longtemps lorsque le général se décida à lever la séance.

Il accompagna César jusqu' à la porte de son appartement, et, comme il faisait chaque soir lorsqu' ils se quittaient, il l' embrassa.

Le duc frissonna en sentant sur sa joue la lèvre froide du général espagnol ; mais son cœur s' ouvrait à l' espérance, il entendait dans les cours du palais la voix de ses officiers, et il venait de voir, du haut des terrasses, ses galères dont, malgré la nuit, l' embarquement continuait.

Il descendit le grand escalier ; mais comme il mettait le pied sur la dernière marche, un officier se présenta devant lui.

— Monseigneur, dit cet officier, au nom du roi mon maître, je vous arrête.

César, surpris, indigné, furieux, fit un pas en* arrière et voulut tirer son épée ; mais comme si le cas de résistance était prévu, une nuée de hallebardiers se jeta sur lui et le garrotta en un instant.

Il fut conduit ainsi dans son appartement et placé sous bonne garde.

Le premier mouvement de fureur passé, il réfléchit à sa situation et se vit perdu.

— Ah !... fit-il en haussant les épaules, je connais pourtant bien les hommes, et j' ai fait la faute de me fier à la parole de l' un d' eux !...

Gonzalve, tout grand capitaine que tu sois, cette action ternira ta gloire... Ton baiser, c' est le baiser de Judas!

En ce moment, un homme entra dans la chambre du duc, enveloppé d' un long manteau.

César ne put s' empêcher de tressaillir, — il crut que cet homme avait une mission sinistre à remplir ; mais celui-ci rejeta sur ses épaules le capuchon qui lui cachait le visage.

Le duc reconnut le comte Caraccioli.

— Ah ! fit-il, voilà la cause !

— Duc, répondit le comte, je ne suis pour rien dans votre arrestation. L' homme qui vous a combattu à Faenza, à Imola, à Sinigaglia, à Rome, n' emploie point de semblables moyens.

— Vous avouez qu' ils sont infâmes, n' est-ce pas ?

— Il ne m' appartient pas de les juger. Le roi d' Espagne est le maître dans ses États, et c' est à la conscience de Gonzalve de l' absoudre de cette action.

— Que me voulez-vous ?

— Le général m' a permis de pénétrer auprès de vous, après toutefois que je lui ai fait connaître les motifs qui m' amènent ; mais, je vous le dirai tout de suite, duc, il n' a exigé de moi aucun serment.

— Que voulez-vous dire ?

— Que, si vous le voulez, je puis peut-être vous rendre à la liberté.

— Vous y mettez, n' est-ce pas, une condition ? laquelle ?

— Duc, je n' ignore pas que vous vous êtes fait souvent un jeu de la sincérité des paroles, et qu' il ne vous en coûte pas beaucoup de faire un serment, si cette parole et ce serment peuvent servir vos desseins ; mais ce que j' ai à vous demander aujourd' hui est tellement en dehors des grands intérêts militaires et politiques dont vous êtes uniquement occupé, qu' il n' y a pour vous aucun motif de me tromper.

— Que désirez-vous ?

— Duc, Leona était ma femme, elle est restée longtemps en votre pouvoir, et vous n' ignorez pas la causé de ma querelle avec le comte de Bénévent à la villa Corneto?

— Eh bien ? demanda César, dont la bouche se contracta d' un mauvais sourire.

— Le comte a dit que Leona... avait été... votre maîtresse !...

— Il a dû le dire, répondit le duc en fronçant les sourcils.

— Est-ce la vérité, monseigneur ?

— Que vous importe ? Pourquoi revenir là-dessus ? Leona n' est plus, et...

— Morte ou vivante, son honneur m' est également cher.

Le duc le regarda dans les yeux en se demandant quel pouvait être le véritable mobile de cette démarche, car il avait peine à se persuader que l' honneur de Leona seul la dictât. Il avait bien compris la vengeance, et il se demanda encore pourquoi elle semblait abandonnée.

— Vous m' avez promis la liberté ? dit-il.

— Oui, monseigneur, mais je ne veux pas cependant vous laisser ignorer qu' aussitôt libre, la lutte recommencera entre nous, comme par le passé.

— Ah !... fit César, réfléchissant.

— Aujourd' hui je veux savoir si j' ai à venger en même temps son honneur et sa mort.

— Sa mort, je me la suis reprochée déjà !... fit César d' un son de voix hypocritement altéré.

— Duc, le jour où elle a été retrouvée dans le Tibre, liée au cadavre du prince Astor, j' ai remercié Dieu. Et pourtant, je me suis demandé souvent si vous aviez eu l' affreux courage de la sacrifier parce que vous en étiez las, ou bien parce qu' elle vous résistait.

— Comte, vous avez bien fait de venir, dit-il avec cet accent de noblesse qu' il savait si bien prendre à l' occasion, et dont l' effet était irrésistible ; — ne me promettriez-vous pas la liberté, que je serais heureux de vous donner ce témoignage auquel vous semblez attacher tant de prix. — Eh bien ! oui, je l' avoue, votre pensée fut juste ; — si j' ai fait jeter au Tibre cette pure et adorable créature, c' est qu' elle m' a toujours repoussé.

— Duc !...vous ne me trompez pas ?... fit-il, fixant les yeux au ciel.

— Je vous en donne ma parole, comte.

— Merci, monseigneur, vous ramenez le calme, le bonheur, la sérénité dans mon âme... Et maintenant, si vous me tuez dans le combat loyal qui nous retrouvera en face l' un de l' autre, elle pourra porter sans honte le nom de Caraccioli.

— Leona !... fit César, qui se leva tout bouleversé ; — répétez, vous avez dit... Elle n' est donc pas morte ?

— Elle vit, monseigneur.

— Leona vivante!

— Elle est aujourd’ hui la comtesse Caraccioli ; un prêtre a confirmé ce que votre frère, le duc de Gandia, avait voulu accomplir.

Il s’ était fait tout à coup, à cette pensée, toute une révolution dans l’ esprit de César ; la fièvre d’ amour lui reflua au cœur, et il s’ élança vers le comte, comme s’ il eût voulu le déchirer avec ses dents.

Mais au regard que lui jeta Caraccioli, il comprit sa faute, et la réaction se fit aussi vite en lui que la colère avait été prompte à se montrer.

— Vous m’ avez promis la liberté, dit-il d’ une voix calme que démentaient cependant encore les agitations de sa poitrine, où grondait l’ orage.

Le comte ouvrit son manteau, et en tira un échelle de soie.

— Après mon départ, vous pourrez gagner une chambre située au bout de ce corridor. La fenêtre donne sur une rue déserte.

Le duc prit l’ échelle et demeura pensif, la tête inclinée sur a poitrine.

— Au revoir, duc, dit le comte, et que Dieu vous assiste ! César le regarda se diriger vers la porte.

— Ils vont être heureux ! pensa-t-il avec un horrible déchirement intérieur.

Le comte touchait déjà la porte, lorsque César bondit vers lui, son poignard levé.

— Caraccioli, dit-il, il me faut ta vie à l’ instant môme ; je ne pourrais jamais attendre à plus tard.

— Eh bien ! soit, fit le comte en tirant également un poignard et se mettant en garde.

— Tu irais retrouver Leona, comte, et je ne le veux pas ! car si elle n’ est pas à moi, elle ne sera à aucun homme, moi vivant !

— Dieu protégera ma cause !... fit Giovanni en s’ élançant vers lui. Mais César fit un pas en arrière, et sourit amèrement.

— Tu la crois pure ? dit-il, en examinant l’ effet de cette parole.

— Tu m’ as fait serment... répliqua le comte en s’ arrêtant tout à coup.

— Insensé ! tu m’ avais offert la liberté ; pouvais-je sacrifier assez à ce trésor sans lequel je ne suis rien.

— Infâme ! tu avais menti !... Ah ! oui, tu as raison, j’ étais bien insensé de croire à la parole d’ un homme qui a toujours fait profession de mensonge et de trahison !...

— Tu ne crois pas à la pureté de celle qui porte ton nom, je le vois, pardieu ! fit César avec un rire infernal ; je l’ ai gardée assez longtemps

pour cela!

— Oh ! tu vas mourir, César!

— Toi, ou moi, soit!

Et ils se mesurèrent du regard, cherchant la place où frapper, se baissant à la manière du tigre ; puis tous deux se levèrent en même temps et s' élancèrent.

Mais si César avait plus envie de vivre après avoir tué son adversaire, Caraccioli ne songeait qu' à tuer le sien : peu lui importait la vie, à présent que l' amour de Leona ne pouvait plus l' embellir.

De sorte que don César para le coup habile que lui portait le comte et négligea de frapper. Il le repoussa d' un bond terrible pour reprendre du champ.

Trois fois ils se jetèrent ainsi l' un sur l' autre, pareils à deux bêtes fauves, et l' on voyait briller au-dessus de leurs têtes les lames aiguës des poignards : c' était un combat effrayant, plus terrible peut-être que le plus bruyant en plein soleil, à cause du silence que gardaient les deux ennemis.

Cependant, le caractère sauvage et féroce qu' avait la lutte n' excluait pas, au contraire, toute réflexion ; si bien que le comte se dit que si César le tuait il pourrait se sauver, puisqu' il lui en avait facilité les moyens, et qu' alors plus que jamais, peut-être, Leona retomberait au pouvoir de ce monstre.

Cette pensée ranima sa vigueur et son énergie, et plus d' une fois César sentit son poignard lui déchirer la poitrine.

Ils se tenaient corps à corps, et leurs poignards ne leur étaient presque plus d' aucune utilité ; ils grinçaient des dents et cherchaient à se terrasser, bien persuadés qu' une fois l' adversaire sous le genou le reste ne serait rien ; — mais aussitôt la porte s' ouvrit avec fracas, et des soldats nombreux entrèrent, qui parvinrent, non sans peine, à les séparer.

Cependant le comte chancela, et, écartant son pourpoint, sa poitrine parut tout ensanglantée.

— Ah ! si lu pouvais mourir ! fit César avec un sourire d' hyène.

— Non, Dieu merci, je ne mourrai pas cette fois, duc de Valentinois, dit le comte, je serai au nombre de tes gardiens, et, j' en jure par Dieu, tu ne t' échapperas pas !

— Lâche ! lit César, qui as besoin des autres pour te venger !

— Avec des hommes comme toi tous les moyens sont bons !

— Oui, va, va retrouver Leona, comte Caraccioli, et puisque cette pensée te tient tant à cœur, que ce soit la vengeance du prisonnier... va retrouver

Leona... Leona, qui a été ma maîtresse!...

Le comte ramassa son poignard et voulut de nouveau se jeter sur lui, mais on le retint.

César accompagna son départ d’ un éclat de rire qui tenait plus des damnés que des humains, et qui jeta dans l’ âme de Giovanni toutes les tortures du désespoir.

CHAPITRE LII

OU DON CÉSAR ÉPROUVE LE DÉSIR DE SE FAIRE CONFESSER

Quelques jours après, don César Borgia avait été envoyé en Espagne avec un seul page pour le servir, d' abord à Concilla, puis au château de Medina del Campo, dans le royaume de Léon, où il fut enfermé.

Jules II crut devoir demander raison à Gonzalve de cet acte de trahison envers le général des troupes de l' Église, son allié, — trahison à laquelle, pourtant, il avait naturellement aidé.

— Le roi d' Espagne, mon maître, répondit Gonzalve, m' a donné ordre d' arrêter le duc de Valentinois ; le sauf-conduit que j' avais donné au duc devenait donc nul, puisqu' il avait été délivré de mon autorité privée. Du reste, cet emprisonnement était nécessaire : le duc, tout chargé de crimes qu' il est, se préparait encore à exciter de nouveaux troubles et un embrasement général en Italie.

L' explication était spécieuse, surtout de la part de Gonzalve et de l' Espagne, qui voulaient faire absolument en Italie ce que César n' avait pu achever.

La ville de Medina del Campo, située à peu de distance de Valladolid, est aujourd' hui l' une de ces ruines éloquentes qui sont pour le penseur et l' historien un sujet de réflexions pénibles. Après avoir été autrefois la résidence des rois, cette cité peuplée, dont la beauté des édifices, les larges rues et l' immense commerce ne vivent plus que dans les annales, victime des bouleversements des empires et des guerres de peuple à peuple, cette cité semble, ensevelie dans ses splendeurs écroulées de toutes parts, une de ces villes d' Asie dont les savants seuls s' occupent. Il n' y a pas aujourd' hui mille feux à Medina del Campo, là où vivaient quatre-vingt mille âmes, avant le terrible incendie allumé en 1520 par l' atroce Fonseca.

Du reste, elle n' est pas la seule ville d' Espagne que l' incurie de deux siècles d' une administration détestable a plongée dans la nuit ; mais il en est peu, en Espagne, qui parlent aussi haut la voix de la dévastation et de la mort.

La prison de don César était située à l' un des étages supérieurs de là grosse tour du château. Sous sa fenêtre, grillée de forts barreaux, était un

mur de soixante pieds environ, au bas duquel, et sans solution de continuité, commençait une roche escarpée, taillée à pic dans
le granit le plus dur. Au pied de cette roche était un petit jardin clos de murs, planté d' asphodèles et de réglisses, qui avaient poussé au hasard alentour de quelques pierres tumulaires de modeste apparence. Au delà de ce mur était une vaste campagne presque inculte, coupée çà et là de rochers sur lesquels se montrait le feuillage touffu de quelques buis énormes. Au loin, bien loin à l' horizon, les monts Cantabres, dont les cimes neigeuses rappellent les Alpes au voyageur ou à l' exilé. Don César passait presque toutes ses journées à cette fenêtre, essayant parfois de broyer de ses mains fiévreuses les épais barreaux qui le séparaient de cette immensité, — car il faisait bon marché de l' élévation de la muraille et des rochers.

Depuis la première minute passée dans cette prison, il avait pensé à s' évader ; mais l' entreprise était hérissée de difficultés, car on faisait bonne garde.

Cependant une chose l' étonnait : —pourquoi l' avait-on emprisonné, pourquoi ne le faisait-on pas plutôt mourir ?

Sa vie était donc encore utile à quelqu' un ? Le roi d' Espagne voulait donc le conserver comme un épouvantail, afin de le lâcher, au jour dit, sur quelqu' une des provinces que lui aurait enlevées soit le roi de France, soit le pape, soit Venise. Privé de nouvelles et de toute communication avec le dehors, don César ne pouvait parvenir à répondre à cette suite d' idées, et il se disait avec stupeur que, loin de lui et sans lui, le monde devait marcher.

Et il n' aspirait pas moins à savoir qu' à être libre. Les lions du désert mis en cage n' ont pas de plus terribles bonds que ceux que cet homme, dont toute l' Europe s' était occupée, faisait entre les quatre murs de la chambre qui semblait devoir être désormais son unique royaume. Les tortures de celte âme criminelle, mais grande et dominatrice, durèrent deux ans.

— Et dire, murmurait-il souvent en lançant vers le ciel un regard de sombre désespoir, que personne sur cet immense univers ne songe à moi!

Ce titan foudroyé, cet ambitieux tombé n' avait pas même un souvenir pour cette charmante femme qui portait son nom, et pour les enfants issus de ce mariage, qui n' était dans sa vie qu' un incident politique.

Parfois, cependant, un fantôme passait dans les rêves de ses nuits, — celui de Leona, — et alors le sentiment de son impuissance le rendait presque fou de désespoir.

— Elle vit, se disait-il, et peut-être le comte n’ a pas ajouté foi à mes paroles... Ils s’ aiment !

C’ était à cette pensée surtout que des agitations effroyables s’ emparaient de ses sens, et qu’ il ressemblait à ces monstres, dont l’ homme n’ ose contempler les fauves beautés et les sauvages fureurs qu’ à travers de fortes barrières.

Cependant quelqu’ un pensait à lui.

Un soir, avant de se coucher, il s’ était approché, comme de coutume, de sa fenêtre, pour jeter un regard d’ envie sur la campagne assombrie, lorsqu’ il aperçut, à la distance d’ une portée d’ arquebuse, une faible lumière qui s’ agitait.

Il avait tellement scruté, examiné, étudié chaque pli de terrain, chaque bouquet d’ arbres, chaque rocher, qu’ il était bien certain qu’ à cette place il ne s’ élevait aucune maison. C’ était à lui peut-être, que s’ adressait ce signal ; mais il était la prudence même : il pouvait arriver que ce signal fût destiné à un autre prisonnier, ou que ce fût une manœuvre dirigée contre lui pour le faire tomber dans quelque piège. Il éteignit sa lampe, et la lumière lointaine, après s’ être agitée encore quelques instants, finit par disparaître.

Il eut la force d’ attendre au lendemain, — et dès que le jour parut, il plongea son regard sur la campagne. Il se rappelait bien l’ endroit où la lumière avait brillé, et à cette place il n’ y avait qu’ une roche d’ une douzaine de pieds d’ élévation, autour de laquelle poussaient de tristes broussailles.

Tandis que son œil était ardemment fixé sur ce point éloigné, et dont l’ immobilité et l’ isolement avaient quelque chose de navrant, il entendit retentir sous les murs du château les chants des morts. Il se pencha, autant que le lui permirent les barreaux, et vit une foule assez compacte de moines et de soldats assemblés autour d’ une fosse, au fond de laquelle on venait de descendre une bière.

Une fois le service achevé, on remplit la fosse de terre, et tout le cortège s’ éloigna lentement ; seulement deux soldats étaient restés, et tandis que l’ un plaçait sur l’ emplacement, légèrement renflé, une croix de bois, faite de deux branches d’ arbres liés ensemble, l’ autre piquait sur la tombe quelques jeunes pousses de réglisse, — cette parure obligée de tout cimetière espagnol.

Cette funèbre cérémonie, au lieu de faire naître dans l’ esprit du duc de salutaires réflexions sur lui même et sur l’ état assez compromis de son

salut, lui souffla au cœur une infernale pensée:

Celle de demander un de ces moines pour se confesser, de tuer le moine [21], de revêtir ses habits, et de se sauver ainsi.

Cependant, avant d' en venir à cette extrémité, dont son mépris de la vie des autres et son habitude du sang versé lui faisaient un si mince obstacle, il résolut d' attendre au lendemain. Il voulait voir si le signal de la veille se répéterait encore.

Une fois la nuit venue, il s' approcha de la fenêtre ; mais il n' avait pas eu assez de patience, car rien ne se montrait du côté du rocher : d' ailleurs la nuit, déjà obscure dans sa prison, l' était beaucoup moins au dehors. Après une heure d' attente, la lumière brilla.

— Quelqu' un veille là... se dit César ; — pour qui ?... Ce ne peut être que pour moi.

Il voulut en être certain, et approcha sa lampe de la fenêtre : aussitôt la lumière lointaine disparut. Il éloigna sa lampe, et presque immédiatement la lumière brilla de nouveau. Il répéta plusieurs fois cette manœuvre, et chaque fois le point lumineux y répondit fidèlement.

— Décidément, c' est pour moi... Oui, quelqu' un est là qui m' attend, qui a préparé ma fuite ; mais il faut sortir d' ici, d' abord...

Comme il disait ces mots, un sifflement aigu se fit entendre à son oreille et il baissa instinctivement la tête.

Au même instant une flèche tomba au milieu de sa chambre.

Cette flèche, dont la pointe était émoussée, était fendue à son extrémité supérieure, et parmi les plumes qui la garnissaient se trouvait une languette de parchemin presque invisible ; mais don César avait trop d' intérêt à examiner le projectile pour ne point l' avoir découverte.

Un mot était écrit sur ce parchemin, le mot — *confesseur*.

— C' est clair, se dit-il, on me dit de demander un confesseur.

Il éteignit sa lampe, et la lumière lointaine sembla s' éteindre également, car elle ne reparut plus.

— Demain, je demanderai un confesseur, dit César en s' étendant sur son lit, où il ne tarda pas à s' endormir du calme sommeil de l' homme inaccessible aux remords.

C' était un homme excessivement prévoyant que don César ; nous avons dit que dès sa première minute d' emprisonnement il avait songé à l' évasion ; de sorte qu' à tout hasard, il avait fait régulièrement le malade toutes les semaines, quelquefois pendant deux ou trois jours, d' autres

pendant huit, selon que son humeur était plus ou moins sombre. Et chaque fois que le médecin du gouverneur sortait de sa chambre, il ne manquait jamais de dire:

— Il faut que monseigneur ait la force d' Hercule et le courage de Mars pour résister à des fièvres de cette intensité, — suites de l' effroyable empoisonnement dont il a été victime à Rome.

Ce brave médecin n' était pas assez habile pour distinguer la cause de cette fièvre ardente dévorant cet homme, né pour l' action, et que l' impatience et l' isolement menaçaient de rendre fou.

Ce matin-là, don César parut plus malade que jamais ; et, le soir venu, personne ne fut surpris de voir l' ancien cardinal de Valence, celui qui, dans sa jeunesse, avait même été archevêque de Pampelune, demander un confesseur. D' ailleurs, à cette époque, l' accomplissement des devoirs religieux entrait dans l' existence des hommes même les plus pervers.

D' un autre côté, le gouverneur avait ordre exprès du roi Ferdinand, celui-là même qui portait le titre de *Catholique,* conféré par le pape Alexandre VI, et dont les rois d' Espagne se parent encore aujourd' hui, — de satisfaire à tous les désirs de son prisonnier.

En conséquence, un des pères du couvent le plus voisin fut mandé. Ce moine montait péniblement la rue Escalona, véritable échelle qui conduit au château, lorsqu' il fut tout à coup accosté par un bourgeois, une apparence de marchand, lequel le supplia d' entrer dans une hôtellerie où se mourait un chrétien. En vain le moine objecta qu' il était appelé au château par un prisonnier d' importance ; cette observation sembla faire redoubler les instances du bourgeois. Il céda, en se disant que le duc de Valentinois avait certainement plus de temps d' attendre qu' un mourant, et il entra dans l' hôtellerie.

Une demi-heure après, le crépuscule tombant, le moine reprit sa marche vers le château ; seulement, un observateur eût pu remarquer que ses allures avaient légèrement changé, et qu' il montait un peu moins péniblement qu' auparavant la rue Escalona.

Don César fut prévenu de l' arrivée du bon père, et il ordonna qu' on le fit entrer immédiatement. Il avait eu la force, disait-il, de quitter son lit pour le recevoir, et s' était, à cet effet, assis sur un fauteuil auprès duquel se trouvait placé un lourd escabeau de chêne sculpté. Quand ce moine entra, le duc jeta sur lui un regard curieux ; mais sous son capuchon, baissé sur ses yeux, n'

apparaissait qu' une barbe noire. Il avait, de plus, une assez haute taille et des épaules d' une largeur respectable.

— Si c' est un piège, il y aura lutte, se dit César, et il criera !... nous allons voir...

Il avait quitté son fauteuil et forcé le bon père à s' y asseoir ; puis il avait pris place humblement, lui, sur l' escabeau.

Le moine gardait le silence, César également.

Celui-ci écoutait les bruits du dehors et suivait les pas du gardien qui avait introduit le confesseur. Puis, quand il jugea ce gardien
éloigné, il se baissa, en apparence pour s' agenouiller, et, saisissant avec force l' escabeau par un pied, se releva armé et menaçant.

Mais quelque prompt qu' eût été son mouvement, quelque rapide que fût d' ordinaire l' accomplissement de sa volonté, son bras resta en l' air, comme pétrifié, puis retomba inerte à son côté, en laissant glisser à terre l' escabeau.

C' est que le moine, qui, probablement, avait aussi écouté le bruit des pas du gardien avant de parler ou de bouger, venait de relever son capuchon. C' est que, de ce capuchon, venait de sortir la tête railleuse et dévouée de Michelotto.

— Je vous avais bien dit, monseigneur, que je finirais par entrer dans un couvent ! fit-il à voix basse.

— Michelotto ! s' écria le duc en lui tendant la main, et l' attirant ensuite sur son cœur, — car en ce moment l' adversité supprimait la distance entre le maître et le serviteur. — Le monde m' oublie, continua-t-il, et tu t' es souvenu, toi!

— Oui, monseigneur ; mais il paraît que vous nourrissiez de bien sinistres projets à l' égard du pauvre moine que je remplace.

— C' est vrai, je voulus aller plus vite, j' ai soif de liberté!

— Et vous vouliez prendre sa robe, et vous enfuir après ? Eh bien, monseigneur, ma conscience va terriblement être en repos, car je vois que le révérend était bien destiné à mourir.

— Tu l' as tué!

— Il ne voulait pas nous servir auprès de vous.

— Tu n' es donc pas seul ?

— Le comte de Bénévent.

— A la bonne heure, vous êtes mes vrais fidèles, vous !

— Il s’ agit donc de vous sauver, monseigneur ; mais je vous préviens que le moyen du déguisement n’ est pas heureux, car on a fort regardé mon visage quand je suis entré au château ; on a même eu l’ irrévérence de relever mon capuchon ; — heureusement que tous les moines se ressemblent, — et le gouverneur, qui assistait à l’ inspection, a dit à ses gens : — « Surtout, n’ oubliez pas de m’ amener le révérend à son départ. »

— Alors tu ne peux même pas prendre ma place ?

— J’ ai un projet meilleur que cela, monseigneur.

Et Michelotto se débarrassa de la robe du moine, et montra son torse vigoureux, autour duquel était enroulée une fine cordelette de soie, assez forte cependant, assura Michelotto, pour porter trois hommes, et plus longue de six pieds que la muraille à franchir.

Pendant que don César faisait tourner sur lui-même le brave condottiere afin de dérouler la corde, Michelotto raconta d’ abord comment il avait été arrêté, puis relâché ensuite, par ordre de Jules II, — la défaite des Français sur le Garigliano, — la trêve entre l’ Espagne et la France, — les démêlés du pape avec Venise, — l’ investiture du Milanais donnée à Louis XII par l’ Empereur,— enfin tous les grands événements politiques dont la chute de la maison de Borgia avait été le signal ou la conséquence. César trépignait en écoutant ces détails.

— Vincola ! Vincola ! s’ écriait-il, traître et perfide, je me vengerai!

— C’ est un pape mitré et casqué, monseigneur ; on dit qu’ il a laissé les clefs de saint Pierre pour ceindre l’ épée de saint Paul.

— J’ aurai de l’ or, dit-il, des troupes, mon nom et mon épée, et nous verrons !...

— Ah ! monseigneur, il y a encore de bons coups à donner !

— Mon dernier jour n’ est pas venu, Michelotto ! En Italie ou en Europe ! je suis cousin du roi de France!

Au moment où César allait cacher la corde dans son matelas, il s’ arrêta : ce fait lui rappelait son évasion manquée à Naples, et celui qui l’ avait préparée.

— Et le comte Caraccioli ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Je n’ en ai jamais entendu parler, monseigneur.

César réprima un soupir de haine, et revint vers Michelotto.

— Maintenant, monseigneur, voici un poignard et une lime. Quand vous aurez scié un barreau de votre fenêtre, vous me le ferez savoir en exposant votre lumière à la fenêtre, en comptant vingt battements de votre cœur, puis

vous la retirerez brusquement. Vous recommencerez cette manœuvre encore deux fois, et un quart d' heure après que minuit aura sonné, vous descendrez.

— Ensuite ? demanda César avec anxiété.

— Vous gagnerez le petit mur du jardin, à droite, en face de l' une des tourelles du château. Je serai sur le mur, où je vous tendrai la main, et à cent pas de là nous trouverons le comte avec des chevaux.

— Michelotto, tu es un homme impayable!

— Aussi, monseigneur, le Vincola voulait-il m' attacher à son parti et me donner une position à sa cour ; mais j' ai eu l' imprudence de lui déclarer que vous ne m' aviez pas relevé de mon serment de fidélité. Il m' a fait surveiller jour et nuit alors, se doutant bien que je tramerais quelque coup en votre faveur ; mais heureusement il ne m' avait pas confisqué les biens que vous m' avez donnés ; — ah ! excepté toutefois mes abbayes ! — de sorte que cela m' a servi à me
faire passer pour mort et à commettre un horrible sacrilège en faisant réciter les prières de l' Église sur une grosse pierre qu' on a enterrée à ma place.

— Brave cœur ! fit César avec expansion.

— Eh ! monseigneur, j' ai assisté à mes funérailles, et je vous jure que des voix calomnieuses m' ont bien déchiré, — et que ma réputation aura quelque peine à traverser les siècles avec un vernis d' innocence.

— Michelotto, aurais-tu commis des milliers de ces actions nécessaires que les petits esprits appellent des crimes, le dévouement que tu montres envers moi les rachèterait!

— Ah ! j' ai diantrement à racheter, seigneur duc ! s' écria Michelotto en souriant.

— Ainsi, c' est convenu, aussitôt le barreau scié... Je te jure que ce ne sera pas long!

— Maintenant, monseigneur, que je vous ai donné une pénitence à accomplir, il ne me reste plus qu' à vous laisser l' absolution.

— Michelotto, dans mes bras et bonne chance!

— Que Dieu vous garde, monseigneur!

Le condottiere rappela le gardien et s' éloigna, non sans émailler sa marche à travers le château de petites bénédictions paternellement distribuées à tort et à travers. La nuit venue, don César souffla sa lampe et attaqua l' un des barreaux.

CHAPITRE LIII

LES SUITES DE LA CONFESSION.

Le lendemain et les jours suivants il se fit plus malade que jamais : il fallait ôter tout soupçon. La besogne avançait lentement, car les barreaux de sa fenêtre étaient consolidés d' un barreau transversal ; il y avait donc deux opérations à pratiquer. Et il ne pouvait pas aller vite, de crainte d' attirer par le grincement de la lime l' attention des geôliers ou des patrouilles, qu' il entendait très-souvent marcher dans le jardin. Enfin, au jour levant, il donna le dernier coup de lime. Il n' y avait plus qu' à peser vigoureusement sur le barreau attaqué pour le faire céder et l' arracher.

Dire la journée que passa le duc serait impossible, ses impatiences, ses rages sourdes, sa crainte d' être découvert, sa peur d' échouer ; — et par-dessus tout ses aspirations ardentes, insensées, vers la liberté qu' il était bien sûr de toucher du doigt, — il y avait certainement de quoi troubler la raison d' un homme dont la tête enfantait les projets les plus gigantesques ou rêvait le bouleversement du monde.

Cependant lui ni Michelotto n' avaient pas songé que le couvent réclamerait le moine envoyé au duc. Le cadavre avait bien été habilement dissimulé ; mais le moine ne reparaissait pas. Le gouverneur affirma au prieur qu' il l' avait fort bien reconnu à sa sortie du château ; de sorte qu' il ne trouva pas de meilleur moyen, pour tranquilliser le prieur, que de l' introduire auprès de l' illustre prisonnier.

César, en les voyant entrer tous deux dans sa chambre, comprit la faute de Michelotto ; mais il feignit de souffrir beaucoup, pendant que parlait le gouverneur, afin de se donner le temps de réfléchir. Avec lui, la réflexion n' était jamais longue et la décision était rapidement prise.

— Eh bien, mon cher gouverneur, dit-il, maintenant que deux jours se sont écoulés, je veux bien vous tout avouer ; car je pense qu' il ne sera plus temps de faire courir après ce révérend ; d' autant plus que vous ignorez, autant que moi assurément, la route qu' il a pu prendre.

—Il existe, alors ! s' écria le prieur avec ravissement ; Votre Altesse nous l' affirme ?

— Écoutez, mon père, répondit César en prenant ses grandes façons de noblesse et d' urbanité : je suis détenu ici, contre toute justice, par le roi Ferdinand, qui était pourtant grand ami de mon vénéré père ; car j' ai la conviction que celte détention, quelque douce que la fasse ce cher gouverneur, est réprouvée par la moitié de l' Italie. Le révérend que vous m' avez envoyé, mon père, s' est dévoué pour ma cause, et il est parti pour Rome, afin d' implorer le saint-père en ma faveur.

— Il eût dû m' en demander licence, monseigneur, je ne le lui aurais certainement pas refusé.

— Mon père, j' ai tout pris sur moi, et le saint-père lui donnera l' absolution, que votre cœur, j' en suis certain, n' oserait pas refuser à celui qui a eu pitié d' un prince accablé par l' adversité. D' ailleurs, mon père, j' ai fait une promesse à ce vénérable moine, et s' il réussit, il n' aura point à regretter son voyage.

— Monseigneur, répliqua le prieur, dont les yeux s' allumèrent à ce mot de promesse, je me serais employé, moi aussi, avec ardeur à votre service, croyez-le bien!

— Eh bien ! mon père, dit César, qui ne dédaignait pas l' intervention, deux protecteurs valent mieux qu' un ; allez à Rome, soyez-y mon avocat, faites que Jules II me rende tout simplement ses bonnes grâces, — le reste est mon affaire, — et je vous promets... le chapeau.

— Le chapeau ! fit le prieur cri pâlissant d' aise et de convoitise.

— Vous pensez bien, mon père, qu' en restant toute votre vie prieur d' un obscur couvent de Medina del Campo, vous ne trouverez pas souvent une occasion comme celle-ci de rendre service à un homme qui a touché à la tiare et lui a préféré une couronne.

— Je pars, monseigneur ! s' écria le prieur en baisant dévotement la main que lui tendit royalement le duc.

Le gouverneur hocha la tête en accompagnant l' abbé hors du château ; il doutait fort du succès dès négociations dé l' ambitieux prieur, quoique le duc eût encore des parents auprès de Jules II.

Toutefois, les espérances que semblait Concevoir son prisonnier et son état bien constaté de maladie le convainquirent qu' il ne devait pas songer, de quelque temps, à essayer de s' évader.

La nuit arriva enfin. César eut la force d' attendre qu' elle fût des plus noires, mais la lumière lointaine parut. Elle semblait impatiente et demander le signal.

César mit une main sur son cœur, afin d' en compter les battements, et saisit sa lampe.

Il fit le signal.

Le temps qui s' écoula jusqu' à minuit fut rempli pour lui d' une fièvre horrible ; c' était de l' angoisse, des trépignements, des sueurs, des bonds dans sa chambre, la sombre et terrible inquiétude du tigre qui voudrait broyer les barreaux de sa cage.

L' heure sonna ; don César attendit quinze mortelles minutes, elles lui semblèrent une éternité.

Mais quand le moment d' agir fut venu, tout son sang-froid lui revint ; il se vit à la tête de ses armées, au moment où il allait engager la bataille, et procéda avec celte lenteur qui présage un succès plus sûrement que la précipitation. Cependant il considéra la corde de soie avec hésitation, elle lui semblait bien faible, et Michelotto pouvait bien avoir été gagné pour lui proposer un piège, ou même il pouvait avoir été trompé.

Les moments étaient précieux. Ces hésitations ne dûrèrent qu' une seconde, et presque aussitôt, après avoir solidement assujetti la corde

au barreau voisin de celui qu' il avait scié, il s' élança au dehors et se laissa glisser [22].

La rapidité de sa descente fut extrême, et il fut étrangement surpris de se trouver au pied du mur en si peu de temps ; seulement ses mains étaient horriblement déchirées par la brûlure du frottement.

Comme il allait s' élancer vers le mur, derrière lequel il avait des libérateurs attentifs, il entendit tout à coup une porte s' ouvrir.

C' était une patrouille.

Les soldats venaient de son côté ; ils allaient, sinon le voir, du moins se heurter à la corde. Il eut la présence d' esprit et le temps de la couper avec son poignard au-dessus de sa tête.

Après quoi, il se jeta dans un massif d' arbustes et de plantes flexibles ; mais il trébucha et tomba dans une excavation assez profonde que l' obscurité l' avait empêché de voir sous ses pas.

C' était une tombe fraîchement creusée.

Les soldats passèrent silencieusement, et, en élevant sa tête au-dessus des bords de la fosse, don César put les voir marchant serrés les uns contre les autres, et fort éloignés, très-certainement, de s' occuper des vivants, tant ils semblaient avoir peur de fouler cette terre des morts.

En effet, la journée avait été chaude et il s’ élevait parfois entre les feuillages, au-dessus des tertres, s’ attachant aux pierres sépulcrales, fuyant devant les soldats et bientôt après semblant les poursuivre, ces faibles lueurs enfantées la nuit dans les cimetières par le travail destructeur de l’ implacable nature.

Mais si don César voyait les soldats si attentionnés aux capricieuses évolutions des feux follets, il voyait aussi une forme humaine qui, à califourchon, et la poitrine collée sur la crête du mur, pouvait être aperçue de la patrouille qui s’ avançait doucement de ce côté. Don César n’ hésita pas à se jeter de ce côté à la première alerte et, son poignard entre les dents, il appuyait déjà ses deux mains sur les bords de la fosse pour sauter promptement à la défense de son serviteur.

Les feux follets le protégèrent et si, comme eussent pu le penser certains esprits timorés et grognons, ces flammes errantes étaient les âmes de ses victimes, l’ heure où elles devaient lui apparaître d’ une manière plus palpable, comme à Richard III, selon Shakspeare, la veille de la bataille de Bosworth, cette heure n’ avait pas sonné.

Les soldats se hâtèrent de quitter ce séjour lugubre, et César sortit de la fosse, enjamba toutes les tombes et arriva au-dessous de Michelotto, qui lui tendit la main. Pour des soldats habitués à monter à l’ assaut des villes et des forteresses, la manœuvre ne fut pas difficile, et quelques secondes après don César sautait de l’ autre côté de sa prison.

Il serra dans l’ ombre la main du comte de Bénévent et s’ élança en selle, en poussant une exclamation de joie qui fit tressaillir sa monture, comme si elle eût porté un être surnaturel.

Lorsque le jour parut, il éclaira trois hommes cachés dans les montagnes de la vieille Castille, lesquels se remirent en route après le soleil couché. Ils volaient, au galop précipité de leurs chevaux, vers le royaume de Navarre.

CHAPITRE LIV

LE CHAMP DE BATAILLE

Le duc de Valentinois avait épousé Charlotte d' Albret, sœur du roi de Navarre Jean d' Albret. Celui-ci reçut à bras ouverts ce beau-frère qui, tout proscrit qu' il était, pouvait encore redevenir puissant.

Don César s' était proposé de passer en France et, oubliant tous ses griefs, d' y réclamer l' assistance du roi pour rentrer en Italie. Mais Louis XII refusa de le recevoir ; il ne voulait pas déplaire au roi d' Espagne, avec lequel le roi de Navarre était brouillé, et contre lequel il supposait avec assez de raison que Borgia devait conserver quelque rancune.

Il fit plus : Ferdinand le Catholique, l' ami ou plutôt l' obligé d' Alexandre VI, en apprenant l' évasion de son prisonnier, entra dans une grande colère et demanda à son allié de sévir contre cet enneminé de leur puissance mutuelle en Italie ; Louis XII confisqua à celui-ci, qu' il avait fait duc de Valentinois, son duché de Valence, et supprima ses pensions.

César Borgia se trouva donc forcé de rester en Navarre et de vivre à la merci de son beau-frère. Du reste, celui-ci le festoya royalement, car il n' était pas fâché de se conserver ce capitaine, en prévision de la guerre que lui voulaient faire simultanément et le roi d' Espagne et le roi de France, dans le dessein de le dépouiller et de se partager ensuite ses États.

A cette époque, ce n' était pas assez de la guerre que se faisaient les rois, il y avait encore celle des provinces, et celle des vassaux grands ou petits.

Ferdinand ne voulait pas attaquer Jean d' Albret immédiatement ; il voulait d' abord lui susciter des entraves, et le harceler par des combats partiels auxquels ses troupes ne prendraient aucune part. C' était en effet de la haute diplomatie ; et à cet effet, il avait excité contre son souverain l' un des vassaux du roi de Navarre, le prince Alarino, qui venait de se révolter.

César ne crut pas trouver une meilleure occasion de se refaire la main ; il sollicita de son beau-frère le commandement des troupes envoyées pour châtier Ce vassal rebelle. Le roi accepta avec enthousiasme, et ses officiers se rangèrent, pleins de confiance, sous les ordres de ce grand capitaine, que la fortune seule avait empêché de tenir tête un jour à l' Europe entière.

La petite armée partit de Pampelune le 1er mars 1307, et vint asseoir son camp sous les murs de Viana, petite ville [23] située au sud-ouest d' Estella, sur la rive gauche de l' Ebre, presque en face de Logrono.

L' artillerie rendait le siège d' une ville anciennement bâtie difficile à soutenir ; aussi le prince Alarino fit-il sortir ses troupes de Viana, offrant ainsi la bataille en rase campagne. Pendant toute la journée le terrain fut vaillamment disputé, et l' habileté de la stratégie de don César triompha d' un ennemi supérieur en nombre, et qui se ravitaillait ou se renforçait sans cesse, grâce au voisinage de là ville. La nuit vint surprendre les combattants, et tous se séparèrent en se promettant de vaincre le lendemain.

Mais, pendant la nuit, don César fit reculer son camp d' une demi-lieue en remontant du côté d' Estella, à l' endroit où se voient encore aujourd' hui quelques restes d' un aqueduc romain, afin d' ôter à l' ennemi la ressource trop avantageuse de la proximité de Viana.

Le lendemain, le prince Alarino crut les troupes du roi en fuite et chanta victoire ; mais des éclaireurs envoyés en avant lui annoncèrent la position prise par le duc de Valentinois, en attendant les renforts qui venaient de Pampelune.

Cette tactique déconcerta un peu Alarino ; cependant un des capitaines des troupes auxiliaires attachées à sa solde, condottiere arrivé d' Italie en compagnie de vieux routiers des bandes de Gonzalve, opina chaleureusement pour une attaque immédiate.

Ce condottiere apporta tant de force et de passion dans le développement de son opinion, qu' il entraîna le prince Alarino, qui donna immédiatement le signal du départ.

Les troupes quittèrent Viana au milieu de l' enthousiasme de ceux des habitants qui partageaient la querelle du vassal et du souverain, et ceux des officiers qui laissaient leurs femmes ou leurs filles entre ses murailles échangeaient avec elles, durant le défilé, des baisers d' adieu ou d' espérance.

Le capitaine des condottieri, lui, marchait en tête de ses hommes, sans prêter aucune attention à ces marques d' intérêt données à ses camarades ; mais, arrivé aux portes de la ville, il releva le front, abaissa la visière de son casque et adressa un triste sourire à une femme voilée et vêtue de blanc, qui apparut à une fenêtre de la dernière maison.

Le conseil avait duré longtemps, à Viana ; il était près de trois heures de l' après-midi, et don César se décidait à revenir sur ses pas, lorsque les

premiers soldats du prince rebelle se montrèrent.

Le choc fut terrible entre les deux armées, et tout ce que la tactique et la force ont de moyens fut employé avec une énergie et une adresse sans pareilles ; mais les troupes du duc avaient déjà un avantage marqué, quoique très-inférieures en nombre, avons-nous dit ; il se faisait des Alarins un carnage effroyable, et Michelotto, qui commandait une aile de la cavalerie, faisait merveilles.

Enfin, et pour décider de la journée, don César se jeta, suivi d' une troupe de ses meilleurs soldats, sur un corps qui semblait arriver frais sur le champ de bataille ; mais ce corps plia aussitôt et se réfugia derrière l' aqueduc, où il se reforma.

Don César et les siens, lancés de ce côté, ne s' arrêtèrent pas ; de sorte qu' ils se trouvèrent presque immédiatement entourés, non-seulement par les soldats de ce petit corps, mais encore par un gros de fantassins qui déboucha d' un petit bois.

C' était une embuscade [24] à laquelle César ne s' attendait pas ; mais il fit bonne contenance et combattit comme un lion ; car, cerné de toutes parts et voyant tomber ses soldats autour de lui, le général s' était fait soldat.

Cependant si ses soldats mouraient, ce n' était pas sans être accompagnés de bon nombre d' ennemis. Lui, César, renversé de son cheval et armé d' une longue épée à deux mains, fauchait les hommes comme le moissonneur abat les épis, et autour de lui s' élevait un monceau énorme de cadavres.

Cette lutte effroyable dura longtemps ; son bras de fer était infatigable, et bientôt la peur ayant fait fuir tous les soldats, il resta seul en face d' un homme dont la visière était baissée et qui était armé d' une longue épée comme celle de César.

C' était le capitaine des condottieri italiens.

César abaissa son épée devant cet unique ennemi qu' il avait remarqué déjà dans le combat et dont la bravoure l' avait frappé.

— Mon ami, dit-il, tu es un brave soldat ; je te prends à mon service si tu veux, suis-moi.

Mais le capitaine avança son épée, que César releva d' un coup de taille.

— Allons, dit-il, c' est de la folie, te battre à outrance pour un petit seigneur rebelle et traître à son roi ; tu vaux mieux que cela, te dis-je.

Le capitaine le considérait à travers les yeux de son casque et laissa échapper un rire funèbre.

— Ah ! je te comprends, reprit César, tu as flairé la rançon ; mais tu as mal compté, mon ami, car on ne me prend pas, moi !

Et il leva sa terrible épée sur la tête de ce capitaine muet ; mais celui-ci recula de deux pas et abaissa sa visière.

— Caraccioli ! s' écria César en reconnaissant cet ennemi et jugeant bien qu' il n' y avait pas de quartier à en attendre.

— César, dit le comte, je n' ai qu' à siffler et cent hommes accourront, qui te tueront ou te prendront vivant pour te reconduire Medina del Campo, d' où cette fois tu ne t' échapperas pas.

Le duc jeta instinctivement un sombre regard autour de lui ; mais le jour baissait, et il ne voyait que du sang et des cadavres.

— César, la liberté, je te la laisse, si tu m' avoues avoir menti lorsque tu m' as dit que Leona avait été à toi.

— Ah ! ah ! ah ! fit César en ricanant, car il comprit toute la douleur de ce cœur blessé.

— César, un mot, un seul mot, et les rangs de mes soldats s' ouvriront devant toi ; eux et moi-même, nous te suivrons et combattrons pour toi. Parle.

— Non, dit César d' une voix sourde.

— Que peut te coûter ce mot ? je serai seul à l' entendre, ton orgueil n' a rien à souffrir.

— Non, fit César en levant tout à coup son épée et se jetant sur le comte, — plutôt la mort pour toi, ou pour nous deux!

Caraccioli reçut le choc sans s' émouvoir, car avec un homme comme Borgia on doit toujours s' attendre à tout, et le combat le plus acharné commença entre ces deux champions, dont la haine s' était décuplée par le travail des années ; mais César était d' une
force herculéenne, les coups qu' il donnait étaient terribles, et son épée, en s' ébréchant sur la cuirasse du comte, faisait un bruit formidable. Enfin, au moment où il venait de recevoir un coup au genou qui le força de fléchir, il fit voler en éclats l' épée de son adversaire.

Le comte se baissa aussitôt et ramassa une lance, — 77 une zagaye, dit Brantôme, — et, au moment où César levait le bras pour redoubler et le frapper au cou, le comte lui enfonça cette lance au défaut de la cuirasse. César s' affaissa sur lui-même, tomba et resta immobile.

Mais, bien qu' affaiblie par ce coup mortel, l' épée de César avait atteint Giovanni, et il tomba également à dix pas de son ennemi.

La nuit vint, qui recouvrit de son ombre vainqueurs et vaincus.

De son côté, Michelotto était resté maître du champ de bataille et était entré en triomphateur dans Viana, qu' il n' eut pas la force de soustraire à l' avidité de ses soldats.

Le vieux condottiere se retrouvait toujours.

Cependant, au milieu des cadavres d' hommes et de chevaux qui jonchaient la plaine de Viana, éclairée par la lune qui projetait sa lueur blafarde sur ce théâtre d' un horrible carnage, s' avançait une ombre blanche. Cette ombre, pareille aux fantômes des nuits, allait d' un cadavre à l' autre, interrogeant les vêtements et les visages, et parfois essuyait la sueur qui tombait de son front, terrifiée qu' elle était de ce spectacle et glissant à chaque instant dans le sang.

Cette femme arriva au pied de l' aqueduc et jeta au ciel un regard de désespoir en apercevant cette quantité de corps inanimés et déjà glacés par la mort, qu' il lui fallait encore soulever. Elle était au bout de ses forces.

Mais, attirée par l' éclat des armes de l' un des combattants restés sur la place, elle s' avança rapidement de ce côté.

A son approche, et comme mû par une force surnaturelle, ce guerrier se souleva et son front pâle, ravagé déjà par les froides étreintes de la mort, se montra au-dessus des cadavres qui l' environnaient.

— Leona !... fit-il d' une voix faible.

— Le duc César ! s' écria la femme vêtue de blanc, qui, en effet, n' était autre que la comtesse Caraccioli.

— Leona !... de l' eau ! par pitié ! je meurs !

— Dieu est juste ! répondit Leona en le considérant, plus immobile et plus glacée que toutes les victimes de la guerre et de l' ambition qu' elle foulait aux pieds.

— Leona, un peu d' eau, et je suis sauvé, car une soif horrible me dévore !

— César, tu as tué mon honneur, empoisonné ma vie, sois maudit!

— Leona, tu sais bien, toi, que j' ai menti à ton époux !...

— Oui, et malgré son amour, il n' a pas cru à mes serments, il n' a voulu croire que le lâche qui s' est vengé, par le plus odieux mensonge, de ma haine et de mes dédains.

— Oui, Leona, tu as raison, j' ai été sans pitié pour toi, pour ta jeunesse, pour ta beauté, mais je t' aimais tant !... C' est cet amour qui m' a perdu, Leona. — Sans cet amour insensé, je serais peut-être aujourd' hui roi d'

Italie, empereur d' Occident !... Ah ! mes rêves, mes rêves !... Leona, tu es Italienne, tu dois vouloir l' Italie grande et heureuse... moi seul suis assez fort pour accomplir ce vaste dessein... tu ne refuseras pas une goutte d' eau à l' homme qui a un trône à t' offrir en échange, si tu veux.

— César, j' aime Giovanni.

— Tais-toi, ne dis pas cela !

— César, tu l' as tué peut-être, je n' ai pas trouvé encore son cadavre, je veux mourir auprès de lui.

— Malheur ! fit le duc en grinçant des dents.

— César, tu auras ta goutte d' eau, mais dis-moi si tu as tué Giovanni.

— Cherche, cherche... Ah ! s' il vivait encore, que de joie j' aurais à lui répéter ce mensonge qui fait votre désespoir à tous deux... cherche autour de moi, cherche et tu le trouveras.

— Me voici ! dit une voix dans l' ombre.

— Giovanni ! s' écria Leona en se jetant de ce côté avec un transport de joie.

— Dieu m' a protégé, je te retrouve, dit le comte, et l' aveu de notre ennemi mourant te réhabilite à mes yeux.

— Malheur !... fit la voix de César. — Caraccioli, viens de ce côté, j' ai encore mon épée, ramasse la tienne !... Ah ! malédiction ! rage ! sang ! richesses !... pouvoir !... l' Italie !... un royaume !... tout !... Et plus rien !... rien !... rien !...

Le plus effroyable silence suivit cette dernière parole exhalée. Giovanni s' approcha, appuyé sur sa femme ; du corps de son ennemi, et, se penchant sur lui, le débarrassa de sa cuirasse.

— Il est mort ! dit-il en se relevant.

Il éloigna rapidement Leona de cet horrible spectacle, car le visage de don César reflétait, dans sa dernière expression, l' horrible et suprême désespoir du damné.

— C' était un monstre ! dit Leona.

Le comte s' arrêta, et jetant un triste regard sur toutes ces désolations : — Après tout, fît-il, cet homme était grand.

Ils s' enfuirent devant des groupes de maraudeurs qui, à la faveur de la nuit, commençaient à dépouiller les morts ; — la race humaine a ses chacals et ses corbeaux.

Bientôt une troupe de soldats portant des torches sortit de Viana. Michelotto et le comte de Bénévent étaient à leur tête.

Ils avaient ignoré l’ embuscade et passèrent toute la nuit à chercher le corps du duc, car ils ne pouvaient s’ expliquer sa disparition. Enfin, au point du jour, un des pages découvrit au milieu d’ une vingtaine de cadavres dépouillés celui de son maître.

Michelotto le plaça sur son cheval et donna immédiatement l’ ordre du retour à Pampelune. Durant tout ce trajet, le rude condottiere marcha à pied, tenant la bride de ce cheval, et plus d’ une fois sur sa figure énergique roula une larme de regret.

Le fils du pape fut enterré dans la cathédrale de Pampelune, dont il avait été archevêque. Étrange jeu de la destinée, qui le faisait revenir, mort, au premier échelon de ses grandeurs.

Personne au monde ne pleura ce grand homme, trahi par la fortune et que ses crimes ont achevé de pousser dans le néant ; — personne ne le pleura, si ce n’ est un sbire.

Être César ou rien ! — Rien !... son dernier mot, en rendant au Créateur le souffle de la vie, fut le plus cruel châtiment de ce superbe.

On peut dire avec raison de cet homme extraordinaire [25], que son activité, son courage et sa constance ne furent au-dessous d’ aucune entreprise. Il passait par-dessus toutes sortes de considérations dans l’ exécution de ses desseins, et il avait recours à l’ artifice et à la fraude, lorsque la force ne suffisait pas. Soit qu’ il attaquât à main armée, ou soit qu’ il employât les négociations, il était impossible de lui résister. Sa passion pour la débauche, son esprit de rapine et sa cruauté, dit Guicciardini, en faisaient un monstre.

Cependant, il est difficile de concevoir comment un homme qui n’ aurait possédé aucune vertu aurait pu se maintenir à la tête d’ une armée formidable ; comment il se serait concilié au plus haut degré l’ affection des peuples conquis par ses armes ; comment il serait parvenu à former des alliances avec les premiers souverains de l’ Europe ; comment il aurait pu anéantir ou renverser les familles les plus puissantes de l’ Italie, et jeter les fondements d’ une puissance dont la courte durée doit être imputée plutôt à sa mauvaise fortune et à la trahison dont il fut victime, qu’ à ses propres fautes ou à ses crimes.

Si, cependant, César Borgia a été trop inconsidérément condamné par Guicciardini, il a trouvé dans Machiavel un panégyriste habile et zélé ; et les maximes du Florentin ont été parfaitement d’ accord avec les actions de son héros.

Selon l’ écrivain, le duc de Valentinois fut le plus grand homme de son temps. Dans le fait, quelques qualités compensaient jusqu’ à un certain point ses défauts et ses vices. Courageux, éloquent, libéral et d’ une supériorité reconnue dans l’ exercice des arts et le maniement des armes, ses talents et les dons que lui avait faits la nature excitaient une admiration qui contre-balançait l’ horreur inspirée par ses forfaits, dont on a très-probablement fort enflé la liste.

Il avait un grand nombre d’ ennemis, et comme il eut vraiment à se reprocher plusieurs attentats, on crut implicitement toutes les accusations portées contre lui. L’ attachement et la fidélité qu’ on lui montra plusieurs fois dans l’ adversité prouvaient qu’ il conservait beaucoup de part dans l’ estime publique.

CHAPITRE LV

CONCLUSION

Jules II essaya de continuer, au profit de la papauté, l' œuvre de César Borgia ; mais ce n' est pas à un pape qu' est réservé le succès de celte grande mission.

La Cressida mourut au couvent de Saint-Sixte. Schiavone était retourné à Venise.

Lorsque Pasquino apprit la mort du duc de Valentinois, il haussa les épaules : — Il y avait longtemps qu' il était mort, dit-il. Le soir où il donna sa voix à Vincola, il a abdiqué. Il fallait nommer un autre Pie III, nous aurions aujourd' hui le royaume d' Italie.

— Et je me serais enrichi au pillage, dit le bandit Zambulo, qui s' était fait capucin et quêtait!

— Ou plutôt tu serais bel et bien pendu, répondit Pasquino. Machiavel, désespérant de voir réaliser ce rêve sublime de l' unité italienne, se contenta d' écrire des livres impérissables.

Pourtant, il voyait l' obstacle, et, malgré les sévérités de l' Église, qui traitait d' hérésie tout ce qui osait toucher à son essence, il manifestait parfois son opinion et faisait *voir* les aveugles.

— L' obstacle est à Rome, disait-il ; l' Italie ne sera jamais un empire tant que le pape ne saura se contenter du pouvoir spirituel, pouvoir immense et que personne ne songea jamais à lui contester.

Qu' il serait grand, le pape qui consentirait à n' être plus que l' évêque de la ville éternelle et le pontife de toute la chrétienté ! La tiare rayonnerait d' un éclat nouveau et toutes les nations du monde se prosterneraient devant sa mission divine !...

Mais les aspirations de ce grand homme s' éteignaient dans le tourbillon de gloire que commençaient à jeter sur la papauté les artistes sublimes, les poètes que le quinzième siècle a vus naître en Italie.

Cependant, quand il pensait à César Borgia, — selon lui, nous l' avons vu, le plus grand homme de son temps, — il laissait échapper un long soupir.

— Il faut des siècles pour enfanter des hommes de cette trempe, disait-il amertume ; — pourtant ses passions l’ ont perdu ! — Et puis, ajoutait-il, il n’ était pas Italien!

il appuyait sa main puissante sur son large front et s’ écriait:

— Oh ! l’ avenir... l’ avenir !... qui sera roi d’ Italie ?...

EPILOGUE

LE JUIF ET LE CHRETIEN SUITE D' UN CONTE DE BOCCACE

Nous avons vu que le juif Abraham était parti pour la ville éternelle, laissant son ami Jehan de Chevigny bien convaincu que ce prosélyte lui échapperait une fois qu' il aurait vu la cour de Rome.

Abraham s' arrêta peu en route, ne restant dans les villes qu' il traversait que pour y conclure les affaires qui, par suite d' une heureuse prévoyance, devaient défrayer son voyage. Il arriva bientôt à Rome et se dirigea aussitôt vers le Ghetto, où il fut reçu avec distinction par ceux de ses coreligionnaires tenant le haut du pavé dans cette Juiverie, située au milieu de la capitale du monde chrétien.

Il fit un long séjour à Rome, et, sans communiquer à personne la cause réelle de son voyage, tout en s' occupant de trafic et de négoce, il étudia la conduite et les mœurs du pape, des cardinaux, des prélats, et de tous ces gens, clercs ou laïques, qui ont toujours obstrué la cour pontificale.

Abraham ne manquait ni d' activité ni d' adresse, il avait de nombreux amis, il sut s' en faire de nouveaux ; si bien que par lui-même et par leur secours il put arriver à la vérité.

Hélas ! la vérité était accablante : — du plus grand jusqu' au plus petit, tous étaient effroyablement corrompus ; tous étaient plongés dans d' horribles débauches où, sans frein, sans remords, sans pudeur, la loi du plaisir dégénérait souvent pour eux en outrages monstrueux à la nature. Les charges, les dignités, les emplois se donnaient aux plus vicieux, ou ne s' obtenaient que par le crédit impur des mignons et des courtisanes.

Le pauvre Abraham remarqua encore que, semblables à de vils animaux, les prélats n' avaient pas honte de dégrader leur raison par des excès de table ; que l' avarice les dominait au point que, pour se procurer de l' argent, les moyens les plus bas ne leur répugnaient point ; que les chrétiens s' égorgeaient entre eux sans scrupule, et qu' il y avait partout, à chaque pas, marché public des choses les plus saintes et les plus vénérées ; prières, indulgences, absolutions, reliques, — et que pour ce commerce, d' essence

divine, il y avait plus de courtiers et de boutiques qu' il n' y avait à Paris de marchands de draps et autres denrées.

Abraham, qui s' était toujours fait remarquer par une vie exemplaire, et dont les principes et la conduite avaient pour base la décence, la modération et la vertu, se trouva donc justement révolté du spectacle des mœurs déréglées des prêtres de Rome. Il s' en revint à Paris.

Jehan de Chevigny ne tarda pas à apprendre le retour de son ami, et vint le visiter. Seulement il ne se hâtait pas, et dans les compliments qu' il lui fit perçaient une contrainte, un embarras qu' il ne pouvait dissimuler.

Cependant il fallait bien aborder la question ; aussi, ce ne fut qu' en tremblant et en détournant la tête que Jehan se décida à questionner.

— Eh bien ! mon cher Abraham, demanda-t-il, dis-moi un peu ce que tu penses des prêtres de Rome, des cardinaux et... du pape ?

—Ah ! fit le juif avec vivacité, que Dieu les traite selon leurs mérites !

— Bon ! se dit Jehan, je n' ai qu' à me sauver au plus vite !

Et il tournait déjà les talons, lorsque son ami le rattrapa par son manteau et lui dit d' un air bénin et en clignant les yeux avec malice:

— Patience!

— Au moins, dit Jehan, essayant de se raccrocher aux branches, tu es émerveillé des splendeurs et de la magnificence...

— Mon cher, reprit Abraham en l' interrompant, je crois pouvoir me flatter d' avoir bien jugé, bien vu, bien entendu, bien étudié, — or, je déclare qu' à Rome pas un prêtre n' a de piété véritable ni de
bonne conduite, même à l' extérieur ! Au contraire, la luxe, l' avarice, l' intempérance, la luxure et d' autres vices plus odieux encore, s' il est possible d' en concevoir, sont en si grand honneur auprès du clergé, haut et bas, que la cour de Rome est, à mon avis, plutôt le foyer de l' enfer que le centre de ta religion!

— Tu es sévère, Abraham ! crut devoir dire Jehan, forcé de rester muet devant cette sortie qui, certainement, n' avait rien d' exagéré.

— Pauvre religion chrétienne ! reprit le juif, on dirait qu' au lieu d' en être les soutiens et les défenseurs, le souverain pontife et tout le clergé, à son exemple, ont juré de la détruire !

— Cela peut changer, mon ami...

— Chose surprenante pourtant ! s' écria Abraham, en dépit des coupables efforts de ces hommes pour la décrier et l' éteindre, cette religion, elle ne fait que s' étendre de plus en plus, et devient tous les jours plus florissante !

— D’ où lu conclus ?... fit Jehan tout étonné.

— Qu’ elle est la plus vraie, la plus divine de toutes, que l’ Esprit saint la protège visiblement, — et qu’ en un mot, il faut qu’ elle soit bien forte pour résister aux coups qu’ on lui porte!

— Alors ?... demanda Jehan en ouvrant les bras avec transport.

— Alors, mon cher Jehan, je t’ avoue que ce qui me faisait résister jadis à tes exhortations est précisément ce qui me détermine aujourd’ hui.

— Eh quoi !...

— Je me ferai chrétien.

Le bon Jehan de Chevigny ne laissa pas refroidir ce zèle inespéré ; il conduisit aussitôt le juif à Notre-Dame et le fit baptiser immédiatement.

Il fallut un grand courage à Boccace pour écrire un tel conte, même avec le trait de la fin ; car, pas plus qu’ aujourd’ hui, la cour de Rome n’ aimait entendre la vérité.

C’ est l’ expression de cette vérité, continuée depuis sur une échelle immense par Luther, qui avait préparé les voies à une constitution unitaire de l’ Italie ; mais Rome l’ a combattue en suscitant l’ inquisition, et se flatte toujours de l’ enrayer sur la voie rapide où l’ ont placée la raison et la justice.

Depuis quatre siècles, la question italienne, aujourd’ hui soulevée, a peu varié ; depuis vingt-trois siècles l’ Italie occupait déjà le monde.

Elle a usé des générations de grands hommes et de tyrans, poussés vers cette portion de l’ univers qu’ on a bien nommée le paradis ter-
restre, car elle a le germe de toutes les richesses, comme elle a été la source de toutes les gloires.

Les Goths, les Vandales, les Huns ; les Lombards, les Musulmans, les Francs, les Allemands ; les Français, les Espagnols ; l’ Autriche ; — Charlemagne, Charles VIII, Louis XII, François I^{er} le connétable de Bourbon ; les Barberousse, Maximilien ; César Borgia ; Charles-Quint, Philippe II ; Napoléon, mille autres ; tous ont voulu l’ asservir, la piller ou la faire une et forte ; tous ont voulu l’ anéantir, ou lui rendre son rang de grande nation.

Cependant, au milieu de ses malheurs, une pensée a toujours dominé ce peuple, au sein duquel nous avons tous, aujourd’ hui, nos origines : — la haine de la domination de l’ étranger.

Nous avons essayé de faire revivre devant le lecteur l’ une des époques les plus sombres et les plus terribles de son histoire, mais en même temps l’

une des plus glorieuses.

C’ était le premier pas fait dans la voie de *l’ unité italienne,* qui est, à coup sûr, dans les décrets de Dieu.

Le drapeau français vient de marier encore une fois ses nobles couleurs à celles de l’ Italie ; de-vaillants guerriers, des héros ont fécondé de leur sang généreux cette terre si fertile ; émancipateur des peuples, le drapeau français a été accueilli par nos frères d’ au delà des Alpes comme le symbole d’ une ère nouvelle de liberté. L’ avenir est gros d’ unité.

Osons donc crier tout haut, et en toutes lettres, ce que les malheureux Lombards-Vénitiens criaient à l’ aide d’ un subterfuge si charmant d’ à propos:

Non plus *Evviva V. E. R. D. I!*

Mais Evviva Villorio-Emmanuele re de Italia!

Juillet 1859.

FIN

Paris. — Imp. de Edouard BLOT, rue Saint-Louis, 46.

1 Guicciardini, liv. II, chap.
2 Ce ne fut qu' en 630, en vertu d' un décret d' Urbain VIII, que le titre *d' Eminence* fut donné aux cardinaux. J' ai cru, cependant, pouvoir m' en servir comme consacré par l' usage.
3 Ces paroles et celles qui suivent sont rapportées presque textuellement par Tommasi dans sa *Vie de* César Borgia, t. I, p. 258 et suivantes.
4 A cette époque, Saint-Pierre de Rome n' était pas l' imposante basilique qu' on admire de nos jours. Entre autres papes, Alexandre VI faisait chanter des femmes aux offices. Les ennemis du papisme ont crié au scandale, et cependant-il nous semble que cette coutume honorait plus dignement le Créateur que les chants des misérables *castrats* qu' on entretenait à grands frais à cet effet, à la honte de la civilisation et de la morale. Ils sont supprimés aujourd' hui.
5 Le récit de cet événement, rapporté par Tommasi, Burchard et Guicciardini, d' après l' interrogatoire de Giorgio Schiavone, a été traduit, presque mot pour mot, par Victor Hugo, dans son admirable drame de *Lucrèce Borgia.*
6 Guicciardini, liv. III, chap. VI.
7 Machiavel. *Legazioni.*
8 Machiavel. Il Principe. — Legazione.
9 On désigne ainsi à Rome, le cardinal qui est neveu du pape, à cause de l' habitude qu' ont les pontifes de se décharger du détail des affaires sur leurs neveux. Lors des cérémonies des conclaves, le plus ou moins d' ambition des parents des candidats est, souvent, un puissant motif d' exclusion pour ces derniers.
10 Il n' est pas un détail de l' histoire de cette étrange époque qu' on ne puisse attester par des volumes de preuves.
11 Ces paroles sont textuellement rapportées par Tomaso Tomasi, d' après Burchart, qui tenait un livre, jour par jour, des faits et gestes du pape et de la cour.
12 Guicciardini.
13 L' inconstance de la fortune se vérifie dans la personne du plus brave guerrier que Charles VIII ait amené en Italie, car le comte d' Aubigny, celui qui, avant Bayard, fut appelé *le chevalier sans repoche,* fut battu, huit ans plus tard, à Seminara même.
14 L' auteur, bien que les matériaux abondent, que les détails foisonnent en péripéties intéressantes, est forcé de passer rapidement sur ces faits, qui n'

ont qu’ un lien fort secondaire avec les personnages principaux du roman. (Note de l’ éditeur.)

15 Tomasi, Paul Jove, Panvinius, Cicarelli, Guicciardini, Platine.

16 Tomasi, Félibien ; manuscrit de la bibliothèque du cardinal Barberini.

17 1 Tomasi, Félibien ; manuscrit de la bibliothèque du cardinal Barberini.

18 Ciaconius, *Vita Pontificum.* Tomasi.

19 Ciaconius. Tomasi.

20 Machiavel prévoit Charles-Quint.

21 Brantôme. Vie *des grands capitaines.*

22 Un vieux bonhomme, dit Brantôme, maître de la poste de Médina del Campo, lequel, me montrant la roque où avait été emprisonné le dit Valentin et serré fort étroitement, me dit : *Senor, por aqui se salvo César Borgia,* por gran milagro ! — Monsieur, par là se sauva César Borgia, par grand miracle !

23 Paul Jove l’ appelle à tort Mendavia.

24 Brantôme.

25 William Roscoë, Vie *de Léon X.*

lien vers http://www.bnf.fr

lien vers http://gallica.bnf.fr

Le Roi d'Italie, par Albert Blanquet

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k55672333

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*opticalcharacter recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit

est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont

signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr